REVUE AFRICAINE

VOLUME 20 ANNÉE 1876

JOURNAL DES TRAVAUX
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE
PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ
SOUS LA DIRECTION DU PRÉSIDENT

PUBLICATION HONORÉE DE SOUSCRIPTIONS DU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DB L'ALGÉRIE
DES CONSEILS GÉNÉRAUX DES DÉPARTEMENTS D'ALGER ET D'ORAN.

ALGER
A. JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

CONSTANTINE
A RNOLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
RUE DU PALAIS

PARIS
CHALLAMEL AÎNÉ, LIBRAIRE,
30, RUE DES BOULANGERS.

1876

REVUE AFRICAINE

JOURNAL DES TRAVAUX

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

SOUS LA DIRECTION DU PRÉSIDENT

PUBLICATION HONORÉE DE SOUSCRIPTIONS DU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE,
DES CONSEILS GÉNÉRAUX DES DÉPARTEMENTS D'ALGER ET D'ORAN.



VINGTIÈME ANNÉE

ALGER
A. JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

CONSTANTINE
ARNOLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
Rue du Palais

PARIS
CHALLAMEL AÎNÉ, LIBRAIRE
30, rue des Boulangers.

1876



OFFICE DES PUBLICATIONS UNIVERSITAIRES
1, Place Centrale de Ben Aknoun (Alger)

COMPOSITION PROVISOIRE

DU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

EN 1876

MM. FÉRAUD (O. ✻), *Vice-Président*, *Président par intérim*.

MACHUEL, *Secrétaire-Archiviste*.

DEVOULX, *Trésorier*.

DOCUMENTS

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE PHILIPPEVILLE

(Suite. — Voir les nos 109, 110, 111, 112, 113 et 114)

COLLO (*Suite*)

Une inscription antique, sur laquelle on lit :

COLONIA MINERVIÆ CHVLLV,

établit la synonymie du *Collo* moderne avec le *Kollops Magnus* de Ptolémée et le *Chulli Municipium* de l'itinéraire d'Antonin. Au temps des Romains, dit Elie de la Primaudaie, Collo était renommé comme ville manufacturière. Son port avait une grande célébrité ; il était le point principal du stationnement des galères impériales.

Collo, s'il faut en croire les habitants, possédait anciennement un second port. On trouve, à une petite distance au sud de la ville, un étang séparé de la mer par un banc de sable de cent mètres de large. La tradition rapporte que ce lac communiquait autrefois avec la baie ; « c'était alors, disent les Arabes, un port commode et profond, qui pouvait recevoir un grand nombre de navires. » Des restes de construction que l'on remarque autour du lac semblent confirmer cette tradition.

Solin raconte que ses habitants excellaient à teindre les étoffes en pourpre, et Pomponius Mela assure que cette teinture, qu'ils recueillaient dans les rochers de la Numidie, était très-recherchée et pouvait rivaliser avec le pourpre de Tyr. Cette industrie particulière de l'ancienne population de Collo fait présumer que le municipe latin était une colonie phénicienne ou carthaginoise. Les Romains tiraient aussi de Collo une grande partie des cuirs nécessaires à leur consommation, et les environs de la ville, où l'on trouvait de magnifiques forêts de chênes, leur fournissaient d'excellents bois de construction. Je ne sais sur quel document on s'appuie, car Salluste n'en parle pas dans sa guerre d'Afrique; mais on prétend qu'un fait remarquable de l'époque romaine se rattache à l'histoire de Collo: ce serait là que Bocchus aurait livré Jugurtha aux Romains.

L'*Africa Christiana*, de Morcelli mentionne un évêché de Collo; mais nous ne voyons pas figurer son évêque au nombre de ceux qui furent convoqués à Carthage par Huneric. L'antique Chullu avait cependant une assez grande importance, puisque, d'après Solin, elle occupait le second rang après Cirta. Cette ville aurait-elle été engloutie par un tremblement de terre ou détruite par des corsaires, à l'époque de l'invasion vandale? Ce qui semble confirmer cette dernière hypothèse, c'est que le peu de vestiges antiques qui restent semblent dispersés par la main des hommes. On y a cependant retrouvé quelques beaux sarcophages, des mosaïques, des débris d'un temple dédié à Neptune, des citernes, et, sur certains points, des alignements de rues. Collo est souvent nommée dans l'histoire des Arabes d'Afrique. Edrisi dit qu'elle était petite, mais célèbre, à cause de son commerce, et très-florissante au XI[e] siècle de notre ère; du temps que le souverain hammadite Nacer gouvernait à Bougie, les négociants chrétiens des côtes d'Italie la fréquentaient régulièrement.

L'historien Ibn Khaldoun, qui fournit de si précieux renseignements sur les évènements politiques dont le Nord de l'Afrique fut le théâtre au moyen-âge, explique les causes qui, vers l'an 1282 de notre ère, amenèrent le roi Pierre III d'Aragon, à diriger en personne, une expédition sur le port de

Collo, avec la perspective de faire ensuite la conquête de la province de Constantine elle-même.

« La flotte chrétienne arriva au port de Collo, lieu du rendez-vous, mais cette entreprise n'eut aucun résultat (1). » Voilà en quels termes, sans plus de détails ni de commentaires, Ibn Khaldoun termine le récit de cette campagne. Frappé de ce laconisme regrettable, et sur les indications de M. Amari, l'historien des *Vêpres Siciliennes*, le savant traducteur de l'*Histoire des Berbères* n'a pu s'empêcher de signaler aux lecteurs désireux d'être éclairés sur les évènements, l'existence d'une chronique catalane, racontant plus amplement les phases de l'expédition de Pierre d'Aragon. Grâce aux laborieuses recherches de notre ami, le docteur Reboud, nous possédons une copie du texte catalan original, ayant pour titre: *Cronica del rey En Père, par Bernard d'Esclot.*

Cette œuvre curieuse, dont j'ai fait la traduction, doit remonter au temps de la splendeur du royaume d'Aragon, qui, par une suite de victoires non interrompues, avait porté ses frontières des Cévennes aux Baléares, et qu'aux conquêtes sur les Arabes de Valence et de Murcie, se furent ajoutées Naples, la Sardaigne et la Sicile.

Les alliances politiques, les affinités d'idiomes et de races aidèrent puissamment à la propagation de la littérature provençale dans la péninsule espagnole, que fréquentaient alors les troubadours, élèves des académies du *gai sàvoir*. De ces écoles méridionales sortirent des poètes et des littérateurs distingués et féconds, tels que Ramon Montaner, Miguel Carbonnel, Bernard d'Esclot et tant d'autres, qui composèrent, en vers ou en prose, les chroniques de leur temps, destinées à servir de monuments historiques, afin de perpétuer la gloire des princes d'Aragon. Telle est l'origine de l'ouvrage auquel je vais emprunter de nouvelles données sur une épisode intéressant l'histoire locale.

Abou Beker, surnommé Ibn Ouezir, gouvernait Constantine vers l'an 1280 de notre ère, au nom du sultan hafside de

(1) Ibn Khaldoun, traduction du baron de Slane, II[e] vol. p. 386.

Tunis, Abou Isahac. Avide de grandeurs, ce fonctionnaire se laissa emporter par l'ambition, et sachant que Constantine était la place la plus forte de la province, il conçut la pensée de s'y maintenir comme chef indépendant.

Ibn Ouezir, croyant avoir trouvé le moment opportun pour usurper le pouvoir, demanda par écrit au roi d'Aragon, l'envoi d'un corps de troupes chrétiennes, qui s'établirait à Constantine et ferait des excursions sur le territoire du Sultan. On dit même que, moyennant ce secours, il s'engagea à servir les intérêts du roi en agent dévoué. Le monarque chrétien accueillit cette proposition et annonça l'envoi d'une flotte.

Telle est sommairement la version d'Ibn Khaldoun, que je vais compléter à l'aide de celle beaucoup plus développée du chroniqueur catalan.

Le Sarrazin, gouverneur de Constantine, lequel portait le nom de *Bolboquer* (Abou Beker Ibn Ouezir), avait, dans son armée, de nombreux soldats chrétiens. Pour expliquer cette particularité, nous devons rappeler ici que jusqu'au XIII[e] siècle, des chrétiens servirent en effet les princes africains, comme le faisaient en France les Suisses et les Allemands, il y a moins de cent ans. Des facilités leur étaient données pour la libre pratique de leur culte, au milieu des troupes et des populations musulmanes, alors plus tolérantes et moins fanatiques qu'elles ne le sont devenues depuis. L'Église et les gouvernements chrétiens en permettaient le recrutement en Europe. Du reste, plusieurs évêchés, entre autres ceux de Carthage et d'Hippone, subsistaient encore; le christianisme n'était pas éteint dans plusieurs villes et parmi les tribus berbères du Nord de l'Afrique, chez lesquelles les commerçants de Provence, de Venise et de toutes les petites Républiques italiennes entretenaient de grandes relations commerciales.

Après avoir assemblé son conseil, et voyant qu'il ne pourrait pas résister à son souverain, Abou Beker, poussé à cette détermination par les chrétiens qu'il avait à son service, envoya des émissaires en Europe, afin d'implorer le secours du roi Pierre d'Aragon.

« S'il passait à Collo, lui disait-il dans sa missive, avec huit cents cavaliers et deux mille hommes d'infanterie, il lui livrerait Constantine, qui est non loin de Collo et de la mer de Stora.

« Maître de Constantine, et avec l'aide qu'il lui prêterait, il pourrait conquérir l'Afrique entière. Tous les chrétiens, habitant l'Afrique, Tunis et toute la terre barbaresque, au nombre d'au moins *cent mille hommes*, viendraient à lui. Mais qu'il fallait tenir cette affaire secrète; car tout serait perdu, si elle était découverte. »

Le chroniqueur castillan Montaner amplifie même sur ces détails : « Abou Beker écrivit à Pierre d'Aragon, dit-il, lui annonçant qu'il désirait se faire chrétien par ses mains ; qu'aussitôt son arrivée à Collo, qui est le port du pays de Constantine, il lui livrerait Constantine, qui est la plus forte ville du monde, et que lui se faisant chrétien, il lui remettrait toutes les terres qu'il possédait et qu'il se déclarerait *son homme*, *son vassal*, *son filleul*, et il le conjurait, au nom du Christ, de recevoir ce qu'il lui offrait, car il n'agissait ainsi que parce que Dieu l'avait prescrit à son âme et à son corps. »

Quand le noble roi Pierre d'Aragon eut reçu les missives que lui adressaient Bou Beker et le capitaine des soldats chrétiens au service de ce sarrazin, il répondit aux émissaires qu'il mettrait à la voile le deuxième dimanche après Pâques pour aller se joindre à eux.

Le roi Pierre, ayant donc résolu de se rendre à Constantine, fit recruter tous ceux qui voulaient le suivre. Il envoya des agents dans toute la Catalogne et l'Aragon, auprès des chevaliers de choix, bons et éprouvés, les invitant à l'accompagner là où il voulait aller. Ces chevaliers étaient au nombre de huit cents. Il fit en même temps de grands préparatifs, et ordonna de construire des bâtiments de transport et des galères. Le tout se réunit au port de Tortose, où se dirigea le contingent de fantassins de Valence, de Murcie et autres lieux. Le roi Pierre prit à son service quinze mille de ces fantassins, et donna congé aux autres.

Dès que le roi fut monté sur sa galère, la flotte partit de Tortose. Son amiral, Ramon Marquet, avait ordre de faire voile

vers l'île de Mahon, point de ralliement de tous les bâtiments. Mais, la nuit suivante, un vent contraire s'éleva, le temps devint mauvais; une grande partie des navires arriva néanmoins à Iviça, ou finit par se concentrer à Mahon. Les Iles Baléares étaient, à cette époque, occupées par des Sarrazins reconnaissant la suzeraineté du roi d'Aragon.

Après que le roi, les chevaliers et l'armée se furent suffisamment reposés et rafraîchis, et le temps étant redevenu favorable, on remit à la voile dans la direction de Collo. Dès que le seigneur sarrazin des Iles eut constaté que la flotte prenait la route des côtes de Barbarie, il fit, cette nuit-là même, armer et partir un bâtiment léger et fin marcheur, avec mission d'aller prévenir les gens de Bougie et de Collo de s'enfuir, parce que le roi d'Aragon marchait contre eux avec une flotte considérable.

Le bâtiment léger accomplit sa traversée en un jour et une nuit seulement, arriva par conséquent à Collo avant la flotte du roi chrétien, et les habitants de cette ville, prévenus, eurent le temps de s'enfuir, en emportant tout ce qu'ils possédaient.

A son arrivée, le 28 juin 1282, la flotte trouva Collo abandonnée, les habitants s'étant retirés dans les montagnes voisines. Des marchands pisans, qui avaient leurs marchandises à Collo, interrogés par le roi sur le pays et sur ce qui s'y passait, lui répondirent qu'une barque légère de Mayorque l'avait devancé d'un jour, annonçant que la flotte d'Aragon arrivait en Barbarie, et qu'aussitôt cet avis, toute la population de Collo avait fui vers les montagnes de Constantine.

« Ne savez-vous pas autre chose, » demanda le roi? « Certes, répondirent les marchands pisans, nous savons que le seigneur qui tenait Constantine sous sa dépendance a été pris et a eu la tête tranchée; tous ses partisans ont subi le même sort. »

« Dites-moi, ajouta le roi, de quelle manière la ville de Constantine a été prise ? »

« Il y a peu de temps, le fils de l'émir de Tunis est allé assiéger Constantine avec une nombreuse armée. Les habitants de cette ville lui ont ouvert leurs portes; toute l'armée est entrée, et le seigneur rebelle, Abou Beker, ainsi que ses partisans, ont été pris et décapités. »

En effet, vers le mois d'avril 1282, Abou Beker, comptant sur l'arrivée prochaine de la flotte chrétienne, avait levé trop brusquement le masque et s'était fait proclamer souverain de Constantine. Attaqué aussitôt par des forces supérieures, il fut pris et perdit la vie, comme nous venons de le raconter.

Quand le roi Pierre III d'Aragon eut appris, par les marchands pisans, ce qui s'était passé à Constantine, il vit bien que le but de l'expédition était manqué. Il en fut fort dépité et en colère. Néanmoins, il ordonna de débarquer les approvisionnements, et il prit possession de la ville de Collo et des points fortifiés du côté de l'intérieur. Ceux de son armée qui ne restèrent pas dans la ville allèrent s'établir en avant dans le pays, malgré la multitude des Sarrazins qu'ils avaient en présence, couvrant la plaine et la montagne. Le roi les fit prévenir d'avoir à se préparer à combattre; mais les Sarrazins, voyant combien l'armée chrétienne était nombreuse et puissante, firent répondre au roi qu'ils allaient délibérer en conseil. Par l'intermédiaire d'un marchand pisan qui se trouvait parmi eux, ils envoyèrent proposer au roi de faire la paix, à laquelle ils étaient volontiers disposés; qu'ils traiteraient avec lui, à la condition qu'il évacuerait Collo. Les Sarrazins ajoutaient qu'ils lui donneraient autant d'argent qu'il en demanderait, et que déjà ils avaient envoyé à Tunis, à ce sujet, et qu'ils attendaient la réponse de leur sultan.

Le roi Pierre III et son armée, étant donc à Collo, se logèrent dans les environs de la ville ou sous les tentes dressées à l'extérieur; ils avaient fait des murs et des retranchements du côté par lequel les Sarrazins auraient pu les attaquer.

Le comte de Pallars s'était établi hors la ville, auprès d'un puits nommé *Picca Boralla*, qui se trouve à proximité. Le comte de Urgell était campé avec les barons de l'armée. Les corps de fantassins vinrent auprès du roi et lui dirent: Seigneur, puisque nous sommes venus ici, voulez-vous que nous allions voir ce qu'il y a dans l'intérieur des terres, afin de nous y procurer des rafraîchissements?

Barons, dit le roi, c'est un bon plan, celui qui vient d'être proposé; des cavalcades de deux cents cavaliers et de quatre

mille fantassins iront successivement faire ces reconnaissances.

Dès que le roi eut parlé, on organisa les départs. Selon la volonté du roi, il était défendu de passer au-delà de la vallée, ni pour combattre les Sarrasins, ni sous aucun autre prétexte. Celui d'entr'eux qui franchirait la rivière (1) serait si sévèrement puni pour sa désobéissance, que jamais plus il ne recommencerait. Il prenait ainsi ses précautions, afin qu'il n'arrivât mal à personne.

Or, il advint un jour que les cavaliers allant faire leur reconnaissance habituelle avec les gens de pied, le roi leur dit: Barons, vous pousserez demain dans l'intérieur des terres, ei vous examinerez si l'armée des Sarrasins se trouve bien loin d'ici, et s'il y a une plaine de l'autre côté de la montagne. Si les Sarrasins sont nombreux, vous vous retirerez vers la montagne, et au signal que vous nous ferez, nous irons vous soutenir.

La reconnaissance, obéissant à cet ordre, pénétra sur les terres des Sarrasins et trouva ceux-ci rassemblés dans une vallée, au nombre de deux mille cavaliers. Les Sarrasins, apercevant la troupe de chrétiens, s'avancèrent à sa rencontre, ce que voyant, ceux-ci se préparèrent à combattre, malgré le nombre d'ennemis qu'ils avaient devant eux, et montant ensuite sur la hauteur, ils firent à la garde, placée sur la montagne qui est au-dessus de Collo, le signal convenu, et la garde répéta ce signal à l'armée.

Aussitôt, le roi fit prendre les armes à tous ses cavaliers et fantassins, et les dirigea vers la montagne où se trouvaient les hommes envoyés le matin en reconnaissance. Les Sarrasins ne virent rien de ce mouvement jusqu'au moment où toute la troupe tomba sur eux et les tua; peu d'entr'eux échappèrent.

Le roi marcha en avant pendant trois heures encore et trouva une belle ville abandonnée, avec de beaux châteaux, de nombreux greniers de froment et de lin. On incendia le tout, à l'ex-

(1) Sans doute l'Oued-Guebli, qui coule à l'Est de Collo et débouche dans la baie.

ception des vêtements de soie ; ils en prirent tant qu'ils purent en emporter (1).

Après avoir mis le feu à tout ce qu'ils trouvèrent, la moitié de la journée s'étant déjà écoulée, toutes les forces des Sarrasins couvrirent les montagnes, mais sans oser descendre. Le roi fit alors rétrograder ses troupes, ramenant deux mille bœufs et vingt mille moutons et chèvres, ainsi que beaucoup de prisonniers, des effets en quantité et des armes, car on avait trouvé cette ville sans défense.

Rentrée à Collo, toute l'armée était fort satisfaite de son expédition ; on songea à tuer bœufs et moutons et à les mettre dans les marmites et chaudrons; cette nuit se passa joyeusement et dans la plus complète abondance de pain, de vin et de tout ce dont on avait besoin. Le roi avait fait faire des distributions de vivres ; en outre, les troupes trouvaient facilement à en acheter sur un grand marché, car plus de soixante bateaux venus de Mayorque, de Barcelone, de Valence et autres lieux avaient apporté du pain, du vin et des viandes.

Chaque jour, les barons, suivis des gens de pied, faisaient de nouvelles courses dans l'intérieur des terres, à trois ou quatre lieues de distance. Ils prirent encore aux Sarrasins des bestiaux et beaucoup de beaux effets qu'ils trouvaient dans les maisons et dans la montagne.

Or, il advint un jour que les Sarrasins s'avancèrent devant Collo en nombre tellement considérable, que les plaines et les montagnes en étaient totalement couvertes. Ils faisaient de grandes *éperonnades* (courses à cheval), mais, quand ils eurent éprouvé la charge de la cavalerie chrétienne, ils ne tentèrent pas de combattre davantage et on les voyait fuir au-delà de la vallée et s'en aller au loin.

(1) A cette époque, le commerce avec les villes du midi de l'Europe avait une extension considérable et avait augmenté l'opulence des populations barbaresques des ports africains. Du reste, il est constaté qu'au moyen-âge, tout ce pays jouissait d'un degré de civilisation que la barbarie, résultat de dissensions intestines, et, plus encore, la domination turque, ont réduit à l'état misérable où nous les voyons de nos jours.

Cependant, le roi Pierre, voyant son projet de conquête manqué, rassembla ses barons en conseil : « Si ce que j'espérais réaliser, leur disait-il, n'avait pas avorté, je me serais emparé de Constantine. Si je m'en empare avec les forces que j'ai sous la main en ce moment et les renforts que j'attends encore de mes états, je ferai ensuite, avec l'aide de Dieu, la conquête de toute l'Afrique, malgré le grand nombre de Sarrasins qui peuplent les montagnes.

Nous garderons Collo qui sera notre point de départ ; d'ici à Constantine, il n'y a pas plus de douze lieues de distance (1), et, malgré les Sarrasins, nous emporterons des vivres et tout ce qui nous est nécessaire pour cette campagne. Nous nous emparerons du pays sans éprouver de pertes ; nous serons, à Constantine, maîtres d'une bonne et forte position, et les Sarrasins ne pourront plus rien contre nous. Nous aurons acquis un grand honneur pour nous et pour la gloire de la chrétienté.

Voilà quelle est la pensée de mon cœur ; je voudrais qu'à votre tour, vous m'éclairiez de vos conseils. Nous enverrions des messagers à Rome, auprès du Pape, afin qu'il nous expédie des renforts. S'il nous accorde ce que nous lui demanderons, nous nous mettrons en marche pour faire, avec l'aide de Dieu, la conquête de toute cette terre d'Afrique, pour les chrétiens, afin que Dieu y soit loué et honoré ! »

Les barons répondirent : Nous approuvons ce que vous avez dit, et plaise à Dieu que ce que votre cœur désire s'accomplisse ; nous ne nous séparerons pas, nous ferons venir nos femmes et nos enfants ; nous voulons servir Dieu tant que nous serons vivants !

Après le conseil, le roi fit préparer douze galères, qui devaient porter les ambassadeurs à Rome. Guillem de Conel, chevalier d'Aragon, et des barons nobles et honorés se mirent en route et arrivèrent à la cour de Rome. Là se trouvaient d'honorables

(1) Les renseignements topographiques que l'on possédait sur le pays étaient bien inexacts, car la distance qui sépare Callo de Constantine est de trente kilomètres au moins.

prêtres de Catalogne et d'Espagne, qui, en apprenant l'arrivée des ambassadeurs du roi d'Aragon, les reçurent avec honneur et démonstration dans leurs hôtels, où ils se reposèrent. Le lendemain, les ambassadeurs se présentèrent au Pape, s'agenouillèrent devant Sa Sainteté et la saluèrent avec grand respect.

« Père Saint de toute la chrétienté, le noble roi Pierre d'Aragon vous adresse beaucoup de salutations et vous envoie ces lettres. »

Le Pape reçut les lettres et en prit sur-le-champ connaissance.

« A vous, Saint-Père de toute la chrétienté, de la part de Pierre d'Aragon, par la grâce de Dieu ; que le salut le plus humble soit sur vous, tel qu'un fils l'adresse à son père, et tel qu'on l'adresse au Vicaire de Dieu.

« Sachez, ô Saint-Père, que nous sommes passés en Barbarie, et nous avons fait tout ce que nous étions capables de faire pour conserver ce que nous avons pris, lieu beau et fort, qui est la ville de Collo.

« Nous vous prions de nous envoyer votre secours, en cavaliers et hommes de pied, et que vous accordiez votre pardon aux gens pour qu'ils viennent à nous. Quant à nous, Seigneur, nous resterons si longtemps ici, que nous ferons la conquête de cette terre, afin que Dieu y soit béni et servi, et que son nom sacré y soit exalté. »

Quand le Pape eut lu la missive et entendu les paroles que les ambassadeurs étaient chargés de lui dire de la part du roi d'Aragon, il répondit :

« Nous ne croyions pas qu'un si petit roi fût passé en Barbarie, ni que ses gens y aient conquis quelque chose. Le roi d'Angleterre, celui d'Allemagne, le roi Charles et beaucoup de comtes, s'ils y étaient allés, n'auraient rien fait. »

En résumé, le Pape refusa de favoriser l'entreprise, et les députés revinrent à Collo.

Nous devons mentionner ici un épisode qui se passa à Collo, pendant que les ambassadeurs étaient à Rome.

Dans l'armée était le comte de Pallars, chef jouissant d'une grande contrée, et qui portait le nom de Arnau Roger ; c'était un guerrier de grand courage et très-entreprenant. Un jour qu'il était sous sa tente, placée auprès du puits, hors la ville, il vit s'avancer tout-à-coup une nombreuse troupe de cavaliers sarrasins qui semblaient être des personnages de distinction (*una gran companya de cavallos sarrasys que semblaven homes honorats*). Ils étaient une soixantaine, montés sur de beaux chevaux et bien armés. Ils portaient une bannière rouge, avec des lettres arabes brodées autour. Le comte, les voyant arriver près de sa demeure, recommanda à ses gens de ne tirer sur eux ni coups d'arbalètes, ni autres armes de jet ; il monta aussitôt à cheval, armé de sa lance, et, quand il eut franchi les retranchements, il piqua son cheval de l'éperon et pénétra au galop parmi les Sarrasins. D'un premier coup de lance, il en abattit quatre qu'il terrassa aux pieds de son cheval. A chaque coup qu'il portait, il abattait un ennemi et celui qui tenait l'étendard, fut également jeté mort à terre.

Un Sarrrasin lui porta un coup de zagaye à la cuisse, qui le blessa lui et son cheval; mais malgré cette blessure, il poussa tant de l'avant, qu'il passa au-delà de la ligne des Sarrasins.

A ce moment accourut le comte de Urgell, qui était un jeune homme très-fort, et deux autres jeunes pages (*donzels*), fils de Vidal de Ferrage, poussant leurs chevaux de l'éperon. Ils se jetèrent au milieu des Sarrasins, pour venir en aide au comte de Pallars.

Le comte de Urgell férit un Sarrasin avec tant de vigueur qu'il ne pouvait plus arracher sa lance enfoncée dans sa gorge. Le comte de Pallars, voyant cela, courut à lui, en lui disant : Je vais vous aider, moi qui suis plus fort; et, saisissant la lance, il l'arracha du corps du Sarrasin, qui tomba mort sur le terrain, la gorge coupée.

Tout le monde se porta, en courant, vers l'endroit où avait lieu le combat, et alors les Sarrasins prirent la fuite, abandonnant leurs morts.

Le roi Pierre se mit fort en colère, parce que, malgré ses ordres, on avait franchi la vallée et donné de l'éperon pour courir sur les Sarrasins. Néanmoins, les chrétiens n'en continuaient pas moins à aller courir la vallée, et provoquaient les Sarrasins en combat singulier. Au commencement, les Sarrasins venaient faire assaut contre eux; mais ensuite, ils s'enfuyaient dès qu'ils les voyaient.

Quand le roi arriva à Collo, il avait amené deux grands vaisseaux et vingt bateaux de transport sur lesquels on avait embarqué les chevaux. Il y avait en outre vingt galères et vingt-deux bateaux légers à seize rames. D'autres bâtiments avaient apporté les gens de la suite des barons, l'avoine pour les chevaux et la farine pour la troupe.

Lorsque la flotte aborda à Collo, elle se composait de plus de *cent quarante* voiles. Jamais en aucun temps, on n'avait vu une aussi belle armée, cavaliers, mariniers et serviteurs ; d'aussi belles housses, d'aussi riches cuirasses, tant de drap d'or, un nombre aussi considérable de belle noblesse.

On n'avait jamais vu non plus tant de beaux fagnons d'or et d'argent, tant de beaux chevaux, d'aussi belles selles. C'était beau à voir, quand toute cette belle troupe était rassemblée dans son camp. Parmi toute cette armée, il n'y avait ni Génois, ni Pisans, ni Vénitiens, ni Provençaux, pas plus sur mer que sur terre. Tous étaient Catalans et Aragonais, hommes de choix et munis de bonnes armes.

Après de nombreuses provocations entre chrétiens et sarrasins, des messagers, envoyés de Sicile, arrivèrent un jour à Collo, auprès du roi d'Aragon, et vinrent lui offrir le royaume de Sicile, avec promesse de lui donner or et argent en abondance (1).

Le roi Pierre, séduit par cette proposition, et voyant que les

(1) Montaner raconte que des Sarrasins de Valence prévinrent le roi Pierre qu'on voulait l'attaquer un dimanche. Mais il attaqua lui-même le camp des Sarrasins. Les envoyés de Sicile furent témoins de la bravoure des Aragonais. Le butin qu'ils firent dans le camp ennemi était tel qu'ils furent *à leur aise pendant tout le reste de la campagne*. Le roi fit brûler les corps des Sarrasins. Le chroniqueur ajoute avec emphase que Pierre III se montra dans le combat *plus brillant qu'Alexandre et que Roland*.

Sarrasins continuaient à lui être hostiles, employa trois jours à faire les prépratifs nécessaires pour le rembarquement et le départ de son armée. Le troisième jour, à la nuit, les cavaliers qui étaient de garde aux avant-postes, dans la vallée, se replièrent et se rembarquèrent les derniers. Après qu'on se fut assuré que personne n'avait été oublié à terre, bien portant ou malade, les mariniers allèrent incendier Collo sur cent endroits à la fois.

A la lueur de l'incendie, les Sarrasins reconnurent que la flotte chrétienne s'éloignait. Ils vinrent sur-le-champ au bord de la mer, mais ils n'y trouvèrent plus rien, tout ayant été recueilli sur les vaisseaux. La flotte, faisant voile vers la Sicile, aborda à Trapana.

Nous n'avons pas à suivre ici Pierre d'Aragon dans sa nouvelle campagne; mais il convient d'expliquer les motifs de ce brusque abandon de la conquête qu'il venait de faire sur la côte d'Afrique, au moment où, avec l'ardeur qui l'animait, lui et les siens, il aurait peut-être obtenu des succès encore plus sérieux.

Depuis longtemps, Pierre III prétendait au royaume de Sicile, en vertu de son mariage avec Constance, fille de Manfred; mais les Français s'y étaient maintenus.

Divers historiens assurent que le moine Procida, banni de Naples par Charles d'Anjou, passa en Sicile, intrigua contre les Français et souleva les esprits au point d'amener les Vêpres Siciliennes, le 30 mars 1282, dans lesquelles tous les Français qui étaient en Sicile, au nombre de 8,000, assure-t-on, furent massacrés sans pitié.

Cédant aux nouvelles instigations de Jean Procida, dont la vengeance contre Charles d'Anjou n'était pas suffisamment assouvie, malgré les flots de sang qui avaient coulé, les Siciliens envoyèrent des émissaires à Pierre III d'Aragon, alors à Collo, pour lui offrir la royauté de leur île. Pierre III, renonçant dès lors à ses conquêtes en Afrique, accepta avec d'autant plus d'empressement que la couronne de Sicile était, de longue date, le but de son ambition.

Un siècle plus tard environ, après l'incendie de Collo par Pierre d'Aragon, les Pisans visitaient encore les marchés de cette ville. Les archives des missions conservent encore le texte d'un contrat de nolis pour un voyage à faire en 1326, à Gigel, Bougie et Collo. Mais les Génois étaient surtout vus avec plaisir dans le pays. On y apportait, des montagnes voisines, de grandes quantités de cire, qui étaient principalement achetées par les marchands de cette nation. Les Kabyles venaient aussi échanger à Collo des cuirs excellents et des céréales contre des marchandises européennes. Au rapport de Léon l'Africain, « il n'y avait pas alors, par toute la côte de Tunis, cité plus opulente ni plus sûre, *à cause que l'on y gagnait toujours au double sur les marchandises.* »

Marmol, qui écrivait aussi au XVI[e] siècle, ajoute :

« Collo était autrefois fort peuplée et avait de hautes murailles que les Goths rasèrent, après l'avoir conquise sur les Romains. Cependant, on ne les a jamais rétablies depuis, quoiqu'il y ait grand commerce et force marchands et artisans.

Le peuple est courtois et civil ; on va y acheter de la cire, des cuirs et d'autres marchandises. La contrée, du côté de la montagne, abonde en blé, en troupeaux de toute sorte. Les habitants se maintenaient autrefois en liberté et étaient assez puissants pour se défendre des rois de Tunis et des seigneurs de Constantine. Outre que la plupart du pays est montagneux et peuplé de Berbères et d'Azuagues fort vaillants, de sorte qu'il n'y avait pas de ville plus riche ni plus assurée que celle-ci, car elle faisait dix mille hommes de combat. Elle s'est depuis donnée aux Turcs qui y tiennent garnison, et celui qui commande dans Alger y envoie un gouverneur qui dépend de celui de Constantine, lequel reçoit le revenu de toute la province et a soin que les habitants ne soient point foulés. »

Collo, que les négociants français fréquentaient déjà dans le courant du XVI[e] siècle, devint une des échelles les plus importantes de la *Compagnie d'Afrique* qui y avait un comptoir. Peyssonnel rapporte que, de son temps, 1725, les employés y passaient toute l'année pour y faire leurs achats de cuirs et de cire. Celle-ci, ils pouvaient se la procurer directement par les Kabyles; mais il n'en était pas de même des cuirs qu'il ne leur

était permis d'acheter que par l'intermédiaire des habitants de Collo, remplissant l'office de courtiers. C'était un usage depuis longtemps établi et dont la Compagnie s'accommodait. Elle payait au bey de Constantine dix pour cent de toutes les marchandises qu'elle achetait et qui se composaient annuellement de 400 quintaux métriques de cire, des céréales, du miel, de l'huile, du corail, du suif, un peu de coton, et 130 à 150,000 cuirs non tannés. D'Avity assure que « la Compagnie des marchands de cette ville rendait en six mois au pacha d'Alger 26,000 doubles. »

Le personnel du comptoir, entretenu par la Compagnie du *Bastion de France*, se composait de deux commis et d'un domestique. Ils y passaient leur temps *avec beaucoup de désagrément et de peur*, selon les expressions de Peyssonnel.

Du temps de Hugues, c'est-à-dire quelques soixante-dix ans plus tard (1785), l'état des choses, au point de vue commercial, était à peu près le même ; voyons plutôt ce qu'en dit l'abbé Poiret, dans ses *Lettres sur la Barbarie*, écrites dans le courant de cette même année 1785 :

« Les bâtiments qui abordent à Collo pour la traite sont forcés d'être sans cesse sur leurs gardes ; ils ont à éprouver les plus fortes insultes de la part des habitants : souvent, les gens de l'équipage n'osent débarquer qu'à la faveur des ténèbres. Ils se hâtent de charger les cuirs et autres denrées qui sont au dépôt, dans la maison de l'agent de la Compagnie, et s'éloignent le plus tôt qu'ils peuvent d'un pays où les hommes sont plus à craindre que les bêtes féroces, ... Vous serez sans doute surpris que l'on expose ainsi la vie des hommes, en continuant de commercer avec des êtres aussi peu traitables..... Les précautions, que l'agent de la Compagnie est obligé de prendre pour sa sûreté, font frémir et annoncent bien l'évidence du danger. Il habite, avec un caissier et quelques domestiques, une maison qui n'a d'autre ouverture que de très-petites lucarnes : encore les fenêtres et les portes sont-elles doublées de fer et en état de résister aux balles de fusil. Ces Messieurs font, avec leurs domestiques, une garde continuelle, tant le jour que la nuit. Malgré ces précautions, il est arrivé plusieurs fois des accidents fâcheux. L'on a vu

des Arabes monter pendant la nuit sur les toits, enlever les tuiles, faire une ouverture, pour passer le bout de leurs fusils, et tuer ou blesser la personne en sentinelle. Ils ont une fois poussé leur rage jusqu'à mettre le feu aux quatre coins de la maison, et brûler l'agent et tout son monde (1). M. Hugues, agent actuel de la Compagnie, a été mille fois insulté ; il y a quelques années, il reçut un coup de fusil à la joue, dont il fut heureusement guéri. Il avait voulu se retirer. Les Arabes s'opposèrent à son départ. Son successeur s'étant présenté, ils le reçurent si mal, qu'il n'eut que le temps de se rembarquer. »

A ces renseignements, l'abbé Poiret ajoute un mémoire rédigé par l'agent Hugues, qui, depuis plusieurs années, habitait Collo. Je n'hésite pas à reproduire textuellement cette notice curieuse, persuadé qu'elle intéressera le lecteur désireux de savoir ce qui se passait à Collo, il y a un siècle environ.

« Le pays proprement dit de Collo est une petite vallée, où se trouvent cent cinquante maisons à un seul étage, mal bâties, en argile et en terre. Elles forment quatre villages, distants d'environ quatre cents pas l'un de l'autre, habités depuis plus de deux cents ans par des Maures qui s'y sont rassemblés de différentes nations de la montagne. Ces villages ont tous un nom particulier. Le premier et le plus éloigné de la marine s'appelle Berkaïde (*Bir-el-Kaïd*); le second, l'Azoulin, qui est le nom de la nation qui l'habite; le troisième, Berdrouille (*Bir-Touïl*); et le quatrième, la Jasde (*El-Djerda*), qui est le nom de la montagne au pied de laquelle le village est bâti. Le dernier est celui qui est le plus près de la marine, et où se trouve le château de la garnison turque, ainsi que le comptoir de la Compagnie Royale d'Afrique.

Le Collo est borné, à l'Est, par une vaste rade ouverte au Nord et Nord-Est, au Midi, par des montagnes désertes ; à l'Ouest, par les *Ouled-Fensel* et *Macralefa*, qui sont les sentinelles et les

(1) La maison du Comptoir était située au-delà de la mosquée où s'élève actuellement l'habitation du kaïd Ali bou Saâ. Les Colliotes l'appelaient Dar-el-Consoul, — la maison du Consul.

alliés des Collins en temps de guerre. Il est borné au Nord par un petit golfe appelé en langue du pays *Baaoensé* (Bahar-en-Nça), ou mer des femmes. L'air de Collo est sain et tempéré; le sol de la vallée est sec et stérile. L'on y voit cependant beaucoup d'arbres fruitiers, qui, soit par le défaut de culture, soit par la qualité du terrain, ne donnent que des fruits d'un goût fade et ne peuvent parvenir à une parfaite maturité. Les montagnes mêmes qui environnent ce pays ne produisent que quelques arbrisseaux, fort peu de plantes.

Les Collins, ne pouvant, par la mauvaise qualité de leur terrain et par son peu d'étendue, tirer de la culture de quoi se procurer les secours de la vie animale, se sont adonnés au commerce des cuirs de bœuf, qu'ils achètent, à bon marché, des montagnards, et qu'ils revendent souvent bien cher à l'agent de la Compagnie. Ils fabriquent, outre cela, avec du lin qui leur est apporté d'Alger, des toiles très-communes, qu'ils vendent aux montagnards, ou qu'ils échangent pour du blé, du beurre, de l'huile et souvent pour des cuirs. Quelques-uns, plus actifs, portent à Alger, sur des sandals, du beurre salé, de l'huile, des noix, des figues sèches, et en rapportent des étoffes pour leurs habillements, et du sel, qui leur sert à saler les cuirs, en attendant le temps de la traite de cette marchandise.

D'anciens puits, qui sont encore dans le meilleur état, un vieux château, et quantité de vieilles masures font voir clairement que ce pays a été habité avant l'arrivée des Maures; et ce qui porte à croire que les Romains y avaient formé un établissement très-considérable, ce sont quelques inscriptions que l'on voit sur de grandes pierres blanches, qui servaient apparemment de frontispice à leur temple. On y lit *Neptuno, Jovi*. D'autres inscriptions se trouvent sur plusieurs autres pierres, avec l'écriture renversée et que l'on ne peut pas lire.

Le gouvernement de Collo est, pour la forme, le même que celui des autres places qui sont de la dépendance d'Alger. Un aga ou commandant est à la tête du gouvernement militaire. Cet homme a sous lui quatre officiers, qui composent le *divan* ou conseil, et un certain nombre de soldats, remplacés, tous les ans, en mai, par de nouvelles troupes qui viennent d'Alger. Cette mi-

lice est pour contenir les Collins dans le devoir, protéger les chrétiens qui font le commerce, et s'opposer aux descentes que pourraient tenter, au Collo, les ennemis d'Alger. Ce gouvernement militaire n'est composé que de Turcs.

Le gouvernement civil est entre les mains de deux kaïds et de sept chefs maures, dispersés dans les quatre villages. Ils n'ont aucune autorité sur les Collins, et se contentent du titre de leur charge. Ils traitent seulement de la paix et de la guerre avec les nations de la montagne, empêchent ou permettent le commerce des cuirs entre les chrétiens et les *Cabaïles*, lorsqu'ils ne peuvent ou ne veulent, faute d'argent, acheter eux-mêmes cette marchandise, pour la revendre à un plus haut prix, au temps de la traite. Ces *Kaïdes* ou *Schiks*, qui sont eux-mêmes les plus grands coquins du pays, n'ont pas le pouvoir ni même la volonté de mettre un frein à l'injustice et au crime, qui vont tête levée dans ce pays. Le droit du plus fort et le fusil décident tous les différends. Les Turcs ne sont pas même épargnés. Quand leur aga ou le divan veulent s'aviser de mettre le bon ordre, il est bien rare que la garnison retourne à Alger sans laisser plusieurs soldats tués sur place ; ce qui fait que, depuis longtemps, ils se bornent à manger tranquillement leur paye, et à ne point s'écarter du château, laissant les Collins, dans leurs villages, jouir impunément d'une liberté qui occasionne presque tous les jours les plus grands désordres. L'impunité a multiplié tous les crimes, et a fait des Collins, sans exagération, les hommes les plus méchants qu'il y ait sur la terre.

Les environs de Collo, quoique très-montagneux, ne laissent pas d'être agréables, et malgré le peu de peine que prennent les Maures pour les fertiliser, on y trouve des vallées et des plaines couvertes de bestiaux et fertiles en blé, orge, millet noir, etc. Ces montagnards apportent au comptoir de la Compagnie un peu de coton, d'huile, de miel et beaucoup de cire.

Au midi de Collo, il y a deux rivières, qui traversent une plaine d'environ trois lieues de longueur, et viennent se jeter dans le golfe qui forme la rade de Collo (1). La plus considé-

(1) L'Oued Guebli et l'Oued Cherka.

rable serait navigable pour des bateaux, à trois lieues de son embouchure. Ce pays est très-fertile, et les Maures y sont plus doux et plus civilisés que dans les autres contrées. Ceux qui sont à l'Ouest ressemblent à de véritables sauvages. Leur pays est presque partout stérile : il ne produit que de l'orge, du millet noir, de l'huile, de la poix résine, du goudron, et quantité de petits singes sans queue, qui ravagent une grande partie de la récolte. L'on ne conserve l'autre qu'en faisant la garde nuit et jour, pour écarter ces animaux, depuis le moment des semailles jusqu'à la moisson. L'on pourrait tirer grand parti du bois de construction, qui y est très-abondant, si le naturel de ces barbares ne mettait un obstacle invincible aux entreprises que l'on pourrait faire pour exploiter de si beaux arbres.

Toutes les nations des environs de Collo, à dix lieues de ce pays, sont indépendantes. Les forces du bey de Constantine n'ont pas encore pu les réduire sous sa domination. Plusieurs d'entr'elles n'ont pas même de chef pour les gouverner. On les voit toujours en guerre, les uns contre les autres. Les Maures sont basanés, vilains, cruels, ignorants et toujours armés. Ils vont nue tête et savent à peine s'ils sont mahométans.

Les Collins sont en général blonds, grands, robustes. Ils ne sortent jamais de leurs maisons qu'armés du fusil, de pistolets et de sabres. Ils ne meurent guère que des coups meurtriers de ces armes, étant sans cesse en guerre. Ils sont tous, sans en excepter aucun, grands voleurs, fainéants, gourmands, cruels et inhumains envers les étrangers, traîtres, dissimulés, lascifs, jaloux, vindicatifs, flatteurs et aimant la flatterie, orgueilleux, avides des honneurs, superstitieux, hypocrites, en un mot, adonnés aux vices les plus abominabbles. »

Le portrait que Hugues fait des habitants de Collo est peu flatteur ; il se ressent évidemment des mauvais traitements et même des blessures qu'il avait reçus de ces gens inhospitaliers.

En 1520, les Colliotes s'étaient attachés volontairement à la fortune des corsaires Barberousse, et, depuis cette époque, une garnison turque d'une cinquantaine d'hommes occupait une vieille tour carrée, édifiée, dit-on, jadis, par les Génois, pour protéger leur commerce. Cette vieille caserne de jannissaires a

été ruinée définitivement par le tremblement de terre de 1856, qui fit tant de ravages sur la côte, et notamment à Gigelli. Entre la grande mosquée actuelle et la presqu'île d'El-Djerda, une batterie, armée de trois ou quatre canons, défendait le mouillage. Mais les Colliotes, ayant à se plaindre de la garnison, qui, avec une arrogance extrême, causait toute sorte de scandales en violant leur domicile, la chassèrent vers 1820. Une anarchie extrême régna dès-lors dans la ville, et les commerçants français de Bône, ne trouvant plus ni protection ni garantie, cessèrent de s'y présenter. Les rebelles, menacés par le Pacha d'être attaqués par sa marine, en même temps que la rupture des relations commerciales les réduisait déjà à la misère, se soumirent et rappelèrent les Turcs. qui y demeurèrent jusqu'en 1830.

En résumé, les relations du comptoir français avec Collo, furent souvent interrompues, notamment pendant les guerres de l'empire, lorsque les Anglais vinrent le supplanter ; mais, jusqu'à l'époque de la conquête d'Alger, elles ne cessèrent jamais complètement, malgré la décadence continue du commerce. La population maure tenait à ces relations et les voyait toujours se renouer avec plaisir.

Pendant cette courte période, qui précéda notre rupture avec la conquête d'Alger, l'agent de la Compagnie française, résidant à Bône, fit encore quelque commerce avec les Colliotes, par l'intermédiaire d'un de leurs compatriotes, le nommé Mohammed ben Haddouch, riche marchand Colliote, qui s'était établi à Bône. A la suite d'une opération commerciale, Ben Haddouch avait avancé, comme prêt à la Compagnie, une somme de cinquante mille francs, lorsque tout-à-coup la rupture entre la France et la Régence éclata, et, dans le courant du mois de juin 1827, le représentant de la Compagnie et les nationaux durent se rembarquer à Bône en toute hâte. Ben Haddouch, au lieu de retenir ses débiteurs en otage, ce qu'en pareille circonstance n'auraient pas manqué de faire beaucoup d'autres créanciers non musulmans, se borna à demander un reçu de la somme qu'il avait prêtée. Mais cette affaire s'ébruita, et vint aux oreilles du bey de Constantine, El Hadj Ahmed. Un négociant indigène, qui prêtait en toute confiance une pareille somme à des chrétiens,

devait être extrêmement riche. Donc, le bey le fit arrêter, le mit à la question, jusqu'à ce qu'il eût déclaré tout ce qu'il possédait, puis ordonna de le décapiter. La famille de Ben Haddouch, spoliée de tout ce qu'elle possédait et craignant encore pour son existence, se réfugia à Collo, où elle vit encore dans la misère (1).

Nous avons parlé plus haut de la *Grande Mosquée*. Cet établissement religieux, qui s'offre le premier aux regards, en pénétrant dans le port de Collo, fut construit vers 1756, par ordre du bey de Constantine, Ahmed ben Ali Roumanli, qui, avant son élévation à la dignité de bey, avait été d'abord simple janissaire à Collo, puis agha de cette garnison, ce qui lui avait valu le surnom d'El Colli, par lequel le désignent les chroniques du pays. Ahmed el Colli, étant simple janissaire à Collo, épousa la fille d'un Ben Gana, forgeron de Mila ; il avait donc des alliances en Kabylie. Mais, arrivé au pouvoir, il conserva surtout le meilleur

(1) Ce n'est pas la première fois que la famille Ben Haddouch faisait de telles avances à nos commerçants. La pièce suivante qu'elle a conservée et que nous copions textuellement, le démontre clairement :

Liberté — Égalité

En qualité d'agent principal des concessions d'Afrique, je soussigné, déclare que Si Mohamed-Benadoux, agent du Bey de Constantine, au Collo, est créancier de l'agence d'Afrique, de deux mille cinq cents sequins vénitiens, et de deux mille cinq cents sequins zermaboûts, pour autant qu'il a prêté en 1793 (V. S.), au citoyen André, Joseph, alors agent de la ci-devant Compagnie d'Afrique, au Collo, pour les achats de marchandises de ce Comptoir, en la même année, suivant les deux obligations du dit citoyen André, et les écritures de l'agence d'Afrique, à La Calle, où le dit Si Benadoux est crédité des susdites deux sommes, sous le nom de Xoubenad. En foi de quoi, j'ai déclaré le présent au dit Si Benadoux, pour lui servir de titre, valoir ce que de besoin auprès de l'agence d'Afrique. et à icelui, apposé le cachet de cette *Colonie*.

A La Calle, le vingt-six frimaire, an septième de la République Française, une et indivisible.

Signé: Péïron.

souvenir de son long séjour à Collo. La tradition locale rapporte qu'un jour, en se baignant, il faillit être dévoré par un requin. Au moment le plus périlleux, il fit vœu de construire une chapelle sur la plage vers laquelle il nageait à force de bras. Une modeste construction, proportionnée à la fortune de l'agha, s'éleva, en effet, à quelque temps de là ; et quand le janissaire Ahmed devint bey, il la remplaça par la mosquée actuelle. Cet édifice a cela d'étrange, qu'il occupe la place d'un autel antique dédié à Neptune. La dédicace, gisant par terre en 1785, sur laquelle l'agent Hugues lisait les mots *Neptuno*, *Jovi*, se voit encore aujourd'hui, servant de linteau de porte d'une dépendance de la mosquée ; seulement, la portion du marbre qui portait le mot *Jovi* a été cassée, il ne reste que son complément, placé ainsi à l'envers par des ouvriers indigènes ne sachant pas lire :

ONAꓕdƎN

La mosquée repose sur les fondations du temple romain. Trente colonnes antiques, dont quatre et deux chapiteaux en beau marbre blanc, supportent la toiture, en tuiles creuses, du monument. L'eau qui sert aux ablutions est contenue dans une de ces immenses jarres que fabriquaient les Romains. Elle est scellée jusqu'à son ouverture, dans une construction semblable à celle du reste du monument, et qui s'élève jusqu'à hauteur d'appui. L'eau que contenait autrefois la jarre servait sans doute à d'autres usages ; elle pouvait être destinée, comme boisson, aux bateliers du port, aucun ruisseau ne se trouvant dans les environs (1).

Le petit minaret, qui est adossé à la mosquée, a une quarantaine de marches. Le bey, en faisant construire ce sanctuaire de la prière, affecta à son entretien le revenu d'une vingtaine de boutiques, situées à Constantine, près la porte dite Bab el-Djedid.

Avant notre arrivée, Collo possédait encore une quinzaine d'autres établissements religieux sans importance et sans valeur, et que l'on décorait du nom pompeux de *Djamâ*.

(1) Docteur Guyon.

On les nommait : Djamâ Sidi bou Hadid, — Sidi el-Akhdar,— Sidi Braham, — Sidi Touati, — Sidi Ahmed, — Sidi Ali, — Sidi Abd el-Selema, — Sidi Mesaoud, — Sidi Aziz, — Sidi Amar,— Sidi Mesbah, — Sidi Zaouch, — Sidi Chennouf.

Sur ce nombre bien considérable de chapelles, quatre seulement, moins négligées que les autres, ont résisté aux injures du temps.

En 1859, j'ai trouvé, à Collo, au milieu des tombes qui alors étaient éparpillées un peu partout, entre les maisons de la ville arabe, l'inscription funéraire suivante :

هاذا قبر المرحوم
المنغمس في رحمة الحيي القيوم
شارقان ابراهيم باشا
رحمه الله ورحم المسلمين
توفي في ربيع الاولى
عام 1123

« Ceci est le tombeau de celui à qui l'on souhaite d'obtenir la
» clémence divine, et d'être plongé dans la miséricorde de Dieu;
» le tombeau de Charkan Ibrahim Pacha. Que Dieu lui soit clé-
» ment, ainsi qu'à tous les musulmans. Il est mort en Rebiâ
» 1123 (1711) ».

Sur la stèle principale et turbanée, placée à la tête du défunt, où la profession de foi musulmane doit être placée, on lisait :

لا اله الا الله محمد (رسول)
هذا قبر الشاب المرحوم بكرم الله

« Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet (est son prophète).
» *Ceci est le tombeau du jeune homme à qui l'on souhaite la*
» *clémence divine.* »

Le kadi de la localité m'expliqua que ce pacha, se rendant de Constantinople à Alger, fut obligé, par le mauvais temps, de venir relâcher à Collo. Il séjourna dans cette ville pendant quelque temps, puis y mourut, avant d'avoir pu rejoindre son poste. Cette inscription, importante pour les annales du pays, a disparu, lorsqu'on a tracé les alignements des nouvelles maisons françaises. Les habitants de Collo devraient conserver avec plus de soin tout ce qui rappelle et constitue l'histoire de leur pays (1).

Dans le pays existent aussi diverses constructions consacrées à certains marabouts, auxquels la croyance populaire attribue de grands mérites. J'ai déjà parlé de celle qui couronne le sommet du Gouffi. Sur le pic, en pain de sucre, qui domine la baie de Bahar-en-Naça et sert, en quelque sorte, de point de repère aux navigateurs, est la djamaâ Sidi-Achour, à laquelle on se rend en pèlerinage pour obtenir de la pluie pendant les années de sécheresse. On va également, dans le même but, implorer l'intercession de Sidi ben Zouit, à l'embouchure de l'Oued Guebli.

Mais le marabout, qui, chez les marins, jouit de la meilleure réputation de sainteté, est Sidi Mohammed Aourar, dont

---

(1) Voir dans la *Revue Africaine*, année 1859, p. 206, la communication que j'ai faite à la Société historique Algérienne, au sujet de cette inscription qui, d'après Berbrugger, notre président, comblait une lacune importante dans la liste chronologique des Pachas d'Alger, desquels il écrivait l'histoire.

Profitons de cette occasion, pour rappeler que Berbrugger a consacré trente ans de son existence à faire des recherches et à écrire l'histoire de la domination turque en Algérie. Cet ouvrage, très-considérable, se compose de plusieurs volumes manuscrits, d'après ce que m'ont assuré les personnes qui, après la mort de Berbrugger, furent chargées de mettre de l'ordre dans les papiers du défunt. L'histoire de la domination turque, manuscrite, est, dit-on, restée entre les mains de mademoiselle Berbrugger ; espérons, pour la science et pour la gloire de l'auteur de ce travail de longue haleine, et que nul autre ne pourrait entreprendre aujourd'hui, qu'il sera prochainement livré à la publicité.

le sanctuaire est construit sur un promontoire, entre l'Oued Zohr et l'Oued el-Kebir, à l'ouest du cap Bougaroni. C'est le patron des matelots musulmans. Mais, par contre, la superstition locale lui attribue une influence néfaste pour les matelots chrétiens. Tout bâtiment monté par des infidèles, qui se montrait à l'horizon, dans le rayon visuel du marabout, était, dit la tradition, attiré comme par un aimant et venait se briser sur la pointe rocheuse où réside le Santon maritime. Et, en effet, on est péniblement impressionné, lorsque, visitant ce sanctuaire, on s'aperçoit qu'il est rempli, orné et presque édifié avec des épaves de bâtiments naufragés : mâts, bois peints et goudronnés, cordages, et même des lambeaux de pavillons. Il faut supposer que certains courants amenaient les bâtiments sur cet écueil ; mais on sait aussi, toujours par tradition, que les marabouts avaient recours à des moyens peu religieux, je dirai même infâmes, pour attirer la proie dans leurs mains.

Une vache, attachée à un piquet, et portant une grosse lanterne fixée entre les deux cornes, était placée, pendant la nuit, au bord de la mer, et malheur au pilote qui mettait le cap sur ce phare trompeur. Les naufragés chrétiens étaient impitoyablement massacrés ou rançonnés ; leurs dépouilles enrichissaient les brigands de la côte. C'est à quoi fait sans doute allusion le Dr Shaw, que nous avons cité plus haut, à propos de la signification du nom de Boujiaroni, donné au cap voisin.

Au début de la conquête, nous avons encore vu un fait de cette nature se reproduire. Pendant l'hiver de 1842, le brick vénitien, le *Falmar*, assailli par le mauvais temps, à hauteur du cap Bougaroni, qu'il ne put doubler, fut jeté à la côte, près de l'embouchure de l'Oued Zohr. L'équipage put gagner la terre ; mais une nuée de Kabyles, spectateurs intéressés du naufrage, se précipitèrent sur le navire pour le piller, non sans perdre une douzaine d'hommes emportés par la lame, tandis que d'autres dépouillaient les malheureux matelots. Les mauvais traitements ne furent pas épargnés à ces derniers, pendant les vingt premiers jours qu'ils passèrent dans les villages, à proximité de la côte. On les conduisit ensuite à un cheikh, qui leur donna quelques vêtements et les fit travailler comme manœuvres, pour lui bâtir des

maisons dans son village. Le 11 juin, Bou Akkas, cheikh du Ferdjioua, donna la rançon exigée par les Kabyles, et les huit malheureux naufragés, montés sur des mulets, furent ramenés à Constantine, au Commandant de la province. La soumission complète du pays a mis enfin un terme à ces actes de barbarie d'un autre âge.

C'est non loin du Bougaroni, que débouche à la mer l'Oued Zohr, vallée charmante par ses bois d'oliviers et ses côteaux plantureux, célèbre par le port voisin de Mars El-Zitoun, où se voient des vestiges antiques, et par le séjour qu'y fit, en 1804, le derviche El-Bou Bali ben El-Harach. J'ai raconté ailleurs, que ce nouveau fanatique, ayant révolutionné tout le pays kabyle, causa la mort du bey de Constantine Osman, et faillit renverser la domination turque elle-même dans cette province (1).

Je crois avoir dit aussi que le cours de l'Oued Zohr se signale par une particularité unique en Algérie: c'est que son principal affluent de gauche, l'Oued Abaïch, contient, dans ses eaux torrentueuses, mais d'une limpidité parfaite, des truites en abondance. On en pêche même parfois de saumonnées, semblables à celles de l'Europe. Pendant l'hiver et au printemps, la truite descend dans l'Oued Zohr.

Revenons encore une fois à Collo. En 1830, cette bourgade maritime contenait, tout au plus, 450 à 500 habitants, misérables, sans labours, sans commerce et sans industrie ; logés dans des maisons en ruines ou des gourbis en chaume. Les champs étaient abandonnés, et les jardins étaient sans culture ; les émigrations augmentaient de jour en jour. Pendant plusieurs années, c'est-à-dire avant que nos colonnes n'eussent soumis la Kabylie orientale, cette pauvre population, n'ayant personne pour la protéger, subit le joug de ses voisins, les montagnards, notamment des Achach, qui venaient, en plein jour, leur enle-

(1) Voir, au sujet de cette révolte mémorable, l'Histoire de Gigelli et documents à l'appui, que j'ai publiés dans le Recueil des mémoires de la Société Archéologique de Constantine, années 1870 et 1872.

ver leurs troupeaux, leurs récoltes, et même leurs femmes. Aussi, une haine acharnée existe-t-elle toujours entre les gens de cette tribu et les Colliotes, que notre occupation a positivement affranchis.

Nous avons parlé des colonnes expéditionnaires françaises qui, à diverses époques, vinrent jusqu'à Collo, sans l'occuper. Enfin, en 1859, on y créa une annexe de Philippeville, et, l'année suivante, ce point, où, pendant l'hiver, les bâtiments naviguant sur la côte venaient chercher un refuge contre la tempête, devint le chef-lieu du cercle actuel, avec un commandant supérieur et un détachement de troupes.

Depuis, cette petite ville a prospéré, par l'introduction de l'élément européen, qui donne, partout où il pénètre, la vie et une certaine animation. Des rues ont été tracées au cordeau ; le logement du commandant supérieur, de quelques services militaires et administratifs, les maisons des particuliers, remplacent avantageusement les masures que l'on voyait autrefois. Mais il ne faudrait point que cette manie de tout aligner, de tout rectifier, enlevât à la nouvelle ville le cachet pittoresque qui la distingue et qui en fait une verte et fraîche oasis, ornée d'arbres séculaires, projetant au loin leurs ombrages. La source dite Aïn El-bordj, située au sud de la ville, a été aménagée et vient alimenter ses fontaines.

La population de Collo est aujourd'hui d'environ 300 européens et de 900 indigènes. L'industrie locale consiste dans l'exploitation des riches forêts de chênes-lièges des montagnes voisines, la culture des terres et de quelques vergers, le commerce de l'huile et des cuirs, qui, du temps le plus reculé, se fait sur le marché de Collo, tous les vendredis, et que fréquentent les Kabyles. Enfin, une industrie, qui s'annonce comme devant se développer dans les proportions les plus grandes, est celle de la conservation des sardines et autres poissons frais. M. Chauvin, promoteur de cette nouvelle branche de commerce, fit élever, en 1868, quelques baraques destinées à cet usage, sur le bord de la mer, dans la *baie des femmes*. Dès la première année, le résultat fut bon : car les constructions primitives reçurent des agrandissements et des améliorations. A l'industrie

de la salaison, on joignait bientôt celle de la conservation des sardines dans l'huile. La pêche est pratiquée par des pêcheurs napolitains, installés à Stora et à Collo, qui, du mois de février au mois de juin, viennent pêcher sur la côte, pour le compte exclusif des fabricants de salaisons. — M. Chauvin, dont l'établissement s'est considérablement développé, a eu des imitateurs ; et, pour démontrer que cette industrie est destinée à de beaux résultats, il suffira d'indiquer que les produits de la pêche, exportés après préparation, atteignaient le chiffre de 5,774 quintaux, pour l'année 1874 seulement.

Charles Féraud,
Interprète principal de l'Armée.

(*A suivre.*)

LA PRISE D'ALGER

RACONTÉE

PAR UN CAPTIF

(Suite. — Voir le nº 114)

Leur chef leur représenta qu'il valait mieux mourir en se battant comme des braves, ou se jeter à la mer, que de se rendre et se laisser réduire en servitude. Pour toute réponse, ses compagnons d'infortune s'écrièrent : « Vivent les soldats français ! Vive la France ! » Ils s'adossèrent contre une vieille tour et attendirent résolument les Kabyles. Ceux-ci, au nombre de cinq cents environ, se précipitèrent sur eux avec des clameurs effroyables. Les chrétiens se défendirent vaillamment, mais ils ne pouvaient opposer une longue résistance ; les uns tombèrent morts ou blessés, les autres furent repoussés jusqu'au bord de la mer. Lorsque l'officier vit que tous leurs efforts étaient superflus, il s'élança dans les vagues, et deux matelots imitèrent son exemple. Comme il ne savait pas nager, ils le placèrent au milieu d'eux et le soutinrent jusqu'à ce qu'ils fussent recueillis par une chaloupe, que la frégate leur dépêcha, en exposant la vie de ceux qui la montaient.

Les soldats demeurés sur la grève furent massacrés par les Kabyles de la manière la plus féroce. Un seul d'entre eux échappa au malheur commun. Les barbares étaient sur le point de l'égorger à son tour, lorsque la fille d'un cheickh courut à lui, jeta un morceau d'étoffe sur sa tête, le prit par la main, et le conduisit dans sa demeure. Comme il était blessé très-gravement à la tête et à la main droite, elle lui donna d'abord les soins qu'exigeaient son état : elle lui offrit ensuite du pain, du miel et du lait, en le pressant avec bienveillance de reposer ses forces. Le même jour cependant, on le conduisit à Alger ; près de lui, on portait les têtes de ses vingt-trois compagnons.

Hussein-Pacha se fit amener le captif, le considéra très-attentivement, et ordonna de le conduire vers Pfeiffer, pour qu'il bandât ses plaies. On obéit. Quelles furent la surprise et l'émotion de Frédéric, lorsqu'il se trouva en face du malheureux jeune homme, lui qui, depuis trois ans, n'avait pas aperçu un costume européen ! L'état du prisonnier de guerre était d'ailleurs bien fait pour attendrir : son visage pâle et tuméfié, le mouchoir sanglant noué autour de sa tête, sa main droite blessée qu'il soutenait de la main gauche, ses habits tout raides de sang et ses cheveux épars eussent touché les cœurs les plus durs ! L'étudiant fut si troublé, qu'il ne put prononcer un mot ; par un geste, il donna l'ordre de porter le soldat dans sa chambre, car les janissaires l'avaient rencontré en chemin. Il les suivit ; et quand il eut congédié tous les curieux, il s'assit près du blessé, lui parla, le consola. Reprenant un peu d'espoir, le captif lui serra la main et se mit à pleurer. Il n'avait pas vingt-et-un ans ! Pfeiffer sut qu'il se nommait Martin : il le soigna, comme un frère, pendant dix jours. Les forces lui revenant alors, le ministre le fit conduire dans un de ses jardins et Frédéric ne le revit plus.

Les têtes de ses camarades avaient été rangées sur la porte de la Casbah. La population ne tarda point à les déloger, pour s'en faire un jouet ; quelques-unes servirent de boules, d'autres furent brûlées. Ces actes sauvages indignèrent les consuls européens, qui se plaignirent au dey. Hussein-Pacha leur permit d'ensevelir les têtes. Ils les firent donc rassembler, mais ils durent payer chacune d'elles cinq francs à ceux qui les possédaient.

Vers la même époque, arriva un ambassadeur du sultan, pour presser le dey d'organiser, comme lui, suivant la méthode européenne, une armée de quarante mille hommes. Le pacha ne

voulut point y consentir ; il dit qu'il était trop bon musulman pour imiter les innovations des infidèles. Il donna, d'ailleurs, à entendre qu'il était maître absolu dans l'Algérie, que le grand-Seigneur ferait bien de s'occuper uniquement de ses propres affaires. L'ambassadeur partit donc sans avoir rien obtenu. Le dey et les janissaires étaient furieux contre sa Hautesse. Le chef des croyants leur semblait presque un incrédule.

Plus tard, lorsque la guerre eut éclaté entre la Russie et la Porte, le sultan renouvela son exhortation, et menaça le dey de sa colère, s'il ne lui obéissait pas. Il se radoucit néanmoins, et lui fit savoir qu'il obtiendrait son pardon en lui prêtant 7,000,000 de piastres. Mais Hussein ne voulut pas acheter à ce prix les bonnes grâces de sa Hautesse.

Bientôt après, le pacha d'Egypte, Mehemet-Ali, expédia vers Alger un brick de 16 à 18 canons, et fit donner à son collègue l'avis bienveillant de ne pas mécontenter le Grand-Seigneur, ni pour le corps d'armée, ni pour les 7,000,000 de piastres. Il lui conseillait, en outre, de terminer quand même ses démêlés avec la France, lui assurant qu'elle avait de bien autres forces que les siennes et qu'il serait infailliblement vaincu : il offrait d'intervenir comme médiateur. Le dey montra une aveugle opiniâtreté. Non-seulement il ne modifia point ses résolutions, mais il traita d'une manière peu civile le commandant du brick. Tant qu'il resta dans le port, il lui interdit l'usage du tambour, instrument d'origine chrétienne, et cette défense gêna sans doute beaucoup les Egyptiens, qui avaient déjà nos habitudes militaires.

Comme le blocus se prolongeait sans nouvel incident, Pfeiffer retomba dans le lugubre ennui, d'où l'avaient fait sortir les premières hostilités entre la France et les Barbaresques. Dans son désœuvrement, il s'appliquait à différents travaux ; il dessina, par exemple, puis coloria tant bien que mal une vue d'Alger et de ses environs. Cette grossière ébauche émerveilla le ministre, et l'esclave profita de la nouvelle faveur qu'il lui témoignait pour obtenir la permission de prendre un maître qui lui enseignât le turc et l'arabe. Il passait ainsi son temps comme il pouvait, lorsque le renouvellement de la lutte vint mettre un terme à ses paisibles occupations.

Le 1er août 1829, un vaisseau de ligne français, portant le pavillon parlementaire et le pavillon du Dey, entra dans la rade. Il amenait à Alger M. de la Bretonnière, ambassadeur du roi de France, chargé de propositions de paix, sous certaines conditions. Il se rendit deux fois au palais du prince barbaresque, pour s'entretenir avec lui. Mais comme ses exigences parurent inacceptables, Hussein-Pacha ne voulut point y souscrire et le congédia lui-même d'une manière assez brutale.

Le 3 août, vers midi, le bâtiment français leva l'ancre. Le vent n'était pas favorable à la marche qu'il devait suivre ; il fut donc contraint de passer, en louvoyant, près des forts. Le commandant avait fait déployer toutes les voiles et fermer tous les sabords. Chaque mât était orné d'un pavillon, et un autre flottait à la poupe. Au moment même où le vaisseau partait, Pfeiffer, muni de sa lorgnette, se trouvait sur la terrasse du château. Il vit le bâtiment dériver jusque dans le voisinage des forts, et des *fumades* s'élever de plusieurs batteries : les fumades sont des signaux que l'on donne en brûlant de la poudre à l'air libre, pour avertir les embarcations de ne pas approcher. Le navire français, qui aurait dû se mettre en panne et ne point continuer sa route, s'il lui était impossible de changer sa direction, parut se soucier fort peu de l'avis, et ne montra aucun désir d'y obtempérer. Filant donc son nœud, il arriva sous les batteries du grand fort. Trois fumades s'en élevèrent, pour lui intimer l'ordre de prendre le large. L'équipage ne faisant mine ni d'arrêter le vaisseau ni de modifier sa marche, plusieurs coups de canon tirés sur le bâtiment lui annoncèrent qu'il fallait obéir. Mais les Français n'ont point l'habitude de se laisser commander dans un pareil langage : le navire cheminait toujours. Seconde volée, plus forte que la première, résultat aussi négatif. Furieux, les Algériens commencent alors une canonnade dans les règles. Le vaisseau était heureusement trop près des forts, pour que les batteries pussent lui causer grand dommage ; presque tous les boulets passaient par dessus. Le commandant ne témoigna nulle crainte ; il appela, au contraire, tout son monde sur le tillac, et poursuivit majestueusement sa route, au milieu d'une pluie de projectiles. Le feu dura aussi longtemps qu'il fut

à portée du boulet, c'est-à-dire vingt-huit minutes environ.

Pour ne pas assumer sur lui la responsabilité d'un pareil acte, pour faire croire aux européens qu'il avait eu lieu sans son commandement, le Dey exila le ministre de la marine et lui substitua un simple janissaire. La disgrâce imméritée d'Ibrahim courrouça très-fort ses amis contre le gouvernement ; aucun d'eux toutefois n'osa prendre sa défense ; seul, un gendre du pacha, nommé Hussein, eut le courage de protester vivement. Il désignait, comme auteurs de tout le mal, le ministre de la justice et le ministre de la guerre, qui avait épousé aussi une fille du prince ; non-seulement ils avaient préparé la chute de son oncle Jayhia, expulsé du ministère de la guerre, après dix ans de services fidèles ; mais c'était à eux, disait-il, qu'on devait la rupture avec la France ; c'était par leur conseil que le prince avait fait tirer sur le vaisseau parlementaire. Le jeune homme montrait la plus grande violence dans ses récriminations ; il est vrai que, selon l'usage turc, on avait mis son oncle à mort, aussitôt après l'avoir destitué. Les deux ministres allèrent se plaindre à leur maître, et calomnièrent si bien son gendre, que le Dey, dans un transport de fureur, commanda de le séparer d'avec sa fille et de le chasser du harem. Hussein n'avait alors que vingt-et-un ans, et il aimait beaucoup sa femme. Trois ans auparavant, le despote les avait unis, à l'instigation de l'oncle que regrettait le jeune homme. Il fallut employer la violence pour séparer les deux époux : ni leurs prières, ni leurs larmes, ni leur mutuel attachement, ni les supplications de leurs amis et des femmes du Dey ne purent fléchir l'opiniâtreté de celui-ci. Son orgueil ne lui permettait pas de révoquer une sentence portée. Il fit partir Hussein pour Tunis, d'où il devait gagner Constantinople ; une somme importante, qu'on lui donna, était destinée à subvenir aux frais de son voyage.

Quelques mois après son départ, le prince maria sa femme, encore désolée, avec le nouveau ministre de la marine, Mustapha : il voulait ainsi bannir l'exilé du cœur de sa fille, comme il l'avait banni de ses domaines. Sa rigueur, en cette occasion, passa pour une nouvelle preuve de la faiblesse avec laquelle il

se laissait influencer par ses ministres. Elle avait déjà irrité plusieurs janissaires contre lui : les haines qu'avaient fait naître le meurtre de Jayhia se réveillèrent ; ses amis, ceux de l'ex-ministre de la marine et du jeune Hussein, ne tardèrent pas à s'entendre ; ils prirent la résolution d'exercer en commun une vengeance terrible. L'attention du Dey allait justement être absorbée par de graves catastrophes.

Les espions qu'il entretenait en Italie, à Marseille, à Toulon et à Paris, lui annoncèrent que la France préparait contre Alger une expédition formidable. Deux vaisseaux, qui, pendant la nuit, traversèrent heureusement l'escadre en station devant le port, confirmèrent cette triste nouvelle ; deux cents navires de guerre et cinq cents transports devaient composer la flotte ; elle débarquerait sur les côtes de l'Algérie quarante mille hommes, au mois de mai 1830, et se dirigerait probablement vers la crique de Sidi-Ferruch, à l'occident de la capitale barbaresque. Le prince envoya des courriers, dans toutes les directions, pour avertir les beys et les cheikhs, pour les sommer de se tenir prêts à lui venir en aide, aussitôt qu'il aurait besoin de leur secours. Il commit cependant plusieurs fautes : sa confiance dans son armée était si aveugle, et il méprisait tellement les troupes françaises, qu'il dédaigna de fortifier la ville, quoiqu'elle fût ouverte du côté de la terre ; bien mieux, il croyait la Casbah imprenable, et pensait pouvoir s'y maintenir durant des années, nonobstant les efforts de l'ennemi. Par suite de ces illusions absurdes, comme aussi par avarice, il négligea de réunir près d'Alger des troupes suffisantes, et laissa les corps, qui devaient empêcher le débarquement, à cinq et dix lieues de la capitale. Ce fut une circonstance heureuse pour les Français, comme on le verra tout à l'heure. Les seules mesures, que prit le ministre de la guerre ou *Agha-Efendi*, consistèrent à augmenter la garnison de quelques centaines d'hommes, et à mettre de nouveaux canons sur la batterie placée près de Sidi-Ferruch : on approvisionna aussi de blé et d'orge les magasins de la ville et des environs. Du côté de la mer, on fit de plus grands préparatifs ; le port surtout fut mis dans un état de défense imposant ; on construisit alentour une suite de forts et bastions, que l'on prolongea

à droite et à gauche, et qui n'occupait pas moins de sept ou huit lieues. Le ministre y plaça des hommes, y rassembla des vivres et des munitions en quantité suffisante ; on ferma l'entrée du port au moyen de trois fortes chaînes, derrière lesquelles les vaisseaux algériens purent d'autant mieux se croire en sûreté, que cinquante chaloupes canonnières les protégeaient, dix-huit portant des mortiers, les autres des pièces de gros calibre. Le peuple était généralement bien disposé pour le prince ; dans le district de Blidah seulement, régnait contre lui une certaine animosité. Le *Kaïd*, ou gouverneur de la province, ayant fait arrêter deux cheikhs des Kabyles, parmi les montagnes situées autour du chef-lieu, les montagnards prirent les armes, s'emparèrent de Blidah et délivrèrent leurs chefs. Le Dey voulut d'abord punir cette rébellion ; mais comme les insurgés se multipliaient de plus en plus et le menaçaient de ne point le soutenir dans sa lutte contre la France, s'il continuait à les traiter avec la même rigueur, il changea tout-à-coup de politique. Non content de leur pardonner, il offrit aux principaux de leurs cheikhs des sabres magnifiques et des burnous rouges bordés de franges d'or. Le ressentiment de la population, toutefois, n'avait pas encore eu le temps de se calmer.

Les choses en étaient là, quand un espion, vers le commencement du mois de mai, annonça que la flotte française, ne comptant pas moins de six cents voiles, venait d'abandonner le port de Toulon. Le dey s'empressa de publier la nouvelle dans la ville et dans toute la Régence, exhortant les populations à ne pas redouter les Français, à compter sur l'appui d'Allah et sur leur propre bravoure. Ceux des Kabyles et des Arabes, qui n'avaient point le droit de porter des armes, obtinrent la permission d'en faire usage. L'avis fut partout répandu, que deux coups de canon, tirés d'Alger, signaleraient l'approche de l'ennemi, dès que la flotte européenne se montrerait au loin ; que les hom[illegible]rentes tribus devaient alors accourir pour empêcher le débarquement des Français, ou pour leur rendre funestes leurs premiers pas sur la terre africaine.

Leur flotte avait réellement quitté les eaux de Toulon, à l'époque désignée, mais elle fut dispersée par des vents contraires

et par des tempêtes ; le plus grand nombre des vaisseaux durent même relâcher dans les ports de Mayorque et de Minorque.

Deux bricks français, qui naviguaient de conserve, furent poussés tellement près de la côte algérienne, qu'ils y échouèrent : la négligence de certains officiers y contribua autant que l'orage. Un des bâtiments suivait l'autre à si peu de distance, que quand le premier s'ensabla, le second n'eut pas le temps de virer de bord, ni même de fermer ses voiles ; il fut poussé sur la grève, sans espoir de salut : les vagues bondissantes les avaient lancés tellement loin, que la mer tranquille ne pouvait plus les mettre à flot.

Les deux équipages formaient ensemble un total de deux cents hommes, qui jugèrent opportun de débarquer. Ils se trouvaient dans une anse, à huit ou dix lieues d'Alger, du côté de l'Est ; quand ils eurent examiné le terrain, ils délibérèrent pour savoir s'ils se mettraient en route vers la capitale de la Régence, ou camperaient sur les lieux, jusqu'à ce que la nouvelle de leur malheur fût parvenue aux oreilles du Dey, et qu'il les fît amener devant lui. Pour leur malheur, ils prirent la dernière résolution. Dès le lendemain matin, un millier de Kabyles les enveloppèrent, criant sans relâche : « Meurent les maudits Français ! » Parmi ces derniers, se trouvait un individu originaire de Malte, qui comprenait la langue des Kabyles et la parlait assez couramment. Pour tâcher de sauver ses compagnons et lui-même, il s'avança et dit aux montagnards que les naufragés étaient des Anglais ; or, cette nation vivait en bonne harmonie avec les Algériens : il pria donc les assaillants de mener les deux équipages au consul de la Grande-Bretagne et à l'invincible Dey, action pour laquelle le roi d'Angleterre leur donnerait une magnifique récompense.

Ce discours les étonna. Ils se mirent à causer, à discuter ensemble, puis crièrent au Maltais que, s'il ne les abusait point, ni lui ni ses compagnons ne perdraient un seul de leurs cheveux. Leurs commandants s'approchèrent alors, quoique avec une certaine défiance, pour souhaiter la bienvenue aux Français ; les officiers leur remirent leurs armes, et les deux équi-

pages furent menés dans les habitations des montagnards. Là, on leur offrit de la viande séchée au soleil, du pain, des olives, des dattes et des figues. Les Kabyles expédièrent ensuite un messager pour instruire leur souverain de ce qui avait lieu; mais l'estafette, à ce qu'on disait dans Alger, ne put franchir le Buberak, gonflé par les pluies. Après un jour entier d'attente vaine, il aperçut quelques Arabes sur l'autre bord, leur apprit la nouvelle et les chargea de la transmettre au Dey.

Le prince ne douta pas un instant que le vaisseau naufragé ne fût un navire *français*; il en ressentit une grande joie, aussi bien que tous les musulmans, qui eurent connaissance du fait; ils le regardèrent comme un évènement de bon augure, par lequel le sort leur annonçait de favorables dispositions pour eux. Puisque le Prophète sévissait déjà contre les infidèles, les croyants devaient espérer une longue suite de triomphes. L'autocrate ordonna au ministre de la guerre d'envoyer sur les lieux un officier, qui amènerait les captifs; l'Agha-Effendi expédia son bourreau en chef, nommé Hassan, lequel atteignit les bords du fleuve, trois jours après le naufrage des deux vaisseaux; il fit, de là, parvenir aux Kabyles l'ordre de lui remettre les prisonniers. Cet ordre, malheureusement, arriva trop tard, et ne sauva que la moitié des prisonniers.

Le surlendemain de leur échouement, les Kabyles, on ne sait pour quel motif, les avaient séparés en deux troupes, dont l'une fut conduite dans un village, situé à plusieurs lieues du premier, vers l'intérieur des terres. Le troisième jour, pendant que les montagnards tiraient, des vaisseaux ensablés, tout ce qu'ils renfermaient, un autre navire parut près de la côte, et dirigea contre eux une vive canonnade, si bien que le fils d'un de leurs cheihks fut tué sur place. Les Kabyles, alors, poussèrent des gémissements, et des cris de fureur, s'élancèrent du côté de leur village, et, pour apaiser leur soif de vengeance, massacrèrent impitoyablement les prisonniers. Deux français, un sous-officier et un matelot, échappèrent seuls au carnage, grâce à leur présence d'esprit et à leur bravoure. Enfermés dans une même chambre, ils y trouvèrent une pioche et une cognée. Trois Kabyles étant venus pour les égorger, ils les tuèrent, puis s'enfuirent dans les

bois, et, prenant la direction d'Alger, y arrivèrent sains et saufs, au bout d'une semaine.

Lorsque les habitants de l'autre village apprirent, vers le soir, ce qui s'était passé, ils éprouvèrent la tentation d'exterminer aussi leurs captifs. Ils délibérèrent longtemps, avant de prendre une résolution, et demandèrent au Maltais, si lui et ses camarades étaient vraiment nés en Angleterre : pendant qu'ils lui faisaient cette question, ils lui mirent un poignard sur la gorge. Le Maltais ne sourcilla point et affirma de plus belle. Les montagnards étaient dans l'incertitude, quand le messager de l'exécuteur en chef arriva. L'ordre qu'il leur transmit termina leur conférence et délivra les Français de leur pénible anxiété. On les conduisit sur les bords du Ruberak, qui était alors rentré dans son lit, *à ce qu'on disait*, de sorte qu'ils purent le traverser sans péril. Hassan leur fit donner des mulets, et l'étrange caravane se mit en chemin pour Alger.

Comme ils approchaient de la ville, une grande foule de peuple vint au devant d'eux; ces milliers d'hommes criaient de toutes leurs forces: « Victoire et prospérité aux musulmans, honte et défaite à leurs ennemis! » La population était dans l'enthousiasme, et se pressait tellement pour voir les prisonniers, que la marche d'un certain nombre d'entre eux fut suspendue; leurs ennemis profitèrent de la circonstance pour les maltraiter. En ce moment, arriva une troupe de jannissaires, armés de bâtons, qui se mirent à frapper sur les têtes, sur les dos, sur les reins, sur les épaules, et calmèrent promptement l'allégresse de la multitude; elle s'enfuit dans toutes les directions. Les Français furent alors conduits à un vaste édifice, nommé la *Taberna*, où l'on incarcérait jadis de nombreux captifs européens; on les y enferma également, quoique des juifs eussent loué le local, pour y fabriquer de l'eau-de-vie de figues. Comme les Kabyles avaient enlevé à beaucoup d'entre eux une grande partie de leurs vêtements, que plusieurs étaient presque nus, le Dey leur envoya des habits d'esclaves. Le matin et le soir, on leur apportait une maigre nourriture, qu'ils mangeaient avec peine. Mais, bientôt, l'envoyé sarde, chargé d'affaires des citoyens français, en l'absence de leur représentant naturel, demanda et obtint la per-

mission de remettre aux naufragés quelques petites sommes, moyennant lesquelles ils purent se faire servir par les juifs du voisinage.

Le même jour que les prisonniers arrivèrent, dans la capitale, les têtes de leurs compagnons égorgés, que les montagnards venaient de vendre à l'émir. Il y en avait quatre-vingt et quelques : on avait mis, les unes, dans des sacs, passé aux autres des cordes dans le nez et dans les oreilles, puis on les avait chargées sur des mulets et des chameaux. Quand les meurtriers s'arrêtèrent devant la porte de la Casbah, Hussein leur fit donner cinq cents francs pour chaque tête. On les rangea ensuite au milieu de la petite place qui précède le palais, et la canaille, se pressant à l'entour, insulta ces restes malheureux, cracha héroïquement sur ces visages glacés par la mort. Le lendemain, comme ils répandaient une très-mauvaise odeur, sous une température de quarante degrés, le prince en fit cadeau à la multitude, qui traîna les têtes devant la porte de la ville, en leur faisant subir mille outrages ; mais le consul de Sardaigne finit par envoyer les jannissaires, composant sa garde, pour les racheter et les ensevelir.

Telle est l'histoire des naufragés, d'après la version qui circula dans la ville, et que répétèrent, avec plus ou moins d'exactitude, les feuilles publiques de l'Europe. Mais, un jour, que d'excellent rhum avait délié la langue de Jousouf (c'était le nom du professeur qui enseignait l'arabe au médecin), il lui conta l'aventure d'une manière toute différente. Il lui assura que les Kabyles n'avaient pas tué les Français de leur propre mouvement; qu'un ordre secret, parti d'Alger, leur avait prescrit d'en mettre à mort, pour le moins, une moitié, attendu qu'ils venaient de France, et non pas d'Angleterre. Qui avait donné cet ordre ? Était-ce le Dey, un ministre ou quelque marabout ? Le *Hotcha* ne le savait point; mais, selon toute apparence, il ne fallait point l'attribuer au prince ; car ses ministres, pleins de haine pour les chrétiens, avaient déjà commis, à son insu, des atrocités du même genre, et les marabouts, non moins fanatiques, exerçaient sur le peuple une influence prodigieuse, qu'ils entretenaient pour toutes sortes de ruses.

Si le malheur des deux équipages avait rempli la foule d'une

joie irréfléchie et stupide, les hautes classes ne partageaient point cette allégresse. Tourmentées d'une sombre inquiétude, elles auguraient mal de l'avenir. Le commerce était arrêté, les expéditions maritimes suspendues ; les Français allaient débarquer, d'un moment à l'autre, et nul ne pouvait prédire comment finirait la lutte. Ces tristes idées préoccupaient surtout les Arabes et les Turcs. Ceux-ci, particulièrement, se trouvaient dans une position critique. Formant la milice spéciale du Dey, étrangers, haïs, peu nombreux, ils pouvaient périr sous les coups de la population révoltée, comme sous ceux des Européens. Ils avaient été jusqu'à 12,000 et 14,000, et, alors même, tenaient difficilement les Africains sous le joug, quoique la plupart de ceux-ci fussent sans armes ; mais la rupture avec le Sultan et le blocus les empêchaient, depuis quatre ans, de recevoir des renforts ; beaucoup mouraient, d'autres désertaient ; des troupes de cinquante et soixante hommes émigraient pour Tunis, le Maroc et l'Égypte. Cette garde étrangère se trouvait donc réduite à six mille individus. Or, ils avaient excité contre eux les plus profondes haines ; car ils n'épargnaient aux habitants de la Régence ni les actes d'oppression ni les insultes, ni les mauvais traitements. Au fur et à mesure que le nombre de leurs persécuteurs diminuait, les Algériens relevaient la tête, faisaient valoir leurs droits, repoussaient les outrages des Turcs, forçaient l'émir à leur accorder de nouveaux privilèges. Ils finirent même par rosser les jannissaires, quand l'occasion s'en présentait. Pfeiffer entendait souvent les prétoriens se dire entre eux : Le sort a changé. Laissons aller ainsi les choses pour le moment, notre tour reviendra. Vous verrez, maudits Arabes, lorsque la guerre avec la France sera terminée, que le Sultan et le Dey vivront en bonne intelligence, et que nous n'aurons plus besoin de votre aide, vous verrez comme nous vous châtierons, comme nous vous forcerons de nouveau à plier les genoux. » Parlant ainsi quand ils étaient seuls, ils montraient beaucoup de condescendance envers les Africains, et tâchaient provisoirement de se tenir en bons termes avec eux.

Alfred MICHIEL.

(A suivre.)

NOTES HISTORIQUES

SUR

LA GRANDE KABYLIE

(DE 1830 A 1838)

Les ouvrages historiques, qui ont été écrits sur la Grande Kabylie, laissent complètement de côté, lorsqu'ils abordent la période française, tout l'espace de temps compris entre la chute du gouvernement turc et l'apparition, en Kabylie, de l'Emir El-Hadj Abd-el-Kader. Nous avons entrepris de combler cette lacune, et de montrer de quelle manière les personnages, qui entrent sur la scène politique, au moment où l'Émir fait reconnaître son autorité dans ce pays, sont arrivés à établir leur prépondérance.

Nous n'avons guère eu d'autres matériaux, pour ce travail, que les récits des contemporains, récits où les dates manquent absolument, et dans lesquels, pour cette raison, il est souvent difficile de saisir la chaîne des événements. C'est en les contrôlant soigneusement les uns par les autres, que nous sommes arrivé à un ensemble qu'on peut regarder comme exact. Nous avons rattaché les évènements de l'histoire intérieure de la Kabylie à ceux de l'histoire de notre occupation de l'Algérie.

Nous passerons rapidement sur les faits déjà connus, et nous nous étendrons seulement sur ceux qui n'ont pas encore été publiés.

***

La côte de Kabylie a été le théâtre des deux catastrophes éprouvées par notre marine pendant le blocus d'Alger et que nous allons rappeler.

Le 17 juin 1829, les deux frégates l'*Iphigénie* et la *Duchesse de Berry*, donnaient la chasse, vers le cap de Dellys, à un corsaire algérien, qui, se voyant dans l'impossibilité de leur échapper, alla s'échouer dans l'embouchure de l'Isser (1). Six chaloupes, armées en guerre, furent alors envoyées pour s'emparer du corsaire ; trois d'entre elles l'accostèrent et le sabordèrent en partie, les trois autres chaloupes furent poussées à terre par la lame, et la force du vent ne permit pas de les remettre à flot. Les hommes, qui les montaient, au nombre de quatre-vingts, furent bientôt entourés et assaillis par les Arabes des Issers et Kabyles des Flissa, qui étaient accourus en grand nombre, sous la conduite du chef turc de Bordj-Menaïel. La plus grande partie des marins se jetèrent à la nage, et furent recueillis par les trois embarcations qui étaient restées sauves ; les autres firent face à l'ennemi, décidés à vendre chèrement leur vie, et se battirent en désespérés, sous la direction des élèves de première classe Cassius et Barginac, qui déployèrent, dans cette action, beaucoup de courage et d'énergie.

Les Arabes s'étaient creusés des abris dans le sable du rivage, et ils tiraient à couvert sur nos marins, qui ne pouvaient se dérober à leurs coups. MM. Cassius et Barginac, ainsi que vingt-deux matelots, furent impitoyablement massacrés.

Un seul des marins qui n'avaient pu regagner les embarcations, le matelot Martin, de la *Duchesse de Berry*, échappa à la mort. Grièvement blessé à la tête, il allait être achevé, lorsqu'un Arabe des Isser le prit sous sa protection, le couvrit d'un burnous, et l'emmena dans sa maison. Il le conduisit à Alger, sur un mulet, et le présenta au Dey, qui lui donna une gratification de

(1) Voir l'*Algérie ancienne et moderne*, de Léon Galibert, p. 258.

deux cents douros. Cet Arabe, auquel le matelot Martin dût la vie, était le nommé Ahmed ben Dahman, du village de Touara, tribu des Isser Oulad Smir ; il existe encore aujourd'hui.

Les têtes des marins qui avaient succombé furent portées à Alger; les trois canots, qui s'étaient échoués sur le sable, y furent également portés à dos d'homme. Le dey Hussein paya aux Isser cent douros pour chaque tête de marin, et donna six réaux à chacun des Arabes qui avaient porté les canots.

Dans la journée du 15 mai 1830, deux bricks de la flotte de blocus, l'*Aventure* et le *Silène*, commandés, le premier, par M. d'Assigny, le second par M. Bruat, lieutenants de vaisseau, ayant perdu leur route au milieu de brouillards intenses, furent jetés à la côte, près de l'embouchure de l'Oued el-Arba, entre cette rivière et l'Oued Isser (1). Les deux commandants, ayant reconnu l'impossibilité de relever leurs navires, établirent un mouvement de va-et-vient, pour transporter à terre les hommes des deux équipages.

Le caïd de l'Outon Isser, Mustapha ben Aomar Turki, qui habitait au haouch ben Ouali, prévenu de cet événement, réunit son goum et les fantassins de sa tribu, se rendit au lieu du naufrage, et nos marins se virent bientôt enveloppés par une foule d'Arabes armés.

L'intention des commandants des navires naufragés avait été d'essayer de gagner Alger en suivant la côte ; mais ils ne tardèrent pas à comprendre que ce projet était irréalisable, et qu'il ne leur restait qu'à se mettre à la discrétion des indigènes, en leur faisant croire qu'ils appartenaient à la nation anglaise, laquelle était en paix avec la Régence.

Le caïd Moustapha ben Aomar conduisit les naufragés au village où il habitait, après les avoir fait ou laissé dépouiller de leurs armes et de leurs vêtements. Le haouch ben Ouali ne pouvant les contenir tous, les marins furent dispersés dans différents villages des Isser Oulad Smir ; les uns, revenant sur

(1) Sept caronades, ayant appartenu à ces navires, gisent encore dans le sable, au lieu du naufrage.

leurs pas, furent placés dans les villages des Oulad bou Noua, de Mazer et de l'Oued el-Arba ; les autres furent envoyés à El-R'oraf, à Taoura, aux Ahl el-Oued et aux Oulad Hrmouda. Ils y restèrent, pendant deux jours, exposés aux menaces, aux avanies et aux mauvais traitements des Arabes.

Le Dey d'Alger, informé du naufrage, avait envoyé le caïd El-Koftan, avec divers officiers, pour se faire livrer les prisonniers. Mais l'Oued Isser avait subi une forte crue, les envoyés du dey ne purent franchir cette rivière, et ce ne fut que le troisième jour, de la captivité de nos marins, qu'ils purent se mettre en relations avec Moustapha ben Aomar.

Ce-jour là même, eut lieu, à haouch ben Ouali, un horrible massacre. Les prisonniers, qui se trouvaient dans ce village, avaient entendu dire, ou cru comprendre, que le caïd ne voulait pas les livrer au Dey d'Alger, et qu'il les tuerait tous, plutôt que de les remettre au caïd El-Koftan, comme il en avait reçu l'ordre. Sans se demander si ce n'était là qu'une vaine menace, nos marins crurent qu'il n'y avait plus de salut que dans la fuite, et ils cherchèrent à gagner la campagne. Un des matelots, pour se frayer un passage, frappa, d'un coup de pioche, la femme d'un nommé Allal el-Turki, et blessa également ce dernier au bras. Cette imprudence coûta cher, à lui et à ses compagnons ; les Arabes, pour venger l'outrage fait à une de leurs femmes, massacrèrent impitoyablement tous les prisonniers, au nombre de cent-dix, qui se trouvaient à Haouch ben Ouali, et ils leur tranchèrent la tête. Ces sanglants trophées furent portés à Alger, et exposés à l'entrée de la Kasba.

Les marins, qui étaient gardés dans les autres villages des Oulad Smir, avaient échappé au massacre, et ils avaient même été mieux traités, à partir du moment où les ordres du Dey avaient été communiqués.

D'après les instructions du caïd El-Koftan, les prisonniers furent amenés sur le bord de l'Isser, et on leur fit franchir cette rivière au moyen d'une corde tendue d'une rive à l'autre ; on les conduisit, ensuite, à Alger, où ils arrivèrent le lendemain au soir. Ils eurent, en arrivant dans cette ville, l'affreux spectacle des têtes de leurs compagnons, rangées à la porte du fort

où siégeait le Dey ; on leur donna le bagne pour prison (1). Nos troupes victorieuses délivrèrent quatre-vingts des survivants, le jour de la capitulation d'Alger.

Le Dey d'Alger avait encore fait donner une somme d'argent, à titre de récompense, pour les prisonniers et pour les têtes qu'on lui avait livrés ; les Isser gardèrent cet argent pour eux seuls, au grand mécontentement des Flissat oum el-Lil, qui avaient aussi couru sur le lieu du naufrage, et qui croyaient avoir droit à une part. Ce fut une des causes qui mirent plus tard ces tribus aux prises.

*
* *

Lorsque Hussein Pacha (2) eut appris qu'une expédition formidable se préparait contre Alger, il s'empressa de faire appel aux tribus arabes et kabyles ; il leur écrivit des lettres circulaires, dans lesquelles il leur représentait qu'il y avait, pour elles, un devoir de religion, à repousser l'invasion des infidèles. Voici d'ailleurs la traduction d'une de ces lettres, adressée aux Beni-Iraten :

« Salut sur tous les Kabyles et sur tous leurs notables et leurs marabouts.

» Sachez que les Français ont formé le dessein de débarquer » et de s'emparer de la capitale de l'Algérie. Vous êtes renom» més pour votre courage et votre dévouement à l'islamisme. Le » Gouvernement turc vous appelle à la guerre sainte, pour que » vous en retiriez les avantages qui y sont attachés, dans ce » monde et dans l'autre, à l'instar de vos ancêtres, qui ont » combattu dans la première guerre sainte (3).

» Celui qui veut être heureux dans l'autre monde, doit se

(1) Le Service des Mines, rue Bab-Azoun, est établi sur l'emplacement de ce bagne.

(2) Ce qui va suivre n'est, pour ainsi dire, que la traduction d'une note écrite par Si Moula Nait Amar, des Beni-Iraten.

(3) Il s'agit du siége d'Alger par Charles-Quint, en 1541.

» dévouer entièrement à la guerre sainte, lorsque le temps en » est venu. La guerre sainte est un devoir que nous impose la » religion, lorsque l'infidèle est sur notre territoire. »

Lorsque ces lettres parvinrent aux Kabyles, il y eut de grandes assemblées des tribus, afin de délibérer et de prendre les dispositions nécessaires pour répondre à l'appel du Dey.

Les notables du pays et les marabouts furent envoyés dans les tribus qui étaient en guerre,les unes avec les autres, afin d'apaiser leurs querelles et de les faire entrer en arrangement. Si une tribu se montrait récalcitrantre, elle était aussitôt attaquée par toutes les tribus réunies, et ses villages incendiés ; par ce moyen énergique, on arriva bientôt à rétablir partout la paix et à tourner toutes les forces du pays vers la guerre qui se préparait.

Il fut décidé que toute vendetta serait suspendue jusqu'à la fin de la guerre ; que tout individu, qui exercerait une vengeance, serait lapidé par la djemâa, et que ses biens seraient confisqués ; que les dettes ne pourraient être réclamées ; que tout individu qui se rendrait coupable de vol, après le départ des guerriers, serait puni de mort. Toutes ces mesures, consacrées par la coutume, furent publiées sur les marchés.

En même temps, chacun prenait ses dispositions particulières en vue de la guerre, préparait ses armes, ses vivres, ses munitions. Ceux qui ne possédaient rien étaient équipés aux frais des djemâas ou aux frais des individus, qui, ne pouvant partir eux-mêmes, voulaient au moins contribuer à la guerre sainte par leur argent. Les uns écrivaient leurs dernières volontés et faisaient le compte de leurs créances et de leurs dettes, les autres constituaient leurs biens en habous. L'enthousiasme pour la guerre fut réellement remarquable : car les Kabyles fournirent la majeure partie de l'armée auxiliaire qui arriva au secours d'Alger.

Les lieux de rendez-vous, pour les tribus, furent assignés de la manière suivante : les Ameraoua el-Fouaga et les tribus du haut Sebaou, devaient se réunir à Sikh ou Meddour ; les Ameraoua Tahta, les tribus du bas Sebaou, les Flissas Oum el-Lil, à

Azib Zamoum; les tribus du Djurdjura à Bor'ni, et celles de l'Ouest au djemâa des Isser.

Au jour indiqué, les contingents se rassemblèrent aux points désignés, suivis des femmes, des enfants, des vieillards, qui voulaient faire leurs adieux aux Medjehedin, et faire des invocations suprêmes pour le succès de leurs armes. Les chefs avaient été choisis, d'un commun accord, parmi les hommes que désignait la notoriété publique. Les villages avaient fourni les mulets destinés au transport des vivres et à ramener les morts et les blessés; les hommes chargés de conduire ces mulets et de relever les morts et les blessés avaient été indiqués à l'avance.

Lorsque les Kabyles marchent pour la guerre sainte, il est d'usage que chaque tribu ou chaque groupe de tribus d'un même sof soit accompagné d'un de ses marabouts les plus en renom, porteur du drapeau de sa zaouïa. Le jour du combat, ces drapeaux sont plantés sur la ligne de bataille, pour servir de points de ralliement, et ils y restent jusqu'à ce que le sort des armes soit décidé.

Voici comment s'organisèrent les phalanges Kabyles :

Les Beni Iraten, ayant pour chef Si Mohamed el-Hannachi Naït ou Amar de Tamazirt, avaient pour marabout Si Mhamed Saadi, qui portait le drapeau de la zaouïa de Chikh ou Arab.

Les Beni Fraoucen, Beni Khelili, Beni bou Chaïb, étaient conduits par Si Saïd ou Sahnoun, de Tamazirt; leur marabout était Si El-Hadj Salah Naït Daoud, de Souama.

Les Beni Djennad étaient commandés par Mhamed ou El-Arbi Naït Baba, neveu d'Haddouch Naït Baba, que nous avons vu braver les efforts de Yahia Agha, en 1825 (1); ils avaient, pour marabout, Si El-Arbi ou Chérif de Tazrout, avec le drapeau de la zaouïa vénérée de Sidi Mançour.

Les Flissat el-Behar avaient pour chef Arab Iguerroudjen et pour marabout cheikh Amar Amsoun.

Les Beni R'obri marchaient avec Cheikh bou Hamil, pour chef,

(1) Voir la *Revue africaine*, année 1874, page 107.

et avaient pour marabout Si Ahmed ou Malek, de Tifrit Naït el-Hadj, portant le drapeau de la zaouïa de son ancêtre.

Les Beni Idjer, Acif el Hammam, Tigrin, étaient conduits par Mohamed Naït Ali, et le marabout Chikh el-Mouhoub, de Tifrit Naït Malek.

Les Zerkhfaoua et les Beni Flik avaient Saïd ou Amar, et le marabout Si Mhamed ou Tafzoun.

Les Illoula et les Beni Ziki avaient Ali ou Kezzouz, et le cheikh de la zaouïa des Tolba ben Dris.

Les Beni Itourar et les Beni Illiten avaient Saïd Naït Hamlot, et le marabout Si Srir Oulid Sidi Yahia ou Amar.

Les Beni Ouaguennoun étaient conduits par Ahmed Naït Yahia, le même qui avait combattu Yahia Agha, en 1825; leur marabout était Si Saâdi, des Cheurfa.

Les Beni Yahia, Beni bou Youcef, Beni Menguellat, avaient Yahia Naït ou Azzouz, et deux marabouts, Si el Hadi, des Beni Menguellat, et Si Mohamed ou Chérif, des Beni bou Youcef.

Les Akbil, Beni Attaf, Beni Bou Drar, Beni Ouassif, Beni bou Akkach, avaient respectivement pour chefs El-Haoussin ou Zennouch (1), El Hadj Amar naït Kassi, Ali Naït Youcef ou Ali, Ali ou Mohamed ou Kassi, El-Hadj el-Mokhtar Naït Saïd; leur marabout était Si el Djoudi, des Beni bou Drar (2).

Les Beni Yenni avaient Braham ou Ahmed, et le marabout Si el Hadj Lamine.

Les Beni Sedka étaient commandés par Si Ahmed ou Aïad, des Ouadia, et le marabout Si el Mahfoud, des Beni Chebla.

Les Beni Mahmoud avaient el-Haoussin Naït Mbarek, et le marabout Si Nour ed Din naït Zian.

Les Beni Aïssi et les Maatka, Si el-Hadj Tahar, et le mokeddem de la zaouïa de Sidi Ali ou Moussa.

Los Guechtoula étaient commandés par El Haoussin ou Ali; leur marabout était le mokaddem de la zaouïa de Si Abd-er-Rahman Bou Gobrin, siége de l'ordre du même nom, et dont

(1) Ce Kabyle, qui avait une grande réputation da bravoure, est mort le 2 décembre 1874, plus que centenaire.

(2) Il est devenu bach-agha du Djurdjura, en 1852.

la puissance religieuse s'étendait sur une grande partie de la Régence.

Les Ameraoua avaient pour marabout le chikh Si Mohamed Amzian, des Ouled Bou Khalfa ; leurs chefs étaient Amar ou Saïd Naït Kassi, pour les Ameraoua Fouaga, Aomar ben Mahi ed-din, pour les Ameraoua Tahta.

Les Flissat Oum el Lil étaient commandés par el Hadj Mohamed ben Zamoum et el Hadj Mohamed ou Chakal ; leur marabout était Sidi Smaïl.

Le caïd du Sebaou, Mhamed ben Moustafa Bou Kirch, marchait aussi avec ses moukahalia, sa musique et ses étendards. C'était un homme très-gros, grand ami de la chasse, d'un abord facile, bienveillant et affable, assez aimé des Kabyles. Les Makhezens des Ameraoua et des Abid reconnaissaient bien son autorité ; mais les tribus kabyles n'obéissaient qu'aux décisions adoptées en conseil par leurs chefs.

A quel effectif s'élevaient les contingents fournis par la grande Kabylie ? Il serait bien difficile de le préciser ; mais, en tenant compte des forces que l'agha Ibrahim mit en ligne devant nous au combat de Staouëli, et que l'on estime généralement à une cinquantaine de mille hommes (1) ; en tenant compte de ce que les beys de Constantine, de Titéri et d'Oran n'ont pas amené plns de deux mille combattants (2); en tenant compte des allées et venues, on arrive à évaluer le nombre des Kabyles, qui ont quitté leurs tribus, pour courir au secours d'Alger, à au moins vingt-cinq mille. C'est un effort remarquable, puisque ces vingt-cinq mille hommes, qui ont marché, représentaient à peu près le dixième de la population.

Lorsque les contingents kabyles arrivèrent auprès d'[illegible] Hassein Pacha alla au-devant d'eux, leur témoigna la [illegible] lui causait leur venue, s'entretint avec les notables, et leur [illegible]-

(1) Pfeiffer estime le contingent kabyle, arrivé au moment du débarquement des Français, à seize ou dix-huit mille hommes (*La prise d'Alger, racontée par un captif*).

(2) *Annales Algériennes*, de Pélissier de Reynaud, v. 1er, p. 38.

mit qu'il leur donnerait des armes, de la poudre et des provisions de bouche. Il fit distribuer, séance tenante, des fusils aux Kabyles qui étaient venus sans armes. Il promit, en outre, de donner deux cents réaux boudjous, pour tout chrétien qu'on lui amènerait vivant, vingt-cinq réaux, pour chaque tête de Français qu'on lui apporterait (1), et de récompenser dignement ceux qui se distingueraient dans les combats.

Les Kabyles campèrent, avec le bey de Constantine, auprès du bordj El-Harrach, côté vers lequel on croyait que serait dirigée notre attaque. Ce ne fut qu'après notre débarquement qu'ils se portèrent vers Staouëli.

Les Kabyles étaient généralement bons tireurs ; ils le devaient à leur goût pour les armes et à leur éducation. Dès l'âge de quinze ans, les jeunes gens étaient tenus d'apprendre à se servir d'un fusil ; il y avait de grands tirs à la cible pendant les trois jours de l'Aïd el-Kebir, et il y avait, en outre, assez souvent, dans les villages, des tirs particuliers, où les Kabyles aimaient à rivaliser d'adresse.

Ce furent les contingents kabyles qui harcelèrent si vivement nos troupes, dans les premiers jours qui suivirent notre débarquement, et leur tir était peut-être supérieur à celui de nos soldats, dont les fusils n'avaient pas la justesse des longs fusils kabyles (2).

Nous n'avons pas l'intention de raconter les combats qui eurent lieu jusqu'à la capitulation d'Alger ; nous ne pourrions rien dire à ce sujet qui ne soit déjà connu.

Après avoir combattu énergiquement, dans les premiers combats qui furent livrés, les Kabyles ne tardèrent pas à se laisser aller au découragement. Hussein Pacha avait promis de pourvoir à tous leurs besoins, et, en effet, les premiers jours, il leur avait fait faire des distributions de vivres et de poudre, à Djenan el-Agha ; mais, bientôt, il les laissa manquer de tout. Les approvisionnements de vivres et de fourrages faisaient défaut, mais les

(1) On les paya d'abord 250 francs; puis, quand elles devinrent trop nombreuses, on n'en donna plus que 25 francs.

(2) *Annales Algériennes* de Pélissier de Reynaud, 1er v., p. 40.

armes et la poudre abondaient. Le chaouch de l'Agha, Mohamed ben Kanoun, lui avait dit, paraît-il, que les Kabyles brisaient à dessein leurs mauvais fusils, pour s'en faire donner de meilleurs, et qu'ils gardaient la poudre, au lieu de l'employer, pour s'en servir, sans doute, plus tard, contre les Turcs. Les Kabyles furent donc obligés d'aller chercher des vivres dans leur pays ; ce ne fut plus qu'un va-et-vient continuel, et l'armée auxiliaire fondit avec rapidité.

Un meddah kabyle a exhalé ainsi les plaintes des siens contre Hussein Pacha :

Hussein Pacha est un avare, combien de tas d'argent il a
[laissés !
Sidi El-Arbi (1) a publié qu'on donnerait des fusils et des
[cartouches,
Tout cela aux frais du gouvernement. Venez ! O tribus,
[combattre pour la guerre sainte !
Le nom de l'homme courageux sera mis en écrit, celui qui
[coupera une tête, en recevra le prix.

Celui qui donne sa parole et qui la trahit, celui-là est un
[visage de malheur !
Il a voulu délivrer Alger, et il n'a pris nul souci de ses
[enfants !
Les Kabyles ont laissé beaucoup de morts, combien
[d'hommes excellents sont tombés !
Les chrétiens les ont rassasiés de poudre ; ils s'arrêtent dans
[la mêlée comme des taureaux (2).

---

(1) C'est l'interprète du Pacha.

(2) Ceci doit être une allusion à la manière de combattre de nos troupes, en rangs serrés ; le poëte les compare à un troupeau de bœufs qui fait face à un ennemi.

Les Turcs se signalent par leurs rivalités ; ils sont comme un
[coffre de cuivre (1).
Celui qui tombe n'est pas relevé, qu'il aille à cheval ou qu'il
[aille à pied (2).
Une partie d'entre eux décourage les gens, une autre partie
[ne songe qu'à manger.
Ils sont rassasiés de leur résolution insensée, et nous en
[sommes rassasiés avec eux ; nous sommes comme
[la turbine dans le moulin.

Alger est belle d'ornements. On dit que son chef sera
[remplacé (3).
Le sommeil s'est emparé de ce Pacha ; il a scié sans avoir
[mesuré (4).
Pleurez, ô mes yeux, versez des larmes de sang ! Celui qui
[jouissait du bonheur l'a perdu.
Je suis errant, comme un possédé des mauvais génies ; je res-
[semble aussi à un singe sur son rocher (5).

Ma jambe est chancelante, mes yeux sont aveuglés par les
[larmes.
J'interroge tout passant : — Mon fils, où est-il ?
Il me répond : — Ne perdez pas l'espoir, il reviendra peut-
[être avec les derniers.

---

(1) Le cuivre opposé à l'or est le symbole de la fausseté ; le poëte compare le gouvernement turc à une caisse pleine de fausse monnaie.

(2) C'est-à-dire, ils ne s'entr'aident pas, qu'ils soient reclus ou pauvres, grands ou petits.

(3) Nous verrons plus loin à quoi ces paroles font allusion.

(4) La Pacha est comparé à un charpentier qui couperait son bois sans avoir pris ses mesures, et qui ne pourrait rien assembler.

(5) Le singe, accroupi sur son rocher, est pris comme l'image de la tristesse.

Ah ! sans doute, Ali, le lion de l'épaisse forêt, il est allé à la
[guerre sainte, et il est mort !

Que je plains sa femme, remarquable par sa belle che-
[velure.
O mon Dieu ! donnez du courage à sa mère. Verra-t-on
[jamais son pareil !

Les indigènes attribuent le désarroi qui se mit dans la défense d'Alger, et la mauvaise volonté d'une partie des troupes turques elles-mêmes, à un stratagème, qui aurait été employé par le chef de l'armée française, et dont nous n'avons trouvé aucune mention dans les relations du siége, que nous avons consultées. Nous sommes obligé, pour nous faire comprendre, d'entrer dans quelques détails rétrospectifs :

Il y avait, en 1822, auprès de l'oukil El-Harj, de la marine, un secrétaire turc, nommé Tahar Khodja, très-intelligent, instruit, parlant plusieurs langues, de manières distinguées. Il était aimé de la population turque, et il était aussi dans les meilleurs termes avec les consuls européens, qui n'avaient guère de relations qu'avec le personnel de la marine. L'oukil el-Hardj, voyant que les consuls aimaient mieux traiter avec son secrétaire qu'avec lui-même, en conçut de l'ombrage ; il alla dire à Hussein Pacha, que Tahar Khodja était un ambitieux, qui ne visait à rien de moins qu'au gouvernement d'Alger, et qu'il cherchait à faire révolter les jannissaires, dans le but de se faire élire Dey. Ces manières de procéder étaient trop dans les habitudes du gouvernement d'Alger, pour qu'Hussein n'ajoutât pas foi à ce rapport, et Tahar Khodja allait, sans doute, subir la seule peine que l'on connaît pour les faits de cette nature, c'est-à-dire la mort, si les consuls, à la protection desquels il avait fait appel en temps utile, n'avaient fait une démarche en sa faveur, auprès du Dey. Hussein Pacha consentit à faire grâce de la vie à Tahar Khodja, et il se contenta de l'exiler à Smyrne. Tahar Khodja fut

très-regretté, et il paraît même qu'une protestation contre l'injustice commise à son égard, fut envoyée au Grand Seigneur. Quoi qu'il en soit, il eut à Constantinople une rapide fortune, car, on le retrouve à la bataille de Navarin (20 octobre 1827), comme commandant en second de la flotte turco-égyptienne.

La Porte Ottomane ayant voulu, au mois de mai 1830, tenter un dernier effort pour éviter la guerre entre la France et un pays sur lequel elle avait des droits de suzeraineté, en envoyant à Alger un fondé de pouvoirs, soit pour exiger d'Hussein Pacha les réparations que nous avions demandées, soit pour le renverser et se mettre à sa place, ce fut Tahar Khodja (qui était devenu Tahar Pacha), qui fut choisi pour cette mission.

La frégate que montait l'envoyé turc ne put échapper à la surveillance de la station navale qui faisait le blocus d'Alger ; emmené, par la *Duchesse de Berry*, à la rencontre de la flotte qui portait notre armée expéditionnaire, Tahar Pacha fut présenté, le 26 mai, à bord de la *Provence*, au général commandant en chef et à l'amiral. « C'est un homme de 45 ans environ, dit le général de Valazé, dans ses notes inédites sur l'expédition d'Alger ; une belle barbe, un peu grise, une physionomie très-agréable, des yeux bleu-clair très-gracieux, d'une taille très-élevée, une robe d'étoffe amaranthe, avec des broderies très-riches et très-hautes au bas de la robe. »

Après une entrevue, où aucune question importante ne fut traitée, Tahar Pacha se remit en route pour Toulon, toujours escorté par la *Duchesse de Berry*, et il envoya, par le télégraphe, au gouvernement français, des propositions d'arrangement, qui ne pouvaient plus être acceptées, après que tous les frais de l'expédition avaient été faits, et que notre armée était en route pour Alger.

Trois mois après sa rencontre avec notre flotte, Tahar Pacha recevait le fatal cordon (1).

Revenons maintenant à notre récit : Dès les premiers jours du débarquement des Français, à Sidi-Ferruch, des proclamations,

---

(1) *Mémoires d'un officier d'état-major*, par le baron de Penhoen, page 3.

apportées par les prisonniers arabes que nous avions relâchés, furent répandues dans Alger. Il y était dit, racontent les indigènes, que l'armée, qui était débarquée, agissait pour le compte du Grand Seigneur ; qu'elle n'avait d'autre mission que de renverser du trône Hussein Pacha, pour le remplacer par Tahar Pacha, et que les gens, qui ne chercheraient point à s'opposer à ce dessein, n'auraient rien à craindre.

Le premier individu qui fut pris, porteur de cette proclamation, fut décapité à Bab-el-Djdid, et son corps resta trois jours exposé, avec la lettre placée sur la poitrine (1).

Des prisonniers relâchés racontèrent qu'ils avaient vu Tahar Pacha au camp français ; ils le représentaient, couvert de vêtements dorés, la tête recouverte d'un cachemire rouge, armé d'un sabre doré, dont la poignée était garnie de pierres précieuses, et ayant à la main une pipe turque, dont le tuyau, tout en or, était garni d'émeraudes (2).

N. Robin.

(A suivre.)



(1) C'était l'interprète militaire Garoué, qui s'offrit pour porter les proclamations aux Arabes, et qui fut décapité par ordre du pacha. *(Note de la rédaction.)*

(2) Il est à remarquer qu'Hamdan ben Othman Khodja, dans son [illegible]lle, intitulé : *Le Miroir*, dans lequel il a recherché toutes les circonstances qui pouvaient être défavorables aux Français, et où deux de nos proclamations sont rapportées, ne parle pas de ces faits.

ALGER

Étude archéologique et topographique sur cette ville, aux époques romaine (Icosium), arabe (Djezaïr Beni-Maz'renna) et turque (El-Djezaïr)

(Suite. — Voir les nos 112, 113 et 114)

En 684 (1285-1286), Alger et Dellys (Tedellis) firent leur soumission à l'émir Abou-Zekeria, qui se forma, dans la partie occidentale du royaume de Tunis, avec Bougie pour capitale, un empire qu'il transmit à ses enfants. Plus tard, ces deux royaumes se réunirent, par l'avènement de sa postérité au trône de Tunis.

« Quand l'émir Abou Zekerïa, second souverain hafside de ce nom, s'empara de Bougie et de Constantine, boulevards de l'empire du côté de l'Occident, Alger avait pour gouverneur un cheikh almohade nommé Ibn Akmazir. Cet officier reconnut l'autorité d'Abou Zekerïa, avec le consentement du conseil des cheikhs, et chargea une députation de lui porter leurs hommages. En retour de ce service, il reçut sa confirmation dans le gouvernement de la ville, place qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut dans un âge très-avancé, lors de l'expédition des Mérinides contre Bougie. A cette époque, Ibn Allan, un des cheikhs d'Alger, jouissait de toute la confiance d'Ibn Akmazir et faisait exécuter ses ordres. Il avait obtenu la présidence du conseil des cheikhs. Par l'influence que lui donnait cette position,

il était parvenu à traiter en maître les habitants de la ville, et à épouser, dit-on, une des filles du gouverneur. La mort de son patron lui inspira le projet d'usurper le commandement, et la nuit même où cet évènement eut lieu, il appela chez lui toutes les personnes dont il craignait l'opposition, et leur fit trancher la tête. Le lendemain, de bon matin, prenant le titre de seigneur d'Alger, il parut avec les insignes du commandement et se fit proclamer souverain. Une foule de cavaliers et de fantassins, les uns, venus des pays éloignés, les autres, fournis par la tribu des Ta'alba, Arabes de la Metidja, accourut sous ses drapeaux. Ayant bientôt rassemblé un grand nombre d'archers et d'autres troupes, il se trouva assez fort pour repousser les armées qui, à diverses époques, partaient de Bougie pour faire le siége de sa ville. Il châtia aussi les Melikich et leur enleva la perception des impôts dans la plupart des terres de la Metidja. L'émir Abou-Zekeria était trop préoccupé des attaques que les Mérinides dirigeaient contre Bougie, pour faire attention à cette révolte, et la ville d'Alger continua à repousser l'autorité des Almohades, jusqu'au jour où elle passa sous la domination des Beni Abd-el-Ouad. »

Quand les Mérinides portèrent au loin la terreur de leurs armes et subjuguèrent les provinces orientales du Maghreb central, leur chef, Abou Yahya Ibn Yacoub, mit le siége devant Alger. Ibn Allan, voyant que la ville allait succomber, s'adressa au cadi Abou-l'-Abbas El Ghomari, qui se rendait à la cour mérinide avec une mission de l'émir Abou-l'Baca Khaled, seigneur de Bougie, et le pria d'intercéder pour lui auprès du sultan Youçef Ibn Yacoub. Il l'autorisa, en même temps, d'assurer à ce monarque, que le seigneur d'Alger reconnaîtrait l'autorité du souverain mérinide et le servirait avec le plus grand dévouement, pourvu qu'on lui laissât son commandement. En conséquence de cette communication, Youçef fit tenir à son frère, Abou Yahia, l'ordre de faire la paix avec Ibn Allan.

Quand le sultan Abou-l'-Baca (successeur d'Abou Zekeria) eut rétabli l'ordre dans ses états, après être monté sur le trône de Bougie, il pensa que la mort de Youçef Ibn Yacoub et l'abandon du siége de Tlemcen par les Mérinides, lui avaient procuré une

bonne occasion de marcher contre Alger. En l'an 706 (1306-1307) ou 707, il se mit en campagne, et, arrivé dans la Metidja, il reçut la soumission de Mansour Ibn Mohammed, chef des Melikich. Toute la tribu suivit l'exemple de son chef. Il prit en même temps sous sa protection Rached Ibn Mohammed Ibn Thabet, émir des Maghraoua, qui s'était enfui devant les Beni Abd-el-Ouad. Ayant alors rassemblé toutes les tribus des environs, il marcha sur Alger ; mais la résistance qu'il rencontra fut si vigoureuse, qu'au bout de quelques jours, il reprit le chemin de sa capitale. Les Melikich lui demeurèrent fidèles, et ne cessèrent de harceler la ville d'Alger, jusqu'au jour où elle tomba au pouvoir des Beni Abd el-Ouad. »

En septembre 1309, le sultan Abou l'Baca, roi de Bougie, voulant se rapprocher de Tunis, sur l'avis qu'il avait reçu de la maladie de son frère, le sultan Abou-Acida, prétexta une nouvelle expédition contre Alger, où Ibn Allan, commandait encore en maître.

Ibn Allan réussit à se maintenir au pouvoir pendant quatorze ans. Alors, la fortune commença à le regarder d'un œil menaçant, et l'adversité concentra ses forces, afin de l'accabler. Le sultan Abou-Hamman rentra à Tlemcen, après avoir soumis le pays des Toudjin, donné le gouvernement du Ouanchorich à Youçef Ibn Habboun el-Hoouari, et celui du pays des Magraoua à l'affranchi Moçameh ; puis, en l'an 712 (1312-1313), il alla prendre position dans le territoire de Chélif, pendant que Moçameh se portait en avant, pour faire la conquête de la Metidja. Ibn-Allan s'enferma dans Alger, soutint un long siége, jusqu'à ce qu'il eût épuisé ses vivres, et capitula alors, à des conditions qu'il dicta lui-même. De cette manière, Alger fut annexé à l'empire d'Abou-Hammou (roi de Tlemcen). Ibn Allan partit avec Moçameh, pour trouver le sultan, qui se tenait encore dans le territoire de Chélif, et il se rendit à Tlemcen, dans la suite de ce prince. On lui assigna cette ville pour résidence, et jusqu'à sa mort, on observa fidèlement toutes les conditions qu'il s'était fait accorder.

Alger tomba de nouveau au pouvoir des Mérinides du Maroc, en 1237. Le sultan mérinide Aboul-Hacen s'était, en effet, emparé de Tlemcen et de tout le Maghreb central. Il fit passer sous

sa domination Bougie et toute la côte, jusqu'à Tunis, dont il s'empara également en 1347. Il fut battu, près de Caïrouan, par les Arabes, en 1348, et éprouva un grand échec. Le bruit de sa mort s'étant répandu, le vaste empire, qu'il avait créé, tomba en dissolution, et se morcela de nouveau. Revenant sur ses pas, pour ressaisir le pouvoir qui lui échappait, Aboul-Hacen arriva à Alger, qui lui restait fidèle, et qui se mit aussitôt en état de défense. Après avoir pris un peu de repos, dans cette ville, Aboul-Hacen se mit en campagne.

Abou-Thabet, ayant appris que plusieurs individus, appartenant à la famille moghraouienne, devaient venir à Tlemcen pour l'assassiner, fut saisi d'une telle indignation, qu'il prépara une expédition contre les Maghraoua, et vers l'an 752 (mars 1351), il se mit à la tête de son armée, et quitta Tlemcen. — Miliana, Médéa, Brechk, et Cherchell tombèrent en son pouvoir. Alger fut investi et assiégé ; cette forteresse renfermait un débris de l'armée mérinide, et avait pour gouverneur Ali Ibn Saïd Ibn Adjaoua, aux soins duquel le sultan Aboul-Hacen avait confié son fils Abd-Allah, qui était encore dans l'enfance. Abou-Thabet s'empara de la place, embarqua la garnison pour le Mogreb, et reçut la soumission des Ta'alba, des Melikich et des Hosein. Ayant chargé Saïd, fils de Moussa Ibn Ali el-Kordi, du commandement d'Alger, il poursuivit les Maghraoua dans leurs montagnes, et enleva Tenès en octobre 1351.

En 1360, Alger, tombé de nouveau au pouvoir des Mérinides du Maroc, fut repris par le sultan Abd el-Ouadite Abou-Hammou, roi de Tlemcen.

Pendant qu'il assiégeait la ville de Bougie, en août 1366, le sultan Abd el-Ouadite Abou-Hammou fut trahi par les Zoghba, ce qui entraîna la défaite de l'armée tlemcénienne. Abou-Hammou fut renversé de cheval, en essayant de fendre la masse des fuyards ; mais il parvint à s'échapper, grâce au dévouement de son vizir Amran Ibn Mouça, qui mit pied à terre et lui remit sa monture. Accompagné d'un débris de son armée, et vivement poursuivi par Abou-Zian, le sultan Abd el-Oouadite se jeta dans Alger, d'où il se rendit à Tlemcen.

Abou-Zian, émir de Bougie, prit ensuite l'offensive, et envahit

la partie orientale du royaume Abd el-Ouadite. Lorsqu'il eut enlevé Médéa, les Ta'alba se rallièrent à lui, pour éviter d'être traités en vaincus, et de lui payer l'impôt. Les habitants d'Alger, déjà très-mal disposés pour le gouvernement Abd el-Ouadite, à cause de la tyrannie de ses agents, reconnurent aussi l'autorité d'Abou-Zian. Le peuple de Miliana, invité par ce prince à imiter la conduite des Algériens, s'empressa de lui obéir. Mais, en 1370, le sultan marocain Abd el-Aziz s'empara de Tlemcen et du Moghreb central. Alger passa donc sous sa domination, comme Miliana, Médéa et autres localités.

Antérieurement à cet évènement, les habitants d'Alger avaient envoyé au sultan Abd el-Aziz une députation, chargée de lui présenter un acte, par lequel ils reconnaissaient son autorité, et de le prier de marcher contre Abou-Hammou, afin de les délivrer de la gueule du lion.

A la mort du sultan Abd el-Aziz, les Mérinides rentrèrent dans le Maroc, abandonnant leurs conquêtes, et Abou-Hammou put remonter sur le trône de Tlemcen. Ce dernier fit des expéditions pour rentrer en possession de ses états, et, en 1373, il marcha sur Alger, dont il est bon de rappeler la situation. Quand Abou-Einan avait subjugué le Maghreb central, un certain Ibn-Ghaleb, membre d'une des principales familles d'Alger, se vit obligé de quitter sa ville natale, et n'y rentra qu'à l'époque où le pays était en proie à l'insurrection. Ayant alors exploité la haine que ses concitoyens portaient au sultan Abou-Hammou, il usurpa chez eux le commandement suprême, et prit à son service une foule de misérables et de gens sans aveu. Mais, Salem Ibn Ibrahim, chef des Ta'alba, peuplade qui devint maîtresse de la Metidja, lors de la déconfiture des Melikich par les Mérinides, ambitionnaient aussi la possession d'Alger. Pour perdre Ibn Ghaleb, il fit prévenir secrétement les notables de la ville, que leur nouveau maître avait l'intention d'y rétablir la souveraineté des Abd el-Ouadites. Cette fausse nouvelle excita leur indignation à un tel degré, qu'ils se soulevèrent contre leur chef ; mais, au moment où ils allaient l'emprisonner, Salem vint l'enlever et le conduisit au milieu des Ta'alba, où il lui ôta la vie. A la suite de cette trahison, il établit son autorité à Alger, et y fit procla-

mer la souveraineté de l'émir Abou-Zian. Les choses restèrent en cet état jusqu'à l'occupation de Tlemcen par le sultan marocain, Abd el-Aziz. Alors, Salem s'empressa de reconnaître l'autorité des Mérinides. Après la mort de ce sultan, et le retour d'Abou-Hammou à Tlemcen, il embrassa de nouveau le parti d'Abou-Zian, dont les troupes venaient de s'avancer jusqu'à Titéri. En prenant ce parti et en faisant accepter la souveraineté de cet émir aux Ta'alba et aux habitants d'Alger, il avait agi dans la conviction qu'Abou-Hammou ne lui pardonnerait jamais d'avoir soustrait cette ville à son autorité, pour y établir le pouvoir d'Abou-Zian.

Sur la demande d'un chef zoghbien, son allié, Abou-Hammou accorda un entier pardon à Salem et le confirma dans le commandement des Ta'alba et de leur territoire. Cet arrangement terminé, le roi de Tlemcen installa un de ses propres fils dans Alger, pour y gouverner, sous la tutelle de Salem. Celui-ci garda pour lui-même les impôts fournis par la province. Plus tard, quand le sultan ordonna à tous ses agents de lui transmettre directement le montant des impôts qu'ils percevaient, Salem fut très-contrarié, et, tout en obéissant, il médita des projets de trahison. En 778 (1376-1377), il rappela l'émir Abou-Zian, ainsi que Khaled Ibn Amer et les Arabes insurgés. Quand tout ce monde fut réuni, il en forma une confédération, et proclama, dans la ville d'Alger, la souveraineté d'Abou-Zian. Ces bandes marchèrent ensuite contre Miliana; mais la garnison leur opposa une si vigoureuse résistance, qu'elles rebroussèrent chemin. Khaled Ibn Ahmer mourut à Alger, dans son lit, et son neveu El-Masoud Ibn Sogheïr lui succéda dans le commandement de la tribu. Quelque temps après, le sultan Abou Hammou quitta Tlemcen avec ses troupes, et les insurgés se réfugièrent dans les montagnes des Hocein. Salem, assiégé dans Alger, employa alors le seul moyen de salut qui lui restait, et décida ses compagnons à faire leur soumission. Le sultan consentit à toutes les conditions posées par les assiégés ; mais, en retour de cette faveur, il exigea l'éloignement d'Abou-Zian. Le sultan partit ensuite pour Tlemcen, très-mal disposé pour Salem, dont la longue habitude d'intrigue et de révolte, l'avait profondément indigné. Vers le

milieu de l'hiver, époque pendant laquelle tous les Arabes se tenaient dans le désert, il sortit de sa capitale, à la tête de ses troupes, et envahit à l'improviste la plaine de la Metidja. Les Ta'alba se jetèrent dans leurs montagnes, et Salem, qui avait cherché un asile dans celle des Beni Khelil, ordonna à son fils et à ses partisans d'aller s'enfermer dans Alger. Presque tous les Ta'alba firent ensuite leur soumission. Réduit aux abois, Salem obtint des lettres de grâce, et rentra à Alger, d'où il se fit conduire auprès du souverain Abd el-Ouadite, par Abou-Tachefin, fils de ce dernier, dans le dernier tiers du mois de Ramdan (janv.-fév. 1378). Sans égard pour le traité signé ni pour la promesse de son fils, Abou-Hammou fit arrêter Salem et occuper la ville d'Alger. Le général, chargé de cette opération, y proclama la souveraineté de son maître, et ordonna aux cheikhs de la ville de se rendre auprès de leur nouveau seigneur. Le sultan les retint prisonniers, installa son vizir, Mouça Ibn Berghout, dans Alger, en qualité de gouverneur, et reprit la route de Tlemcen (avril 1378). Faisant ensuite tirer Salem de prison, il donna l'ordre de le conduire hors de la ville, pour y être tué à coups de lance. Cette exécution faite, le cadavre du supplicié fut attaché à un poteau, pour servir d'exemple.

En 1386, Abou-Hammou, détrôné par son fils, Abou-Tachefin, avait obtenu de lui la permission pour aller effectuer le pèlerinage des lieux saints, de s'embarquer sur un navire partant pour Alexandrie. Quand ce navire fut à la hauteur de Bougie, Abou-Hammou débarqua, se rendit à Alger, et souleva les Arabes de cette province. Ensuite il vainquit Abou-Tachefin, et rentra dans sa capitale. A cette occasion, il confia le gouvernement d'Alger à son fils Abou-Zian. Attaqué de nouveau par son fils Abou-Tachefin, le sultan perdit la vie à la bataille d'El-Ghairan, en 1389. Abou-Zian sortit alors d'Alger, et se mit sous la protection des Hocein. Abou-Tachefin, étant monté sur le trône de Tlemcen, avec l'assistance du sultan du Maroc, auquel il payait un tribut, fit gouverner Alger, en son nom, par Youcef Ibn ez-Zabia, fils d'Abou-Hammou. A la mort d'Abou-Tachefin, en 1393, le sultan mérinide (marocain) Aboul Abbas s'empara de Tlemcen et de tout le royaume. Alger fut réduit par une armée, que com-

mandait le vizir Salah, et passa sous la domination marocaine.

Vers l'année 1361, sous le gouvernement des Mérinides, l'abaissement des marines chrétiennes, le morcellement du pouvoir souverain, dû au système féodal, avaient diminué la puissance extérieure du monde européen. Ce fut alors que s'établit l'usage de la course maritime contre les chrétiens. Bougie en fut le berceau, et Ibn Khaldoun le rappelle en ajoutant : « La course se fait de la manière suivante : Une société plus ou moins nombreuse de corsaires s'organise ; ils construisent un navire, et choisissent, ponr le monter, des hommes d'une bravoure éprouvée. Ces guerriers vont faire des descentes sur les côtes et les îles habitées par les Francs ; ils y arrivent à l'improviste et enlèvent tout ce qui leur tombe sous la main ; ils attaquent aussi les navires des infidèles, s'en emparent très-souvent, et rentrent chez eux, chargés de butin et de prisonniers. De cette manière, Bougie et les autres ports occidentaux (de l'empire hafride) se remplissent de captifs ; les rues de ces villes retentissent du bruit de leurs chaînes, surtout quand ces malheureux, chargés de fers et de carcans, se répandent de tous côtés pour travailler à leur tâche journalière. On fixe le prix de leur rachat à un taux si élevé, qu'il leur est très-difficile, et souvent même impossible de l'acquitter. » (p. 117, tome 3).

La Barbarie préludait ainsi à ce système de déprédations maritimes, auquel Alger prit une large part, et qui devait durer plus de quatre siècles et demi, au grand dommage et surtout à la grande honte de la chrétienté. Après ce dernier emprunt fait à Ibn Khaldoun, dont l'ouvrage ne dépasse pas 1393, je vais achever d'esquisser rapidement l'histoire de cet Alger berbère, dont j'ai essayé de retrouver les traces sur le terrain.

L'empire arabe, qu'inaugura la bataille de Xérès, livrée au mois de juillet 711, ne dura pas moins de huit siècles, car ce ne fut qu'en 1492, après le mariage de Ferdinand, roi d'Aragon, avec Isabelle, reine de Castille, que Grenade tomba sous les efforts des vaillants descendants des Goths, et qu'Abdallah (Boabdil), dernier roi de Grenade, vaincu sans retour, se retira à Fez, en emportant, pour toute consolation de sa défaite et de ses larmes,

cette dure parole de sa mère : « Pleure comme une femme, ce royaume que tu n'as pas su défendre comme un homme. »

La chute de Grenade, loin de procurer la paix à l'Espagne, donna une nouvelle activité à la piraterie. La colère et l'humiliation qu'éprouvèrent les Musulmans, à la nouvelle de la perte définitive d'un beau royaume, donnèrent une ardeur nouvelle à leurs attaques, et, bientôt, les côtes d'Espagne et d'Italie furent désolées par des incursions subites, inattendues, qui, menaçant une vaste étendue de littoral, ne pouvaient être prévenues nulle part. Des expéditions, parties de tous les ports occupés par les Musulmans, allèrent porter partout le ravage et la désolation.

Les Portugais essayèrent les premiers, de mettre un terme à ces entreprises, mais Don Manuel de Portugal échoua, en 1501, dans ses efforts. Les Espagnols, qui avaient chassé les Musulmans d'Espagne, ne pouvaient souffrir ces attaques, et résolurent d'aller chercher leurs adversaires sur leur propre territoire, et d'étouffer la piraterie dans son berceau. Il y avait réaction de la chrétienté contre l'islamisme. Les rôles étaient intervertis, et l'islamisme passait de l'offensive à la défensive.

En possession des îles Canaries, depuis près de cent ans, l'Espagne avait à cette époque, des rapports maritimes et commerciaux fort étendus. La conquête de l'Amérique faisait entrer dans les ports de Cadix, Gibraltar et Malaga, des navires richement chargés, et la piraterie commettait des ravages cruels pour le commerce espagnol.

Le cardinal Ximénès, d'un génie vaste et d'un coup-d'œil sûr, reconnut promptement que pour arrêter ces attaques continuelles, ces pillages à main armée, il fallait s'emparer des ports, d'où sortaient les corsaires, ou bâtir devant ces ports, des forteresses qui les commandassent.

Ces projets furent mis à exécution, Don Diégo de Cordoue, marquis de Comarès, ouvrit la voie et s'établit à Mers el-Kebir, en 1505. Mais, le succès fut suivi d'un grand revers, provoqué par l'imprudence des Espagnols. Enfin, quatre ans plus tard, le vieux cardinal se décida à entreprendre lui-même la conquête d'Oran. Le 16 mai 1509, une flotte quitta Malaga, emportant une

armée de quatorze mille hommes, commandée par le cardinal Ximénès. Cette expédition eut pour résultat la prise d'Oran.

En janvier 1510, Pierre de Navarre s'empara de Bougie, alors ville considérable. Ces victoires des Espagnols rendirent leur nom redoutable en Afrique, et les habitants d'Alger, craignant d'avoir part au châtiment, parce qu'ils avaient participé largement aux brigandages maritimes qui avaient motivé ces deux expéditions, envoyèrent en toute hâte, à Bougie, des députés qui devaient faire acte de soumission au roi catholique, en leur nom et en celui des cheiks de la Metidja et du Sahel.

Le 31 janvier 1510, les délégués algériens signèrent une capitulation par laquelle ils reconnaissaient la suzeraineté de l'Espagne. Ils donnèrent des ôtages, et arborèrent dans la ville, les armes de Castille et d'Aragon, et rendirent la liberté à leurs esclaves chrétiens. Le vainqueur stipula, en outre, que le sultan d'Alger, Salem Etteumi, cheikh des Ta'alba, et celui de Tenez, qui avaient accepté les mêmes conditions, iraient à Burgos, rendre hommage en personne, au monarque espagnol, au pied même de son trône. Tous deux s'y présentèrent, en effet, munis de riches présents, et suivis de cent trente esclaves chrétiens dont ils avaient brisé les chaînes. Dellis ne tarda pas à suivre cet exemple.

Par les ordres du comte Pierre de Navarre, Machin de Renteria, dans le but d'assurer l'exécution des traités, construisit, à grands frais, et avec une merveilleuse promptitude, sur le principal des îlôts rocheux qui se trouvaient en face et à une très-faible distance d'Alger, une solide forteresse (le Pênon), destiné à tenir en respect la population indigène, à assurer la perception du tribut annnel, et à empêcher la piraterie. La base d'une grosse tour, qui faisait partie de ce château, existe encore aujourd'hui, et supporte la tourelle du phare.

Pierre de Navarre prit ensuite Tripoli, et alla échouer misérablement contre l'île de Gelves, refuge ordinaire de la multitude de corsaires qui désolaient la Sicile, la Sardaigne et la Calabre.

Mais, les grands efforts de l'Espagne, loin d'avoir les résultats qu'elle espérait, ne devaient aboutir qu'à faciliter à d'obscurs aventuriers, les moyens d'étendre et de régulariser la piraterie musulmane sur les côtes septentrionales de l'Afrique. Cette piraterie allait prendre un nouvel et éclatant essor, en dépit des sacrifices de l'Espagne, par l'apparition de l'élément turc.

A partir de la soumission de 1510, Alger avait été troublé par des partis qui se disputaient sans cesse, au sujet du tribut à payer. Le cheikh, trouvant dans la présence d'une garnison espagnole, une garantie, qui lui rendait en sécurité, le peu qu'il perdait en indépendance, était d'avis, ainsi que son entourage, d'observer le traité. Les notables d'Alger et du territoire avaient une opinion contraire, et comme ils étaient les plus nombreux, et que la pensée religieuse et nationale, sur laquelle ils fondaient leur opposition, avait les sympathies du peuple, ils finirent par l'emporter.

Ferdinand, roi de Castille, étant mort le 23 janvier 1516, cette nouvelle répandit la joie dans Alger, car les Algériens, qui n'attribuent pas une grande valeur pratique aux traités, tant qu'ils subsistent, et les regardent comme périmés par la mort ou par la chute de l'une des parties contractantes, pensèrent que le moment était venu de recouvrer leur liberté, et de demander à la piraterie, une prospérité qui leur échappait, depuis que les chrétiens s'étaient établis dans le Pênon.

N'ayant qu'une faible confiance dans leurs propres forces et la capacité militaire de leur chef, le cheikh Salem Etteumi, les Algériens envoyèrent une députation à *'Aroudj*, le premier Barberousse, pirate turc déjà célèbre, qui se trouvait alors à Gigelly, pour implorer son secours contre les Espagnols, et lui demander de les aider à secouer le joug des infidèles.

'Aroudj qui essayait, à cette époque, de se créer un établissement fixe, qui fût à la fois un port de refuge et la base de ses opérations maritimes, accueillit avec empressement une proposition qui servait si bien ses pensées ambitieuses, et se rendit aux désirs des Algériens.

Trois dynasties d'origine berbère dominaient dans l'Afrique septentrionale à cette époque: les Mérinides du Maroc, les Zianites de Tlemcen, et les Hafides de Tunis. En leur qualité de plus proches voisins, les Ztanites de Tlemcen avaient une plus grande action sur la contrée qui est devenue l'Algérie; mais les conquêtes qu'ils faisaient dans ce territoire, leur étaient toujours

disputées par les deux autres grands états. L'épuisement causé par des luttes longues et acharnées entre les trois parties belligérantes, avait favorisé l'éclosion de petits états qui, moyennant une soumission nominale, qu'ils n'accordaient même pas toujours, obtenaient de leurs puissants voisins, une indépendance à peu près complète. La puissante tribu des Ta'alba, qui occupait principalement la plaine de la Metidja, avait fourni à diverses époques, des rois à Alger. Cette ville avait fini par se rendre indépendante, sous le commandement d'un roi *Ta'albi*, dont l'autorité était tempérée par un conseil de cheikhs.

A son arrivée à Alger, 'Aroudj, s'appuyant sur un parti qui ne pardonnait pas à Salem Etteumi d'avoir accepté la suzeraineté chrétienne, assassina ce chef et se fit proclamer roi d'Alger. A sa mort, son frère Kheïr-Eddin consolida son œuvre en obtenant le puissant patronage de l'empereur de Turquie, lequel envoya des jannissaires, qui constituérent une sorte de république militaire, et soumirent à leurs lois tout le pays compris entre le Maroc et la Tunisie, absorbant dans ce nouvel état, qui devai être si funeste aux chrétiens, les anciens royaumes de Tlemcen, de Bougie, de Tenez et de Dellys. La tribu des Ta'alba, qui autrefois mettait sur pied plus de 4,000 cavaliers et de 40,000 fantassins, fut dispersée par les nouveaux dominateurs. De même que les Beni Mezrenna, cette tribu a disparu complément, et son nom seul a traversé les siècles. Le surnom du célèbre marabout Sidi Abderrahman Etta'lbi, dont la chapelle s'élève près de l'ancienne porte Bab el-Oued, est le dernier souvenir de la tribu des Ta'lba.

C'est à dater de l'apparition des Barberousse que se forma cet Alger turc que nous allons décrire, et qui, succédant à l'Alger berbère, comme eelui-ci avait succédé à l'antique Icosium, a disparu lui-même en grande partie, pour faire place à une nouvelle et plus belle ville, dont les archéologues futurs prononceront l'oraison funèbre dans la suite des siècles, à moins qu'un cataclysme n'ait anéanti la race humaine.

EL-DJEZAÏR

(الجزاير)

Ire PARTIE

FORTIFICATIONS

SECTION Ire

ENCEINTE DE LA VILLE

CHAPITRE Ier

REMPART SEPTENTRIONAL

Alger est construit sur une colline escarpée qui fait face à l'Orient. D'après certains auteurs, il aurait la forme d'un triangle dont le sommet serait occupé par la Casba. Cela est vrai si l'on ne considère que la haute ville, laquelle est seule bien apparente du côté de la mer. Mais un examen plus approfondi fait reconnaître que le tracé périmétrique de la ville, se rapproche beaucoup d'un trapèze posé de travers, dont l'un des angles porte la Casba, et dont l'angle diagonalement opposé vers l'Orient, formant une saillie, est le point de départ de la jetée qui relie les ilots à la terre ferme.

Un rempart avec fossé et chemise extérieure entourait Alger du côté de la terre. Cette enceinte s'interrompait sur la mer, et, dans cette partie, les maisons formant la limite de la ville et baignées par les flots de la Méditerranée, étaient simplement

encadrées par quelques batteries. Il est vrai qu'à l'un des angles du trapèze se projetait le port dont les puissantes défenses, aidées de quelques ouvrages extérieurs, protégaient suffisamment le front de mer de la cité.

Pour passer en revue les différentes fortifications de l'Alger de 1830, — fortifications dont il ne reste que quelques portions qui vont bientôt disparaître à leur tour, je suivrai l'ordre adopté par Haedo, dont la description, publiée en 1612, a dû être écrite vers 1596. L'historien espagnol, tournant le dos à la mer, et regardant la ville, — qu'il compare à l'arc d'une arbalète dont la corde serait le front maritime et la courbure l'enceinte de terre, — commence par la droite, qui est le quartier Bab-el-Oued, et fait extérieurement le tour des remparts en mentionnant ce qu'il rencontre à main gauche. Mais avant d'entreprendre cette énumération, je vais rappeler les données générales que nous trouvons dans les principaux auteurs au sujet de l'importance des fortifications de la capitale des forbans.

« Toute cette muraille, dit Haedo, le circuit de l'arc comme la corde, est bâtie solidement et entièrement garnie de créneaux à l'antique. La courbure de l'arc qui fait le tour de la ville, à 1,800 pas, et la corde qui s'étend le long de la Marine est de 1,600 pas, de manière que tout le circuit fait 3,400 pas.

» La hauteur de cette muraille antique, dans la partie de l'arc qui monte et va dans le haut de la côte est de 30 palmes, mais sur la mer, comme cette muraille est assise sur des rochers, touchant la mer, la hauteur se trouve de 40 palmes, un peu plus ou un peu moins. L'épaisseur ou grosseur de toute la muraille est de onze ou douze palmes........ Il est bien vrai que cette corde, ou muraille de la mer, a un défaut : elle ne va pas d'une manière continue, toute également, ni toujours en ligne droite, d'une pointe jusqu'à l'autre, comme le fait la corde artificielle de l'arc de l'arbalète, car, avant qu'elle arrive à la pointe de la main droite, sur un bon espace, elle va, sortant au dehors, sur une pointe de terre que la nature a créée là, laquelle forme saillie en manière d'éperon et s'avance dans la mer. La même corde de la muraille suit cette direction et entre dans la mer,

en formant une pointe comme un angle et un éperon. Avec cette pointe, au dehors d'une porte de la muraille, ouverte en cet endroit, commence le môle que Cheredin (Kheir-Eddin) Barbarroja (Barberousse) fit pour former le port, en joignant à la ville, au moyen d'un terre-plein, l'îlot sis en face. Après avoir ainsi formé cette pointe en cet endroit, la terre et la muraille se remettent à se retirer en dedans et, continuant plus avant, vont rejoindre l'arc de la main droite » (1).

De son côté, le père Dan s'exprime ainsi, un demi-siècle plus tard, c'est-à-dire en 1634 :

« Les murailles de la ville sont assez bonnes, partie de briques, partie de pierres, avec des tours quarrées et quelques bastions, dont les meilleurs sont vers la porte Bab-Azon, où il y de profonds fossez, et, du costé de la mer la muraille, est sur le roc où vont se rompre les vagues. »

Quant au docteur Shaw, voici l'opinion qu'il émettait cent ans après le père Dan, soit en 1732 :

« Cette ville, qui pendant plusieurs siècles a bravé les Etats les plus puissants de la chrétienté, n'a pas plus d'un mille et demi de circuit.... Ses murs sont faibles, excepté dans les endroits où ils sont soutenus par quelque autre fortification. »

Un des premiers soins des Turcs, lorsqu'ils eurent consolidé leur pouvoir, fut de fortifier Alger et de lui donner des remparts capables de résister aux efforts des ennemis que leur politique envahissante et aggressive ne pouvait manquer de leur susciter de toutes parts. Déjà, la domination berbère avait doté la ville d'un mur de défense ; il existait même une citadelle dont l'emplacement a été occupé depuis par la *toppanet de Keta Redjel*, ou batterie n° 11, et qui a survécu dans les souvenirs des indigènes sous le nom de ***el Kasba el Kedima***, la vieille Casba. Les travaux effectués par les Ottomans suivirent-ils l'ancien tracé

---

(1) **Toda esta muralla, etc.**

ou donnèrent-ils à la ville une enceinte plus vaste? C'est un point fort intéressant, mais, qui malheureusement, est difficile à établir avec toute la précision désirable. La tradition dit, il est vrai, qu'antérieurement à l'arrivée des Osmanlis, la partie méridionale de la ville de 1830 n'existait pas et rappelle, notamment, avec plus ou moins de vérité, que le tombeau du marabout Sidi Mohammed Cherif — aujourd'hui rue du Palmier, — s'est trouvé primitivement on plein champ. D'un autre côté, la dénomination de *Bab el Djedid* (la porte-neuve) donnée à la porte percée dans cette portion des remparts, indique qu'elle est postérieure aux autres. On sait aussi que la citadelle fut reportée à environ 440 mètres au sud de son ancienne situation, — ce qui indique une certaine extension, — sans qu'on puisse toutefois préciser la date de la construction de la nouvelle Casba. Mais tout cela est, en définitive, trop vague pour qu'on soit à même de se rendre un compte exact et rigoureux du développement qui fut la conséquence de la nouvelle domination.

On ne saurait non plus accorder une grande confiance à d'anciens plans d'Alger, très-grossiers et très-incorrects, qui indiquent un grand espace vide de constructions entre la ville et la Casba. La question me semble donc rester indécise. Pour ma part, j'ai pu prendre connaissance de quelques titres de propriété authentiques, dans lesquels il est question, comme étant situés dans l'intérieur de la ville, soit de terrains nus s'étendant entre les maisons et le rempart et coupés par des sentiers, soit de fabriques de poterie, établissements qu'il était d'usage de reléguer hors des murs. Ces indications prouveraient que l'enceinte élevée par les Turcs ne fut pas établie contre les anciennes maisons et était plus développée que le périmètre précédent. Faut-il voir dans ce fait le désir de ménager de l'espace à de futures constructions, en vue d'un accroissement probable? Une telle précaution aurait été tout à fait en dehors des habitudes routinières, apathiques et imprévoyantes des nouveaux dominateurs. Je choisirai, pour en faire l'objet d'une citation spéciale, trois des documents dont je viens de parler :

1° Un acte passé devant le cadi hanéfite à la fin du mois de ramdan 935 (soit en 1528-1529), porte vente par Ahmed bou Raleb à Saad ben Ahmed, dit Belbich, le potier, et à Mohammed ben Ahmed, d'une maison sise dans la partie supérieure de la ville, au-dessus de Haret Esselaoui, laquelle maison était précédemment une poterie. Cet immeuble est aujourd'hui situé rue Médée;

2° Un acte de vente reçu par le cadi hanéfite en 950 (1543-1544), désigne la mosquée du caïd Safar, — aujourd'hui djamar Safir, rue Kléber, — comme étant sise au-dessus *des poteries*. La tradition n'a pas conservé le souvenir de ces établissements, qui, probablement, firent bientôt place à des maisons ;

3° Un acte émanant de l'administration du Beït El Mal, à la date de fin moharrem 959 (du 18 au 27 janvier 1552), mentionne un emplacement où venait d'être construite une maison avec four et magasin, lequel, sis au-dessus de la mosquée de la Casba, dans l'intérieur d'Alger et près du fort d'El-Hadj-Pacha, était limité d'un côté par un chemin (férik), conduisant à l'enceinte fortifiée de la ville, et, d'autres parts, par divers chemins. Cet immeuble existe encore ; il est situé à l'angle des rues des Zouaves et de l'Ours, dont la maison porte le n° 6. Sa distance des anciens remparts turcs est d'environ 25 mètres. Il est facile de constater par l'étude de ce document et l'examen des localités, que l'établissement des nouveaux remparts engloba, au moins dans ce quartier, une bande de terrain qui ne fut recouverte de constructions que plus tard.

Les fortifications d'Alger ne furent pas l'œuvre d'un seul homme et d'une seule époque. Chaque pacha apporta son contingent à la défense de sa capitale. Les ouvrages de 1830 étaient donc le résultat de modifications et d'additions successives dont il est regrettable de ne pouvoir retracer un historique complet. Ces fortifications étaient d'ailleurs des plus médiocres. Elles se composaient d'un mur à l'ancien système, haut en moyenne de huit mètres et ne présentant de canons que dans des bastions presque aussi faibles, qui le coupaient à des intervalles assez éloignés. La Casba, dont l'artillerie relativement plus forte, n'était pourtant pas considérable, se trouvait dominée par le fort

l'Empereur, commandé lui-même par des hauteur peu éloignées. Les remparts offraient une épaisseur très-variable ; j'ai relevé dans diverses brèches, du côté de Bab-el-Oued, des largueurs de 4m56, de 5m45, de 6m12, de 6m95, tandis que du côté de Bab-Azoun, l'enceinte mesure jusqu'à 16 mètres, y compris la fausse braie. La même variété existe dans les matériaux ; on trouve de la maçonnerie, soit en pierres, soit en briques, de la terre fortement damée, avec ou sans mélange de débris de pierres et de briques, et des pierres de taille, mais principalement dans les bastions et surtout à leurs arêtes. La face extérieure de l'enceinte était garnie de merlons, généralement percés de meurtrières ; en certains endroits apparaissaient de petits réduits carrés, un peu plus élevés et crénelés sur trois faces. En outre des batteries, on remarquait, à des intervalles inégaux, des ouvertures plus larges que les créneaux ordinaires, qui pouvaient servir d'embrasures et recevoir de l'artillerie. A cause de la forte déclivité de l'emplacement de la ville, cette enceinte dentelée, blanchie à la chaux, et aussi éblouissante que les maisons qui se dressaient immédiatement derrière elle, s'étageait pittoresquement en gradins généralement fort rapprochés les uns des autres. Le fossé, peu profond et d'nne largeur moyenne de 20 mètres, était bordé extérieurement d'un mur de 2 à 3 mètres de hauteur, percé de meurtrières.

On peut évaluer à environ 200 le nombre des bouches à feu qui garnissaient l'enceinte et les quelques batteries du front de mer. Mais ce chiffre était considérablement grossi par l'artillerie des forts de la Marine et des ouvrages extérieurs, qui constituaient la principale force de la place. Le périmètre général de la ville présentait dans son ensemble, c'est-à-dire sans tenir compte des divers angles saillants ou rentrants, un développement d'environ 3,100 mètres, dont l'enceinte proprement dite, occupait à peu près 1,780 mètres.

Albert Devoulx.

(*A suivre.*)

RAPPORT

Fait au Comité des Travaux historiques de Paris, sur la Revue Africaine, journal des travaux de la Société historique Algérienne.

19e, 20e, 21e et 22e année. Alger, 1870 à 1873, 4 vol. in-8o.

Nous sommes en retard avec la *Revue africaine*. Ce retard involontaire, dû à diverses causes, ne doit certes pas être attribué à un défaut d'intérêt pour ses utiles travaux et ses méritoires efforts. L'attention prêtée par notre Comité à ses publications est d'autant plus légitime que nous la voyons accueillie, de l'autre côté de la Méditerranée, avec une reconnaissance dont témoignent les mentions fréquentes, dans les recueils publiés en Algérie, de nos critiques, de nos éloges, et, mieux encore, la reproduction des moindres comptes rendus consacrés par nous à ces recueils.

Depuis le dernier de ces comptes rendus, la mort a fait des vides nombreux parmi les collaborateurs de la *Revue africaine*. Il faut citer en première ligne le regretté fondateur et président de la Société algérienne, Berbrugger ; le commandant Dupotet, qui figurait également parmi ses premiers fondateurs ; A.-C. Judas, Bresnier, Beaussier, Bugnot ; d'autres, parmi lesquels il nous suffira de nommer le général Faidherbe, ont dû consacrer depuis à la défense de la mère-patrie, leur activité et leurs talents. Heureusement, des écrivains non moins méritants sont restés sur le terrain de leurs premiers travaux, et, joints à quelques nouveaux collaborateurs, ont pu remplir les vides que nous venons de constater.

Parmi les mémoires que renferme le premier des volumes dont nous avons entrepris de vous rendre compte, deux des plus importants se recommandent encore par la collaboration posthume de Berbrugger. Ce sont :

1° La *Topographie et Histoire générale d'Alger*, du chroniqueur espagnol Haëdo, dont il avait entropris la traduction, continuée après sa mort par le docteur Monnereau ;

2° L'*Expédition et prise de Constantine*, d'après des documents laisssés par MM. Berbrugger (alors secrétaire particulier du maréchal Clauzel), le général Mollières (capitaiue de zouaves, officier d'ordonnance du maréchal), le colonel de La Tour du Pin (capitaine d'état-major, aide-de-camp du maréchal).

Le premier de ces ouvrages, devenu rare et difficile à lire dans l'original, était depuis longtemps signalé comme renfermant une description topographique fort exacte de l'ancien Alger, de curieux détails sur les mœurs de ses habitants et l'histoire des trente premiers pachas. La traduction qui le met à la portée de tous est un service signalé rendu aux études algériennes. Le second mémoire, en retraçant avec détail et autorité l'un des épisodes les plus émouvants de notre conquête, offre encore l'intérêt de rappeler une foule de noms promis à l'avenir et qui depuis sont devenus, à divers titres, célèbres et chers au pays.

Nous ne mentionnerons ici que pour mémoire, malgré leur importance, les travaux que M. Devoulx a depuis rassemblés et tirés à part : *Les édifices religieux de l'ancien Alger*, et le curieux *Registre des prises maritimes*, véritable inventaire de la piraterie barbaresque. Signalons aussi un article de M. Cherbonneau *sur les écrivains de l'Algérie au moyen âge*, et les *Esquisses historiques* de MM. de Verneuil et Bugnot *sur la Mauritanie césarienne et la ville de Iol Cæsarea* (*Cherchel*).

Le volume de 1871, outre la suite de plusieurs travaux commencés dans le volume précédent, nous offre encore un travail important trouvés dans les papiers de Berbrugger : *La Régence d'Alger sous le Consulat et l'Empire*. M. Devoulx, tout en continuant les mémoires importants dont nous avons parlé, a fourni à ce volume d'intéressantes variétés, telles que : *La première révolte des jannissaires à Alger* ; *Le capitaine Prépaud* ; *M. J.-B. Germain, chancelier du consulat de France*. Enfin, nous relevons en passant une note de l'érudit philologue Hase *sur l'établissement romain en Afrique*, dont la *Revue* a fait son

profit, malgré sa date déjà ancienne, à raison des appréciations de l'auteur sur le problème de la colonisation algérienne, objet de tant de controverses.

Les années 1872 et 1873 ramènent notre attention sur de nouveaux travaux de MM. Devoulx et Féraud, souvent cités par nous avec éloge, et qui ont valu à leurs auteurs, soit le titre de correspondant, soit une récompense encore plus élevée. La simple énumération des nombreuses communications du premier, quoique se recommandant presque toutes par leur intérêt ou leur utilité, nous mènerait trop loin, même en laissant de côté les études épigraphiques qui échappent à notre compétence. M. Féraud, qui partage ses communications entre la *Revue africaine* et la *Société de la province de Constantine*, a donné ici, indépendamment d'uue étude *sur les corporations de métiers*, dans cette dernière ville, *avant la conquête française*, et d'un autre article sur lequel nous allons revenir, des *Documents pour servir à l'histoire de Bône*, où il a heureusement confronté et mis en œuvre les publications officielles françaises et les versions indigènes.

Forcé de nous borner, nous ne faisons qu'indiquer ici les recherches de M. Élie de la Primaudaye *sur les villes maritimes du Maroc*, parce qu'elles ont été, croyons-nous, réunies dans une publication séparée. Il y aurait encore à signaler, parmi les articles d'une moindre étendue, bien des matériaux intéressants, soit pour l'histoire locale, soit par leurs rapports avec l'histoire générale de notre pays. Tels sont : un *Examen des causes de la croisade de Saint Louis contre Tunis*, par M. Mercier ; un *Aperçu*, d'après M. Berbrugger, *sur les premiers consulats français dans le Levant et dans les États Barbaresques* ; un article du même *sur l'expédition du duc de Beaufort contre Djidgeli*, épisode déjà traité par M. Féraud, dans son *Histoire des villes de la province de Constantine*, et que nous avons eu occasion d'analyser dans la *Revue des Sociétés savantes* (1).

Un des derniers morceaux que nous rencontrons dans le volume de l'année 1873 est encore dû à l'infatigable M. Féraud. Il

(1) 5e Série, tome IV, p. 222.

y raconte, d'après des documents indigènes, *la destruction des établissements français de La Calle, en* 1827. En retraçant cet épisode, qui fut l'un des préludes de nos hostilités contre le dey d'Alger, Hussein Pacha, M. Féraud trouve occasion de citer un document fort curieux. C'est, dit-il, une espèce de chant ou de noël que les gamins d'Alger s'en vont, lors de la fête anniversaire de la naissance de Mahomet, chanter en cadence et en chœur à la porte des maisons, pour recueillir quelques étrennes. Il n'hésite pas à faire remonter aux attaques dirigées, sous le règne de Louis XIV, de 1681 à 1687, par Duquesne, Tourville et d'Estrée, la date de ce chant populaire, dont la strophe relative aux Français forme le refrain.

E.-J.-B. Rathery,
Membre du Comité.

Nous venons d'apprendre, avec un profond regret, la mort de M. Rathery, qui, depuis longues années, était chargé, au Comité de Paris, de rendre compte de nos travaux. Notre Société s'associe de tout cœur à la douleur de son fils, M. Rathery, inspecteur des finances, que nous avons possédé quelque temps en Algérie, où il a acquis la sympathie de ceux qui l'ont connu.

NÉCROLOGIE

La Société historique algérienne vient de perdre un de ses membres les plus laborieux, M. Félix-Élie de La Primaudaie, qui, depuis une quinzaines d'années, occupait à la Direction générale des affaires civiles, le modeste emploi d'archiviste.

Né à Vannes le 21 janvier 1814, de La Primaudaie avait de bonne heure reçu dans sa famille cette éducation du sens moral, qui fait du bien et du devoir une habitude pour l'homme.

A ces premières qualités, se révéla chez lui un goût excessif pour le travail, rien ne l'arrêtait ; ni les fatigues, ni les privations. Devenu fanatique, c'est-à-dire enthousiaste pour les études historiques, sa jeunesse se passa en voyages lointains et en recherches dans divers pays, dont il apprenait d'abord la langue, et où, comme une bénédiction, il allait ensuite fouiller les archives poudreuses des bibliothèques.

En 1848, il commençait à livrer à la publicité le fruit de ses recherches, et voici la liste des ouvrages justement appréciés par le monde scientifique ou littéraire.

1° *Histoire du commerce de la mer Noire* ;

2° *Le commerce et la navigation de l'Algérie, avant la conquête française*. (Ouvrage publié sous les auspices du ministère de l'Algérie et des Colonies).

3° *Le littoral de la Trépolitaine ;*

4° *Les Arabes et les Normands en Sicile et en Italie ;*

5° *Frère Jacob de Bussolari*, chronique pavesane (publiée dans le *Moniteur de l'Algérie*, 1862).

6° *Mémoires du capitaine Mathieu*, récits des guerres d'Afrique (*Moniteur de l'Algérie*, 1865).

Élie de La Primaudaie avait beaucoup voyagé en Italie et en Espagne, pour puiser les renseignements nécessaires à la publication de ses ouvrages. Il fit un assez long séjour au monastère du Mont-Cassin, où il recueillit les matériaux de son *Histoire des Arabes et des Normands en Sicile*.

Depuis qu'en Algérie, il vivait d'une manière plus sédentaire, il consacra tous ses loisirs à coordonner et à traduire les nombreux manuscrits espagnols que nous possédons, provenant de la bibliothèque royale de Simancas, documents précieux et inédits qui éclairent d'un jour tout nouveau la période durant laquelle les Espagnols furent maîtres d'Oran, Alger, Bougie et Bône.

Une partie de ce volumineux travail a déjà paru dans la *Revue Africaine*, qui continue à le publier.

Sentant ses forces l'abandonner, de La Primaudaie avait le courage d'aller dernièrement confier à un ami, le restant de son œuvre manuscrite : « Je me meurs, lui disait-il tristement, je n'aurai pas le temps d'en achever l'impression, faites-le pour moi. »

Laborieux et intelligent, simple et réservé, ses travaux multiples ont accablé son corps et abrégé sa vie. Il est rare que l'amour de la science ne marche pas de pair avec le désintéressement. Aussi, de La Primaudaie ne laisse-t-il à ses enfants d'autre fortune que sa réputation d'honnête homme et la sympathie sincère de ses amis.

Ses obsèques ont eu lieu le 1er février ; M. le Directeur général des affaires civiles, et les employés de l'Administration civile ont rendu hommage au défunt en l'accompagnant jusqu'à sa dernière demeure.

Le Vice-Président,
Charles FÉRAUD.

Alger. — Typ. A. Jourdan

NOTES HISTORIQUES
SUR
LA GRANDE KABYLIE
(DE 1830 A 1838)

(Suite. — Voir le n° 115)

Cette comédie a-t-elle été imaginée et exécutée, à l'insu du commandement, par les interprètes cophtes qui accompagnaient l'armée expéditionnaire, dans le but de jeter la désunion dans Alger ? Ces récits des prisonniers étaient-ils des mensonges inventés et répandus par les ennemis d'Hassein Pacha ? Nous ne saurions le décider ; toujours est-il qu'il est certain que les bruits dont nous parlons ont eu cours au moment du siége et qu'ils ont produit un résultat qui nous a été avantageux. On lit, en effet, dans l'ouvrage du général Berthezène, intitulé : *Dix-huit mois à Alger*, à propos de la rencontre en mer de Tahar Pacha (page 53) : « l'apparition de ce Turc nous fut utile. Dans la ville d'Al« ger, on le crut au milieu de nous, et cette opinion nous y fit « des partisans. »

Une grande partie des Turcs d'Alger accueillit donc ces nouvelles sans rechercher si elles étaient vraies ou seulement vraisemblables. Beaucoup trouvèrent peu utile de se faire tuer pour soutenir Hassein Pacha contre l'autorité du Grand Seigneur ; aussi, les voyait-on, dans les rues, fumer leurs pipes et jouer

aux dames avec autant de tranquilité que si rien d'extraordinaire ne se fût passé. Ceux qui étaient obligés d'aller au combat avaient soin de ne pas trop s'exposer, et ils se cachaient derrière les arbres des jardins. De cette milice qui, dans les premiers combats, s'était battue avec une remarquable bravoure, il ne resta bientôt plus, autour d'Hassein, qu'un noyau de fidèles, dont le courage ne se démentit pas jusqu'au dernier moment. (1)

Les soldats turcs qui avaient accueilli avec crédulité les bruits dont nous parlons plus haut, non contents de ne faire que le moins possible pour la défense d'Alger, décourageaient encore les indigènes qui étaient venus au secours de la ville. (2) « Vous êtes bien naïfs, disaient-ils aux Kabyles, de venir vous faire tuer pour Hassein Pacha; vous croyez combattre pour la religion, et vous ne combattez que pour empêcher ce pacha d'être remplacé par un autre. Lorsque vous vous serez bien affaiblis pour le défendre, c'est contre vous qu'il se tournera pour vous faire payer des impôts. » Ces discours, la conduite des soldats turcs,

(1) Les faits que nous venons d'indiquer expliqueraient peut-être pourquoi, au moment des premiers pourparlers pour la capitulation, les Turcs offrirent au général de Bourmont la tête d'Hassein Pacha.

Pfeiffer raconte *(La prise d'Alger racontée par un captif)*, qu'une conjuration, formée par 46 janissaires qui voulaient venger la mort de Yahia Agha, devait éclater au moment de l'Aïd el Kebir, c'est-à-dire dans les premiers jours de juin 1830. On devait mettre à mort le Pacha et ses ministres, traiter avec la France pour obtenir la paix ou se jeter dans les bras de l'Angleterre en cas d'insuccès. Hassein, prévenu à temps, fit mettre à mort les sept instigateurs du complot et bannit les autres conjurés. Depuis lors il conçut beaucoup de méfiance pour son entourage.

(2) D'après le même récit, au moment où on payait encore les têtes de Français 200 et 250 francs, un Turc coupa la tête d'un Kabyle pour obtenir cette prime; mais les compagnons du mort s'en aperçurent et voulurent obtenir vengeance; une collision allait en résulter; mais il parvint à l'empêcher, et les plaignants furent conduits devant l'agha, qui leur dit simplement que, si les Kabyles portaient des turbans et se rasaient la tête, de pareilles méprises n'arriveraient pas. Les Kabyles auraient conservé, de cette affaire, un tel ressentiment, qu'ils auraient, pour se venger, lâché pied à la bataille de Staouëli, au plus fort du combat, et jeté le désordre dans l'armée algérienne.

les proclamations, écrites au nom du commandant en chef de l'armée française, qu'on trouvait dans les rues, produisaient l'effet qu'on pouvait en attendre: les Kabyles désertèrent par bande pour regagner leurs montagnes.

Hassein-Pacha, prévenu de ces désertions, envoya des cavaliers sur les chemins pour ramener les fuyards. Il installa un poste à El Harrach, pour les empêcher de passer la rivière et leur faire rebrousser chemin; le passage fut forcé à coups de fusil. Hassein-Pacha essaya bien de ramener les Kabyles, en leur promettant de ne plus les laisser manquer de rien; mais il était trop tard.

Il ne resta bientôt plus, des contingents kabyles, que quelques fanatiques de guerre sainte, qui ne se décidèrent à rentrer chez eux, que lorsqu'ils eurent vu le Fort-l'Empereur sauter dans les airs.

*
* *

Le jour où la nouvelle de l'entrée des Français dans Alger arriva en Kabylie, le caïd de Bordj Sebaou, Mhamed ben Moustafa, venait de recevoir les chikhs des Ameraoua, qui lui apportaient l'impôt appelé *ferrik*, lequel se payait en argent. Comprenant qu'après la chute d'Alger, il ne lui restait plus qu'à se retirer, le caïd prit le parti de distribuer aux principaux chefs du pays l'argent qu'on venait de lui apporter, afin qu'on le laissât partir sans l'inquiéter. Les Oulad ou Kassi, Mançour des Oulad bou Khalfa, Ahmed Naït Yahia des Beni Ouaguennoun, Allal ben S'rier de Dra ben Khedda, reçurent chacun cinquante douros; le reste fut partagé entre El Hadj Mohamed ben Zamoum des Flissat oum el Lil, Ali ou Mahi ed Din de Taourga, et les chefs de Bordj Sebaou; le caïd ne réserva rien pour lui, pensant bien, d'ailleurs, qu'on ne lui laisserait rien emporter.

Mhamed ben Moustafa se mit en route avec la garnison de Tizi-Ouzou et tout son personnel, et il se rendit à Médéa, auprès de l'ex-bey de Titeri, Moustafa bou Mezrag. La garnison de Bor'ni partit de même, protégée par l'anaïa des marabouts de la zaouïa de Sidi Abd er Rahman bou Goberin, des Beni Smaïl.

L'ex-bey de Titeri, dont nous venons de parler, avait fait sa soumission au général de Bourmont, dès le lendemain de notre entrée à Alger; mais cela ne l'empêchait pas de se considérer comme le représentant de l'autorité turque dans la province et il cherchait à rallier, autour de lui, tous les débris de l'ancien gouvernement. Il en arriva à s'attribuer le titre de pacha, à se créer une cour, à nommer un kheznadji et un agha, et même à battre monnaie.

C'est dans cet ordre d'idées qu'il entreprit, quelque temps après les évènements que nous venons de raconter, de restaurer le caïdat du Sebaou, en y envoyant, comme caïd, El hadj Hassen ben Habib, qui avait déjà exercé ce commandement pendant deux ans (de 1823 à 1825).

El hadj Hassen séjourna, pendant environ un mois, à Bordj Sebaou; puis voyant que son autorité était méconnue, il sollicita l'anaïa d'El hadj Mohamed ben Zamoum pour se retirer. Après son départ, tout fut mis au pillage, dans le bordj, par les tribus kabyles, qui faillirent même se battre entr'elles pour le partage du butin. Le troupeau du beylik, qui comptait 120 bœufs ou vaches, fut partagé entre les tribus, et le reste du butin fut vendu aux enchères, après que les chefs se furent adjugé les armes les plus précieuses.

La chute du gouvernement turc ne changea, pour ainsi dire, rien à la situation des tribus kabyles qui étaient accoutumées à l'indépendance; mais elle jeta dans l'anarchie les tribus qui étaient habituées à recevoir leurs chefs de l'autorité turque. La période, pendant laquelle dura cette anarchie, est désignée sous le nom de *zman boubelik* ou sous celui de *doult el hamel*.

El hadj Mohamed ben Zamoun prit sous sa suprématie toutes les tribus des Issers jusqu'à l'Oued Sebaou; Ahmed Naït Yahia, chef des Beni Ouaguennoun, mit, de son côté, sous sa dépendance, les beni Slyim, les beni Tour, les Taourga et la ville de Dellys. Les Oulad Mahi ed Din, de Taourga, s'étaient réfugiés aux Beni Ouarzedin, dans les Flissat oum el Lil. Ahmed Naït Yahia perçut à son profit le droit de douane, qui était payé par les bateaux qui venaient faire le commerce dans ce port. La marine indigène de Dellys, qui devait disparaître entièrement

après notre occupation de cette ville, comptait encore une dizaine de felouques, qui faisaient du cabotage le long de la côte, sans guère dépasser Bougie à l'est, Cherchell à l'ouest.

El hadj Mohamed ben Zamoum et Ahmed Naït Yahia prirent, entre eux, pour limite, le cours inférieur du Sebaou.

Les désordres produits par l'anarchie, dans les tribus des Issers, devinrent bientôt si intolérables, que les populations s'entendirent pour adopter des institutions démocratiques copiées sur celles des tribus kabyles : chaque tribu se donna un certain nombre de chefs, qu'on appela Oumana, et qui formèrent un conseil chargé de l'administration et de la police.

Le territoire des Ameraoua, qui avait toujours été un champ clos où les tribus des deux rives du Sebaou vidaient leurs querelles, fut abandonné par ses habitants, qui se réfugièrent dans la montagne. Il en arriva de même pour le territoire des Abid d'Aïn Zaouïa.

Les cavaliers du Mekhezen, qui avaient longtemps régné en maîtres, se trouvèrent pendant quelque temps réduits à l'impuissance; ce ne fut que peu à peu qu'ils établirent leur ancienne influence, comme nous le verrons plus loin.

***

Dès les premiers jours de la conquête d'Alger, El hadj Mohamed ben Zamoum, qui était un de ceux qui nous avaient combattus avec le plus d'ardeur (il avait perdu dans la lutte trois membres de sa famille), écrivit au général de Bourmont que, frappé de la promptitude avec laquelle les Français s'étaient emparés d'Alger, lui et ses compatriotes avaient compris que Dieu les destinait à régner à la place des Turcs, et que ce serait folie que de vouloir s'opposer aux décrets de la Providence. En conséquence, il offrait d'user de son ascendant pour réunir les hommes influents de la province d'Alger et leur proposer les bases d'un traité qui réglerait, à l'avantage de tous, la nature de nos rapports avec les Arabes, tant dans l'intérêt actuel, que dans celui des races futures. Il priait le général en chef de considérer que, pour qu'un pareil traité fût solide, il ne devait pas

être imposé par la force à la faiblesse, mais librement débattu et consenti, parce qu'alors tout le monde travaillerait de bonne foi à le maintenir (1).

Le général de Bourmont ne crut pas devoir tenir compte de ces ouvertures pacifiques, qu'il ne regardait sans doute pas comme sérieuses.

El hadj Mohamed ben Zamoum, ayant eu connaissance du projet du général en chef d'aller pousser une reconnaissance à Blida, lui écrivit de nouveau pour l'en dissuader, lui disant que, malgré la stupeur produite par la défaite des Turcs, les tribus des montagnes se disposaient à combattre pour l'indépendance de leur territoire. Il l'engageait à s'abstenir de s'avancer dans le pays, jusqu'à ce qu'un traité en bonne forme eût réglé la nature de nos relations avec les Arabes.

Le général de Bourmont ne se rendit pas à ces observations. Il partit pour Blida avec une petite colonne qui comptait environ 1,200 hommes, le 23 juillet, le jour même que devait avoir lieu la réunion des chefs arabes provoquée par ben Zamoum. Le général de Bourmont arriva, sans encombre, le soir même, à Blida, et il fut parfaitement accueilli par les habitants; mais le lendemain, quand il voulut se mettre en marche pour rentrer à Alger, il vit la petite colonne, qu'il conduisait, assailie par des nuées d'Arabes et de Kabyles, conduits par El-Hadj Mohamed ben Zamoum.

Nos troupes se conduisirent d'une manière brillante, et elles repoussèrent, en cheminant vers Alger, toutes les attaques des indigènes, qui ne cessèrent qu'à la nuit tombante, lorsque nous fûmes arrivés près de Boufarik; mais nous n'en eûmes pas moins beaucoup de monde hors de combat.

La rupture avec ben Zamoum était un fait accompli, et aucune tentative de négociation ne fut plus renouvelée.

On peut se demander si ce chef kabyle eût été en mesure de faire respecter, par les populations indigènes, le traité qu'il voulait proposer au général en chef. Il est certain qu'il n'était

(1) Voir l'*Afrique Française* de P. Christian, pages 9 et 48, et les *Annales algériennes* de Pélissier de Raynaud, 1er V., P. 100.

pas facile de contenir les tribus pillardes de la Mitidja, et El-Hadj Mohamed ben Zamoum n'aurait sans doute pas réussi à nous garder complètement contre les entreprises des maraudeurs; mais il est probable qu'il aurait pu maintenir la grande Kabylie dans la neutralité.

En effet, comme nous l'avons dit dans un précédent article (1), non-seulement ben Zamoum était obéi par les Flissat Oum el-Lil, mais encore les Beni-Khalfoun, les Nezlioua et une partie des Guechtoula reconnaissaient son autorité; il pouvait donc intercepter toutes les routes, de la Mitidja aux tribus de l'intérieur qui auraient voulu se porter contre nous. D'un autre côté, les Kabyles, qui ne pouvaient trouver sur leur sol les grains nécessaires à leur consommation, ne pouvaient vivre sans commerce, et ils avaient intérêt à se ménager l'accès de nos marchés, où leurs produits trouvaient des débouchés avantageux.

El-Hadj Mohamed ben Zamoum avait, à l'époque dont nous parlons, environ 70 ans; c'était un homme sage, ami de la paix, et il eût, sans doute, fait tout ce qui dépendait de lui pour tenir ses promesses. « Il n'agissait, dit le général Daumas dans son » ouvrage sur *la grande Kabylie*, qu'après avoir mûrement ré-» fléchi, prenait conseil des gens renommés pour leur sagesse, » et ne laissait jamais sortir une parole malveillante de sa » bouche. Sa maison était la maison de Dieu, à cause de la » magnificence de son hospitalité. L'injure lui était inconnue. »

Cette autre citation, extraite du *Voyage dans la régence d'Alger* par Rozet, fera apprécier ben Zamoum au point de vue militaire :

« La seule fois, dit l'auteur, que j'aie remarqué une espèce » d'ordre de bataille parmi ces barbares, c'est lorsque nous » trouvâmes, devant Blida, le corps d'armée de Benzahmoum : » ce chef berbère, qui ne croyait alors avoir affaire qu'à notre » avant-garde, avait rangé ses troupes sur une ligne à peu près

(1) Les Oulad ben Zamoum, année 1875 de la *Revue africaine*, page 32.

« droite, dont son infanterie, appuyée à la montagne, formait » la gauche, et sa cavalerie, la droite, qui s'étendait fort avant » dans la plaine ; mais tout cela prit la fuite, après avoir tiré » quelques coups de fusil, lorque nos régiments commencèrent » à se former en bataille.... »

Quelque temps après notre reconnaissance dirigée sur Blida, l'assemblée des chefs des tribus, dont nous avons parlé plus haut, eut lieu au cap Matifou ; mais la situation n'était plus la même que lorsque Ben Zamoum avait proposé, pour la première fois, cette réunion ; l'affaire de Blida, que les indigènes regardaient comme un succès (car ils croyaient que nous avions reculé devant eux), avait changé leurs dispositions. Peu nombreux furent les chefs qui osèrent encore parler de relations amicales à garder avec nous ; la presque unanimité fut pour la guerre.

« Autour de ce Sénat patriarcal, dit le baron Barchou de » Penhoën, dans ses *Mémoires d'un officier d'état-major*, s'agitait » une foule immense, brandissant ses armes, caracolant sur ses » chevaux, ne manquant pas d'applaudir, avec de bruyantes » acclamations, aux discours de ceux de ses cheicks qui vou- » laient la guerre. Peuple et Sénat, sous l'impression de cette » prétendue victoire de Blida, se laissèrent enfin aller de con- » cert à cet entraînement guerrier ; la guerre fut résolue tout » d'une voix, au milieu de bruyantes et belliqueuses cla- » meurs. »

A la suite de cette assemblée, une grande agitation se répandit dans la campagne et même parmi les Arabes d'Alger ; on crut devoir prendre des précautions extraordinaires, pour pouvoir balayer la ville avec notre artillerie, dans le cas où une émeute y éclaterait. Moustafa bou Mezrag, dont la conduite, depuis sa soumission, avait toujours été fort douteuse, ne tarda pas à lever le masque, et, le 21 août, il nous déclara la guerre. Dans un manifeste, il nous menaçait de venir, sous peu de jours, à Aïn-Rebot avec une armée de 200,000 hommes.

Au mois de novembre 1830, une expédition fut dirigée contre lui. La colonne expéditionnaire entra à Blida, le 18 novembre, et

elle continua sa marche sur Médéa, le 21, en laissant, dans la ville, un détachement de troupes, sous les ordres du colonel Rulhières.

Sur ces entrefaites, une horde de Kabyles, conduite par El-Haoussine ben Zamoum, fils aîné du cheick des Flissa, lequel était malade en ce moment, arriva dans la Mitidja. Ayant appris l'occupation de Blida, El-Haoussine ben Zamoum appela à lui les Khachna, les Beni Moussa, les Beni Misra, tribus qui passaient pour soumises, et marcha sur la ville, les fantassins, en suivant le pied de l'Atlas, et les cavaliers, en traversant la plaine, pour voir s'il n'y aurait pas à faire quelque razzia. Ces derniers rencontrèrent, près de Boufarik, un convoi de cent chevaux, conduit par cinquante hommes d'artillerie et commandé par deux officiers, qui allait chercher des munitions à Alger. Ils attaquèrent ce convoi, dont tous les conducteurs furent impitoyablement massacrés ; pas un seul homme n'échappa, El-Haoussine continua sa route sur Blida ; son avant-garde apparut, le 22 novembre, sur les hauteurs qui dominent cette ville (1). Les Kabyles voulurent s'approcher de l'enceinte ; mais quelques coups de mitraille les forcèrent à s'éloigner, et ce ne fut que le 26, après avoir réuni toutes leurs forces, évaluées à 6 ou 7,000 hommes, qu'ils se décidèrent à tenter l'attaque.

Avec l'aide des Arabes de la ville, qui avaient fourni des outils et des travailleurs, des brèches furent facilement faites aux murailles, et les Kabyles pénétrèrent dans la place. La position de la petite garnison de Blida devenait extrêmement critique, lorsqu'un stratagème audacieux vint la sauver. Le chef de bataillon Coquebert reçut l'ordre de sortir, par la porte d'Alger, avec deux compagnies de grenadiers, et de prendre l'ennemi à revers, en pénétrant dans la ville par les brèches de la muraille. Ce mouvement, d'où dépendait le salut de la garnison, fut exécuté avec vigueur et intelligence.

Les Kabyles crurent d'autant plus facilement à l'arrivée de l'avant-garde de la colonne de Médéa, qu'un moudden se mit à

---

(1) *Dix-huit mois à Alger*, par le général Berthezène, pages 154 et 155.

crier, à ce moment, du haut d'un minaret, que cette colonne marchait sur la ville; ils hésitèrent et reculèrent en désordre. El-Haoussine ben Zamoum faillit être pris par la petite troupe conduite par le commandant Coquebert. Poussés par le désespoir, les Kabyles s'élancent sur une pièce d'artillerie; ils sont reçus par une volée de mitraille, qui fait d'affreux ravages dans leurs rangs; frappés de terreur, ils ne songent plus qu'à fuir, traqués par nos soldats. Les Kabyles perdirent près de 400 hommes dans cette sanglante affaire.

Malgré cette sévère leçon, El-Haoussine ben Zamoum voulait renouveler son attaque, le 27, lorsque le retour de l'armée expéditionnaire de Médéa le fit renoncer à son projet. Il n'y eut plus que des escarmouches sans importance, pendant la marche de nos troupes sur Alger.

Nous allons maintenant nous occuper d'un nouveau personnage qui a joué, pendant plusieurs années, avec peu de succès, il est vrai, le rôle d'agitateur en Kabylie, et qui devint, plus tard, Khalifa d'Abd-el-Kader; nous voulons parler du marabout Si El-Hadj ben Sidi Saadi (1).

Ce marabout était descendant de Sidi Sadi, mort à Alger, en odeur de sainteté, vers 1710, et dont la koubba, qui était située au-dessus du jardin Marengo, près du nouveau rempart, a été démolies par le génie, en 1870. Le charge d'oukil de la koubba était héréditaire dans la famille de Sidi Sadi, qui vivait ainsi des offrandes des fidèles et du produit des fondations pieuses faites à la Koubba; cette famille avait même acquis une certaine fortune.

Si El-Hadj-Ali, dont nous nous occupons (2), avait une grande dévotion pour le tombeau de Sidi Ali ou Moussa, dans les Maâtka, et il y conduisait, tous les ans, les pèlerins d'Alger et des

(1) Les renseignements concernant ce marabout nous ont été donnés, en grande partie, par M. Hassen ben Brihmat, directeur de la medersa d'Alger.

(2) Un frère de ce marabout, âgé d'environ 90 ans, existe encore aujourd'hui à Alger.

environs. C'est de cette façon qu'il avait établi ses premières relations avec les Kabyles.

En 1827, Si El-Hadj-Ali était allé en pèlerinage à la Mecque, sur un des deux navires que le gouvernement d'Alger mettait à la disposition des pèlerins. Lorsque l'époque du retour fut arrivée, la côte algérienne était bloquée par la flotte française, et les deux navires turcs jugèrent prudent de rester à Alexandrie. Les pèlerins rentrèrent chez eux comme ils purent, les uns, par mer, les autres, par terre, en suivant le littoral. Si El-Hadj-Ali séjourna deux ans dans le Levant; puis, après la chute d'Alger, la route redevenant libre, il prit la mer pour retourner dans sa ville natale. Les hasards du voyage le conduisirent à Livourne, où Hussein-Pacha s'était retiré après la reddition d'Alger. Si El-Hadj-Ali eut des entretiens avec le pacha déchu; mais il n'est pas à supposer que ce soit là qu'il ait puisé l'idée de nous combattre; car Hussein ne fit, paraît-il, que lui exprimer sa satisfaction de la tournure qu'avaient prise les choses. Il était rare, en effet, que les deys d'Alger mourussent de maladie, et il n'aurait guère eu à attendre, s'il était resté au pouvoir, qu'une mort violente, soit de la part du Grand Seigneur, soit de la part de la milice turque. Quoi qu'il en soit, à peine arrivé à Alger, Si El-Hadj-Ali se mit en quête de tous les mécontents; il acheta un cheval, lui qui n'avait jamais eu d'autre monture qu'un mulet, et il alla plusieurs fois visiter la koubba de Si Ahmed ben Youcef, de Miliana, et celle de Si Ali ben M'barek, de Koléa, pour y rencontrer nos plus ardents ennemis. Le but qu'il poursuivait était tout simplement de nous chasser du pays et de s'asseoir sur le trône d'Hussein-Pacha (1).

Il emmena encore une fois des pèlerins, en petit nombre, à la zaouïa de Sidi Ali ou Moussa; et, ne voulant plus rentrer à Alger, où il se serait trouvé en contact avec les chrétiens, il se fixa aux Beni-Khalfoun, auprès de la famille des Oulad Ali ben Aïssa.

Si El-Hadj-Ali était un homme instruit, assez intelligent, fanatique; il jouissait d'une assez grande réputation de piété,

(1) *Annales algériennes*, 1er v., p. 198.

bien qu'on lui connût un certain penchant pour les produits de la vigne.

Seulement il n'était rien moins que guerrier; il n'avait aucun prestige sur les indigènes, et il n'avait aucune des qualités qui font le chef militaire. Ce fanatique racontait que le Prophète lui était apparu, pour lui prédire la ruine prochaine des Français; cent houris étaient promises à chaque guerrier qui succomberait dans la lutte, et mille à tout fidèle croyant qui tuerait un chrétien (1).

De sa retraite des Beni-Khalfoun, il noua des relations avec les principaux chefs de la Kabylie, pour les décider à nous faire la guerre; nous le retrouvons, le 10 juillet 1831, avec El-Hadj Mohamed ben Zamoum et une colonne d'insurgés, au camp de Sidi Rezine, sur la rive droite de l'Harrach.

En même temps, un autre camp d'insurgés, sous les ordres du fils de Moustafa bou Mezrag, se formait près de Boufarik. Des partis nombreux se répandirent dans le Fahs, attaquèrent les cultivateurs européens, en tuèrent quelques-uns, et forcèrent les autres à se réfugier dans Alger. La terreur grossissait le nombre de nos ennemis, et la consternation fut alors générale dans la population civile européenne.

Le 17 juillet, les gens de Ben-Zamoum passèrent l'Harrach, et attaquèrent la Ferme-Modèle, avec beaucoup de résolution, et en incendiant les récoltes. Tous nos postes extérieurs durent se replier, et la position devenait critique, lorsque l'arrivée de secours obligea l'ennemi à repasser la rivière et à rentrer dans son camp.

Le lendemain, l'attaque recommença; mais, au premier coup de canon, le général Berthezène partit d'Alger avec une division de 3.000 hommes, et il eut bientôt dispersé les bandes kabyles, qui n'attendirent pas le choc de nos troupes et levèrent leur camp avec précipitation.

Le 19 juillet, la Ferme fut de nouveau attaquée, mais, cette fois, ce fut par les Arabes du rassemblement de Boufarik, auquel s'était joint Si El-Hadj-Ali ben Sidi Saadi, avec un renfort de

(1) *Afrique française*, par P. Christian, p. 135.

gens des Zouatna. Le général Berthezène n'eut pas plus de peine à en venir à bout: il poursuivit les insurgés jusqu'à Boufarik; ils se dispersèrent complètement, et il ne resta plus d'ennemis à combattre.

Quelques jours après, le 24 juillet, El-Hadj Mahi-ed-Din-Es-Sr'ir ben Sidi Ali-el-Mobarek, de Koléa, fut nommé agha, et la Mitidja jouit, pendant quelque temps, d'une tranquillité parfaite.

Le massacre des habitants du douar d'El-Aoufia (1) (10 avril 1832), ordonné, par le duc de Rovigo, pour punir un acte de brigandage, commis sur leur territoire, mais dont on reconnut plus tard qu'ils étaient innocents, jeta une grande émotion dans les tribus, et El-Hadj Ali ben Sidi Saadi ne manqua pas d'en profiter pour aller prêcher de nouveau la révolte. Le premier effet de ces prédications fut le massacre d'un détachement français, qui arriva le mois suivant.

Un Arabe de la Mitidja avait prévenu les Isser et les Amraoua, qu'un détachement de soldats allait, tous les jours, faire des foins dans les prairies de la Rassauta, et qu'il pouvait donner le moyen de le surprendre. Deux cents cavaliers de ces tribus se réunirent, et ils vinrent tendre une embuscade dans les environs de la Maison-Carrée; l'Arabe, dont nous avons parlé, posté en cet endroit, devait guetter le moment favorable et donner le signal de l'attaque. Trente-sept hommes de la légion étrangère étaient occupés à faucher, lorsqu'ils se virent enveloppés tout-à-coup par une nuée de cavaliers. Nos soldats firent bonne contenance, et ils allèrent se retrancher dans l'enclos du marabout de Sidi-Mhamed Touri (2), où ils se défendirent vaillamment. Lorsque toutes leurs cartouches furent épuisées, ils restèrent sans défense contre des agresseurs qu'ils ne pouvaient atteindre, et ils furent tués les uns après les autres. Un seul échappa au carnage, en

(1) Ce douar appartenait à une fraction du même nom de la grande tribu des Arib; il était campé sur la route du Fondouck, à peu de distance de l'embranchement de la route de l'Alma. La fraction d'El-Aoufia habite Aïn-Bessem, dans le cercle d'Aumale.

(1) Ce marabout est situé un peu au nord de la route de l'Alma à hauteur de l'embranchement de la route qui conduit au Fondouk

abjurant sa religion : c'est un soldat d'origine allemande, qu'Ali ou Dachen, chikh de Bordj Sebaou, prit sous sa protection et emmena en croupe sur son cheval ; on l'appela Ahmed el Mechehad. Il resta pendant quelque temps à Bordj Sebaou, et il profita de la première occasion pour s'échapper (1).

Les musulmans n'eurent, paraît-il, dans l'affaire de Si Mhamed Touri, que trois morts et quelques blessés, parmi lesquels étaient El hadj Aomar ou Mahi ed Din, de Taourga.

Le général Buchet fut envoyé, par mer, avec 12 à 1,500 hommes, pour venger ce massacre ; il devait débarquer sur la côte des Issers ; mais ayant trouvé l'ennemi sur ses gardes, il rentra à Alger sans avoir rien fait.

Si el hadj Ali, continuant ses intrigues, amena la formation d'un vaste complot, dans lequel notre agha El hadj Mahi ed Din finit par entrer ; et, à la fin de septembre 1832, nous voyons toutes les tribus insurgées se réunir à Soukali, près de Boufarik. Comme Si El hadj Ali était plus intrigant qu'homme de guerre, ce fut El hadj Mohamed ben Zamoum qui fut le chef de la coalition.

Le 2 octobre, une colonne, commandée par le général Fodoas.. fut envoyée contre le rassemblement de Soukali, tandis qu'une autre colonne, commandée par le général Brossard, se portait sur Coléa.

Les insurgés tendirent, pendant la nuit, une embuscade à l'avant-garde de la colonne Fodoas, au débouché des marais, près du marabout de Sidi-Aïd ; dans le premier moment de surprise, leur attaque jeta le désordre dans nos troupes, qui auraient, peut-être, été mises en déroute, sans l'énergie du commandant Duvivier. La cavalerie arabe, chargée par la nôtre, s'enfuit lâchement, abandonnant ses fantassins, dont une centaine furent sabrés. L'ennemi fut culbuté partout.

Une deuxième attaque, tentée, le lendemain, au moment où nos troupes reprenaient la route d'Alger, n'eut pas meilleur succès.

(1) Des indigènes prétendent qu'Ali ou Dachen le maria à une femme de sa maison, et qu'il est mort à Bordj Sebaou.

Après le combat de Sidi Aïd, les Arabes rentrèrent chez eux, honteux du mauvais succès de leur folle entreprise. Ben Zamoum, peu satisfait de leur conduite dans cette circonstance, se retira dans sa tribu ; il ne voulut plus se mêler de rien, et resta longtemps étranger à toute intrigue politique.

Pendant cinq ans, les Kabyles ne reparurent plus dans la Mitidja. Les tribus qui bordent la plaine du côté de la Kabylie, Khachna, Beni Moussa, Zouatna, avaient fait leur soumission, et elles étaient administrées par des caïds nommés par l'autorité française ; elles empêchaient les bandes de maraudeurs d'aller tenter fortune sur les points occupés par nos colons. D'ailleurs, une mesure excellente avait été prise, au mois de juin 1834 : les Aribs, dispersés dans la Mitidja, avaient été réunis en tribu makhezen, près de la Maison-Carrée, sous les ordres du caïd Ben Zekri, et ils faisaient la police de la plaine.

Les tribus de la Kabylie auraient bien pu, si elles l'avaient voulu, briser la faible barrière que leur opposaient les tribus soumises ; mais, comme nous l'avons dit plus haut, elles avaient besoin du commerce pour subsister : elles trouvaient, sur nos marchés, pour leurs huiles, des prix beaucoup plus rémunérateurs qu'en pays arabe, et un écoulement plus assuré. Aussi, bien qu'aucun traité n'ait été conclu, les Kabyles ne commirent plus aucun acte d'hostilité, jusqu'au moment où Abd el Kader vint de nouveau soulever le pays pour la guerre sainte.

⁂

Nous allons nous occuper maintenant des évènements qui s'étaient accomplis en Kabylie, pendant la période que nous venons de parcourir.

Comme nous l'avons dit plus haut, après le départ des Turcs, les tribus de la montagne, qui s'étaient toujours administrées directement elles-mêmes, n'avaient éprouvé aucun choc et avaient continué à vivre suivant leurs coutumes ; celles qui étaient administrées directement par les Turcs, avaient été livrées pendant quelques temps aux rivalités de partis et à l'anarchie ; les tribus makhezen avaient quitté, en partie, leurs

plaines qu'ils ne pouvaient plus défendre et s'étaient réfugiés dans les tribus kabyles. Peu à peu nous verrons ces dernières se reconstituer, se mêler aux querelles des grandes tribus kabyles, en leur donnant l'appoint de leurs cavaliers, et finir par reprendre une certaine suprématie. Les Abid d'Aïn Zaouïa ne jouèrent cependant qu'un rôle secondaire : leur origine nègre les empêchait de prendre de l'influence sur les tribus, et, s'ils produisirent de braves soldats et de vigoureux cavaliers, ils n'eurent pas d'hommes marquants par leur intelligence, d'hommes vraiment supérieurs.

Dans les Ameraoua el Fouaga, la famille des Oulad ou Kassi, qui avait été tenue dans une position d'infériorité, depuis la mort de Mhamed ou Kassi à Bordj Sebaou, en 1820 (1), ne tarda pas à se débarasser de ses entraves et à reprendre son ancienne situation.

Le chef de la famille était, à cette époque, par droit d'aînesse, Bel Kassem ou Kassi, fils aîné de Mhamed ; mais le véritable chef, par l'âge et par l'influence qu'il exerçait, était Amar ou Saïd ou Kassi, frère cadet du même Mhamed ou Kassi. C'était un homme sage, bien posé, brave cavalier, mais peu ambitieux ; il s'occupait beaucoup de culture ; c'est lui qui a créé le jardin Tabokert, près de Tamda, et le moulin à eau de Chaïb, alimenté par une dérivation de la rivière des Beni-Fraoucen.

N. Robin.

(A suivre.)



(1) *Revue africaine*, année 1874, page ...

DOCUMENTS

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE PHILIPPEVILLE

(Suite et fin. — Voir les nos 109, 110, 111, 112, 113, 114 et 115)

VIII

Ainsi que je l'ai annoncé plus haut, je terminerai cette notice en racontant les évènements qui eurent lieu, dans la région qui nous occupe, pendant l'insurrection de 1871-72.

Depuis l'expédition dirigée par le général Desvaux dans la Kabylie orientale jusqu'en 1871, c'est-à-dire pendant une période de dix années, la paix dont jouissait le pays, écartant toute préoccupation, avait permis de consacrer exclusivement les efforts aux travaux d'utilité publique dont il a été question. Quant à la population indigène, les relations multiples qu'elle entretenait avec nos colons inspiraient une confiance satisfaisante. Naturellement laborieux, les Kabyles de cette région qui avoisine Collo et Philippeville paraissaient se rendre un compte assez exact des résultats que devaient produire, au point de vue de la prospérité locale, la constitution de la propriété individuelle, avec la sécurité des routes, l'exploitation des mines et des richesses fores-

tières par des compagnies françaises. Sous la direction de nos officiers, la main-d'œuvre indigène avait déjà ouvert et continuait à entretenir avec soin des routes muletières et stratégiques, sillonnant, dans tous les sens, des régions naguères impénétrables; ce qui servait de foyer de résistance pendant les insurrections était transformé en chantiers de travailleurs. Quiconque parcourt aujourd'hui cette contrée si pittoresque et si riche de végétation ne peut s'empêcher d'admirer l'importance de cet immense réseau de routes, aussi utile pour la domination du pays que favorable à l'extension de l'industrie européenne. On se demande, en effet, instinctivement par quel effort surhumain nos premières colonnes expéditionnaires ont pu, tout en combattant, traverser ces forêts, ces marais, ces précipices, alors qu'aucune voie de communication n'existait.

Sur tous les points culminants du pays, les Kabyles étaient en outre tenus de placer des postes-vigies, pour surveiller et empêcher les incendies de forêts, les éteindre au besoin, et prévenir ainsi les ravages des années précédentes. On était, en résumé, en 1870, loin de craindre aucune velléité de soulèvement de la part de ces montagnards, jadis si belliqueux, tant alors ils se montraient dociles. C'est qu'après les maintes répressions énergiques qu'ils nous avaient mis dans la nécessité de leur infliger, ils avaient enfin compris qu'ils ne pouvaient plus nous résister en cas de révolte; se résignant au rôle pacifique que nous exigions d'eux, ils n'avaient même pas remué, pendant les troubles qui s'étaient produits, en 1864 et 1865, chez leurs voisins du côté de l'Oued-el-Kebir et des Babor.

Mais, comme je l'écrivais déjà, pendant cette période de calme, dans une étude historique sur les Kabyles de Djijelli, il ne fallait point se faire trop d'illusions et ne jamais oublier que, là comme ailleurs, l'état de tranquilité parfaite exigeait beaucoup de ménagement et de prudence de notre part. Cette attitude pacifique d'une population montagnarde, vaincue de la veille, mais impressionnable et toujours énergique, avait besoin d'une surveillance incessante, vigilante, et dépendrait longtemps encore du degré de notre force.

Malgré la disette et les épidémies qui, en 1867 et 1868, avaient

sévi si cruellement dans la province, et contre lesquelles la nature humaine était impuissante, les indigènes des tribus montagnardes de Philippeville et de Collo, moins maltraités par ces fléaux que les Arabes des hauts plateaux, avaient en quelque sorte prospéré par le fait même des malheurs de leurs voisins. En effet, leurs troupeaux s'étaient considérablement augmentés par des achats à vil prix chez les tribus de la plaine, que la sécheresse et l'invasion désastreuse des sauterelles privait de pâturage; leurs récoltes avaient été relativement abondantes; en un mot, la paix, dont jouissait la région kabyle, jointe aux bienfaits de la nature, y avait amené la richesse.

La nouvelle de la déclaration de guerre franco-prussienne fut accueillie, par ces populations, avec confiance, parce qu'on s'y souvenait de nos précédents succès pendant les campagnes de Crimée et d'Italie, auxquelles beaucoup de Kabyles, soldats aux tirailleurs, avaient pris part. On sait avec quelle rapidité marchèrent les évènements, en 1870, et le désarroi qui s'en suivit. Les premiers départs de troupes avaient semblé la conséquence naturelle de la lutte qui s'engageait; mais on ne tarda pas à outrepasser ce qu'il eût été rationnel de faire pour ne pas compromettre la sécurité du pays, malgré les observations réitérées de ceux qui, connaissant le tempérament des indigènes, engageaient à mettre à profit les leçons de l'expérience et voulaient prévenir une catastrophe. Bientôt se répandit le bruit de nos désastres, que l'exagération amplifiait encore. Les nombreux Kabyles des montagnes de Philippeville, de Collo, de Djigelli, exerçant des métiers à Constantine, avaient assisté aux départs successifs de nos dernières troupes pour France. Observateurs silencieux, mais intéressés, des rassemblements qui se formaient à peu près journellement, aussitôt qu'une dépêche, donnant des nouvelles du théâtre de la guerre, était placardée, ils étudiaient avec soin les émotions, non dissimulées, que la lecture de ces dépêches néfastes causait parmi nos nationaux.

Comme en 1848, ils étaient de nouveau témoins de manifestations politiques. — Nous avons déjà raconté plus haut quel écho ces manifestations trouvèrent alors en Kabylie, où surgit

aussitôt un essaim de prétendus chérifs, ne parlant rien moins que de nous expulser de l'Algérie, en nous jetant à la mer. —

Mais, en 1848, nos troupes, n'ayant pas quitté leurs garnisons, aussitôt que le mal était signalé sur un point quelconque, en Kabylie, à Zaatcha ou ailleurs, avaient marché contre les rebelles pour les écraser et leur prouver que nous étions toujours les maîtres, bien que le gouvernement fût changé; tandis qu'aujourd'hui nos places étaient, au contraire, complètement dégarnies. Ils ne voyaient même plus, au palais de Constantine, ni le général, ni l'état-major, qu'ils étaient habitués à y voir depuis trente-cinq ans, et qu'un décret intempestif venait de déplacer, les reléguant à Batna, point excentrique de l'intérieur, désigné pour être désormais le chef-lieu de la division militaire.

Trop oublieux des épreuves de la veille, l'excès de confiance nous aveuglait et nous rendait imprudents dans nos paroles comme dans nos actes. L'expérience d'un passé qui n'était pas éloigné aurait dû cependant nous servir d'enseignement.

L'état des esprits, dans la Kabylie orientale, était mauvais. Dans toutes les autres parties de la province, la situation n'était pas moins grave; une étincelle, pétillant sur un point quelconque, pouvait amener un embrasement général. Il fallait donc observer la plus grande prudence à ce moment et gagner du temps. Un ordre de mobilisation pour France, donné à des spahis de Souk-Ahras, fut le signal des premiers mouvements de révolte. Le départ du général et de son état-major, de Constantine pour Batna, avait eu lieu le 19 janvier, et l'acte d'indicipline des spahis de Souk-Ahras éclatait quatre jours après, le 22, c'est-à-dire en même temps qu'ils apprenaient cette sorte d'expulsion de l'autorité à laquelle ils avaient obéi jusqu'alors. Les conséquences déplorables de cette mesure impolitique, dans un moment aussi mal choisi, n'ont pas besoin ici d'autres commentaires. A l'aide de quelques recrues, récemment organisées, et qui, déjà dirigées sur Bône, allaient encore être embarquées pour France, d'un bataillon de mobiles des Bouches-du-Rhône, de soldats de divers corps, armés et encadrés à la hâte, et enfin de quelques compagnies de la milice mobilisée de Bône, le général

Pouget réussit à réprimer la révolte de Souk-Ahras. Mais les régions de la Medjana, de Biskra et de la Kabylie donnaient de sérieuses inquiétudes.

C'est dans la vallée de l'Oued-el-Kebir qu'allait éclater la deuxième période des actes d'hostilité, menaçant de s'étendre jusqu'aux portes de Philippeville. Nous allons maintenant entrer dans quelques détails sur les phases émouvantes de cette insurrection de la Kabylie orientale, qui faillit détruire en un instant les belles colonies agricoles, que nous avons réussi à créer, après tant d'années d'épreuves, de labeurs et de persévérance.

Le lundi, 13 février 1871, les meneurs de diverses tribus kabyles se réunissaient à une noce chez les Oulad-Hannach, fraction des Oulad-Aïdoun. Là, ils décidaient qu'un certain nombre d'entr'eux, après avoir caché leurs fusils dans les bois, près du marché d'El-Milia, pilleraient les boutiques des marchands, pendant que tous les autres complices, embusqués dans la broussaille, aux environs du bordj, attendraient l'occasion favorable pour se jeter sur les habitations qui entourent ce poste, le camp des mobiles et contre le bordj lui-même pour s'en emparer.

Peut-être est-il nécessaire de rappeler ici que la maison de commandement, dite bordj d'El-Milia, fut édifiée, en 1858, sur la rive droite de l'Oued El-Kebir, afin d'y installer un officier, chargé de surveiller et d'administrer cette remuante population kabyle d'une manière plus directe et protéger ainsi plus efficacement l'industrie forestière.

Comme la plupart des constructions de ce genre, le bordj d'El-Milia, placé sur un mamelon, ne se compose que d'une modeste maison au milieu d'une cour entourée d'un mur crênelé, flanqué d'un bastion armé d'un obusier. Sur la déclivité de la colline, en dehors de l'enceinte, sont quelques maisonnettes ou gourbis, servant de logement aux familles des cavaliers employés auprès de l'officier, et enfin, sur un plateau en contrebas, existe l'emplacement réservé pour le campement des détachements de troupe envoyés à El-Milia, lorsque le besoin s'en faisait sentir. Cette troupe se composait, à ce moment, d'une section de 60

gardes mobiles du 43e régiment (Bouches-du-Rhône), sous les ordres du lieutenant Vilar.

Le marché hebdomadaire d'El-Milia, où s'élèvent quelques abris servant de boutiques aux marchands forains, est situé à une portée de fusil du bordj, dans un bas-fond. L'annexe d'El-Milia était alors commandée par le capitaine Sergent, officier très-énergique.

Lors des troubles qui avaient éclaté, en 1864, dans la vallée de l'Oued-el-Kébir, les Ouled-Aïdoun, tribu au milieu de laquelle s'élève le bordj, s'étaient abstenus d'y prendre part, bien qu'ils s'y fussent engagés par serment ; aussi, par cette attitude inoffensive, s'étaient-ils gravement compromis vis-à-vis de leurs voisins. Aujourd'hui, pour racheter leur défection, se réhabiliter aux yeux de leurs anciens complices, à la veille de la prise d'armes générale, ils commençaient seuls le mouvement, afin d'écraser, disaient-ils, *les quelques moucherons que les Français, en partant, avaient oubliés dans leurs montagnes* (textuel).

Du reste, nous racontaient-ils plus tard, croyant se justifier par cet aveu, ils n'avaient pas hésité à opérer isolément et sans faire appel au concours de leurs alliés, tant ils étaient convaincus que nous n'avions plus aucune force à leur apporter, puisque nous en étions réduits à armer les juifs..., preuve naturelle, à leurs yeux, disaient-ils, que notre ruine était consommée.

Les dispositions d'attaque par surprise, que nous avons indiquées plus haut, furent communiquées, dans la nuit, aux diverses fractions de la tribu des Oulad Aïdoun.

Le lendemain matin, mardi, 14 février, le temps était pluvieux, et le marché s'ouvrait plus tard que d'habitude. Les conjurés étaient tous à leurs postes ; mais, impatientés sans doute de ne voir arriver ni soldats isolés, ni chefs indigènes, ils s'aperçurent bientôt que le kaïd des Oulad Aouat épiait, depuis quelques instants, tous leurs mouvements, et alors, pour ne pas être venus inutilement, ils se ruèrent comme un avalanche sur les boutiques et les pillèrent en un clin d'œil.

Le capitaine Sergent, prévenu, dans la nuit, par quelques révélations, du complot tramé contre la petite garnison, avait prudemment pris ses dispositions. Les mobiles n'étaient pas sortis

du camp, et les spahis, détachés au bordj, avaient observé la même consigne. C'est ce qui avait fait avorter le projet des Kabyles de massacrer les Français d'El-Milia par trahison. Néanmoins, le pillage du marché était accompli, les maisons ou gourbis des environs incendiés, et les troupeaux des spahis emmenés.

Aussitôt après, des bois d'oliviers et de tous les points culminants qui avoisinent le bordj éclata une vive fusillade ; la lutte était engagée ; elle dura trois jours. A peine le chef d'annexe avait-il eu le temps de prévenir Constantine, par télégramme, de ce qui se passait autour de lui, que le fil télégraphique était coupé ; la conduite d'eau alimentant le bordj subissait le même sort.

Sous l'impulsion vigoureuse du capitaine Sergent, qui lui donnait l'exemple du sang-froid nécessaire dans une situation aussi critique, la petite garnison de mobiles résista avec toute la solidité de vieilles troupes.

Quelques notables des fractions insurgées s'étaient rendus au bordj, protestant de leur soumission. Les kaïds Bouïa des Beni-Telilen, ben Meradji des Beni-Khettab et Bou-Zeïan des Oulad Aouat, étaient venus, avec leurs serviteurs fidèles, se placer sous le bordj et contribuer à sa défense ; mais la contenance des gens de ces kaïds ne fut pas très-énergique ; ils tiraient mollement, doutant, eux aussi, de la possibilité de la résistance des Français ; ils avaient intérêt à ménager leurs frères kabyles, auxquels la victoire semblait assurée d'avance.

Le bordj renfermait 71 militaires, trois femmes, et parmi elles Madame Sergent et son enfant ; deux gérants de concessions forestières, MM. Brunet et Lefèvre, et 180 indigènes des deux sexes, dont 65 armés, kaïds, cheïkhs ou spahis, qui étaient venus demander un asile.

La situation des assiégés menaçait de devenir très-critique par le fait de manque d'eau. La citerne du bordj n'en contenait pas beaucoup ; mais, à l'aide d'un rationnement bien ordonné, elle pouvait cependant suffire pendant quelques jours.

Constantine, avons-nous dit, avait été informé de la fâcheuse situation d'El-Milia peu avant la rupture du fil télégraphique.

Quelques mots écrits à la hâte et confiés à un Kabyle, qui, pendant la nuit du surlendemain, réussit à traverser les lignes ennemies, donnaient de nouveaux détails sur la résistance courageuse qu'opposaient encore nos infortunés compatriotes, entourés d'ennemis, dans un poste perdu derrière un fouillis de montagnes, à 60 kilomètres du centre européen le plus rapproché.

Ne pouvant vaincre les défenseurs du bordj par les armes, les Kabyles avaient résolu de les réduire par un étroit blocus, en les faisant mourir de soif et de faim. Quand on connaît le pays et le caractère farouche de sa population, on envisage avec effroi ce qui serait advenu, si cette insurrection, éclatant un ou deux mois plus tôt, c'est-à-dire au moment où Constantine était totalement dégarni de troupes. El-Milia aurait succombé indubitablement, et l'effet moral de ce premier désastre eût été le signal d'une levée en masse des indigènes.

La révolte des Kabyles d'El-Milia et la nécessité de prendre des mesures immédiates avait donné enfin à réfléchir et fait comprendre la nécessité de rappeler le commandant des troupes à son centre d'action. Aussi, par ordre supérieur, le général et son état-major rentraient-ils à Constantine, le 17 février, juste un mois après leur départ. Il n'était que temps.

Dans la soirée du 19, on voyait, de Constantine, une épaisse fumée derrière les montagnes des Mouïa, et, quand la nuit arriva, le ciel semblait, de ce côté, encore éclairé par les lueurs sinistres d'un immense incendie. On n'avait plus reçu aucune nouvelle d'El-Milia, et les bruits les plus extraordinaires circulaient parmi les indigènes : les uns disaient que le bordj, enlevé d'assaut, était brûlé, et sa garnison massacrée ; d'autres, que la défense continuait, mais que c'était l'agonie. Les inquiétudes étaient vives, bien que les troupes, envoyées au secours du poste assiégé, fussent déjà en mouvement.

Deux bataillons de zouaves et de tirailleurs venaient de débarquer, en toute hâte, à Philippeville ; avec les quelques troupes qui avaient déjà servi à l'expédition de Souk-Ahras, les mobilisés de la Côte-d'Or, la compagnie franche, dite du Mansoura, enfin, en faisant flèche de tout bois, le général Augeraud

organisa une colonne d'un effectif de 3,000 hommes environ. Deux compagnies de la milice de Constantine étaient placées à Mechta-N'har, gardant un biscuit ville, pour ravitailler la colonne. Deux autres compagnies de la même milice mobilisable tenaient garnison à Mila.

C'est avec une colonne, composée d'éléments aussi disparates, qu'il s'agissait de pénétrer dans la Kabylie Orientale, pour aller débloquer El-Milia.

Entrée sur le territoire de l'annexe, le 22 février, la colonne de secours, commandée par le général Pouget, fut, pendant la nuit, attaquée à El-Ma el-Abiod, par les Beni-Telilen, auxquels s'étaient joints la plus grande partie des contingents qui avaient commencé le blocus d'El-Milia. Nos troupes, continuant leur marche en avant, battaient les insurgés à Kaf-R'orab, puis à Kaf-Zerzour.

Un mouvement concentrique s'opérait, en même temps, d'un autre côté. Le général Augeraud avait prescrit au capitaine Vivensang, commandant supérieur de Collo, de réunir les contingents indigènes de son cercle, et de marcher, avec le peu de troupes dont il disposait, contre les tribus insoumises. La petite colonne, partant de Collo, se composait d'un bataillon de 600 hommes de mobilisés des Alpes-Maritimes (arrondissement de Grasse), débarqué depuis peu, et des auxiliaires indigènes rassemblés par le kaïd Saoudi, ce vieux et fidèle serviteur que l'on retrouve toujours au premier rang, à l'heure du danger, assisté des kaïds ben Nini et Bakir. Dès le 18, les contingents des Beni Mehenna, Oued Guebli et Beni Toufout étaient réunis autour du capitaine Pont, chef du bureau arabe de Collo. Cette petite colonne, mobilisés et indigènes, n'avait pas moins de 2,300 combattants. Sa marche en avant eut pour conséquence immédiate de maintenir dans le devoir les quelques fractions des Oulad el-Hadj et des Beni Toufout, limitrophes du pays en révolte, à la veille de prendre part au mouvement, et de donner enfin un peu de répit à la garnison d'El-Milia, bloquée depuis le 14 février dans l'intérieur du bordj.

Les insurgés des Achache, craignant de voir leurs zeribas pil-

lées par les contingents de Collo, quittèrent, en effet, dès le 19, les abords du bordj pour venir défendre leurs foyers.

La jonction du bataillon parti de Collo avec les contingents s'opéra, et, le 25, tout le monde se porta à Medjez Zana, sur un mamelon, d'où il était possible de surveiller les mouvements ennemis. Nos auxiliaires franchirent l'Oued Achache et engagèrent immédiatement une vive fusillade avec les habitants des villages ; ils parvinrent à les déloger de leurs positions et à leur incendier une soixantaine de gourbis. Ils poursuivaient leur mouvement en avant et allaient s'emparer des bestiaux que les femmes et les enfants dirigeaient vers le sommet du djebel Seroudj, lorsqu'un ordre du général Pouget prescrivit d'arrêter la poursuite, les Kebar des Achache s'étant déjà présentés à son camp pour demander l'aman.

La troupe de Collo opérait à Naïma sa jonction avec la colonne Pouget, et, dans la journée du 27, les contingents des Beni Mehenna, avec le bataillon mobilisé de Grasse, faisait partie de l'avant-garde de la colonne marchant sur El-Milia, où elle arrivait, le 28, après un nouveau combat.

On se figure les angoisses des défenseurs du bordj, puis la joie qu'ils éprouvèrent, en apercevant enfin nos soldats sur les hauteurs qui dominent El-Milia. Déjà le capitaine Sergent avait été blessé d'un coup de feu en dirigeant une sortie ; quelques-uns de ses hommes étaient tués ou blessés ; les privations, le manque d'eau surtout commençaient à se faire sentir. Que seraient devenus ces infortunés, si la colonne ne fût arrivée assez tôt pour les secourir ?

Le général Pouget campa auprès du bordj. Les jours suivants, les tribus insurgées Oulad Aïdoun, Achach, Beni Kaïd et autres faisaient leur soumission et livraient 400 otages et 900 fusils.

Mais la colonne Pouget, rappelée, à la hâte, pour aller exercer son action du côté de Sétif, où la situation devenait de plus en plus grave, dut quitter le pays, le 6 mars, sans avoir eu le temps de faire arrêter les meneurs, en fuite, auteurs principaux du mouvement.

La petite colonne de Collo quittait, de son côté, le camp d'El-Milia, se dirigeant vers les tribus de l'Oued Zo'hr, où quel-

ques désordres avaient éclaté. Les Beni Fergan s'étaient portés à des actes d'hostilité, en incendiant et allant en masse piller un moulin à huile, construit par la compagnie Besson-Lecouturier, au lieu dit Mars-Zeïtoun. Sur la menace, que leur fit le capitaine Vivensang, de les traiter en ennemis, ils livrèrent des otages et promirent de se soumettre à toutes les conditions qui leur seraient imposées.

La partie était donc perdue, et le prompt châtiment, infligé aux rebelles d'El-Milia, donna à réfléchir à leurs voisins ; les Kabyles n'osaient plus lever la tête. Il ne fallut rien moins que la nouvelle de la révolte de Mokrani et le signal donné par le cheïkh El-Haddad, chef de l'ordre religieux des Rahmani, avec les nombreuses proclamations lancées, de tous côtés, par ses deux fils, pour mettre sur pied une nuée de mokaddem, prêchant, de nouveau, l'insurrection, avec une ardeur inconnue jusqu'alors. Le soulèvement allait prendre un caractère extrêmement dangereux, parce qu'il était proclamé au nom de la religion, éveillant ainsi tous les sentiments de haine que le musulman nourrit instinctivement et sourdement contre son dominateur chrétien.

La révolte éclatait sur tous les points à la fois : du côté de Sétif, de Batna, Biskra, Tebessa, Bougie, Gigelli. Les communications télégraphiques étaient presque partout coupées, avec Batna, entre autres, où le général commandant serait resté séparé de ses troupes, sans moyens d'action, et ignorant ce qui se passait dans le reste de la province, si on avait commis la faute de l'y maintenir. Comment aurait-il pu, de Batna, faire vêtir, équiper et organiser en troupes les hommes revenant de captivité, après nos désastres, débarquant sur le quai de Philippeville, et qu'il fallait cependant, faute de mieux, opposer sans retard à l'insurrection indigène, grondant du Nord au Sud ?

Nous ne parlerons, ici, que de la région qui fait l'objet de cette étude. A la fin du mois de juin, le mouvement suivait, dans la subdivision de Constantine, la chaîne de montagnes qui borde le Sahel, et ses progrès donnaient les plus vives inquiétudes pour les établissements européens de Collo et de Philippeville ; c'est que l'ordre religieux des Rahmani, à la tête duquel

marchaient les fils du cheïkh El-Haddad, grand maître de l'ordre, compte de nombreux khouans ou affiliés dans cette région, de même que dans les plaines de Jemmapes, de Bône et les montagnes de l'Edough.

Des incendies éclataient de nouveau dans les forêts. Des réunions avaient lieu, auxquelles assistaient les meneurs pour délibérer sur la prise d'armes. Bientôt la ville de Mila était bloquée, en même temps qu'une petite colonne de 500 hommes, non loin de là, se voyait attaquée par un rassemblement d'environ 4,000 Kabyles, accourus de la vallée de l'Oued-el-Kebir. Après leur tentative infructueuse sous Mila, où quelques troupes avaient été envoyées, les contingents kabyles, qui grossissaient de jour en jour par de nouvelles recrues, incendiaient les forêts de la partie ouest du district de Collo et menaçaient l'établissement forestier de Bou-Nagra.

Les montagnards de Collo, sollicités par des messages incessants de Ben-el-Haddad et de ses mokaddem, abusés par de fausses nouvelles et d'impudents mensonges, se jetaient les uns après les autres dans l'insurrection. Ceux qui ne suivaient pas le mouvement étaient aussitôt attaqués par ces hordes de fanatiques, qui avaient établi leur quartier général à l'embouchure de l'Oued-Zôhr. Les Achach, éternels ennemis des Colliotes, annonçaient déjà à ceux-ci que leur beau temps de liberté était enfin revenu, et que, sous peu, ils iraient, comme autrefois, enlever leurs femmes, piller et brûler leurs villages. Grâce à l'activité des capitaines Vivensang et Pont, quelques tribus étaient maintenues dans le devoir, et, le 14 juillet, marchaient, tant bien que mal, à la suite de ces officiers, contre les rebelles, pendant que la frégate cuirassée, la *Jeanne d'Arc*, prêtait l'appui de son artillerie en tirant sur les villages situés sur les collines qui bordent la côte.

Les agitateurs les plus dangereux étaient Moula Chokfa, marabout des environs de Gigelli, et Ben Fiala, mokaddem de la vallée de l'Oued-el-Kebir. Leurs émissaires, leurs lettres, leurs proclamations incendiaires circulaient dans toutes les directions ; c'est ainsi qu'ils réussirent à rassembler assez de monde pour toute une nouvelle attaque contre le bordj d'El-Milia.

Avant d'engager la lutte, Ben Fiala eut la hardiesse d'adresser une sommation au capitaine Melix, qui avait succédé au capitaine Sergent dans le commandement de ce poste, l'invitant à capituler, en lui promettant l'*aman*, pour s'en aller sans danger où il voudrait.

Ben Fiala, après avoir perdu quelques hommes devant El-Milia, reconnut l'inutilité de nouveaux efforts, et se porta vers El-Ma-el-Abiod, donnant ainsi la main à Moula Chokfa, pour opérer un nouveau mouvement, qui nous eût été des plus funestes, si nous n'avions réussi à l'arrêter.

Entrons dans quelques détails : le fait en vaut la peine, et démontre que la tactique des Kabyles ne manquait pas d'habileté et devait nous causer un désastre des plus affreux, ainsi que nous pûmes nous en convaincre quelques jours plus tard en lisant diverses lettres prises sur l'ennemi : — « La jonction de Ben Fiala et de Moula Chokfa s'opérant, les contingents réunis avaient pour but de brûler notre hameau de Aïn Kerma, le hameau Bizot, enfin toute la série de villages européens qui s'échelonnent de Constantine à la mer, et couper, par conséquent, les communications entre Philippeville et Constantine, en détruisant la ligne ferrée. »

Tel était le plan de campagne ; des nuées de montagnards étaient prêts à exécuter ce mouvement.

Heureusement les précautions étaient prises ; les troupes, rassemblées peu à peu du côté de Mila, par les soins prévoyants du général Augeraud, pour protéger la vallée du Roumel, présentaient un effectif de 1,700 hommes environ de bonnes troupes. Le colonel Aubry, qui les commandait, recevait l'ordre de quitter Mila pour arrêter Moula Chokfa dans sa marche et empêcher sa jonction avec Ben Fiala. Ces deux énergumènes, s'ils se réunissaient, n'étaient plus qu'à une étape de Constantine, où il ne restait aucune troupe à ce moment. Deux compagnies de zouaves, récemment formées à Philippeville, furent dirigées sur Bizot par la voie ferrée et occupèrent le village. L'administration du chemin de fer elle-même avait spontanément organisé des vagons blindés, montés par des hommes d'une vigueur à toute épreuve, qui devaient se porter rapidement le long de la ligne ferrée sur les points menacés.

De son côté, le capitaine Villot, chef du bureau arabe de Constantine, battant hardiment, nuit et jour, à la tête d'un goum resté fidèle, le pays depuis la vallée du Roumel jusqu'au Ferdjioua, causait beaucoup de mal aux bandes isolées de pillards kabyles descendant des montagnes. Ces fanatiques étaient déjà venus incendier quelques habitations auprès de l'Oued-Koton, à 20 kilomètres seulement de Constantine, et on se demande jusqu'où ils n'auraient pas poussé leurs audacieuses incursions, sans l'énergie infatigable de Villot.

Mais le danger n'était pas conjuré pour cela, et il était indispensable que la colonne Aubry forçât les contingents de Moula Chakfa et ben Fiala à reculer. Dès le 27 juillet, cette colonne fut attaquée, dans sa marche en avant, au passage de l'Oued Cherchari ; elle culbuta les assaillants, après un combat acharné de quatre heures. Les contingents rebelles se retirèrent alors dans la vallée de l'Oued el-Kebir, près de Souk-el-Tenin, où ils attaquèrent de nouveau notre camp, le 29. Ils furent encore repoussés avec pertes et complètement rejetés sur le Zouara. Les nouvelles de ces deux échecs successifs, parvenant aux tribus de Philippeville et de Collo qui se tenaient prêtes à suivre le mouvement, refroidirent passablement leurs sentiments belliqueux.

On n'ignorait pas non plus que le général Saussier, du côté de la Medjana, dans les plaines de Sétif et les montagnes du Sahel Guebli, avait déjà battu les contingents des Mokrani et des Ben Haddad, chaque fois qu'il les avait rencontrés.

Le but était atteint, et la colonne Aubry vint dès lors camper à Sidi Merouan, observant de là les mouvements de l'ennemi et protégeant en même temps la vallée de Mila.

C'est vers cette époque que la milice de Philippeville envoya à Constantine un détachement de ses mobilisés qui furent placés sur la route de Sétif, pour assurer les communications entre les deux villes.

Le général de Lacroix, arrivé depuis peu de jours à Constantine pour prendre le commandement de la division, partait pour Mila, le 2 août, et réunissait sous ses ordres les colonnes Aubry et Flogny, présentant un effectif de 3,500 hommes environ. C'était le début de cette campagne de dix mois qui devait avoir pour résultat de rétablir notre autorité, méconnue dans tout cet immense pays, qui s'étend depuis la mer jusqu'au-delà de Ouargla, dans le Sahara, et faire tomber entre nos mains presque tous les chefs de l'insurrection.

Toute la Kabylie orientale était à ce moment en révolte et ne cessait de menacer les villages européens et les communications de Philippeville. Le succès du colonel Aubry avait donné quelques jours de répit, mais il était nécessaire de frapper sans retard un grand coup dans cette région. Les opérations de la colonne de Lacroix commencent aussitôt, et les Kabyles sont battus successivement dans le Zouara et au pied de Sidi Marouf. Bientôt Ben Fiala et Moula Chokfa, abandonnés de tous leurs adhérents, rudement châtiés et terrifiés, demandent grâce, en venant d'eux-mêmes se remettre aux mains du général de Lacroix à son camp d'El-Aroussa.

El Milia est de nouveau débloqué ; puis la colonne va camper au Souk-el-Khemis, dans la vallée de l'Oued-Zôhr, non loin de Collo. Jusqu'à la fin de septembre, le général de Lacroix opéra en Kabylie, où tout le pays parcouru était forcé de se soumettre, de livrer ses armes et des otages répondant de la pacification du pays.

Dès lors, la sécurité renaissait encore une fois dans nos colonies agricoles, entre Constantine et Philippeville. La paix la plus parfaite y règne depuis cinq ans : espérons que rien ne viendra plus la troubler.

Charles Féraud.

FIN.

LA PRISE D'ALGER

RACONTÉE

PAR UN CAPTIF

(Suite. — Voir les nos 114 et 115)

Hussein-Pacha, qui connaissait très-bien les dispositions du peuple, était fort soucieux. Il avait perdu le sommeil ; une tristesse continue environnait son front de nuages. Il passait le jour dans la mélancolie, et, souvent, des rêves affreux le chassaient, la nuit, de son harem. Quand la lune baignait la ville de sa douce et poétique lumière, l'Européen vit, plus d'une fois, l'émir se promener sur la terrasse de son palais, enveloppé dans un manteau, et dirigeant, par intervalles, une lunette d'approche du côté de la mer. Il fit recommander secrètement, à ses Turcs, de se conduire avec sagesse et modération envers les Africains, de ne pas les irriter, d'endurer même, patiemment, leurs offenses, attendu qu'on avait besoin d'eux. Lui-même leur adressa des manifestes caressants, où il multipliait les promesses : à l'en croire, il n'avait entrepris cette guerre que par amour pour eux et par sollicitude pour leurs intérêts, puisque les mécréants voulaient conquérir Alger, réduire la population en servitude, et planter, sur les minarets, le signe abhorré du christianisme. Il appela, près de lui, les cheiks les plus influents, leur donna des manteaux de pourpre, des montres, des sabres

aux fourreaux dorés. Les ministres firent, d'après ses ordres, des pélerinages aux tombeaux des marabouts, y sacrifièrent des moutons et des bœufs, distribuant, d'ailleurs, de l'argent à la foule qui les entourait. L'émir poussa même si loin la flatterie et les prévenances, qu'il destitua le grand muphti, parce qu'il était d'origine turque, et mit, à sa place, un Arabe, chose qu'on n'avait point encore vue. Il envoya de petits dons à tous les imans, pour qu'ils implorassent, par des prières publiques, l'aide du Prophète et des saints islamites. Dans les mosquées, sur les places et dans les rues, les prêtres commencèrent donc à faire de pompeux discours, à exalter, sans mesure, le pouvoir des marabouts. Sidi Abd-el-Kader, Sidi Abdrachman et Sidi Webd-Dede étaient, surtout, les objets de leurs emphatiques déclamations : ils avaient, déjà, plusieurs fois sauvé la ville, et la protégeraient encore. Le fanatisme populaire s'échauffait : la multitude répétait, nuit et jour, des oraisons, suppliant cette trinité sacro-sainte d'engloutir jusqu'au dernier Français dans les abîmes de la mer.

C'était l'époque où les Musulmans célèbrent le Kurbahn-Baïram, autrement, les fêtes de Pâques. Un évènement tragique interrompit la solennité. On découvrit une conjuration ayant pour but de mettre à mort le dey et tous ses ministres, puis de changer la forme du gouvernement. Quarante-six janissaires avaient résolu de venger la mort de Jachia, leur ami et leur bienfaiteur, et voulaient tirer le pays de la situation pénible où il se trouvait. Une fois délivrés de Hussein-Pacha et maîtres de la Régence, ils seraient entrés en négociation avec l'ennemi, auraient fait des sacrifices importants pour acheter la paix, et, si la France avait repoussé toutes leurs propositions, ils se seraient jetés entre les bras de l'Angleterre, pour ne point subir le joug de sa rivale. Voici quel était leur plan : le premier jour de la fête du Baïram, chacun d'eux, armé d'un poignard et d'un pistolet, devait se rendre à la Casbah, chose facile, puisque, le matin de ce jour, l'Émir recevait tout le monde, écoutant les félicitations de ses sujets et leur donnant sa main à baiser. Pendant la cérémonie, les conspirateurs avaient l'intention d'attaquer le dey et ses ministres, de

leur couper la gorge ou de leur faire sauter la cervelle; après quoi, leur chef, nommé Mustapha-Fetcha, eût été investi par eux de la souveraine puissance. Mais il est rare que le secret des conjurations ne soit point vendu. La veille de la fête, un des conspirateurs alla trouver le dey, et lui révéla toute l'intrigue. Le pacha devint furieux, car il ne croyait pas avoir mérité une semblable haine; il avait fait, selon ses idées, ce qu'il pouvait pour le bonheur de son peuple. Il ordonna d'arrêter les instigateurs du complot et de les étrangler sur le champ; au bout d'une heure, tous les sept avaient péri. Leurs complices furent seulement bannis de la ville: car ce n'étaient que des janissaires inférieurs, séduits par de l'argent et de brillantes promesses. Dans le nombre, se trouvait un vieillard aveugle; conduit en présence de l'Émir, il avoua que la misère seule l'avait entraîné à jouer, moyennant récompense, le rôle d'espion pour les ennemis du pacha. Hussein lui donna une petite somme et un burnous rouge, puis l'exila dans la province d'Oran. Il conçut, dès lors, une haine violente contre ses janissaires, qu'il appelait, auparavant, ses fidèles, et dont il espérait être soutenu en toute circonstance. Il lui semblait affreux d'avoir à craindre les hommes mêmes qu'il avait comblés de bienfaits. Aussi témoigna-t-il, depuis cette époque, beaucoup de méfiance pour son entourage; il se plaignait, sans cesse, de la dissimulation des Turcs et de leur perfidie. Hussein reporta sur ses esclaves, sur les Africains libres, les sentiments que lui inspirait autrefois sa milice prétorienne.

Enfin, la nouvelle qu'on apercevait la flotte française remplit la ville de bruit, d'agitation et d'effroi. Tous les habitants grimpèrent à la hâte sur leurs terrasses pour voir, de leurs propres yeux, arriver l'ennemi. Deux canons de soixante donnèrent le signal convenu; des messagers à cheval coururent porter l'annonce du péril dans toutes les provinces de la Régence. C'était le matin: le soleil venait de se lever, et, à mesure qu'il dissipait le brouillard qui couvrait la mer, les Africains voyaient se déployer majestueusement la flotte française. Elle occupait une immense étendue. Le vent du matin lui était favorable, et elle approchait rapidement de la ville. Mais, parvenue à quelques

lieues, elle changea de direction, tourna vers l'Ouest et sembla défiler devant Alger, comme pour faire montre de sa puissance. Le nombre et la force de ses vaisseaux frappèrent les Musulmans de terreur. Ce spectacle magnifique, au contraire, enivrait le médecin de joie: il était, pour lui, une promesse de délivrance. Craignant de trahir l'émotion qu'il éprouvait, il se retira dans sa chambre, où il put lui donner un libre cours.

A six lieues de la ville, dans la direction de l'Ouest, s'élève un promontoire appelé *Sidi-Feruch*: c'était l'endroit que les Français avaient choisi pour débarquer. Son nom lui vient d'un marabout, enterré au milieu d'un petit fort construit sur la hauteur. Le ministre de la guerre, qui s'y était posté avec quelques milliers d'hommes, envoya, dans l'après-midi, un messager du Dey pour lui « apprendre que les Français avaient entièrement détruit le fort de Sidi-Feruch, et, malgré sa résistance opiniâtre, avaient fini par débarquer; si bien, qu'au moment où le cavalier partait, vingt mille d'entre eux étaient sur le rivage. » L'Émir lui fit répondre de gagner les hauteurs de Staouëli, qui bornent et dominent la plaine de Sidi-Feruch, de s'y maintenir à tout prix, d'y attendre les forces que les beys et les scheiks ne manqueraient point de lui amener, dans l'espace de quelques jours. L'Aga-Efendi exécuta ponctuellement ces ordres, s'établit sur le plateau, y dressa plusieurs batteries avec des canons de gros calibre, et resta complètement immobile, sauf les petites escarmouches d'avant-postes, dont ne pouvaient s'abstenir les sauvages Africains. Tous les jours, des milliers d'Arabes et de Kabyles arrivaient au camp. Le bey de Constantine amena environ douze mille hommes; celui de Titteri, huit mille, et son chélif, trois mille (1); le chélif du bey d'Oran, six mille; les scheiks des Kabyles indépendants, seize ou dix-huit mille, et l'acmin des Mussabis, quatre mille de ses farouches

(1) La Régence se divisait en trois *beyliks*, ceux de Titteri, de Constantine et d'Oran. Les beys étaient choisis par l'Emir, qui les déposait ou les faisait étrangler, selon son caprice; les beys avaient, à leur tour, des officiers, qui gouvernaient sous leurs ordres, et qu'on nommait des chélifs.

subordonnés (1); de sorte que, sans compter la garde turque et les habitants d'Alger, qui accouraient en foule, cinquante mille hommes, au moins, se trouvaient réunis autour du ministre de la guerre.

Quand ces forces imposantes furent ainsi rassemblées sur le plateau de Staouëli, le Dey envoya l'ordre d'attaquer l'armée française, qui n'était pas aussi nombreuse, et de l'anéantir. L'idée d'une prochaine bataille remplit le camp de joie; tous les Mahométans étaient persuadés que, le lendemain, les troupes européennes seraient détruites jusqu'au dernier homme. Beaucoup d'Africains et de Turcs ne pouvaient contenir leur ardeur; ils s'élançaient par grosses troupes et allaient harceler leurs adversaires. Pendant ces escarmouches, qui entretenaient une fusillade continue, il se passa, dans l'armée indigène, un événement dont les suites devaient être des plus graves; il contribua fortement à la ruine de l'Islamisme en Algérie et à la victoire des Français.

Depuis le débarquement des Européens, le Dey avait mis leurs têtes à prix. Au commencement, on lui en apportait peu, et il payait chacune deux cents et deux cent cinquante francs, pour stimuler le zèle des soldats; mais quand les têtes se multiplièrent, il diminua la récompense. De quarante et cinquante dollars (2), il descendit d'abord à trente, puis à vingt, puis à dix, puis à cinq, et il finit par ne plus rien donner. On inscrivit seulement les noms des individus dans un livre, afin de les rémunérer après la conclusion de la guerre. Durant l'époque

(1) Les Mussabis sont une tribu laide, sale et grossière, établie sur les confins du Sahara, et qui s'occupe beaucoup de la traite des noirs. Au seizième siècle, ils prirent le fort dit *de l'Empereur*, et massacrèrent la garnison que Charles-Quint y avait mise. Depuis lors, ils jouissaient de grands privilèges; eux seuls, par exemple, avaient le droit de tenir des bains et des moulins publics à Alger. Au reste, les professions les plus lucratives leur étaient réservées. La tradition locale prétend que, vêtus en femmes, les Mozabites pénétrèrent dans les batteries espagnoles et en assassinèrent les canonniers.

(2) Le dollar vaut cinq francs.

où les têtes avaient encore une grande valeur, un janissaire tua d'un coup de feu un Kabyle, embusqué avec lui dans un buisson, pour aller vendre sa tête au pacha, comme celle d'un Français. Il croyait n'avoir été vu de personne, et se hâta de trancher le cou à sa victime. Mais d'autres Kabyles, blottis près de là, derrière des rochers, l'avaient aperçu, et, le défunt étant justement leur ami, ils se jetèrent sur le Turc avec des transports de rage, et l'eussent mis en pièces, si d'autres janissaires n'étaient venus à son secours. Les Kabyles demandaient une satisfaction éclatante, et voulaient que l'assassin fût exécuté immédiatement. Les Turcs s'efforcèrent de les apaiser; quand ils virent qu'ils n'y réussissaient point, ils proposèrent aux montagnards de conduire le meurtrier devant l'Aga-Efendi, pour qu'il fût du moins jugé d'après les lois turques. Les Kabyles y consentirent mais, voulurent mener eux-mêmes le coupable au ministre. Interrogé par celui-ci, le janissaire affirma qu'il n'avait point tué volontairement le Kabyle, que, le défunt ayant la tête nue, ses longs cheveux le lui avaient fait prendre pour un Français. L'Aga, qui était lui-même un Turc, déclara que, les choses ayant eu lieu de le sorte, le janissaire était innocent, et, afin de le soustraire à la fureur des montagnards, l'envoya dans la capitale. Après avoir commis cette injustice, il eut l'imprudence d'adresser aux Kabyles des paroles très-dures.

— C'est bien fait, leur dit-il, si l'on vous tue par mégarde; pourquoi ne portez-vous point des turbans, comme les autres sectateurs du Prophète ?

Cette iniquité, ces injures irritèrent si fort tous les Kabyles présents à l'armée, qu'ils résolurent de se venger des Turcs le plus tôt possible; et ils n'eurent pas besoin d'épier longtemps une occasion favorable.

Le lendemain matin, le soleil était à peine levé, lorsque Pfeiffer et les habitants restés dans la ville entendirent plusieurs coups de canon : c'était le signal de la bataille que le vent leur apportait de l'Ouest. Bientôt d'effroyables détonations résonnèrent du même côté. Aux salves de la grosse artillerie, succédait le sourd tonnerre de la fusillade. Cent mille

hommes étaient en présence. Vers dix heures du matin, un courrier arriva du champ de bataille ; il apportait au pacha la nouvelle que, de très-bonne heure, toute l'armée algérienne était sortie de ses lignes et avait attaqué avec emportement les Français; que, depuis lors, on montrait, de part et d'autre, une égale fureur; mais que, sans le moindre doute, avant le coucher du soleil, l'armée française serait vaincue et même exterminée. L'Émir, qui était dévoré d'inquiétude, éprouva des transports de joie en entendant ces paroles ; il fit au courrier des présents magnifiques. L'heureux message vola de bouche en bouche, et les Algériens célébraient d'avance leur prochaine victoire. Pfeiffer était peut-être le seul qui ne crut pas entièrement à cette nouvelle ; si quelques doutes lui venaient sur l'issue de la bataille, si les Français ne lui paraissaient point supérieurs à l'armée turque en nombre et en courage, il avait foi dans la tactique européenne, dans le génie militaire de la France. Jusqu'à onze heures du matin, le bruit de la bataille continua sans interruption ; mais alors, au grondement de l'artillerie et de la fusillade, succéda tout à coup un silence de mort. Les habitants de la ville crurent que l'armée française était battue, et que le massacre commençait. Pfeiffer entendit même plusieurs Algériens émettre le vœu qu'on ne les tuât pas tous, qu'on en amenât quelques-uns à Alger, pour leur couper les oreilles et les envoyer, ainsi mutilés, au Roi de France.

Quels furent donc le trouble et l'effroi, lorsque, dans l'après-midi, vers deux heures, les premiers fuyards indigènes apportèrent la nouvelle qu'à onze heures, au moment où la bataille était le plus acharnée, où la victoire commençait à se décider en faveur des musulmans, les Kabyles s'étaient soudain retirés, comme par suite d'une convention, et, prenant leur course, avaient tout renversé sur leur passage. Ce reflux d'hommes mit l'armée dans le plus grand désordre. Ils criaient : « Nous sommes vaincus, fuyons, sauve qui peut ! » et ils s'élançaient vers les montagnes (1). Les Français avaient profité de la circons-

(1) Cette grave circonstance est restée entièrement inconnue aux historiens fr

tance, et, pendant que les tambours battaient la charge, avaient escaladé les hauteurs de Staouëli, au cri de : *Vive le Roi !*

Ce mouvement acheva de jeter les troupes algériennes dans la confusion ; il leur devint tout-à-fait impossible de résister aux bayonnettes françaises, et chacun se sauva. On n'entendait que les mots : Scherr Allah ! Sutor Robbi ! Que Dieu ait pitié de nous ! que Dieu nous protége ! — Les Français tournèrent bientôt les canons turcs, dont ils venaient de s'emparer, contre les fuyards, augmentant ainsi leur précipitation et leur frayeur, portant à son comble le désordre de l'armée vaincue. Plusieurs batteries considérables, sept ou huit cents tentes, appartenant aux janissaires, où se trouvaient une foule de belles armes, de riches tapis, une grande quantité de vivres, de tabac et de café, tombèrent entre les mains des vainqueurs. Quelques milliers de bêtes de somme, qui portaient tout l'avoir des soldats turcs, et un nombre à peu près égal de moutons eurent le même sort (1) ; l'armée algérienne, peu d'heures auparavant si nombreuse et si redoutable, n'offrait plus que des bandes errantes, couvrant la campagne de ses débris. Les Arabes et les Kabyles gagnèrent, en toute hâte, les montagnes ; les Turcs et les habitants d'Alger se sauvèrent, frappés de consternation, dans la capitale. Ils amenaient avec eux beaucoup de blessés ; mais des milliers d'autres, sans compter les morts, restaient sur le champ de bataille. Un bon nombre d'entre eux se traînèrent jusqu'à des buissons, où ils se cachèrent, et où ils furent trouvés plus tard, soit par des mahométans, soit par des Français ; presque tous avaient cessé de vivre, et les bêtes féroces avaient mangé une partie de leurs chairs.

Le Dey tomba dans un accablement inexprimable ; si grande était la terreur des habitants, que beaucoup d'entre eux couraient çà et là, comme des fous, de rues en rues. D'autres de-

(1) Les soldats turcs veulent vivre à la guerre, comme s'ils étaient chez eux ; ils emportent donc toutes leurs armes, tous leurs vêtements, un lit, jusqu'à dix livres de café moulu, et trente ou cinquante livres même de tabacs ; le gouvernement est obligé de leur fournir les mulets et les chameaux nécessaires au transport de tant d'effets, de provisions.

mandaient, sous l'impression de leur désespoir, où étaient les infidèles, et si on allait tuer tous les musulmans. Près de Pfeiffer se trouvait un janissaire, intolérable fanfaron et archi-vaurien ; en ce moment, la peur l'avait guéri de son outrecuidance :

— Penses-tu, dit-il à Pfeiffer d'une voix tremblante, qu'on me laissera vivre, si j'embrasse incontinent la religion des Français ?

— Ta croyance, lui répondit l'Allemand, a donc bien peu de valeur pour toi, que tu es si prompt à l'abandonner ? Tu voulais, cependant, toujours me convertir,

La honte ferma la bouche au janissaire, et il s'éloigna.

Tout le monde, dans la ville, et Pfeiffer comme les autres, pensaient que les vainqueurs . jour même. Ils auraient pu le faire sans éprouver la moindre résistance. Les mahométans découragés disaient sans cesse : *Allah dan !* Cela vient de Dieu ! Or, quand un musulman se figure qu'il est tombé dans le malheur par un décret du sort, il se laisse mourir plutôt que de remuer un bras pour éloigner l'infortune. Ivre de joie et d'espérance, le médecin prêtait l'oreille, croyant toujours entendre le bruit des tambours et des trompettes français. Il monta plus de cent fois, avec sa lorgnette, sur la terrasse du château, afin de voir approcher ses libérateurs. Chaque fois, il redescendait plein de tristesse et d'inquiétude. Il ne pouvait s'expliquer le retard de l'armée victorieuse ; mais sa position devait changer, même avant que l'Algérie appartînt à de nouveaux maîtres.

Le ministre de la justice le fit appeler, en toute hâte, vers quatre heures. Le jeune praticien se rendit immédiatement à l'invitation ministérielle. Voici pourquoi il était mandé : le gouvernement lui confiait à lui, à lui seul, faute d'autre médecin, la tâche de panser les blessés, déposés dans les casernes. On le récompensait, d'avance, de cette effroyable besogne, par le don de la liberté.

Pfeiffer jugea indispensable de réunir, dans une seule caserne, la plus grande de toutes, les blessés qui étaient épars dans les

diverses constructions ; il n'aurait pu courir de l'une à l'autre pour leur donner des soins. Ils étaient au nombre de huit cent soixante ; sept cents autres, Turcs et Africains, mariés la plupart, occupaient certains monuments publics, ou gémissaient au fond de leurs demeures. A la demande de Pfeiffer, le ministre de la justice lui envoya les vieilles toiles déchirées, qui ne pouvaient plus servir à faire des tentes ; faute de mieux, le médecin les employa en forme de bandages. La charpie, bien entendu, lui manquait; il fallut qu'il ordonnât d'en préparer. Le ministre lui adjoignit, comme aides et infirmiers, vingt-et-un barbiers juifs et maures ; mais ces malheureux n'avaient ni les instruments ni l'adresse nécessaires pour panser les plaies : cinq seulement se façonnèrent assez vite ; on commanda au reste d'effiler de la charpie.

Une scène de désolation entourait Pfeiffer ; des gémissements s'élevaient de tous les points de l'édifice. Dans l'espace de quatre heures, il pansa deux cent quarante janissaires, leur retira, des membres, quatre vingt-quinze balles de fusil et deux morceaux de mitraille. Pendant qu'il soignait ceux-là, vingt-sept autres étaient morts, quelques-uns avaient même rendu le dernier soupir entre ses mains. Si jeune encore, il avait peine à soutenir le spectacle de tant de douleurs. Dans chaque pièce, se trouvaient, rangés côte à côte, trente, quarante et cinquante individus, presque tous grièvement blessés. Souvent, lorsqu'il était trempé de sueur, qu'il avait les reins brisés de fatigue et sentant les forces lui manquer, il se redressait pour prendre un peu de repos ; mais, durant ces courts intervalles, que de tristes incidents se produisaient autour de lui ! Là, des malheureux le suppliaient de venir à leur secours, d'adoucir leurs cruelles souffrances ; plus loin, des agonisants luttaient contre la mort avec des mouvements convulsifs et un râle affreux ; ici, les combattants, que ses premiers soins avaient soulagés, voulaient lui baiser la main, le remerciaient, et bénissaient la mère qui lui avait donné le jour, le professeur qui lui avait enseigné son art. Il frémissait de la dureté impitoyable que montraient infirmiers novices : sans doute, on les avait contraints de prêter leur aide ; mais cette contrainte n'excusait pas leur

vais vouloir et leur inhumanité. Frédéric fut réduit à employer la bastonnade pour leur donner du zèle, et à faire garder par les Turcs la porte de la caserne, pour ne pas être abandonné de ces tristes auxiliaires.

Quand vint le soir, plusieurs centaines d'Algériens n'avaient pas encore reçu le moindre soulagement; mais les forces du médecin ne lui permettaient pas de continuer un si rude travail; il fut obligé de dormir quelques heures. Un certain nombre de ses aides avaient déjà succombé à la fatigue, et s'étaient couchés entre les malades, sans que rien pût leur faire quitter leur position, ni interrompre leur sommeil. Les janissaires pansés conseillaient au jeune homme de prendre quelque repos; mais les autres le suppliaient, avec l'éloquence naturelle que donne la douleur, de ne point les laisser, toute la nuit, dans leur affreuse situation, lui assurant qu'ils mourraient au milieu des tortures. Le médecin fit un suprême effort; mais ses jambes ne pouvaient plus le soutenir, la tête lui tournait : il abandonna, plein de vertiges, le funèbre monument.

Il était dix heures du soir, quand il sortit de la caserne, et, pendant tout le temps qu'il y était resté, il n'avait rien appris de ce qui se passait au dehors. A la brune, l'Émir avait convoqué ses ministres, ses officiers et employés supérieurs pour tenir un divan; les ulémas turcs et arabes formaient une autre assemblée, dont il devait prendre les avis. A la suite de cette double délibération, le Dey et les ministres envoyèrent, dans toutes les directions, plus de trente courriers, avec des lettres, commandant aux troupes éparses de se réunir. On résolut de mettre le Fort-de-l'Empereur en état de défense (son nom lui venait de ce que les Espagnols en avaient construit une partie, du temps de Charles-Quint, et sous ses yeux). C'était le seul ouvrage militaire qui protégeât la ville du côté du sud. Il avait trois batteries superposées, dont chacune pouvait renfermer de quatre vingts à cent canons. Le jour de la bataille, quatre pièces en formaient toute l'artillerie; cinquante boulets et un quintal de poudre, toutes les munitions; une quarantaine d'hommes le gardaient, sans aucun approvisionnement de bouche. On y transporta, durant la nuit, un grand nombre de canons, de mortiers, de

boulets, une masse considérable de poudre, et des vivres en abondance. Deux mille hommes allèrent s'y installer sous la direction de l'Hassenatchi-Efendi.

La terreur des Algériens s'était dissipée : ils reprirent les armes et une grande activité régna dans la ville, jusqu'au point du jour. Des milliers d'individus en sortirent, avant l'aurore, sous la conduite des ulémas. Ils s'écriaient tous : « Nous sommes prêts à mourir pour le service de Dieu ! » Plusieurs troupes de Kabyles et d'Arabes les rejoignirent dans la matinée, de sorte qu'ils formèrent bientôt un corps de dix-huit ou vingt mille hommes. Ils allèrent au-devant des Français, qu'ils trouvèrent campés sur les plateaux de Staouëli et de Sidi-Chalif, où ils s'étaient fortifiés, à environ six lieues de la capitale. Ils semblaient ne plus vouloir faire un pas en avant. Ni les Turcs ni les Arabes ne pouvaient comprendre pourquoi ils ne marchaient point contre la ville. L'armée musulmane, forte de vingt et quelques mille hommes, obéissait maintenant aux ulémas; la direction suprême, néanmoins, en appartenait à Mustapha, bey de Titteri, le plus brave des généraux mahométans. Il évitait avec soin toute bataille rangée; mais, harcelant nuit et jour l'armée française, il lui causait de grandes pertes. On amenait constamment, dans la ville, des prisonniers de guerre, parmi lesquels se trouvaient des blessés; Pfeiffer était naturellement chargé de leur donner des soins. Il apprit, de leur bouche, que l'armée française restait immobile, parce que les vaisseaux qui portaient la grosse artillerie n'étaient point encore arrivés.

Enfin, les troupes européennes manifestèrent nettement le désir de pousser plus loin leurs avantages. Malgré la résistance continue des hordes africaines, malgré leurs escarmouches perpétuelles, les Français atteignirent, grâce à leur courage et à d'habiles manœuvres, une éminence d'où ils pouvaient canonner le Fort-de-l'Empereur. Une partie de la flotte s'approchait en même temps de la ville pour la bombarder. Dès ce moment, personne n'eut plus la certitude d'y vivre une minute : sur tous les points, on entendait siffler les projectiles; quelques maisons furent si maltraitées, qu'elles s'écroulèrent avec fracas. Dans leur désespoir, des troupes de femmes montaient, en gémissant,

sur les terrasses de leurs demeures, comme si elles eussent voulu inspirer aux ennemis de la clémence et de la pitié. Mais la canonnade tonnait sans relâche, et les forts algériens n'y répondaient que faiblement. Saisis de terreur, les Juifs avaient presque tous abandonné la ville et s'étaient réfugiés au milieu des montagnes qui l'environnent. Cette précaution ne mit en sûreté ni leur existence, ni leurs biens. Les Turcs les accusèrent de se rendre, la nuit, dans le camp des infidèles, et non-seulement de leur porter des vivres, mais de leur indiquer les meilleurs chemins et de leur apprendre tout ce qui se passait chez les Arabes. Ils tombèrent donc, un jour, sur eux, en massacrèrent un certain nombre et pillèrent le reste.

Vis-à-vis le Fort-de-l'Empereur, les Français avaient dressé, avec des gabions, une suite de batteries avantageusement situées. Un matin, les grosses pièces et les mortiers, qu'elles contenaient, se mirent à foudroyer la citadelle. Une fois ouvert, le feu ne se ralentit plus. La garnison, commandée par l'ancien maître du captif dont nous résumons la narration, se défendit vaillamment. Mais après sept heures de canonnade, les murs de la forteresse s'écroulèrent en grande partie; la moitié des combattants étaient morts. L'Hassenatchi ordonna de cesser le feu, et ses troupes abandonnèrent l'édifice qui menaçait ruine. Il resta seul avec quelques janissaires pour exécuter un projet désespéré. Du magasin à poudre de la citadelle jusqu'aux portes de la capitale, il disposa une longue traînée incendiaire : un turc y mit ensuite le feu en tirant un coup de pistolet. Quelques minutes plus tard, la majeure partie du château de l'Empereur sautait en l'air avec une détonation effroyable; personne dans la ville ne s'attendait à un pareil évènement; il causa une terreur d'autant plus profonde ! Le ministre croyait que les débris du fort tomberaient sur l'armée française et y produiraient d'affreux ravages; mais ses prévisions furent trompées. L'explosion ne blessa pas un seul européen; un épais nuage de fumée enveloppa seulement nos troupes. Une multitude de pierres énormes furent précipitées sur la ville, où leur chute détermina les accidents les plus graves. Comment décrire la surprise et l'effroi des habitants ? Au bruit de la canonnade et des pierres qui tom-

baient, succéda un silence de mort. Puis s'éleva une clameur générale; des milliers de personnes mutilées poussaient des hurlements de douleur; les femmes, les enfants montaient sur les toits en jetant des cris d'épouvante. Les hommes s'élancèrent, pleins de désespoir, vers la Casbah, pour exiger du Dey qu'il entamât des négociations avec l'ennemi. Mais Hussein ne montra pas la plus légère crainte ; il répondit fièrement à ses sujets :

« Aussi longtemps que mon Palais sera debout, je ne traiterai point avec les soldats de la France ! J'aime mieux faire sauter la Casbah et toute la ville que de me soumettre. »

Cette réponse énergique augmenta la consternation des habitants : ils n'ignoraient point que les commandants des forts avaient reçu l'ordre d'imiter l'Hassenatchi-Efendi, quand ils ne pourraient plus tenir.

Quelques-uns des ministres, tous les employés et officiers, tous les ulémas et les principaux marchands se réunirent alors en conseil : ils décidèrent qu'il fallait négocier immédiatement avec les Français. Le ministre de la marine expédia, en conséquence, un parlementaire, dans une chaloupe, vers la flotte européenne, qui, après avoir un moment laissé respirer la ville, s'en approchait de nouveau pour continuer le bombardement. L'Amiral ne voulut rien entendre.

« Si le pacha ne se rend point immédiatement au général en chef de l'armée de terre, je recommence le feu ! »

Cette réponse fut la seule qu'on put obtenir de lui.

Le Dey céda enfin aux observations et aux prières de son entourage. Il dépêcha vers le maréchal Bourmont un parlementaire, chargé d'entamer des négociations. Mais celui-là ne fut pas plus heureux que l'autre. Le commandant de l'armée française répliqua qu'il était trop tard pour traiter, attendu que le sort de la ville dépendait maintenant de lui ; le pacha n'avait donc plus qu'une chose à faire, c'était de se rendre sans conditions, et de mettre son espoir dans la générosité des vainqueurs. Une troisième démarche fut alors tentée : le prince demandait

pour lui et pour la ville certaines garanties, menaçant de la faire sauter en cas de refus.

Qu'on se représente la situation de Pfeiffer ! Avoir tant désiré la victoire des Français, toucher au terme de sa captivité, voir déjà luire l'heure de sa délivrance, et être menacé de sauter avec la ville !

Heureusement M. de Bourmont voulut bien accorder à l'émir une capitulation militaire : il garantit au prince et aux habitants qu'ils auraient la vie sauve, qu'on respecterait leurs propriétés particulières, qu'on ne pénétrerait point dans les harems, et qu'on laisserait chacun exercer librement sa religion. En échange, les Algériens devaient livrer aux Français tous leurs forts, toutes leurs places de guerre et tous leurs monuments publics.

Cette convention ayant été faite dans l'après-midi, les canons cessèrent de tonner, et la lutte se trouva terminée. La flotte française prit possession du havre, l'armée, de toutes les hauteurs, et les soldats campèrent sous les murs de la ville. On voyait approcher leurs drapeaux victorieux, on entendait leur musique de fête; le lendemain matin, devait avoir lieu leur entrée solennelle.

Durant cette après-midi, le gouvernement algérien tomba dans une complète dissolution : il avait bravé l'Europe pendant des siècles, mais son heure était venue. Le Dey et ses ministres abandonnèrent leurs palais pour des maisons particulières; tous les employés, tous les gardiens quittèrent leurs postes; les prêtres même désertèrent leurs mosquées, puis se glissèrent au fond de leurs harems. Des esclaves, qui n'avaient pas franchi le seuil des habitations pendant plusieurs années, se promenèrent librement dans les rues. Partout régnaient l'indépendance et l'égalité, car il n'y avait plus ni maîtres ni serviteurs.

Profitant de ce que personne ne pouvait les commander, les janissaires, qui gardaient les portes de l'hôpital, suspendirent leurs service; les infirmiers, n'étant plus retenus, s'échappèrent à leur tour, et les malades restèrent privés de tout soin. Pfeiffer, complètement abandonné, trouva sa position d'autant plus pénible qu'on lui avait apporté, le jour même, du Fort-de-l'Empereur, un grand nombre de blessés, à deux desquels il avait

dû amputer une jambe. Mais l'espoir que les chirurgiens français lui viendraient en aide, le lendemain, consola le brave jeune homme, et soutint le courage de ses malades.

Le soir, les prêtres turcs réunirent les janissaires dans une grande caserne, pour délibérer ensemble et voir s'il n'existait plus aucun moyen de sauver leur patrie. Deux mille individus composaient l'assemblée. Après maints discours et maintes disputes, qui n'amenaient aucune solution, le grand muphti demanda s'il ne vaudrait pas mieux, le lendemain, au lever du soleil, se frayer un passage à travers les ennemis et chercher un refuge dans l'intérieur des terres, que de rendre les armes et de se livrer aux Français. Une partie des janissaires se déclara pour ce projet héroïque ; mais la majorité ne l'approuva point, et se réunit aux habitants, qui s'efforçaient d'empêcher, par tous les moyens, une tentative désespérée. Elle exciterait, disaient-ils justement, la colère des Européens, mettrait en péril leur vie et leurs propriétés, la vie de leurs femmes et de leurs enfants. La proposition du grand muphti, dont le pacha n'avait point connaissance et qui aurait violé toutes les clauses de la capitulation, échoua enfin contre le plus grand nombre, et ce fut un bonheur pour la ville.

Alfred MICHIEL.

(A suivre.)

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE

DE

L'OCCUPATION ESPAGNOLE

EN AFRIQUE

(1506 - 1574)

(Suite. — Voir les nos 109, 110, 111, 112, 113 et 114)

Barberousse s'est enfui, comme je viens de le dire, avec les autres corsaires. Si nous devons croire ce que nous ont appris plusieurs esclaves qui se sont échappés, les Turcs sont encore 5,000, trois mille fantassins et deux mille cavaliers, mais ils manquent de tout : ils sont sans vivres, sans eau, et les Arabes se sont mis à leur poursuite, comme ils font après toute armée en déroute. Un grand nombre d'entre eux, accablés par la chaleur, sont morts de soif.

On ne connaît pas le chemin qu'a pris Barberousse. Quelques-uns pensent qu'il cherchera à gagner Alger par terre, et, à cause de cela, nous avons donné ordre au capitaine de la galiote que vous avez envoyée pour prendre part à l'expédition, de retourner à Bougie et de vous remettre cette lettre. Informez le plus tôt possible Ben el Kadi (1), qui est l'ennemi de

(1) Ahmed ben el Kadi, *roi* de Koukou.

Barberousse, et les autres cheikhs du pays, de ce qui est arrivé, ainsi que de la fuite des Turcs, et faites en sorte qu'ils se réunissent pour fermer à Barberousse le chemin d'Alger, si, en effet, il essaie de se sauver par terre, et pour lui faire le plus de mal qu'ils pourront. On dit qu'il serait facile de l'empêcher de passer, en occupant une montagne voisine de Koukô (1), ce qui l'obligerait à faire un très-grand détour.

Faites dans ce but tout ce qui vous sera possible, et agissez promptement. Vous me ferez connaître les mesures que vous aurez cru devoir prendre et ce que vous aurez appris relativement à la marche de Barberousse (2).

LI.

MÉMOIRE SUR L'ENTREPRISE D'ALGER (3).

Sans date (le.... juillet 1535)

(Arch. de Simancas. — » —).

Toutes les fois que Votre Majesté a bien voulu me parler de

(1) Sans doute, le Djebel Djerjera, le *Mous Ferratus* des anciens, où se trouve le fameux défilé des *Bibân* ou Portes de Fer.

(2) On sait que Khaïr ed Dîn n'essaya pas de gagner Alger par terre. Il avait pris ses précautions et laissé quinze de ses galères à Bône, mouillées à l'embouchure de la Seybouse ; ce fut par là qu'il s'enfuit. Le frère Juan de Iribès, dans sa relation de la conquête de Tunis par Khaïr ed Dîn, parle de ces quinze galères, et on s'étonne que l'empereur ne fit pas occuper ce point important, avant de se présenter devant la Goulette. Lorsqu'il y songea, il était trop tard.

(3) Après la prise de Tunis, la question de poursuivre Khair ed Dîn, jusque dans Alger fut sérieusement agitée dans le conseil. L'empereur, dit Rotalier, qui, à cette occasion, cite Sandoval et les papiers d'état du cardinal de Granvelle, eut un moment le désir de se porter rapidement sur Alger, et d'attaquer Barberousse, sans lui donner le temps de se reconnaître. Ce projet était plein de sagesse, et ce fut une grande faute de ne pas l'exécuter. Les succès passés de Pedro Navarro sur les côtes d'Afrique avaient assez appris combien il était important d'agir contre les Maures avec vigueur et promptitude ; il est probable qu'Alger, intimidé par la victoire de l'empereur, n'eût point osé résister.

en cas de besoin; et, de cette manière, Barberousse, bloqué dans Alger, ne pourra plus courir la mer et causer du dommage aux royaumes et vassaux de Votre Majesté.

Il arrivera aussi que, les moyens lui manquant pour compléter ses chiourmes et se procurer de l'argent et des vivres, le temps amènera de lui-même sa déconfiture. Il est une chose certaine : c'est qu'Alger, avec ses seules ressources, ne peut pas subvenir aux dépenses des troupes que Barberousse tient à sa solde. Cela n'empêchera pas, d'ailleurs, Votre Majesté, quoique absente, de s'occuper des affaires d'Italie ; Dieu lui a donné un pouvoir assez grand pour qu'elle puisse suffire à tout, et elle le pourra, grâce aux nombreux subsides que chaque jour lui fournissent ses royaumes d'Espagne (1).

LII.

AVIS DONNÉ A TUNIS A SA MAJESTÉ SUR CE QU'IL SERAIT POSSIBLE DE FAIRE AVEC LA FLOTTE POUR NUIRE AUX ENNEMIS.

... juillet 1535.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 462).

De Tunis, Votre Majesté pourrait se rendre à Bizerte. C'est une ville de mille feux, assez forte, et qui a une rivière où les fustes peuvent entrer. Les corsaires de cette ville faisant un grand mal en Sicile et dans les îles Baléares, il conviendrait de la ruiner, de manière à la rendre inhabitable.

Sa Majesté irait ensuite à Bône, où l'on compte environ trois mille feux. La ville a, comme Bizerte, une rivière où les galères peuvent entrer et même hiverner. C'est une place forte, et il faudrait l'occuper, en raison surtout de la rivière.

(1) Ce mémoire est écrit avec une rare concision. On y remarque aussi une grande réserve dans le langage. Comme on l'a vu, l'auteur expose les difficultés que présente l'entreprise d'Alger : l'artillerie espagnole laisse beaucoup à désirer, on manque de vivres, et la saison n'est pas sûre. Il se montre surtout préoccupé des dangers que pourrait courir l'empereur. Il y a, dans ce mémoire, comme un pressentiment du désastre qui attendait Charles-Quint, quelques années plus tard, sous les murs d'Alger.

De Bône, Sa Majesté se rendrait à Kollo, ville toute en faubourgs, et construite sur un cap qui se prolonge assez loin dans la mer. Il y a un hâvre de chaque côté du promontoire, où les galères peuvent mouiller très-près de la côte. Kollo étant le port de Constantine, ses habitants, au nombre de mille, sont tous marchands.

De Kollo, Sa Majesté pourrait aller à Djidjel, village de quatre cents habitants, situé sur une langue de terre, dont l'entrée est très-étroite et facile à défendre ; les galères peuvent hiverner dans le port. On fait sur la côte la pêche du corail. Plusieurs marchands catalans offrent de s'établir à Djidjel et de s'y maintenir contre les Maures, si on veut bien leur accorder la franchise de la pêche. C'est du port de Djidjel que partit Barberousse, lorsqu'il vint s'installer à Alger, et sa flotte y passait l'hiver avant la construction du môle de cette ville.

Sa Majesté visitera ensuite Tedlès, ville de mille feux, dont les murailles tombent en ruines, et Bresk, qui ne compte que sept cents habitants. Cette place n'a plus d'enceinte, un tremblement de terre l'ayant renversée, il y a quatre ans (1). La flotte pourrait mettre à sac ces deux ports.

De Bresk, Sa Majesté irait à Mostaganem, ville qui appartient au roi de Tlemsên. Les habitants, enrichis par le commerce, sont au nombre de quatre mille. La place n'étant éloignée de la mer que de six cents pas, pourrait être facilement canonnée par l'artillerie des Gardes. Mazagran, située a trois milles de Mostaganem, est à une distance un peu plus grande de la mer.

Ceci fait jusqu'à la fin de septembre, temps suffisant et favorable, toute l'armée irait débarquer au port de Harchgoun et se rendrait par terre à Tlemsên, qui n'est qu'à six lieues de là (2), avec une rivière en amont et une route commode. On mettrait la

(1) « Brisca es un lugar de 700 vezinos, metido en la mar, sin cerca, que se le cayo de un terremoto que hubo habrà cuatro anos. »

(2) L'ancienne lieue espagnole était de près de huit kilomètres.

ville à sac, et l'armée s'y installerait pour l'hiver. Le pillage de la ville satisferait les soldats et leur servirait de paie ; et, comme le royaume de Tlemsên est très-fertile en blé et que le bétail y abonde, l'armée ne manquerait pas de vivres pendant l'hiver. De cette manière, on parviendrait à châtier le roi de Tlemsên, que protége Barberousse et qui s'est fait son vassal ; puis, lorsque l'armée quitterait la ville, on la laisserait au frère du roi qui est bon serviteur de Sa Majesté.

LIII.

TRAITÉ DE PAIX ENTRE L'EMPEREUR CHARLES-QUINT ET LE ROI DE TUNIS.

6 août 1535.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 462).

A tous ceux qui ces présentes verront soit notoire, comme au jour de cette date, que

Entre le très-haut, très-excellent et très-puissant prince Don Carlos, par la divine clémence, empereur des Romains, toujours auguste, roi d'Allemagne, des Espagnes, des Deux-Siciles, de Jérusalem, etc....., et Mouleï Hacen, roi de Tunis, etc. (1).

Ont été faits et arrêtés les articles suivants :

Premièrement, le dit roi de Tunis reconnait avoir été dépossédé de son royaume par Khair ed Din Pacha, surnommé Bar-

(1) Cet acte important a été publié en langue françai·, dans la collection des documents inédits sur l'histoire de France (*Papiers d'Etat du cardinal de Granvelle*, t. II, p. 368-377). On a comparé avec soin les deux documents : la version espagnole est plus complète que la traduction française. La teneur de ce traité est curieuse ; les précautions minutieuses et surabondantes, qu'il accuse, nous font connaître que l'empereur n'avait pas une bien grande confiance dans la bonne foi du roi de Tunis. On trouve dans Sandoval L. xxii) un extrait assez étendu de ce même traité.

berousse, naturel de Turquie, lequel a envahi et occupé le dit royaume tyranniquement, par des moyens pervers, en usant de cruauté et de violence envers les sujets du dit royaume ; que lui, roi de Tunis, il était chassé et exilé, sans espoir aucun de recouvrer son royaume, sinon par la volonté et la clémence du Dieu tout-puissant ; que le dit seigneur empereur est venu avec une puissante armée de chrétiens, pour châtier et renverser le dit Barberousse, et pour venger le roi, qui s'est remis aux mains de sa dite Majesté impériale, sa dernière espérance ; que, par la force des armes, Sa Majesté s'est emparée de la place et forteresse de la Goulette, laquelle, fortifiée et bien approvisionnée, était défendue par un grand nombre de Turcs et autres gens et par une nombreuse artillerie ; et que successivement, après avoir vaincu et défait, dans divers combats et en bataille rangée, le dit Barberousse, et avoir pris de vive force la ville de Tunis, l'empereur l'a rendue, ainsi que le royaume, au dit roi de Tunis, avec promesse de sa protection et de son assistance pour soumettre ses sujets.

Pour ces causes, le roi s'est engagé et a consenti, de son propre mouvement, à remettre en pleine et entière liberté tous les chrétiens, hommes, femmes et enfants, qui sont ou seraient détenus prisonniers, esclaves ou serfs dans la ville et dans son royaume, pour quelque motif que ce soit ou puisse être ; et cela, libéralement, franchement et volontairement, sans demander, exiger ou prendre aucune chose aux dits captifs et esclaves, ni permettre ou souffrir qu'il leur soit fait aucun mauvais traitement ; il devra, au contraire, les aider et assister dans leurs traversée et retour sur les terres de la chrétienté. Le tout avec bonne foi (1).

(1) En marge est écrit : « Su Majestad impérial redimio en la dicha empresa XXII mil cautivos ». — Cette note ne donne pas le chiffre exact des chrétiens qui furent délivrés. L'empereur dit lui-même, dans une lettre à son ambassadeur en France, que nous avons déjà citée, qu'il fit mettre en liberté dix-huit à vingt mille captifs, tant de ses sujets que de diverses autres nations : dans ce nombre, il n'y avait que 71 Français.

En outre, le roi de Tunis s'est engagé et a consenti, s'engage et consent, pour lui et pour ses héritiers et successeurs, rois du royaume de Tunis, dès à présent et pour toujours, à ne jamais détenir comme esclave, dans son royaume, pour quelque cause que ce soit, aucun chrétien, homme, femme ou enfant, tant de l'empire romain, nations et terres qui en dépendent, que des royaumes et domaines patrimoniaux que possède ou possèdera l'empereur, soit de l'Espagne, du royaume de Naples, de la Sicile et autres îles, des états de la Basse-Allemagne, de la Bourgogne et des pays de la maison d'Autriche, appartenant au sérénissime roi des Romains, frère de Sa Majesté Impériale.

Et pareillement, Sa Majesté s'engage à ce que, dans les états de l'empire et dans ses royaumes, comme dans les possessions du roi des Romains, son frère, aucun sujet du roi de Tunis ne puisse être fait esclave. Ainsi le dit seigneur empereur et le dit seigneur roi de Tunis et leurs héritiers feront garder, observer et durer à perpétuité et inviolablement le présent article.

De même, le roi de Tunis, ainsi que ses successeurs et héritiers, permettront que, dès à présent et pour toujours, les chrétiens puissent venir, vivre et résider dans le royaume de Tunis, en restant fidèles à la foi chrétienne, sans être troublés ou molestés directement ni indirectement ; que les églises des dits chrétiens, tant de religieux que d'autres, soient entretenues et réparées sans opposition et sans aucun empêchement ; et que les dits chrétiens puissent fonder et faire construire d'autres églises, quand ils le voudront, selon leur dévotion, et dans les lieux où ils auront leurs maisons et demeures. De plus, le dit roi de Tunis ne recevra et n'accueillera dans son royaume aucuns maures, nouvellement convertis, sujets de Sa Majesté impériale, tant de Valence et de Grenade que de tout autre royaume ou pays de Sa Majesté, et ne les autorisera à y venir et demeurer ; au contraire, il les expulsera et les fera expulser entièrement par ses officiers, les tenant et faisant tenir comme ennemis, et ordonnant de procéder contre eux comme tels, toutes les fois qu'ils viendront ou se trouveront dans son royaume pour y résider ou faire le commerce, à moins que ce ne soit de l'exprès commandement de Sa Majesté impériale, lequel sera constaté

par ses lettres patentes ou par celles de ses vices-rois, lieutenants ou capitaines-généraux.

Comme il existe des points fortifiés sur la frontière et le littoral de ce royaume, qui ont été pris et occupés par Barberousse, tels que Bône, Bizerte, Africa et d'autres, au moyen desquels le dit Barberousse pourrait continuer les actes de piraterie et de violence qu'il a exercés jusqu'à ce jour contre les chrétiens, porter préjudice au seigneur roi et à ses successeurs, fomenter des troubles dans le royaume de Tunis ; et comme le dit roi ne saurait recouvrer ces points fortifiés, en raison des dommages et pertes considérables que lui a causés Barberousse, en pillant et s'appropriant ses trésors, le roi a consenti expressément et accordé, consent et accorde que toutes les places fortes ou lieux maritimes que Sa Majesté impériale jugerait à propos de prendre, maintenant ou plus tard, pendant qu'ils sont au pouvoir de Barberousse ou d'autres Turcs, soient et demeurent avec leurs dépendances à Sa Majesté et à ses successeurs en toute prééminence ; en même temps le roi abandonne, cède et transmet, purement et à perpétuité, dès à présent et pour l'avenir, au dit seigneur empereur, qui les admet pour lui et pour ses successeurs, les revenus, profits, bénéfices et tous les droits, quels qu'ils soient, que le dit roi ou ses héritiers avaient, afin que l'empereur les ait, tienne et possède en entier et pacifiquement, pour la sécurité du royaume de Tunis, et afin d'obvier aux inconvénients qui d'autre manière pourraient résulter pour la chrétienté, les royaumes, pays et sujets maritimes de Sa Majesté.

Considérant que l'expérience a démontré qu'il importe grandement et nécessairement de conserver le fort de la Goulette, à la faveur duquel Barberousse s'est rendu maître de la ville de Tunis et successivement du royaume ; — considérant qu'il avait réuni et logé, dans la dite forteresse, une grande partie de ses forces pour la garder et défendre, et de la sorte se maintenir dans le royaume, et que, si l'on n'avait pas soin de fortifier, approvisionner et préserver le dit lieu de la Goulette, Barberousse, avec l'assistance des Turcs et de tous autres, pourrait s'en emparer de nouveau, par mer ou par terre, et remettre en

péril les états du roi de Tunis, lequel n'a aucun moyen de le fortifier et défendre ; — considérant qu'il en résulterait, non-seulement pour le roi, mais encore pour toute la chrétienté et particulièrement pour Sa Majesté impériale et ses royaumes, possessions et sujets, autant et plus de dommages que n'en ont déjà occasionnés l'usurpation et l'occupation du royaume de Tunis par Barberousse, dommages qui auraient été bien plus grands encore sans le secours efficace de Sa Majesté impériale ; — considérant aussi que Sa Majesté, par la force de ses armes, avec grand danger, dommage et perte de ses troupes et au prix d'énormes dépenses, a conquis la dite Goulette, laquelle lui appartient par le droit de la guerre ;

Pour ces causes et d'autres, le dit seigneur roi a cédé, abandonné et tranféré, comme par le présent il cède, abandonne et transfère, en son nom et celui de ses héritiers, au dit seigneur empereur, qui accepte pour lui et les siens tous les droits, quels qu'ils soient, que le dit roi et ses héritiers tiennent, peuvent et pourraient prétendre et contester comme leur appartenant, et ce, pour le présent et pour l'avenir, sur la dite place de la Goulette, avec toutes ses dépendances intérieures et extérieures, et deux milles d'étendue à l'alentour, en y comprenant la tour de l'Eau, sous la condition que la garnison de la Goulette n'empêchera pas les habitants du cap de Carthage de venir prendre de l'eau aux puits qui sont voisins de la dite tour, lesquels puits devront être considérés comme une de ses dépendances.

Le dit roi veut et permet que l'empereur puisse fortifier la dite place dans les limites ci-dessus spécifiées, et qu'il la tienne et possède à perpétuité, avec ses appartenances, pour lui et ses héritiers. Il consent aussi à ce que la navigation soit libre pour tous navires, quels qu'ils soient, et en tel nombre que voudra Sa Majesté, depuis la Goulette, par l'étang et le canal conduisant à Tunis et à la darse qui est auprès, et à ce que les gens appartenant à sa Majesté impériale ou à ses successeurs, qui tiendront garnison dans la Goulette, puissent aller et venir et résider dans la dite ville de Tunis et dans tout le royaume, pour y acheter à un prix raisonnable les vivres et autres approvisionnements nécessaires à la dite forteresse et à sa garnison, le tout franche-

ment, librement, pacifiquement, sans opposition, et sans payer aucune taxe, gabelle ou droit ancien et nouveau.

Toutefois, il est convenu que, si les dites gens veulent trafiquer ou vendre aucunes marchandises, ils devront payer les droits accoutumés, et que, pour cet objet, les personnes députées par le gouverneur et capitaine de la Goulette pourront seules venir à Tunis ; en cas de fraude ou d'abus, ou si les personnes désignées pour se rendre à Tunis commettent quelque délit ou autre acte répréhensible, le dit gouverneur et capitaine de la Goulette les fera punir conformément à la justice, et ces personnes encourront et subiront les peines établies, dans le dit royaume, contre ceux qui se rendent coupables de fraudes dans le transport et le commerce des marchandises ; le dit gouverneur et capitaine de la Goulette devra prêter serment de garder et faire observer les présents articles.

En outre, il a été convenu que le trafic de toutes les marchandises se ferait auprès de la dite place de la Goulette, comme auparavant, au profit du seigneur roi et de ses successeurs, sans qu'il y soit apporté ni trouble ni empêchement de la part de ceux qui auront autorité dans la forteresse, lesquels devront, au contraire, prêter leur assistance et appui à cet effet. Les taxes, impositions et autres droits de douane sur les marchandises et le trafic par mer seront recouvrés pour compte du dit roi et de ses héritiers, et, sur le produit net, avant toutes choses, il sera prélevé, chaque année, la somme de douze mille ducats d'or qui seront payés, à partir de ce jour, en deux termes :

Le premier, le jour de saint Jacques, c'est-à-dire le 25 juillet ;

Le second, à la fin du mois de janvier,

à raison de six mille ducats à chaque terme. Le premier terme commençant à courir au mois de janvier de l'année prochaine 1536, le premier paiement devra avoir lieu le jour de saint Jacques de la même année, et les autres successivement à leur échéance. Ceux qui seront chargés de recouvrer et percevoir les dits droits et impositions seront tenus d'effectuer les paiements

aux dits termes, et, s'ils y manquent, le gouverneur et capitaine de la Goulette pourra, pleinement et de sa propre autorité, procéder incontinent au recouvrement, perception et administration des dits droits, et contraindra, au nom du roi, et de fait, les dits receveurs à payer la dite somme d'un terme à l'autre.

De plus, le commerce, trafic et vente de tout le corail qui sera transporté sur le dit marché est expressément et spécialement réservé à l'empereur et à ses héritiers à perpétuité, et ce, pour le compte et au profit de Sa Majesté et de ses successeurs, par les soins de la personne qu'elle aura désignée, sans que nulle autre que la dite personne puisse faire commerce ou trafic du dit corail.

Il a été aussi convenu qu'il y aura à l'avenir un consul et juge commissionné, envoyé par Sa Majesté impériale, pour connaître, juger et décider toutes les contestations entre les sujets de Sa Majesté, à quelque royaume qu'ils appartiennent, traitant et faisant le commerce dans cette partie de l'Afrique ; le dit consul rendra la justice et la fera rendre sans empêchement aucun du roi de Tunis ou de ses officiers, qui ne devront se mêler en rien et n'intervenir en aucune manière dans ces jugements, contre lesquels il n'y aura aucun recours.

Le roi de Tunis, reconnaissant le signalé service que lui a rendu Sa Majesté impériale, et combien il lui importe d'avoir et de conserver le seigneur empereur et ses successeurs pour protecteurs et défenseurs de ses états, a consenti et promis, consent et promet, pour lui et pour ses héritiers, de donner et livrer, chaque année, au seigneur empereur et à ses successeurs, rois d'Espagne, et, en leur nom, au gouverneur et capitaine de la Goulette, le jour de la fête de saint Jacques, laquelle se célèbre le 25 juillet, six bons chevaux mauresques et douze faucons, en perpétuel et sincère témoignage et reconnaissance du bienfait reçu, sous peine, s'il ne les donne, d'avoir à payer à l'empereur : la première fois, cinquante mille ducats d'or ; la seconde, cent mille ; et, pour la troisième, de voir son royaume confisqué au profit de l'empereur et de ses successeurs, rois d'Espagne, qui pourront s'en emparer et l'occuper de leur propre autorité.

Le roi de Tunis promet encore, pour lui et pour ses héritiers,

de ne faire aucun traité, convention ou alliance avec princes, communautés ou autres états quelconques, soit chrétiens, turcs ou autres, au préjudice direct ou indirect du dit empereur, de ses successeurs et de ses royaumes, possessions et sujets ; et, dans tout traité, convention ou négociation, de garder et faire garder les droits du seigneur empereur, de ses royaumes, états et vassaux, et d'avertir, de temps à autre, le dit seigneur empereur de tout ce qu'il verra, apprendra ou entendra comme pouvant intéresser son honneur et la prospérité de ses royaumes et vassaux, et cela sincèrement et de bonne foi.

De même, Sa Majesté impériale s'engage à ne faire ni conclure aucun traité au préjudice du roi de Tunis et de son royaume, et à lui donner avis de ce qu'il saura être important pour le bien et l'avantage de son royaume, et pour empêcher qu'il lui soit causé aucun dommage.

De plus, il a été convenu, entre les dits empereur et roi, pour eux, leurs héritiers et leurs successeurs, qu'il y aura mutuellement et constamment entre eux et leurs royaumes, possessions et sujets, bon et pacifique voisinage, avec libre commerce, par terre et par mer, de toutes les marchandises licites et permises ; et, que les vassaux de l'empereur et du roi pourront aller, venir, demeurer et trafiquer réciproquement dans les royaumes, pays et dépendances de chacune des parties contractantes, en toute sécurité, liberté et bonne foi.

Le roi de Tunis et ses successeurs, rois du dit royaume, n'accueilleront, n'aideront et n'assisteront, au moyen de vivres ou de toute autre manière, les corsaires et pirates qui viennent par mer dans ses ports, ni tous autres qui seraient ennemis de Sa Majesté impériale, ni les gens qui chercheraient à occasionner quelque dommage à ses royaumes, possessions et vassaux ; au contraire, le dit roi et ses successeurs feront tout ce qui sera en leur pouvoir pour les châtier et détruire ; promettant, le dit seigneur empereur et le dit roi de Tunis, chacun d'eux respectivement et individuellement, sur leur foi de prince et sur leur honneur, et en engageant tous leurs biens, quels qu'ils soient, et ceux de leurs successeurs, d'observer, maintenir et accomplir, inviolablement et perpétuellement, toutes les conditions ci-

dessus et chacune d'elles, le tout de bonne foi, et de ne jamais entreprendre ni souffrir chose qui y porte atteinte.

En témoignage de quoi et pour que le présent traité soit à perpétuité stable et invariable, ledit empereur et ledit roi de Tunis ont signé de leurs noms et seings quatre expéditions dudit traité, deux en langue castillane et deux en langue arabe, et ont fait apposer leurs sceaux sur lesdites expéditions, deux devant rester ès-mains du seigneur empereur et de ses successeurs, et les deux autres ès-mains du roi de Tunis et des siens; lesquelles expéditions ont été rédigées et échangées dans la tente de sa Majesté Impériale, dans son camp situé auprès du fort de l'Eau, à deux mille de la Goulette, le six du mois d'août de l'année mil cinq cent trente-cinq de la naissance de Jésus-Christ, selon la manière de compter des chrétiens, et, selon les Maures, le sixième jour de la lune du mois de zaphar de l'année neuf cent quarante-deux de l'hégire, étant présents, pour être témoins, et, à cet effet, mandés et appelés :

Messer Nicolas Perrenot, seigneur de Granvelle, du conseil d'Etat de l'Empereur;
Le capitaine Alvar Gomez de Horosco el Zagal;
Mohamed Tate, maure et serviteur du roi de Tunis;
Ahmed Gamarazan, id.
Abderrahman, id.

MOI LE ROI.

Pour plus grand éclaircissement et déclaration des intentions desdits empereur et roi, il est expressément convenu entre eux que dorénavant ledit seigneur empereur, ses successeurs et héritiers ne pourront occuper de force ni acquérir d'aucune manière terres, forteresses ou villes de ce royaume que possède ledit roi de Tunis ou qui seront possédées par lui ou ses héritiers et successeurs, le présent traité étant fidèlement gardé et observé par eux; moyennant quoi, le roi de Tunis, indépendamment de ce qui est stipulé plus haut, relativement à la ville, territoire et forteresse d'Africa, a expressément consenti et accordé qu'au cas où ladite place d'Africa viendrait à rentrer au pouvoir dudit roi

de Tunis, soit par la force des armes ou de toute autre manière, ledit seigneur empereur pourra toujours disposer entièrement, suivant son bon plaisir et sa volonté, de ladite ville d'Africa, et, s'il lui convient, la garder pour lui et pour ses successeurs, rois et reines d'Espagne.

Fait au lieu, jour, mois et an susdits, en présence des mêmes témoins.

. . . . (1)

Moi, Francisco de los Cobos, grand commandeur de Léon, secrétaire et conseiller du seigneur empereur, j'atteste qu'en ma présence et celle d'Abraham Almazarati, secrétaire du roi de Tunis, et en présence des témoins ci-dessus nommés, lesdits seigneurs empereur et roi ont signé de leurs mains et seings le présent traité, en quadruple expédition, deux en langues castillane, et deux en langue arabe.

Etant interprètes, pour attester, ainsi qu'ils l'ont fait, le contenu des deux expéditions en langue castillane au roi de Tunis et aux témoins maures, et les deux expéditions en langue arabe au seigneur empereur et aux témoins chrétiens :

Le capitaine Alvar Gomez de Horosco el Zagal;
Frère Barthelemy de los Angeles;
Frère Diego Valentin, religieux de l'observance de Saint-François;

Lesquels ayant, par ordre de l'empereur, interpellé ledit roi de Tunis, il fut par lui répondu qu'il tenait lesdits interprètes pour fidèles et dignes de confiance, lorsqu'ils disaient, affirmaient et certifiaient que la substance des quatre expéditions, deux en langue castillane et deux en arabe, contenaient toutes les quatre la même chose; ledit roi de Tunis, ayant d'abord entendu la lecture du traité écrit en langue castillane, au moyen de la traduction et déclaration desdits interprètes, et lu celui

(1) Les paragraphes qui suivent ne se trouvent pas dans la traduction française donnée par le cardinal de Granvelle.

qui est écrit en arabe, avant que lesdits seigneurs empereur et roi se réunissent pour l'accepter, et l'avoir ensuite entendu lire par son secrétaire, en présence de Sa Majesté et des susdits témoins, a déclaré qu'il tenait ledit traité pour bien et dûment compris, et qu'il l'avait accepté, comme il l'acceptait, de son plein gré, avec sa propre et libre volonté, confessant que toujours. . . . . (1) Sa Majesté avait reçu ; et lesdits seigneurs empereur et roi jurèrent solennellement, l'empereur, en posant la main sur la croix, et le roi de Tunis, suivant la coutume des Maures, de garder et observer tous les articles du présent traité et de n'y contrevenir jamais en aucun point.

Et de même, par ordre de l'empereur, Bernardino de Mendoza, nommé gouverneur et capitaine de la Goulette et ayant reçu commission de Sa Majesté, a prêté serment et promis, la main posée sur l'habit de l'ordre de Saint-Jacques, qu'il portait en qualité de chevalier et commandeur dudit ordre, de garder, observer et accomplir tout ce qui le concernait dans la teneur dudit traité.

En foi de tout quoi, j'ai signé de mon nom, avec mon paraphe habituel, les deux expéditions en langue castillane, et ledit secrétaire du roi de Tunis en a fait autant sur les autres expéditions en langue arabe, pour attester à jamais tout ce qui est dit ci-dessus.

F. Élie de la Primaudaie.

(A suivre.)

(1) Lacune dans le texte.

ALGER

Étude archéologique et topographique sur cette ville, aux époques romaine (Icosium), arabe (Djezaïr Beni-Maz'renna) et turque (El-Djezaïr)

(Suite. — Voir les nos 112, 113, 114 et 115)

Nous allons maintenant faire le tour de la ville, en suivant l'ordre que j'ai indiqué précédemment, c'est-à-dire en partant de l'angle formé par la jonction du front de mer avec le rempart de Bab-el-Oued. « Bien qu'en toute la muraille qui forme l'enceinte, dit Haedo, il y ait beaucoup de tours et de grosses tours ou cavaliers (torres y torreones, o cavalleros), comme elles sont toutes à l'antique et très-faibles, de six seulement on peut faire cas, en lesquelles est toute la force de la muraille. Nous commencerons, en prenant pour point de départ la pointe de l'arc de la muraille de la main droite, qui répond, avons-nous dit, au Nord. En cette pointe, qui est fort rapprochée de la mer, se trouve un bastion à terre-plein, qui mesure en carré vingt pas et compte neuf embrasures : trois, qui répondent au nord, trois, au levant, et trois autres, entre le levant et le midi, dans lesquelles il n'y a pas, jusqu'à présent, plus de cinq pièces d'artillerie de petit calibre, deux, qui regardent la mer, et trois, la terre. Ce bastion a, de hauteur, vingt-six palmes. Rabadan Baxa

(Ramdan pacha), renégat sarde, le fit en l'an du Seigneur 1576, étant roi d'Alger (1). »

On peut reconnaître ce bastion dans un vieux plan d'Alger, appartenant à la Société historique algérienne, sur lequel il est indiqué par la lettre O et la désignation de *Bôlvardo de Baluet*, soit boulevard de Bab-el-Oued. Ce document, — qui est une vue à vol-d'oiseau, avec des légendes rédigées partie en latin et partie en italien mélangé d'espagnol, — ne porte pas de date; mais les indications qu'il renferme, permettent d'établir son âge avec quelque certitude. D'une part, le fort des 24 heures y est porté sous la désignation de: *Castrum novum anno* 1569 *perfectum*, — fort neuf achevé en l'année 1569 —; ce qui prouve que le document est postérieur à l'année dont il s'agit. D'autre part, on y trouve la mention de *Lochiali, présentement roi d'Alger*. Ce pacha, qui n'est autre qu'El-Hadj Ali El Oldj (le chrétien converti à l'islamisme, dont le nom est facile à reconnaître dans l'altération *Lochiali*), a gouverné Alger depuis le commencement du mois de mars 1568 jusqu'au mois d'avril 1571, époque où il partit pour la Turquie avec sa flotte. Il ne fut cependant remplacé, comme pacha d'Alger, qu'en mars 1572, par Arab-Ahmed, et l'intérim fut fait par le rénégat caïd Mami Çorso (corse), kahia ou lieutenant du gouverneur absent. La période pendant laquelle on a pu dire d'El-Hadj Ali qu'il était PRÉSENTEMENT *roi d'Alger*, s'arrête donc au mois de mars 1572. Il s'en suit que le plan en question, postérieur à 1569, est évidemment antérieur à 1572, ou n'a pu, du moins, être établi que cette année là au plus tard. Ce document est inexact sous bien des rapports; la configuration de la ville y est altérée, et son auteur professait le plus grand mépris pour la vérité du dessin et la réalité des dimensions et des distances. En s'en servant avec la plus grande prudence, on peut cependant y puiser d'utiles renseignements.

Le fait que le bastion, dont je m'occupe, est porté sur le dessin de 1570-1572, démontre que les travaux effectués par Ramdan

(1) Aunque en toda la muralla quanta es en torno, ay muchas torres, etc.

pacha, en 1576, au dire de Haedo, ne furent qu'une reconstruction. Il serait, d'ailleurs, improbable que l'un des angles de la ville fût resté longtemps dégarni de toute défense. Sur un plan fait en 1829 par M. X. Biancchi, adjoint à la mission de M. le comte de la Bretonnière auprès de la Régence d'Alger, lequel plan est annexé à la traduction de l'ouvrage intitulé *Esquisse de l'Etat d'Alger* et dû à la plume de M. Shaller, consul des Etats-Unis d'Amérique, cette batterie, cotée sous le n° 15, est indiquée comme étant armée de 6 canons de 24. De son côté, un plan dressé au dépôt général de la guerre, en 1832, lui donne cinq embrasures sur la mer et cinq du côté de la terre, soit en tout 10 embrasures. Les Indigènes l'appelaient, du nom du quartier, *Toppanet Hammam el Malah* (طبانة حمام المالح), la batterie de l'étuve (dont l'eau est) salée, et nous l'avions classée, après 1830, sous le n° 12. Il y avait un bach tobdji, ou chef de canonniers, dans les attributions duquel étaient placées aussi quelques pièces d'artillerie défendant la porte du Ruisseau, ainsi que le rempart s'étendant jusqu'à la batterie de *Keta Redjel* exclusivement. Ce bastion se trouvait à environ 130 mètres, en ligne droite, de la batterie de *Seba Tebaren* (ou batterie n° 13, s'ouvrant dans la rue du 14 Juin), et à 45 mètres de la porte Bab-el-Oued. Il avait son entrée dans l'impasse Jean-Bart, dont il portait en dernier lieu le n° 1, et a été démoli en 1866 pour l'ouverture de la rue Volland, qui va de la route Bab-el-Oued aux nouveaux remparts, en longeant le Fort-Neuf. Bien que la batterie de Hammam el Malah formât l'un des angles de la partie basse de la ville, elle avait perdu beaucoup de son importance depuis la construction du fort Ezzoubia (aujourd'hui Fort-Neuf), qui masquait son feu du côté de la terre et présentait sur la mer un front autrement respectable que le sien.

« En cheminant plus avant le long de la muraille, à cinquante pas sur la main gauche, reprend Haedo, on trouve la porte de Babaluette (Bab-el-Oued, la porte du Ruisseau, avons-nous dit), et sur cette porte, une petite tour ou bastion, faible, sans terre-plein ni aucune espèce d'artillerie, qui a seulement six embrasures, deux sur le devant et deux sur

chacun des flancs. Ce bastion répond, comme cette même porte de Babaluete, entre le nord et le couchant. Plus loin, en suivant la muraille vers le midi et en montant la côte, toujours sur la main gauche, à 400 pas, se trouve une telle autre petite tour, mais avec terre-plein, ayant de haut vingt-et-une palmes, et quinze de surface avec six embrasures et sans artillerie (1) ».

La Porte du Ruisseau (Bab el-Oued), sise à 45 mètres environ de la batterie de Hammam-el-Malah, est indiquée, sur le plan officiel de 1832, comme étant surmontée de 4 embrasures ouvertes sur un seul front, ce qui n'était plus la disposition décrite par Haedo. Un pont fixe, en maçonnerie, jeté sur le fossé facilitait les communications de la place avec l'extérieur. Tout près de la porte, dans l'intérieur de la ville, se trouvait la fonderie, appelée par les indigènes *Dar ennehas*, la maison du cuivre. Après avoir été refaite par nous, la porte Bab-el-Oued a définitivement disparu lors de l'établissement de la nouvelle enceinte.

La batterie dont parle ensuite Haedo dans le passage qui précède, est celle que les indigènes connaissent sous le nom de *Toppanet Sidi Ramdam*, (طبانة سيدي رمضان) à cause de sa proximité de la mosquée ainsi appelée, et plus habituellement sous celui de Toppanet (batterie de) *Keta erredjel*, ou *Keta Redjel* (قطع الرجل), parce que, le soir, on y jouait un air de clarinette destiné à *couper les jambes*, c'est-à-dire à faire cesser la circulation en ville. Cette sorte de couvre-feu ou de retraite était exécutée par un des musiciens de la nouba du Pacha. Placée presqu'au point culminant d'une pente rapide, cette batterie occupe vraisemblablement l'emplacement de la vieille Casba (*el Kasba el kedima*) ou forteresse de l'Alger berbère. Elle figure au dessin de 1570-1572, sous la désignation de *Bolvardo novo fatto da Yaya Arraez*, boulevard neuf fait par Yahia raïs (capitaine de navire).

(1) Caminando mas adelante por la muralla, sobre la mano izquierda a cinquenta passos, esta la puerta de Babaluete como diximos, etc.

Comme on l'a vu, Haedo ne fait pas mention de cette circonstance, dont la responsabilité doit, dès lors, être laissée au plan anonyme. Cet ouvrage, classé par nous sous le n° 11 et dont le plan de 1829 ne fait pas mention, a été évidemment reconstruit depuis le XVI[e] siècle, car il a plus d'importance que n'en indique Haedo. Un examen des lieux m'a permis de reconnaître qu'il présente sept embrasures au N-O., quatre vers le N-E., et deux vers le S-E., au-dessus des maisons de la ville. Nous trouvons donc un total de treize embrasures, au lieu de six indiquées par l'historien espagnol. La batterie n° 11, située à 230 mètres environ de la porte Bab-el-Oued, existe encore, et a son entrée dans la rue des Maugrebins ; elle est louée à un industriel, en attendant la démolition de cette partie des vieilles fortifications, démolition qui n'est pas urgente, car l'escarpement des lieux rend leur utilisation assez difficile. Une portion de l'ancienne enceinte subsiste encore au dessous de ce bastion ; le reste a été démoli, jusqu'à la mer, pour la construction du lycée et l'établissement de nouvelles voies de communication.

A 30 mètres au-dessus de la batterie précédente, s'élève une batterie que nous avons classée sous le n° 10 et à laquelle les indigènes ne donnent aucun nom particulier, ne la considérant que comme une portion de rempart. Le plan de 1832, qui la figure carrée et formant une avancée, lui donne trois embrasures au N-E., trois au N-O. et une au S-O., soit en tout sept ! Elle existe encore, mais modifiée, et a été mise en location, en attendant la disparition complète de l'ancienne enceinte fortifiée. Elle occupe le sommet de l'escarpement dont j'ai déjà parlé, et son sol est à 88 m. 70 au-dessus du niveau de la mer ; à partir de ce point jusqu'à la Casba, la pente devient beaucoup plus douce.

A 225 mètres plus haut, venait la batterie de *Rehat Errih* (des moulins à vent), plus habituellement appelée *Toppanet Houanet Zian*, du nom du quartier, qui a été classée par nous sous le n° 9, et qui avait son entrée dans la rue Tobanat (de la batterie), aujourd'hui supprimée et confondue dans les terrains vagues qui attendent l'établissement de l'esplanade de la Casba. Cette batterie n'est pas citée par Haedo, et on doit supposer dès lors qu'elle n'était pas encore bâtie à la fin du XVI[e] siècle.

Il y avait un bach-tobdji, — ou chef d'artillerie, — dont le commandement s'exerçait de la batterie de *Keta Redjel* jusqu'à la Casba exclusivement. Le plan de 1832, qui est le seul document où il en soit fait mention, lui donne quatre embrasures au N-O., une à l'O., une à l'angle du N., et trois vers le N.-E., en tout neuf embrasures. Elle est démolie, et le rempart, qui s'étendait de la batterie n° 10 à la Casba a disparu.

En citant précédemment un acte émanant de l'administration du Beil-el-Mal, à la date de fin maharrem 959 (du 18 au 27 janvier 1552), j'ai déjà dit que le four qu'il désigne comme sis au-dessus de la mosquée de la Casba et près du fort d'El-Hadj-Pacha, dans l'intérieur de la ville, dépend de la maison portant le n° 6 de la rue de l'Ours. Mais quel est ce fort qu'aurait bâti El-Hadj-Pacha, personnage qui a joué un grand rôle dans la défense d'Alger contre Charles-Quint, en 1541, et qui a rempli les fonctions de chef intérimaire de la régence, en 1545, ainsi que je le rappelle dans la notice biographique insérée au *Moniteur de l'Algérie* du 7 juillet 1864? Ce nom, jadis célèbre, est totalement inconnu à la génération actuelle, et d'un autre côté, les documents ne me fournissent pas les éléments de la synonymie que je cherche. Je me bornerai donc à constater le fait, et à rappeler que le four de la rue des Zouaves se trouve à égale distance des batteries n° 10 et n° 9. L'un de ces deux ouvrages doit donc être cette création d'El-Hadj Pacha, signalée en 1552, bien que ni l'un ni l'autre n'aient l'importance d'un fort. Une telle qualification pourrait être, en effet, une simple flatterie employée, dans un document administratif, à l'adresse d'un personnage des plus importants, qui était encore vivant à cette époque. D'ailleurs, à moins de supposer une reconstruction complète de cette partie des remparts, -- hypothèse que rien ne justifierait, à ma connaissance, du moins, — il est impossible de chercher le fort d'El-Hadj Pacha autre part que dans l'un des deux bastions les plus rapprochés de l'immeuble qui fait l'objet de l'acte du Beit El-Mal. Quant à la batterie n° 11, outre qu'elle n'est pas dans le voisinage immédiat du four, il y a lieu de se rappeler que le dessin de 1570 en attribue la construction à un certain Yahia Raïs.

CHAPITRE II

LA CASBA OU CITADELLE

De la batterie n° 9, il n'y a plus qu'à franchir une distance d'environ 80 mètres pour atteindre la Casba, l'historique citadelle, qui couronne la vieille ville, et qui était devenue, en dernier lieu, la résidence du chef de l'étrange État que la France a détruit en 1830, au grand avantage de la chrétienté. Haedo s'exprime ainsi au sujet de cette forteresse : « Plus loin, à environ 400 pas plus haut (que la batterie n° 11), est l'Alcaçava comme se nomme la forteresse antique de la ville, laquelle n'est autre qu'un morceau de muraille, haut de vingt-cinq palmes, qui, sortant du corps de la ville d'environ trois ou quatre pas, et pas davantage, et se continuant du nord au midi, sur une espace de 100 pas, revient, en formant un angle, se joindre une autre fois à la ville. De la même manière, en dedans de la ville, il y a un autre mur, distant du premier d'environ soixante pas, et très-faible, qui, s'étendant également sur le même espace de 100 pas du nord au midi, vient à établir une place, fermée d'un mur de toutes parts, longue de cent pas et large de soixante, laquelle, formant comme un corps séparé du restant de la ville et de sa muraille, représente une citadelle mal disposée et mal arrangée. Seul, le mur extérieur est garni d'un terre-plein sur une largeur de vingt palmes; de là sortent, un peu plus en dehors, deux petites tours, aussi garnies de terre-plein, et de très-petite surface, sur lesquelles se trouvent environ huit pièces de petite artillerie. Dans cette Alcaçava ou espace compris entre les deux murs, habitent en certaines maisons jusqu'à soixante janissaires soldats, vieux et presque tous mariés, qui, de jour et nuit, gardent cette fortification ou place avec beaucoup de vigilance..... A l'endroit le plus élevé de la ville et de sa muraille, et au milieu de l'arc, est l'Alcaçava ou forteresse antique de la cité, dans laquelle il y a une petite porte qui se dit de l'Alcaçava et qui regarde presque entre le couchant et le midi. »

« En marchant toujours vers la main gauche, on trouve aussitôt, un peu plus loin, au bout d'environ vingt pas, une autre porte, petite également, qui est de la même manière dans l'Alcaçava et regarde aussi entre le couchant et le midi. Personne ne se sert de ces deux portes, à moins que ce ne soit les janissaires et soldats de l'Alcaçava qui la gardent et y habitent. » (1)

Ce n'est pas sans quelque étonnement qu'on remarque que Haedo qualifie la Casba (l'Alcaçava) de forteresse *antique*. Il me semble qu'il n'y a pas à s'y tromper : les distances indiquées, l'orientation, la description des lieux s'appliquent bien à la nouvelle Casba et non à l'ancienne, à l'antique. Les renseignements donnés par Haedo au sujet des pachas vont jusqu'en 1596. Or, à cette époque la nouvelle forteresse existait depuis longtemps. Je ne m'explique donc pas cette circonstance. Peut-être, l'auteur espagnol a-t-il voulu dire simplement que le mot *Kasba* était le nom donné dès l'origine à la citadelle d'Alger, quelle que fût sa position.

Le moment où la nouvelle Casba fut établie, ne paraît pas exactement connu. A défaut de renseignements positifs, je vais faire un troisième emprunt à l'acte déjà cité de fin moharrem 959 (du 18 au 27 janvier 1552) et y puiser une indication importante, à mon avis. La mosquée dont il est question dans ce document sous le nom de *Djama el Kasba* (la mosquée de la Casba), n'est autre que celle de Sidi-Ramdam, laquelle, dans divers titres postérieurs d'au moins 21 ans, est invariablement appelée *Djama el Kasba el kedima*, (la mosquée de la vieille Casba). La dénomination de *vieille* Casba, n'a dû être en usage, nécessairement, que lorsqu'il y a eu une *nouvelle* Casba.

Donc, si, en 1552, on emploie simplement la désignation de Casba, sans y ajouter la qualification d'*ancienne*, en parlant du bastion sis dans le voisinage de la mosquée Sidi-Ramdan, n'est-

(1) Mas adelante cuesta arriba como 1,000 passos esta la Alcaçava, que assi se llama la fortaleza antigua de la ciudad; laqual no es mas que un pedaço de muralla alta veynty-cinco palmos, laqual saliendo del cuerpo de la ciudad, etc.

ce pas qu'à cette époque, la nouvelle citadelle n'existait pas encore et qu'on ne connaissait qu'une seule et unique Casba, en sorte qu'on n'avait pas à faire une distinction à laquelle on n'a eu recours que lorsque la Casba neuve a remplacé l'ancienne. Dans le cas où ma supposition serait fondée, nous aurions la certitude que la *Kasba el Djedida*, ou nouvelle forteresse, n'était pas encore bâtie en 1552, et qu'elle l'était déjà en 980 (1572-1573), date du plus ancien, — à ma connaissance, — des documents qui emploient l'expression de *vieille* Casba. Je ferai remarquer, en outre, pour aller au-devant de certaines objections dont l'examen détaillé m'entraînerait trop loin, que l'établissement de la nouvelle enceinte, élevée par les Turcs, a pu très-bien précéder de beaucoup soit la construction de la nouvelle citadelle, soit l'usage d'appliquer à celle-ci le nom de Casba. »

Le dessin de 1570-1572, qui commet la grave erreur de donner à la ville la figure d'un parallélogramme, place la Casba dans toute l'étendue de la façade supérieure ou occidentale. Il la représente par une enceinte fortifiée, — qu'il cote sous le numéro 47, en l'appelant *la Acazaba fortezza d'Algier*, — et terminée par deux bastions s'élevant, l'un, à l'extrémité septentrionale et l'autre à l'extrémité méridionale, lesquels, marqués par la lettre I, sont ainsi désignés à la légende : *Balvardi dui novi della Alcazaba*, les deux boulevards (ou bastions) neufs de la Casba. Ces deux bastions sont évidemment les deux tours dont parle Haedo. Remarquons aussi qu'ils sont qualifiés de *neufs*, ce qui semblerait venir à l'appui de l'hypothèse présentée par moi un peu plus haut, qu'en 1552, la Casba n'avait pas encore été déplacée. Il est impossible de reconnaître aujourd'hui qu'elle était la situation exacte de ces deux batteries. La Casba a été, en effet, remaniée plusieurs fois, et, en 1830, l'état des lieux ne pouvait donner une idée de ce qui existait au XVIe siècle. Le dessin indique, par le numéro 46, une muraille simple qui sépare la ville de la Casba (muraglia simplice che divida la citta de la alcazaba), ce qui est conforme aux assertions de Haedo ; il place, dans cette muraille, deux portes servant aux communications avec la ville et dans le rempart une porte de secours faisant

communiquer la Casba avec l'extérieur. Haedo semble dire, au contraire, que les deux portes étaient dans la muraille formant l'enceinte extérieure et ne parle pas de l'ouverture qui devait forcément exister dans le mur intérieur. Il est, sans doute, dans l'erreur, car on comprendrait difficilement qu'une citadelle, qui doit être un lieu aussi clôturé et aussi retranché que possible, eût deux portes sur la campagne. La vue à vol-d'oiseau figure plusieurs maisons dans l'intérieur de la Casba, ce qui confirme cette assertion de Haedo que « dans cette alcaçava, ou espace » compris entre les deux murs, habitent en certaines maisons » jusqu'à soixante janissaires. »

Le père Dan donne, en 1634, les renseignements suivants sur la Casba : « La troisième (forteresse) est l'alcassave, qui est de fort grande étendue dans la ville et fait une partie de la muraille. . . . La troisième (porte) est la porte de l'alcassava, ainsi nommée parce qu'elle est proche de cette mesme maison, qui est comme l'arsenal et le magasin où l'on tient les munitions de guerre. »

Si la description est exacte, la porte, sise dans cette partie de la ville au XVIIe siècle, s'ouvrait auprès de la Casba et non dans l'intérieur de cette forteresse, servant de dépôt pour le matériel et les approvisionnements de la milice, qui y avait installé son quartier-général et le siége de l'opposition qu'elle faisait aux pachas ou gouverneurs-généraux envoyés par la Sublime-Porte. Le divan, ou conseil appelé à délibérer sur les affaires de la Régence, et qui, à cette époque, s'était emparé de l'autorité, tenait dans la citadelle une partie de ses séances, souvent orageuses, et parfois sanglantes. Comme tous les officiers de la milice faisaient partie de cette assemblée souveraine, le nombre des délibérants, jamais inférieur à 700, s'élevait quelquefois à 1,000. On comprend facilement le désordre qui devait régner, le plus souvent, dans une pareille cohue de gens grossiers et indisciplinés. Le père Dan nous donne, au sujet du Divan, les renseignements suivants :

« Sur ces entrefaites, le sieur Le Page se présente au Diuan,

» où il renouvelle les propositions susdites, à sçauoir : que » suivant les lettres que le Diuan avait écrites à Sa Majesté, les » François francs luy fussent du moins rendus en échange des » esclaves Turcs qu'on détenoit à Marseille. Mais le Barcha, » que ces deux propositions choquoient et qui n'avait aucune » envie d'y entendre, pratiqua sous main plusieurs femmes de » son intelligence qui, avec des lettres supposées qu'elles di- » soient avoir reçeües de leurs maris, veindrent à la porte de » l'Alcassave et se mirent à crier *charala*, *charala* (Chera'Allah), » c'est-à-dire justice de Dieu, demandant qu'on la leur fist con- » tre nous. . . . . Le Diwan à proprement parler est le conseil d'Es- » tat tant de la ville que de tout le Royaume. Il est composé » de tous les officiers de la milice et se tient quatre fois la se- » maine, à sçavoir : le samedy, qui est le jour du grand Diwan, » le dimanche, le lundy et le mardy ; le premier jour, en la » forteresse de l'alcassave, et les trois autres, dans la grande cour, » en la maison du Barcha. Lui-mesme, pour grand qu'il soit, » n'y peut assister, s'il n'y est appelé de la part du Diwan par, » ses chaoux ou ses huissiers, qui vont exprès à son logis pour » l'en advertir, et du pied de l'escalier où ils s'arrestent, le sa- » lüent par trois fois, criant le plus haut qu'ils peuvent comme » s'ils parlaient à quelque sourd. Voicy quel est l'ordre et quelle » est la séance des officiers.

« I. L'aga, chef de ce conseil et de toute la milice. Il est assis » en la place la plus honorable, en qualité de président, et pro- » pose tout ce qui doit estre mis en délibération pour le ré- » soudre dans l'assemblée. Que si le Barcha est mandé, il dit » simplement son avis, comme un autre et n'y peut rien termi- » ner de son autorité.

« II. L'escrivain ou le secrétaire du Diwan, qui escrit tout ce » qu'on y conclud et en tient registre.

« III. Les vingt-quatre *Ajabachis*, qui sont les officiers de la » milice les plus proches de la dignité d'aga. Ils sont assis en la » mesme cour, le long d'une galerie, où chacun d'eux a son » rang, selon l'ancienneté de sa réception.

« IV. Les *Bouloucbachis*, qui peuvent opiner et donner leur
» voix ainsi que les autres.

« V. Les *odabachis*, et quelquefois aussi les *mansulagas*
» (*manzoulara*, aga en retraite) qui sont mandés, quand il y a de
» grandes affaires d'Estat à résoudre.

« VI. Les chaoux du Diwan, et ceux-cy par le devoir de leur
» charge sont là pour exécuter les ordonnances et les comman-
» demens de ce conseil qui est composé, pour l'ordinaire, de plus
» de sept ou huict cens personnes; car les principaux officiers
» de la milice y ont séance, et tous ceux d'entre eux qui sont à
» la ville ont accoustumé d'y assister. Ce qui fait qu'il y a
» quelquefois en ce Diwan plus de quinze cens personnes, prin-
» cipalement quand tous les officiers y sont, les *mansalagas* et
» les *odabachis* y compris. Ces derniers et les *bouloucbachis*, qui
» font le plus grand nombre des conseillers d'Estat et les offi-
» ciers, se tiennent debout au milieu de la basse cour, chacun
» en son rang. Ils demeurent là quelques fois six ou sept
» heures, au soleil, à la pluye et au vent, ayant tous les mains
» croisées l'une sur l'autre, sans qu'il leur soit permis de les
» oster pour quelque nécessité, ny de porter non plus aucunes
» armes, non pas mesme un couteau, de peur qu'il n'y ait du
» tumulte. Ceux qui ont là des affaires, soit chrestiens ou
» turcs ou maures, se peuvent tenir à l'entrée de la cour, le
» long de laquelle vont et viennent certains chaoux avec des
» cruches pour présenter à boire à ceux qui en veulent.

« Toutes les affaires de ce Diwan sont proposées et résolues en
» langue turque, si bien qu'il faut de nécessité que tous les of-
» ciers l'entendent et la parlent, autrement ils ne peuvent être
» admis. Et cela se pratique ainsi parmy eux, pour donner à
» connaistre par là qu'ils relèvent de l'empire du Turc. C'est
» pour cela mesme qu'il y a toujours au Diwan un interprète
» des langues dont on se sert d'ordinaire pour entendre les
» chrestiens et les maures, quand ils ont à présenter quelque
» plainte ou quelque requeste, n'y ayant point là de nation qui
» n'ait son truchement pour expliquer sa pensée. Ces officiers
» et ces conseillers d'Estat ainsi assemblés, l'aga propose tout

» haut ce de quoy il est question, s'adressant premièrement au
» Bacha, s'il y est, et au 24 ajabachis. En suite de quoy, il fait
» passer la parole parmy tous ceux du Diwan; ce qui se pra-
» tique de cette sorte.

« Après que les quatre officiers que l'on appelle *Bachoudala*,
» ont ouy la proposition de l'aga, ils la font entendre à tout le
» Diwan à haute voix et sans sortir de leur rang. La parole, ainsy
» passée jusques au dernier des officiers, remonte des uns aux
» autres, avec un bruit et un hurlement estrange, quand il ar-
» rive que la chose n'est pas au goust de l'assemblée; et alors
» l'aga donne ses conclusions, selon que le retour de la parole
» a esté pour ou contre la proposition qui s'est faite. Cependant,
» en ce confus mélange d'opinions, ils n'observent, la plus
» part du temps, ny ordonnances ny loix, et sont contraints de
» conclure indifféremment l'affaire, ou juste ou injuste, selon
» qu'il plaist à ces beaux conseillers, qui, pour estre la plus-part
» gens de mestier, ne scavent ny lire ny écrire, et ne suivent
» par conséquent, en leurs avis ridicules, que le mouvement de
» leur passion et de leur ignorance brutale.

« Je diray, à ce propos, qu'une fois entre les autres, que le
» vingt-sixième aoust, l'an mil six cens trentre-quatre, m'estant
» trouvé à ce Diwan, où j'avais affaire, il y survint un grand
» différend entre le Bacha et ceux de l'assemblée. Le bruit en
» fut tel, ou pour mieux dire, les hurlements furent si grands,
» que je ne pense pas avoir jamais rien ouy de si épouvantable. En
» cette émotion, ils se poussaient les uns les autres avec dessein
» de se rüer sur le Barcha, et semblaient marchander entre eux
» à qui serait le premier à élever le bras pour frapper; car c'est
» la coutume que celuy qui commence la sédition, en haussant
» les mains qu'il tient croisées dans l'assemblée, est asseuré
» que, soit qu'il ait droict ou non, on le saisit aussi-tost pour le
» mettre en un sac et le jeter dans la mer, ce qui n'advint
» point icy néanmoins, pour ce qu'à la fin le Barcha et l'Aga
» trouvèrent moyen d'apaiser tout ce tumulte.

« Où il est à remarquer encore que les femmes, qui ont des
» plaintes à faire, assemblent quelquefois jusqu'à cent de leurs
» parents et amies, qui toutes voilées s'en vont à la porte du

« Diwan crier *charala*, c'est-à-dire *justice de Dieu* et sont très-volontiers écoutées. »

Plus tard, lorsque la milice eut réussi à se débarrasser complètement des pachas ou gouverneurs-généraux envoyés près la Porte, son chef électif ou dey chercha, à son tour, à annihiler l'assemblée trop turbulente qui avait créé son pouvoir. La composition du Diwan fut progressivement restreinte. En dernier lieu, ce conseil ne comptait que quelques hauts fonctionnaires, et le Dey ne le consultait que rarement.

La mention de la Casba, faite par le Dr Shaw, en 1732, est des plus laconiques. « La Cassaubah, dit-il, qui est placée dans le lieu le plus élevé de la ville, et qui en fait l'angle occidental, est de figure octogone, et chacun des côtés a des embrasures. » La forme octogonale n'était plus reconnaissable au XIXe siècle. On peut même douter qu'elle ait jamais existé.

Jetons maintenant un rapide coup-d'œil sur l'état des lieux en 1830. Bâtie au point culminant de la ville et à 118m 80 au-dessus du niveau de la mer, dans l'angle aigu formé par la jonction du rempart Bab-el-Oued, que nous venons de longer, avec le rempart Bab-Azoun, que nous allons bientôt parcourir, la Casba forme elle-même une espèce de triangle, ayant environ 530 mètres de périmètre, dont le sommet est occupé par une batterie, arrondie, ou plutôt à pans coupés, et dont deux des côtés étaient la continuation des remparts extérieurs, tandis que le troisième formait une séparation entre la cité et sa citadelle. L'entrée principale, placée naturellement dans cette dernière façade, était surmontée autrefois par une batterie, dont on peut encore constater cinq embrasures, — une au N., trois à l'E. et une à l'angle S.-E., — et qui a été recouverte de constructions et d'un belvédère avec galerie en bois, probablement en 1817, lorsque le Pacha Ali transporta le siége du gouvernement à la Casba. C'est du haut de ce belvédère que Hussein-Dey contempla, le 13 juin 1830, l'innombrable flotte française qui défilait devant Alger, et qui allait bientôt réduire sa jactance à sa juste valeur et mettre fin à son règne.

On remarque, à gauche de cette entrée, un encorbellement tapissé de carreaux en faïence blancs et jaunes, et blancs et verts, soutenu par sept rondins, et percé de deux fenêtres grillées, — une au Sud et une à l'Est, — et de 6 lucarnes, — 5 au Sud et 1 à l'Est. C'est dans cette partie qu'était dressé le mât de pavillon de la citadelle, terminé par une boule creuse en cuivre, élevée de 118m 20 au-dessus du niveau de la mer. Il n'est pas hors de propos de rappeler ici que le vendredi, on arborait sur la Casba et sur les forts le pavillon algérien, lequel était rouge uni. On ne classait, parmi les forts, que les ouvrages importants et surtout ceux qui présentaient deux étages de feu ; il n'y en avait point dans l'enceinte fortifiée, laquelle ne contenait que de simples batteries. Lors de l'avénement d'un Dey et à l'occasion des deux fêtes appelées ***Aïd-el-Kebir*** et ***Aïd-Esserer***, le drapeau national flottait aussi sur les forts, mais on hissait à la Casba un immense pavillon vert brodé en or.

Au-dessus de cette porte — recouverte d'un large auvent où venaient s'abriter les gardes du Pacha, et barrée par une chaîne que saisissaient, en criant *Chera Allah* (la loi de Dieu !) ceux qui avaient à faire un appel au Divan ou au Souverain, suivant les époques — est placée une belle inscription turque, gravée en relief sur une plaque de marbre, et dont voici le texte :

1re ligne :

اول خدا حقی که رحمت اوندن امروخاص وعام

شول حبیب محترم اولدرر خیر الانام

2e ligne :

چونکي وردک رحمتی سن سها اشبومقامه

اخرل معمور اولوب جهانده اولعل سن بنام

3e ligne :

بونیته کیم چرخ کزدوب ایدوب دور روش لان

دینده دولتل تایوللنه جهان طوته نظام

4e ligne :

ولطف حاصل كمالك خو ميوس بويله
جانهز فذى ذبدا نام شريف مستدام

5e ligne :

خضر پاشا خنك بركاتب ددى تاريخنى
سعد اكبركون مبارك كامل اولدى السلام

6e ligne :

كاتب الحروف محمد بن خضر سنة ١٠٠٠
غفر الله له ولوالديه والمسلمين

(M. Albert Devoulx, *Moniteur de l'Algérie*.)

Je traduis ainsi, d'après une traduction faite en arabe par feu M. Mohammed ben Othman Khodja, qui avait longtemps habité la Turquie, où il avait rempli l'emploi de commis dans les bureaux du secrétariat du Grand-Vizir et d'autres fonctions qui l'avaient familiarisé avec la connaissance de la langue turque.

1re ligne. — Par la vérité de Dieu, de qui émane la miséricorde pour les grands et pour les petits, et de ce chéri respecté qui est le meilleur des hommes (Mahomet) !

2e ligne. — Ta hauteur, ô édifice, atteint l'étoile polaire. Que les constructions élevées soient habitées, dans ce monde, jusqu'à la fin des jours !

3e ligne. — Par cette résolution, celui qui recherche la trahison rencontrera la chute ; en sorte que la Royauté a obtenu une organisation régulière pour les affaires de la religion et de ce monde.

4e ligne. — De cette manière, par la perfection des grâces divines répandues, la coutume est au désespoir, et nos personnes sont délivrées de toute atteinte par le noble nom de l'Éternel.

5e ligne. — Le secrétaire de Khedeur Pacha l'heureux a dit : sa date est (renfermée dans ces mots). Il a été achevé un jour béni, dans le plus grand bonheur. Et le salut !

6e ligne. — Année 1000. Celui qui a tracé ces lettres est Mohammed fils de Khedeur : que Dieu lui pardonne ses péchés, ainsi qu'à son père, et à sa mère, et aux Musulmans !

Le sens de la 3e ligne ne paraît pas bien clair. En voici un commentaire plus ou moins fondé. On proclame que la *résolution*, mise à exécution, de construire cette porte ou plutôt cette partie de la Casba, aura pour résultat de faire échouer les complots des gens habitués à employer la trahison — c'est-à-dire, de la portion la plus turbulente de la milice — et de donner à l'autorité les moyens de se faire respecter et d'introduire un peu d'ordre et de régularité dans la direction des affaires religieuses, civiles et militaires. La 4e ligne confirmerait cette espérance, en disant que les fauteurs *habituels* des désordres *désespèrent* de continuer leurs menées ordinaires, et qu'on pourra, désormais, se mettre à l'abri de leurs coups et de leurs attaques, — probablement en leur opposant une bonne porte et de solides et hautes murailles. La 5e ligne renferme un chronogramme, lequel est juste, l'addition des lettres contenues dans les mots qu'indique le texte turc donnant bien un total de 1000. La 6e ligne — sauf la date qui est au milieu — est écrite en très-petits caractères ; ce n'est, en effet, qu'une indication, une signature, en dehors de l'inscription proprement dite. Il y a peu d'exemples d'une pareille disposition ; cette circonstance, jointe à la similitude des noms, pourrait faire supposer que ce Mohammed, qui a tracé les mots sur la pierre pour que le sculpteur les fit ressortir en relief, était le propre fils du Pacha. L'année hégirienne 1000 a commencé le 19 octobre 1591 et fini le 7 octobre 1592. Quant au Pacha Khedeur — ou Heder, d'après des auteurs eu-

ropéens, — nous voyons, dans Haedo, qu'il a gouverné Alger, une première fois, depuis le mois d'août 1589 jusqu'au mois d'août 1592.

En outre de la batterie sur laquelle les Turcs ont bâti et qui défendait autrefois la porte d'entrée, la façade intérieure présente, dominant la ville et la mer, d'abord une batterie comptant 18 embrasures percées, ou voûtes, dans un parapet, — en sorte qu'elles se découpent en arcades sur le ciel, ce qui est d'un effet pittoresque — puis, immédiatement après, une autre batterie, dont le mur en talus, et qui semble d'une construction plus récente, offre un parapet muni de 8 embrasures ordinaires et une embrasure dans l'angle inférieur. Cette dernière batterie ne suit pas la même direction que l'autre, et oblique au Sud, battant, au-dessus de la porte Neuve et de l'enceinte, une partie des approches de la porte d'Azoun. Ces 27 pièces concouraient à la défense du port, mais elles pouvaient aussi — et surtout — tenir la ville en échec et comprimer toute tentative de sédition. La batterie à pans coupés — regardant l'Ouest, au sommet de la Casba, et commandant les terres vers le fort de l'Empereur — comptait 10 embrasures d'après le plan de 1832; comme elle avait des casemates, je pense qu'on peut évaluer son artillerie à une vingtaine de pièces. En descendant de cette batterie vers la porte Neuve, on compte actuellement 9 embrasures dans la façade S.-O.; mais le plan de 1832 indique 14 embrasures sur ce point, qui a été modifié, postérieurement, par l'ouverture d'une porte; au-dessous viennent des maisons, puis 2 embrasures, et enfin des traces de 2 ou 3 embrasures casematées, apparaissant dans des constructions qui rejoignent l'angle inférieur de la batterie intérieure de 9 embrasures, dont il a été question.

L'artillerie de la Casba était placée sous le commandement de deux bach-topdji, qui devaient ce poste au choix et non à l'ancienneté, par exception aux règles ordinaires de l'avancement. Cette citadelle recevait une garnison de janissaires, composée de trois sofras ou escouades, formant un total de 59 hommes, et qui était changée, chaque année, au printemps, comme les autres. Il y avait aussi des logements pour un personnel particulier.

Au centre de la forteresse, s'élevait une poudrière octogonale, ayant 25 mètres de diamètre, que nous avons transformée en magasin d'armes et en atelier d'armuriers.

Je viens d'examiner la Casba au point de vue militaire. Dans la 3e partie (section 1re, Résidence des pachas), je m'occuperai de l'intérieur de cette citadelle, transformée en palais par des chefs désireux de se soustraire aux coups de leurs turbulents et sanguinaires soldats.

Albert Devoulx.

(*A suivre.*)

RAPPORT

A M. LE GÉNÉRAL CHANZY

GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE

SUR

LA MISSION DANS LE SUD

DE

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

CONFIÉE A M. LE PROFESSEUR MASQUERAY

THAMGAD

Les ruines de Thamgad sont situées sur la pente septentrionale de l'Aurès, à dix kilomètres environ de Lambèse. Là, les dernières ondulations de la montagne, modelées par d'anciens torrents, forment un golfe, dont le fond regarde le sud et communique avec la vallée supérieure de l'Oued Taga, et dont l'ouverture, tournée du côté du nord, est bordée, à l'est, par une longue terrasse, et, à l'ouest, par des étages de collines. En face de ce golfe, s'étend une plaine large, sillonnée, de l'ouest à l'est, par l'Oued Soutz. Les deux directions, de l'ouest et de l'est, sont des routes naturelles vers Mascula et vers Lambèse.

Thamgad était une ville de montagne. Elle était, comme Lambèse, en dehors et au sud de la route de Batna à Khenchela. Les routes qui la desservaient y aboutissaient par l'est, l'ouest et le sud.

Ses premières constructions s'élevaient par terrasses, dans l'intérieur du golfe que nous venons de décrire, sur des ondu-

lations presque parallèles entre elles, et orientées sud-est nord-ouest. Ces ondulations se décomposent en mamelons. Chacune d'elles, aménagée par l'art, avait sa destination. Sur la première ligne, se suivaient le théâtre, le forum, l'arc-de-triomphe ; sur la seconde, était le temple ; sur la troisième fut bâtie la basilique du Patrice Grégoire. Une rue principale, indiquée par la nature, traversait la ville du sud au nord ; une autre allait de l'est à l'ouest. Nous nommerons la première « rue du château byzantin, » et la seconde « rue de Lambèse. » Le tracé de ces rues est encore très-sensible, lorsqu'on les considère d'un point élevé.

Nous regarderons le terrain de Thamgad comme ayant existé, dans sa forme actuelle, dès le premier siècle de l'ère chrétienne. Ainsi, nous dirons que la partie principale de la ville était située entre deux ravins, que nous désignerons par les noms d'Oued Chaba et d'Oued Ksar. Tous deux se dirigent d'abord vers le nord, puis se recourbent vers l'est, autour de grosses buttes, pour rejoindre l'Oued Soutz dans la plaine. Cependant, nous pensons que, dans l'antiquité, les dépressions de ces oued n'étaient pas si profondes, et ne servaient pas d'écoulement à des rivières. On pourrait même soutenir qu'elles n'existent que depuis la ruine de Thamgad. Ce sont les eaux sauvages qui les ont creusées ; mais, autrefois, ces mêmes eaux étaient retenues par des barrages, et réparties, par des conduits, dans des réservoirs, dont on voit encore les assises sur plusieurs points de la ville. La formation rapide de ces oued, dans une terre végétale aussi profonde que celle de Thamgad, est un phénomène malheureusement fréquent en Algérie.

La ville de Thamgad fut fondée dès le commencement du règne de Trajan, comme le prouve la dédicace de l'arc-de-triomphe. Elle n'était pas très-grande, bien qu'elle fût richement décorée. Il faut exclure, évidemment, du temps des Antonins, les parties byzantines et chrétiennes, c'est-à-dire, outre le château, toutes les constructions dont les débris couvrent la colline de la basilique et ses prolongements. Nous ajouterons, malgré Procope, qu'elle n'était pas fortifiée. Nulle part, autour de Thamgad, on ne voit trace d'enceinte. En admettant que les murailles en aient été rasées jusqu'au sol, les restes devraient en

être visibles, et on les retrouverait, au moins, dans le château byzantin. Or, ce château, construit en entier avec les ruines de Thamgad, est un amas de pierres tombales, de sépulcres et de pierres monumentales. Les Byzantins n'auraient pas eu besoin de briser les incriptions de la Curie et de l'arc de triomphe, s'ils avaient eu sous la main les matériaux d'une enceinte.

Le Forum

La place du Forum de Thamgad était nettement déterminée par l'intersection des deux grandes rues qui traversaient la ville. Le monticule, qui porte le théâtre, s'abaissait là pour se relever ensuite vers l'arc de triomphe. On en avait nivelé la partie septentrionale, et, sur cette esplanade, on avait tracé une cour de 86 mètres de côté. Cette cour était entièrement dallée. La curie s'élevait dans l'angle nord-ouest. On ajouta, plus tard, peut-être, à l'est du Forum, une annexe rectangulaire, de 63 mètres de côté sur 18, la plus petite face tournée du côté de la rue de Lambèse. De ce Forum, on voyait, au nord, la moitié de la ville, qui descendait vers la rivière (Oued Soutz); à l'ouest, l'arc, sous lequel passait la route de Lambèse, répondait au temple de Jupiter Capitolin; à l'est, le terrain s'inclinait, suivant une ligne de colonnades; au sud, le théâtre se dressait comme une muraille. C'est dans ce centre, auquel aboutissaient, par les routes de Cirta, de Mascula et de Lambèse, les moissons des plaines du nord et les bois des montagnes du sud, que les habitants de Thamgad accumulèrent, pendant quatre siècles de prospérité, les témoignages de leur reconnaissance envers les Césars et les titres honorifiques qu'ils décernaient à leurs plus illustres concitoyens. Les dédicaces monumentales, les inscriptions, les statues y abondaient.

Les grandes dédicaces impériales faisaient face à la rue de Lambèse. Elles étaient toutes profondément gravées dans de larges pierres, et probablement supportées par des colonnes dont les tronçons et les fûts sont encore en ligne. La piété des

premiers colons s'y manifeste par ce fragment peut-être contemporain de la dédicace de l'Arc : (*L. Renier*, 1499.)

IMP
COS
TRA

A quelques mètres de là, un autre fragment porte : (*R.* 1504.)

ANTONINO
FNO

Et, non loin, sur une autre pierre monumentale, on lit :

AVG PIODI
VI NERVAE
AT COSII
II
V

La septième puissance tribunitienne d'Antonin assigne à cette dernière inscription la date 144.

D'autres fragments, que nous avons relevés, soit dans une maison arabe, à 1500 mètres environ au nord des ruines, soit à Enchir Terfas, sur la rive gauche de l'Oued-Soutz, se rapportent à cette façade du Forum. Du moins, pour les premiers qui vont suivre, nous avons le témoignage du propriétaire de la maison, qui nous a conduit à la place même où il les avait pris :

ANTO
IVINE
CAES

CIS

AIR
CI AVG
RTHIC
ARTHIC
AV
VST
VMIN

I DIVI
ARA
MAX
CI ET
GI

STR
IEC

Cette inscription, fort incomplète, mais dans laquelle nous croyons voir les titres de Caracalla, serait postérieure à l'an 199 et antérieure au meurtre de Geta, attendu qu'elle est martelée et porte la qualification de Grand Parthique, que Caracalla ne s'attribua qu'à partir de 199. Il nous semble aussi retrouver Julia Domna dans le PI AV et dans le VST NO, que nous faisons suivre de STR (*Piæ Augustæ matris Augustorum nostrorum*). Les titres de Julia Domna ont été substitués ici à ceux de Geta. Il est hors de doute que ces fragments appartiennent à l'inscription suivante, citée par M. Léon Renier n° 1498. Lorsque M. le général Creuilly l'a relevée, elle était encore sur le Forum, mais déjà rompue : (*R.* 1498.)

ANTO	MAT FIL DIVI	PATRI DIVI	I PRO
IVINER	O SEVERO P	CI AVG ARA	EST XI
CAES	CIS AVGARA.	RTHICMAX	NICISA
	ABNEPOTI	PARTHICI ET D	LIO AN
		PI AVG IN	ACIS A
		VST NOSTR	IPATR
		VMINI EO	

Ce simple rapprochement suffit à nous montrer comment les grandes pierres monumentales disparaissent, et avec quelle rapidité.

L'inscription d'Enchir Teurfas est beaucoup plus considérable, bien qu'elle soit aussi incomplète ; elle a l'avantage d'être d'une seule pièce. Elle formait le côté d'une sorte de caveau recouvert de terre :

ANTONINI SARMATI

ODI FRATRIS DIVI ANTONINI NEPOTIS DIVI HADRIANI PRONEPOTIS DIVI TRAIAN

L SEPTIMI SEVERI PII PERTINACIS AVG ARABICI ADIABENICI PARTHICI MAXIM

ET IMP CAES IMP CAES SEPTIMI SEVERI PII PERTINACIS AVG ARABICI ADI

F I L DIVI M ANTONINI PII GERMANICI SARMATICI NEPOT DIVI ANTONINI PRO

EDI N RVAE ADNEPOT TRIBVNIC POTEST BIS PROCONS A

IMP CAES L SEPTIMI SEVERI PII PERTINACIS ARABICI ADIABENICI PAR

IMP CAES M AVRELI ANTONINI AVG

PATRCOL ET SÆVINIO PROCVLO TRIBLATI CLAVIO CVRATOR RPDDPP

Cette dédicace à Septime Sévère, Caracalla et Geta est de l'an 199, date de la seconde puissance tribunitienne de Caracalla. Elle fut martelée, quand la mémoire de Geta fut abolie, et restaurée deux fois : une première, peu de temps après le martelage, quand on grava sur les titres de Geta le titre de Caracalla PARTH MAX, et une seconde, après l'an 210, quand Caracalla ajouta à ses titres de *Grand Parthique et de Pieux* celui de *Grand Britannique*. La pierre est, en effet, creusée plus profondément sous BRIT MAX.

Un peu en arrière la façade du Forum, à l'ouest de la Curie, gît un autre fragment monumental, qu'on pourrait rapprocher des fragments de la maison arabe, et sur lequel on lit en beaux caractères :

BVE

AR

VR

....

S PAT

Près de la Curie, à l'est, sur une pierre grise dont on voit plusieurs autres morceaux inutiles aux environs, nous trouvons :

'VE	IM	
AEF	N	S.
ꓶI		

A deux mètres de là, nous trouvons une pierre d'une autre nature portant :

E

CO

GOR

TH

Enfin nous voyons sur le sol, au même endroit, un fragment de pierre blanche que le Recueil de M. Léon Renier présente beaucoup moins réduit : (*R.* 1517.)

RAEC
TVBIQ
ORI
CONSTN
RESP
VG

Il faut certainement ajouter, à cette décoration du Forum du côté de Lambèse, les inscriptions suivantes, nos 1500, 1504, 1483, 1485, du même recueil. Elles ont déjà disparu, ainsi que beaucoup d'autres :

(*R.* 1500) II
CIPI
TAT
ATVSCA
ESIGPA

(*R.* 1504)
AVRELIO ANTONINO

(*R.* 1485) MP CA
VAE NE
MAXIM
VARIV

(*R.* 1483) IMI AN
NEI RIBP
PONT VSLE
PMETI NIAED
PATRON

Une moitié de colonne, que nous avons extraite des décombres d'une maison voisine du Forum, nous permettra de restituer à cet ensemble une pièce de plus.

Déjà, en pratiquant une fouille dans cette maison, on en avait retiré, à deux mètres au-dessous du sol actuel, un réservoir de

pierre, d'un travail délicat, orné d'amours à cheval sur des dauphins. A un mètre de là, et à la même profondeur, la colonne rompue, que nous avons dégagée, porte l'inscription suivante : (*Renier*, 239.)

I MP CAES
M ANTONI O
GORDIAN O
INVICT O
PIOFELICE
AVGPONT
MAXTRIB
POTE. II

Or, à la même place, nous avons trouvé un fragment de pierre monumentale, grise, absolument semblable à ceux qui jonchent le Forum. Il nous semble naturel d'en conclure que cette colonne, dédiée à Gordien, ornait, elle aussi, la façade de la curie, ou, du moins, en était voisine. D'ailleurs, les dimensions de la maison, dans laquelle elle avait été précipitée, n'admettent pas une telle dédicace. Il se peut même que le réservoir, si élégamment orné, fît partie de la décoration du Forum.

En considérant la suite de ces inscriptions, nous sommes conduit à penser que, pendant les 140 premières années à partir de sa fondation, c'est-à-dire depuis Trajan jusqu'à Gordien, la ville de Thamgad orna la façade de son Forum des noms et des titres de ses bienfaiteurs. Le nom de Gordien étant le dernier que nous y rencontrions, il est probable que la décoration de cette façade se trouve complète, à partir du milieu du troisième siècle.

Un passage assez étroit conduisait, en quelques pas, de la rue de Lambèse à la Curie et dans l'intérieur du Forum. La Curie était un petit édifice, élevé sur quelques marches, à peine sensibles aujourd'hui, orné de trois arcades, du côté de la rue de Lambèse, et de plusieurs colonnes. La base en était revêtue de larges plaques d'une pierre dure et bleuâtre. Nous trouvons, près

de l'entrée, une pierre complètement martelée et illisible, puis une base, à demi brisée, sur laquelle on lit :

DIVO
CITR
TRAIA
ANO

et à peine tournons-nous sur notre gauche, du côté du Forum, qu'une magnifique inscription s'offre à nos yeux, rompue en plusieurs fragments, mais encore en place, sur une grande plaque bleuâtre, analogue à celles dont la Curie était revêtue :

T IVLIO IVLIANO MARTI alino V COS LEG PR PR PROVINCI
NVMIDIÆ ET PROVINCIÆ MACEDONIÆ PRÆF ÆRARI MI
LITARIS CVR ator I VIÆ CLODIÆ PRÆTORIÆ TRIBVNO PLEBEI
QVÆSTORI PROVINCIÆ ASIÆ PATRONO COLONIA ET MVNI (Sic)
RESPUBLICA COLONIÆ THAMVGADENSIVM DE
CRETO DECVRIONUM

Cette dédicace au légat pr. prætore T. Julius Julianus Martialinus, citée déjà par M. Léon Renier, n° 1505, répondait, sans doute, à quelque autre, que les Byzantins ou les Arabes auront brisée. Quoi qu'il en soit, le pourtour entier du Forum, aussi bien que celui de la Curie elle-même, était bordé, peut-être sur deux rangs, de dédicaces et de statues, monuments élevés à la gloire des empereurs et des particuliers illustres, ou destinés à perpétuer le souvenir d'évènements favorables, depuis la fondation de la ville, jusqu'au règne de Valens et de Valentinien, bien au-delà, par conséquent, de l'époque de Gordien.

(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

LE DOCTEUR NICOLAS PERRON

Membre de la Société historique Algérienne

Le 11 janvier 1876, s'est éteint, à Paris, un de nos plus savants orientalistes, un médecin des plus distingués, enfin l'un des meilleurs hommes que l'on pût rencontrer.

Nicolas Perron, né à Langres, docteur de la Faculté de Paris, est mort, ce jour-là, à l'âge de 78 ans.

Nous l'avons tous connu à l'œuvre en Algérie, d'abord comme directeur de l'école arabe-française, plus tard, comme inspecteur général des écoles arabes-françaises ; et il y a bien peu d'années, que chacune d'elles nous le ramenait avec son air paterne, ses beaux cheveux blancs, et sa vieille gaîté gauloise, alors qu'il accomplissait sa tournée d'inspection, et que, bravant le soleil de juillet, il se transportait, non-seulement en voiture, mais à dos de mulet dans toutes les localités qui possèdent des écoles, et cela malgré ses 75 ans.

Qu'il soit permis à un de ses vieux amis d'exprimer tous les regrets qu'il nous laisse ; à un de ses vieux camarades d'Egypte, de jeter quelques fleurs sur sa tombe.

Perron était médecin à Paris, mais avide de science, il avait fait marcher de front ses études médicales et les études les plus approfondies sur les langues orientales ; aussi n'eurent-elles pas de secret pour lui, et devint-il un des meilleurs et des plus illustres arabisants. Les savants arabes de la Grande Mosquée du Caire s'inclinaient devant lui, et proclamaient, à haute voix, qu'il était le maître, et qu'eux n'étaient que les disciples.

En 1833, lorsque le vice-roi d'Égypte se résolut à créer une école de médecine, Clot-Bey, chargé de son organisation, se rendit à Paris, afin de recruter un personnel d'élite pour professer la nouvelle science. Un jour qu'il visitait l'imprimerie royale,

on lui signala une traduction remarquable de l'un des plus grands ouvrages du temps de la splendeur des Arabes, et on lui nomma le docteur Perron comme l'intelligent et élégant traducteur.

Clot-Bey s'en fut droit chez lui, bien qu'il ne le connût pas, et l'aborda en lui disant : Monsieur, quand on sait l'arabe comme vous, votre place est en Egypte, et non en France.

Il fit ses propositions, qui furent acceptées ; et voilà comment le docteur Perron entra, comme professeur, à l'école de médecine d'Abou-Zabel, dont il devint plus tard lui-même le directeur.

Après avoir passé un grand nombre d'années en Egypte, il se repatria et s'installa à Paris, où il vécut de cette vie paisible du savant, au milieu de ses illustres confrères.

Mais l'heure des terribles quarantaines avait sonné. En supprimant ces formalités vexatoires, et dont l'utilité était justement contestée, le gouvernement voulut se donner des agents sûrs pour le tenir au courant de l'état sanitaire des échelles, et l'avertir, en temps opportun, des mesures qu'il y aurait à prendre.

Le poste le plus important fut confié au docteur Perron, et il devint médecin sanitaire de France à Alexandrie.

Plus tard, quand il s'agit de créer l'école arabe-française, à Alger, on ne savait trop qui mettre à la tête de cet utile établissement ; le gouverneur général s'adressa aux gens compétents, et tous, sans exception, proclamèrent le docteur Perron, comme le plus fort arabisant.

On l'enleva donc à sa position de médecin sanitaire, et on en fit le directeur de la nouvelle école, et, plus tard, l'inspecteur général que vous avez connu.

Il y a deux ou trois ans que les forces de l'excellent docteur déclinèrent. L'heure de la retraite était arrivée ; il se retira à Fontenay-aux-Roses, près Paris, et se mit, pour se distraire et s'occuper, à greffer des rosiers. C'est là que la mort est venue le prendre, pauvre cher homme, qui avait passé la plus grande partie de sa vie sous le soleil d'Afrique. Il a été, on peut dire, gelé par le rude hiver de cette année.

Adieu, mon bon Perron ! que la terre te soit légère ! tant que nous vivrons, ton image sera conservée dans nos cœurs ; tu nous

as laissé les meilleurs souvenirs. Je me souviens encore de ces dîners hebdomadaires que nous faisions, tous les vendredis, chez le digne colonel Varin, directeur de l'école de cavalerie de Guisch. Ce n'étaient pas des dîners luxueux ; mais nous étions là invariablement une douzaine de bons amis, et, chaque semaine, chacun apportait son lot d'anecdotes et de bonne humeur, et toujours le dernier verre de champagne se vidait à notre chère France. Adieu, Perron ; adieu aussi, à vous, membres défunts de cette vieille société d'amis, Soliman Pacha, Lambert, Schulz, Machenoult, Lubbert, Arago et tutti quanti, sans omettre le digne Varin, notre cher amphytrion ; adieu à tous, vous nous avez devancés, mais nous ne tarderons pas à vous rejoindre.

Vicomte d'Armagnac.

CHRONIQUE

SUBVENTION A LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

Nous lisons dans le volume des procès-verbaux du Conseil général du département d'Alger, session d'avril 1876, le passage suivant :

Rapporteur, M. Leroux.

« M. Charles Féraud, vice-président de la Société historique algérienne, a adressé au Conseil général, au nom de cette société savante, une demande de subvention.

» Les nombreux et utiles travaux accomplis par la Société historique, depuis vingt ans qu'elle s'occupe de l'archéologie, de la géographie et des recherches historiques de l'Algérie, vous sembleront, sans doute, un titre indiscutable à un accueil bienveillant à la demande qu'elle vous adresse.

« C'est à elle que la science est redevable de la publication de la *Revue africaine*, qui, comme le dit avec raison son vice-président, recueille tous les documents intéressant le pays. Il en existe déjà vingt volumes, qui constituent une précieuse collection à laquelle le monde savant attache un haut prix.

» Les rapports, publiés périodiquement par le Ministère de l'Instruction publique, témoignent de l'importance et de l'utilité des travaux de la Société. La modicité des ressources dont elle dispose, et que lui créent uniquement les cotisations mensuelles de ses membres adhérents, est un obstacle à son dévelopement et à l'extension, souvent indispensable, de ses recherches et de ses travaux.

» Une telle institution honore le pays qui lui sert de champ d'action autant qu'elle lui est utile, et vous tiendrez, nous n'en doutons pas, à témoigner votre estime à ces modestes savants, en accueillant favorablement leur demande.

» Nous vous proposons donc de voter une somme de mille fr. en faveur de la Société historique algérienne, comme témoignage de la sollicitude du Conseil général pour ses intéressants travaux. »

M. Arnac appuie les conclusions de la commission.

M. Ben Siam ajoute que la Société historique s'occupe de rechercher tous les faits historiques se rapportant à l'Algérie, et d'étudier les monuments anciens qu'on y trouve; mais les cotisations que paient les membres de la Société ne suffisent pas pour payer les frais d'impression de ses travaux, dont l'utilité est incontestable, et il prie le Conseil de voter la somme de 1,000 fr.

Les conclusions du rapport sont adoptées.

Le Vice-Président, ffons de Président,
Charles FÉRAUD.

Alger. — Typ. A. Jourdan

NOTES
POUR SERVIR
A
L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION
DANS LE SUD
DE LA PROVINCE D'ALGER, EN 1864

« Les Lacedemoniens sacrifioient aux Muses,
« entrants en battaille, à fin que leurs gestes
« feussent bien et dignement escripts, estimants
« que ce feust une faveur divine et non com-
« mune que les belles actions trouvassent des
« tesmoings qui leur sceussent donner vie et
« mémoire. »

(Michel de MONTAIGNE.
Livre II, chap. XVI des *Essais*.)

I

Le 8 avril 1864, un drame sanglant, rappelant les plus mauvaises journées de notre histoire algérienne, déroulait ses sombres et héroïques péripéties à Aïn-Bou-Bekr, point situé à quelques lieues à l'est de notre poste-avancé de Géryville, et au sud du ksar de Stiten : le lieutenant-colonel Beauprêtre, commandant supérieur du cercle de Tiaret, quelques officiers et cent hommes d'infanterie, dont soixante tirailleurs algériens, trahis par le goum des Harar, succombaient glorieusement jusqu'au dernier dans une lutte de dix contre un.

Ce triste évènement, que rien ne pouvait faire prévoir, retentit d'autant plus douloureusement au cœur de la France, que la profonde sécurité dont nous jouissions dans le Sahara, depuis dix ans, nous y avait moins préparés. Ce succès de l'ennemi, bien qu'obtenu par des moyens qui répugnent aux armées civilisées, n'en était pas moins un succès aux yeux des populations sahariennes, peu accoutumées, jusqu'alors, à voir se balancer des têtes de chrétiens à l'arçon de la selle de leurs cavaliers. Aussi, à la vue des dépouilles enlevées aux cadavres de nos soldats et traînées de tribu en tribu, les Sahariens, ivres de *gloire* et de lait aigre, ne doutèrent-ils plus que le bach-agha Sid Sliman-ben-Hamza ne fût le *moula el-ouoqt* (le maître du moment, de l'époque), l'homme choisi par le Dieu unique pour nous faire repasser la mer, et cela, *sans même nous donner le temps de faire nos malles*, comme le disait effrontément au général Durrieu un fanatique Marocain, que nous rencontrions, en 1855, aux Arbâouat, pieusement occupé à pousser à la révolte les gens des ksour de la province d'Oran.

Nous possédons, nous autres Français, et cela à un degré supérieur, une qualité, qui, pour être très-estimable, ne nous en a pas moins jetés souvent dans de grands embarras : cette qualité, c'est la confiance. Ainsi, nous prenons volontiers le sommeil pour la mort ; les baisers, les bouche-en-cœur et les salamaleks de l'ennemi, pour de la soumission, voire même pour de l'affection ; les griffes rentrées du tigre, pour du velours. Pour nous, là où il n'y a pas de flamme, il n'y pas de feu ; quand le calme est à la surface, la tempête ne saurait être au fond ; un volcan n'est un volcan qu'autant qu'il expectore sa lave. Nous enfonçons notre bonnet de nuit sur nos yeux, et nous nous endormons sur nos deux oreilles. Puis, un jour, le prétendu mort se réveille ; l'ennemi charge son fusil et montre les dents ; le tigre exhibe ses griffes ; le feu qui couvait devient incendie ; la vase bouillonne et remonte à la surface ; et le volcan bave ses cendres brûlantes sur Herculanum. Surpris par des évènements contre lesquels nous ne sommes plus préparés, nous nous éveillons en sursaut. Furieux d'avoir été joués, pris au dépourvu, nous jurons la *mort des traîtres* qui ont ainsi abusé de notre

confiance ; ce qui ne nous empêche pas, d'ailleurs, de leur tendre la main pour les relever, dès que nous les voyons à nos pieds ! Et il y a grand'chance qu'il en soit ainsi longtemps encore, puisqu'on nous reprochait déjà, bien avant Clovis, l'excès de ce sentiment.

Si nous n'étions pas préparés pour la lutte, on avouera que c'était pardonnable ; car, dans la persuasion où nous étions que nous avions semé le bien, nous ne pouvions guère supposer que nous ne récolterions que le mal. L'occupation de la Cochinchine et la guerre du Mexique avaient enlevé à l'armée d'Afrique une grande partie de ses forces vives, et le gouvernement général de l'Algérie n'avait pas cru utile de les y faire remplacer ; de sorte que son effectif se trouvait réduit au-dessous de 65,000 hommes, au moment où Sid Sliman leva l'étendard de la révolte. Quant aux garnisons de nos postes-avancés du Sud, elles ne pouvaient absolument rien tenter en dehors de leurs murs. Il ne fallait pas songer à lancer nos goums sur les rebelles ; l'exemple des Harar, qui, bien que soumis et marchant avec nos colonnes depuis seize ans, n'en avaient pas moins passé, avec une parfaite unanimité, sous les drapeaux de l'ex-bach-agha, cet exemple, disons-nous, donnait la mesure de la confiance qu'on pouvait avoir dans les forces irrégulières indigènes, lesquelles, d'ailleurs, n'ont qu'une valeur médiocre, quand elles ne sont pas appuyées, ou contenues, ou poussées par des forces françaises.

Avant d'indiquer les causes de l'insurrection, disons quelques mots de l'homme qui l'avait provoquée et qui s'en était fait le chef.

Sid Sliman-ben-Hamza était le second fils du marabout sid Hamza-ben-bou-Bekr (1), descendant du plus grand saint de notre Sud algérien, l'illustre et vénéré sidi Ech-Chikh, et l'héritier de son influence religieuse.

(1) Nous renvoyons à notre livre *Les Français dans le désert* le lecteur qui désirerait des renseignements plus détaillés sur les descendants de sidi Ech-Chikh, et sur l'influence religieuse qu'ils exercent dans notre Sahara.

Nommé, dès 1850, khalifa des Oulad-Sidi-ech-Chikh-ech-Cheraga (de l'est), Sid Hamza trouvait l'occasion de servir notre cause, en razziant, sur l'Oued En-Nsa, au mois de décembre 1852, les Arbaâ et les Oulad Naïl, qui avaient embrassé le parti du chérif d'Ouargla. Au mois d'avril 1853, Sid Hamza, soutenu par une colonne française aux ordres du commandant de la subdivision de Mascara, le colonel Durrieu, battait et razziait les Hamïan-Chafâ, auxquels il prenait 20,000 chameaux et 30,000 moutons. En novembre de la même année, il était vainqueur du chérif d'Ouargla, Sid Mohammed-ben-Abd-Allah, et nous ouvrait les portes de ce ksar, où le commandant de la subdivision de Mascara ne tardait pas à planter le drapeau de la France. En récompense du service signalé qu'il vient de rendre à la cause française, Sid Hamza est nommé khalifa de tout le pays qu'il a soumis, et l'un de ses frères, Sid Ez-Zoubir-ben-Bou-Bekr, est placé à la tête de la confédération d'Ouargla, qui a été érigée en aghalik.

Evidemment, cette combinaison portait avec elle un danger, en ce sens qu'elle mettait tout notre Sud, de Géryville à Ouargla, aux mains de la famille de Sid Hamza ; de plus, elle augmentait de l'influence des armes l'influence religieuse de la *maison* de Sidi Ech-Chikh, et la fidélité des populations sahariennes placées sous le commandement des Hamza se subordonnait à celle du khalifa ou des siens. Mais, il faut le dire, cette politique fut de nécessité, et il était alors de toute impossibilité de faire autrement.

Sid Hamza nous servit fidèlement jusqu'à sa mort, arrivée en 1861. Son fils aîné, Sid Abou-Bekr, le remplaça à la tête du khalifalik du Sud, mais avec le titre de bach-agha seulement. En devenant le chef de la famille des Hamza, il héritait de l'influence religieuse attachée à cette situation.

A l'exemple de son père, Sid Abou-Bekr nous donna des preuves de sa fidélité. Un mois à peine après la mort de son père, en septembre 1861, il poursuivit, à la tête d'un goum de 300 chevaux, l'ancien chérif d'Ouargla, Mohammed-ben-Abd-Allah, qui avait fait une pointe sur notre territoire; il l'atteignit dans les *areg* (dunes de sable), et le fit prisonnier. Mort au

commencement de 1862, Sid Abou-Bekr fut remplacé dans son bach-aghalik des Oulad-Sidi-ech-Chikh par son frère Sid Sliman-ben-Hamza, très-jeune encore. Sid El-Ala-ben-bou-Bekr, l'un de ses oncles, avait, depuis quelques années déjà, remplacé Sid Ez-Zoubir à la tête de l'aghalik d'Ouargla.

Ainsi que nous le démontrerons plus loin, c'est poussé par Sid El-Ala, personnage ambitieux et fanatique, que le jeune Sid Sliman a fait défection et soulevé contre nous les populations de son commandement. C'est encore Sid El-Ala qui est l'âme du mouvement insurrectionnel; et, depuis la mort de Sid Sliman, il n'a point cessé d'être successivement le conseil de son neveu Mohammed-ben-Hamza, et la tête du jeune Ahmed, le quatrième fils du khalifa Sid Hamza.

Nous allons suivre les phases de l'insurrection, et la voir se développer et se grossir par la défection volontaire ou forcée des tribus placées à la main ou soumises à l'influence religieuse héréditaire du chef du mouvement insurrectionnel. C'est vers les premiers jours de la seconde quinzaine de février, dans le mois de ramdhan ou du jeûne, que se consomma la défection du bach-agha Sid Sliman-ben-Hamza. On apprenait, le 21, qu'il se dirigeait vers le Sud, par l'Oued Zergoun, entraînant avec lui sa zaouïa, son frère Mohammed, son oncle Sid Ez-Zoubir, cet ex-agha d'Ouargla, et une centaine de tentes des Oulad-Sidi-ech-Chikh-Zoua.

Nous ne saurions dire à qui, du jeune bach-agha ou de Sid El-Ala, appartient l'idée première de la défection. Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'elle était certainement décidée entre Sid Sliman et son oncle, puisque, dès le 17 ou le 18 février, ce dernier venait camper, sans raisons légitimes, à En-Noumrak, au nord de Metlili, avec les Châamba et les Mekhadma, et qu'il ordonnait aux Saïd-Atba, en leur assurant que ce n'était point en vue d'une marche vers le nord, de venir s'établir à la tête de l'Oued Mzab. Or, ce mouvement ne pouvait avoir d'autre but que de porter les nomades de son aghalik au-devant des forces que le bach-agha entraînait à sa suite. L'Oued En-Noumrak avait donc, évidemment, été choisi comme point de jonction

des rebelles, et Metlili comme base d'opérations. Sid Sliman aurait rallié son oncle vers le 23 février.

Bien que Sid El-Ala n'eût pas cru devoir mettre les Saïd-Atba dans la confidence de ses projets, cette tribu flairait bien, cependant, quelque défection dans le mouvement inexplicable qu'elle avait l'ordre d'exécuter. Dans tous les cas, les Saïd paraissaient tout-à-fait décidés à ne pas suivre leur agha : campés sur l'Oued Mzab, sous les murs des Beni-Isguen, ils déclarent que, s'ils ne sont point assez forts pour tenter la résistance, ils se retireront, eux et leurs troupeaux, au milieu des Arbaâ.

Il était à craindre que l'ex-bach-agha ne lançât les Chaâmba sur les troupeaux des trois provinces, qui, à cette époque de l'année, s'aventurent fort loin dans le Sahara : c'était une proie pleine d'attraits, et que ne pouvaient manquer de convoiter les Chaâmba, ces écumeurs du désert. Il y avait encore un autre danger à laisser nos Sahariens à proximité des rebelles, c'était la crainte de la contagion. En effet, il est peu de tribus sahariennes où Sidi Ech-Chikh ne compte des *khoddam* (serviteurs religieux). Aussi, dès le 24 février, le commandant supérieur de Laghouat (commandant Suzzoni), qui, dès l'origine, avait parfaitement apprécié la situation, envoyait-il son chef de bureau arabe, le capitaine Letellier, sur l'Oued En-Nsa pour diriger le mouvement de retraite des tribus de son cercle vers le nord. Cette précaution n'avait rien de prématuré : car le chef du bureau arabe s'était bientôt aperçu que les Arbâa, fort attachés d'ailleurs à la famille de Sid Hamza, avaient déjà été fortement travaillés par l'ex-bach-agha.

En attendant les opérations de grande guerre, les bandes de Sid El-Ala, Chaâmba et Mekhadma, se faisaient la main en pillant tout ce qu'elles rencontraient sur le bas oued En-Nsa : ainsi, le 26, les Mekhadma enlevaient 500 moutons, quelques chameaux et des tentes aux Arbaâ. Le même jour, un parti de Chaâmba prenait 15 chameaux appartenant à une caravane des Ouled Naïl, qui était venue faire du commerce à R'ardaïa.

Les forces de l'insurrection, réunies sur l'Oued En-Nsa et à Metlili, paraissent s'élever, à la fin de février, à un millier de chevaux ou *mehara* (dromadaires de selle).

Cependant, si l'on en croit le commandant supérieur du cercle de Géryville, rentré, le 25, à son poste, d'une course qu'il venait de faire dans le sud de son commandement, l'esprit des populations des ksour qu'il avait traversés était encore bon à cette époque; les ksariens paraissaient même disposés à résister aux rebelles.

Bien que, plus tard, la conduite de ces Sahariens soit venue donner un démenti à ces bonnes dispositions, il n'y a rien là qui doive nous étonner. Dans le Sud, loin de notre action, dès qu'un chérif ou un chercheur d'aventures quelconque a pu réussir à s'entourer d'une centaine de chevaux, il ne reste plus guère aux populations des tribus ou des ksour que l'alternative d'être razziées ou de suivre la fortune du nouveau *sultan* ; et, généralement, elles n'hésitent pas à prendre ce dernier parti, bien que, pourtant, elles ne doutent pas que nous puissions les atteindre à leur tour ; mais, enfin, le chérif est là aujourd'hui, et nous, nous n'arriverons que demain ou plus tard ; elles vont au plus pressé, et surtout au plus près. C'est donc à dessein que, plus haut, nous avons parlé de défections forcées ; et, franchement, nous ne pouvons guère exiger une fidélité inébranlable de gens que nous ne pouvons pas toujours protéger en temps opportun. Cet état de choses explique suffisamment la facilité des défections dans le Sahara. Il y a évidemment quelque chose à faire pour remédier à cette situation ; mais ce serait toute une réorganisation de nos tribus sahariennes et la création de nouveaux postes-avancés. Le cadre que nous nous sommes tracé ne nous permet pas de traiter ici cette importante question.

Si la pensée de la résistance ne vient pas aux Sahariens, même quand ils n'ont affaire qu'à un chérif d'occasion, on comprend (et cela pour diverses raisons) qu'ils aillent au-devant d'un maître de l'importance d'un Hamza, et qu'ils lui jettent, remplis d'enthousiasme, tous leurs souhaits de victoire. En effet, pour les Sahariens, le marabout Sid Sliman représentait la nationalité et la religion, ces deux puissants leviers qui ont déjà soulevé tant de mondes. Quoique le fanatisme des Arabes ne soit pas aussi farouche qu'on a bien voulu le dire, on remarque cependant chez eux, comme ailleurs, des retours périodiques aux croyances,

des accès religieux. Et puis, nous pensons que, quel que soit le degré de civilisation d'un peuple, il arrive un instant où la nourriture du corps ne suffit pas seule ; il y a incontestablement, dans la vie des nations, des périodes de lassitude du bien-être et de la quiétude, des périodes qui montrent que les satisfactions matérielles ne sont pas tout, et qu'il faut aussi son temps à l'idée. Les repus semblent avoir des remords de ne s'occuper que d'eux ou des choses de la terre, et l'esprit réclame aussi son tour. Nous n'avions jamais vu, dans nos villes, sous le gourbi ou sous la tente, tant de gens se livrant à l'égrenage du chapelet que dans les deux ou trois années qui ont précédé l'insurrection ; les vieux Turcs eux-mêmes, qui, à aucune époque, n'ont passé pour de fervents musulmans, pour des modèles de piété, donnaient tout leur temps à la pratique de ce pieux et monotone exercice. Évidemment, cette recrudescence religieuse devait répondre à un besoin spirituel, à de vagues aspirations vers les choses du ciel. Nous ne voulons pas dire que l'ardeur de leur foi dut conduire ces anciens sacripants jusqu'au martyre ; mais, enfin, il y avait là un signe dont on ne s'est pas, croyons-nous, assez préoccupé. Que, dans les conditions dont nous venons de parler, un chérif se lève au nom de la religion, bientôt les populations seront dans la trace de ses étendards, puisque c'est là le sentier de Dieu.

Malgré l'influence des Hamza, l'insurrection, au commencement de mars, était encore hésitante ; et cela se conçoit. Les Sahariens savaient, depuis 1854, que les profondeurs de leur désert ne sont point inaccessibles à nos soldats ; les fameux Châamba avaient pu voir le drapeau de la France flotter sur les minarets des mosquées d'Ouargla ; ils n'ignoraient pas, enfin, que nous savons le chemin de leur pays. Cette considération donne la clef de l'attitude des Saïd-Atba, l'une des trois tribus qui ont leurs campements autour d'Ouargla ; elle explique les dispositions des ksour à la résistance, les velléités qu'éprouve Metlili de repousser l'ex-bach-agha, et, finalement, l'abandon de Sid Sliman par 80 tentes des Zoua et 7 des Abid des Oulad Sidi-ech-Chikh. On voit, en outre, que Sid El-Ala et son neveu ne veulent pas se brouiller avec les Arbaâ et les Oulad Nâïl ;

ainsi, ils se hâtent d'informer ces tribus qu'ils sont tout disposés à leur faire rendre les moutons et les chameaux qui leur ont été volés par les Mekhadma et les Châamba.

Les Arabes possèdent au suprême degré l'art de répandre de fausses nouvelles et de leur donner toutes les apparences de la vérité. Cela vous parvient de dix points différents par des gens qui, en raison des distances, ne semblent pas pouvoir être soupçonnés d'obéir au même mot d'ordre. Aussi, nous arrive-t-il souvent de nous y laisser prendre, bien que nous cherchions à nous cuirasser d'incrédulité à l'endroit des nouvelles provenant de source arabe. Ainsi, un jour, c'est un miaâd de l'émigré Sid Chikh-ben-et-Theïyeb, l'ancien chef des Oulad Sidi-Chikh-el-Gharaba, qui serait venu du Maroc pour promettre à son parent Sid Sliman le secours de son influence ; le lendemain, c'est Sid Djelloul-ben-Hamza qui serait arrrivé, d'El-Goléâa, au camp de Sid Sliman avec les Khenafsa et un fort parti de Touareg ; un autre jour, c'est Ben-Naceur-ben-Chora qui a rejoint les Arbaâ et qui les pousse à la rébellion ; quelque temps après, un de nos cavaliers nous affirme qu'il tient d'un homme tout-à-fait digne de foi que les forces du *sultan* se sont augmentées, tout récemment, d'un contingent considérable, venu d'un pays inconnu, habillé et armé d'une façon bizarre, et dont le langage ne se compose que de cris aigus, rappelant volontiers le glapissement du chacal ou le chuchotement de certains oiseaux.

« — C'est bien possible, se dit-on ; le désert renferme encore tant de mystères ! ». De temps à autre, c'est une de nos colonnes qui a été *mangée* à fond, ou l'un de nos petits postes-avancés qui a été pris ou saccagé. Il faut dire pourtant que, malgré sa persistance, cette dernière variété de bruits nous trouve assez généralement incrédules.

Dans les derniers jours de février, la défection du bach-agha Sid Sliman-ben-Hamza et de son oncle l'agha d'Ouargla est parfaitement constatée et ne fait aucun doute. Malgré nos recherches, nous en sommes réduit aux hypothèses, relativement [illegible] causes qui l'ont provoquée. Nous ajouterons que les m[illegible] qu'on lui donne ne sont pas, selon nous, assez sérieux pour [illegible]tifier, ou, tout au moins, expliquer l'étrange [illegible]

mination de ces deux chefs politiques. Suivant les uns, ce serait à l'instigation de Sid El-Fodhil, son khodja (secrétaire), bâtonné, dit-on, par l'ordre du commandant supérieur du cercle de Géryville, pour avoir menacé des spahis, détachés au bureau arabe, de leur faire infliger ce même châtiment, que Sid Sliman aurait décidé sa défection. Selon d'autres, il conviendrait de l'attribuer à la persuasion, dans laquelle était le bach-agha, que l'autorité française avait des tendances à amoindrir son pouvoir et à l'annihiler lui-même aux yeux des siens. Il veut bien, d'ailleurs, exposer ses prétendus griefs au Gouverneur-général; seulement, ce n'est que dans les premiers jours de mars, et lorsqu'il se dispose à marcher vers le Nord à la tête des rebelles; c'est, en un mot, quand sa défection est flagrante, qu'il réclame l'intervention du chef du gouvernement de l'Algérie pour faire cesser une situation qui, suivant lui, n'est plus tenable.

Nous voulons, d'ailleurs, donner un extrait de cette lettre; il permettra de juger de la valeur des griefs dont se plaignait Sid Sliman :

« Louange à Dieu, qui est mon oukil (etc.)

» A celui qui a le commandement de la terre et de la mer, » où règne la paix et où est morte l'injustice; à celui qui gou- » verne les grands sujets, le sultan (etc., etc.)

» Notre défunt père Sidi Hamza a pris de vous le drapeau » (commandement) que vous avez bien voulu lui donner, et » vous a servi, comme un fils sert son père, ainsi que vous l'avez » vu et pouvez le préciser. Il s'est toujours maintenu dans cette » voie jusqu'à son décès *à Alger* (1). Il en a été de même de » défunt son fils Abou-Bekr, jusqu'à sa mort. Ils ont toujours » été dans la prospérité, et n'ont jamais manqué d'honneurs, ni » de votre part, ni de celle des Arabes, ni de la part du bureau » arabe. J'ai servi comme mon père et comme mon frère, et j'ai » toujours exécuté vos ordres, jusqu'au moment où un change-

(1) Le khalifa Sid Hamza mourut le 21 août 1861, pendant un séjour qu'il fit à Alger. On ne manqua pas de faire courir le bruit, dans le Sahara, qu'il avait été empoisonné.

» ment est survenu du côté du bureau arabe, et même des » Arabes.

» Nous avons patienté jusqu'au moment où nous avons en- » tendu dire qu'on nous faisait garder à vue, de crainte que nous » ne prissions la fuite.

» Nous pensions que nous étions chargés de surveiller les » Arabes pour les empêcher de fuir; par suite d'intrigues et de » mauvais propos, le bureau arabe a donné l'ordre de nous gar- » der à vue : « *Entourez-le comme une bague entoure le doigt,* » ont-ils dit, *et saisissez-le.* »

» Lorsque nous avons appris cela, notre raison est sortie de » ses bornes, et nos membres en ont tremblé. Nous ne nous » sommes éloigné du bureau arabe qu'après avoir acquis la cer- » titude qu'on voulait nous nuire.

» Nous sommes au milieu de vos tribus, d'où nous ne bouge- » rons qu'après avoir reçu des ordres de votre bienveillance, » ordres qui nous éclairent sur ce que nous devons faire.

» Nous vous faisons connaître ce que nous avons sur le cœur; » c'est à vous à décider. »

L'attitude qu'avait prise Sid Sliman jurait un peu, il faut le dire, avec la forme soumise de sa lettre. Le bach-agha était bien, comme il le déclare, au milieu de nos tribus; mais les cavaliers de ces tribus étaient à cheval, et avaient déjà déployé leurs étendards de guerre pour marcher sur le Nord. Sa lettre ne renferme, d'ailleurs, que l'énumération de griefs vagues et mal définis; et puis, il y a tout lieu de croire que, si le commandement de Géryville avait donné l'ordre de le garder à vue, de le saisir même, c'est que l'attitude, les allures du bach-agha pouvaient justifier cette sévère mesure. La lettre de Sid Sliman n'était donc, selon nous, qu'une ruse pour endormir notre vigilance et donner le temps aux rebelles de se préparer et de se grossir des contingents auxquels ils avaient fait appel.

Instruit jour par jour des faits et gestes de Sid Sliman et de Sid El-Ala, le gouvernement de l'Algérie ne pouvait donner dans un piége aussi grossier. Il n'est pas besoin de dire que la lettre de l'ex-bach-agha resta sans réponse. Le gouverneur-

genéral prit, de ce moment, des mesures de précaution, en faisant surveiller les rebelles; il crut, cependant, devoir laisser l'insurrection se dessiner plus nettement, se poser plus carrément, pour savoir où, quand et sur qui frapper, et pour ne pas être dans l'obligation de disséminer, outre mesure, nos moyens d'action, alors fort restreints, surtout dans le Sahara. Ce retard apporté dans la répression de l'insurrection devenait, en même temps, le thermomètre de la fidélité des chefs indigènes, et nous montrait ceux sur lesquels nous pouvions compter.

Comme nous le disions plus haut, les griefs énumérés dans la lettre de Sid Sliman ne nous paraissent pas assez sérieux pour expliquer sa défection ; et puis, il est hors de doute que le bach-agha eût obtenu facilement, de l'autorité française, le redressement des torts dont il se plaint — très-tardivement, — s'ils eussent eu l'apparence de la vraisemblance, et s'il eût présenté ses réclamations en temps opportun. Il faut donc chercher ailleurs la cause probable de la rébellion des deux chefs les plus importants du Sahara oranais.

D'abord, cette levée de boucliers était-elle dans l'esprit des populations sahariennes? Était-elle préparée? Répondait-elle à des aspirations vers un nouvel état politique? Non; car l'insurrection ne prit son origine et ne se développa, dans le principe, que parmi les serviteurs religieux de Sidi Ech-Chikh, c'est-à-dire dans les tribus placées sous l'influence immédiate des descendants de ce saint marabout. C'est au nom de l'autorité qu'ils tiennent de la France, que Sid Sliman entraîne les Oulad Sidi-ech-Chikh-Zoua dans la direction de Metlili, et que Sid El-Ala, sans préciser le but de ce mouvement, porte les Châamba et les Mekhadma à En-Noumrak. L'agha d'Ouargla, qui, sans doute, a des raisons pour cacher ses projets aux Saïd-Atba, est obligé, pour les décider à se porter sur le haut Mzab, de promettre aux guerriers de cette tribu qu'aucun d'eux n'ira dans le Nord. Nous voyons même la plupart des tentes, qui ont suivi le bach-agha, abandonner ce chef, dès qu'elles comprennent qu'il s'agit de défection. D'un autre côté, les gens des ksour de la province d'Oran paraissent décidés, malgré leur attachement pour les Hamza, à ne pas faire cause commune avec les rebelles; ils vont même jusqu'à promettre au commandant supérieur de Géryville — mais nous pensons qu'ils se vantaient — de repousser, à l'occasion, toute attaque de la part des insurgés. En un mot, les premiers jours de cette insurrection ne sont point marqués par ces enthousiasmes spontanés qui attestent le besoin général de courir aux armes pour renverser un ordre de choses abhorré.

L'insurrection est donc purement *hamzienne*, tête et bras : ce sont les Hamza qui la provoquent et la dirigent; ce sont les serviteurs religieux de leur saint ancêtre qui composent le fond principal du personnel insurrectionnel. On trouve bien, parmi eux, quelques éléments étrangers à l'ordre de Sidi Ech-Chikh; mais ils y ont été entraînés, soit par la crainte d'être razziés, soit par l'appât du butin. Comme dans toutes les affaires d'eau trouble, on rencontrait encore, dans les bandes des Hamza, des mécontents et des aventuriers.

Il est donc inutile, croyons-nous, d'aller chercher d'autre mobile à la défection des Hamza que leur ambition personnelle et le désir d'augmenter l'importance de leur rôle politique dans le Sahara.

Reprenons la marche de l'insurrection.

Réunis au nord de Metlili, les rebelles paraissent hésitants sur le parti à prendre; ils n'entament leur mouvement vers le Nord que dans les premiers jours de mars, après avoir fait des achats considérables de grains au Mzab. Le 7, ils atteignaient l'Oued Zergoun, et s'arrêtaient sur les r'dir d'Oummak-el-Hadjedj, où Sid Sliman déposait ses approvisionnements; il avait laissé ses tentes et ses troupeaux en arrière de lui, à Aïn-Goufafa.

L'ex-bach-agha quittait Oummak-el-Hadjedj quelques jours après, avec ses cavaliers, pour aller prendre à Brizina les grains qu'il a emmagasinés dans ce ksar, et retournait, aussitôt, sur son dépôt d'Oummak-el-Hadjedj.

Le 19 mars, toute la tribu des Oulad Yacoub-ez-Zerara, à l'exception de trois petits douars, faisait défection et quittait le Djebel-el-Amour, où elle était campée, pour se porter sur le ksar de Tadjerouna et l'enlever. Le caïd de cette tribu, Zir'em-ben-

Fathmi, qui nous est resté fidèle, attaque les dissidents avec quelques cavaliers qui lui sont dévoués, leur tue un homme et leur en blesse deux. Zir'em se met aussitôt à la poursuite de ses gens, qu'il parvient à atteindre, et leur enlève 300 moutons et 80 chevaux. Cet acte de vigueur n'empêche pas cependant les Oulad Yacoub de faire leur jonction avec Sid Sliman à Oummak-el-Hadjedj, où ils sont accueillis avec de grands transports de joie.

Bien que Sid Sliman ne prononçât pas encore son mouvement vers le Nord, et qu'il fût toujours sur ses magasins d'Oummak-el-Hadjedj, des mesures militaires avaient pourtant été prises en vue des éventualités; elles furent, malheureusement, insuffisantes. Il faut dire aussi qu'on ne voyait rien de bien redoutable dans une insurrection des Sahariens; qu'on pensait qu'une rébellion, dans ces régions, ne pouvait être que partielle, et qu'elle devait se borner nécessairement, comme par le passé, à quelques pointes sur nos tribus soumises; en un mot, parce que nos braves troupes avaient toujours eu assez facilement raison des bandes que les chérifs traînaient à leur suite, on en était arrivé à mépriser ces cavaliers montés sur des chevaux hypothétiques, et les fantassins déguenillés des ksours, armés de bâtons ou de fusils sans batterie. Il était donc presque permis de croire que les dispositions prises en vue d'arrêter la marche du jeune Sid Sliman étaient largement suffisantes, et elles l'eussent été, en effet, sans la trahison des goums, sur la fidélité desquels nous comptions, à ce qu'il paraît, plus qu'il ne convenait.

Les mesures prises étaient les suivantes :

L'escadron de spahis de Tlemcen était envoyé à El-Aricha, dans le sud de Sebdou.

Le colonel Beauprêtre, commandant supérieur de Tiaret, avait été dirigé sur le Djebel-el-Amour, avec 100 hommes d'infanterie, un escadron de spahis et les goums du pays.

La garnison de Géryville avait été augmentée.

Enfin, dans la division d'Alger, où le mouvement insurrectionnel ne s'était pas encore fait sentir, un escadron de spahis avait été dirigé sur Tagguin, et mis à la disposition du commandant supérieur du cercle de Boghar, lequel devait entrer en communication avec le colonel Beauprêtre.

Cet officier supérieur, qui arrivait, le 28 mars, à Aflou, où il trouvait ses goums réunis, avait pour instructions générales de raffermir le commandement de Géryville et de surveiller Sid Sliman et ses adhérents. En état de parer à tout, il devait se rapprocher insensiblement de Géryville, et concerter, avec le commandant de ce cercle, ses opérations, soit offensives, soit défensives.

Dans les premiers jours d'avril, Sid Sliman était signalé sur l'Oued Zergoun, qu'il remontait. On le disait tout-à-fait décidé à lever le masque et à proclamer le *djehad* (guerre sainte). Il envoie, en effet, ses courriers dans les tribus, avec des lettres portant le cachet de son père, pour les appeler à la révolte. Ses projets ne sont point connus; son but, suppose-t-on, est d'enlever les approvisionnements de grains de Tadjrouna, de Brizina et du petit ksar de Sid El-Hadj-ed-Din. Deux caïds des Châamba, qui se sont enfuis de son camp pour ne pas combattre les Français, disent l'avoir laissé sur le r'dir d'El-Habchi, point situé sur l'Oued Zergoun; il montait vers le Nord. Le colonel Beauprêtre le faisait surveiller.

Le 8 avril, à la pointe du jour, Sid Sliman attaquait le colonel Beauprêtre, dans son camp d'Aïn-bou-Bekr; la défection de nos goums, qui tournent aussitôt leurs armes contre son petit détachement, disproportionne à un tel point les conditions de la lutte, qu'il ne reste plus au colonel et à ses cent fantassins qu'à succomber glorieusement. Ils le savent. Mais avant de tomber pour ne plus se relever, cette poignée de braves, qui s'est formée en carré, fera payer cher aux rebelles et leur agression et leur trahison : Sid Sliman est tué, et son khodja, Sid El-Fodhil, est blessé grièvement; un grand nombre de cavaliers ennemis roulent sanglants sous le ventre de leurs chevaux; les faces du carré s'encombrent de morts. Malheureusement, les munitions de nos héros s'épuisent; l'acharnement devient plus ardent du côté de l'ennemi; le feu du détachement se ralentit peu à peu; les coups deviennent plus rares; puis les fusils finissent par se taire tout-à-fait. Les soldats de Beauprêtre ont brûlé leur dernière cartouche. Enfermés dans un cercle de feu, qui va se rétrécissant chaque minute, ceux qui restent encore debout

attendent, la tête haute, la mort qu'ils ne peuvent plus donner.

Quand le commandant supérieur du cercle de Géryville, qu'en prévision d'une attaque le colonel Beauprêtre avait fait appeler auprès de lui, avec les forces indigènes dont il disposait, quand cet officier, disons-nous, arriva à proximité d'Aïn-bou-Bekr, tout était fini, et, comme des corbeaux à la curée, les *vainqueurs* dépouillaient les morts.

Sid Mohammed ben Hamza remplaçait son frère Sid Sliman à la tête des rebelles, et prenait, dès lors, sous l'impulsion de ses oncles Sid El-Ala et Sid Ez-Zoubir, la direction de l'insurrection.

Après un succès aussi inespéré de la part de l'ennemi, et, il faut le dire, aussi imprévu de la nôtre, la rébellion ne pouvait que prendre des forces et s'accroître par de nouvelles défections. C'est ce qui arriva. Aussi, le gouvernement général dut-il, dès lors, songer sérieusement à prendre l'offensive, et à empêcher l'esprit insurrectionnel d'envahir, par la contagion, les tribus situées au nord de nos premiers postes-avancés. Dès le 12 avril, une colonne, composée de deux bataillons d'infanterie, de trois escadrons et demi de cavalerie, et d'une section d'artillerie de montagne, se portait de Saïda sur Géryville. Une réserve de 1,600 hommes d'infanterie, de trois escadrons de cavalerie et d'une section d'artillerie de montagne était, en outre, organisée dans le premier de ces postes, et le général Deligny se portait de sa personne sur ce point.

C. Trumelet.

(A suivre.)

NOTES HISTORIQUES SUR LA GRANDE KABYLIE (DE 1830 A 1838)

(Suite et fin. — Voir le n° 115 et 116)

Les deux hommes de cette famille, qui doivent jouer le rôle le plus important, pendant la période française, sont : Bel Kassem ou Kassi, que nous venons de nommer, et son frère Mohamed ou Kassi.

Bel Kassem ou Kassi avait environ 25 ans en 1830. C'était un homme d'un extérieur distingué, d'un tempérament faible et maladif, annonçant peu de force physique, ce qui ne l'empêchait pas d'être un chef énergique, un cavalier plein d'entrain et de vigueur. Il savait envoyer un coup de fusil, de dessus son cheval, avec une adresse remarquable ; aussi n'aimait-on pas à se trouver, dans le combat, dans la direction de son arme. D'une intelligence rare et d'une finesse d'esprit remarquable, il connaissait à fond les passions qui font agir le Kabyle, il savait séduire et entraîner. Il récompensait largement les hommes qui le servaient, soutenait quand même ceux qui s'attachaient à sa cause ; il passait pour n'avoir jamais manqué à une parole donnée. Il était très-ambitieux, et il écrasait tout ce qui lui faisait obstacle.

Son frère Mohamed, moins âgé que lui de deux ans, offrait avec lui un contraste frappant. Autant le premier était fin et mesuré dans ses relations, autant le second était rude et brutal : c'était un homme d'un caractère sauvage et d'une indomptable énergie, poussée jusqu'à la férocité. Il était d'une intelligence médiocre, et ne comprenait rien aux ménagements de la politique. D'une bravoure impétueuse et téméraire, il ne reculait devant aucun danger, et il a presque toujours eu l'avantage dans les combats qu'il a dirigés.

Il était aveuglément dévoué à son frère, bien que parfois il parût lui faire de l'opposition, en s'alliant au sof qui lui était contraire ; mais ce n'était là qu'un jeu de la politique. Entre les mains d'un homme tel que Bel Kassem, qui savait le plier à sa volonté, c'était un admirable instrument à mettre en œuvre, lorsqu'il y avait quelque part un coup à frapper.

Dans un autre article (1), nous avons raconté comment, par suite des intrigues de divers indigènes des Amaraoua et particulièrement d'Oubadji, de Tamda et de Saïd ou Keddach des Abid Chemlal, Mhamed ou Kassi avait été attiré en 1820 à Bordj Sebaou, et mis à mort avec plusieurs de ses principaux partisans. Nous avons dit que la famille des Oulad ou Kassi, obligée d'abord de se réfugier dans les Beni-Iraten, avait obtenu, plus tard, l'aman et était revenue dans les Ameraoua ; nous avons ajouté qu'Oubadji avait épousé une des veuves d'Ahmed Hamitouch, nommée Tadehart, que Mhamed ou Kassi devait prendre pour femme au moment où il avait été attiré dans le guet-a-pens de Bordj Sebaou. Oubadji avait également marié son fils aîné Arezki à une fille d'Ahmed Hamitouch.

Pendant tout le temps qu'avait duré le gouvernement turc, les Oulad ou Kassi avaient dû dissimuler leur ressentiment ; mais lorsque la chute d'Alger les eut débarrassés des autorités turques, ils ne manquèrent pas d'assurer leur vengeance, en rétablissant du même coup leur suprématie dans le haut Sebaou.

A l'époque du commencement des labours de 1830, c'est-à-

(1) Note sur Yahia agha, année 1874.

dire vers le mois de novembre, environ 400 hommes des Beni Ouaguennoun, la plupart d'Afir et d'Isserradjen, conduits par Ahmed Naït Yaya, qui était du sof des Oulad ou Kassi, se glissaient silencieusement, pendant la nuit, dans le village de Tamda, et entouraient la maison d'Oubadji. Les Oulad ou Kassi avaient demandé l'appui des Beni Ouaguennoun, parce qu'Oubadji, qui était cheikh de Tamda, avait encore dans cette zmala un parti considérable. Oubadji et son fils Arezki s'aperçurent, le matin, qu'ils étaient cernés dans leur maison par un parti trop considérable pour que les gens de leur sof pussent les secourir ; ils comprirent qu'ils n'avaient plus qu'à vendre chèrement leur vie.

Les agresseurs commencèrent par mettre le feu à la toiture en diss qui couvrait presque tous les bâtiments de l'habitation ; puis, comme leurs victimes s'étaient réfugiées dans une partie de la maison couverte en tuiles, ils montèrent sur la toiture et y firent un trou, afin de pouvoir faire feu sur elles et de les déloger. Oubadji fut tout d'abord blessé à la jambe, d'un coup de fusil ; de son côté, son fils Arezki blessa deux hommes. La position n'était plus tenable. Arezki sortit dans la cour et essaya de s'enfuir ; mais il ne put échapper aux balles de ses ennemis, et il tomba mort. Oubadji sortit à son tour, emmené par deux hommes, qui, paraît-il, lui avaient dit qu'ils le prenaient sous leur anaïa ; ils étaient en face de la djama du village, lorsqu'un nommé Ahmed Amecheddal arriva derrière Oubadji, et lui planta son couteau dans le dos. Se retournant alors, et reconnaissant dans son meurtrier un homme auquel il avait fait du bien : « C'est toi, Amecheddal, lui dit-il, toi qui me frappes ! » et il tomba mort.

La maison d'Oubadji fut mise au pillage ; mais les femmes furent sauvées par l'anaïa des tolba de Cheikh ou Arab, des Beni Iraten, qui étaient accourus. Le second fils d'Oubadji, nommé Bel Kassem, qui se trouvait, ce jour là, à la zaouïa de Cheikh ou Arab, échappa à la mort.

Les deux victimes, qu'on avait portées d'abord à la djama, furent enterrées, et les Beni Ouaguennoun furent hébergés toute la journée et la nuit suivante à Tamda, pour éviter toute surprise.

Le jour même où cette vengeance s'était accomplie, un autre drame se passait à la zmala des Abid Chemlal.

Cette zmala, qui avait été de tous temps ennemie des Oulad ou Kassi, et qui avait pour origine des nègres affranchis, comptait beaucoup de vaillants hommes; et bien que le sang qui coulait dans leurs veines parût méprisable aux Kabyles, ils leur accordaient une certaine considération, en raison de leur réputation de bravoure bien établie. Saïd ou Reddach, chef de cette zmala, se distinguait parmi les plus braves. Nous venons de dire les griefs que les Oulad ou Kassi avaient contre lui et qu'ils avaient résolu de venger. C'est le nommé Bou Khedimi, ennemi particulier de Saïd ou Reddach et chef de l'opposition, qu'ils avaient choisi comme instrument.

Le jour de la mort d'Oubadji, une réunion de la djemâa des Abid Chemlal avait lieu. Il y fut exposé que, dans les circonstances difficiles que l'on traversait, la zmala, qui s'était fait de nombreux ennemis en faisant respecter l'autorité des Turcs et qui se trouvait aujourd'hui isolée, devait rester étroitement unie; il fut convenu que tous les anciens griefs seraient oubliés, et que tout le monde ne formerait plus qu'un même sof. Pour sceller ce pacte, il fut adopté que les chefs de sof iraient au marabout de Sidi Mokhfi, situé tout près du village, pour s'y jurer une amitié réciproque. Saïd ou Reddach et Bou Khedimi se rendirent seuls au marabout pour y prêter ce serment; et ce dernier, profitant de la confiance de Saïd ou Reddach, le tua traîtreusement.

Après la mort d'Oubadji et de Saïd ou Reddach, il n'y eut plus, dans les Ameraoua el Fouaga, d'hommes pouvant aspirer à jouer le premier rôle. Les Oulad ou Kassi alliés aux sofs qui dominaient dans les Beni Ouaguennoun, dans les Maatka, et dans les Beni Iraten, purent intervenir dans toutes les querelles de tribu à tribu; on compta avec eux, et ils virent grandir de jour en jour leur influence.

Si on se plaçait au point de vue de nos mœurs pour juger les actes dont nous venons de faire le récit, on serait tenté de regarder les Oulad ou Kassi tout simplement comme des assassins; mais pour rester dans la vérité et la justice, il faut se placer au point

de vue des mœurs kabyles. Dans ce pays, comme dans tous ceux où il n'existe pas de pouvoir public pour la répression des crimes, la poursuite des meurtriers appartenait, avant la conquête française, aux parents des victimes. Ce n'était pas seulement un droit pour ceux-ci, c'était un devoir; et les Kabyles n'avaient que du mépris pour ceux qui paraissaient oublier leurs dettes de sang.

On lit dans *La Kabylie et les coutumes kabyles* de MM. le général Hanoteau et le conseiller Letourneux (1) : « La *rekba* (2), » n'atteint que la famille de celui qui a tué de sa main, et ne » réfléchit pas sur la famille qui a armé ou stipendié le meurtrier; mais celle-ci peut être elle-même atteinte à l'aide des » moyens qu'elle a employés. »

Il résulte de là que Mhamed ou Kassi, ayant été mis à mort par des tiers et par trahison, devait être vengé par les mêmes moyens.

Ainsi donc, loin de s'attirer l'animadversion publique par le meurtre d'Oubadji et d'Ou Reddach, les Oulad ou Kassi s'étaient rehaussés dans l'estime des Kabyles.

Il paraît même qu'Oubadji et Ou Reddach étaient occupés à ourdir un complot pour se débarrasser des Oulad ou Kassi, dont ils redoutaient la vengeance, et que ces derniers n'ont fait que les prévenir en agissant comme ils l'ont fait.

Dans les Ameraoua Tahta, la famille la plus marquante était celle des Oulad Mahi ed Din, de Taourga; nous allons en dire quelques mots :

Cette famille était originaire des Oulad Bellil, et elle s'était établie dans la vallée du Sebaou, lorsque les Turcs y avaient créé une tribu makhezen. Le premier de cette famille, dont le nom soit connu, est Saad, qui laissa deux fils, Amar ben Saad et Mahi ed Din ben Saad. Un fait saillant de l'histoire de la famille se passa sous le commandement du caïd du Sebaou Sli-

(1) 3e volume, page 62.

(2) Dette de sang.

man, vers 1815 : Kalli, fils d'Amar ben Saad, ayant eu une discussion avec le chaouch du caïd, se laissa emporter par la colère à tel point qu'il lui tira un coup de pistolet; après cette action, il s'enfuit, ainsi que son père Amar ben Saad. Le caïd Sliman, n'espérant pas les arrêter de vive force, employa la ruse pour se rendre maître de leurs personnes. Il leur envoya un émissaire qui leur promit l'aman, et qui leur montra, comme gage de la parole du caïd, un chapelet que celui-ci lui avait remis.

Amar et Kalli retournèrent à Bordj Sebaou; mais le caïd les fit immédiatement arrêter et il les livra à l'agha d'Alger. Ces deux hommes furent décapités au jet-d'eau de la Djenina. En même temps le caïd du Sebaou avait ramassé ses goums et était allé razzier Taourga, où il fit incendier les maisons et couper les arbres fruitiers. Mahi ed Din ben Saad et le reste de la famille s'étaient enfuis dans les Beni Ouaguennoun, où ils avaient cru pouvoir trouver un refuge; mais cette tribu n'osant pas se mettre en révolte ouverte contre le caïd, chassa les fugitifs, après les avoir préalablement dépouillés. Ceux-ci allèrent demander un asile aux Beni Iraten, où ils furent bien accueillis. Au bout de quelque temps la famille de Mahi ed Din rentra en grâce, par suite de l'intervention d'El hadj Mohamed ben Zamoum.

Mahi ed Din laissa trois fils : Mohamed, Ahmed et Mahi ed Din. Mohamed eut pour fils Ali ben Mahi ed Din, que nous avons vu figurer au meurtre de Mhamed ou Kassi (1) et de ses partisans, El hadj Aomar, dont nous aurons occasion de parler plus tard, et Mhamed. Ahmed laissa El Ounès, El Medani (2) et El Bey. La branche de Mahi ed Din s'est éteinte.

Dans les dernières années de la période turque, les Oulad Mahi ed Din étaient en grande faveur auprès des caïds du Sebaou et ils s'étaient fait donner des azelas importantes (3); mais

(1) Voir la *Revue africaine* de 1874.

(2) El Medani a été nommé agha de Taourga, par le général Bugeaud, en 1844.

(3) *Revue africaine*, année 1873, page 201.

ils n'avaient pas une grande influence sur les tribus: ils n'étaient guère écoutés que dans les Beni Tour, les Beni Slijim, et dans une partie des Beni Ouaguennoun.

Dès le départ des Turcs, une lutte s'engagea entre Ali ou Mahi ed Din, le chef de la famille, et Ali Mansour, des Oulad bou Khalfa, qui avait à venger la mort de son frère Mansour, qui avait été tué avec Mhamed ou Kassi.

Plusieurs escarmouches eurent lieu. Enfin, en 1831, une grande bataille fut livrée sur le marché du sebt d'Ali Khodja, lieu ordinaire de leurs rencontres; Ali ou Mahi ed Din fut tué, ainsi qu'un frère d'Ali Mansour; et ces luttes furent pendant quelque temps suspendues.

Après Ali ou Mahi ed Din, les deux hommes les plus marquants de la famille furent El hadj Aomar ou Mahi ed Din (1) et son cousin El Medani (2). Le premier était l'homme de poudre, doué en outre d'un caractère rempli d'énergie, de finesse et de distinction; le second était l'homme du conseil, il était d'un caractère faible et peu entreprenant, mais c'était un agent judicieux et sa parole était écoutée.

Les Oulad Mahi ed Din ne pouvaient presque rien par eux-mêmes; ils ne pouvaient guère compter que sur les zmalas de Taourga, de Bordj Sebaou, de Kaf el Aogab et de Dra ben Khedda; toute leur force était dans leur alliance avec El hadj Mohamed ben Zamoum.

Avec les brillantes qualités qu'il possédait, El hadj Aomar aurait pu se former un sof plus considérable; mais il avait un grand défaut que les Kabyles pardonnent difficilement : il ne craignait pas d'abandonner ses alliés et même de les livrer, lorsqu'il avait quelque chose à y gagner; on ne pouvait pas compter sur lui. D'un autre côté, il était d'origine arabe; et bien que sa

(1) A été condamné par la Cour d'assises d'Alger, dans la session de mai 1872, pour faits insurrectionnels, à 5 ans de détention ; il est mort peu après en prison.

A l'époque de notre récit il n'avait pas encore été en pèlerinage, et il s'appelait Aomar ou Mahiddin ; pour le désigner toujours sous le même nom, nous l'appelons dès à présent, El hadj Aomar.

(2) A été nommé agha de Taourga, en 1844.

famille fût depuis fort longtemps dans le pays, c'était un motif de défiance pour les Kabyles.

Du côté du Djurdjura, les tribus étaient engagées dans une guerre qui dura sept ans, et qui avait pris naissance dans une querelle entre l'ril Imoula et les Ouadia. Si el Djoudi, des Beni bou Drar, combattait de son côté, les Mechaddala, du versant sud, du Djurdjura, qu'il voulait dominer. Nous nous occuperons de cette dernière lutte, dans un autre article.

Au mois de septembre 1833, une escadre, partie de Toulon, était allée débarquer à Bougie une colonne commandée par le général Trézel; et, après une série de combats, nous avions occupé définitivement cette ville. Pendant de longues années, cette occupation n'eut aucune influence sur les affaires de la Kabylie, la garnison étant restée constamment bloquée par les Kabyles.

***

Au mois de février 1835, un navire sarde, chargé de bestiaux, alla s'échouer, en plein jour, entre l'embouchure de l'Oued Isser et le cap Djennad, en face d'Aouch bel Abbès, sur le territoire des Isser Oulad Smir. Ce navire s'enfonça dans le sable, s'entrouvrit et fut submergé. Les marins et les passagers, au nombre de 18, parvinrent à grand'peine à gagner le rivage; ils furent faits prisonniers par les Arabes accourus au lieu du sinistre, et conduits à Haouch bel Abbès. Les Arabes ne manquèrent pas de piller les épaves du naufrage; mais ils n'y trouvèrent qu'un médiocre butin : car les bœufs, que portait le navire, avaient été noyés, et les farines avariées; les bois et les ferrures (1), avec une certaine quantité de sacs de riz, constituèrent le plus beau de la prise. Ils trouvèrent aussi des caisses de vin qu'ils s'amusèrent à briser sur la plage.

Ahmed bel Abbès (2) écrivit à Alger, à l'agha des Arabes, qui était alors le lieutenant-colonel Marey-Monge, et il lui proposa de rendre les naufragés moyennant rançon. Cette proposition

(1) Ahmed Taïeb ben Salem se servit plus tard, d'une partie de ces bois pour bâtir son bordj de ben Kherroub.

(2) Il est devenu plus tard caïd des Isser.

fut acceptée : un officier d'état-major alla porter la somme demandée, qui avait été donnée par le consul de Sardaigne, et la remise des prisonniers fut effectuée.

Les Isser Oulad Smir gardèrent pour eux seuls cette bonne aubaine, que les Flissat Oum el Lil auraient bien voulu partager avec eux. C'était la troisième fois que pareil profit leur arrivait, et les Flissat furent exaspérés de leur refus. Il ne fallait plus qu'un prétexte pour mettre les tribus aux prises, et il ne tarda pas à se présenter.

El hadj Mohamed ben Zamoum avait labouré dans les Isser, à Haouch Mansour, un terrain sur lequel il prétendait avoir des droits. Les Isser virent dans cet acte une spoliation : ils labourèrent le terrain après lui, et ils enlevèrent plus tard, la récolte.

Une collision devenait imminente. Des hommes sages s'interposèrent et on convint de régler tous les griefs qui pouvaient diviser les tribus, dans une conférence qui devait avoir lieu à Sidi Rabah, près de l'Oued Chender. La conférence eut lieu, en effet, le jour convenu ; mais les Isser, craignant une surprise de la part des Flissat, avaient demandé du secours à Bel Kassem ou Kassi, qui arriva, en effet, avec un goum nombreux, et se mit en embuscade à l'Oued el R'icha, attendant les événements.

Comme les Isser l'avaient prévu, leur discussion avec les Flissat, ne tarda pas à s'échauffer, à tel point que les deux partis en vinrent aux coups. Au premier choc, les gens des Isser furent mis en déroute, et les Flissat se mettaient à leur poursuite, lorsque l'arrivée de Bel Kassem ou Kassi fit changer la face des choses. Il tomba sur les derrières des Flissat, leur tua beaucoup de monde et fit prisonniers El hadj Mohamed ben Zamoum, et ses deux fils aînés, El Haoussine et Hamdan. Ben Zamoum, surpris par cette brusque attaque, et ignorant les intentions de Bel Kassem ou Kassi, avec lequel il n'avait jamais été en lutte, s'était laissé prendre sans résistance, et on le conduisit avec ses fils au bois d'oliviers de Bou el Ferad, où était le campement des Isser.

Bel Kassem ou Kassi se posa alors en médiateur ; une anaïa fut conclue, et les prisonniers furent rendus à la liberté.

Bel Kassem scella son alliance avec les Isser, en épousant la fille d'Ahmed bel Abbès (1).

L'affaire de Sidi Rabah s'était passée pendant l'été de 1835. Peu de temps après, pendant l'hiver de la même année, des gens des Oulad Moussa (2), profitant de l'absence d'El hadj Mohamed ben Zamoum, qui était allé à Dra ben Khedda, où il avait réuni du monde pour observer Bel Kassem ou Kassi, enlevèrent deux paires de bœufs à son azib.

El Haoussin ben Zamoum, fils aîné d'El hadj Mohamed, apprit cette nouvelle d'un nommé Hammadi ben Hattab, de Kaf el Aogab, du sof des Flissat, qu'il rencontra au moment où il revenait du camp pour rentrer chez lui. El Haoussin, furieux de l'audace des Oulad Moussa, promit qu'il se vengerait en attaquant, le lendemain, leur village.

Il avait compté sur la discrétion d'Hammadi ; mais celui-ci n'eut rien de plus pressé que de prévenir les Oulad Moussa de l'attaque qui les menaçait ; et, pendant la nuit, les Isser se réunirent en grand nombre, en se tenant cachés derrière le mamelon, sur lequel est bâti le village des Oulad Moussa.

El Haoussin ben Zamoum avait réuni 90 fantassins et 5 cavaliers, et malgré les représentations qui lui furent faites, il alla attaquer le village ennemi, qu'il croyait réduit à ses seules forces. Il n'y avait pas, en apparence, une grande témérité à tenter ce coup de main avec si peu de monde, car une partie du village était du sof des Flissat. Les fantassins montèrent droit au village; El Haoussin, avec ses cavaliers, le tourna par le chemin de la koubba de Sidi Sliman, par où il est plus facilement accessible. Quelques coups de fusil furent échangés, et, dès les premiers coups, El Haoussin reçut une balle dans les reins, et le cheval de son frère Hamdan fut blessé. A ce moment, les gens des Isser sortirent de leur embuscade, tournèrent avec leur goum les fantassins des Flissa, qui furent accablés par le nombre et eurent, en quelques instants, seize morts, et un grand nombre de blessés. El Haoussin ben Zamoum était resté à cheval, malgré sa blessure; il parvint à se sauver jusqu'à l'azib, mais là, il tomba, et ne tarda pas à expirer.

El hadj Mohamed ben Zamoum, qui était resté au camp de Dra ben Khedda, n'avait pas été informé de l'agression résolue par son fils. Il accourut en toute hâte, mais il ne put qu'assister à l'enterrement des dix-sept morts qu'avait coûté cette journée. Le vieux chef des Flissat jura de venger, d'une manière éclatante, la mort de son fils, et il accomplit, en effet, son serment au printemps de 1836.

Il avait envoyé des émissaires dans les Beni Zmenzer, les Beni Khalfoun, les Nezlioua, les Guechtoula, les Oulad el Arib, conviant ces tribus à une immense razzia. Les contingents arabes arrivèrent avec leurs familles et leurs troupeaux, et campèrent à Bordj Menaïel. Les guerriers kabyles se rendirent également à son appel, et il disposa ses forces de la manière suivante : A Dra ben Khedda, pour empêcher Bel Kassem ou Kassi de secourir ses alliés, il unit les Hal Taïa, les Beni Araif et les Beni Zmenzer ; les Beni Khalfoun, Mkira et Mzala, furent placés à El Guennana, avec les Arib et autres cavaliers arabes, dont on se méfiait un peu, et qui, pour de l'argent et l'espoir du butin, seraient tombés aussi bien sur les Flissat que sur les Isser; les Raoufa, Oulad bou Rouba, Oulad Yahia Moussa, Aich Oustani, Beni Mekla, Azazna, R'omeraça, campèrent à Regaba, en face des

(1) Bel Kassem ou Kassi avait déjà épousé deux femmes. La première, Kolla bent Si Ali bou Khettouch, était une des veuves de Si Ahmed Hamitouch ou Kassi. La seconde était Chaheba bent Ferhat Naït Tahar de Taddert bou Adda, des Beni Iraten; elle lui donna Mohamed Amokran. La fille de Bel Abbès avait déjà eu deux maris : l'un, Baba Ourdian, était un commerçant turc d'Alger; le second, El Arbi, avait été chaouch à Alger. Étant devenue veuve, elle s'était retirée chez son père, aux Isser. Un jour, une domestique, nommée Michifad, lui avait volé tous ses bijoux, qui avaient une grande valeur, et s'était enfuie. Bel Kassem ou Kassi eut assez d'adresse et d'influence pour lui faire rendre tous ses bijoux, et elle en conçut pour lui une grande reconnaissance et une grande admiration. Ce furent ces sentiments qui amenèrent le mariage, car il ne souriait que médiocrement à Bel Abbès.

Bel Kassem ou Kassi épousa, six ou sept ans plus tard, Khedoudja, fille d'Ahmed ben Hanoun ; elle lui donna trois fils, Mohamed Amzian, Mohamed Saïed et Mhamed.

(2) Village des Zmoul, situé en face de l'azib de ben Zamoun.

Oulad Moussa ; à Semmat furent placés les Guechtoula, Beni Amram, Abid Bor'ni, Nezlioua et Harchoua.

Cette dernière troupe commença l'attaque, en marchant sur les Oulad Rabah ; et quand la colonne de Regaba vit l'incendie allumé à ce village, elle attaqua à son tour ; la colonne de Guenana entra ensuite en ligne, en se portant sur Bechala.

Les Isser ne purent résister à des forces aussi considérables : ils furent refoulés successivement jusque vers le bord de la mer, leurs villages furent dévastés et pillés de la manière la plus complète, 45 haouchs furent détruits. El Kouanin, et la portion des Oulad Moussa, qui était du sof des Flissat, échappèrent seuls au désastre.

Après cette affaire, les Isser demandèrent la paix, que Ben Zamoum leur accorda, à condition qu'ils rendraient les fusils qu'ils avaient pris dans les combats de Sidi Rabah et des Oulad Moussa. Les gens de ce dernier village, du sof de Bel Kassem ou Kassi, et auxquels on pouvait attribuer tous les malheurs qui étaient arrivés, furent expulsés de leurs maisons, et ils allèrent habiter à Tamda, auprès des Oulad ou Kassi.

*
* *

Le 28 septembre 1832, El hadj Abd-el-Kader ben Mahi ed Din, des Hachem, s'était fait proclamer sultan par les tribus des environs de Mascara, et sa fortune avait été rapide ; car, par un traité du 26 février 1834, le général Desmichels, qui commandait à Oran, reconnut son autorité sur la province, nous réservant seulement quelques villes. En mars 1835, bravant la menace d'être traité en ennemi de la France, s'il franchissait l'Oued Fodda, menace que lui avait signifié le Gouverneur général, il avait pénétré dans la province d'Alger, et avait installé, comme khalifa, à Miliana, notre ancien agha El hadj Mahi ed Din ben el Mobarek, et comme khalifa à Médéa, Mohamed ben Aïssa el Berkani. La victoire qu'il remporta, le 28 juin 1835, à la Macta, sur le général Trézel, excita l'enthousiasme de toutes les tribus, qui virent en lui, dès ce moment, l'homme qui pouvait nous chasser du sol de l'Algérie.

El hadj Ali ben Sidi Sadi alla trouver Abd-el-Kader à Mascara.

Il lui affirma que les tribus de la Kabylie étaient disposées à entreprendre la guerre sainte, et qu'elles n'attendaient pour cela que sa venue ; il se fit nommer khalifa pour toutes les tribus situées à l'est d'Alger. Dès son retour en Kabylie, il recommença ses démarches pour soulever les tribus ; mais celles-ci restèrent longtemps sourdes à ses prédications, bien que les Arabes de la Mitidja eussent continué à leur donner l'exemple de l'insurrection, en se livrant à leurs brigandages habituels. Ce ne fut qu'en 1837, après l'arrivée d'Abd-el-Kader à Médéa (22 avril) et l'installation de son frère El hadj Moustafa, comme khalifa, en remplacement d'El Berkani, qu'une agitation sérieuse commença à se manifester.

Nous avons vu plus haut qu'El hadj Mohamed ben Zamoum avait, au printemps de 1836, fait, avec le concours des Arib, une immense razzia sur les Isser. Ces derniers avaient cherché à se venger en s'appuyant sur Bel Kassem ou Kassi, et, au mois de mai 1837, une réunion des goums des Ameraoua et des Isser avait lieu dans cette dernière tribu, dans le but de tenter quelque entreprise contre les Flissat. Mais Ben Zamoum faisait bonne garde, et il n'était guère possible de l'attaquer dans ses montagnes autrement que par surprise ; on résolut alors de se venger sur les Arib, alliés de Ben Zamoum, qui étaient, comme nous l'avons dit, installés à la Rassauta.

Le 9 mai, les goums de Bel Kassem ou Kassi tombèrent sur les Arib et sur la ferme française de la Réghaïa, tuèrent deux hommes, et enlevèrent une quantité assez considérable de bétail. Le khalifa de notre caïd des Khachna, se mit à la poursuite des pillards, mais il ne put les atteindre. Cette razzia était le premier acte d'agression des Kabyles, depuis 1832.

Instruit de cet évènement, le Gouverneur général mit immédiatement en route une colonne, commandée par le colonel Schauenbourg, qui marcha sur le Col des Beni Aïcha. Le général Perrégaux dut en même temps partir, par mer, avec quelques troupes et des vivres, pour aller débarquer sur la côte des Isser, et faire sa jonction avec la colonne de Schauenbourg.

Cette dernière colonne arriva, le 18 mai, au Col des Beni

Aïcha, et força ce défilé, qui n'était que faiblement défendu (1). Ben Zamoum était campé aux Oulad bou Tildja, avec les Flissat; et bien qu'il n'eût été pour rien dans l'acte d'hostilité commis à la Réghaïa, ce fut lui qui dut supporter notre premier choc. Bel Kassem ou Kassi se trouvait du côté d'Haouch bel Abbès. Ben Zamoum marcha contre notre colonne qui débouchait du Col; mais il ne tarda pas à être mis en déroute.

Le colonel Schauenbourg se dirigea vers le bord de la mer en suivant l'Oued Merdja, pour se mettre en communication avec le général Perrégaux; malheureusement, les mauvais temps avaient empêché le départ de ce dernier. Après une vaine attente, nous campâmes à l'Oued Merdja.

Le lendemain, 19 mai, le colonel Schauenbourg, qui avait compté sur les vivres que devaient porter les navires et qui n'avait de pain que pour un jour, dut se replier sur le Boudouaou, et il passa sur la route la plus courte, qui était celle du défilé de Chreb ou Hareb. A peine le mouvement rétrograde fut-il prononcé, que les Kabyles commencèrent leur attaque par les hauteurs qui dominaient notre flanc gauche. Les femmes, placées sur les mamelons les plus élevés, encouragèrent les combattants par leurs cris. La retraite s'effectua en bon ordre; les Kabyles furent partout tenus à distance. Bel Kassem ou Kassi entra en ligne avec ses goums, lorsque nous fûmes parvenus sur le bord de la mer; mais il fut également repoussé avec perte. La colonne arriva à deux heures du soir au Boudouaou, où elle trouva un convoi de vivres; elle avait soutenu le combat depuis 8 heures du matin.

A la suite de ces évènements, le Gouverneur général décida que le Boudouaou serait occupé d'une manière permanente, et qu'il y serait, dans ce but, construit une redoute. Pendant que les travaux de cette redoute s'exécutaient, les Kabyles faisaient, de leur côté, appel à leurs contingents, pour nous chasser de cette position. El hadj Mohamed ben Zamoum avait son camp à Merdjet ben Rahmoun, sur la rive droite du Boudouaou; Bel

(1) Voir les *Annales algériennes* de Pélissier, de Raynaud, 2e volume, pages 174 et suivantes.

Kassem ou Kassi avait le sien, composé en grande partie de cavalerie, avec les fantassins des Maatka, des Beni Aïssi et des Beni Ouaguennoun, à l'Oued Corso. Il est bon de dire qu'El hadj Ali ben Sidi Sadi, malgré son titre de khalifa d'Abd-el-Kader, ne parut dans aucune des affaires que nous racontons.

Ce fut le 25 mai, au matin, que les insurgés firent leur attaque. Il n'y avait plus à ce moment, à la redoute encore inachevée, que 900 hommes d'infanterie et 45 cavaliers, sous les ordres du commandant La Torré. Bel Kassem ou Kassi crût avoir facilement raison de si peu de monde; et, pour donner à ses gens la plus belle part du butin qu'il comptait faire, il attaqua, sans attendre que les gens de Ben Zamoum fussent prêts à entrer ligne. Il chercha à envelopper le camp par notre droite, afin de nous couper la route d'Alger; mais chargés avec vigueur par notre cavalerie, qui ne comptait, comme nous l'avons dit, que 45 chevaux, ses goums furent culbutés et rejetés sur l'infanterie. Ben Zamoum avait commencé son attaque par notre gauche, et il avait réussi à s'établir dans le village arabe de Boudouaou, lorsqu'une vigoureuse charge à la bayonnette le rejeta au dehors, et le mit en déroute à son tour. Les Kabyles firent, dans cette journée, des pertes énormes, car ils étaient obligés de fuir dans un terrain découvert, et pas un des coups de nos soldats n'était perdu.

Des troupes, envoyées d'Alger, arrivèrent au Boudouaou, après le combat et prirent, dès le lendemain, l'offensive. Une première colonne, commandée par le colonel Schauenbourg, se dirigea sur Chreb ou Hareb; une deuxième colonne, commandée par le général Perrégaux, partit le 27, vers le Col des Beni Aïcha. Le vieux Ben Zamoum faillit être pris dans ce mouvement; il s'obstinait à vouloir maintenir son monde, et il avait fait dresser sa tente en travers du chemin. Mohamed ben Ali ou Aïssa, des Beni Khalfoun, le força de partir, et à peine avait il quitté la place, que nos troupes y débouchaient. Le général Perrégaux franchit le Col sans difficulté, et marcha vers Haouch Legata, pour y faire sa jonction avec le colonel Schauenbourg.

Hamdan ben Zamoum, qui avait été visiter à la Mina l'émir Abd-el-Kader, et qui rentrait chez lui, en passant par les Khra-

chna, se trouva inopinément, au moment où il arrivait au Col des Beni Aïcha, au milieu des goums qui accompagnaient notre colonne. Il se mêla à ces goums, où il n'était pas connu, et il parvint plus tard à s'échapper.

Les Oulad Zaïd, Bou Amar, Ben Taïeb et Legata, avaient été razziés sur le passage de la colonne.

Quelques contingents kabyles étaient arrivés du haut Sebaou : c'étaient les Beni Djennad, conduits par Si El Arbi, de Tazrout, et les Beni Iraten, conduits par Chikh ou Arab. Les Ameraoua étaient rentrés chez eux, et il n'y avait plus que quelques cavaliers commandés par Amar ou Saïd ou Kassi. Quant aux Isser, ils étaient trop occupés à emmener leurs familles et leurs troupeaux, pour prendre part à la défense de leur territoire.

El hadj Mohamed ben Zamoum voulait garder les contingents Kabyles au pied de la montagne des Flissat ; mais ils ne voulurent pas y consentir, disant qu'ils n'étaient pas venus pour garder les Flissat, mais seulement pour combattre les chrétiens. Ils établirent leur campement à El R'icha.

La journée du 27 mai se passa sans combat.

Lorsque le 28, au matin, le général Perrégaux franchit l'Isser, au gué de Ben Bata, les Beni Djennad et Beni Iraten marchèrent à la rencontre de nos troupes, pour essayer de les refouler de l'autre côté de la rivière. Notre cavalerie fournit une charge brillante : elle enveloppa les Kabyles dans un terrain de plaine, couvert de hautes herbes et de buissons épineux, où ils avaient peine à courir, elle en sabra un grand nombre, et elle continua sa poursuite jusqu'à Bordj Menaïel, en faisant une razzia de troupeaux assez importante.

Le soir, la colonne alla camper à Haouch Nkhal, où les marabouts de la zaouïa de Sidi Amer Chérif, avec une députation des principaux personnages des Isser, allèrent trouver le général pour lui demander la paix. Celui-ci leur dit que, s'ils voulaient une paix durable, ils devaient envoyer des députés au Gouverneur général pour la demander.

Au jour, la colonne expéditionnaire se remit en marche vers Alger, en passant par Chreub ou Hareb.

Pendant les évènements que nous venons de rapporter, un

bateau à vapeur et une gabare se présentaient devant la petite ville de Dellys, qui s'empressa de faire toutes les soumissions qu'on exigea d'elle. Le hakem El Mouloud bel hadj Allal, le cadi Si Ahmed El Mufti et plusieurs notables furent conduits en ôtages à Alger.

Sur ces entrefaites, le traité de la Tafna avait été conclu avec Abd-el-Kader (30 mai 1837). La rédaction défectueuse d'un des articles permettait à chacune des parties contractantes de soutenir, qu'elle avait, dans son territoire reconnu, toute la Grande Kabylie. Ce fut là l'origine de graves difficultés, qui donnèrent plus tard à l'émir un prétexte pour rompre la paix.

Cependant les Isser tardaient à accomplir la promesse qu'ils avaient faite au général Perrégaux, d'envoyer des délégués à Alger, pour traiter de leur soumission. Comme il était important de terminer cette affaire, pour affirmer nos droits sur cette partie de l'ancienne Régence, le Gouverneur général fit marcher des troupes sur le Boudouaou (1). Cette démonstration eut l'effet qu'on en attendait : les Isser reconnurent l'autorité française, et remboursèrent, en argent, le peu qui leur était revenu sur le butin fait à la Réghaïa. La ville de Dellys paya aussi quelque chose. Ces diverses sommes furent partagées entre les Européens et les Arabes, qui avaient éprouvé quelque perte, du fait de l'invasion des tribus de l'Est. Les ôtages de Dellys furent rendus. Les Beni-Aïcha, et les Isser s'engagèrent à défendre, à l'avenir, les passages de Chreub ou Hareub et du Col des Beni-Aïcha et à faire cause commune avec nous. Les premiers furent placés sous les ordres du caïd des Khachna ; les Isser eurent pour caïd Moustafa ben Aomar d'Haouch ben Ouali, que nous avons vu caïd de l'Outen Isser, au temps des Turcs.

Moustapha ben Aomar était un homme très-brave, dévoué, qui resta, tant qu'il le put, fidèle à sa parole ; mais il avait un grand défaut : il était koulour'li, et, à ce titre, il n'avait aucune influence personnelle sur les tribus ; son autorité a été si peu reconnue par les Isser, que, dans ces tribus, beaucoup de contemporains de ces évènements ignorent encore aujourd'hui qu'ils l'ont eu pour caïd.

Le Gouverneur général avait laissé pour instruction à ce chef indigène de créer dans le pays un pouvoir dépendant de la

(1) *Annales algériennes*, 2e volume, p. 197.

France, et ce sont sans doute les démarches qu'il a pu faire dans ce sens, qui ont décidé El-Hadj Aomar ou Mahi ed Din, de Taourga, à se mettre en relations avec les Français. Toujours est-il que le général Damrémont avait jeté les yeux sur ce dernier pour le commandement général des tribus de l'Est de la province d'Alger; un commencement de négociations avait eu lieu dans ce sens; mais elles ne purent aboutir, par suite de la lutte qui s'engagea entre la famille des Oulad Mahi ed Din et celle des Oulad ou Kassi.

El Hadj Aomar ou Mahi ed Din n'avait, jusqu'à ce moment, été qu'un client d'El Hadj Mohamed ben Zamoum. Or, pour se faire investir d'un commandement par l'autorité française, il lui fallait bien une action personnelle sur les tribus qu'il voulait commander, et il était indispensable qu'il s'y créât un parti. Il commença par nouer des intrigues, dans ce sens, avec les Beni-Ouaguennoun; il mit Ahmed Naït Yahia dans ses intérêts, et provoqua une réunion de notables de la tribu à Tizerouine; il partagea dans cette réunion une somme de 400 réaux, et on s'y jura une amitié réciproque.

Bel Kassem ou Kassi, qui avait eu jusque-là dans son sof la presque totalité de cette tribu, avec Ahmed Naït Yahia, vit ces démarches d'un très-mauvais œil; il se mit à agir en sens inverse, et il chercha à mettre les Beni Tour dans son parti. Il ne faut pas oublier qu'El Hadj Aomar ou Mahi ed Din était le frère d'Ali ou Mahi ed Din, un des auteurs du drame sanglant qui s'était joué à Bordj Sebaou en 1820, et dans lequel Mhamed ou Kassi, père de Bel Kassem, avait trouvé la mort. Depuis cet évènement, il y avait eu un rapprochement entre les familles, et Amar ou Saïd ou Kassi avait épousé une fille d'Ali ou Mahi ed Din; mais au fond du cœur, elles ne s'étaient jamais pardonné. Les Oulad ou Kassi s'étaient trouvés avec Ali Mançour à la bataille qui avait eu lieu, en 1831, au Sebt Ali Khodja, et dans laquelle Ali ou Mahi ed Din avait été tué.

Un jour, les Oumena des Beni Ouaguennoun étaient allés dans les Benis Tour pour faire payer des amendes (1); ils avaient

(1) Nous avons dit qu'après le départ des Turcs, les Beni Ouaguennoun s'étaient attribué une suprématie sur les Beni Tour.

passé la nuit au village des Oulad Hamida, et, le lendemain matin, ils s'étaient fait apporter une diffa, lorsque Bel Kassem ou Kassi survint tout-à-coup avec ses cavaliers et les mit en fuite, au moment où ils allaient commencer leur repas.

Cet affront fut fort sensible aux Beni Ouaguennoun, qui voulurent une vengeance. Ils allèrent se réunir à Djibla, près de Tikobain, faisant mine de vouloir attaquer Bel Kassem ou Kassi à Tamda; mais ce n'était qu'une ruse pour dissimuler leurs véritables desseins. Dans la nuit, ils se mirent en marche vers les Beni Tour, rassemblant sur leur passage les contingents de la tribu, et tombèrent sur les Oulad Sabeur, qui étaient sans défiance, et les razzièrent complètement. Bel Kassem ou Kassi avait été prévenu de cette attaque, et il s'était empressé de courir au secours de ses alliés; mais il arriva trop tard: déjà l'incendie dévorait les villages des Beni Tour.

Nous avons dit, en faisant le portrait des deux frères Bel Kassem et Mohamed ou Kassi, que ce dernier feignait quelquefois de se mettre du côté des ennemis de son frère. Il y en eut un exemple dans cette affaire; Mohamed ou Kassi avait combattu du côté des Beni Ouaguennoun, et il leur avait conduit quelques cavaliers.

Bel Kassem ou Kassi ne voulut pas rester sous le coup de ce petit échec. Il rassembla des contingents dans les Beni R'obri, les Beni Djennad, les Flissat el Bechar, et se mit à parcourir les Beni Ouaguennoun, en commençant par Afir; au fur et à mesure qu'il s'avançait, les villages se mettaient de son côté et grossissaient sa petite armée. El Hadj Aomar ou Mahi ed Din, effrayé de ce mouvement qui avait pour objectif Taourga, appela à son secours El Hadj Mohamed ben Zamoum et les Flissa; ils allèrent au-devant de Bel Kassem ou Kassi, mais ils ne purent l'empêcher de continuer sa marche, et ils durent reculer de village en village jusqu'à Taourga. Ceci se passait au mois de septembre 1837.

Bel Kassem ou Kassi établit son camp à Aïn el Arba, puis au Djemâa des Beni Attar; il avait avec lui des forces considérables; et, comptant bien que ses ennemis ne pourraient lui résister, il fit sommer El Hadj Aomar de se soumettre, en lui posant comme conditions, qu'il lui paierait mille douros et qu'il s'en-

gagerait à combattre avec lui. El Hadj Mohamed ben Zamoum. Il lui demandait, en outre, de lui donner, comme ôtages, pour garantir sa bonne foi, son frère Mhamed et son cousin El Ounès ou Mahi ed Din. Il lui donna trois jours pour prendre un parti, le menaçant, s'il laissait écouler ce délai, de tout mettre à feu et à sang dans Taourga.

El Hadj Aomar hésitait et se demandait s'il ne valait pas mieux subir les conditions de Bel Kassem, plutôt que de courir les chances d'un combat, lorsque Khedoudja bent Ahmed ou Mahi ed Din, veuve d'Ali ou Mahi ed Din, releva par son énergie le courage des défenseurs de Taourga. Prenant un sabre à la main, elle alla parler aux Kabyles, en leur montrant la honte qu'il y aurait pour eux à se soumettre sans combattre, et on jura d'enthousiasme de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Sur ces entrefaites, Bel Kassem ou Kassi qui avait appelé à lui les goums de ses anciens alliés les Isser, et qui était impatient de les voir arriver, était allé au-devant d'eux par les Oulad Salem, suivi de quelques cavaliers seulement. Les défenseurs de Taourga avaient aperçu ce mouvement, et ils résolurent de profiter de son absence pour attaquer le camp du djemâa des Beni Attar. Ils avaient d'ailleurs reçu des renforts, qui s'étaient réunis les jours précédents à Dra ben Khedda. Ali ou Dachen, le même que nous avons vu, en 1832, ramener à Bordj Sebaou un prisonnier appartenant à la légion étrangère, se mit à la tête des gens de Taourga et de Flissa, et il les conduisit à l'attaque du camp de Bel Kassem ou Kassi. Khedoudja bent Ahmed ou Mahi ed Din s'était jointe aux combattants et enflammait leur courage.

Dès le commencement du combat, Ali ou Dachen eut son cheval abattu par une balle, il prit le cheval de son frère et se remit à la tête des assaillants. Les contingents de Bel Kassem ou Kassi, bien qu'ils fussent plus nombreux, ne purent résister à cette charge vigoureuse ; ils se jetèrent à la débandade, et ils furent poursuivis avec acharnement jusqu'à Aïn el Arba. Ils eurent une quinzaine de tués, et on leur prit quatre prisonniers et un grand nombre de fusils.

Bel Kassem n'avait pas encore rejoint les Isser, lorsqu'il entendit la fusillade. Redoutant un malheur, il se hâta de revenir sur ses pas. En arrivant à l'Oued Cherraba, il trouva devant lui un parti ennemi qui lui coupait la retraite. Les cavaliers qui l'accompagnaient, se voyant ainsi menacés par des forces supérieures, tournèrent bride et se mirent à fuir ; quant à Bel Kassem ou Kassi, n'écoutant que son courage, il se précipita seul sur un groupe d'ennemis, composé d'El Bey ou Mahi ed Din, cousin d'El Hadj Aomar, d'Hamdan ben Zamoum, de Chaban ou Chao et d'Allal ben Mohamed Srier (1), ces deux derniers de Dra ben Khedda.

Tel était l'ascendant qu'il avait sur les Kabyles, que ses adversaires n'osèrent l'attendre et qu'ils se mirent à fuir devant lui. Il poursuivait Chaban ou Chao, lorsque El Bey ou Mahi ed Din, qui l'avait laissé passer devant lui, lui tira un coup de fusil par derrière et l'atteignit à l'épaule gauche. Bel Kassem tomba ; ses ennemis se précipitèrent sur lui pour lui enlever son cheval et ses armes ; ils voulaient même le tuer ; mais il invoqua l'anaïa d'Hamdan ben Zamoum, qui était son beau-frère (2), et celui-ci le couvrit de sa protection.

El Bey ou Mahi ed Din fit monter Bel Kassem ou Kassi sur son cheval, et il monta en croupe derrière lui pour le soutenir et pour le couvrir de son corps contre ses partisans, qui auraient pu tirer sur lui par derrière et violer ainsi l'anaïa d'Hamdan ben Zamoum. On conduisit le prisonnier à Taourga, en passant par Bou Habacha, afin d'éviter la rencontre des contingents qui étaient venus au secours de Taourga, et on l'installa à l'étage de la maison de Rabia ou Mahi ed Din.

La nouvelle de la capture de Bel Kassem ou Kassi fit accourir tous les Kabyles au village où on le gardait ; ils voulaient absolument le tuer, et ils attaquaient la porte de la maison de Rabia, en menaçant de tout démolir, si on ne leur livrait pas le prisonnier. Le vieil El Hadj Mohamed ben Zamoum n'eut pas trop de toute son influence sur les Kabyles pour les empêcher d'ac-

(1) Il a été nommé agha des Ameraoua par le général Bugeaud, en 1844.

(2) Hamdan avait épousé une sœur de Bel Kassem.

complir leur dessein. — « Si Bel Kassem ou Kassi avait été tué dans le combat, leur dit-il, tout était bien ; mais maintenant qu'il est prisonnier et qu'il s'est mis sous notre protection, ce serait un déshonneur que de le tuer, et je ne laisserai pas impunément violer notre anaïa. »

Son meilleur argument pour les éloigner fut celui-ci : « Les Isser qui avaient rompu la paix qui avait été conclue à la suite de la grande razzia de l'année précédente, en marchant au secours de Bel Kassem ou Kassi, méritaient un châtiment et il leur dit qu'il fallait profiter de la déroute des contingents ennemis, pour tomber sur eux inopinément et les razzier. » L'appât du pillage entraîna tout le monde ; la nuit même on se porta sur les Isser, sous la conduite d'Allal ben Mohamed Srier et on les razzia de Barlia au Col des Beni-Aïcha.

Les Kabyles, qui avaient été faits prisonniers dans l'affaire du djemâ des Beni Attar, furent renvoyés chez eux dans des chemises cousues avec des joncs (1). Quant à Bel Kassem ou Kassi, il était dans un état de prostration complète, et il refusait toute nourriture. Il ne passa que deux nuits à Taourga. Le troisième jour, El Hadj Aomar ou Mahi ed Din, le conduisit secrètement jusqu'au sebt d'Ali Khodja, et il le remit à ses parents, qui étaient venus le chercher. Au moment où il s'en retournait chez lui, El Hadj Aomar rencontra Chaban ou Chao, qui, devinant ce qu'il venait de faire, lui reprocha sa conduite. — Ce n'était pas en cachette, lui dit-il, qu'il fallait relâcher Bel Kassem ou Kassi, c'était publiquement qu'il fallait le reconduire chez lui, avec musique et fantazia, afin de lui faire mieux sentir son humiliation.

Nous avons vu que, lorsque Bel Kassem ou Kassi était tombé, trop grièvement blessé pour pouvoir se défendre, ses adversaires lui avaient enlevé son cheval et ses armes. C'étaient Chaban ou Chao et Allal ben Mohamed Srier qui s'étaient partagé ces tro-

(1) Les indigènes cousent grossièrement de cette manière les linceuls des morts, et, en renvoyant les prisonniers dans des chemises serrées au corps et cousues ainsi, cela signifiait qu'on les considérait comme morts.

phées. Les Oulad ou Kassi tenaient à honneur d'en rentrer en possession ; mais les sollicitations des Oulad Mahi ed Din et des Oulad ben Zamoum étaient restées sans effet. Il fallait donc recourir à la force.

Les Oulad ou Kassi demandèrent une entrevue aux Mahi ed Din. Elle eut lieu à Azrou Reddou, dans les Beni Ouaguennoun. Il y avait, d'un côté, Amar ou Saïd, beau-frère des Mahi ed Din, et Mohamed ou Kassi ; de l'autre, El Hadj Aomar et quelques-uns de ses parents. Après des pourparlers, on se jura de rester d'un même sof, et, comme preuve de leur désir de maintenir cette alliance, les Oulad Mahi ed Din promirent de ne pas intervenir, lorsque les Oulad ou Kassi voudraient se venger des gens de Dra ben Khedda, et d'abandonner ces derniers à leur sort.

Environ un mois après l'affaire de Taourga, eut lieu l'attaque méditée contre Dra ben Khedda. Bel Kassem ou Kassi, n'étant pas encore guéri de sa blessure, ce furent Amar ou Saïd, Mohamed ou Kassi et Ali Mançour, des Oulad bou Khalfa, qui conduisirent les goums des Ameraoua. Les Oulad ou Kassi avaient pour alliés les Maatka, qui arrivèrent par Tadjouïmat, conduits par leur amin el oumena Mhamed ou Mahi ed Din des Aït Halima. L'attaque eut lieu par surprise, de très-grand matin. Les gens de Dra ben Khedda, qui étaient réduits à leurs seules forces, ne purent faire une résistance sérieuse : ils furent chassés de leur village, et le feu fut mis à leurs gourbis. On courut aussitôt à la maison de Chaban ou Chao, qui était déjà en feu, pour prendre le cheval de Bel Kassem ; on ne put l'en tirer qu'à moitié grillé par les flammes. On parvint cependant à le guérir, et Bel Kassem ou Kassi se faisait plus tard un honneur de le monter.

Pour en revenir au combat, les gens de Dra ben Khedda s'étaient ralliés sur le petit mouvement de terrain qui se trouve entre le village de l'Oued Bougdoura (1) et continuaient à se défendre. Les cavaliers des Oulad ou Kassi chargèrent sur eux. Chaban ou Chao, qui avait précisément entre les mains le fusil

(1) C'est là que plus tard l'agha Allal s'est bâti une maison à la française.

pris à Bel Kassem, fit feu, et tua le cheval d'Amar ou Kassi. Il courait, le yatagan à la main, pour frapper ce dernier avant qu'il pût se dégager, lorsque Mohamed ou Kassi, qui était occupé à recharger son fusil, voyant le danger de son oncle, fit feu sans prendre le temps de retirer sa baguette; il atteignit Chaban ou Chao au front, et la baguette lui traversa la tête de part en part. Le fusil de Bel Kassem ou Kassi fut reconquis, comme l'avait été son cheval.

Le village de Dra ben Khedda fut complètement détruit et ses habitants durent aller se fixer à Aïn Faci, sur la rive gauche de l'Oued Bougdoura.

Un dernier fait signala en Kabylie la fin de l'année 1837. Nous avons vu plus haut que les Oulad Moussa des Zucoul et le village d'El Kouanïn étaient toujours les partisans fidèles de Ben Zamoum, et que quelques individus des Oulad Moussa, qui étaient du parti opposé, avaient été expulsés et s'étaient refugiés à Tamda, près de Bel Kassem ou Kassi. Les principaux d'entr'eux étaient Ben Khalifa, Kara bou Tildja, Abd-er-Rahman ben Si Amar. Ces gens n'aspiraient qu'à rentrer chez eux, et ils ne cessaient d'exciter Bel Kassem ou Kassi contre le sof des Oulad Moussa, qui les avait chassés du village. Bel Kassem une fois remis de sa blessure, se décida à tenter une razzia sur eux, avec le concours des Isser. Une nuit du mois de novembre 1837, il se dirigea sur les Oulad Moussa suivi d'une quarantaine de cavaliers choisis. Malheureusement il arriva trop tôt à ce village : les troupeaux n'étaient pas encore sortis, et l'éveil était donné. Il se rabattit alors sur El Kouanin, et enleva une quarantaine de bœufs, qui furent conduits dans les Isser pour en faire le partage. Lorsque Bel Kassem ou Kassi voulut traverser le Sebaou pour rentrer chez lui, il trouva le passage occupé par El Hadj Mohamed ben Zamoum avec les Flissa et par El Bey ou Mahi ed Din avec les Taourga et les Ameraoua Tahta. Bel Kassem ou Kassi avait trop peu de monde pour enlever le passage de vive force, et il se replia sur les Isser Drau.

Sa situation était critique, car il pouvait craindre une trahison. Elle se prolongea pendant quatorze jours, pendant lesquels El Hadj Mohamed ben Zamoum perdit son temps à négocier avec

les Isser, tandis que Bel Kassem le faisait mettre à profit en faisant réunir des contingents par son frère Mohamed. Le quinzième jour, Mohamed ou Kassi déboucha par Cherraba avec les Beni Ouaguennoun et les Flissat el Behar, et il attaqua vivement ben Zamoum par la rive droite du Sebaou, tandis que Bel Kassem ou Kassi, qui avait attendu dans les oliviers des Oulad Mhamed, attaquait par la rive gauche.

Les Ameraoua Tahta, qui avaient été abandonnés par leurs alliés au combat de Dra ben Khedda, se vengèrent dans cette occasion en lâchant pied dès le début du combat ; leur fuite fut le signal de la déroute des Flissa. En vain le vieil El Hadj Mohamed ben Zamoum chercha-t-il à ramener son monde au combat : sa voix ne fut pas écoutée. Il était à cheval, cherchant à rallier les fuyards, lorsqu'un cavalier des Abid Chemlal, appelé Mohamed ben Henni, renommé pour sa force et son courage, l'aperçut et courut sur lui dans le but de le prendre vivant; il croyait avoir facilement raison d'un vieillard de près de 80 ans, et déjà il l'avait saisi par le col de son burnous, lorsque ben Zamoum tirant un pistolet de sa ceinture le tua et réussit à se sauver (1).

---

(1) On lit à la page 237 du 2e volume des *Annales algériennes*, de Pélissier de Reynaud, le passage suivant : « Le général Damrémont » avait jeté les yeux sur lui (Omar-Mahiddin) pour le commandement » général des tribus de l'Est de la province d'Alger ; un commen- » cement de négociations avait eu lieu dans ce sens. Mais Saïd Ou- » lidou Casi (Amar ou Saïd ou Kassi), aidé d'un autre cheik fort » influent, appelé Oulid Mansour, attaqua Omar Mahiddin dans le » mois de septembre; il fut repoussé. Malheureusement, Omar » Mahiddin fut blessé assez grièvement pour ne pouvoir poursuivre » ses avantages et diriger lui-même les affaires. Saïd Oulidou Casi » fut cependant refoulé dans la montagne de Drohh (Isser Drau), où » Ben Zamoua vint le bloquer. Mais, bientôt après, l'inaction forcée » d'Omar Mahiddin relevant les forces du parti de son adversaire, » celui-ci reprit l'avantage et battit ben Zamoun, qui ne sauva sa vie » que par un effort de valeur personnelle ; dans peu de jours il se » trouva maître de la contrée. »

Il est curieux de comparer ce récit à celui que nous avons fait. Malgré les confusions qu'il renferme, on y retrouve la substance des principaux faits.

Après cette victoire, Bel Kassem ou Kassi alla camper à Sidi Daoud, dans les Isser el Djedian, et, le lendemain, il alla mettre au pillage tous les villages des Beni Tour : Takdemt, Touabet, ben Harchao, Oulad Hamida, Cherarda, ben Amar furent complètement razziés ; les silos d'El Kouanin furent vidés.

Ces évènements eurent du retentissement jusqu'à Alger. On s'attendait à voir Bel Kassem ou Kassi profiter de son succès pour attaquer le territoire qui nous était soumis, et on crut devoir occuper militairement la ferme de la Réghaïa. Mais il ne paraît pas que ce personnage indigène ait réellement pensé, à cette époque, à jouer un rôle aussi considérable que celui qu'on lui donnait. Toujours est-il qu'il se retira dans sa tribu

* *
*

Nous touchons au moment où la venue, en Kabylie, de l'émir Abd-el-Kader va mettre un terme aux luttes intestines qui ensanglantaient ce pays. Il s'était avancé à la fin de 1837, dans le Hamza, et il exécuta, dans les premiers jours de janvier 1838, sa terrible razzia de l'Oued Zitoun. Nous ne dirons rien de ces évènements, qui sont complètement détaillés dans la *Grande Kabylie* du général Daumas, non plus que de la déconfiture d'El Hadj Ali ben Sidi Sadi, le Khalifa in-partibus de la Grande Kabylie, qui s'était présenté, devant son maître en piteux équipage, et qui avait bien montré toute sa nullité. Il nous suffira de dire qu'après s'être vu enlever le titre de Khalifa au profit de Si Ahmed Taïeb ben Salem, il alla s'établir dans les Mkira, à la zaouïa des Oulad Babas, située dans le village d'Imaanden (non loin de Tamdikt) auprès du marabout Si el Hadj Allal, qui mourut bientôt après, laissant deux filles. Il épousa l'une de ces filles par l'entremise d'El Hadj Mohamed ben Zamoum (1) et il s'éteignit dans l'obscurité, vers l'année 1843.

Abd-el-Kader avait nommé El Hadj Mohamed ben Zamoum agha des Flissa, en étendant son autorité sur les Guechtoula,

(1) Il n'est pas exact qu'El Hadj Ali ben Sidi Sadi ait épousé, comme l'a dit le général Daumas, une fille d'El Hadj Mohamed ben Zamoum.

Nezlioua, Beni Khalfoun, Harchaoua Abid, Zouatna, Ammal et Khachna.

Bel Kassem ou Kassi fut nommé agha du Sebaou. Il avait dans son commandement les Isser et les tribus kabyles de la vallée du Sebaou. Son autorité sur les Isser ne fut jamais bien établie ; les conflits qui arrivèrent peu de temps après son investiture l'empêchèrent de faire sentir son action sur ces tribus.

Quant à El Hadj Aomar ou Mahi ed Din, il n'eut aucun commandement, car on avait dénoncé à Abd-el-Kader les relations qu'il avait entretenues avec les Français.

Si El Djoudi des Beni bou Drar, fut nommé agha du Djurdjura, mais plus d'un an plus tard, à la suite du voyage qu'Abd-el-Kader fit en Kabylie en 1839.

N. Robin.

LA PRISE D'ALGER

RACONTÉE

PAR UN CAPTIF

(Suite. — Voir les nos 114, 115 et 116)

Le lendemain, 6 juillet 1830, à neuf heures du matin, les cris joyeux des vainqueurs retentirent dans les airs, et quelques brigades des première et seconde division franchirent la Porte-Neuve, bientôt suivies d'un corps plus nombreux. Le reste de l'armée entrait par d'autres portes. Les rues étroites de la ville, étouffant les notes des tambours et de la musique, leur donnaient une expression lugubre. C'était la première fois qu'on y entendait la marche cadencée des troupes européennes et le hennissement de leurs chevaux. Les femmes, les enfants, saisis de crainte, se retiraient au fond des harems. Assis, les jambes croisées, devant les portes de leurs demeures, les hommes regardaient d'un air sombre les Français vainqueurs défiler deux à deux ou trois à trois.

Pfeiffer se trouvait seul sur le seuil de son hospice improvisé, dans le moment même où allait passer un général entouré de son état-major et suivi de plusieurs régiments. Lui et ses officiers saluaient d'un air aimable tous les Algériens qu'ils

rencontraient. Le jeune homme entendit plusieurs Turcs se dire entre eux : « Voyez-donc ces Infidèles ! ils nous ont vaincus, et ils se montrent polis, généreux envers nous. Si nous avions été les vainqueurs, nous ne les aurions pas traités de la même manière. » Quand le général fut devant la porte du monument, il s'arrêta, afin d'en examiner l'architecture. Le médecin s'approcha, et lui dit que cette construction était précédemment une caserne de janissaires, mais qu'elle renfermait pour l'heure environ mille blessés. Le commandant le regarda d'un air surpris ; son étonnement s'accrut, lorsque Pfeiffer ajouta qu'il était le seul et unique médecin de ce vaste hôpital, que l'Allemagne l'avait vu naître, et que les Algériens le tenaient en esclavage depuis cinq ans.

— ...... J'ai du respect pour vous ! s'écria le général.

Lui et un de ses officiers, qui savait l'allemand, le félicitèrent de sa délivrance, et, pendant que la colonne se remettait en marche, il dit à Pfeiffer :

— Je suis le général Damrémont, et j'espère que vous viendrez me voir dans l'hôtel du ministre de la justice, que je vais habiter.

C'était l'endroit de la ville que connaissait le mieux le médecin, puisqu'il y avait passé tout le temps de sa captivité. Il promit au général de lui rendre visite, et, pendant que l'état-major s'éloignait, courut voir la rade, où six cents vaisseaux de guerre et de transport étaient sur le point d'entrer. Dans l'après-midi, son ancien maître l'envoya chercher en toute hâte. Il était le seul ministre qui eut attendu l'arrivée des Français, pour remettre au général Bourmont la clef du trésor public. Quand il se fut acquitté de ce devoir, il retourna chez lui, mais trouva son palais occupé : le général Damrémont s'y était déjà installé avec son état major, et, probablement par curiosité, avait forcé les portes de plusieurs chambres. L'Hassenatchi tomba dans le désespoir, quand il vit, non-seulement qu'on ne respectait pas son domicile, mais qu'on gaspillait d'une manière peu raisonnable ses biens meubles. Pfeiffer étant arrivé, il le supplia de parler pour lui, d'obtenir qu'on le laissât emporter

ce qui lui appartenait. « Car, disait-il, si l'on me dépouille, il faut aussi que l'on me tue. Que deviendrais-je, privé de toute fortune, de toute ressource ? » Les justes réclamations et la douleur du ministre émurent le jeune Allemand, qui résolut de lui venir en aide autant qu'il le pourrait. Sur les explications qu'il donna, le général Damrémont lui permit de faire transporter dans la demeure particulière du ministre son splendide mobilier, ses costumes et autres effets. Un peloton de douze hommes, formant une garde d'honneur, escortèrent l'Hasssenat-chi-Efendi jusqu'à son domicile. Le médecin alla voir l'ex-ministre : il était ivre de joie, et ne savait comment le remercier du service qu'il lui avait rendu. Il lui répéta plus de cent fois : « Je te prouverai ma gratitude, je te récompenserai comme un prince ! » Pfeiffer s'en réjouissait, et ne pouvait se défendre d'un certain mouvement d'orgueil. Mais, n'ayant point osé, les jours suivants, rappeler ses bons offices, il éprouva la justesse d'un proverbe très-populaire dans son pays : « Un chien timide n'est jamais gras. » Les dons promis ne vinrent pas vite, et, quelques semaines plus tard, on découvrit un complot dirigé contre les Français. L'ex-ministre était un des chefs de la conjuration ; il fut soudainement arrêté avec tous ses complices, mis sur un vaisseau de guerre, et transporté en Turquie.

L'ingratitude du ministre fut d'autant plus sensible à Pfeiffer, qu'à son retour il avait trouvé ses deux chambres forcées. Tous ses vêtements, tous les objets précieux que lui avaient donné l'effendi et le pacha lui-même, par l'entremise du premier, les meubles, les tapis, et d'autres objets avaient disparu. Mais la liberté le consola de tout. Dans un si grand événement, il fallait bien pardonner aux soldats quelques petites licences. « Je dois déclarer à la gloire de la nation française, dit Pfeiffer, que l'armée victorieuse, en prenant possession d'Alger, se conduisit plus noblement que ne l'eussent fait les troupes de n'importe quel autre peuple. Les fautes, peu nombreuses, qui se commirent, ne furent point le fait des soldats, mais des marchands venus à leur suite. » Les interprètes se comportèrent seuls d'une manière honteuse. Ils formaient, par bonheur, un corps restreint, car ils eussent mis la ville au pillage. La plu-

part étaient des Juifs, qui déshonoraient l'uniforme de notre armée (1).

Le jour qui suivit l'entrée des Français, le médecin allemand

---

(1) Lorsque l'expédition d'Alger fut décidée, on reconnut la nécessité d'avoir à sa disposition un corps d'interprètes, tel qu'il existait pendant la campagne d'Égypte. Le gouvernement fit appel aux élèves de l'école royale des langues orientales, aux agents des consulats du Levant et aux anciens officiers de mamelouks de l'ancienne garde impériale, alors en retraite ; tous hommes instruits, honorables, ayant donné des preuves de bravoure, et qui, la plupart, ont fourni depuis une utile et brillante carrière.

Mais, ce nombre d'interprètes étant restreint et par conséquent insuffisant pour les besoins d'une grosse armée, on dut se résoudre à accepter les offres de services de certains Juifs algériens réfugiés à Marseille, dont on ne connaissait nullement les antécédents, auxquels on donna le titre d'*interprètes auxiliaires* ou *guides*.

C'est à ceux-ci que l'auteur du récit fait allusion. En effet ces Juifs, jadis maltraités, méprisés par la race turque et arabe, saisirent avec frénésie cette occasion de prendre leur revanche et de refaire leur fortune. On ne tarda pas à s'apercevoir que plusieurs de ces auxiliaires, gens à tout faire, abusaient de leur position pour se livrer à des trafics honteux, qui déshonoraient l'uniforme qu'on leur avait donné, peut-être trop à la légère.

Des erreurs semblables étaient inévitables dans un moment de presse, où il fallait faire flèche de tout bois. Tout, du reste, était provisoire à cette première heure de la conquête, puisque l'on ne savait même pas si nous conserverions l'Algérie. Mais aussitôt que la situation s'éclaircit, on s'occupa des réformes imposées par l'expérience et on purgea les rangs des interprètes de tous ceux qui étaient indignes d'y figurer.

Depuis cette époque, le corps des interprètes de l'armée d'Algérie a été organisé sur des bases solides. Le recrutement s'en fait, par voie de concours, parmi des jeunes gens français, ayant reçu une bonne instruction classique dans les deux langues, et offrant toutes les garanties de moralité. La position d'officier, qui leur a été donnée par le gouvernement, justifie les bons services militaires qu'ils rendent encore journellement. La Société Historique Algérienne en compte beaucoup parmi ses membres, et notre *Revue* est fréquemment alimentée par leurs travaux sur l'histoire du pays.

Pour compléter cette note, qu'il suffise d'ajouter que plusieurs généraux, des consuls, un ministre plénipotentiaire, un membre de l'Institut et de hauts fonctionnaires dans l'administration civile on débuté, dans leur carrière, par servir dans le corps des interprètes. — *(Note de la Rédaction.)*

s'adressa au général en chef, et le pria de faire soigner par ses chirurgiens les blessés réunis dans la grande caserne ou disséminés dans la ville. M. de Bourmont ordonna immédiatement qu'on fit venir de Sidi-Ferruch, où était encore la principale ambulance des vainqueurs, huit chirurgiens ordinaires et un chirurgien supérieur. Cette charitable promptitude sauva la vie à un grand nombre de malades.

Le lendemain matin, arrivèrent les neuf personnes mandées pour le service de l'hôpital; l'ex-captif en remit, avec joie, la direction à M. Chambolt, médecin de régiment. Il resta néanmoins quelque temps près de ses confrères: d'une part, il les aidait à soigner les malheureux blessés; de l'autre, il remplissait les fonctions d'interprète. Cela était nécessaire dans les cas importants, puisque les nouveaux venus ne comprenaient ni le turc ni l'arabe. Les Mahométans se défiaient, en outre, des chirurgiens français, et Pfeiffer avait besoin de toute son éloquence pour les rassurer. Il remplit, pendant trois jours, ces devoirs d'humanité, intervalle durant lequel il fit la connaissance de plusieurs Français. Il nomme seulement M. Conrad, de Strasbourg, qui commandait l'état-major de la seconde division, et M. Gustave de Montebello, fils du général Lannes; mais il se loue de tous ceux que le hasard mit en rapport avec lui. Il trouva aussi, dans l'armée, un certain nombre de ses compatriotes, qui servaient comme volontaires; les plus distingués étaient le prince de Schwartzenberg et Gustave Buch, adjudant du duc de Saxe-Meiningen, que l'armée entière appelait le brave Saxon.

Cependant, toutes les destinées changeaient dans la ville. Les janissaires qui n'étaient pas mariés reçurent l'ordre de se rendre au port, afin de monter sur les vaisseaux de guerre français, qui devaient les conduire à Smyrne. Deux mille cinq cents furent transportés de la sorte. Les captifs, dont on avait rompu les chaînes, s'embarquaient précipitamment pour regagner leur patrie. Les quatre-vingts soldats ou matelots des deux bricks échoués rentrèrent dans l'armée ou dans la marine. D'autres esclaves allèrent jouir de leur liberté au fond des cabarets. Enfin, les Juifs ne pouvaient contenir leur joie: un grand nombre couraient comme des fous dans les rues. Sous le gouvernement

turc, ils n'avaient le droit que de porter des habits noirs ou d'un bleu sombre; il leur était défendu de cheminer à dos de cheval, de mulet et de chameau, si ce n'est hors de la ville. Affranchis de ces règles sévères, ils parurent bientôt vêtus d'étoffes splendides et coiffés de bonnets rouges; ils se promenèrent sur des mulets à la vue de tous les habitants. La canaille s'attroupa autour d'eux et les suivit en criant avec une sorte de joie moqueuse: « *Joudi-m'serach! joudi-m'serach!* c'est-à-dire, les Juifs sont libres! les Juifs sont libres! » Pfeiffer se trouvait justement dans un café avec le marquis de Grammont, qui faisait la campagne d'Alger comme chef d'escadron au service de la Bavière, quand cette grotesque parade défila devant la porte. De l'autre côté de la rue était le principal corps-de-garde. Lorsque le chef du poste vit arriver cette foule, il appela ses hommes et les fit mettre sous les armes. Saisis, à cette vue, d'une terreur panique, la plupart des Juifs allaient se sauver; mais le capitaine, instruit de ce qui avait lieu, donna ordre aux soldats de rentrer dans la caserne. Un Israélite s'étant alors écrié: Vive la France! *Viva la Frænsis!* les autres répétèrent son exclamation avec enthousiasme. Ils continuèrent ensuite leur route. Après avoir été si longtemps opprimés, maltraités, bâtonnés par les Turcs et les Arabes, ils ne purent s'abstenir de quelques représailles. Ils rossaient tous les Musulmans qu'ils trouvaient sur leur chemin et donnaient aux enfants une double volée. De minute en minute ils criaient: « *Vive la Joudi!* Vivent les Juifs! » On calma bientôt leur enthousiasme. Le général Bourmont institua une municipalité, dans laquelle n'entrèrent que les habitants les plus riches, et dont le premier soin fut de contenir la populace. Elle se montra équitable jusqu'à un certain point, parce qu'elle était composée d'indigènes; mais elle opprima les Turcs, pour se venger de leur oppression. On les repoussa, on les malmena de toutes parts; ils conservèrent néanmoins, dans leur infortune, un grand avantage sur leurs persécuteurs. Au lieu de s'humilier, de fléchir et de baisser la tête, ainsi que l'avaient fait les Arabes et les Juifs, sous leur domination, ils supportèrent fièrement leur malheur. Orgueilleux et inflexibles, comme durant leur prospérité, ils semblaient encore les maîtres, quand ils n'étaient plus que des victimes.

Pfeiffer regrette de ne pouvoir donner aucun renseignement positif sur le trésor du pacha ; mais les raisons qui expliquent son ignorance ne sont pas elles-mêmes dépourvues d'intérêt. Le plus profond mystère régnait à cet égard dans la ville : hormis le dey et le ministre des finances, personne ne savait combien d'argent le prince tenait en réserve. Il était même dangereux d'aborder cette matière ; on vous aurait soupçonné d'avoir quelque but secret. Pas un seul Turc n'en ouvrit la bouche à Pfeiffer ; s'il adressait des questions sur la valeur du trésor, on ne lui répondait pas ou on détournait la conversation. Bref, il acquit bientôt la certitude qu'il y avait, pour les Algériens, deux choses sacrées par-dessus toutes : le coran et les sommes enfouies dans la Casbah. On craignait que ces richesses ne tentassent la cupidité du sultan ou de quelque monarque européen, qui viendrait attaquer la Régence pour s'en emparer. Un marabout avait, en effet, depuis longtemps, prédit que des hommes forts arriveraient de par de là les mers, asserviraient l'Algérie, et emporteraient le trésor de l'émir.

Sur ces entrefaites, le bey de Titteri envoya plusieurs messagers à Pfeiffer, dans un même jour, en le priant de venir le voir. Pour s'en dispenser, le chirurgien allégua d'abord les affaires, puis sa lassitude. Mustapha ne perdit point courage et lui fit conduire un cheval. Ne sachant plus quel prétexte donner, le jeune Allemand s'exécuta enfin. Il trouva le bey dans un kiosque, à un quart de lieue de la ville, en compagnie du grand muphti, que Pfeiffer connaissait pour l'avoir vu chez le ministre des finances. Le bey de Titteri s'attendait à être nommé aga-efendi, par le commandant de l'armée française, c'est-à-dire à gouverner sous ses ordres toute la Régence et à percevoir les tributs. Dans cet espoir, Mustapha se mettait en mesure ; il proposa à Pfeiffer de remplir près de lui les fonctions de trésorier, d'interprète et de médecin, d'être son factotum, en un mot. Après quelques hésitations, le jeune homme accepta les avances du bey, qui termina la conversation en lui offrant du tabac dans sa tabatière et en lui disant d'un ton amical : « Chien maudit, si tu veux rester près de moi, il faut que tu mettes de côtés les façons et les compliments. Tu dois toujours parler sans gêne et sans détour. Seulement, lorsque tu me verras en colère, je te conseille de t'éloigner au plus vite. Maintenant, qu'on nous apporte des pipes et du café. »

Pfeiffer resta ainsi une quinzaine de jours auprès du bey, passant le temps d'une manière assez agréable. Presque tous les jours, soit avec lui, soit avec des officiers français, il allait à la chasse ou dans la ville. Durant cet intervalle, il noua beaucoup de relations, devint l'ami de plusieurs chirurgiens militaires et de plusieurs officiers allemands. Il visita en outre le dey et l'hassenatchi-efendi avant leur départ.

Mustapha était très-irrité de ce que M. de Bourmont le tenait dans l'incertitude et temporisait sous divers prétextes. Ayant reçu de lui, disait-il, la promesse qu'il le nommerait aga-général, à condition de verser entre les mains des agents français la totalité des tributs, comme on les remettait jadis au pacha. L'ambitieux mahométan, qui ne voulait que dominer les Algériens, était prêt à faire transporter dans la capitale son harem et son trésor (un million de dollars), pour servir de caution au gouvernement. Pfeiffer apprit ses intentions de lui-même. C'était une forte garantie, et cependant le général ne semblait pas vouloir s'en contenter. Il rompit enfin avec l'orgueilleux solliciteur, lui fit dire qu'il pouvait abandonner la capitale et ses environs, que le titre d'aga ne lui serait point confié, attendu qu'un marchand arabe occupait déjà la place.

Cette déception transporta le bey de fureur ; il se répandit en injures contre M. de Bourmont.

— Puisque les Français, dit-il, n'ont pas voulu se servir de moi comme d'un ami fidèle, je serai maintenant leur ennemi le plus acharné ; j'emploierai tous les moyens pour exciter contre eux les populations africaines, et je ne prendrai aucun repos, tant que je n'aurai pas tiré une vengeance éclatante de l'insulte qu'on me fait à la vue de tous (1).

(1) Les historiens français ne mentionnent pas l'injure dont le bey de Titteri avait à se plaindre. D'après leur narration, il semble s'être tourné contre nous et avoir nécessité la première expédition hors de la capitale, sans le plus léger motif et rien que pour trahir, ce qui n'est guère dans les allures générales de l'espèce humaine. Le récit de Pfeiffer explique l'insurrection provoquée par Mustapha.

Après avoir ainsi exprimé son ressentiment, il ordonna au médecin de préparer ses bagages pour le suivre à Titteri. Grande fut alors la perplexité du jeune Allemand. Que devait-il faire? Pouvait-il rester avec Mustapha, quand celui-ci venait de se déclarer l'ennemi des Français, l'ennemi de ses libérateurs? Il se démit de sa nouvelle position et rentra dans Alger. Son premier soin fut de courir à l'état-major de la deuxième division, qui occupait l'hôtel du ministre de la marine. Là se trouvaient ses amis et ses protecteurs: le commandant Conrad, de Strasbourg, et Buch, le brave Saxon. Conrad chercha immédiatement un emploi, un moyen d'existence pour Pfeiffer. Comme toutes les pièces du palais étaient habitées, le médecin se logea dans une demeure voisine; mais il fut nourri à la table des officiers. Le général Damrémont lui fit confectionner des habits européens par le tailleur du 49e régiment, et ses deux compagnons le pourvurent de linge, si bien qu'il put vendre sa garde-robe turque et en tirer quelques ressources.

Cependant un ennui profond n'avait pas tardé à engourdir les officiers français. La ville n'offrait, pour ainsi dire, aucun moyen de distraction. Durant le jour, par une chaleur de 38 ou 40 degrés Réaumur, on ne pouvait songer à la promenade; et si l'on voulait sortir d'Alger, le matin ou le soir, on ne le faisait qu'au péril de sa vie; car les Arabes et les Kabyles rodaient sans cesse autour des murs, massacrant et dépouillant tous les Français qu'ils rencontraient seuls ou en trop petit nombre pour leur résister. Cheminer dans les rues sales, étroites et obscures de la ville n'était pas un plaisir. Il fallait donc ou rester enfermé, ou passer une partie du jour sur les terrasses, en ayant recours à tous les jeux connus; mais ce n'était point là une vie agréable, surtout pour les Français, qui ont généralement besoin d'une activité perpétuelle.

Au milieu de ce calme soporifique, la nouvelle de la révolution de juillet arriva tout-à-coup, et le drapeau tricolore remplaça sur les murs de la ville celui qui, le premier, y avait représenté la France victorieuse. La chute de Charles X mettait fin à l'autorité du maréchal Bourmont. Le général Desprez, qui commandait auparavant l'état-major, prit, par intérim, le gouvernement de l'Algérie, en attendant le nouveau chef de l'armée française. Sur ces entrefaites, une escadre de six vaisseaux de guerre, portant quatre mille hommes de troupes, que le général Damrémont avait conduite à Bône, en revint, sans que le chef lui-même eût appris le nouveau malheur de la branche aînée. Sur ses mâts flottait le drapeau blanc. Qu'on se figure la surprise générale des marins et des soldats, quand ils virent arboré partout le drapeau tricolore! L'escadre jeta l'ancre immédiatement et n'osa point pénétrer dans le hâvre. L'amiral envoya des chaloupes à sa rencontre, pour instruire le commandant de ce qui avait eu lieu et lui dire de substituer le nouveau pavillon à celui de l'ancienne monarchie.

Le changement de gouvernement n'avait ni amélioré ni changé, en aucune manière, la position de l'armée d'Afrique. La disette régnait dans la ville, et parmi les Français et parmi les habitants. Les troupes indigènes, qui erraient sans cesse alentour, ne permettaient point aux provisions d'y arriver. Le climat et la mauvaise nourriture décimaient nos régiments; les fruits et les légumes du sud débilitaient les constitutions françaises. Les fatigues d'une surveillance continuelle et le manque de logements accroissaient le malaise des vainqueurs. Obligés de camper sous des tentes ou dans de pitoyables baraques, exposés à toute la chaleur du jour et aux glaciales rosées de la nuit, un grand nombre de soldats tombaient malades. Indépendamment des autres affections, la dyssenterie faisait parmi eux de cruels ravages. Plusieurs milliers d'hommes en moururent.

Organiser la ville était d'ailleurs pour les Français une tâche pénible, dont ils ne pouvaient se tirer malgré tous leurs efforts.

Ne connaissant ni les mœurs, ni les lois, ni la langue des indigènes, ils commettaient méprise sur méprise. Tantôt les autorités déployaient trop de rigueur contre les Arabes, tantôt elles montraient une indulgence inopportune. Ce manque de mesure augmentait le désordre; la cherté des vivres allait croissant, et la faim tourmentait les basses classes. Le misérable Sidi-Hamdan, désormais aga-efendi, ne trouvait aucun remède. Mustapha, dirigeant des forces considérables, cernait pour ainsi dire la ville à une distance de quelques lieues et menaçait

même de l'attaquer. Il avait défendu, sous peine de mort, aux Africains d'approvisionner la capitale: les habitants s'évertuaient donc en vain pour se procurer des aliments. Telle était la première vengeance du bey de Titteri. Un grand nombre d'officiers étrangers retournèrent en Europe; parmi eux, se trouvait le brave Saxon.

Pfeiffer avait d'abord eu l'intention de se fixer en Algérie.

Sa connaissance du turc, de l'arabe et des mœurs locales pouvait le rendre très-utile; mais le sort avait décidé qu'il retournerait en Allemagne. Il ne tarda pas, en effet, à éprouver une violente nostalgie. Ses forces l'abandonnaient, il maigrissait à vue d'œil. Ses amis, qui voulaient précédemment le retenir en Algérie, lui conseillèrent eux-mêmes de partir. Conrad, de Strasbourg, alla demander pour lui au général en chef Clauzel le passage gratuit sur un vaisseau de l'État, avec le rang d'officier. Cette faveur obtenue, le médecin fit ses préparatifs de voyage. Enfin, le 16 septembre 1830, il s'embarqua, le soir, à bord du navire français *Le Lybio*.

Au bout de neuf jours, il atteignait Marseille. De là Pfeiffer arriva sain et sauf dans son pays natal, où il alla continuer à Giessen ses études si longtemps interrompues. Qu'est-il devenu depuis le mois de juillet 1832? Je l'ignore. Peut-être a-t-il été rejoindre son père et sa mère sous le gazon qu'entretient la dépouille des vivants.

Outre son intérêt et sa valeur comme renseignement historique, le livre du médecin captif suggère d'importantes réflexions. Le lecteur a dû les faire lui-même, en suivant le cours du récit. Dans quel abrutissement étaient tombées les populations mahométanes, puisqu'avant l'arrivée de Pfeiffer, il n'y avait pas en Algérie un seul individu capable de panser une blessure! N'est-il pas affreux de songer que, si près de nous, un homme, qui s'embarquait sur la Méditerranée, pouvait ne jamais revoir sa famille ni sa patrie, et mener jusqu'à la fin de ses jours une vie plus pénible que celle de nos forçats! L'histoire de Pfeiffer prouve que les Algériens ne respectaient même pas la terre ferme, et enlevaient, dans l'occasion, des promeneurs. Je le répète, cela semble un rêve, que l'on ait toléré de pareils crimes, à une

époque si peu distante de la nôtre. Ce sera un éternel honneur pour la France et pour les Bourbons d'avoir détruit ce nid de brigands. Il est bien remarquable, en outre, que cette conquête ne nous ait rien coûté : car le trésor de l'émir remboursa tous les frais de l'expédition et laissa aux vainqueurs 7,000,000 de bénéfice. Il n'est pas moins frappant, qu'elle seule nous soit restée, parmi tant d'acquisitions militaires, faites depuis un demi-siècle. Combien l'histoire offre-t-elle d'entreprises guerrières, dont le principe ait été aussi juste, la conduite aussi sage, les résultats aussi féconds, que cette campagne de 1830, sur laquelle le livre oublié d'un malheureux captif vient de ramener notre attention?

Alfred Michiel.

FIN.

DOCUMENTS INÉDITS
SUR L'HISTOIRE
DE
L'OCCUPATION ESPAGNOLE
EN AFRIQUE
(1506-1574)

(Suite. — Voir les nos 109, 110, 111, 112, 113, 114 et 116)

LIV.

Instructions de Sa Majesté au marquis de Mondejar.

Tunis, 16 août 1535.

(Arch. de Simancas — Estado, Legajo 462.)

Charles-Quint, au moment de quitter l'Afrique pour passer en Sicile, renvoie en Espagne une partie de son armée et de sa flotte. Il en confie le commandement au marquis de Mondejar, capitaine-général du royaume de Grenade. Vingt-cinq galères, quinze d'Espagne sous les ordres de D. Alvaro de Bazan, et dix de Sicile avec Berenguer de Requesens, accompagnent le marquis. Cette flotte doit se diriger sur Malaga ou Carthagène « avec le premier vent favorable que Dieu enverra. »

Toutefois l'empereur prescrit au marquis de Mondejar de

passer à Bône, dont s'était emparé Barberousse. Le marquis n'ignore pas que le prince André Doria s'est présenté devant cette place avec ses galères, et qu'à son approche les Turcs se sont hâtés de l'évacuer. Conformément au traité conclu avec le roi de Tunis, le capitaine général devra prendre possession de la Kasbah, pour la garde de laquelle, ainsi qu'il a été convenu, il sera prélevé 8,000 ducats sur les rentes et les revenus de la place. Le marquis laissera dans la forteresse 600 fantassins espagnols et pour gouverneur le capitaine D. Alvar Gomez el Zagal (1), avec les vivres et munitions nécessaires.

L'empereur entre ensuite dans de nombreux détails sur les précautions qu'il juge convenable de prendre pour que l'occupation de Bône s'opère autant que possible pacifiquement, et que les Maures, qui l'ont abandonnée, reviennent promptement l'habiter. Sa Majesté s'en remet, du reste, à la sagesse et à la prudence du marquis de Mondejar qui pourra débarquer 200 hommes de plus, si, d'après l'importance de la ville et son étendue, il pense que le nombre de 600 fantassins, fixé d'abord pour en former la garnison, soit insuffisant. L'empereur désire, en outre, que le marquis s'assure lui-même de l'état des fortifications, et, s'il lui paraît utile pour la sûreté de la place que certaines parties des murailles soient réparées, qu'il donne à ce sujet les ordres nécessaires. Le résultat de cette inspection devra être soumis à Sa Majesté dans un rapport indicatif de la dépense présumée.

Cette opération terminée, le marquis de Mondejar, ainsi qu'il a été dit, fera voile pour Malaga ou Carthagène, ou tout autre point de la côte orientale. Son premier soin, en arrivant, sera de débarquer immédiatement l'infanterie, la cavalerie et tous les gens de guerre. Chacun s'en ira chez soi ou dans tel lieu qui lui conviendra. Les capitaines et enseignes ne devront lever aucune bannière ni emmener les soldats par bandes. On leur enjoindra de se disperser tous immédiatement par petites trou-

(1) Il sera parlé plusieurs fois, dans les dépêches suivantes, de cet Alvar Gomez de Horosco *El Zagal*, un des signataires, comme on vient de le voir, du traité de paix conclu avec le roi de Tunis. Ce surnom d'*El Zagal* (le vaillant), lui avait été donné sans doute par les Arabes.

pes de dix à douze hommes au plus, afin que les soldats ne puissent pas piller et voler en route ou causer du dommage à qui que ce soit. Il sera écrit en conséquence aux corrégidors, alcades et autres officiers de justice de tous les lieux de passage, et ces magistrats devront veiller, avec la plus grande rigueur, au maintien du bon ordre.

Les mêmes mesures sont applicables au personnel de la flotte.

« En ce qui concerne particulièrement le licenciement de l'infanterie, on a examiné, poursuit l'empereur, s'il n'y aurait pas moyen d'employer dans le royaume de Tlemcên toute celle qu'emmène la flotte, ou au moins une partie, et cela sans la payer, en la nourrissant seulement. Il serait très-avantageux que la chose pût se faire; nous en aurions une grande satisfaction. Vous savez bien la manière de vous y prendre, et je n'ai rien de plus à dire si ce n'est que ce sera nous rendre un véritable service si l'on peut occuper, dans le royaume de Tlemcên, pour cet hiver ou pour plus longtemps, s'il y a lieu, le plus grand nombre de ces gens (1). »

L'empereur recommande aussi au marquis de Mondejar d'exercer la plus grande vigilance pendant la traversée. L'infant Don Luis de Portugal, qui était venu prendre part à l'expédition contre Tunis avec un certain nombre de galères, s'en retourne de conserve avec la flotte espagnole. Sa Majesté ordonne qu'on obéisse à son beau-frère, comme si Elle-même se trouvait présente; et toutes les fois que l'état de la mer le permettra, on devra demander au prince le mot d'ordre pour la nuit.

(1) « En lo que toca à despedir la infanteria, se ha platicado, como sabeis, que podria aver medio para entretener toda la que va en la armada ò alguna parte della, en el reyno de Tremecen, sin paga, dando orden que se les diesse de comer. Si esto se podiesse hazer, seria provechoso y nos lo querriamos mucho. Sabeis de la manera que se ha de guiar. No hay mas que dezir, de que seriamos muy servidos que se procure y que la dicha gente se entretenga en el dicho reyno de Tremecen por este invierno, ò por el mas tiempo que haya lugar, el mayor numeró que ser pueda. » — Cette disposition est fort étrange. Il fallait que le soldat renvoyé dans ses foyers y fût bien malheureux, pour que l'on pût espérer qu'il accepterait une semblable proposition.

LV

Lettre du marquis de Mondejar a Sa Majesté.

Bône, 29 août 1535.

(Arch. de Simancas — Estado, Legajo, 462.)

La flotte, retardée par des calmes et le vent contraire, a mis cinq jours pour se rendre à Bône. Don Alvaro de Bazan nous y avait précédés avec les galères. Quand il se présenta dans la rade, on lui tira quelques coups de canon, ce qui fit penser que les habitants avaient l'intention de défendre la ville.

Les troupes ayant été débarquées, on en forma deux colonnes, et on les lança contre le château. Les Maures ne nous attendirent pas, et se hâtèrent de l'abandonner. Ce jour-là, on ne fit pas autre chose. Nous prîmes possession de la Kasba et de la ville, et les navires, que le feu de l'ennemi avait empêchés de s'approcher, vinrent mouiller dans le port. Pendant les trois jours suivants, on mit à terre l'artillerie, les munitions et les vivres. Après avoir examiné la situation de la ville et de la forteresse, il m'a paru que l'on devait, provisoirement, les occuper toutes les deux : la garnison du château ne pourrait être que très-difficilement secourue et ravitaillée, si les Maures étaient maîtres de la ville. Il faut qu'ils n'y rentrent qu'avec notre permission, et qu'ils ne la trouvent pas abandonnée, attendu que, dans ce cas, il y aurait à craindre que les anciens habitants n'y revinssent pas, et qu'elle ne servît de refuge à d'autres Maures ou Arabes, qui s'y conduiraient de manière à la rendre inhabitable. Je laisserai à Bône 800 hommes, comme Votre Majesté l'a ordonné. Avec 200 soldats dans le château, et les 600 autres dans la ville, je crois que l'on peut se maintenir, en attendant que Votre Majesté ait fait connaître ses intentions à ce sujet. Il serait utile, si la ville doit être repeuplée de Maures, de construire une tour, sur un mamelon, près de la marine, afin de pouvoir secourir, au besoin, ceux du château. Cette tour construite, on permettrait aux Maures de rentrer à Bône, et, à mon avis,

300 hommes suffiraient alors pour garder la forteresse. Messer Benedito a dressé le plan de la ville et du château. Je l'envoie à Votre Majesté, avec un mémoire des réparations qu'il conviendrait de faire et de la dépense qu'elles coûteraient (1).

Les vivres sont avariés pour la plus grande partie. On s'en aperçoit à la mine des soldats : pas un n'a la figure d'un homme sain. Quelques-uns sont déjà morts, et un grand nombre d'autres sont malades. Je me hâte de tout terminer, afin que nous puissions, le plus tôt possible, faire voile pour l'Espagne (2).

Il y a eu quelques pourparlers avec les Maures ; mais ils ne veulent pas de la paix. Don Alvaro de Bazan nous a été très-utile pour le débarquement des vivres et des munitions : avec son aide, nous avons pu, en peu de temps, mener à bien cette opération.

LVI

LETTRE DU COMTE D'ALCAUDÈTE A SA MAJESTÉ.

Oran, 3 septembre 1535.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo, 462.)

Depuis que j'ai mandé à Votre Majesté la défaite de Ben Redouan et des troupes qu'il avait emmenées avec lui, il ne s'est rien passé d'important jusqu'au 27 août. Quelques-uns des cheikhs, qui étaient avec Ben Redouan, ainsi que je l'ai dit à Votre Majesté, m'avaient supplié, postérieurement à la déroute, de leur permettre de se réfugier sous la protection de cette place, afin de se refaire de leurs fatigues et d'y rallier leur monde, parce que les gens du roi de Tlemsên les poursuivaient.

Je leur donnai les saufs-conduits qu'ils m'avaient demandés,

(1) Ces deux pièces ne sont pas jointes à la présente dépêche.

(2) « En las victuallas, ha habido gran corrompimiento, loqual reparesce bien a disposicion de la gente, que certifico à Vuestra Majestad que no veo persona que tenga rostro de hombre sano, y asi han començado à morir algunos y adolescido muchos, por loqual pienso darme la mayor priesa que fuere posible y trabajar de tomar a Espana lo mas presto que pudiere. »

et, pour cette bonne œuvre, ils m'offrirent de continuer la guerre contre Mouléï Mohammed. S'ils nous avaient tenu parole, ils ne nous devraient plus rien ; mais, comme tous sont de la même loi, quoique d'opinion différente, ils ne se font pas la guerre, ainsi qu'il conviendrait pour nous dédommager des pertes que nous avons éprouvées (1).

Les dits cheikhs m'ayant demandé, plus tard, pour d'autres tribus qu'ils avaient invitées à les rejoindre, la même permission de se retirer sur notre territoire, je ne voulus pas la leur donner, avant qu'ils ne m'eussent livré de nouveaux ôtages et juré (2) . . . . et de faire la guerre aux ennemis de (3). . . . . Malgré ce que je leur ordonnai, en cette occasion, au nom de Votre Majesté, ils se réunirent, au nombre de vingt ou trente tribus, après s'être concertés avec leurs amis et leur avoir donné certaines choses pour qu'ils les laissassent (4). . . . . avec leurs troupeaux.

Aussitôt que j'eus avis de ce qui se passait, j'envoyai reconnaître ces tribus et je communiquai aux capitaines et à certaines personnes expérimentées le rapport qui me fut fait par nos espions. Tout le monde fut d'avis que l'on pouvait surprendre facilement quelques-unes de ces tribus. Elles comptaient, il est vrai, plus de 1,000 fantassins et de 400 lances ; mais les espions s'étaient assurés qu'avec notre cavalerie nous aurions le temps de nous retirer en toute sécurité, avant qu'elles pussent se réunir pour se mettre à notre poursuite, attendu que, se défiant les uns des autres, elles ne campaient pas ensemble (5).

(1) « Si lo cumplieran ya no nos deverian nada, mas como todos son de una ley aunque son diferentes en la opinion, no se hazen la guerra tan crudamente como fuera menester para satisfazer nuestro dano. »

(2) L'original est endommagé en cet endroit.

(3) Autre lacune.

(4) Un mot omis et un autre illisible.

(5) Pour comprendre ceci, il faut se souvenir qu'au combat de Tifida, ces mêmes cheiks arabes avaient abandonné Ben Redouan et la petite troupe espagnole qui marchait avec ce dernier. Le comte d'Alcaudète leur gardait rancune.

En conséquence, la veille de Saint-Augustin, nous sortîmes de la place à minuit, et, à la pointe du jour, nous arrivâmes à une petite distance de leurs douars. Nous pénétrâmes, sans avoir été vus et entendus des sentinelles, jusqu'au milieu du camp d'une des plus nombreuses tribus, et, ayant coupé les cordes des tentes, nous rassemblâmes à la hâte tous les gens qui s'y trouvaient. Lorsque le soleil se leva, nous étions déjà loin, emmenant avec nous 200 Arabes environ, hommes, femmes et enfants, et la plus grande partie des troupeaux de cette tribu. Je ne permis pas que l'on prît tout ce qu'il y avait dans les tentes, parce que les ennemis, revenus de leur surprise, se donnaient beaucoup de mouvement pour se réunir, et parce que notre retraite n'aurait pu se faire en bon ordre, si nous avions emmené un plus grand nombre de bestiaux. De la sorte, nous avons pu regagner Oran, sans aucun risque. J'ai voulu, moi-même, diriger cette petite expédition, afin d'être sûr que tout se passerait bien (1).

Que Dieu soit loué, et grâces lui soient rendues pour la bonne réussite de cette affaire : C'est un commencement de vengeance et une consolation dans notre malheur. L'échec de Tifida fut un véritable désastre : Votre Majesté doit en être bien persuadée. Nous savons aujourd'hui très-positivement que, le vendredi, lorsque le roi de Tlemsên apprit l'arrivée des nôtres à Tifida, il considéra la partie comme perdue. Il était déjà monté à cheval pour s'enfuir, après avoir donné ordre de charger sur les chameaux ses femmes et ses trésors ; mais Ben Redouan n'osa pas se porter en avant. Nous ne méritions pas d'obtenir le succès que nous avions espéré, et c'est pour cela que Dieu n'a pas permis qu'une affaire si bien commencée se terminât heureusement (2).

---

(1) Le récit de cette razzia, conduite par le capitaine général en personne, semble avoir été emprunté aux bulletins de notre armée d'Afrique. En lisant ces vieux documents du XVIe siècle, on reconnaît que les mœurs, les habitudes, les instincts des indigènes n'ont pas changé.

(2) « A Dios se han dado gracias por ello y sea muy loado, porque se comience à tomar consolacion y venganza de lo que por nuestro desastre perdimos ; y crea Vuestra Majestad, que fué tan gran desastre, que hoy se sabe muy cierto que estuvo el rey de Tremecen

Le lendemain de la fête du Saint-Augustin, le 29 août, je fus informé que certains Maures parcouraient la montagne de Guiza et s'étaient présentés dans les villages qui sont en paix avec nous, exigeant un tribut des vassaux de Votre Majesté. Je fis partir immédiatement, dans la nuit, quelques soldats à pied et à cheval ; ils sont revenus hier, à midi, ramenant avec eux 25 Maures. Je n'ai rien de plus à dire à Votre Majesté. Plaise à Dieu que les choses continuent ainsi, afin que nous ayons toujours de bonnes nouvelles à lui mander, et non plus des mauvaises pour lui causer des ennuis.

J'attends tous les jours Ben Redouan, selon ce qu'il m'a écrit. Le roi Mouleï Mohammed m'a fait offrir de me rendre les prisonniers, et de payer le tribut que payaient son père et son aïeul. Il m'a demandé aussi d'envoyer à Tlemsên une personne avec laquelle il pourrait traiter. J'ai envoyé quelqu'un là-bas, comme il le désirait, afin de connaître ses véritables intentions. Dès que ce messager sera de retour, j'informerai Votre Majesté de ce qu'il aura appris, et je lui dirai ce que je pense de ces ouvertures de paix qui nous sont faites par le roi de Tlemsên.

. . . .

J'ai reçu, par la voie du Levant, la nouvelle de la victoire que Dieu vient d'accorder à Votre Majesté, et, comme son serviteur loyal et dévoué, je lui en rends des grâces infinies, surtout parce que Votre Majesté emploie toute sa puissance à faire la guerre aux infidèles. Je la supplie de ne point se lasser dans cette sainte entreprise, et de ne s'arrêter que lorsqu'elle aura remporté autant de victoires que lui en méritent la grandeur et l'excellence de sa valeur.

J'apprends, à l'instant même, de certains Juifs de Tlemsên et d'Alger, que Barberousse s'est enfui de cette dernière ville, avec

---

el viernes siguiente despues que nuestra gente llegó a Tifida a cavallo y sus camellos cargados con sus mugeres y hazienda para salirse ; si Ben Reduan osara pasar adelante. No lo merecimos y por esto no permitio Dios que sucediese bien tan buena jornada, sino que la perdiesen despues de ganada. »

seize galères, et qu'il a emmené son fils avec lui (1). Je savais déjà qu'il s'était échappé de Tunis et qu'il était revenu à Alger, et le roi de Tlemsên, m'ayant demandé de le recevoir comme serviteur de Votre Majesté, moyennant les offres dont j'ai parlé, j'envoyai aussitôt une personne auprès de lui pour l'informer que je n'ignorais pas le retour, à Alger, de Barberousse ; mais que je pensais qu'il n'oserait pas y attendre la flotte de Votre Majesté, et chercherait peut-être un refuge dans le royaume de Tlemsên. Je lui disais que, si Barberousse, son fils, ou tout autre corsaire venait dans ce royaume, il les fit arrêter et les tînt sous bonne garde, ou qu'il me les envoyât pour être livrés à Votre Majesté. J'ajoutais que, s'il agissait ainsi, Votre Majesté le reconnaîtrait pour son serviteur, et ferait tout ce qu'il demandait ; qu'au contraire, s'il accueillait Barberousse et le laissait libre, lorsqu'il serait si facile de le prendre, lui et son royaume seraient anéantis.

Je lui rappelais que les 600 hommes, donnés par Votre Majesté à Ben Redouan, avaient été sur le point de le chasser de sa capitale, et qu'il pouvait ainsi juger ce que ferait l'armée que Votre Majesté enverrait contre lui (2). Le roi et le kaïd des Beni-Rachid, lequel est celui qui gouverne réellement, m'ont fait assurer que, si Barberousse se présente dans le royaume de Tlemsên, ils le prendront et me l'amèneront ; mais ils ne pensent pas qu'il ose venir de ce côté, parce que tous les Arabes sont très-mal disposés pour lui.

Don Alonzo de Cordoba, mon fils, dira à Votre Majesté différentes choses qui intéressent son service ; je la supplie de vouloir bien l'écouter et de le croire.

(1) Khaïr ed Dîn, revenu à Alger, en était sorti, en effet, mais non, comme on l'a vu, avec la pensée de s'enfuir.

(2) « Que pues havia visto que seis cientos hombres que Vuestra Majestad mandò dar à Ben Reduan fueran parte para quitalle el reyno, que mire lo que podrà hazer el exercito que Vuestra Majestad embiaria sobre él. »

LVII.

LETTRE DU ROI DE TLEMSÊN A SA MAJESTÉ, AVEC LE PROJET DE TRAITÉ QU'IL LUI ENVOYA, SIGNÉ DE SA MAIN.

Tlemsên, 5 septembre 1535.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo, 462.)

I.

J'informe Votre Majesté par la présente, qu'à diverses reprises je lui ai écrit pour la supplier de me recevoir au nombre de ses alliés et serviteurs, et que je n'ai jamais reçu de réponse. Dieu sait cependant le grand désir que j'avais de devenir l'ami de Votre Majesté. Sur ces entrefaites, Ben Redouan m'a déclaré la guerre, et est venu m'attaquer avec un certain nombre de chrétiens. J'ai été forcé de me défendre, au risque de déplaire à Votre Majesté : cela m'a coûté beaucoup, mais je ne pouvais pas faire autrement. J'ose espérer que Votre Majesté ne m'en voudra pas d'avoir défendu mon royaume et ma personne.

J'ai toujours la même volonté et le même désir de devenir l'allié et le serviteur de Votre Majesté, et je serai heureux qu'elle veuille bien m'admettre comme tel. A cet effet, j'envoie un traité, signé de ma main et scellé de mon sceau, au comte d'Alcaudète, capitaine général d'Oran, et je prie Votre Majesté de le ratifier (1).

II.

Je dis que, depuis longtemps, j'ai la volonté d'être l'allié et le

(1) La défaite de Kheïr ed Dîn, à Tunis, explique cette lettre du roi Mohammed. Croyant les Turcs perdus, et sachant bien qu'il ne pouvait pas, avec ses seules forces, résister aux Espagnols, il voulait essayer de se réconcilier avec eux. Comme on le verra par un des paragraphes de la capitulation qui accompagne sa lettre, il n'oubliait pas, en même temps, de demander sa part des dépouilles de ses anciens alliés, dans le cas où Charles-Quint viendrait à s'emparer d'Alger, de Cherchél ou de Ténès.

serviteur de l'empereur Don Carlos (Dieu le fasse prospérer!), et cela avant même que Ben Redouan et son petit-fils ne vinssent dans la ville d'Oran, ce dont le comte d'Alcaudète se montra satisfait. Depuis, est survenu ce qui s'est passé avec ledit Ben Redouan. Je supplie Votre Majesté de vouloir bien me recevoir pour son allié et son serviteur, et de mander au dit comte d'Alcaudète et aux habitants de la dite ville d'Oran, de me considérer comme ami et me traiter comme tel.

En échange de quoi, je demande et promets ce qui suit :

Premièrement, que Sa Majesté me reconnaisse pour allié et serviteur, et qu'elle me protége en toutes circonstances, de manière que mes amis et mes ennemis deviennent les siens, déclarant que les amis et les ennemis de Sa Majesté seront les miens également, et cela sans difficulté ni doute aucuns.

De plus, je dis et promets que je paierai, chaque année, 4,000 *doblas*, aux mêmes échéances, et, ainsi que le faisait mon père, sous condition que le revenu de la porte de Tlemsên m'appartiendra, de même qu'il lui appartenait (1).

Il est convenu que, si les droits de la dite porte s'élèvent, par an, à plus de 4,000 *doblas*, l'excédant sera pour moi.

En témoignage de ma volonté bien sincère et de mon vif désir d'être l'allié de Sa Majesté, et pour que personne n'en doute, je prends l'engagement de renvoyer au comte d'Alcaudète les Chrétiens prisonniers, au nombre de soixante-dix, qui sont en ce moment à Tlemsên. Cinq d'entre eux appartenant à certains Maures qui ont eux-mêmes cinq de leurs parents au pouvoir des Chrétiens, je prie Sa Majesté de permettre qu'il soit fait un échange.

Je demande que Ben Redouan et son petit-fils, ainsi que tous ceux de son parti, gardes, serviteurs ou autres, ne puissent être reçus dans la ville d'Oran, et qu'on ne les assiste en aucune

(1) Toutes les marchandises et denrées, achetées ou vendues par les Maures du royaume de Tlemsên, devaient acquitter un certain droit à l'entrée et à la sortie d'Oran. Le roi Mohammed demande que ce droit soit prélevé à son profit.

manière ; dans le cas où ils s'y présenteraient, je supplie Sa Majesté de les faire arrêter et retenir prisonniers.

Si Sa Majesté parvient à s'emparer des royaumes d'Alger, de Cherchel et de Ténès, je demande aussi qu'ils me soient remis, Sa Majesté se réservant les dites villes d'Alger, de Cherchel, de Ténès et les autres ports qu'elle voudra, parce que ces royaumes faisaient autrefois partie des domaines de mes ancêtres, et qu'ils en ont été dépouillés contre toute raison et justice.

La paix devra être consentie et ratifiée pour dix ans, en garantie de quoi je dis et m'oblige, par le présent écrit, signé de ma main et scellé de mon sceau, à faire et accomplir entièrement tout ce qui précède, Sa Majesté accordant et confirmant, par ordonnance royale, les susdites conditions.

LVIII.

LETTRE DE D. ALVAR GOMEZ DE HOROSCO EL ZAGAL A SA MAJESTÉ (1).

Bône, 13 septembre 1535.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo, 462.)

Le samedi, 23 août, dans la matinée, les galères se présen-

(1) On a vu, dans l'instruction adressée par l'empereur au marquis de Mondejar, capitaine-général de Grenade, que Don Alvar Gomez el Zagal avait été choisi par Charles-Quint pour commander la place de Bône. La présente pièce, qui nous fait connaître la date précise de l'occupation de Bône par les Espagnols, est fort curieuse. Don Alvar décrit longuement cette ville, et signale son heureuse situation. Il note particulièrement ce fait, que la flotte, revenant de Tunis, avait mouillé à l'entrée de cette même rivière, comme autrefois la flotte de Publius Sittius, lieutenant de César, qui y détruisit celle de Metellus Scipion. C'était là aussi que Khaïr ed Dîn avait caché les quinze galères qui lui servirent à échapper à la poursuite des Espagnols. Malheureusement, cette lettre est très-endommagée : toutes les feuilles sont brisées par le milieu, et malgré le soin que l'on a pris d'indiquer leur concordance par des chiffres correspondants, il est impossible de rétablir les lignes altérées. Les lacunes qui existent dans le texte ont été remplacées par des points.

tèrent devant Bône. On nous tira trois ou quatre coups d'un mauvais petit canon de fer qui ne nous fit aucun mal : nous avons trouvé ce canon qui n'est bon ni à tuer, ni même à épouvanter. Les galères se retirèrent dans la partie du couchant, à une demi-lieue environ de la ville. Les Maures, au nombre d'une trentaine de cavaliers, se montrèrent bientôt. . . . . . nous avons su ensuite. . . . . les Turcs. . . . . des galères qui faisaient de l'eau se réunirent à nous par. . . . . raboteux, et ils atteignirent trois ou quatre chrétiens. Lé lendemain, dimanche, ils firent de même. Les Maures et les Turcs avaient allumé de grands feux, et, pendant ces deux jours, ils conservèrent leurs drapeaux arborés sur la Kasba et sur la ville, de sorte que le roi de Tunis ne pourra pas dire que cette place est à lui.

Le lundi, au point du jour, le marquis de Mondejar parut avec le reste de la flotte. Le débarquement se fit immédiatement dans une anse, au couchant de la ville, et nous prîmes possession de cette dernière et de la forteresse, sans rencontrer aucune résistance. Je restai dans le château avec deux compagnies, celles de Francisco de la . . . . . et de Juan Avellan. Le marquis s'établit dans la ville avec les autres troupes et une bonne partie des hommes de la flotte. La cavalerie ne débarqua pas : nous n'avions pas besoin d'elle.

Le jour suivant, on commença à mettre à terre l'artillerie, les vivres et les munitions. Trois demi-canons, dix fauconneaux et vingt barils de poudre furent transportés au château, et on laissa, auprès de la porte de mer, sur une petite place qui s'y trouve, les autres approvisionnements et le reste de l'artillerie. Les officiers comptables de Votre Majesté ont eu soin de prendre note de tout.

F. Élie de la Primaudaie.

(A suivre.)



ALGER

Étude archéologique et topographique sur cette ville, aux époques romaine (Icosium), arabe (Djezaïr Beni-Maz'renna) et turque (El-Djezaïr)

(Suite. — Voir les nos 112, 113, 114, 115 et 116)

CHAPITRE III

REMPART MÉRIDIONAL

« De cette seconde porte de l'Alcaçava, dit Haedo, à 400 pas en descendant la côte (1), à main gauche, on trouve une autre porte principale de la ville, très-fréquentée, qui s'appelle la Porte-Neuve, laquelle répond directement au Midi... Sur son côté gauche est également un autre bastion ou petite tour, sans terre-plein, haut de vingt-trois palmes, et ayant six embrasures, deux sur le devant, qui regardent le Midi, et deux sur chacun des côtés, lesquelles n'ont aucune artillerie (2). »

Le nom de El Bab-el-Djedid (الباب الجديد la Porte-Neuve),

(1) Desta segunda puerta de la Alcaçava, a 400 passos baxando cuesta abaxo sobre la mano yzquierda esta otra puerta principal de la ciudad muy frequentada que se dize la puerta nueva laqual responde a mediodia derecho.

(2) Esta tambien a su lado yzquierdo otro bastion, o torreon pequeno sin terrapleno, alto veynt y tres palmas.

indique clairement que cette issue — qui figure sur le dessin de 1570-1572, et s'ouvrait vers le S.-O. — était postérieure aux autres, et il paraît probable qu'elle ne remonte qu'à l'époque de la reconstruction effectuée par les Turcs. Elle a été démolie en 1866. La batterie qui la défendait — appelée par les indigènes *Toppanet Bab-el-Djedid*, la batterie de la Porte Neuve, et sise à 90 mètres au-dessous de l'angle inférieur de la Casba — est marquée, sur le plan de 1832, comme ayant trois embrasures à l'O.-N.-O (vers la Casbah), trois embrasures au S.-S.-O. (vers la campagne), et trois embrasures à l'E.-S.-E. (vers la porte Bab-Azoun), soit un total de neuf embrasures, au lieu des six qu'elle comptait au XIVe siècle. Elle était commandée par un bach-tobdji, dont l'autorité s'étendait sur le rempart qui la relie à la Casba. Elle avait été classée par nous sous le n° 8, et n'existe plus.

En continuant à descendre, on rencontrait, à 225 mètres au-dessous de la batterie précédente, et à 150 mètres au-dessus de la Porte d'Azzoun, un bastion — dont Haedo ne parle pas, — appelé par les indigènes *Toppanet Houmet Esséłaoui* (la batterie du quartier Esselaoui), et par nous batterie du Centaure, du nom de la rue où elle prenait son entrée. Le dessin de 1570-1572 indique par la lettre K et la légende *Bolvardo di Rinegati* (boulevard des renégats), un bastion qui ne peut être que celui dont nous nous occupons, car il n'existe pas d'autre ouvrage entre la Porte Neuve et la Porte d'Azzoun. Le plan de 1832 indique cette batterie — classée par nous sous le n° 7 — comme ayant une embrassure à l'O. (vers la Porte-Neuve), quatre au Midi et quatre à l'E. (vers la Porte d'Azzoun), soit en tout neuf embrasures. Il y avait un bach-tobdji, dont le commandement s'étendait j'usqu'à la Porte-Neuve exclusivement, mais ne se prolongeait pas plus bas. La portion des anciennes fortifications turques, comprise entre la Porte-Neuve et la batterie n° 7 inclusivement, a été démolie, à partir de 1870, pour l'établissement du boulevard du Centaure. L'enceinte atteignait, sur ce point, un maximum [illegible]9 mètres de largeur, à cause d'une fausse braie taillée dans [illegible] et revêtue d'un parement ; quant au rempart proprement dit, s[illegible]isseur variait de 4 à 8 mètres.

[illegible] plus bas d'environ quatre cents pas, continue

Haedo, est une autre porte principale, qui s'appelle de Bab-Azoun, laquelle regarde entre le Midi et le Levant. Cette porte, au moyen d'une rue droite qui a 1260 pas, un peu plus ou un peu moins, correspond diamétralement à l'autre première porte de Babaluete, d'où nous avons commencé. Comme c'est par cette porte que sortent tous les gens qui vont dans la campagne et aux douars d'Arabes, dans toutes les villes et localités du Royaume et de toute la Barbarie, et que c'est par elle qu'entrent tous les vivres, marchandises, Maures (Kabyles ?) et Arabes, qui viennent à la ville de toutes parts, elle est excessivement fréquentée à tout moment et à toute heure (1). »

Aujourd'hui, comme au XVIe siècle, les principales communications de la ville avec l'intérieur s'effectuent par le quartier Bab-Azoun, auquel la nature des localités donne une grande importance. De ce côté, l'enceinte a été considérablement agrandie par nous et compte actuellement deux ouvertures : une poterne, sur la route de Mustapha-Inférieur, et la Porte d'Isly.

L'ancienne issue, défilée et contre-défilée, se composait d'une double enceinte et de deux portes, dont la seconde était à environ 34 mètres de l'axe de la première. La porte intérieure passait sous le rempart proprement dit au moyen d'une étroite voûte, longue de 17 mètres, commençant à l'angle de l'impasse d'El-Assel. Ce passage débouchait sur un espace compris entre les deux enceintes, et appelé par nous place Massinissa, et par les indigènes *Essemmarin* (les maréchaux-ferrants), parce que ces industriels y étaient réunis. A gauche, on remarquait un vaste fondouck, destiné jadis au service du Khodjet el-Kheil, et qui fut affecté au casernement, en 1830, sous le nom de caserne Massinissa. En face de soi, on avait une poterne pratiquée dans le rempart extérieur et s'ouvrant sur un terre-plein appelé *el-Kenicia* (الكنيسة) dont elle portait le nom. En tournant à droite, on atteignait, après avoir parcouru environ 34 mètres, la seconde porte, près de laquelle étaient un magnifique platane,

(1) Y baxando mas abaxo como quatrozientos passos es otra puerta principal que se dize de Babazon laqual mira para entre mediodia y levante, etc.

la chapelle du marabout Sidi-Mansour, et un corps de garde. Au-dessus de cette seconde porte, à 150 mètres de la batterie n° 7, et à environ 75 mètres du rivage, s'élevait une petite batterie, le plus souvent dépourvue d'artillerie, et qui n'avait pas de bach-tobdji. Après avoir subi de grandes modifications en 1846, la Porte Bab-Azoun a disparu depuis longtemps.

A cette porte de la ville se rattachait un souvenir glorieux pour la France, et qui remontait à l'expédition, dont l'issue fut si malheureuse, que commandait, en personne, l'illustre Charles-Quint, en 1541. Dans la nuit du 29 octobre, le lendemain du débarquement effectué à 1,000 mètres environ au sud d'Aïn-Bida, sur la plage de Mustapha-Pacha, il plut à torrents, et la tempête éclata. Profitant de cette circonstance, les Algériens, commandés par El Hadj Pacha, font une vigoureuse sortie, et réussissent à entamer l'armée espagnole et à lui faire éprouver des pertes sérieuses. Des renforts lancés au secours de la partie compromise font reculer l'ennemi. A la hauteur du fort Bab-Azoun, la lutte est terrible. Les Algériens essaient, sur ce point, d'arrêter les chrétiens; mais rien ne peut résister à la bravoure indomptable des chevaliers de Malte, formant la tête de colonne et renversant tout sur leur passage. Inébranlables comme un roc battu par les vagues, ces terribles champions, reconnaissables à leurs cottes-d'armes violettes, chargées d'une croix blanche, faisaient tourbillonner l'ennemi autour d'eux. La confusion devint telle, que les Algériens, craignant que les assiégés n'entrassent en ville en même temps que les fuyards, fermèrent la porte. Malheureusement, cette poignée de braves, n'étant pas soutenue, fut écrasée dans sa retraite. Mais, avant de revenir sur ses pas, un intrépide chevalier de la langue de France, qui portait l'étendard de la religion, Ponce de Balaguer *dit* Savignac, s'élança contre la porte, et, en signe de prophétique défi et comme adieu héroïque, y planta son poignard. Quelques pas plus loin, il tombait en héros. Mais la France devait, à trois siècles de distance, venger sa mort glorieuse et réaliser la menace faite par un de ses plus ...bles enfants.

« Au bas de cette porte (de la porte d'Azoun) comme à cinquante pas vers la mer, continue Haedo, finit et s'achève la

pointe de la main gauche de l'arc ou muraille de la ville, comme nous l'avons dit, qui se joint là à la mer.... En cette pointe est un autre bastion carré, haut de vingt-cinq palmes, entièrement en terre-plein, occupant une surface de vingt pas de diamètre, ayant neuf embrasures, trois entre le Couchant et le Midi, trois entre le Midi et le Levant, et trois entre le Levant et le Nord. En fait d'artillerie, il a seulement trois pièces petites et mal disposées, et pas davantage. Ce bastion fut fait, y compris les fondations, par Arabamat (Arab Ahmed), quand, en l'an du Seigneur 1573, il fut roi et gouverneur d'Alger. A partir de là, en suivant, comme précédemment, la muraille que bat la mer (que nous avons comparée à la corde de l'arc de l'arbalète) et jusqu'à ce qu'on arrive au môle et au port de la ville, il n'y a aucune fortification, comme cavalier, tour ou bastion.... (1).

Ainsi que nous le verrons un peu plus loin, des ouvrages furent ajoutés dans la partie du front de mer, que Haedo signale comme étant privée de défense. Quant au bastion d'Arab Ahmed, le dessin de 1570-1572 l'indique par la lettre L et sous le nom de *Bolvardo di Babazon* (boulevard de Bab-Azoun). Dès lors, il faudrait en conclure que les travaux faits en 1573, au dire de Haedo, ne furent qu'une reconstruction. D'ailleurs, il serait improbable que l'un des angles de la ville fût resté une trentaine d'années sans être fortifié, alors surtout que la Porte Bab-Azoun n'a pas d'autre défense dans la partie inférieure. Cette batterie est citée dans l'ouvrage du père Dan et dans celui de Schaw, et figure sous le n° 4 au plan de 1829, comme ayant six pièces de 24 et quatre de 18. Elle est sise à 75 mètres environ de la porte d'Azoun, et indiquée sur le plan de 1832, comme présentant trois embrasures sur la mer et deux embrasures sur la terre. Avant d'arriver à la porte Bab-Azoun, tout contre le rempart, on trouvait une impasse, longue de 17 mètres, encore intacte et appelée, par nous, impasse El-Assel, au

(1) Abaxo de esta puerta hazia la mar como cinquenta passos fenece y acaba la punta del arco o muralla de la ciudad de mano yzquierda, etc.

fond de laquelle est une porte surmontée jadis d'une inscription dont il ne reste plus que les traces et dont le sort m'est inconnu. Cette porte donne accès dans un couloir long de 22 mètres, au bout duquel s'ouvrent deux issues : celle du fondouk El-Acel (le fondouk au miel), bâti au-dessus de boutiques dépendant de la Rahba (marché aux grains), et celle de la batterie qui nous occupe. Cette circonstance a amené les Algériens à donner au bastion le nom de Toppanet El-Acel (طبانة العسل, la batterie du miel). D'après quelques indigènes, la dénomination d'El-Acel aurait une origine obscène. Selon d'autres, elle serait due à ce que le fondouk contigu à la batterie et servant, en dernier lieu, de logement à de vieux Turcs, avait été affecté primitivement à la vente du miel. Cet ouvrage, qui avait, du temps des Turcs, un bach-tobdji et qui présente un carré d'environ 20 mètres, a été classée, par nous, sous le n° 6. Il fut annexé aux locaux affectés au Lycée, et dénaturé par les travaux d'appropriation qu'on y a exécutés. Autrefois battu par les eaux de la rade, il se trouve en ce moment séparé de la mer et des nouveaux quais. Il a été démoli en août 1875, pour l'établissement du square de la place Bresson.

CHAPITRE IV

LE FRONT DE MER

Cette partie du front de mer présentait ensuite, à 70 mètres du bastion précédent et en dehors de l'ancien port, une batterie appelée *Toppanet El-Meurstan*, de sa proximité de l'espèce de magasin servant d'asile ou plutôt de prison aux fous. Cette batterie, placée autrefois sous les ordres d'un bach-tobdji, figure au plan de 1829 (n° 5) comme ayant trois pièces de 19, et au plan de 1832 comme étant pourvue de quatre embrasures sur un seul front. Elle est indiquée au dessin de 1570-1572, par la lettre M et sous la dénomination de *Bolvardo di Cochiaperi*.

Ceci est en contradiction avec l'assertion émise par Haedo, plusieurs années plus tard, qu'à partir de la batterie, formant l'angle S.-E. de la ville, jusqu'au port, *il n'y a aucune fortification comme cavalier, tour ou bastion*. Quant à la dénomination de *Cochiaperi*, je pense qu'on doit la lire selon la prononciation espagnole, et non d'après la méthode italienne, — c'est-à-dire en donnant aux deux premières lettres de la seconde syllabe, la valeur de notre *ch* précédé d'un *t*, et non celle du k, — et qu'il faut dès lors y reconnaître les mots turcs *Khodja Biri*, nom patronymique d'une famille ancienne et fort connue, qui a possédé de grandes propriétés et établi quelques fondations d'utilité publique. Le bastion dont il s'agit, classé par nous sous le n° 5, avait son entrée dans la rue de la Flèche, et a été démoli pour la construction du boulevard.

« En marchant en avant, dit Haedo, dans la direction du Nord, le long de la corde ou muraille qui de là va, en suivant la mer, jusqu'au môle, en formant un développement de 2,800 pas, et 300 pas avant d'arriver au môle, on trouve un morceau de muraille qui ne paraît pas être aussi antique que le reste, lequel, dessinant la forme et figure d'un arc, et plus que de demi-lune, se rapproche beaucoup des eaux de la mer, laissant, en un espace rond, une place entourée d'un mur de toutes parts. Cette place ou espace rond mesure de diamètre, d'un côté à l'autre, comme 80 pas; laquelle place ou enclos est l'arsenal de la ville, où se fait une partie des galiotes ou vaisseaux, car d'autres se font aussi dans l'île où sont le môle et le port. Cet arsenal n'a aucune porte donnant dans l'intérieur de la ville ; mais, du côté de la mer, il y en a deux, formant deux arcs en pierre et élevés, lesquelles sont larges, chacune, de manière à ce qu'une galère désarmée, puisse entrer et sortir. La distance de l'une de ces portes à l'autre est très-faible, et seulement assez grande pour recevoir, entre les deux portes, une maison qui sert pour les maîtres (ouvriers) de navires. »

« La première porte est continuellement close par une muraille de deux tapias (blocs de pisé ?) de haut, laquelle se défait quand on doit hâler quelque navire par là. La seconde a une porte de bois, qui n'arrive pas non plus jusqu'au bout, et qui a

une serrure et des cadenas; par celle-ci entrent et sortent tous les ouvriers qui font les galiotes et les navires (1). »

Haedo dit d'une manière très-claire et très-positive que l'arsenal n'avait aucune communication avec la ville, et que les ouvriers passaient, — évidemment au moyen d'embarcations, — par l'une des deux portes s'ouvrant sur la mer et destinées aux galères et autres navires. Cependant le dessin de 1570-1572 indique par la lettre B « les trois portes de l'arsenal et l'arsenal, » et par la lettre C « la porte de la ville à l'arsenal. » Ce chantier de construction, cité par le père Dan, figure aussi sur le plan de 1829 ; mais il est certain, qu'à cette dernière époque, il était abandonné depuis fort longtemps, les constructions navales se faisant toutes dans le port, et qu'il n'était plus qu'un lieu de dépôt, utilisé, par les pêcheurs, pour leurs barques, leurs filets, leurs travaux et les diverses nécessités de leur profession. La tradition n'a conservé aucun souvenir de cet arsenal, et on étonne beaucoup les indigènes en leur disant que la *tarsena* se trouvait autrefois sur ce point de la ville. Une partie de cet ancien arsenal a été absorbée par la construction d'un fort que Hossaïn Pacha établit pour empêcher les navires ennemis de tourner les défenses du port et de les prendre à revers, comme le fit lord Exmouth, en 1816. Ce fort, qui se trouvait en dehors du port, avait deux étages de feux, offrant un total de 36 pièces de gros calibre. Il s'appelait *Bordj-bab-el-Behar* (le fort de la porte de la mer), et était commandé par un bach-tobdji, nommé à vie. Le plan de 1829 ne met pas ce fort à sa véritable place et l'indique en dedans du port, dans un endroit où n'existait aucune fortification. Un peu plus loin, il commettra l'erreur d'appeler *Fort des pêcheurs* la batterie de *Ka'Essour* (rue de l'Arc), et de lui donner 15 canons au lieu de 4. L'auteur de ce plan est tombé, pour cette partie de la ville, dans une confusion inexplicable. Le fort de Bab-el-Behar, placé à 250 mètres de la batterie d'*El-Meurstan* (n° 5) et classé par nous sous le n° 4, a dû remplacer une batterie, sans doute beaucoup plus faible. Si la tradition

---

(1) Y caminando adelante para tramontana por la cuerda o muralla que por alli junto a la mar va derecha hasta el muelle, etc.

n'est pas bien affirmative sur ce point, les doutes me semblent levés par le témoignage du Dr Shaw, qui écrivait en 1732 : « A » un demi-stade au Ouest-Sud-Ouest du port, se trouve la bat- » terie de la *porte du poisonnier ou Bab el-bahar*, c'est-à-dire, » la *porte de la mer*. Cette batterie consiste en un double rang » de canons et commande l'entrée du port et la rade. »

Une circonstance, inutile de raconter ici, a mis entre mes mains la copie d'une inscription turque, dont j'ignore le sort, mais qui doit être perdue pour l'histoire. En raison des renseignements qu'elle donne sur le fort auquel elle appartenait, cette plaque, dont l'origine était inconnue, — sinon dissimulée, — me paraît provenir du fort de Bab-el-Behar. En voici le texte :

حمدا اول اولدی میسر محکم بناسی یالادر
احاطه اتمش لیمان اغزین جمله بورجلر اعلادر
دوشنمش فرشوا دریابه صنکی داردر داروا
دیزلمش بالیمن طوبلر هربری ازدر هادر
جزایر والی سی طالبی کهتری باری خرادر
دوکان کوزیاشنی رحمة اولان حسین باشدر
سویله یاین نظمنی ای دل یا نیتسی یوزینیادر
اوفوا یالطیبو یافدیر تاریخ بتحا فریبدر

(*Inédite.*)

Je traduis ainsi, d'après une version, établie en arabe, par M. Mohammed Ben Otsman Khodja.

« En premier lieu, je lui (à Dieu) adresse des actions de grâces, pour avoir facilité sa construction solide, élevée. »

« Il (cet édifice) ceint l'entrée du port, mieux que tous les autres forts. »

« Il s'étend, en face de la mer, pour inspirer la terreur, en gardien efficace. »

« Ses gros canons, dont chacun est semblable à un énorme dragon, ont été disposés avec régularité. »

« Celui qui l'a fait élever est le gouverneur d'Alger, que le Créateur, le Dispensateur use de bienveillance envers lui ! »

« Hossaïn Pacha, dont les yeux versent des larmes, tant est grande sa bonté. »

« Chante, ô poéte, dans le plus beau langage, ses actes et l'illustration de son lignage. »

« Lis (ces mots) : ô Bon ! ô Puissant ! Sa date (est) : une victoire est prochaine ! »

Le chronogramme annoncé dans la dernière ligne n'est pas réussi, car aucune combinaison ne me donne un résultat satisfaisant. Quant à l'identité de l'édifice auquel appartenait l'inscription soustraite aux recherches des travailleurs, elle ne me paraît pas douteuse. Un ouvrage qui « ceint l'entrée du port, » mieux que tous les autres forts et qui s'étend en face de la » mer, » c'est-à-dire de la pleine mer, ne saurait être que le bordj de Bab-el-Behar, qui répond parfaitement à cette description, puisqu'il fermait la passe de la darse du côté de la mer, et battait les eaux de la rade.

Je crois pouvoir également attribuer au bordj de la porte de la mer la belle inscription turque, portant le n° 1 du catalogue du Musée public d'Alger, et dont la provenance est inconnue. Toutefois, je ne base ma supposition que sur ce que, d'une part, cette inscription, qu'on croyait provenir d'une mosquée, n'a pu appartenir qu'à un fort, d'après sa rédaction, et que, d'autre part, toutes les autres fortifications élevées par Hussain-Pacha, à ma connaissance, du moins, sont encore munies de leurs plaques. Il est à remarquer, d'ailleurs, que ce fort avait deux portes, l'une, s'ouvrant sur le rivage, au rez-de-chaussée, l'autre, faisant communiquer le premier étage avec l'intérieur de la ville, et que

ces deux issues, d'après les souvenirs de certains indigènes, étaient surmontées d'inscriptions qui ont disparu. Dans le doute, je ne donnerai qu'une traduction faite sur les indications de M. Mohammed ben Othman Khodja :

1re *ligne* : — « Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! Que la grandeur de Dieu soit proclamée ! (Ce lieu) victorieux et solide sera .·. pour les sectateurs de l'Islam, une force par laquelle se réjouira la surface de la Terre ; »

2e *ligne* : — « Et l'Islam, dans la stabilité, sera vainqueur des ennemis de la Religion, .·. par l'assistance des Trois, des Sept et des Quarante en personne ; »

3e *ligne* : — « Que le Créateur de l'Univers examine les vœux de son constructeur. .·. Il a été bâti par Hossaïn Pacha, que le conserve Dieu, le digne de confiance ; »

4e *ligne* : — « Dieu est au-dessus de toute supputation. La pluralité de son existence serait donc bien étrange. .·. Sa date (est) : l'assistance vient de Dieu et la victoire est proche ! »

La 2e ligne contient une allusion aux êtres surnaturels du mysticisme mahométan. La 4e ligne renferme une attestation de l'unité de Dieu, à l'adresse des Chrétiens, que les Musulmans accusent de polythéisme. Elle donne, en outre, l'indication d'un chronogramme ; mais il y a, évidemment, une erreur : car, en additionnant les lettres de cette phrase, je trouve 1302, ce qui est un résultat inadmissible.

Le catalogue du Musée, rédigé par Berbrugger, croit pouvoir attribuer cette inscription à Djama Sida, sise autrefois sur la place du Gouvernement. En tout état de cause, cette opinion serait erronée, attendu que Hossaïn Pacha, le dernier Dey d'Alger, n'a fait exécuter aucuns travaux dans la mosquée en question. Mais il est facile de se convaincre, par l'examen de ce document, qu'il se rapporte, non à une mosquée quelconque, mais bien à un fort. Son style n'est nullement celui qu'on employait, d'ordinaire, pour les mosquées. Rien ne rappelle un lieu de

prière et de dévotion, un édifice consacré à Dieu. Bien que la destination du local ne soit pas implicitement indiquée, il me semble qu'un lieu *solide* et *victorieux*, qui contribue à la *puissance* de l'Islamisme et qui doit servir à des victoires remportées sur les ennemis de la religion, ne saurait être autre chose qu'un fort. Les formules employées ne doivent laisser, à mon avis, aucun doute sur l'origine de cette inscription. Ces considérations, jointes à celles que j'ai énumérées en premier lieu, me portent donc à rejeter la version présentée par Berbrugger, et à proposer une attribution qui me paraît suffisamment justifiée.

Ajoutons que le fort de Bab-el-Behar et ses alentours sont ensevelis aujourd'hui sous le boulevard.

« Quarante pas plus loin, continue Haedo, est une autre petite porte, placée dans une muraille qui paraît ne pas être très-vieille, mais faite postérieurement, afin que, sur ce point, la ville et sa muraille se rapprochassent bien de la mer. C'est pourquoi, à cette petite porte correspond, plus en dedans dans la ville et à une distance de cinquante pas, une autre porte, pas très-grande, faite et ouverte dans un autre mur ancien et primitif de la ville ; laquelle seconde porte se ferme de nuit au moyen de sa serrure, et a, de jour, une garde continuelle. L'autre première, qui est plus au-delà, près de l'eau de la mer, s'appelle la porte de la Douane, parce que près d'elle se déchargent et par elle entrent en ville toutes les marchandises que les marchands chrétiens apportent sur leurs navires ; celles que les Turcs et les Maures apportent, se déchargent là-bas, sur le môle. Pour ces marchandises de chrétiens, il y a, en dehors de cette porte et très-près de la mer, une petite maison qui est proprement la Douane, où chaque chose est déposée et visitée. Également, par cette porte et celle qui est plus en dedans de la ville, entrent tous les pêcheurs avec le poisson qu'ils ont pêché et qu'ils portent vendre dans la ville, et ordinairement beaucoup de gens sortent par là le matin. »

Albert DEVOULX.

(*A suivre.*)

RAPPORT

A M. LE GÉNÉRAL CHANZY

GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE

SUR

LA MISSION DANS LE SUD

DE

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

CONFIÉE A M. LE PROFESSEUR MASQUERAY

(Suite. — Voir le n° 116)

A l'ouest de la Curie, l'inscription suivante date de la 23e puissance tribunitienne de Trajan, année 119 : *R.* 1482.

IMP CAES
NERVAE F. NER
VAE TRAIANO
AVG GERM DAC
PART PONT MAX
TRIB POT XXIII
IMP XVIII COS VI
P P DEC DEC P P

Quelques pas plus loin, sur la même ligne, est une dédicace à Antonin : *R.* 1492.

IMP CAES
T AELIO
HADRIANO
ANTONINO
AVG PIO P P
M CAELIVS
M F HORATIA
SATVRNINVS
OBHONOREMQQ
INLATARPSVM
HONORARIAEX
SISVN POSVIT
IDEMQDEDDD

A l'est de la Curie, nous lisons : *R.* 1493.

M AVRELIO
CAESARI
D D P P

inscription que l'on doit placer entre 139 et 149 ; car Marc-Aurèle fut adopté par Antonin en 139, et l'année 149 est celle de sa première puissance tribunitienne.

Sur un piédestal très-fruste est cette autre inscription, probablement du troisième siècle : *R.* 1499.

Victoriæ
Augustorum

Enfin, derrière la Curie, l'inscription suivante appartient à l'année 360 environ. Nous y relevons, outre le nom de l'empereur Julien, celui du curateur Aquilinus, que nous retrouverons plus loin : *R.* 1519.

DOMITORIHOSTI
VM INVICTO
IMP INDULGEN
TISSIMOPRINCIPI
DN FL CL IVLIANO
INVICTO PIO FE
LICI SEMPERAVG
RESP ET ORDO CO
LONIAE THAMVG
CVRANTE FL
AQVILINO FL P
CVRATORE REI
PVB POSVIT DEDI
CAVITQVE

Les victoires de Trajan sur les Parthes avaient donné lieu à deux grandes inscriptions, exactement semblables, qui ornaient le flanc Est de la Curie. L'une d'elles est admirablement conservée ; l'autre est fruste dans le milieu : *R.* 1480 *et* 1481.

VICTORIAE
PARTHICAE
AVG SACR
EX TESTAMENTO
M ANNI M F QVIR
MARTIALIS MIL
LEG III AVG DVPLIC
ALÆ PANN DEC AL
EIVSDEM LEG III AVG
ET XXX VLPIÆ VICTRIC
MISSI HONESTA
MISSIONE AB IMP

TRAIANO OPTIMO
AVG GER DAC PARTH
SING SIS VIII XX PR MN
....

Le sigle de la troisième légion y est martelé, puis restitué. On n'ignore pas que la troisième légion, ayant favorisé les Gordiens, fut licenciée par Maximin, puis rétablie, soit par Gordien III, soit par Gratien et Valentinien.

Nous reporterons aussi au Forum de Thamgad l'inscription suivante, relevée sur la muraille du fort Byzantin.

FORTVNAE
REDVCI AVG
....
C ANNIVS C FIL
PAP VICTOR FL PP
AED STATVAM
QVAM OB HONOREM
AED SVAE PRAETER
LEGITIMAM POL
LICITVS EST EX
SJS XVI N POSVIT
LVDIS EDITIS ET
DEDICAVIT

Si l'on rapproche cette inscription d'une autre FORTVNAE REDVCI dédiée à Caracalla, on est porté à lui assigner la même date, soit 213. Il y est peut-être fait allusion au moment où Caracalla revint de Gaule. On trouve à Verecunda une FORTVNAE GERMANICAE dédiée au même empereur.

Une coutume, universellement répandue dans le monde romain, voulait que les magistrats nouvellement élus à des charges importantes payassent une somme légale, fixée d'avance, et fissent largesse à leurs concitoyens, soit en augmentant cette somme

de leur plein gré, soit en donnant des jeux, soit enfin en élevant une statue sur le Forum. De là des inscriptions, très-nombreuses sans doute sur le Forum de Thamgad : car Thamgad semble avoir été plus riche que Lambèse.

La dédicace à Antonin, citée plus haut, appartient à cet ordre de monuments, ainsi que le FORTVNAE REDVCI. Nous y ajouterons les deux inscriptions suivantes :

R. 1519. ... AVG
ACR
.ALERIVS
:.ARPVS AVGVS
IS CONLATO
A SANCTISSI
ORDINE HO
RE ORNAMEN
M DECVRIO
VS STATVAM
MEXHSIIIIPRO
SVN POSV
DEMQVE D D.D

R. 1531. ....
....
.... PV ......
....
II VIRQ DESIG
INLATA REIPV
BLICAE SVMM
LEGII VIR PRONS
SISHSIIIIEXESIIII
DN POSVIT IDEM
Q DE DIC DEC.D

Enfin, les citoyens illustres, dont la cité voulait perpétuer le souvenir, et même les simples particuliers qui consacraient une certaine somme à la décoration de la ville trouvaient place sur le Forum de Thamgad. Les inscriptions de ce genre, que nous avons relevées, sont, outre les deux *VICTORIAE PARTHICAE* mentionnées plus haut :

R. 1521. VOCONTIO
P FL PVDENTIPOMPO
NIANOC V ERGA
CIVEIS PAT.IAMQVE
PROLIXECVLTORIEX

R. 1526.
VICTORIAE
AVG SAC

R. 1523.
M VIRRIO M FIL
PAP FLAVIO IVGVR

CESSVS FIL ET	THÆ EQ R FL P P DECV	ERCITIISMILITARIBVS
HERES L CESTI	RIONI SPLENDIDISSI	EFFECTOMVLTIFARI
GALLI FIDEIVS	MAE COLONIAE	AMLOQVENTESLIT
SORIS FL NATA	CARTHAGINIENSIVM	TERASAMPLIANTIAT
LIS POLLICITA	CVRATORI REIP TAN	TICAMFACVNDIAMAD
TORIS HVIVS	TVM DISERTO QVAN	AEQVANTIROMANO
STATVAE IVS	TVM BONO SPLENDIDIS	NITORI
SVS EX DECRE	SIMVS.................	ORDOINCOLAFONTIS
FONTEI FRON	....	PATRONOORISVBERIS
TINIANI LEG		ETFLVENTISNOSTR
AVG PR PR C V		ALTERI FONTI
ADIECTIS AD		
SIS III.N QVAN		
TITVNC HANC		
....		

Nous avons réservé, pour ce moment, deux inscriptions que nous regardons comme très-importantes, non-seulement parce qu'elles sont complètes et absolument nouvelles, mais encore parce que leur nature et l'époque à laquelle elles appartiennent en font comme le complément de cette courte restauration du Forum de Thamgad. Nous les avons dégagées au sud de la Curie. Ce sont les listes des magistrats de Thamgad, distribués suivant leurs grades.

1° ALBVS ORDINIS COL
THAMG. VV. CC.

VVLCACIVS RVFINVS PTR
MARIVS DECIANVS PTR
INSTEIVS LAMPADIVS PTR
POMPEIVS DEVTERIVS PTR
CORNELIVS VALENTINVS PTR

VALERIVS SERENIANVS
SESSIVS PVLVERIVS
VALERIVS PORPHYRIVS
CESSIVS TRIGETIVS
SESSIVS ANDANIVS

PLOTIVS FLORENTINVS VIR P. FL. P.
ELIVS AMPELIVS VIR P.
SACERDOTALES
IVLPAVLVS TRIGETIVS PTR
ANTONIVS VICTOR FLP
CVRATOR
OCTAVIVS SOSINIANVS FLP
DVOVIRI
SESSIVS CRESCONIVS AVG
PAPIRIVS VITALIS FLP
CORFIDIUS VALENTINIANUS FLP
GRASIDIVS VICTORINVS FLP
ANTONIVS VINDICIANVS FLP
GRASIDIVS SADVNTIVS FLP
CLAVDIVS LICENTIVS FLP
SENTIVS VICTOR FLP
AVFIDIVS OPTATVS FLP
SESSIVS IVLIANVS FLP
EGNATIVS FLORENTIVS FLP
PLOTIVS CRESCENTINIANVS FLP
CLAVDIVS SATVRVS FLP EXCT
AVRELIVS MAXIMVS EFLP XCT
CINCIVS PORPHYRIVS FLP
ELIVS IVLIANVS FLP

FLAVIVS PALMINVS FLP
FLAVIVS VINCENTIVS FLP
SVLPICIVS INGENNVS FLP

2° PLOTIVS PRETEXTATVS FLP
ACRIVS PRETEXTATVS FLP
CINCIVS INNOCENTIVS FLP
IVLIVS GVBERNIVS FLP
VALLIVS CANDIDVS FLP
FL. AQVILINVS FLP
FL. FAVSTINIANVS FLP
VIRIVS MANILIANVS FLP
FL. DONATIANVS FLP
OCTAVIVS FALACER FLP
ANTONIVS PETRONIANVS FLP
ANNIVS VERISSIMVS FLP
ACILIVS CONCESSANVS FLP
GARGILIVS CALVENTIANVS FLP
SESSIVS IANVARIANVS FLP

PONTIFICES
PLOTIVS ROMVLVS
VLPIVS PVRPVRIVS
HORATIVS MAXIMVS
ELIVS BIBIANVS
AVGVRES
IVLIVS VICTORINIANVS
FL. PVLLENTIVS
PLOTIVS PAVLINIANVS
EDILES
AVRELIVS RVFINVS

IVL. VALERINVS
QVAESTORES
VETILIVS SATVRNINVS
DVOVIRALICI
FLAVIDIVS SVDIANVS
VATERIVS SAPIDVS
FLAVIDIVS PROCILIANVS
POMPEIVS RVFINIANVS
ACILIVS VALERIANVS
IVL. FAVSTVS
VALERIVS DONATVS
LETORIVS LAERTIVS
VALLIVS HOSPES
VLPIVS ISTHEFANVS
FAVSTINIANVS CITHERI
VARIVS VICTOR

Ces deux pierres, que nous avons trouvées séparées, étaient autrefois appliquées l'une contre l'autre, et formaient comme un livre, sur le dos duquel on lit l'inscription suivante, malheureusement incomplète :

FF	O
TEI	IR
MO	MO
FLA	NI
PE	TUO
FLA	TFI
LIA	CIC
	DD

Bien que ces listes ne portent pas de date, il est facile de dé-

terminer quand elles furent dressées. L'inscription du Temple, que nous reproduirons plus loin, se termine par la mention du curateur et des trois flamines perpétuelles qui ont présidé à sa restauration, savoir :

Elius Julianus, *curator*.
Aquilinus, *fl. pp*.
Ant. Petroniamus, *fl. pp*.
Ant. Januarianus, *fl. pp*.

Or ces quatre magistrats se retrouvent dans nos listes. Elius Julianus n'est plus curateur ; mais lui-même a pris soin d'indiquer, sur l'inscription du Temple, qu'il était curateur pour la seconde fois lors de la restauration. Ses fonctions avaient cessé quand on a dressé les listes. Il nous semble probable que les magistrats de Thamgad, après avoir rebâti depuis ses fondements le portique de Jupiter Capitolin, œuvre considérable, si l'on songe aux dimensions colossales des colonnes qui gisent sur les flancs de l'édifice, ont voulu perpétuer à jamais, dans la curie même, le souvenir de ce glorieux travail auquel ils avaient sans doute contribué de leurs deniers. Nous croyons donc que ces deux longues inscriptions furent gravées peu de temps après la reconstruction du Temple. Le Temple fut édifié sous le règne de Valentinien et de Valens, entre 364 et 367.

(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

SCHOUSBOË

Membre fondateur de la Société historique algérienne

Le lundi, 12 juin, ont eu lieu les obsèques de M. Schousboë, ancien interprète principal du Gouvernement général, en retraite. Un nombreux cortège d'officiers, de notabilités, appartenant à la population civile européenne et indigène, rendaient un dernier hommage à cet homme de bien, aimé de tous.

A chaque coin du cercueil marchait un interprète décoré.

Puis venait le fils du défunt, interprète militaire lui-même, ayant à sa droite M. Féraud, interprète du Gouverneur général, et à sa gauche le pasteur protestant, religion à laquelle appartenait le défunt.

Plusieurs interprètes, accourus de l'intérieur, à la nouvelle de la mort de leur doyen, suivaient à quelques pas.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. le colonel de La Soujeolle, sous-chef d'état-major général ; le commandant d'état-major Grenier ; les commandants Aublin et Strohl, de la section des affaires indigènes ; Machuel, professeur d'arabe au lycée, et Desoblain, ami intime du défunt.

En tête du cortège venait ensuite M. le Gouverneur général Chanzy, les généraux Vuillemot, d'Eudeville, Melchior, Letourneur, Péan, et l'amiral du Quilio, suivis de députations d'officiers de tous les corps de la garnison, de fonctionnaires, de bourgeois de la ville et d'indigènes.

Les honneurs militaires étaient rendus par une compagnie de zouaves.

Sur le bord de la tombe, après les prières du pasteur, M. Charles Féraud, interprète principal, a, d'une voie émue, prononcé les paroles suivantes :

Permettez-moi, messieurs, de vous prier d'arrêter encore un instant vos pas sur les bords de cette tombe prête à se fermer.

Successeur du brave Schousboë au poste de confiance qu'il occupa si dignement pendant plus de vingt ans, c'est à moi que revient le triste et pieux devoir de lui adresser un dernier et suprême adieu, au nom de ses camarades et amis, et aussi, de vous remercier tous d'un témoignage de sympathie qui nous est précieux et nous honore.

Ce n'est certes point à M. le Gouverneur général que peuvent s'adresser nos remerciements : car nous connaissons les liens d'amitié qui unissaient, il y a trente ans, le lieutenant de zouaves Chanzy à l'interprète militaire Schousboë, liens que le temps n'a fait que resserrer davantage jusqu'à cette heure néfaste.

Avant de nous séparer de celui que la mort nous a ravi, retraçons, en quelques mots, son existence si bien remplie. Il y a toujours un enseignement dans l'évocation du passé d'un homme de bien qui disparaît ; or, Schousboë, à plus d'un titre, était un homme de bien. Aussi simple que modeste, aussi humain qu'affable, nous, qui l'avons vu de près, constatons que c'était le plus obligeant des hommes. Le sentiment du devoir fut, durant sa vie, le mobile de toute sa conduite. Fanatique, c'est-à-dire enthousiaste de son métier délicat, son cœur si pur éprouvait un profond dégoût pour tout ce qui n'était pas élevé, honnête.

Laborieux et intelligent, réservé et discret, plein de loyauté et de désintéressement, il n'avait d'autre ambition que l'estime de ses chefs et la satisfaction du devoir accompli.

Je m'arrête, parce que la louange est inutile ; elle froisserait les mânes de notre collègue ; il convient de respecter, après la mort, le caractère de celui qui, en vie, effaçait en toutes circonstances sa personnalité. Cela ne ferait, du reste, qu'augmenter nos regrets. Ne parlons donc que de la carrière qu'il a parcourue.

Schousboë, Frédérik-Nicolas, naquit, le 15 mai 1810, à Tanger. Son père était, dans cette ville marocaine, consul général du gouvernement danois. C'est là que notre camarade, notre doyen, au contact des représentants des diverses puissances chrétiennes, apprit, dès son bas âge, la plupart des langues européennes, en même temps que l'arabe, ce qui devait faire, de lui, un polyglotte des plus distingués.

Dès sa jeunesse, il avait puisé, dans l'éducation de la famille, ces principes d'honneur qui dominèrent toujours dans sa vie, et il acquit ainsi une maturité et une dignité précoces.

Son père, botaniste et dessinateur d'histoire naturelle, bien connu du monde scientifique, lui avait enseigné tout ce qu'il savait lui-même. Il le préparait, avec toute la sollicitude paternelle, à lui succéder un jour à son poste diplomatique. Mais une catastrophe vint tout-à-coup modifier ces beaux projets d'avenir. Dès lors, le jeune Schousboë, profondément affecté de ce désastre qui ruinait les siens, partit pour Paris, mû par dévouement filial, afin de venir en aide à sa famille, en utilisant ses connaissances en linguistique.

C'était en 1837, époque de nos grandes guerres en Algérie. Le corps des interprètes n'était pas ce qu'il est aujourd'hui, et le Ministre accueillit, à bras ouverts, un sujet de la valeur de Schousboë.

En raison de sa qualité d'étranger, qu'il ne devait pas tarder à faire changer par la naturalisation de citoyen français, il dut s'engager, au préalable, dans la légion étrangère, et, au mois de septembre 1837, Schousboë était attaché au colonel Bedeau, commandant supérieur de Bougie, en qualité de sergent-secrétaire-interprète.

La place de Bougie était alors étroitement bloquée par les Kabyles, qui, un an auparavant, dans une conférence pacifique, avaient traîtreusement massacré le commandant supérieur de Musis et son interprète.

Malgré l'exemple de ce guet-apens et le péril auquel il s'exposait, Schousboë, n'écoutant que l'ordre de son chef, se rend de nouveau, et à plusieurs reprises, en parlementaire, auprès des assassins de la veille, et renoue les relations interrompues entre Bougie et les Kabyles

En 1839, Schousboë était détaché à Blida : toutes les troupes de cette garnison partant en expédition, on le laissait, avec son jeune collègue Goërt, pour organiser une milice indigène, à l'aide de laquelle il soutint, pendant plusieurs jours, les attaques réitérées de ces fameux Hadjoutes de la Mitidja.

Mais tout cela n'était que le prélude d'une existence bien autrement active. Bedeau, ce beau type du soldat des temps antiques, qui, dans tous ses grades et les divers commandements qu'il exerça en Algérie, voulut toujours avoir Schousboë avec lui, l'emmena dans la province d'Oran, où l'on portait alors de rudes coups à la puissance d'Abd-el-Kader.

Bedeau, Cavaignac, La Moricière et Bugeaud se disputaient, on peut le dire, le brave interprète Schousboë, dont ils avaient apprécié le mérite ; et c'est ainsi que notre camarade ne manqua aucune des campagnes de cette période de luttes sanglantes et acharnées, de ces phases d'expéditions pénibles, partageant les dangers et les fatigues

du soldat, mais le cœur content, parce qu'on travaillait pour conquérir l'Algérie et pour la gloire de la France.

Schousboë assistait à la prise ou plutôt à la reddition forcée de l'émir Abd-el-Kader, et c'est lui que le général La Moricière choisissait pour ne pas perdre de vue le héros algérien prisonnier, jusqu'au moment de son embarquement pour France.

Appelé à remplacer, auprès du Gouverneur général de l'Algérie, l'interprète principal Léon Roches, nommé consul général, Schousboë, qui occupa ce poste important pendant plus de vingt ans, sut, par son caractère loyal et dévoué, acquérir plus que de la confiance : on avait de l'affection et du respect pour cette noble figure et ce noble cœur.

Nos illustrations militaires algériennes, Bugeaud, La Moricière, Baraguay d'Hilliers, duc d'Aumale, Changarnier, Cavaignac, Marey, Charon, Pélissier, de Martimprey, Randon et Mac-Mahon, auprès desquels il fut successivement attaché, l'honoraient de leur estime, disons même de leur amitié.

Schousboë, interprète principal en 1848, avait acquis tous ses grades à la suite de faits de guerre, en suivant rigoureusement la hiérarchie.

Secrétaire-interprète de la Commission scientifique algérienne dès 1839, il fondait, en 1856, avec ses amis Berbrugger et Bresnier, la société historique algérienne.

Chevalier de la Légion-d'honneur, en 1845, après ses campagnes multiples dans la province d'Oran, il était promu officier de l'Ordre en 1854, au retour de l'expédition de la grande Kabylie. Le gouvernement danois lui donnait la croix de commandeur de Danebrog, et la Suède et Tunis le nommaient officier de leurs Ordres.

Je n'ai fait qu'effleurer la longue carrière de notre ami. L'heure de la retraite a sonné pour lui en 1872. Il a accepté cette fin de la vie active avec résignation, car il était alors tout contristé.

Les malheurs du Danemark, pays de ses aïeux, ceux plus cruels encore de la France, sa patrie d'adoption, avaient rempli son cœur de chagrins et d'amertume. Ils ont achevé ce que les fatigues de la guerre avaient considérablement atteint : sa santé.

La tête était encore lucide, que les jambes paralysées ne le soutenaient plus depuis un an.

Il y a une semaine, aussitôt mon retour de la province d'Oran, j'accourais le revoir.

« Je craignais, mon cher, me dit-il en m'apercevant, de ne plus vous reconnaître. Chaque fois qu'un camarade vient me visiter, je

commets des méprises et des quiproquos qui me navrent. Quoi! mon fils m'a appris, pendant votre absence, que vous veniez de changer encore une fois d'uniforme. Depuis deux ans, et de la veille au lendemain, vous passez si souvent du bleu au rouge, du rouge au noir, d'une façon si étrange et baroque, que je m'y perds. Je suis aveuglé devant cet arc-en-ciel. Que n'avez-vous donc conservé la sévère tenue bleu céleste traditionnelle, que j'ai créée en 1854, et portée si longtemps ; au moins. celle-là, si connue dans l'armée et surtout par les colons et les indigènes, était bien à nous, et, n'offusquant personne, n'était pas sujette à changements. »

Ces réflexions étaient marquées au sceau du bon sens. Lui, d'habitude si réservé, s'échauffait peu à peu en parlant. Je dus le calmer, en lui faisant abandonner un sujet qui l'irritait. Assis à son chevet, je lui parlais de mon long voyage dans le pays qu'il connaissait si bien. Tlemcen surtout, où s'était écoulée sa jeunesse, lui rappelait les plus agréables souvenirs.

Comme au déclin du jour, lorsque le soleil éclaire une fois encore de ses rayons lumineux les montagnes de l'horizon, ces souvenirs si chers donnaient à l'esprit de notre pauvre camarade une dernière lueur de contentement.

Hélas! c'était la fin!

Avec un regard doux et mélancolique, il me serrait la main, puis s'endormait pour ne plus se réveiller. Il est passé de ce monde dans l'autre, sans souffrir, après une longue léthargie, entouré des soins les plus dévoués et les plus aimants.

Pauvre Schousboë! pauvre, en effet, car il ne possédait rien absolument, pas même l'espace qui va contenir ses restes, sur cette terre algérienne, pour laquelle il a tant travaillé, tant son désintéressement a été grand!

Adieu, cher ami, — toi qui fus notre protecteur et notre guide. — Repose en paix. Nous rendrons à ton fils, que nous sommes heureux de posséder dans nos rangs, ce que tu fis pour nous.

Mon brave Schousboë, toi pour qui nous avions tous une vénération filiale, tu ne seras pas oublié par le corps des interprètes militaires, que tu as tant contribué à sortir de ses langes. Et quand nous voudrons parler à nos jeunes camarades d'un homme droit et honnête, d'un ami sûr et dévoué, ton nom viendra toujours sur nos lèvres, et on te citera pour modèle!

Adieu, ou plutôt, au revoir!

CHRONIQUE

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro de la *Revue africaine* la publication de deux intéressants travaux que nous ont adressé nos correspondants :

1° **Note sur Corippus et sur la Johannide**, par M. Tauxier ;

2° **Histoire d'Abd-el-Kader,** écrite par son cousin, traduction de M. l'interprète Delpech.

Le Vice-Président, ffons de Président,
Charles Féraud.

Alger. — Typ. A. Jourdan

NOTES
POUR SERVIR
A
L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION
DANS LE SUD
DE LA PROVINCE D'ALGER
EN 1864

(Suite. — Voir le n° 117)

Après la malheureuse affaire du 8 avril, sid El-Ala avait écrit aux gens de Taouïala et d'El-Khadhra, ksour du Djebel-el-Amour, en leur enjoignant d'avoir à lui livrer les grains des Oulad-Yâkoub-ez-Zerara, tribu qui emmagasine dans ces ksour. Il se dirigeait bientôt lui-même sur ces points avec ses contingents, pour donner plus d'efficacité à son injonction, et couper court aux hésitations qui auraient pu se produire chez les emmagasineurs. Hâtons-nous de dire que ces derniers mirent infiniment de bonne grâce à livrer les grains qui leur avaient été confiés, et que la présence de sid El-Ala suffit largement pour amener ce résultat.

Quant à Ed-Din-ben-Yahia, l'agha du Djebel-el-Amour, soit qu'il ne comptât que médiocrement sur ses gens, soit qu'il eût des raisons particulières pour ne pas chercher à s'opposer (ce qui pourtant était facile) à l'invasion de sa montagne, tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'à l'approche des insurgés, il se re-

tira, avec une partie de ses goums et de sa population, entre Sidi-Bou-Zid et Zenina. Cette émigration avait lieu le 13 avril.

Sid El-Ala paraissait avoir l'intention de compléter ses approvisionnements par l'enlèvement de ceux que renfermait encore Tadjerouna. Mais, devant l'attitude énergique du caïd de ce ksar, bien décidé à tenir bon derrière ses murailles, l'ex-agha d'Ouargla renonça à l'exécution de cette partie de ses projets.

Le Djebel-el-Amour leur étant ouvert, les insurgés, ayant à leur tête le jeune marabout Sid Mohammed, se portèrent, vers le 15, sur le ksar ruiné d'El-Beïdha, à la pointe nord du massif du djebel. L'agha Ed-Din, qui, sans doute, ne brûlait pas du désir d'attendre les rebelles, remontait en même temps vers le nord avec ses cavaliers, et venait camper à Mkhaoula, à une demi-journée au sud de Tagguin, point qu'occupait, nous l'avons dit, le commandant supérieur de Boghar avec un escadron de spahis. L'agha se mettait immédiatement en communication avec cet officier.

La trahison des cavaliers Harar du colonel Beauprêtre a été le signal de la défection de la tribu tout entière. Il n'y a plus, dès lors, de sécurité pour nos détachements entre Géryville et Tiaret : les cavaliers de Remonte, établis au milieu du pays soulevé avec les étalons impériaux, sont surpris et massacrés ; les soldats puisatiers, qui se sont donné la pénible et rude mission d'amener la fertilité dans ces régions déshéritées, sont entourés, attaqués, harcelés, et ce n'est que grâce à leur héroïque intrépidité qu'ils parviennent, comme ceux de Haci-Oumm-et-Touta, à regagner, après une lutte de 36 heures, nos postes avancés du Tell ; nos muletiers, chargés de ravitailler les détachements disséminés dans le Sabra, sont impitoyablement égorgés, et leurs corps sont abandonnés en pâture aux chacals ; tous les isolés, les voituriers, qui, depuis dix ans, parcourent ces routes en toute confiance pour les besoins du commerce, sont décapités, et leurs marchandises sont pillées. L'odeur du sang versé monte à la tête des coupeurs de route et les enivre ; ils ne paraissent pas songer qu'ils auront indubitablement à rendre compte un jour de ce sang répandu.

Jusqu'alors l'insurrection était concentrée, localisée dans la province d'Oran ; celle d'Alger n'avait pas bougé, bien que quelques-unes de ses tribus, celles des Arbaâ, entre autres, qui compte un grand nombre de khoddam de Sidi Ech-Chikh, eût été fortement travaillée par les rebelles. On sentait cependant un certain ébranlement dans les esprits ; les tribus paraissaient hésitantes, indécises ; l'obéissance était devenue plus lente, et les ordres avaient besoin d'être répétés. Il y avait, en un mot, de la révolte dans l'air.

Les choses en étaient là, quand on apprit, le 17 avril, que la tribu des Oulad-Chaïb, du cercle de Boghar, avait fait défection la veille, entraînée par l'agha En-Naïmi-ould-El-Djedid et ses frères. La dépêche ajoutait que le kaïd Djelloul-ben-Msâoud avait été tué par son agha ; qu'un peloton de spahis, du détachement de Tagguin, aux ordres du lieutenant indigène Ahmed-ben-Rouilah, envoyé en reconnaissance sur la trace de l'émigration, avait été tout-à-coup entouré et dispersé à coups de fusil par les Oulad-Chaïb, et que, sur l'affirmation d'une dizaine de spahis, revenus à toute bride sur le camp de Tagguin, et se disant poursuivis par un goum de deux ou trois cents cavaliers, le commandant supérieur du cercle de Boghar, craignant pour son détachement le sort de la colonne Beauprêtre, s'était retiré précipitamment sur le ksar de Chellala, et, de là, sur le caravansérail de Bou-Keuzzoul.

Tout cela, malheureusement, était à peu près vrai, et cette retraite devait nécessairement enhardir encore l'insurrection et lui donner de nouveaux adhérents.

Nous voulons cependant dire quelques mots de cette affaire des Oulad-Chaïb, qui a été racontée, commentée et jugée si diversement, à cette époque, dans l'armée d'Afrique.

Ainsi que nous l'avons rapporté plus haut, un escadron du 2e régiment de spahis avait été mis, dans les derniers jours de mars, à la disposition du commandant supérieur du cercle de Boghar, et placé en observation à Tagguin, point situé à quarante-cinq lieues au sud du chef-lieu de ce cercle. Ce détachement, évidemment trop faible et trop en l'air, si l'on avait pu admettre l'hypothèse d'une attaque de la part des insurgés,

devait cependant suffire à sa mission, qui était spécialement d'observation, et ce rôle devait lui être d'autant plus facile que, campé au centre de son pays, au milieu des tribus de son cercle, le commandant supérieur de Boghar ne pouvait être mieux placé pour se renseigner sur l'esprit des populations de son commandement. Il n'avait pas échappé, sans doute, à cet officier, en suivant la marche de l'insurrection, que les bandes qui marchaient avec l'agitateur, et qu'il ramassait successivement sur son passage, se composaient presque exclusivement de serviteurs religieux de Sidi Ech-Chikh, l'ancêtre des Hamza. Le commandant de Boghar ne pouvait pas non plus ignorer que les Oulad-Châïb appartiennent à l'ordre du saint marabout des Oulad-Sidi-Ech-Chikh, et il était, dès lors, facile de prévoir qu'en raison de ce lien religieux, Sid Mohammed ne manquerait pas de les appeler sous son drapeau. C'était le cas, pensons-nous, de surveiller plus particulièrement ces Oulad-Châïb, afin de savoir ce qui se passait chez eux, et d'arriver ainsi à la connaissance de leurs projets.

Nous sommes porté à croire que le commandant supérieur de Boghar, bien qu'excellent officier, ne s'est pas assez préoccupé de ces considérations, puisqu'il s'est trouvé sans moyens à opposer à la défection et à l'émigration des Oulad-Châïb.

Nous allons donner quelques détails sur cette fâcheuse affaire qui entamait l'Ouest de la province d'Alger, laquelle, nous l'avons dit plus haut, n'avait pas encore bougé.

En raison de son importance numérique, la tribu des Oulad-Châïb avait été, de tout temps, administrée par un agha ayant sous ses ordres un caïd. Des considérations politiques, des services rendus à notre cause par l'agha El-Djedid-ben-Ioucef avaient fait maintenir cet état de choses en faveur de son fils aîné En-Nâïmi, lequel le remplaçait jeune encore dans le commandement de la tribu.

Le kaïd des Oulad-Châïb, Sid Djelloul-ben-Msaoud, appartenait à une famille obscure de marabouts des Oulad-Sidi-Aïça-Souagui. En fonctions depuis longtemps déjà lors de la nomination d'En-Nâïmi, plus âgé que son nouveau chef, le caïd trouva pénibles et difficiles la subordination et l'obéissance

envers son agha ; aussi, chercha-t-il à s'affranchir peu-à-peu de son autorité.

L'expérience de Sid Djelloul et son dévouement à notre cause devaient nécessairement lui donner, auprès du commandant supérieur du cercle de Boghar, une influence que l'agha, qui ne possédait pas au même degré ces *avantages* de son caïd, ne pouvait que difficilement contre-balancer. Peut-être le chef de ce cercle ne sut-il pas adoucir par des égards ce que cette sorte de négation du principe d'autorité avait de blessant pour l'agha. Quoi qu'il en soit, cette place donnée à Sid Djelloul dans le conseil, et les préférences dont il était l'objet excitèrent chez En-Nâïmi une profonde haine contre son caïd, en ce sens surtout que ses tendances, son parti pris lui paraissaient être l'annihilation du pouvoir dont il était investi. Dans son orgueil aristocratique de Sahrien, En-Nâïmi trouvait, en outre, exorbitant que l'autorité française fît plus de cas d'un homme de mule et de prière que d'un vaillant *djïied* (noble), c'est-à-dire d'un homme de poudre et de *chabirs* (éperons).

Cette haine des chefs des Oulad-Châïb contre le kaïd Djelloul datait de loin déjà ; de nombreuses réclamations avaient été adressées à l'autorité française, du temps même de l'agha El-Djedid-ben-Ioucef, pour que le kaïdat des Oulad-Châïb fût donné à un homme de la tribu. Le prétexte ostensible de cette animosité contre Djelloul, c'est sa qualité d'étranger ; mais la véritable raison, celle dont on ne parle pas, c'est le dévouement du kaïd à notre cause ; c'est là ce qui gêne les chefs des Oulad-Châïb. « Donnez-nous un des nôtres pour nous commander, écrivaient-ils souvent au commandant de la subdivision de Médéa, et nous vous garantissons la fidélité de la tribu. »

L'autorité française ne tint pas plus compte de ces réclamations que des plaintes incessantes qui se produisaient contre Djelloul. Le vieil agha El-Djedid-ben-Ioucef mourut de dépit, dit-on, de voir le peu de cas que l'on faisait d'un désir qu'il exprimait avec tant de persistance.

En-Nâïmi ne fut pas plus heureux que son père dans sa croisade contre Djelloul ; aussi, vingt fois les officiers du bureau arabe de Boghar durent-ils intervenir entre l'agha et son

kaïd pour s'opposer à ce que la haine qui animait ces deux fonctionnaires ne se traduisît par des coups de fusil; il était donc évident que cette inimitié ne devait finir que noyée dans le sang de l'un d'eux.

Outre son origine étrangère, qui, aux yeux d'En-Nâïmi, faisait de Djelloul l'usurpateur d'une fonction qu'il considérait comme l'apanage des Oulad-Djedid, l'agha reprochait encore à son kaïd une humiliation qu'il aurait fait subir à sa famille — une famille de *djouad* (nobles) — en appuyant l'exécution d'un ordre de l'autorité française relatif à la restitution de 300 chameaux que lui, En-Nâïmi, avait enlevés aux Oulad-Khelif.

L'agha En-Nâïmi n'eut pas de peine à faire partager par les Oulad-Châïb la haine qu'il avait vouée au kaïd Djelloul. Nous devons dire que ce dernier ne recherchait point la popularité, et qu'il ne faisait absolument rien pour amener chez ses administrés l'oubli de sa qualité d'étranger à la tribu. Djelloul se contentait de nous servir fidèlement et de surveiller les Oulad-Châïb.

Vers la fin de 1863, M. Ahmed-ben-Rouïlah, lieutenant indigène au 1er de spahis, était détaché, en qualité d'adjoint, au bureau arabe de Boghar. Cet officier, fils d'un ancien khodja d'Abd-el-Kader et son conseiller intime, avait été pris enfant à l'affaire de la zmala de l'émir en 1843, — ce beau fait d'armes de Tagguin, — et conduit en France, où il avait été élevé par les soins du Gouvernement. Les relations de service qui s'établirent entre M. Ben-Rouïlah et En-Nâïmi ne tardèrent pas — c'était inévitable — à être marquées de froideur et de gêne; l'éducation et les allures *nsariennes* de l'officier indigène ne pouvaient manquer d'être peu sympathiques à l'agha. C'était toujours la lutte haineuse du vieux parti arabe contre celui des indigènes qui essaient de marcher dans la voie du progrès et qui se rapprochent de nous.

Quelques ordres transmis par M. Ben-Rouïlah d'un ton où l'agha crut remarquer de la hauteur et du dédain, achevèrent de changer en haine un sentiment qui, chez En-Nâïmi, n'était encore que de la malveillance. L'un des frères de l'agha, Bou-Bekeur-ould-El-Djedid, que Ben-Rouïlah avait, un jour, chassé

du bureau arabe de Médéa, où il s'était présenté en état d'ivresse, partageait à un haut degré la haine qu'avait vouée En-Naïmi à l'officier indigène.

En-Nâïmi et Bou-Bekeur attendaient donc l'occasion de se venger du kaïd Djelloul-ben-Msaoud et du lieutenant Ahmed-ben-Rouïlah : l'insurrection, fomentée par Sid Sliman-ben Hamza vint hâter le dénouement que cherchaient l'agha et son frère Bou-Bekeur.

Nous avons dit plus haut que la tribu des Oulad-Châïb comptait dans son sein un grand nombre de serviteurs religieux de l'ancêtre des Hamza; cette tribu devait donc, naturellement, se trouver parfaitement préparée pour bien accueillir l'appel à la révolte que lui faisait, avec insistance, l'ex-bach-agha des Oulad-Sidi-Ech-Chikh. Du reste, les Oulad-Moulaï, fraction à laquelle appartiennent les Oulad-Djedid, étaient, de longue date, en relations d'amitié avec les Oulad-Sidi-Ech-Chikh, et, à diverses époques, des alliances matrimoniales étaient venues resserrer les liens qui rattachaient les deux familles. Aussi, nous le répétons, En-Nâïmi fut-il, dès le début de l'insurrection, en rapport avec Sid Sliman-ben-Hamza, et la pointe que fit son frère Mohammed vers El-Beïdha, au nord du Djebel-el-Amour, n'avait évidemment d'autre but que celui de mettre un terme à l'indécision des grands des Oulad-Châïb, et de précipiter le moment de leur défection. Le temps pressait aussi; car, un jour plus tard, la vengeance d'En-Naïmi et de Bou-Bekeur leur échappait, puisque l'escadron de spahis se préparait à exécuter un mouvement rétrograde sur Chellala.

Le commandant supérieur du cercle de Boghar avait établi son camp à Ras-el-Aïn de Tagguin. Sur l'ordre de cet officier, l'agha En-Naïmi et le kaïd Djelloul avaient dressé leurs tentes de voyage auprès de celles de l'escadron de spahis.

Les tentes des Oulad-Châïb étaient réparties sur les pâturages, à l'est et au nord de Tagguin.

Informé depuis quelques jours des événements de l'ouest (massacre de la colonne Beauprêtre, de détachements et de soldats isolés), En-Nâïmi, après s'être entendu avec les principaux de sa tribu, ordonnait, pour le 15 avril, la réunion à Mendjel, point

situé à 12 kilomètres à l'est de Tagguin, de tous les douars des Oulad-Châib. Les marabouts les plus influents de la tribu étaient allés de douar en douar prêcher la guerre sainte, annonçant à leurs contribules que le marabout Sid Mohamed-ben-Hamza les attendait à Mecheggag.

Ce mouvement de concentration, qui s'opérait sans que l'agha en eût informé son kaïd, lequel ne l'apprenait que par ses gens, avait donné à penser à Djelloul qu'En-Naïmi méditait quelque trahison, et il avait fait part de ses soupçons au commandant supérieur.

Le 16 avril, quatre spahis avaient été envoyés, de bon matin, en observation du côté de Mendjel, point où, d'après les ordres d'En-Nâïmi, avaient dû se rassembler les douars des Oulad-Châib.

Le commandant supérieur de Boghar appelait, vers huit heures, En-Nâïmi à sa tente pour lui demander des explications sur le mouvement de sa tribu. L'agha affecte de ne point croire à l'exactitude de ce renseignement; pour lui, il n'a donné aucun ordre; il ne sait ce que cela veut dire; il offre d'ailleurs au commandant de Boghar, qui semble douter de lui, d'accompagner le kaïd Djelloul, qui va monter à cheval pour s'assurer par lui-même de la situation des Oulad-Chaïb. En-Nâïmi termine en protestant de sa fidélité et de celle de la tribu dont la France lui a donné le commandement.

Il était, en ce moment, huit heures et demie du matin environ. Le kaïd Djelloul-ben-Msâoud monte à cheval; un brigadier et quatre spahis l'accompagnent; l'agha En-Nâïmi, suivi de deux de ses cavaliers, se joint à cette petite troupe, qui prend la direction de Mendjel, point situé à huit kilomètres de Tagguin, et où sont campés, dit-on, les Oulad-Châïb. Les deux chefs de cette tribu et leur escorte n'étaient plus qu'à une courte distance du lieu indiqué, quand ils rencontrèrent les quatre spahis qui avaient été envoyés en reconnaissance à la pointe du jour. Ces spahis n'avaient rien remarqué d'extraordinaire, sinon que toute la tribu était, en effet, réunie, comme on l'avait dit; ils y signalèrent un certain mouvement de va-et-vient; on y semblait faire des apprêts; beaucoup de gens

circulaient dans l'étendue de la *nedjâa* (1) soit à pied, soit à cheval.

Les spahis qui accompagnaient le kaïd Djelloul engagèrent ceux qui rentraient de reconnaissance à revenir sur leurs pas, ce à quoi ils consentirent.

Ils atteignaient la première tente de la nedjâa vers dix heures. Tout, en effet, y était en mouvement : le goum est à cheval, les chameaux et les troupeaux sont rassemblés. En-Nâïmi s'écarte un instant et s'approche d'une tente comme pour y demander à boire. Une foule de gens, les uns à pied, les autres à cheval, entourent les arrivants. Sid Djelloul demande à un Châïbi des chameaux et des cordes pour son service personnel.

Il n'avait pas été difficile à Djelloul, en entrant dans la nedjâa, de lire sur le visage des gens qui l'entouraient la haine qui les animait et des projets sinistres. Il répondait au kaïd des Mgan, qui lui faisait observer qu'il y avait là du danger pour lui : « Je le vois; mais je ne puis reculer. »

En-Nâïmi revient au galop sur Djelloul, et lui brise les reins d'une balle qu'il lui tire traîtreusement à bout portant. Djelloul se renverse sur le côté droit de la selle, au pommeau de laquelle il cherche à se retenir. L'agha l'achève d'un second coup de feu, et le malheureux kaïd va rouler dans les jambes de son cheval. Deux Oulad-Châïb vident leurs fusils dans la tête de leur chef; d'autres le dépouillent et le mutilent atrocement. Les spahis sont soudain entourés : l'un d'eux est tué; trois autres, qui ont essayé de fuir, sont atteints par des cavaliers ennemis et massacrés; ceux qui restent sont dépouillés.

Puis tous les cavaliers de la tribu s'assemblent. En-Nâïmi-ould-El-Djedid se met à leur tête; ses trois frères, Bou-Bekeur, El-Meddah et Ben-Ioucef, et tous les djouad des Oulad-Châïb, leurs parents, suivent le chef de la tribu : ils se portent avec leurs drapeaux, et divisés en trois goums comptant ensemble de 4 à 500 cavaliers, dans la direction de Ras-el-Aïn de Tagguin pour y surprendre et enlever le camp français.

(1) De *nedjâ*, chercher un bon endroit pour y faire paître les troupeaux. La *nedjâa*, c'est la tribu nomade en marche.

Mais, inquiet de ne point voir rentrer les spahis qu'il avait envoyés le matin aux renseignements, le commandant supérieur de Boghar ordonnait, vers onze heures et demie, à M. Ahmed-ben-Rouïlah de monter à cheval, et de pousser, avec un peloton de spahis, dans la direction de Mendjel, pour tâcher d'avoir des nouvelles des reconnaissances. Le peloton mis aux ordres de Ben-Rouïlah se composait d'un maréchal-des-logis français, de deux brigadiers, dont un français, et de 25 spahis indigènes. Ce détachement se mettait immédiatement en route et prenait une direction sud-est, en longeant le marais de Tagguin. Le pays paraissait calme ; mais, arrivé au sommet d'une colline pierreuse, distante du camp d'environ quatre kilomètres, et sur les bords du ravin de Feïdh-Hallouf, le peloton de spahis se trouvait tout-à-coup en présence de trois goums échelonnés d'En-Naïmi. Les deux troupes s'arrêtent à deux cents pas l'une de l'autre. Un mekhazni de Sid Djelloul, envoyé en parlementaire à En-Naïmi, est accueilli à coups de fusil. Le goum de Bou-Bekeur-ould-El-Djedid, — l'ennemi personnel du lieutenant Ben-Rouïlah, — qui était en tête, fond sur le peloton en faisant une décharge générale de ses armes. Une dizaine de spahis tombent mortellement frappés ; les autres cherchent à s'échapper ; mais ils sont poursuivis dans toutes les directions ; plusieurs sont atteints et tués ; quelques-uns réussissent à gagner le camp.

Le lieutenant Ahmed-ben-Rouïlah est resté seul de son peloton ; les deux Français qui en faisaient partie sont morts ; huit spahis indigènes ont été tués à ses côtés ; le reste a été dispersé. Bou-Bekeur, suivi de ses cavaliers, se précipite vers Ben-Rouïlah, qui n'a point songé à fuir. Un sourire haineux plisse le visage de Bou-Bekeur, qui touche à l'instant de la vengeance. Il tient son fusil de la main gauche en travers de sa selle, pendant que de l'autre il caresse et lisse sa barbe noire avec une sorte de volupté fébrile. Il n'a pas besoin de se presser : Ben-Rouïla est embourbé dans un marais où son cheval vient de se jeter ; Bou-Bekeur peut savourer sa vengeance en le tuant en détail. Il arme lentement son fusil, vise, et lui brise le bras droit. Bou-Bekeur le met en joue pour l'achever de son second coup : « Ai-je besoin de te rappeler, lui dit avec calme l'officier

indigène, que les vrais *djouad* (nobles) ne tirent jamais deux fois sur un ennemi ? »

L'implacable Chaïbi presse la détente de son arme, et Ben-Rouïlah vient rouler à ses pieds mortellement frappé.

Les gens du goum ont mis pied à terre pour dépouiller les morts. Bou-Bekeur s'adjuge, comme part de razia, les vêtements de Ben-Rouïlah, qu'il revêt à l'instant, ses bijoux, ses armes et son cheval.

Les pertes du peloton étaient de : un officier, un sous-officier (français), deux brigadiers (dont un français), et 11 spahis indigènes. Plusieurs autres avaient été blessés.

Une dizaine de spahis, qui avaient pu échapper aux pousuites des Oulad-Châib, regagnaient le camp à toute bride vers midi et et demi, et y jetaient l'alarme en se disant poursuivis par quatre ou cinq cents cavaliers. Ne croyant point, sans doute, à la possibilité de la résistance contre des forces six fois supérieures à son effectif, l'escadron s'était mis en retraite par la route de Chellala.

Deux malheureux soldats de la 12e section d'Ouvriers d'administration, qui avaient refusé obstinément de monter sur des mulets et qui étaient restés en arrière, furent joints, tués et dépouillés aux *mathmour* (silos) de Ras-el-Aïn, à un quart-d'heure de Tagguin, par des cavaliers des Oulad-Chaïb, qui avaient suivi pendant quelque temps l'escadron dans sa retraite.

Après avoir pillé les bagages restés au camp, les goums rebelles se retirèrent, vers trois heures, sur leur nedjâa en marche dans la direction de Djeder-ed-Dib, où elle devait camper ; ils la rejoignaient avant le coucher du soleil. Les Oulad-Châïb restaient sur ce point jusqu'à ce qu'ils aient enlevé leurs grains ensilés à Tagguin ; puis la tribu gagnait l'ouest, et s'enfonçait dans le sud à la suite du marabout Mohammed-ben-Hamza.

Cinq spahis, de ceux qui, le matin, avaient accompagné le kaïd Djelloul à Mendjel, avaient été recueillis par un Chaïbi, qui favorisait leur fuite pendant la nuit. Ils purent, en évitant les postes qu'En-Naïmi avait fait placer sur le chemin de Tagguin, arriver sains et saufs, le lendemain matin 17 avril, à Chellala, d'où ils rejoignaient, le même jour, leur escadron au caravansérail de Bou-Keuzzoul, sur lequel il s'était retiré.

L'agha du Djebel-el-Amour, Ed-Din ben-Yahia, était venu, le 16, à onze heures du matin, à Tagguin, avec douze cavaliers ; il ramenait au commandant supérieur de Boghar un soldat de la Remonte, détaché dans son aghalik pour le service des étalons des tribus. La présence de cet agha, en ce moment, au camp de Tagguin, son silence sur les menées de l'agha des Oulad-Chaïb, avaient fait croire qu'il n'était point étranger à cette défection, ou, tout au moins, qu'il en avait connaissance; mais il fut démontré plus tard que ce soupçon n'était pas fondé.

La preuve que le meurtre de Djelloul-ben-Msâoud était arrêté dans l'esprit d'En-Naïmi et convenu à l'avance entre cet agha et les principaux des Oulad-Chaïb, c'est que, dès le matin du 16, quelques heures avant sa mort, vingt cavaliers de cette tribu s'étaient rendus, du Mendjel à Mederreg, pour piller la tente de leur kaïd et lui enlever ses chameaux. Nous avons vu d'ailleurs qu'à l'arrivée de Djelloul à la nedjâa de Mendjel, le goum était à cheval et prêt à se porter sur le camp de Tagguin pour s'y venger et du kaïd et de Ben-Rouïlah, si la destinée de ces deux hommes ne les eût jetés entre les mains de leurs implacables ennemis. Aussi, Djelloul mort et la vengeance d'En-Naïmi satisfaite, c'était au tour de son frère Bou-Bekeur à chercher la sienne: c'est, en effet, son goum seul qui donne contre le peloton du lieutenant Ahmed-ben-Rouïlah ; c'est Bou-Bekeur qui tue cet officier indigène de sa propre main, et cela au lieu même où, vingt-et-un ans avant, la France le ramassait, enfant, pour en faire un de ses plus dévoués soldats.

Une autre preuve que c'est la haine seule contre Djelloul et Ben-Rouïlah qui guida les chefs des Oulad-Chaïb dans cette triste affaire, c'est que les trois goums réunis, forts de plus de 400 cavaliers, ne songent même pas à poursuivre l'escadron de spahis, qui n'en a guère que 70, et qu'ils auraient pu si facilement atteindre.

Les puritains de l'armée, les officiers qui croient l'honneur, la force et la gloire du pays attachés d'une façon absolue à la conservation des traditions, des principes, de la religion et des dogmes militaires, ceux qui repoussent pleinement la maxime arabe: « Fuir en temps opportun, c'est vaincre, » prétendaient qu'une retraite précipitée devant les Arabes ne pouvait d'abord

que produire le plus fâcheux effet ; qu'elle devait nécessairement avoir pour résultat de les enhardir outre mesure et de les gonfler d'orgueil. Ils ajoutaient que ce n'était point un renseignement apporté par des fuyards qui dût déterminer le mouvement rétrograde de l'escadron, et, qu'avant de l'exécuter, il y avait lieu de s'assurer si, réellement, l'alarme que venaient jeter les spahis était justifiée ; car, en résumé, sept cavaliers seulement — ceux qui ont tué les deux ouvriers d'administration, — se sont mis aux trousses de l'escadron, en se tenant toutefois à distance, et n'ont poussé leur timide charge que jusqu'aux *mathmour* de Ras-el-Aïn, c'est-à-dire à un quart d'heure de marche de Tagguin. Les goums ne se sont portés sur le camp abandonné que lorsqu'il ne leur est plus resté de doute sur la retraite de l'escadron.

D'autres officiers, moins rigoristes que les premiers, et qui sont d'avis qu'il est des circonstances où les principes doivent fléchir, faisaient remarquer, par contre, que la situation était extrêmement difficile ; ils ajoutaient qu'il n'était pas impossible que les rebelles fussent, en effet, au nombre de trois ou quatre cents, comme le disaient les spahis du peloton de M. Ahmed-ben-Rouïlah, que le commandant supérieur de Boghar n'avait plus guère à sa disposition que 70 cavaliers ; qu'il pouvait être cerné par des forces très-supérieures en nombre aux siennes ; qu'il était à quarante-cinq lieues de tout secours et de ses magasins ; et qu'en définitive, le souvenir tout saignant encore de la destruction du détachement Beauprêtre devait, dans cette occasion, lui ôter toute indécision sur le parti à prendre. Ils ajoutaient qu'une retraite est, en résumé, un mouvement militaire que n'exclut point la tactique, et que plusieurs de nos plus célèbres généraux se sont illustrés dans la conduite difficile d'opérations de ce genre.

Nous avons voulu rapporter ici, à cause du retentissement qu'a eu l'affaire de Tagguin dans la province d'Alger, les deux opinions qui se sont produites, à cette occasion, parmi les officiers de la colonne expéditionnaire du Sud.

Le détachement de Tagguin, comme nous l'avons dit plus haut, se retira sur le village indigène de Chellala, et, de là sur

le caravansérail de Bou-Keuzzoul, d'où il rallia, le 19 avril, la colonne que le général Doens venait de constituer sous le ksar El-Bokhari.

Quand les Oulad-Châïb avaient été parfaitement certains que la retraite de ce détachement était tout-à-fait sérieuse, ils s'étaient précipités sur le camp de Tagguin et y avaient mis au pillage les quelques effets que le détachement y avait oubliés, et dont ils ne manquèrent pas de faire des trophées. Bien que conquises sans trop de difficultés, ces dépouilles n'en enflammèrent pas moins, à un très-haut degré, les cerveaux des Oulad-Châïb, lesquels n'avaient pas encore l'habitude de se pavaner orgueilleusement sous les uniformes de nos soldats.

Le 19, la tribu des Oulad-Châïb faisait jonction, à Mecheggag, dans le sud-ouest de Tagguin, avec les bandes du marabout Sid Mohammed-ben-Hamza, et l'agha En-Naïmi mettait à la disposition du nouveau sultan les 500 cavaliers dont l'autorité française lui avait confié le commandement.

II

Il n'y avait plus à hésiter : il devenait urgent de s'opposer à la contagion insurrectionnelle qui menaçait de se communiquer à tout notre Sud. Puisque nous n'avions pas réussi à nous attacher les populations sahriennes par les bienfaits, il y avait lieu de tenter un autre moyen pour les maintenir dans l'obéissance, et nous étions nécessairement obligés de nous souvenir que les douze cents morts de Laghouath nous avaient donné douze années de paix et de tranquillité.

Le général commandant la division d'Alger n'avait pas attendu, du reste, le triste épisode de Tagguin pour agir. Dès le 12 avril, et bien que son commandement n'eût pas encore été entamé par l'insurrection, il avait proposé au Gouverneur général l'exécution d'un mouvement qu'il fut autorisé, le 16, à faire opérer ; le 18, une colonne, mise sous les ordres du général Doens, commandant la subdivision de Médéa, était constituée sous le ksar El-Bokhari et prête à se porter en avant.

Le même jour, le général Yusuf informait le commandant de la subdivision de Médéa qu'il partait d'Alger, suivi de renforts, pour venir se mettre à la tête de la colonne campée sous le ksar El-Bokhari.

Le général Yusuf s'est donné Laghouath pour objectif; c'est là qu'il doit établir son quartier-général pour agir, de ce point, selon ce que réclameront les circonstances.

Une colonne d'observation, placée sous les ordres du commandant la subdivision de Miliana, a pour instructions de se rendre dans le Seressou, point d'où elle devra se tenir à la disposition du général commandant la division d'Oran, et répondre à son appel si la tournure des affaires venait à l'exiger.

La mission du général Liébert est de chercher à relier l'action du général Deligny à celle du général Yusuf, tout en ne perdant pas de vue que son premier devoir est de couvrir sa propre subdivision, et de porter appui, au besoin, au commandant de la subdivision d'Orléansville; il devra, en un mot, circonscrire ses opérations dans un cercle tel, que l'ouest de la division d'Alger se trouve toujours maintenu par la proximité de sa colonne. Le général Liébert reçoit, en outre, de son commandant de division, des instructions générales dans la prévision d'une insurrection simultanée de l'Ouarsenis et du Dahra.

Le général Yusuf arrivait, le 23 avril, au camp d'El-Bokhari, et portait sa colonne à 2 kilomètres au sud de se ksar, dans la plaine de Zobra, sur la rive droite du Haut-Chelif.

Le 25, la colonne était complétée par l'arrivée, avec le colonel Archinard, de neuf compagnies du 3e de ligne.

Le même jour, la colonne expéditionnaire du Sud était constituée, et le général Yusuf en prenait le commandement. Elle se composait de seize compagnies d'infanterie (1er de zouaves, 3e de ligne, 1er de tirailleurs algériens) aux ordres du colonel Archinard, et de six escadrons de cavalerie (1er de chasseurs d'Afrique, 3e de hussards, 1er de spahis, commandés par le colonel Abdelal. L'artillerie était représentée par une section d'obusiers de montagne, et le génie, par un détachement de 25 hommes.

La remarquable qualité des troupes composant la colonne, la réputation de son chef, et la valeur et l'expérience des officiers placés à la tête des diverses armes étaient de sûrs garants du succès en cas de rencontre de l'ennemi.

Dès son arrivée à El-Bokhari, le général Yusuf avait pu se convaincre de la gravité de la situation. La malheureuse affaire des Oulad-Chaïb avait eu un retentissement fâcheux dans le sud de la subdivision de Médéa, et bien des fidélités n'y tenaient plus qu'à un fil. Deux succès en huit jours, c'était beaucoup, en effet, pour les Sahriens, qui n'en avaient pas l'habitude. En résumé, l'esprit des populations de notre Sud en général et de celles du cercle de Boghar en particulier était parfaitement mauvais, et la présence d'une colonne française au milieu d'elles n'était rien moins qu'urgente pour les arrêter dans leur folle envie d'aller grossir les contingents du marabout.

Les goums des cercles de Médéa et de Boghar doivent prendre part à l'expédition qui se prépare. Dès le 25, leurs tentes se dressaient, dans un désordre plein de caprices imprévus, sur une longue colline qui ferme, au sud, la plaine de Zobra, et leurs étendards aux couleurs rouges, vertes et jaunes s'agitaient dans leurs plis comme des oiseaux captifs qui rêvent la liberté. Cette plaine de Zobra, déserte et silencieuse hier, est aujourd'hui pleine de vie et d'animation : l'esprit de la France est là, et l'on y retrouve, avec cette gaîté active qui est le propre du soldat français, la croyance au drapeau et ces mâles enthousiasmes qui donnent le succès ; on sent dans l'air comme un parfum de gloire qui vous plonge dans les nobles ivresses, et qui vous fait courir au danger avec cette ardeur et cet élan sublimes que mettaient les premiers chrétiens à courir au martyre : c'est, en un mot, du fanatisme dans la lumière.

C. Trumelet.

(*A suivre.*)



NOTICE

SUR CORIPPUS & SUR LA JOHANNIDE

Flavius Cresconius, poète latin, vivait au VIe siècle de notre ère, et occupait un petit emploi dans les bureaux de la chancellerie impériale de Constantinople. Nous avons de lui deux poèmes : la *Johannide*, le premier, est l'œuvre de sa jeunesse ; il y chante les exploits de Jean Troglita, officier de Justinien et l'un des successeurs de Bélisaire et de Salomon au généralat d'Afrique ; — l'autre, intitulé les *Louanges de Justin*, fut composé beaucoup plus tard, et se rapporte à l'avènement et aux premiers actes de l'empereur Justin II. — Les *Louanges de Justin* ont été publiées dès la Renaissance et figurent depuis longtemps dans toutes nos bibliothèques. Quant à la *Johannide*, sa publication est, au contraire, fort récente. Cela est d'autant plus fâcheux que jadis il en existait trois manuscrits, dont les deux premiers, qui paraissent avoir été complets, ont disparu : l'un, celui du Mont-Cassin, dès le XIVe siècle; l'autre, celui de Bude, au sac de cette ville par les Musulmans ; le troisième, qu'on nomme le manuscrit Trivulce et qui était à Florence, était incomplet quand Mazuchelli l'y trouva. Il y manquait la fin du septième chant et tout le huitième. — C'est dans ces conditions qu'il a été édité, en 1820, par Mazuchelli, et réédité, depuis, par Becker.

Un autre défaut du manuscrit Trivulce, c'est que le texte en est fort altéré. Les vers y sont inexacts, les mots y sont mal copiés, les noms propres surtout n'y ont pas d'orthographe certaine. Pour les deux premiers défauts, le mal, il est vrai, n'était

pas sans remède, et Mazuchelli a même su corriger avec beaucoup de bonheur les vers boiteux et rendre aux mots usuels mal reproduits la forme exigée par le sens et la mesure. Mais, quant aux noms propres, le mal était irrémédiable, et l'éditeur a dû forcément leur laisser la forme souvent inexacte du texte manuscrit. Pour rectifier, en effet, ces noms, il eût fallu des points de comparaison. Or, ces points de comparaison n'existent pas, sauf Procope, qui nous a laissé, dans sa *Guerre des Vandales*, un récit vague et écourté des campagnes de Troglita, récits dans lesquels il n'existe presque pas de noms propres. Sauf Procope donc, il ne reste aucun auteur grec ou latin faisant mention des personnages de notre poème.

Le travail de Mazuchelli atteint d'ailleurs presque la perfection, et c'est à peine si Becker, qui a donné une deuxième édition du poème, a trouvé le moyen de retoucher, sur quelques points, l'œuvre de son prédécesseur. Néanmoins on doit avouer que le savant italien s'est parfois montré un peu téméraire dans ses corrections et que ses restitutions géographiques surtout ont deux ou trois fois besoin d'être révisées.

Parmi les écrivains français, quatre seulement, à ma connaissance, ont songé à tirer sérieusement parti de Corippe. Saint-Martin, dans son édition de l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau, a résumé les faits historiques du poème, en évitant d'en aborder les difficultés géographiques. — M. d'Avezac a, au contraire, recueilli avec soin, dans son *Afrique ancienne*, certaines indications relatives aux champs de bataille de la Johannide. — M. de Slane, dans un appendice à l'*Histoire des Berbères*, a donné une liste des tribus berbères nommées par l'auteur, et a tenté, sur cette simple liste, de leur rendre leurs noms musulmans; tentative qu'il aurait rendue plus fructueuse, s'il n'avait pas séparé ces noms des autres indications du poème. — M. l'abbé Godard, dans une notice insérée par la *Revue africaine*, ne s'est pas occupé des tribus de la Johannide dans le sens de la géographie comparée. — Enfin M. Guérin, bien qu'il ait exécuté et publié un fort intéressant voyage archéologique en Tunisie, n'y a inséré aucun mémoire où il ait eu à se servir des indications de Corippus.

La Johannide racontait, en huit chants, les trois campagnes par lesquelles Jean Troglita, maître des milices de Justinien, avait mis fin à une grande révolte des indigènes d'Afrique et replacé ce pays sous la domination impériale. Le style du poème est pur, clair et coulant; mais son élégance n'est pas exempte de recherches : on voit trop que Corippe s'y était proposé Virgile pour unique modèle. Non content, en effet, d'emprunter au poète de Mantoue ses tournures poétiques, il lui prend quelquefois ses propres expressions et jusqu'à des hémistiches entiers. — Du reste, la pensée reste toujours noble, l'enthousiasme y est de bon aloi, la louange n'y est pas trop prodiguée, et même, étant donnée l'époque servile où écrivait le poète, l'adulation y est partout discrète et modérée. — L'ouvrage, en outre, respire un profond sentiment chrétien, et ce sentiment y est même si prononcé, que certains modernes en ont déduit fort vite que Corippus était un évêque d'Afrique. Cette erreur, commise par la légèreté, a été reproduite par l'ignorance. La lecture des œuvres de Corippe donne elle-même la preuve du contraire, et l'on y lit assez clairement que ce n'était, comme je l'ai dit en commençant, qu'un petit employé de bureaux de l'Administration de Byzance.

Bien que l'altération des noms propres ôte à notre manuscrit une partie de sa valeur, le poème de la Johannide n'en est pas moins un document fort précieux sous mille rapports; car il contient des détails fort nombreux et fort variés, qu'on ne saurait trouver ailleurs, sur l'histoire, la géographie, les mœurs, les coutumes, le recrutement, la discipline militaire et l'étiquette du temps. Mais le point de vue spécial par lequel il intéresse le plus spécialement l'Afrique, c'est l'histoire des faits qui s'y sont passés à l'époque de Jean Troglita, et l'énumération didactique, qu'on y trouve, des principales tribus qui prirent part alors à la guerre contre les Romains et dont un grand nombre existaient encore, sous le même nom, lors de l'invasion des Arabes; c'est surtout la preuve que les tribus du désert y suivaient une religion venue d'Arabie, indice fort important de l'origine arabique de ces tribus. Tous ces documents, cela importe à constater, lui venaient de la meilleure source ; l'auteur,

dans son style poétique, nous apprend qu'il les tenait de la bouche de Justinien lui-même. Ce qui veut dire, sans doute, que l'empereur lui avait permis d'en prendre connaissance dans les rapports officiels, envoyés par le généralissime Jean à la chancellerie impériale de Constantinople. Ces indications, il est vrai, ont beaucoup perdu de leur clarté et de leur précision à être formulées par un poète : car celui-ci s'est dû naturellement montrer plus soucieux de l'élégance de ses vers que de l'exactitude historique et géographique ; mais elles n'en sont pas moins ce qui nous reste de plus complet et de plus sûr sur ce qui s'est passé à cette époque en Afrique.

L'Afrique à l'époque de la Johannide.

Quand Genséric fit la guerre aux Romains pour s'emparer de l'Afrique, il excita, autant qu'il put, les sentiments de nationalité indigène des tribus. La population primitive du pays formait alors des communautés nombreuses, dont la plupart déguisaient, sous la forme officielle de petites cités latines (républiques, municipes, colonies, bourgs, etc.), autant de petits états presque entièrement berbères. Leurs chefs avaient beau prendre des noms romains, s'orner du titre de décurions ou de duumvirs ; ils avaient beau élever des maisons de commandement construites à l'européenne, faire bâtir, au centre de leur territoire, des monuments aux dieux de Rome et aux empereurs toujours Augustes, leurs tribus conservaient, sous cette constitution mensongère, leurs mœurs et leurs sentiments indigènes. Lors de la décadence de l'empire, toutes celles qui le purent levèrent le masque. A l'arrivée de Genséric, tout le reste se souleva, et commença, contre les Romains, une guerre de déprédations. Mieux établis dans le pays, les Vandales, il est vrai, voulurent faire cesser ces désordres qu'ils avaient excités, mais comme ce n'était pas tant en vue de leur intérêt que les indigènes les commettaient, que parce qu'ils plaisaient à leurs goûts belliqueux et à leur humeur farouche, ces berbères ne tinrent aucun compte des défenses des rois Germains. Bien plus, le roi Hildéric les ayant à la fin fait attaquer dans leurs montagnes, pour les forcer à ménager le pays et à garder la paix, ils attirèrent ses troupes

dans une embuscade et les détruisirent complètement. Cette expédition manquée mécontenta si fort les Vandales, qu'ils déposèrent leur roi ; et sa chute d'autre part servit à Justinien pour intervenir dans les affaires de l'Afrique. Il y envoya Bélisaire, qui s'empara du pays.

Au début de son expédition, Bélisaire, qui tenait vivement à enlever aux Vandales l'appui des chefs indigènes, fit à ceux-ci de brillantes promesses. Un chef de bandes, nommé Antalas, fut surtout l'objet de ses efforts. Bélisaire lui accorda, pour lui et pour les siens, le titre et la solde de fédérés, et s'en fit un ami et un allié important. Salomon, son successeur, suivit la même politique, et finit même par accorder à Antalas le commandement général des Maures du Byzacium. Grâce à la neutralité de ce chef et même à ses bons offices, il put dès lors poursuivre ses succès dans l'Auras et dans la Numidie. Ce fut cette neutralité aussi qui donna aux Romains la facilité de réduire la révolte militaire de Stotzas, révolte qui présente des faits si significatifs sur les causes de la faiblesse de l'empire, qu'il n'est pas inutile de l'expliquer ici en peu de mots.

D'après les droits habituels de la guerre, à cette époque, les soldats d'expédition gardaient pour eux le butin et les prisonniers faits à chaque affaire ; l'état gardait le territoire et les immeubles des vaincus, et se procurait par là, en les vendant ou les louant, l'argent nécessaire aux frais énormes de son administration, entre autres, au paiement de la solde régulière des troupes. Ceci s'était fait de tout temps, et ce partage était, après tout, de toute justice ; mais les armées mercenaires du temps de Justinien, composées, pour la plupart, de barbares étrangers à l'Europe, se souciaient peu des nécessités financières du gouvernement, et ne pensaient qu'à des augmentations toujours nouvelles de solde ; leur part de la conquête leur semblait insuffisante : ils voulaient non-seulement le butin, mais aussi le territoire. Sans doute, ces mercenaires, dans leurs causeries de garnison, se rappelaient entre eux la magnifique aubaine des soldats d'Odoacre, qui, chargés par l'Etat de défendre l'Italie, s'étaient avisés, un beau jour, de s'en partager les domaines. Sans doute, ils rêvaient pour eux-mêmes quelque avantage du même genre. En atten-

dant, ils réclamaient, pour se les partager, les biens-fonds conquis sur les Vandales. Leurs chefs avaient beau leur répéter, leur démontrer que c'était sur ces biens-fonds et leurs produits qu'on leur payait leur solde, ils n'y voulaient rien entendre, et finalement, prétextant un retard de paie, ils se révoltèrent, pillèrent Carthage par provision, puis se retirèrent à Bulla avec le chef qu'ils s'étaient nommés et qui était un certain Stotzas. Justinien, inquiet, leur envoya son neveu Germain, bon politique et bon général. Celui-ci ramena les moins mutins par le paiement de la solde arriérée, et vainquit les autres dans deux batailles à Cellas-Vatari et à Autents. Stozas, ruiné, se retira avec quelques complices auprès d'un chef de la Mauritanie, qui lui donna sa fille en mariage. Quant à Germain, après avoir réprimé à Carthage une seconde conspiration, il rendit le pouvoir à Salomon et rentra à Constantinople.

Salomon s'attacha, dès ce moment, à bien organiser la province. Pour en écarter les éléments de désordre, il fit partir du pays ce qui restait de Vandales, ainsi que tous les soldats de fidélité douteuse. Pour raffermir son armée, il en compléta les cadres et les effectifs, il y rétablit une discipline sévère, et releva les murailles des villes. Enfin, pour rétablir la prospérité dans le pays et pour y conserver la paix, il observa lui-même les lois et força les autres à les observer aussi. Il surveilla surtout la perception des impôts et prit soin que les agents du trésor ne perçussent rien au-delà des sommes dues à l'Etat. Par ces temps d'exactions effroyables, c'était une rare vertu que d'empêcher les employés et les chefs militaires de pressurer les populations. Aussi se fit-il, à cause de cela, de grands ennemis en Afrique et à Constantinople. En revanche, il s'attira les bénédictions de la province, tout en tirant, des contribuables, des sommes fort considérables d'argent.

Au bout de quatre ans d'une administration prospère, Salomon, croyant la paix bien affermie et la domination impériale solidement établie en Afrique, prit une mesure qu'il méditait depuis longtemps : il retira à Antalas la somme énorme qu'il touchait comme chef des fédérés indigènes, et qui pesait lourdement sur les finances de l'empire. Ce fut une imprudence et

la cause de mille désastres. Antalas, il est vrai, rongea tout d'abord sa colère en silence ; mais, dès ce moment, les tribus de la Byzacène commencèrent à remuer, et bientôt Guarizila, frère d'Antalas, fut convaincu d'avoir préparé ces mouvements. Antalas, qu'il avait compromis, le désavoua et le laissa mettre à mort, sans rompre avec l'empire. Mais Salomon n'en aurait pas moins dû, par prudence, compléter son œuvre en le déposant. Il ne le crut cependant pas nécessaire ou ne l'osa pas. Il était pourtant trop présumable que ce chef ne respirait que vengeance, et qu'il ne garderait plus la paix, qu'autant qu'il lui manquerait l'occasion favorable de lever le drapeau de la révolte.

Cette occasion ne devait pas se faire attendre. Sergius, neveu de Salomon, commandait en sous-ordre la province de Tripolitaine. Les Louata (ΛΕΥΑΘΑΙ), Nomades de la région voisine du désert, étaient inscrits parmi les fédérés de l'Empire et touchaient une solde de l'État pour garder la frontière ; mais ces berbères, eux aussi, ne cherchaient que trahison et pillage. Un jour, ils se présentèrent en armes devant Leptis, capitale de la province, pour traiter, disaient-ils, de la paix sur de nouvelles bases. Sergius, fort inquiet, laissa pénétrer 80 d'entre eux dans la ville, et leur offrit un banquet. A la fin de ce repas, ils lui présentèrent leurs réclamations avec tant d'insolence, qu'il voulut quitter la salle. L'un d'eux s'y opposa et le saisit par son vêtement. Indigné, un des gardes de Sergius abattit le berbère d'un coup d'épée, et donna ainsi involontairement le signal d'un massacre général. Les Louata, furieux, prirent aussitôt les armes, ravagèrent affreusement les campagnes, détruisirent les troupes de Sergius, le refoulèrent dans sa capitale, et se répandirent comme une bande de loups sur le Byzacium, qu'ils mirent à leur tour à feu et à sang. A leur approche, Antalas leva le masque et se mit à leur tête pour piller la province.

Salomon se porta sur l'ennemi, en appelant à lui Coutzinas, chef des Mastrakes et commandant des indigènes fédérés de l'ouest, ainsi que le duc de la Tripolitaine, Pelagius. Le rendez-vous était à Theveste, boulevard militaire de l'Empire vers le sud-ouest. Pelagius accourut à ses ordres ; mais, serré de près par les Mecales (Maghila), tribu de la Tripolitaine, il se laissa

prendre dans une embuscade et périt avec tous les siens. Coutzinas, de son côté, fut aussi battu en route, et n'arriva auprès de Salomon qu'avec de faibles débris de sa troupe. Obligé de livrer bataille avec des forces irrégulières, Salomon fut encore abandonné pendant le combat par un de ses lieutenants. Cette trahison amena sa défaite et sa mort.

Les chefs qui lui succédèrent ne firent guère que se disputer le pouvoir, en s'appuyant secrètement sur les indigènes mêmes qu'ils avaient mission de combattre. Après de graves incidents, un officier vandale, nommé Gontharieth, auquel une émeute militaire avait donné le commandement de Carthage et qui s'y était rendu à demi indépendant de l'Empire, fut tué en trahison par son lieutenant Artaban, qui rendit Carthage au gouvernement impérial. Ce fut alors que Jean Troglita fut envoyé en Afrique, comme maître des milices, avec une petite armée. C'était au moyen de ces faibles troupes qu'il lui fallait reconquérir l'Afrique sur une immense quantité de rebelles romains et indigènes, qui, en ce moment, profitant de ces rivalités, en étaient arrivés à bloquer Carthage.

Il lui fallait d'abord dégager la capitale. Jean organisa aussitôt une armée. A la tête de la petite troupe qu'il avait amenée d'Europe, jointe aux débris de l'ancienne armée et aux milices de la province, il se porta hors de la ville jusqu'au camp Antonien, champ de bataille situé non loin des faubourgs et témoin jadis de la défaite de Gordien II par Capellien. Là, Jean rencontra l'armée des indigènes, commandée par Antalas et aussi par Jerna, grand-prêtre et chef suprême des peuples Louata. Les berbères s'étaient rangés en bataille, et de plus, selon une tactique qui leur était familière, ils s'étaient, en cas d'insuccès, ménagé un réduit dans une enceinte carrée, formée par plusieurs rangs de chameaux et de bêtes de sommes. Ces précautions pourtant ne les sauvèrent pas d'une défaite complète. Jerna même, en essayant de sauver du pillage l'idole adorée par ses peuples, s'attarda dans la déroute, et fut tué, en fuyant, par un cavalier romain. Toute cette immense armée, qui inondait la Proconsulaire et la Byzacène se dispersa d'un seul coup, et s'écoula hors des frontières, comme la marée quitte une grève aux heures du reflux.

Mais la guerre était loin d'être terminée. Après le premier abattement, Carcasan, nouveau chef des Louata, rassembla des contingents de toutes les peuplades du désert, et se prépara à envahir la Byzacène, que ses coureurs même commençaient à piller. Lui-même, bientôt, alla s'établir sur les frontières du pays. Mais déjà le général romain avait réuni ses troupes dispersées dans les cantonnements de la province, et accourait sur les pillards. Carcasan se retira dans le désert, où Jean le suivit intrépidement. Mais le succès dépendait du renouvellement des vivres. Jean avait pris des dispositions pour qu'ils arrivassent par mer au port de Larisque, d'où il comptait les faire transporter par ses animaux de bât jusqu'au camp de Caton, position où il se tenait en attente. Malheureusement les tempêtes empêchèrent les arrivages d'aborder au port de Larisque, et bientôt une épizootie, qui fit périr ses bêtes de somme, le força à revenir sur la côte, à l'embouchure du petit fleuve Lyæus.

A ce moment, les Berbères y revenaient aussi, chassés du désert, comme les Romains, par la chaleur du soleil. Une bataille s'engage. La droite des Romains était formée par le goum des Ouargla. Attaqué vigoureusement par l'ennemi et d'ailleurs peu affectionné aux Romains, ce goum lâcha pied au premier choc et entraîne l'armée dans une déroute totale. Jean couvre en vain la retraite par des actes de vigueur et des retours offensifs. Son armée se débande, et pendant qu'avec sa gauche il se jette dans une petite redoute élevée aux bouches du Lyæus, sa droite, fuyant le long de la côte, va chercher un abri dans la petite ville de Viggi, située à quelques lieues au nord.

Mais les Berbères n'avaient pas assez de discipline et pensaient trop au pillage pour profiter tout-à-fait de leur victoire. Au lieu d'achever la ruine du général romain, en attaquant la redoute du Lyæus, ils préférèrent se jeter sur le pays ouvert et y exercèrent les plus épouvantables ravages. Jean en profita pour filer le long de la côte jusqu'à Viggi, où il rallia ceux de ses soldats qui s'y trouvaient, et regagner par les bords de la mer le pays des Emporia, d'où il rentra dans le canton purement romain du Bagrada.

Mais Jean n'était pas homme à se laisser troubler par un échec :

il se prépara aussitôt à reprendre la lutte. Il alla de sa personne à Laribus, à l'extrémité du territoire romain, et y rassembla des troupes régulières, ainsi qu'un nombreux matériel d'expédition. Quand il eut réuni le tout, il se porta à *Assuris*, ville située sur une chaîne de collines appelée aujourd'hui le Boughanem. Dans cette position, il avait devant lui une plaine de quelques lieues, puis une autre chaîne de montagnes parallèles à la première. C'était au pied nord de cette seconde chaîne de montagnes que se trouvait le gros de l'armée ennemie qui faisait face aux Romains, pendant que ses détachements pillaient, au loin, la province. Carcasan rappela ces forces éparses, dans le but de livrer bataille; mais apprenant tout à coup que Jean venait de recevoir plus de 100,000 hommes de renfort que lui avaient amenés les chefs alliés et fédérés de l'Empire, et qu'il se portait en avant contre lui, il se déroba, et, par une marche rapide et pénible à travers le désert, il regagna d'une seule traite les bords de la Syrte, aux environs de Viggi. Cette retraite précipitée, exécutée sous les feux terribles du sirocco, fut surtout fatale aux malheureux provinciaux que les barbares traînaient enchaînés après eux, et qu'ils tuaient sans pitié, quand ils ne pouvaient pas suivre leurs colonnes. Ils arrivèrent ainsi à Viggi, qu'ils tentèrent de prendre en la bloquant; mais Jean s'était jeté à leur poursuite, et, à son approche, ils se hâtèrent de décamper et de se jeter dans le massif qui borde au sud la Tripolitaine.

Le général romain, que sa première défaite avait rendu prudent, avait l'intention de les y laisser consumer par la faim et les privations, ce que leur multitude ne pouvait manquer d'amener, et de détruire ainsi, sans coup férir, cette redoutable coalition. Mais ces temporisations ne plaisaient pas à ses soldats réguliers; ceux-ci voulaient à toutes forces rentrer dans leurs garnisons le plus tôt possible, et demandaient chaque jour bataille. Jean résistait: ils se soulevèrent, pour forcer leur général à les mener à l'ennemi. Il réprima leur révolte; mais n'espérant pas pouvoir leur résister sans danger, il céda à leur volonté et alla se poster au pied des montagnes occupées par l'ennemi. Celui-ci y mourait de disette et de faim. Carcasan, pour en finir, dut accepter la bataille; mais cette fois l'armée indigène fut

battue et détruite. Son enceinte de chameaux fut forcée, et Carcasan lui-même resta sur le champ de bataille. Ce succès mit fin à la guerre: les Nomades rentrèrent définitivement dans leurs déserts, et Jean fit une entrée solennelle dans Carthage, à la tête de son armée triomphante, et en faisant porter devant lui, au bout d'une pique, la tête de Carcasan.

Ainsi donc la *Johannide* décrit trois périodes de guerre: la première se terminant par la victoire de Jean au camp de Gordien, la deuxième par sa défaite aux bords du Lyæus, la troisième par sa victoire définitive aux pieds des monts Tripolitains.

L. TAUXIER.

LES TROIS ATTAQUES DES ESPAGNOLS CONTRE ALGER, AU XVIII[e] SIÈCLE

La *Revue*, voulant faciliter les recherches et les travaux de nos futurs historiens de l'Algérie, a déjà publié divers documents sur les tentatives faites par les Espagnols contre Alger, au XVIII[e] siècle, dans le but de mettre un terme à la piraterie.

On sait qu'à trois reprises, en 1775, 1783 et 1784, les flottes espagnoles parurent devant Alger. Pour la première de ces expéditions, commandée par le comte O'Reilly, notre Société a déjà publié des renseignements assez complets, puisés à diverses sources, que l'on trouvera dans la collection de la *Revue*, aux volumes ci-après :

	Pages.	Années.
Notice traduite du turc par Devoulx	436	1858
Note de Dalrymple.	31	1861
Note de Berbrugger	172, 225 et 408	1864
Note de Bresnier, traduction de l'arabe	334	1864
Note de Berbrugger	39 et 94	1865
Note de Féraud, traduction de l'arabe	180 et 303	1865
Lettre officielle O'Rreilly	459	1867

Berbrugger, dans ses notices, a en outre fourni la traduction

de plusieurs documents officiels espagnols, que lui avait gracieusement adressés M. le général de Sandoval, auquel notre Société doit beaucoup d'autres communications importantes, sur l'époque espagnole en Afrique.

Rien n'a encore été publié sur les deux attaques qui suivirent celle d'O'Reilly, et c'est une lacune que nous allons commencer à combler, en donnant, dès à présent, la traduction d'un manuscrit en langue italienne, provenant de l'ancien consulat, dans lequel se trouve le récit de l'attaque faite, en août 1783, par Don Antonio Barcelo.

Comme on va le voir, l'auteur inconnu de ce journal annonçait que la marge laissée à son manuscrit était réservée à des notes complémentaires ou rectificatives ; mais il ne mit pas son projet à exécution. Dès lors j'ai dû ajouter à ma traduction certains détails explicatifs (partie guillemetée), que j'ai puisés dans les archives de la congrégation de la Mission, ouvrage rempli de faits peu connus et cependant d'un grand intérêt pour l'histoire de la domination turque.

Les pères missionnaires avaient, on le sait, une maison et des chapelles à Alger. La gestion du consulat de France leur appartint même assez longtemps. Qu'il me suffise de citer le nom du père Le Vacher, notre consul et noble martyr que les Algériens firent périr horriblement à la bouche d'un canon, en représaille des bombes que Duquesne faisait pleuvoir sur la ville.

Sous l'impulsion de St-Vincent-de-Paul, qui avait, pendant deux ans, partagé les infortunes des esclaves chrétiens pris par les pirates barbaresques, la congrégation des missionnaires avait déjà des représentants fixés à Alger vers 1650. Nous n'avons pas à rappeler ici combien les secours, les consolations, les soins de tous les instants de ces hommes charitables, affrontant la mort, contribuèrent à améliorer le sort des milliers d'esclaves chrétiens, entassés dans des bagnes infects. Nous nous bornerons à rappeler, à propos de notre travail, que les missionnaires tenaient un journal exact de tous les évènements qui se passaient sous leurs yeux, et c'est dans leurs *Mémoires* que nous avons trouvé les renseignements qu'on va lire plus loin sur la dernière tentative faite par les espagnols contre Alger, en 1784.

ATTAQUE D'ALGER

par la flotte espagnole

COMMANDÉE PAR DON ANTONIO BARCELO

En août 1783.

Récit de tout ce qui a pu être observé de la maison de campagne de sa Seigneurie le consul de Hollande, laquelle est située au nord-est d'Alger, à trois quarts d'heure de chemin de la ville, en marchant à pied au pas régulier (1). De ce point, on a pu observer tous les mouvements de la flotte espagnole, mais non pas ce qui s'est passé à terre, à cause d'une colline élevée qui ne permet de voir autre chose de la ville que la batterie de la pointe du château du phare.

Pour tout ce qui concerne les Espagnols, il n'y a aucun doute à élever sur l'exactitude des notes inscrites, parce que beaucoup d'autres personnes que nous ont également été à même de faire des observations. Il n'en est pas de même pour ce qui est relatif aux Algériens, et, dans le doute, nous avons réservé la marge de notre écrit pour y joindre des notes rectificatives.

Nous laisserons de côté beaucoup de nouvelles qui ont circulé avant le bombardement d'Alger par la flotte de S. M. le roi d'Espagne.

» Ce fut au mois de mai 1783 que l'on connut à Alger, par le roi du Maroc, la nouvelle positive que l'armement de l'Espagne, poussé avec la plus grande activité, était destiné contre la régence. Immédiatement le Dey donna des ordres à la marine pour

(1) Le consulat de Hollande était situé sur les collines qui dominent Alger, entre la Bouzaréa et El-Biar. C'est, dit-on, la campagne qui a appartenu depuis à M. Gibault.

la construction de deux chaloupes canonnières, afin de les opposer à celles de la flotte espagnole ; et pendant que les habitants, alarmés dans l'appréhension d'un bombardement, transportaient avec empressement leurs effets les plus précieux dans les maisons de campagne des environs, il ordonna à tous ceux qui jouissaient de la paye, dans toute l'étendue du royaume, de se rendre dans la ville, savoir :

25,000 de la province de Constantine ;
20,000 de Mascara ;
5,000 de Titeri. »

24 juillet. — Vers une heure après-midi, il est arrivé un exprès, envoyé de Cherchel, pour annoncer que la flotte espagnole avait été aperçue la veille. Tout aussitôt, d'Alger, on a envoyé des gens au sommet de la montagne dite *Buzzaria*, à l'ouest d'Alger, pour rester en vigie.

Aujourd'hui, peu de vent Ouest.

» Le Dey fit mettre des gardes aux portes de la ville, avec ordre de n'en laisser sortir aucun soldat armé, afin d'éviter le désordre qu'ils pourraient commettre dans la campagne.

» A 9 heures du soir, un gros bâtiment s'approcha d'assez près du château du fanal et revira de bord. »

25 juillet. — Les personnes envoyées à la Buzzaria sont descendues vers midi, donnant des nouvelles de la flotte ennemie. Le Dey a prescrit de mettre les esclaves chrétiens à la chaîne, afin de les diriger sur Médéa, ville située à deux jours de distance d'Alger.

Aujourd'hui, vent frais d'Est.

26 juillet. — Les esclaves chrétiens sont partis pour Médéa. — Vent frais d'Est.

» Les esclaves envoyés à Médéa sont au nombre de 1,548, que deux prêtres de la Mission et un de l'hôpital d'Espagne accompagnent dans ce pénible voyage. 304 esclaves restèrent à Alger pour le service de la marine ; les autres demeurèrent dans des maisons particulières. Deux frégates parurent à la vue du port ; l'escadre espagnole se trouvait à la hauteur de la tour Cachique. »

27 juillet. — Le ciel est clair ; peu de vent, variable.

28 juillet. — Même temps que hier : peu de vent, variable, de l'Ouest.

29 juillet. — Vent frais de l'Ouest. Vers 8 heures du matin, les vigies ont signalé l'escadre espagnole.

Vers 9 heures, un schebek d'avant-garde s'est montré, suivi bientôt d'un vaisseau, d'une frégate et d'un cutter, qui depuis plus de neuf jours paraissaient en croisière.

A 10 heures, la flotte elle-même apparaissait. Elle consistait en :

3 vaisseaux ;
5 frégates, dont 2 portent la bannière de Malte ;
9 schebeks grands ou petits ;
plus d'une trentaine de barques ;
6 brigantins ;
304 bateaux Martigau (du Martigues ?).

Vers midi, on jetait les ancres.

Les forts de terre ont arboré leurs étendards, en tirant en même temps des coups de canons et des bombes. Sur la flotte on a fait des signaux que nous ne comprenons pas.

Entre 6 et 7 heures du soir, le vaisseau, la frégate, le schebek et le cutter d'avant-garde, qui étaient restés en croisière au large, ont rallié la flotte.

» Le journal de la Mission mentionne l'arrivée de l'escadre à la date du 28, et ajoute : Les Algériens firent sortir deux galiotes à bombes et quelques bâtiments à rames. »

30 Juillet. — Divers bâtiments de la flotte ont mis à la voile pour changer de place. Toutes les barques se sont retirées vers le centre. Pendant ce temps, le vaisseau-amiral a fait divers signaux.

A 6 heures du soir, il est sorti du port quelques barques et six galiotes, voguant, à force de rames, droit sur la flotte, comme bravade.

Une frégate et un schebec, à l'extrémité de la ligne proche de terre, ont fait feu contre cette flottille algérienne ; mais c'était

hors de portée, et les Algériens ont rebroussé chemin, tirant en l'air des coups de fusil et leurs petits canons.

Les Algériens ont alors fait remorquer par leurs barques une bombarde armée de deux canons de 24 et d'un mortier à bombe. Arrivée en dehors de la marine, cette bombarde a tiré cinq coups de canon et lancé une bombe ; puis elle s'est retirée vers la terre.

Les Algériens ont encore tiré quelques coups en l'air.

Vers 7 ou 8 heures du soir, le vaisseau-amiral espagnol a tiré deux coups de canon, comme signal pour faire bonne garde sur la flotte.

A ce signal, les batteries de terre ont répondu de leur côté par huit ou dix coups de canon, croyant sans doute que les Espagnols allaient attaquer immédiatement. Mais ceux-ci sont restés tranquilles.

Le vent est d'ouest ; ciel nuageux.

31 Juillet. — Vent nord-nord-ouest, bourrasque assez pleine.

Vers le matin, un bâtiment a été aperçu au large, du côté ouest. A 9 heures, nous avons reconnu que c'était un schebec tirant des bordées et faisant des signaux à la pointe de Mezrena.

A 3 heures du soir, le vent a soufflé du N.-O. On a vu arriver alors deux cutters et sept barques, qui, vers 5 ou 6 heures, ont rallié la flotte et pris mouillage.

1er Août. -- Durant cette nuit, le vent N.-N.-E. a soufflé ; temps couvert et pluie ; la mer était agitée. Dans la matinée, la mer est redevenue calme ; peu de vent ; variable, mais ciel couvert. Le vaisseau-amiral a fait divers signaux vers 1 heure. A 2 heures, les barques se sont embossées en ligne ; à 3 heures, elles ont commencé à faire feu pour lancer leurs projectiles sur la marine ; vent de N.-E. faible.

Les batteries de terre ont riposté par un feu très-vif.

Les deux bombardes algériennes ont lancé leurs projectiles, puis se sont encore retirées en arrière à l'abri des balles tirées sur elles.

Vers 4 heures 1/2, le feu des Espagnols a diminué, tandis que celui de terre continuait.

Vers 5 heures, les deux bombardes, avec les galiotes et les barques algériennes, sont sorties de nouveau, à peu de distance de la Marine, recommençant leur feu.

A 5 heures 1/2, le feu des Espagnols a cessé, et les Algériens sont rentrés dans le port. De temps en temps, on entendait encore quelques coups de canon isolés.

Le vent est toujours du N.-E.

A 6 heures, toutes les barques espagnoles se sont réunies autour du vaisseau-amiral. Le feu de terre a complètement cessé.

« Dans cette attaque, l'on comptait 8 ou 10 hommes tués à la Marine et beaucoup plus de blessés; au nombre de ces derniers était l'écrivain des chevaux, qui reçut un coup à l'épaule. »

2 Août. — Dans la matinée, les batteries de terre ont tiré 8 ou 10 coups de canon, sans que la flotte ait riposté.

Toute la nuit, le vent d'Est a soufflé; le ciel était sombre dans la matinée, avec peu de vent du Sud et la mer calme.

A 11 heures du matin, le vaisseau-amiral a fait un signal, et les barques se sont aussitôt mises en mouvement. Les bombardes algériennes sont de leur côté sorties du port.

Peu de vent, variable, du Nord.

A midi les barques étaient placées en ligne avançant au vent.

A midi et demi, deux demi-galères algériennes sont sorties du port, suivies de huit galiotes, ainsi que des deux bâtiments de la garde du port, d'une petite galiote de Mostaganem et de nombreux bateaux voguant à la rencontre des barques espagnoles. Mais celles-ci, les voyant arriver, ont fait feu sur les Algériens, lesquels ont immédiatement rebroussé chemin.

Les barques espagnoles sont restées en ligne. De la terre le feu n'a pas cessé contre les Espagnols. Le temps était calme et un peu pluvieux. Deux cutters et un schebek s'étaient mis à la voile, pour protéger la ligne des embarcations.

A 3 heures de l'après-midi, le feu a repris avec vigueur, de la mer comme de terre.

Dans cette attaque, que nous ne pouvions voir du lieu où nous nous trouvions, les Espagnols n'ont lancé autre chose que des bombes.

A 4 heures 1/2, le feu de la mer a cessé, celui de terre a continué jusqu'à 4 heures 3/4. Pendant toute la durée de l'action, il a plu et il a soufflé un peu de vent, variable Est. A 6 heures, vent d'Est plein.

« Le Dey consent à ce que les femmes et les enfants sortent de la ville.

» La ville et surtout la marine souffrirent beaucoup : le palais du Dey (*Janina*) reçut une bombe, un moment après que le prince avait quitté la place; il se retira au château de la Kasba, pour être plus à l'abri. On ignorait le nombre des tués ou blessés; on le croyait assez considérable. Du nombre des premiers se trouvait le chef des bombardiers. »

3 Août. — La nuit a été brumeuse, vent variable et pluie jusqu'à 4 heures du matin. Au matin, vent frais de l'Ouest qui a duré jusqu'à midi; alors le vent a tourné au Nord-Est, frais. La mer était calme. A 6 heures du soir, le vent s'est calmé. Le vaisseau-amiral a fait des signaux à l'escadre avec un pavillon blanc et rouge, et tous les bâtiments ont répondu en hissant un pavillon bleu azuré.

4 Août. — La nuit dernière a été paisible.

A 4 heures 1/4 du matin, les barques se sont remises en mouvement pour former la ligne. Elles étaient soutenues par quatre schebeks, trois cutters et un brigantin à la voile, les protégeant.

Tout aussitôt un coup de canon a été tiré de terre. Alors un brigantin, à la voile par un vent Nord-Est, a fait route vers le Nord.

A 4 heures 3/4, une bombarde et une demi-galère algérienne sont sorties et ont fait un feu très-vif. Un vaisseau et une frégatte espagnols, placés au centre de la ligne de mouillage, ont riposté. Mais les Algériens ne se sont pas avancés, comme ils l'avaient tenté d'abord. Des forts de terre, on a fait un feu très-nourri sur les Espagnols, sans que ceux-ci aient riposté.

A 6 heures, les barques espagnoles ont commencé leur feu en bon ordre et plus vivement que les jours précédents.

La demi-galère et la galiote algériennes se sont retirées brus-

quement; les deux bombardes seulement sont restées et ont continué leur tir avec énergie.

On entend à terre un feu très-vif.

Le vent souffle du Sud-Est.

A 7 heures, le feu des Espagnols diminue; à 7 heures 1/2 il, cesse et les barques reviennent à la voile vers la flotte. Le vent souffle alors du Nord.

A 7 heures 3/4, les galiotes algériennes se sont de nouveau avancées pour remorquer les deux bombardes.

Durant cette action, le fort des Anglais et la batterie qui est à l'ouest de ce fort ont tiré quelques coups de canon, mais d'une distance trop considérable (1).

A 8 heures, les deux bombardes ont cessé leur feu et sont rentrées dans le port.

La demi-galère avait remarqué une barque, armée d'un canon, qui a tiré quelques coups sur la flotte. On lui a répondu par des coups de fusil. La terre continue à tirer.

A 9 heures, les barques ont repris leur ordre de bataille ; à 9 heures 1/2, toutes celles qui étaient à la voile ont mouillé.

A 10 heures, plusieurs bateaux algériens ont vogué vers la flotte, mais à mi-chemin elles n'ont eu que le temps de rétrograder. Le temps était un peu sombre, le vent d'Est frais, et la mer calme.

A midi le vent a diminué quelque peu.

A 4 heures, l'amiral a fait le signal blanc et rouge, et les vaisseaux ont répondu par le pavillon bleu. Mais l'amiral a ramené son signal à 5 heures 1/2, parce qu'il y avait encore du vent d'Est.

« Les Espagnols s'étaient plus avancés que les autres jours ; aussi le dommage a-t-il été plus grand dans la ville. Le palais du Dey (Janina) reçut trois bombes ; un des chaouchs en fut tué. »

5 Août. — La nuit dernière a été très-brumeuse; le vent soufflait de l'Est.

(1) Le fort des Anglais est situé à la pointe de notre village de Saint-Eugène.

Dans la matinée, aucun mouvement sur la flotte, pas plus qu'à terre. Beaucoup de brouillard, et peu de vent d'Est.

A 9 heures du matin, le vaisseau-amiral a fait des signaux à l'escadre qui a répondu. Quelques décharges de mousqueterie ont été entendues. Temps toujours sombre et calme.

A 9 heures 1/4, on a vu plusieurs barques hisser la voile et se mettre en mouvement. Vers 10 heures, le vent s'est levé, l'amiral a fait des signaux, mais chaque bâtiment est resté à son poste. Le vent d'Est de plus en plus frais. On ne cesse d'entendre des décharges de mousqueterie.

A une heure après-midi, le vent d'Est a baissé.

A 2 heures 1/2, on a entendu deux coups de canon des batteries de terre, bien que l'escadre n'eût fait aucun mouvement.

A 4 heures, le vent d'Est-Sud-Est souffle médiocrement. L'amiral fait des signaux rouges et blancs.

« Les Algériens augmentèrent de trois mortiers leur batterie de l'écueil, et en formèrent une nouvelle, de trois canons de 24, à la porte de Bab-el-Oued. »

6 Août. — La majeure partie de la nuit a été brumeuse ; peu de vent d'Est.

Vers 3 heures du matin, le vent a soufflé de l'Ouest ; toujours brumeux.

A 5 heures, on a commencé à se remuer sur la flotte.

A 5 heures 1/2, quatre schebeks, trois cutters et un brigantin ont mis à la voile.

De terre, on a tiré un coup de canon, et les bombardes, galiotes et demi-galère sont sorties du port.

Vers 6 heures, une frégate de la flotte, mouillée dans la ligne voisine, de terre a fait feu sur les Algériens, mais à trop longue distance.

Les barques se sont remises en ligne et ont avancé. Les Algériens ont commencé leur feu de terre et de mer, auquel a répondu un cutter.

A 6 heures 1/2, les canonnières espagnoles ont commencé à tirer sur les bâtiments algériens. A 7 heures, les bombardes ont tiré jusqu'à 8 heures 1/4.

A terre, le feu a duré plus longtemps ; le vent soufflait d'Ouest, il est devenu fort.

Pendant le combat, les galiotes et la demi-galère algériennes sont allées s'abriter sous la protection du fort des Anglais. Les canons de ces bâtiments sont d'un tout petit calibre, et leurs boulets n'arrivent pas à portée des Espagnols.

Vers 9 heures, un cutter, qui se retirait, a fait une décharge sur les barques algériennes. De la terre, on a fait un feu très-vif sur le cutter. Toutes les barques espagnoles se sont retirées. Le vent d'Ouest est de plus en plus fort; à 11 heures, il faiblit.

L'amiral a fait son signal blanc et rouge, auquel ont répondu les autres bâtiments par le pavillon bleu.

A midi, le vent a tourné au Nord-Est; le ciel est clair.

A 3 h. 1/2, l'amiral a signalé ; à 4 h., les barques se sont mises à marcher à la voile. Les Algériens sont allés au devant en tirant.

A 5 heures 1/2, la batterie du phare a ouvert son feu sur la canonnière et la bombarde espagnoles. Celles-ci ont cessé de tirer à 6 heures 3/4. Leur feu a duré un peu plus longtemps que celui des Algériens qui ont visé constamment les bâtiments à voile. La batterie de terre, placée au bas de l'endroit où nous sommes en observation, a tiré aussi, mais très-maladroitement ; à 9 heures, les Espagnols avaient rallié la flotte.

« Le schebek du raïs Cadouci prit feu par l'éclat d'une bombe incendiaire ; on y porta du secours à temps et il fut sauvé. Il y eut environ trente hommes tués ou blessés.

Cette attaque fut d'autant plus meurtrière pour les Algériens qu'ils ne s'y attendaient point, et que les Espagnols, à la faveur du brouillard, se rapprochèrent beaucoup plus qu'à l'ordinaire. Les bombes tombèrent dans tous les quartiers de la ville, à la Kasba et même au-delà.

La maison de France en reçut deux et un boulet de trente. Une galiote algérienne fut coulée bas, le raïs y périt. On ne put connaître le nombre des morts et des blessés ; mais, à en juger par l'action, il dut être considérable.

7 août. — La nuit a été calme. Vent d'Ouest faible ; le matin, ciel brumeux.

A 5 heures 1/2, quelques bâtiments ont hissé leurs voiles, et les barques en ordre habituel se sont avancées vers la terre.

Les bâtiments et barques algériennes, moins la galiote qui a été coulée à fond, se sont portés au-devant.

A 6 heures 3/4, les barques algériennes ont commencé le feu sur un cutter. A 7 heures, la canonnière espagnole a tiré sur ces barques, en même temps que la bombarde, qui l'accompagnait, tirait de son côté. Ces deux bâtiments se sont retirés et ont rallié la flotte vers 8 heures 1/4.

Les autres bâtiments, ayant mis à la voile, sont allés tirer sur les barques algériennes qui se sont réfugiées sous le canon du Fort des Anglais, comme elles avaient fait précédemment. Vent d'Ouest-Nord-Est faible.

Après-midi, le vaisseau amiral a fait des signaux. Le vent était du Nord, le temps clair, et la mer calme. A 1 heure, un vaisseau espagnol a tiré un coup de canon et arboré un signal.

A 3 heures 3/4, l'amiral a signalé, et les barques se sont mises en mouvement, soutenues, comme d'habitude, par des bâtiments à la voile.

Petit vent de Nord-Est.

De terre, on a tiré quelques coups de canon sans que nous sachions le motif.

Les galiotes, les bombardes et les barques algériennes sont sorties du port et ont tiré sur les Espagnols, mais à une distance trop considérable.

Une frégate et un schebek espagnols ont riposté.

Tout-à-coup une grande détonation s'est fait entendre ; la canonnière espagnole, qui occupait l'extrémité de la ligne, a dû sauter, car, lorsque la fumée s'est dissipée, nous n'avons plus vu aucune trace.

A 6 heures 1/2, le feu des Espagnols a cessé, et peu après celui de terre aussi. De part et d'autre les barques sont rentrées.

« Une bombe des Espagnols fit éclater trois bombes des Algériens à la batterie de l'écueil, dont les éclats emportèrent neuf bombardiers et en blessèrent plusieurs autres. La barque de l'Oukil Hardji, de 18 canons, fut coulée bas. »

8 août. — La majeure partie de la nuit, le vent d'Ouest a soufflé avec accompagnement de brouillards très-épais. Nouvel échange de coups de feu dans la matinée. De nombreuses bombes ont été lancées par les Espagnols sur l'établissement de la marine, mais nous avons vu beaucoup de ces projectiles tomber à la mer.

9 août. — Nuit sombre et peu de vent.

A 11 heures du matin, le vent du Sud-Est s'est levé et la flotte a recommencé à appareiller. A 2 heures, tout les bâtiments à la voile s'éloignaient, faisant route vers le Nord.

Il n'est resté en vue et en croisière qu'un vaisseau, une frégate et un schebek.

« En partant, le vaisseau-amiral espagnol passa très-près des batteries, dont il fut salué par trois coups de canon à poudre »

Il serait fort difficile d'indiquer en ce moment l'importance des pertes éprouvées par les Algériens. Nous savons qu'ils ont perdu plus de 300 hommes, sans compter ceux qui ont été écrasés sous les décombres de maisons effondrées. Il y a environ 300 maisons qui ont souffert des projectiles.

Une vingtaine de canons crevés; beaucoup d'affûts brisés; une galiote coulée; une galiote incendiée, qu'il a fallu couler bas dans le port; beaucoup d'autres bâtiments ont plus ou moins souffert.

L'escadre espognole se composait de :

4 vaisseaux ;
4 frégates ;
2 frégates maltaises ;
11 schebeks, grands et moyens ;
6 brigantines ;
3 cutters ;
1 gabarre ;
1 petit schebek ;
3 barques marteganes (de Martigues ?) ;
1 felouque ;
40 barques, dont 25 armées de canons et 15 mortiers à bombe.

La flotille algérienne était de :

2 bombardes à 2 canons et un mortier ;
2 demi-galères ;
5 galiotes ;
1 felouque ;
1 petite galiote, de Mostaganem ;
2 bâteaux-gardes du port.
3 bâteaux portant un canon de 24.
8 ou 9 barques avec canons.

ATTAQUE DE 1784

(*Journal des Prêtres de la Mission*)

Les Algériens, dont la ville avait été attaquée, au mois d'août de l'année précédente, par la flotte espagnole, qui, dans neuf combats y avait jeté 1,000 à 1,200 bombes, s'attendaient à un second bombardement. Ils avaient, par le secours des esclaves, poussé les travaux avec une grande activité ; les ruines d'une ancienne ville, placée au cap Matifou, leur avaient fourni des pierres, avec lesquelles ils avaient établi des voûtes fort solides, pour mettre une batterie à couvert de la bombe. Ils avaient fait couper des arbres dans la campagne et avaient fabriqué 40 chaloupes canonnières et 10 bombardières ; ce nombre était augmenté par des bateaux assez forts pour supporter des canons ou des mortiers ; ils avaient élevé des batteries dans les lieux qui, l'année précédente, leur avaient paru faibles. Tous ces préparatifs achevés, ils se croyaient en état de faire une bonne résistance, et ils étaient même impatients de voir paraître l'ennemi.

Les Danois et les Hollandais les avaient abondamment pourvus de toute espèce de munitions. Ils en avaient même reçu du Grand Seigneur par un vaisseau vénitien, qui, à la faveur d'une brume épaisse, passa à peu de distance des croiseurs espagnols, sans être aperçu.

Pendant que les esclaves travaillaient au cap Matifou, les Missionnaires ne les perdaient pas de vue : ils leur faisaient de fréquentes visites et leur distribuaient, indépendamment des aumônes ordinaires, des vêtements et du tabac. Le Dey refusa d'abord ces visites ; mais, sur les représentations que les Missionnaires ne visaient qu'à faire du bien à ces esclaves, il les laissa libres d'exercer cette œuvre de miséricorde.

Le 5 juillet, au soir, des corsaires annoncèrent avoir vu la flotte à 40 lieues d'Alger.

Le 6, on mit les esclaves à la chaîne ; une partie devait être envoyée à la montagne, l'autre rester à la marine. La flotte fut signalée à 15 lieues.

Le 7, divers avis confirmèrent l'approche de la flotte. La garde (vigie de la Bouzaréa) annonça 40 voiles.

Le 8, on compta, d'une éminence, 37 bâtiments, dont 4 galères marchaient en avant, et environ 70 chaloupes.

Le Khaznadji, l'Agha et l'Ecrivain des chevaux, ou autrement les trois premiers ministres, envoyèrent chacun cinq cents sequins à la marine ; le Dey y envoya en monnaie d'argent la charge de deux hommes. On plaça onze à douze cents hommes sur les chaloupes : chaque homme eut un sequin, les raïs un sequin et demi.

Le 9, à la pointe du jour, on aperçut, de la ville, toute la flotte qui se trouvait à cinq ou six lieues. A trois heures aprés-midi, le général espagnol mouilla. A trois heures un quart, la place tira un coup de canon à boulet, et l'on arbora le pavillon algérien sur tous les forts et les batteries.

A minuit, la flotte tira cinq ou six coups de canon. A l'aurore, on reconnut que quelques bâtiments s'étaient réunis à la flotte pendant la nuit. Les chaloupes algériennes, fort impatientes de combattre, sortirent du port à la pointe du jour et se tinrent rangées en ligne ; on en comptait 63.

Le 11, le vent força les chaloupes algériennes, qui, depuis le 10 au matin, étaient restées en ligne, de rentrer dans le port.

Le 12, au point du jour, on vit les chaloupes espagnoles, au nombre de 70, sans tentes et sans antennes hautes, ce qui parut annoncer des préparatifs d'attaque. Les chaloupes algériennes

sortirent au nombre de 63 : 13 avaient des mortiers et 43 des canons de gros calibre.

Un vent d'Est, à peine sensible, laissa la mer très-calme. Les chaloupes espagnoles et algériennes s'avancèrent à rames et forcèrent leurs lignes respectives. Les Espagnols étaient soutenus par les galères et quelques bâtiments de ligne. La ligne algérienne se trouvait en face. Ces deux flottilles firent quelque temps la même route sur deux lignes parallèles, se tenant à la portée du canon. Les Algériens ne voulaient pas être les premiers à faire feu. Cependant, à huit heures et demie, il partit un coup de canon de la place, qui servit de signal au commandant algérien ; il fit feu aussitôt. Ce feu se prolongea régulièrement sur toute la ligne ; les Espagnols y répondirent, et l'action s'engagea à demi-portée de canon. La fumée eut bientôt enveloppé les combattants et l'on ne vit plus que les boulets des Espagnols, qui dépassèrent de beaucoup les chaloupes algériennes et quelques bombes qui crevèrent en l'air. Trois chaloupes furent forcées de se retirer, faisant eau. A 11 heures, un vent des plus frais dissipa la fumée, et l'on vit la ligne algérienne encore en bon ordre. Les chaloupes espagnoles s'étaient retirées dans le centre de la flotte, leur retraite fut protégée par le feu des galères. Les Algériens restèrent jusqu'à midi sur le champ de bataille. Les uns et les autres se montrèrent également bien dans ce combat. A cette occasion, le Dey fit une gratification aux combattants. Tous les canons des Algériens étaient en fer ; celui d'une chaloupe, ayant éclaté, la fit sauter avec sa voisine. On compta en tout 40 morts et 20 blessés.

Une galère maltaise parut endommagée. Le Dey a formé la résolution d'avoir toujours, à l'avenir, 100 chaloupes cannonnières et bombardières.

Le 13, quatre frégates se réunirent à l'armée.

Le 14, les chaloupes algériennes sortirent, mais elles furent bientôt obligées de rentrer à cause du vent.

Le 15, à 3 heures du matin, le général tira deux coups de canon, et les chaloupes se disposèrent au combat. A 6 heures, les chaloupes algériennes commencèrent leur feu ; leur ligne n'était pas bien formée. Les chaloupes espagnoles formaient un

demi-cercle, soutenues aux extrémités par des bâtiments légers. Le feu commença à 6 heures trois quarts; il fut violent, et se soutint avec une grande force jusque vers 9 heures et quart. Les chaloupes espagnoles se retirèrent ensuite, et les galères firent encore un très-grand feu environ une heure. Les chaloupes algériennes ne se retirèrent qu'à 10 heures. Le mortier d'une chaloupe bombardière creva et la fit couler bas. On compta 12 morts et 14 blessés.

Le 16, les préparatifs ordinaires étant faits, le feu acquit une grande vivacité à 5 heures et quart jusqu'à 7 heures et quart. Deux chaloupes algériennes furent fracassées par leurs canons qui éclatèrent. Une troisième coula bas par le même accident. Une quatrième revint pendant le combat, faisant beaucoup d'eau. La division espagnole, qui voulait battre la place, se retira à l'approche de quelques chaloupes algériennes. On compta 10 morts et 15 blessés. Les mariniers exigèrent des canons en bronze.

A 4 heures après-midi, 72 chaloupes espagnoles s'avancèrent en ligne, soutenues par cinq schebeks, un brick et deux galères; leur ligne s'étendait depuis la flotte jusque devant la ville. Les chaloupes algériennes, éparses, firent une espèce de ligne opposée; elles commencèrent le feu à 4 heures trois quarts. Les chaloupes espagnoles y répondirent par un feu régulier, dont l'aspect présenta le plus beau coup d'œil; elles continuèrent leur route et vinrent se presser devant la place. Les batteries ouvrirent alors sur elles un feu très-vif, qui fut bien soutenu. Le feu cessa à 7 heures. Il y eut très-peu de dégâts occasionnés par les bombes.

Le 17, vers 8 heures du matin, les chaloupes espagnoles s'avancèrent sur une même ligne, formant trois divisions. L'une semblait destinée à couvrir la flotte; la deuxième à combattre les chaloupes algériennes, et la troisième à lancer des bombes sur la ville.

Le feu commença à 8 heures et demie, et il finit à 10 heures et demie. La mitraille des Espagnols dépassait de beaucoup les Algériens; ceux-ci n'eurent que 2 tués et 5 blessés.

Au lever de la lune, les musulmans entrèrent dans leur jeûne de Ramadan.

Le 18, à 7 heures, les Espagnols s'avancèrent en ligne vers la place; les chaloupes algériennes et les batteries commencèrent à les canonner. A 8 heures, les chaloupes espagnoles commencèrent le feu. La fumée des batteries les dérobait à la vue des Algériens, elles s'approchèrent fort près de la place, et firent un feu très-vif. Leur mitraille tomba sur le môle. On détacha alors quelques chaloupes algériennes contre les Espagnols, et celles-ci se retirèrent bientôt. Le feu des Espagnols cessa à 9 heures et demie. Leurs bombardes n'occasionnèrent aucun dégat. Six canons de fonte crevèrent. On compta 5 tués et 8 blessés.

Le 19, à 6 heures trois quarts, les chaloupes espagnoles se mirent en marche, escortées de quelques bâtiments légers et de deux galères. Les chaloupes algériennes commencèrent à tirer à 8 heures; les Espagnols y répondirent jusqu'à 9 heures et se retirèrent. Cinq à six chaloupes algériennes s'avancèrent et firent feu sur le corps d'armée. Le vaisseau du général et ceux qui étaient à portée tirèrent plusieurs bordées et ne firent aucun dommage; 2 hommes furent tués et 7 blessés.

Le 21, les chaloupes espagnoles se mirent en marche; les Algériens commencèrent le feu, qui ne fut vif que depuis 9 heures jusqu'à 10; ils eurent 7 tués et 15 blessés. Un canon de fer et deux de fonte éclatèrent Les équipages refusèrent de retourner à la marine, si on ne leur distribuait quelque argent. Le Dey les satisfit.

Le 22 et le 23, les Espagnols se disposèrent au départ et mirent bientôt à la voile.

La prompte retraite des Espagnols surprit tout le monde. On ne sut à quoi l'attribuer. Les Algériens n'eurent pas 30 hommes tués par le feu des Espagnols. Leur plus grande perte provint du peu d'habilité des canonniers, qui, rafraîchissant peu leurs canons et les remplissant d'une trop forte charge qu'ils ne diminuaient même pas à mesure que le canon s'échauffait, en fit éclater plusieurs qui fracassèrent diverses chaloupes et firent périr près de 100 hommes.

Les chaloupes algériennes n'avaient à leur bord qu'un ou deux Turcs. Une grande partie de leurs équipages étaient formés de gens non accoutumés au feu et dont la Régence ne faisait ab-

solument aucun cas. Ils n'avaient d'autre arme qu'un mauvais coutelas.

Avant cette dernière attaque d'Alger par les Espagnols, on fit partir pour la montagne environ 800 esclaves, par une chaleur de 33° Réaumur. Ils furent accompagnés par deux Missionnaires qui eurent la consolation, après le combat, de les ramener sans avoir perdu un seul homme. Le gouvernement leur en témoigna toute sa satisfaction.

Le missionnaire, M. Lalau, qui était resté à Alger, n'y courut aucun danger ; les bombes n'arrivèrent pas jusqu'à la ville.

Trois attaques successives contre Alger ayant complétement échoué, la Cour d'Espagne faisait craindre de reparaître, en juin 1785, une quatrième fois ; aussi, dans cette appréhension, les habitants transportèrent-ils leurs effets hors de la ville, et le gouvernement algérien se mit-il en mesure de repousser avec plus d'énergie cette nouvelle tentative. Dès le 1er juin, 55 chaloupes canonnières et 12 bombardières étaient déjà en état de prendre la mer, et on devait y joindre une trentaine de bâteaux avec des soldats. Alger n'avait rien à redouter de cette entreprise, toutes les batteries de la marine se trouvant en bon état et bien garnies de canons. L'Espagne le comprit et essaya d'arriver à la paix par un autre moyen. Elle envoya, pour négocier, le comte d'Espilly, qui aborda à Alger le 5 juin 1784. Le surlendemain, il fut reçu par le Dey et remit les dépêches dont il était porteur. Déjà cette affaire si importante pour l'Espagne était en très-bonne voie, grâce à la médiation du consul de France, et les conventions étaient même rédigées par écrit. Le Dey se contentait de 60,000 piastres pour lui-même, et les Grands étaient satisfaits de 160,000 piastres, qui leur étaient promises. L'arrivée de l'amiral Espagnol Massaredo changea toutes ces dispositions. Dans la visite qu'il fit au Dey, il offrit un million de piastres et des provisions de guerre pour 800,000 francs, disant que son maître était assez puissant pour payer généreusement la paix. Le Dey, se prévalant de cette déclaration, ne tint aucun compte des arrangements précédents et fit payer bien cher la paix si vivement désirée par

les Espagnols. En renonçant à faire des esclaves en mer, il se réserva de mettre dans les fers tous les déserteurs qui lui viendraient du côté d'Oran, parce qu'il en avait besoin et ne pouvait se passer d'esclaves. La place d'Oran, occupée alors par les Espagnols, resta, du côté de la terre, dans le même état d'hostilité dans lequel elle était avant la paix. Enfin, cette paix de l'Espagne avec Alger fut définitivement signée le 14 juin 1786 ; elle coûta à l'Espagne près de 20 millions. L'histoire n'enregistre qu'avec la douleur la plus profonde, l'inutilité d'efforts aussi persévérants que ceux de la Cour d'Espagne, pour soustraire l'Europe entière aux ignominieux tributs et aux caprices du brutal despote qui gouvernait Alger. Si elle n'a pas réussi dans ses projets, elle a eu du moins l'honneur de faire de persévérants efforts, de ne céder qu'à la nécessité, et elle n'a pas couru, comme certains Etats, au-devant des chaînes honteuses dont on les menaçait. Il faut le dire cependant, dès lors qu'elle se résigna à se voir associée aux nations qui subissaient le joug, elle ne recula devant aucun sacrifice pour le perpétuer. Le oukil hardji ou ministre de la marine d'Alger disait à cette occasion : « La maison de Bourbon d'Espagne apporte des millions, et la maison des Bourbons de France viendra les enlever. »

Nous savons comment ces paroles ont eu leur réalisation en 1830.

Nous espérons que M. le général de Sandoval pourra, pour ces deux dernières expéditions espagnoles, nous communiquer quelques documents complémentaires, comme il l'a fait pour celle du comte O Reilly.

L. Charles Féraud.

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE

DE

L'OCCUPATION ESPAGNOLE

EN AFRIQUE

(1506 - 1574)

(Suite. — Voir les nos 109, 110, 111, 112, 113, 114, 116 et 117)

Messer Benedito et moi nous avons mesuré le contour de la forteresse et l'enceinte de la ville, ainsi que la distance de cette dernière à la Kasba et celle qui existe de la forteresse à une hauteur que l'on voit sur le bord de la mer. Une petite tour, construite sur une hauteur, protégerait efficacement le débarquement des vivres et des munitions. En élevant un mur de la dite tourelle au château, qui permettrait d'aller et de venir en sûreté. . . . . La hauteur est disposée de manière qu'elle fait. . . . . où les navires sont à l'abri. . . . . de cette forteresse, si elle doit être détachée de la ville; afin qu'elle ait une sortie assurée vers la mer et qu'elle puisse être secourue en cas de besoin.

Une muraille, en partie ruinée, s'étend de la Kasba à la ville; elle paraît avoir été construite pour mettre à couvert et protéger, du côté de la mer, les gens qui montent à la forteresse ou qui en descendent.

Du côté de la terre, il y a un terrain inculte, terminé par une autre hauteur qui commande la ville. On pourrait construire sur cette hauteur une forte tour, et, de cette tour au château, un premier mur, puis un autre qui joindrait ladite hauteur à un *espolon* (ouvrage avancé), lequel touche à la ville. Cet *espolon*, comme le verra Votre Majesté, est indiqué sur le plan qu'a dressé Messer Benedito. Si l'on doit occuper la ville et la Kasba, il nous semble que cette tour serait bien placée sur la hauteur; en reconstruisant également la muraille qui tombe en ruines et la menant jusqu'aux deux autres dont il vient d'être parlé, on pourrait rémédier à l'inconvénient que présente actuellement le château qui n'a point de communication assurée avec la mer, disposition dont on ne saurait se passer. Votre Majesté examinera le plan et ordonnera les constructions qu'elle jugera convenables.

Le même plan lui fera connaître la grandeur de la Kasba. Les murs sont faibles et tellement ruinés qu'ils s'écroulent lorsqu'on les pousse avec la main. Les parties les plus larges ont à peine trois pieds d'épaisseur. Sur le mur d'appui, il y a un certain nombre d'arcades; mais, presque partout, pour aller de l'une à l'autre, il faut s'aventurer sur des poutres jetées en travers, et il n'est pas possible d'y passer pour faire les rondes. La disposition des embrasures est mauvaise. Le château renferme 50 ou 60 loges ou cellules : quelques-unes ont des citernes très-petites, et dehors il y en a une autre, plus grande ; mais toutes sont à sec.

On est obligé de descendre chaque jour à la ville pour s'approvisionner d'eau. Ce n'est pas une petite besogne, et il pourrait se présenter telle circonstance où notre embarras serait grand. Tout notre temps se passe à transporter les munitions et les provisions de bouche que l'on a dû laisser auprès de la porte de la mer, et à monter de l'eau de la ville à la forteresse. Il nous est impossible de nous occuper d'autre chose, et cependant il y a beaucoup à faire (1). La maison où nous sommes au-

---

(1) « Asimismo verà Vuestra Majestad por la traza el grandor desta fortaleza. La muralla es muy flaca y muy ruin que con las

rait besoin de grandes réparations. . . . .
elle n'a pas même de porte. . . . .

. . . .

Pendant les douze ou treize jours que sont restés à Bône les soldats débarqués avec le marquis de Mondejar, ils ont si bien employé leur temps, qu'ils ont enlevé tout ce qu'il y avait dans les maisons, jusqu'aux marbres des murs et aux moulins (1), petits et grands, dont ont fait usage dans ce pays. Ceux de ces objets qu'il n'était pas possible d'embarquer, on les brisait pour en avoir les ferrements. Quant aux coffres et aux bahuts que les Maures avaient laissés chez eux, il faudra, s'ils y reviennent, qu'ils en apportent d'autres. Bien peu de maisons ont encore des portes et des fenêtres : tout a été détruit. Les soldats ont percé en beaucoup d'endroits la muraille du côté de la mer, comme si les portes de la ville n'étaient pas assez grandes, et par là ils ont fait passer du blé, de l'orge et des fèves. Les rues en sont pleines. Ils craignent sans doute de n'avoir pas le temps de tout embarquer.

Votre Majesté a ordonné que 600 hommes me fussent accordés pour la garde de la Kasba ; ce nombre, si le marquis de Mondejar le jugeait utile, devait être porté à 800. Elle a ordonné également qu'on me remît, pour l'armement de la forteresse, une couleuvrine, trois canons doubles, trois demi-canons renforcés et vingt fauconneaux avec les munitions nécessaires. On ne m'a

manos se puede deshazer, y es tan angosta la muralla que por lo mas ancho tiene tres pies de maciço. En el pretil tiene unos arcos vazios por donde se puede rondar, y por muchas partes no se puede andar sino por unos palos que a traviesan de un arco à otro ; no tiene ninguna tronera que venga à proposito. Hay en ella cinquenta o sesenta casillas y en alguna dellas hay sisternas muy pequenas ; fuera de las casas está una sisterna mayor que las otras y todas estan sin gota de agua ; y cada dia decienden por allà à la ciudad, que no es pequeno trabajo para qualquier necesidad de las que pueden suceder ; y a si en traer agua, como las municiones que quedaron en la ciudad y la provision que han de comer, se nos va todo el tiempo sin poder entender en otras muchas cosas que hay necesidad. »

(1) *Tahona, atahona,* moulin à blé mû par des chevaux.

pas donné ladite couleuvrine ; il me manque aussi trois fauconneaux. Quant aux munitions et aux vivres, Votre Majesté verra le peu qu'il nous en reste par la note du pourvoyeur.

Le marquis m'a laissé la compagnie de Rodrigo d'Avalos, qui est forte de 200 hommes. Avec cette compagnie et les 600 soldats de la forteresse, il lui a paru qu'il était possible de garder le château et la ville, mais il ne m'a pas expliqué comment il pense que la chose peut se faire. J'avoue que je ne le comprends pas ; les gentilshommes et les capitaines, venus avec lui sur la flotte, auxquels il en a parlé, ne le comprennent pas plus que moi. Ils ont tous été d'avis que, pour défendre la ville et le château, il fallait 2,000 hommes au moins et une artillerie plus nombreuse, attendu que celle qu'on a laissée pour la forteresse seulement. . . . .

. . . .

et le château, la chose était évidente pour tous ceux qui s'y connaissent. On observa au marquis qu'il me faisait tort en agissant ainsi, et qu'avec si peu de monde je ne pouvais pas me maintenir dans la forteresse et occuper en même temps la ville.

De mon côté, je lui dis que, d'après les ordres de votre Majesté, je devais garder seulement le château avec 600 hommes, et que, conformément au traité conclu avec le roi de Tunis, la ville devait être rendue aux Maures ; mais le marquis ne voulut rien entendre. Considérant donc que les vivres étaient encore dans la ville, ainsi que la moitié de l'artillerie et toutes les munitions, que nous étions obligés de nous approvisionner d'eau aux puits de la ville, et surtout que la Kasba n'a point de communication assurée avec la mer, j'insistai fortement auprès du marquis de Mondejar pour qu'il me donnât 1,500 hommes que je répartirai dans les deux places, et 20 ou 30 autres pièces d'artillerie, destinées à armer la ville. Tous ceux qui ont vu les lieux convenaient que je ne demandais qu'une chose nécessaire et raisonnable ; le marquis n'avait pas besoin d'ailleurs de tout ce monde qu'il emmenait, puisqu'en arrivant en Espagne il avait ordre de payer les soldats et de les licencier ; mais je ne pus rien obtenir de lui.

Je lui demandai alors de me laisser 200 hommes de plus, afin de pouvoir en garder 400 avec moi dans le château et d'établir les 600 autres dans la ville, jusqu'à ce que Votre Majesté eût été informée de ce qui se passait. J'ai bon espoir que les ordres qu'elle donnera seront tels que je pourrai remplir mes obligations, ainsi qu'il convient au service de Votre Majesté et à mon honneur. Il est impossible qu'on m'abandonne, comme je suis aux hasards des évènements. Non-seulement je manque de vivres, d'artillerie et de munitions, mais le petit nombre d'hommes que je commande est à peine en état de servir. Les soldats sont dénués de tout, sans chaussures et sans vêtements, affaiblis par les fatigues et la faim qu'ils ont endurées, et démoralisés complètement. Je crois et tiens pour certain que la moitié succombera cet hiver : il en est déjà mort plus de 50, et notre pauvre hôpital est encombré de malades.

Je supplie Votre Majesté de ne pas oublier qu'avec ces 200 hommes de plus que le marquis m'a laissés, et que je paierai, s'il le faut, de ma bourse, j'ai vu moins d'inconvénient à me hasarder à garder la ville qu'à l'abandonner. Avec l'aide de Dieu, je la défendrai, ainsi que le château, jusqu'à ce que Votre Majesté ait fait connaître ses intentions.

Bien que nous ayons de méchants voisins dans ces Turcs qui sont dispersés dans . . . . . . et à Constantine, le plus grand embarras . . . . nous ne pouvons nous secourir les uns les autres ni tirer parti de la grosse artillerie, parce que dans le château, et dans la ville, il n'y a aucun *cavalier* (1) préparé pour la recevoir. J'ai placé quatre canons dans la forteresse et deux dans la ville ; les fauconneaux ont été répartis dans l'une et dans l'autre. Mais les soldats, comme je l'ai dit à Votre Majesté, sont très-mal disposés. J'ai surtout à me plaindre de leur manque de discipline et de leur peu de courage. Pendant que la flotte a été

(1) *Cavallero*, emplacement élevé au milieu de la courtine sur la même escarpe et destiné à porter du canon. En Espagne, on appelle cet ouvrage *cavallero* (cavalier), parce qu'il est à *cheval* sur la courtine. En France, on lui donne le nom de *plate-forme*.

ici, il est arrivé certaines choses qu'il m'est impossible d'avouer à Votre Majesté : dix Chrétiens ont fui sans honte devant un Maure, comme s'ils eussent été des femmes, et chaque jour l'ennemi ramenait les soldats à coups de lances jusqu'aux murs de la ville et aux proues des galères. Nous avons perdu de cette manière plus de 20 hommes. (1).

La mer entoure à peu près la moitié de la ville, et naturellement de ce côté elle est plus forte. L'autre côté n'est défendu que par un mur sans terre-plein, dans lequel on a pratiqué un grand nombre de trous. En certains endroits, ce mur est très-faible et offrirait peu de résistance à ceux qui voudraient pénétrer dans la ville. A une petite distance de la muraille, on trouve une tour située sur un rocher. Elle est grande et solidement construite (2). Au-dessus, il y a un emplacement si vaste, qu'on pourrait y disposer trois ou quatre canons, et, comme la pointe sur laquelle est bâtie la tour s'avance dans la mer, il serait facile d'empêcher tout navire, grand ou petit, d'aborder d'un côté ou de l'autre de la ville. Un pont-levis donne entrée dans cette tour, dont le sommet est à ciel ouvert, ainsi que les embrasures. Dans ses fondations, il y a une citerne.

La muraille qui entoure la ville du côté de la terre est en meilleur état et plus élevée que celle du château ; mais elle est encore moins large. Elle a des barbacanes et un petit chemin de ronde souterrain, formé d'arcades, qui, comme celles de la forteresse, tiennent au rempart. Ces arcades, pour la plupart, ne sont pas solides. L'une et l'autre muraille ne résisteraient pas à l'artillerie : elles ne sont bonnes que contre des Arabes armés de lances.

Deux jours après le départ de la flotte, quelques Arabes qui m'avaient demandé une entrevue, vinrent dresser leurs tentes

(1) « En el tiempo que aqui estuvo el armada, acaecieron algunas cosas que dan mucho fastidio a dezir à Vuestra Majestad, porque tan sin verguenza huyan diez cristianos de un moro, como si fueran mugeres, y cada dia hasta los muros de la ciudad y las proas de las galeras los trayan à lanzadas, y a si murieron mas de veynte hombres. »

(2) Aujourd'hui le fort Cigogne.

sous les murs de la ville. Un d'eux me dit qu'il était fils d'Abd-Allah, cheikh des Merdès, lequel cheikh et un autre, tous deux de la tribu des Hannêcha, sont les plus puissants du pays. Il m'assura que son père, bon serviteur du roi de Tunisie, désirait vivre en paix et commercer avec nous......................

....

prix que leur avaient donné les gens des galères, à dix ou douze ducats les bœufs et à deux ou trois les moutons.

Pendant les deux jours que les Arabes ont trafiqué avec Don Alvaro de Bazan, sur les bords de la rivière, de l'autre côté de la ville, ils en sont venus aux mains plusieurs fois avec les nôtres, et de part et d'autre trois ou quatre hommes ont été tués. Nos gens firent deux prisonniers. Un de ces Arabes fut emmené sur les galères ; mais l'autre ayant été laissé dans la ville, je le fis mettre en liberté et lui rendis moi-même ce qu'on lui avait pris. Cette circonstance a tourné à notre profit. Ce Maure est le premier qui nous ait vendu des poules et des œufs. Quant au fils du cheikh, il n'a fait avec nous aucun trafic. Au prix qu'il voulait vendre ses bœufs et ses moutons, les capitaines des galères auraient pu seuls en manger. Il me demanda des burnous pour lui, pour son père et pour son frère, et je lui rèpondis que, si j'étais assuré qu'ils fussent de bons serviteurs de Votre Majesté et du roi de Tunis, je les lui donnerais volontiers. Il partit, en promettant de vous amener un autre jour, de bon matin, des moutons et des bœufs, à un prix raisonnable.

Le lendemain, au point du jour, il revint, en effet, mais avec 200 Turcs, plus de 500 Arabes à pied et 200 autres à cheval. Nous lui tuâmes trois de ses hommes. On fit aussi prisonnier un Turc dangereusement blessé d'une arquebusade. Nous avons sû par lui que les Turcs, laissés ici par Barberousse, se sont présentés pour entrer dans la ville : ils pensaient que nous l'avions abandonnée ; mais bien qu'ils se fussent vantés auprès des Arabes, parmi lesquels ces coquins se sont fait une grande réputation de bravoure, de nous chasser de Bône, ils n'ont pas osé nous attaquer. Depuis ils n'ont pas reparu ; mais on m'a dit qu'ils sont campés à trois ou quatre lieues de la ville.

Quant aux Arabes, nous les avons revus deux ou trois fois, et, dans ces escarmouches, nous leur avons tué six ou sept hommes et fait un prisonnier. Un seul des nôtres a été blessé légèrement au bras. Des petits combats ont eu lieu plutôt par nécessité que par notre volonté. Lorsque les Arabes les ont attaqués la première fois, nos hommes étaient occupés à renouveler la provision d'eau ; la seconde fois, ils faisaient la reconnaissance d'un ravin, peu éloigné de la forteresse, où l'ennemi avait l'habitude de se mettre en embuscade. Dans ces diverses affaires, nous avons reconnu combien il serait avantageux d'avoir ici de la cavalerie et des arbalétiers. Pour la cavalerie, il y a de bonnes plaines, et, pour les arbalétiers, des haies de jardin et un sol montueux, le tout si bien disposé, que les uns et les autres peuvent s'aider mutuellement.

J'ai différé jusqu'à ce jour de faire partir le brigantin, espérant que j'aurai quelque chose de particulier à mander à Votre Majesté ; je voulais aussi attendre pour savoir si le roi de Tunis, en exécution de son traité avec Votre Majesté, enverrait des ordres.................. ce que j'ai à dire à ce sujet, c'est qu'il y a trois ou quatre jours, il vint ici un......................... qui paraît être un homme sage..............................

....

voir l'autorité qu'il a et la confiance qu'il mérite. Après les compliments que les Maures sont dans l'usage de prodiguer, il m'a dit que le roi de Tunis l'avait envoyé à Bône, comme gouverneur de cette ville ; mais il ne m'a pas appris comment il se nomme, et il n'a amené avec lui aucun des Maures que j'ai connus à Tunis, ce qu'il aurait dû faire, attendu que je ne l'ai jamais vu lui-même.

Je ne sais s'il m'a dit la vérité ou s'il a menti. Il peut fort bien mentir et dire vrai tout à la fois, car le roi de Tunis ne voit pas les choses avec beaucoup de sûreté et ne les conduit pas comme le voudrait la raison. Les Maures, d'ailleurs, sont si cupides que, lorsqu'ils y voient leurs intérêts, ils s'exposent à tout ce qui peut leur arriver. Ce gouverneur, ou soi-disant tel, m'a certifié que l'Arabe, qui, ces jours derniers, m'a dit qu'il était le fils du cheikh des Merdès, était un imposteur, lequel voulait se faire donner un burnous. Je ne répondrai pas que ce soit la vérité et que le

dit gouverneur ne mente pas lui-même dans un but quelconque. Quoi qu'il en soit, il perdra son temps et sa peine, parce que je me tiens sur mes gardes, avec lui comme avec les autres. Je les connais trop bien tous.

Voici ce dont je puis rendre compte à Votre Majesté, quant au motif de la venue à Bône de ce personnage, en supposant toujours qu'il m'ait dit la vérité : il paraît que le roi de Tunis lui a remis des lettres pour les habitants de cette ville, qui presque tous se sont retirés à Constantine ; les autres ont cherché un refuge dans les montagnes voisines. Quelques-uns même avaient accompagné Barberousse à Alger ; mais ceux-là sont revenus, et, si je dois croire ce qu'ils m'ont dit, Barberousse ne s'y trouve plus : il s'est embarqué sur ses galères. Ils m'ont appris aussi que 1,000 Turcs, de ceux qui sont venus par terre de Tunis, se sont emparés de Constantine, et que Hassen Agha les commande. Ce sont 200 de ces mêmes Turcs qui ont poussé une pointe jusqu'à Bône ; ils espéraient, comme je l'ai dit à Votre Majesté, s'en rendre maîtres facilement et l'occuper au nom de Barberousse.

Le dit caïd apporte aussi un sauf-conduit et le pardon du roi pour les habitants de Bône, qui, Votre Majesté s'en souvient sans doute, ont tué leur gouverneur avant l'arrivée de Barberousse. Le roi leur fait savoir l'amitié et l'affection que Votre Majesté a pour lui et les grâces qu'elle lui a accordées. Il leur dit qu'en conséquence rien ne s'oppose à ce qu'ils reviennent en toute sécurité dans la ville et qu'ils pourront y vivre en paix ; que nous autres chrétiens nous devons occuper la forteresse, mais que nous serons pour eux de bons voisins. Le Caïd a également des lettres pleines de belles promesses pour les cheikhs de ces deux tribus dont j'ai parlé à Votre Majesté et qui sont les principales du pays.

J'ai répondu au gouverneur de faire ce que le roi son maître lui avait commandé ; que ce serait une très-bonne chose de se concilier les Arabes et de les ramener, ainsi que les Maures, à l'obéissance du roi de Tunis ; mais que le but vers lequel il devait tendre surtout, c'était d'expulser les Turcs de cette contrée, parce que...................... nous ne pouvons garder sûre et bonne amitié......................................

qu'il m'avertit de tout ce qu'il ferait ; je lui ai dit aussi que les Arabes qui viendraient à Bône pour trafiquer avec nous seraient bien payés de tout ce qu'ils nous apporteraient et qu'on ne leur ferait aucun mal. Ils ont déjà commencé à venir et nous ont vendu quelques bœufs et des poules, dont nons nous sommes régalès, car nous avions tous grand besoin de nous refaire. Mais ce n'est pas sans peine que nous pouvons trafiquer avec eux, parce qu'ils refusent notre monnaie d'or, dont on ne fait pas usage dans le pays. Les Arabes ne se servent que d'une monnaie d'argent, qu'ils appellent *nazarinès*, et qui est la trente-deuxième partie d'un ducat. Les bœufs nous ont coûté de trois à quatre *doblas*, et les poules trois nazarinès, à peu près un réal.

Ces jours-ci, le caïd est revenu me voir. Il m'a dit qu'il négociait avec le cheickh des Merdès, afin d'obtenir de lui qu'il renvoyât les 230 Turcs qui sont avec ses gens dans la montagne, à deux lieues d'ici. Il a offert à ce cheikh, au nom du roi de Tunis, tout ce que Barberousse lui avait donné, c'est-à-dire certains villages du territoire de Bône. J'ai répondu au gouverneur qu'il avait agi prudemment ; et que, s'il le pouvait, il serait convenable d'ajouter quelque chose au don fait par Barberousse ; que de mon côté je donnerai au dit cheikh des burnous et de l'argent, s'il se montrait un loyal serviteur du roi de Tunis. La pacification du pays dépend de cette négociation, et j'ai recommandé au Caïd de se hâter.

Les choses sont dans cet état, et je ne sais ce qui adviendra de tout ceci ; mais, de quelque manière qu'elles tournent et quand bien même ceux de Bône consentiraient à revenir habiter cette ville, je ne la remettrai pas au gouverneur. Il ne doute pas d'ailleurs que nous rencontrions à cet égard de l'opposition de la part des Turcs, si, comme je le crains, les Maures ne savent pas s'y prendre pour en débarrasser le pays ou pour les tuer tous, ceux d'ici et ceux de Constantine, ce qui serait le meilleur et le plus sûr pour tout le monde. Jusqu'à ce que Votre Majesté m'ait fait connaître ce que je dois faire, je garderai la ville et j'amuserai le Caïd avec cette affaire des Turcs.

On dit que Barberousse a été très-content de cette place, et il a eu raison, parce qu'elle réunit de très-bonnes qualités qui

s'accordent avec son nom. Elle est parfaitement assise en un terrain plat. Son port est bien abrité contre les vents. Deux grandes rivières arrosent une grande étendue de terres labourables, qui certainement ne le cèdent pas en fertilité à la campagne de Cordone. Il y a aussi un bon espace occupé par des jardins auprès de la ville, et la montagne a des pâturages excellents pour les bestiaux sur les versants du côté de la mer (1). Dans quelques gorges on trouve également de bons pacages. . . . .
. . . . de la place est une autre montagne . . . .
. . . .
autour de la ville, les Arabes font herbager leurs bestiaux l'été, et ils les conduisent, l'hiver, sur le bord de la mer. Ils disent que la montagne est très-giboyeuse. On y trouve des lions, des porcs-épics, des ours, des sangliers, des lièvres, des lapins, des perdrix. Les sangliers surtout y pullulent à tel point qu'on les voit rôder par bandes en beaucoup d'endroits. Votre Majesté sait déjà que la rivière principale peut recevoir autant de galères que l'on veut, et qu'elles peuvent hiverner dans ce port, à l'entrée de la mer, avec la plus grande sécurité. Nous en avons eu récemment la preuve par le séjour qu'y a fait la flotte. Les deux rivières sont si abondantes, en poissons qu'on les tue à coup de bâton. La plus petite passe sous un pont qui a onze grandes arches; mais on ne peut traverser la plus grande à gué qu'auprès de son embouchure dans la mer, et cette embouchure est au plus à deux traits d'arbalète de la ville. La mer donne aussi de très-bons et très-beaux poissons.

Si Votre Majesté ordonne que la ville soit rendue aux Maures, en conformité du traité fait avec le roi de Tunis, l'occupation de la Kasba sera moins dispendieuse : avec le revenu des trois

(1) « Dizemme que Barbarosa fué muy contento desta ciudad, y tiene razon porque concurren en ella muy buenas calidades que se conforman con su nombre. Tiene muy buen asiento todo en llano, el puerto tiene abrigo y reparo de muchos vientos ; dos rios caudales que atravesan por unas vegas y canpina que me parece que en cantidad y en fertilidad no le hace ventaja la de Cordova. Tiene otro muy buen pedazo de huertas y vega que estan entre la ciudad, y la sierra tiene buenos pastos para ganado à las vertientes de la mar. »

quintos de chaque année, on pourra payer une bonne partie de la dépense de la dite forteresse. Toutefois, avant que Vôtre Majesté se dessaisisse de la ville, il convient de bien fortifier le château, d'assurer sa communication, avec la mer et de le munir d'une artillerie plus nombreuse. Il faudrait, pour compléter son armement, dix autres fauconneaux, une demi-douzaine de sacres, trois couleuvrines en échange des trois canons doubles dont nous ne savons que faire, et quelques versos (1) qui nous seraient très-utiles. De cette manière, nous tiendrons toujours la ville, et les Maures ne pourront pas bouger sans notre permission, Dans l'état de choses actuel, si on leur remettait Bône, nous nous trouverions à leur merci. Il importe aussi que nous soyons bien approvisionnés d'eau et des vivres qui nous font faute en ce moment.

Pour me maintenir dans la forteresse, je n'ai besoin que des 600 hommes que Votre Majesté m'a confiés; mais, si je dois en même temps garder la ville, je la supplie de vouloir bien mettre à ma disposition 500 hommes en sus des 1000 qui m'ont été laissés, ainsi que l'artillerie nécessaire ; celle que l'on m'a donnée, comme je viens de le dire à Votre Majesté, suffisant à peine pour la forteresse.

Il y aurait une chose à faire, ce serait de repeupler Bône au moyen de Grecs ou d'Albanais (2) ; avec 200 cavaliers de ces gens, nous serions maîtres d'une si grande partie de la campagne que. . . . .
. . . .
et la forteresse qu'il faut reconstruire, l'une et l'autre étant peuplées de chrétiens, il y aurait facilité d'y entretenir bon nombre de troupeaux. Avec ces Albanais, dont je viens de parler, pouvant fournir 200 cavaliers, si la Kasba était bien fortifiée et la partie des murailles de la ville qui tombe en ruines con-

(1) *Verso*, ancienne couleuvrine d'un très-petit calibre. Au XVIe siècle, les pièces longues et minces étaient en grande faveur.

(2) Alvar Gomèz veut sans doute parler des Grecs et des Albanais, qei, après la mort du fameux Scanderberg (1467), s'étaient réfugiés un grand nombre dans l'Italie méridionale.

venablement réparée, principalement du côté de la mer, il serait possible de les garder toutes deux avec 1000 soldats.

Quoi que Votre Majesté ordonne d'ailleurs, je la supplie très-humblement de me faire donner les gens, l'artillerie, les munitions et les vivres qui me sont nécessaires, afin que je puisse, à mon honneur et comme j'y suis obligé, lui rendre bon compte de ce qui touche à son service. En tout et pour tout, je m'en remets entièrement à la décision de Votre Majesté. Elle sait mieux que moi ce qu'il est convenable de faire, beaucoup mieux que je ne saurais le concevoir et le demander.

Le capitaine Juan Avellan est retourné en Espagne, et le marquis de Mondejar a remis sa compagnie à Pedro Hernandez de Caravajal. Le choix qu'il a fait est bon. Le capitaine de Caravajal, qui sert depuis longtemps, mérite la faveur dont il a été l'objet. Je prie Votre Majesté d'approuver sa nomination.

Francisco de Alarcon, notre trésorier, se rend auprès de Votre Majesté ; il l'informera de tout ce qui se passe ici et de la situation dans laquelle nous nous trouvons. Il remettra en même temps à Votre Majesté une note détaillée des choses qui nous manquent. Je la supplie de donner des ordres pour que les dites munitions et autres approvisionnements soient fournis le plus promptement possible, avant que le temps ne se gâte et que nos besoins deviennent plus pressants.

J'ai l'espoir que Francisco de Alarcon me rapportera aussi de la Cour les ordres de Votre Majesté sur la conduite que je dois tenir avec les Maures et les Arabes, dans le cas où ils accepteraient la paix ou voudraient nous faire la guerre. Le départ précipité de Votre Majesté de la Goulette ne lui a pas permis de me donner à ce sujet toutes les instructions nécessaires. Notre trésorier, en ce qui concerne son office, nous laisse bien approvisionnés, et son absence n'aura aucun inconvénient : son second et son frère, qu'il a chargés de pourvoir à tout, pendant son voyage en Espagne, sont des gens habiles et dignes de confiance.
..................dans l'armement de cette place.........
..........................comme Votre Majesté le verra par le plan ci-joint.

Je la prie de renvoyer à Bône Messer Benedito, et de permettre

qu'il dirige la construction des nouvelles fortifications. Il est très-habile, et Votre Majesté peut être certaine que ses ordres seront exécutés ainsi qu'il convient. Ce sera pour nous une grande faveur. Je lui ai fait compter cent ducats pour la dépense de son voyage, et il m'a promis, si l'on veut qu'il revienne à Bône, de se charger de tous les travaux et de toutes les réparations qu'ordonnera Votre Majesté, afin de mettre le château et la ville en bon état de défense. Son intention bien arrêtée était de se retirer chez lui, et il n'a cédé, en venant ici, qu'à mes instances et à celles du marquis de Mondejar.

Je finissais cette lettre, lorsque quelques-uns de nos hommes, qui étaient à faire de l'eau pour la forteresse, m'ont envoyé prévenir que certains Maures à pied et à cheval voulaient s'y opposer. Ils n'ont pas réussi, et nous leur avons tué deux fantassins et un cavalier. Le bijou le plus précieux que portait celui-ci est cette lance que j'envoie à Votre Majesté. Elle était aussi longue que le fer l'exigeait ; mais un soldat l'a coupée, ce qui n'a fait grand plaisir ni au cavalier ni à moi. Je ne dois plus à Votre Majesté qu'une paire d'étrivières et une sangle, attendu que j'ai fourni le reste à la Goulette. S'il y avait ici meilleure occasion, j'acquitterais ma dette plutôt deux fois qu'une (1).

On m'a dit que, dans ce pays, les bons chevaux ne sont pas rares. J'ai un poulain qui deviendra, je crois, un excellent cheval. Si Votre Majesté désire qu'on lui en cherche quelques-uns, qu'elle veuille bien me le faire savoir, et je donnerai des ordres en conséquence.

---

(1) Ce que dit ici Alvar Gomez a sans doute quelque rapport à quelque fait de guerre qui le fit distinguer à la prise de la Goulette.

LIX.

CAPITULATION ADRESSÉE PAR LE COMTE D'ALCAUDÈTE AU ROI DE TLEMSÊN POUR TRAITER DE LA PAIX QUE CE PRINCE AVAIT DEMANDÉ A CONCLURE (1).

Sans date (13 Septembre 1535)

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 462)

Moi, Mouléï Mohamed, roi de Tlemsên,

Je dis, qu'en témoignage de ma ferme volonté d'être le serviteur, l'ami, l'allié et le tributaire du seigneur empereur Don Carlos, roi d'Espagne, si Sa Majesté (2) veut bien me prendre sous sa protection, je promets et m'oblige de faire tout ce qui est contenu dans les chapitres suivants, suppliant Sa Majesté de vouloir bien m'accorder les choses que je lui demande pour l'avantage de ma personne et de mon royaume, et cela sans dommage ni préjudice pour les siens.

I.

Premièrement, je déclare que je suis l'ami, l'allié confédéré et le tributaire de Sa Majesté. Je promets d'être l'ami de ses amis et l'ennemi de ses ennemis, et de m'opposer au passage, par mon royaume, de tous Maures ou Chrétiens qui seraient en guerre avec l'empereur ou avec ses sujets ou vassaux.

(1) Ce document n'est pas daté, mais dans une autre dépêche que l'on trouvera plus loin, le comte rappelle au roi Mohamed qu'il lui a envoyé, *le* 31 *septembre*, un traité pour le signer. La présente capitulation, était sans doute accompagnée d'une lettre d'envoi : le comte d'Alcaudète ne pouvait laisser sans réponse celle que le roi de Tlemsên lui avait écrite le 5 septembre ; mais cette lettre n'a pas été retrouvée.

(2) Il y a lieu de remarquer que, dans ce traité comme dans tous les autres, conclus avec les rois de Tlemsên et de Tunis, le titre de *Majesté* n'est jamais donné qu'à l'Empereur Charles-Quint.

Si Sa Majesté vient en personne dans le royaume de Tlemsên pour guerroyer contre les autres rois du pays, je m'engage à l'accompagner partout où Elle ira, avec toutes les forces dont je pourrai disposer; mais si Sa Majesté ne vient pas elle-même et envoie seulement une armée avec le capitaine général d'Oran, je serai dispensé de servir personnellement el je pourrai me faire remplacer par un de mes principaux officiers, lequel devra faire tout ce qu'ordonnera le capitaine général de Sa Majesté. Par réciprocité, l'empereur devra, avec les troupes qui tiendront garnison dans ses places-frontières, m'aider et secourir contre quiconque voudrait me faire la guerre ou me causer du dommage.

Si Sa Majesté vient en personne dans le royaume de Tlemsên ou si elle y envoie une armée, je m'engage, dans l'un et l'autre cas, à fournir les vivres et les bêtes de somme nécessaires, au juste prix de leur valeur

II.

Je dis et je promets que je rendrai et je ferai conduire sains et saufs, dans la ville d'Oran, huit jours après la conclusion de la paix, tous les Chrétiens prisonniers désignés dans un mémoire que m'a adressé le comte d'Alcaudète, lesquels se trouvent actuellement dans le royaume et la ville de Tlemsên (1).

F. ÉLIE DE LA PRIMAUDAIE.

(*A suivre.*)



(1) Comme l'indique ce paragraphe, le comte d'Alcaudète, en dictant ce projet de capitulation était surtout préoccupé des soldats faits prisonniers au combat de Tifida. Ceci nous explique pourquoi il se montre si empressé d'accueillir les propositions de paix du roi de Tlemsên. Il consent même, comme il est dit plus bas et comme l'avait demandé le roi Mohamed, *si toutefois l'empereur l'ordonne ainsi*, à retenir dans la ville d'Oran, pendant tout le temps que durera la paix, Ben Redouan et son petit-fils, le prince Abd-Allah.

ALGER

Étude archéologique et topographique sur cette ville, aux époques romaine (Icosium), arabe (Djezaïr Beni-Maz'renna) et turque (El-Djezaïr)

(Suite. — Voir les nos 112, 113, 114, 115, 116 et 117)

Depuis Haedo, l'aspect des lieux avait singulièrement changé. La belle mosquée dite *el Djama el Djedid* (mosquée actuelle de la Pêcherie) ayant été construite au dessus de la petite place des pêcheurs, vers 1659, cette partie de la ville subit de grandes modifications. Les deux portes dont parle l'auteur espagnol furent supprimées. On ménagea sous la mosquée, pour assurer les communications, un couloir voûté à pente rapide et formant un coude à angle droit, lequel reçut une fermeture dans sa partie inférieure. L'ancien nom de Bab-el-Behar, la *porte de la mer*, fut conservé à cette nouvelle issue, à laquelle les Européens donnaient les dénominations de *porte de la Piscaderie* (Père Dan), de *porte du Poissonnier* (Dr Shaw), de *porte des Pêcheurs*, et, depuis 1830, de *porte de la Pêcherie*. Après diverses modifications, l'établissement des arceaux et du boulevard a fait disparaître l'ancien état des lieux, à l'exception de la mosquée, qui conserve dans ses flancs l'étroit et raide passage de Bab-el-Behar, aujourd'hui réduit à l'état de souvenir.

Contre l'un des angles inférieurs de la mosquée et à une distance approximative de 20 mètres, en ligne droite du fort de

Bab-el-Behar, venait ensuite une petite batterie, connue par les indigènes sous le nom de (*Toppanet de Ka'Essour*, du pied des remparts), dénomination donnée à divers quartiers sis en contrebas des remparts de la ville basse. Cette batterie, qui a été classée par nous sous le n° 3, était armée de 4 canons, ainsi que cela résulte de la notoriété publique et du plan officiel de 1832. C'est par suite d'une erreur que j'ai déjà signalée, que le plan de 1829 cote en cet endroit, sous le n° 6, un ouvrage qu'il appelle *Fort des Pêcheurs*, et auquel il attribue 15 canons de 24. L'entrée de cette batterie, aujourd'hui remplacée par une maison, se trouvait au fond de la rue de l'Arc, qui a été une impasse jusqu'en 1867.

Le front de mer offrait ensuite, à environ 80 mètres de la batterie précédente, un autre bastion de 4 pièces, placé sur la tahtaha ou esplanade de la grande mosquée et à l'angle de cet édifice religieux. Les embrasures de cet ouvrage, dit la tradition, existaient de temps immémorial, mais elles ne furent armées que par Omar Pacha, après l'expédition anglaise de 1816. En temps de guerre on y mettait un bach-topdji temporaire, qui était retiré aussitôt la paix revenue. Cet armement s'appelait *Toppanet Djama-Kebir*, la batterie de la grande mosquée. Le plan de 1829, où il est côté sous le n° 7, lui donne 3 pièces de 18. Quant au plan de 1832, il place ces quatre embrasures au milieu de la mosquée et non à son angle septentrional. Ceci est évidemment une erreur matérielle commise probablement par le graveur. Le chemin de ronde crénelé, qui entoure la grande mosquée, existe encore : il n'offre aucune trace d'embrasures et est d'ailleurs beaucoup trop étroit pour recevoir de l'artillerie, si faible qu'on la suppose. D'ailleurs, la démolition de cette batterie, classée par nous sous le n° 2 et détruite pour l'établissement du boulevard, est trop récente pour qu'il y ait le moindre doute sur la position réelle de l'ouvrage dont il s'agit.

Le plan de 1829 place un peu plus loin, entre ce dernier bastion et celui de la porte de la Marine, en lui donnant le n° 8, une batterie formidable de canons de 48 et de 36, qui empêche d'entrer à force ouverte dans le port et de tourner le môle. C'est là une étrange erreur de la part de quelqu'un qui a vu les lieux. Il n'y a aucune fortification en cet endroit ; cette formidable

batterie n'est évidemment que le fort de Bab-el-Behar, que l'auteur n'a pas su mettre à sa place, et qu'il faut reporter au sud de la porte de la Pêcherie, au point où le plan indique un chantier.

« Sur la porte Babazera, dit ensuite Haedo, par où l'on sort sur le môle, est un beau bastion, le meilleur et le plus grand de tous ceux qu'il y a à Alger. Sa surface est en long de trente pas et en large de quarante pas, car il n'est pas du tout carré, mais (il est) plus large que long, Il est en terre-plein dans sa partie principale, et a une casemate; il ne possède aucune embrasure, mais a un parapet vers le midi, vers le levant et vers le nord-est, par où il correspond, de front, au port; du côté du nord et de tous ces côtés sont vingt-trois pièces d'artillerie en bronze de bonne qualité et la meilleure d'Alger, desquelles seulement six ou huit sont montées sur des affûts; et parmi elles, il en est une qui a sept bouches, laquelle Rabadan Vaja (Ramdan Pacha) apporta de Fez, lorsque, en l'année 1576, il mit Mouley Maluch en possession de ce royaume. Ce bastion a également sa garde ordinaire d'artilleurs et autres qui y restent et le gardent constamment. Ce bastion fut fait par le Cayde Saffa, de nation turque, lorsque, en l'année du Seigneur 1551 et partie de l'année 1552, il gouverna Alger et son royaume avec le titre de galiffa (Khelifa) ou lieutenant du roi, en l'absence d'Asan Baja (Hasan Pacha), fils de Barbarroja (Barberousse), comme nous l'avons écrit plus longuement ailleurs. »

A leur tour, le père Dan et le docteur Shaw s'occupent de ce bastion en ces termes : « La cinquième (forteresse) est un bon boulevard, mais petit, tout auprès de la porte du môle, vers la grande caserne. Là sont remarquables cinq grosses pièces de campagne, qui, du côté de la mer, défendent le port. Mais il s'y voit surtout un fort beau canon à sept bouches, qui sert à garder l'entrée de la porte. » (Père Dan, p. 91). « La batterie de la porte du môle est montée de plusieurs grosses pièces, dont l'une a, si je ne me trompe, sept cylindres, chacun de trois pouces de diamètre (Shaw, p. 88). »

Le fameux canon à sept bouches existait encore en 1830, et les indigènes en ont gardé le souvenir. L'expression *sur*, employée par Haedo, pourrait faire supposer qu'à la fin du XVIe siècle la

porte de la Marine était percée dans la partie inférieure de ce bastion. Mais les plus anciens plans connus d'Alger ne confirment pas ce fait. Il faut en conclure que l'auteur espagnol s'est trompé, ou qu'il a seulement voulu dire que le bastion était tout contre la porte et la commandait, ce qui est la réalité. Cette batterie, sise en dedans du port et à 120 mètres de la batterie de la Grande-Mosquée, était connue par les Indigènes sous le nom de *Toppunet el Andalous* (la batterie des Andalous), probablement en souvenir des ouvriers qui la bâtirent, et plus habituellement sous celui de *Toppanet el Goumereg* (la batterie de la Douane), parce qu'elle était auprès du local où les marchandises provenant de pays musulmans acquittaient les droits d'entrée. Elle était commandée par un bach-tobdji.

Autrefois, la *Toppanet el Goumereg* donnait, en tirant un coup de canon à boulet vers le large, le signal des salves que les forts de la marine exécutaient une demi-heure après le lever du soleil, à l'occasion des fêtes d'Aïd-el-Kebir et d'Aïd-Esserir; mais cet usage fut aboli par Hussein-Dey, le dernier pacha d'Alger. Le plan de 1829, où il est côté sous le nº 9, donne à cet ouvrage 10 canons de 24, et le plan de 1832 indique 9 embrasures vers le port, 2 en retour vers le sud, et 4 vers l'entrée du port, soit un total de 15 embrasures. Il avait été classé par nous, après 1830, sous le nº 1, et a été démoli en 1867 pour la construction du boulevard.

Immédiatement après cette batterie s'ouvrait la porte conduisant au port, sur laquelle Haedo s'exprime ainsi : « Au-delà de cette porte de la Douane, à environ deux cents pas, est une autre porte très-importante, dans cet angle ou cette pointe que forment là terre et la muraille de la ville, comme nous l'avons dit, en s'avançant dans la mer, et où commence le môle qui va aboutir à l'île sise en face. Cette porte se nomme Babazira. Comme c'est par là le port de la ville et comme c'est par là le passage, l'entrée et la sortie de tous les gens de mer, chrétiens, maures, turcs, galériens, rameurs, ouvriers, corsaires, marchands et infinité d'autres personnes, cette porte est très-fréquentée continuellement avec grande affluence et grand trafic, tout le long du jour. »

Les Européens ont successivement appelé cette issue : porte du Môle, porte de la Douane, porte de la Marine, et, depuis 1830, porte de France. Les Indigènes lui donnaient indifféremment deux noms : ***Bab-el-djihad***, la porte de la guerre sainte, dénomination des plus significatives qui était surtout employée dans les écrits ; et ***Bab Dzira***, contraction de ***Bab-el-Djezira***, la porte de l'île, en souvenir du principal des îlots, sis en face de la ville et qui ont formé la charpente du port. Ce nom de Bab-Dzira s'employait aussi pour désigner le port, la marine, l'ensemble des établissements maritimes. Au-dessus de la porte qui nous occupe, existaient extérieurement des peintures assez grossières, représentant des espèces d'armoiries dont voici la reproduction :



On peut décrire ainsi ces armes :

Ecusson en forme de cœur, reposant par la pointe sur une boule, et placé sous une couronne surmontée d'un croissant ; dans le champ, espèce d'étoile avec un croissant au centre et connue à Alger sous le nom de *Khatem-Sidna-Slimân* ou sceau de notre Seigneur Salomon ; quatre drapeaux tricolores (rouge, vert, jaune), placés par deux de chaque côté et en sautoir, accompagnaient cet écusson qui avait pour support deux lions grimpants, dont les pattes de derrière reposaient sur des canons. Enfin deux navires figurés au-dessus de ces armes constituaient un symbole assez significatif pour une ville de corsaires. Les Musulmans n'ayant pas adopté l'usage des armoiries, il est évident que pour eux ce dessin était tout simplement une ornementation et n'avait nulle autre signification. Ces armoiries de fantaisie doivent être l'œuvre d'un esclave chrétien, qui, lors de la reconstruction de la porte, aura mis au service des Turcs ses talents en sculpture et ses souvenirs héraldiques, bien que ces derniers fussent absolument inopportuns. Ce dessin était exécuté sur une plaque de

pierre de très-mauvaise qualité et qui avait été tellement rongée par l'air de la mer, que, lorsque le Génie répara la porte de France en 1854, le tout fut jeté à la mer ; on se contenta d'une imitation en plâtre, qui fut réduite en poussière lors de la démolition définitive de la porte en 1870.

En 1570, un étendard à la croix blanche de Malte, une bannière avec la tête de saint Jean-Baptiste, et des boucliers, pris sur les chevaliers de Malte, étaient suspendus à la porte de la Marine. Ces trophées furent enlevés et brûlés devant le pacha Hassan, renégat vénitien, huit ans après, sur la réclamation des marabouts et des ulémas, scandalisés que les emblèmes de la religion chrétienne ornassent, même à titre de dépouilles, la porte d'une ville musulmane.

Les cloches trouvées à Oran, lors de la prise de cette ville sur les Espagnols, en 1708, figurèrent aussi sur cette porte pendant quelque temps. Au-dessus de l'arcade intérieure, on remarquait une côte énorme, que les indigènes disaient provenir de géants dont on aurait trouvé les ossements monstrueux en creusant les fondations des premières maisons d'Alger, mais qui, en réalité, appartenait à quelque cétacé échoué jadis sur le littoral.

Cette issue importante, qui formait la seule communication de la ville avec le port, était défilée et contre-défilée. Elle se composait de voûtes qui, au moyen de trois coudes à angle droit, venaient déboucher dans la rue de la Marine. Au fond de la première voûte intérieure était établie, au-dessus d'une estrade en maçonnerie, une niche réservée au *bouab* ou portier-consigne, qui s'y tenait depuis l'aurore jusqu'au commencement de la nuit.

Des réparations, effectuées en 1854, mirent au jour une inscription placée au-dessus de l'arcade extérieure, et gravée sur une tablette de pierre mesurant 0 m. 585 mill. sur 0 m. 48 c. Cette inscription arabe, qui avait disparu sous une épaisse croûte de chaux formée par un grand nombre de couches successives, est tracée en caractères très-défectueux, appartenant au plus mauvais type barbaresque ; la plupart des points diacritiques manquent, et, selon l'usage, les lettres d'un même mot sont souvent groupées arbitrairement. Les difficultés de la lecture, déjà

fort grandes avec un pareil texte, sont considérablement augmentées par la détérioration qu'ont infligé à la pierre le temps, les éléments et la main des hommes, et qui est telle que certains mots sont presque entièrement frustes. L'estampage ne donne, dans de pareilles conditions, qu'un résultat fort peu satisfaisant. Il faut deviner, faute de pouvoir lire, et chercher laborieusement un sens au milieu d'un assemblage confus de caractères toujours faiblement indiqués, souvent complètement indéchiffrables. Bien que j'aie appelé à mon aide les indigènes qui m'ont paru les plus compétents en pareille matière, je ne puis donc offrir qu'un essai de lecture, dont la complète exactitude ne saurait être affirmée.

1re ligne :

بحمده هذا باب جديـد سعيـد

جهازها فيه لنا نعم المجد من الاله الحميد

2e ligne :

ايـام السلطان مـراد صان علاه المجيـد

فـقلت اهلا يا باب لا فارقتك السعود

3e ligne :

مفتـوحا فانت باب جـود ونصر جديد

ولـقدتك حداك ديـار فيـها جـنـود

4e ligne :

• فى يـوم عيـد سرور وتـهزم اسـود

نـصرلـهم وفتـح قـريب وفضل وجـود

5e ligne :

تـمه الـمعلم موسى الانـدلسى الفريد

فالله يجزيه ..... حافظا جميع الوجود

6e ligne :

وذلك في دولـة مـولانـا حسن بـاشـا

ايـده الله عـــام ١٠٣٩

(M. Albert Devoulx, *Epigraphie indigène du Musée archéologique d'Alger*, p. 118.)

Je traduis ainsi :

A sa louange, ceci est une porte nouvelle, heureuse. .·. Ses ressources nous procureront la plus grande gloire, envoyée de la part du Dieu digne d'éloges.

(Elle a été établie) pendant les jours du sultan Mourad, que le Glorieux perpétue son élévation ! .·. Je dis donc : Sois la bienvenue, ô porte ! que les félicités ne t'abandonnent pas !

Tant que tu seras ouverte, tu seras la porte de la générosité et d'une nouvelle victoire. .·. Tu as dans ton voisinage deux casernes renfermant des troupes

Qui, dans un jour de fête, manifestent leur allégresse en bondissant comme des lions. .·. Pour elles, un triomphe, une victoire nouvelle et la supériorité sont préparés.

L'a achevée le maître (maçon) Moussa l'Andalou, l'unique. .·. Que le récompense Dieu... gardien de toutes les créations !

Et cela sous le règne de notre maître Hassan Pacha, .·. Que Dieu l'assiste ! Année 1039.

A la première ligne, le pronom possessif qui termine le premier mot de la seconde moitié (*djihazouha*), étant du féminin, ne saurait se rapporter régulièrement au mot *bab*, porte, qui est du masculin. On peut donc supposer qu'il s'applique au mot *mersa*, port, qui n'est pas exprimé dans le commencement de la ligne, et qui serait sous-entendu, lequel est du féminin dans l'usage

usuel, bien qu'il appartienne régulièrement au masculin. Quant au mot *djihaz* que j'ai cru pouvoir traduire par *ressources*, il signifie, en général, appareil, outils, instruments, objets nécessaires dont on se munit. Il peut s'entendre ici, ce me semble, de l'ensemble des ressources que le port d'Alger offrait en fait de navires, de matériel, de munitions et d'hommes pour combattre les ennemis de la religion.

Les deux casernes dont il est question dans la deuxième partie de la 3e ligne sont la caserne dite d'*Osta Moussa*, aujourd'hui caserne Lemercier, et celle qui était en face qu'on nommait *Dar Eddroudj* (caserne de l'escalier), parce qu'on y accédait par quelques marches. Elles étaient toutes les deux presque contigües à la porte de la marine. Dans la date, le zéro est représenté par le signe o qui vaudrait 5 aujourd'hui. L'année hégirienne 1039 a commencé le 21 août 1629 et fini le 9 août 1630.

La porte de la Marine est restée condamnée jusqu'en 1870, attendu que son débouché avait été masqué par des constructions et que la voie reliant la ville à l'ancien port passe maintenant un peu plus au sud ; mais elle fut restaurée avec soin par le génie militaire en 1854, et l'on pouvait se donner la satisfaction de jeter un coup d'œil sur le passé, malgré les grands changements apportés par le présent. La personne désireuse d'examiner cette porte qui avait joué un si grand rôle dans l'histoire des rapports d'Alger avec la chrétienté, qui avait vu sortir tant de corsaires, avides de sang et de butin, et entrer tant de captifs chrétiens, pleurant leur liberté, leur famille et leur patrie, aurait remarqué le vantail garni de clous, l'encadrement en pierre, orné de deux croissants et supportant l'inscription arabe du xviie siècle ; puis, au-dessus, les armes déjà décrites, placées sur une espèce de réduit carré, offrant sur trois faces trois merlons en pointe ; et enfin, quatre petites ouvertures carrées, servant d'embrasures et percées dans le rempart couronné par douze merlons pointus, dont sept à gauche du réduit et cinq à droite.

En mai 1870, le Génie, auquel était pourtant dû la restauration de 1854, regretta sa bonne action et fit disparaître, pour l'agrandissement de la caserne Lemercier, ce bien curieux vestige de l'Alger turc. Lors de cette démolition, les ouvriers brisèrent la

première ligne et la moitié de la seconde ligne de l'inscription arabe, laquelle a été transportée au Musée public.

Le plan de 1832 indique, au nord de la porte de la Marine et par conséquent au-delà du port, une batterie de 7 embrasures battant la mer vers le quartier Bab-el-Oued ; mais les indigènes ne la connaissent pas. Il faut en conclure que cet ouvrage n'était pas armé, et qu'on ne l'avait pas classé au nombre des batteries de la ville.

La partie du front de mer, sise entre la porte de France et l'angle N.-E. de la ville, ne présente qu'une seule batterie, appelée usuellement *toppanet Seba-Tebaren* (des sept Tavernes) ou *toppanet Sabat el-Hout* (de la voûte des poissons), du nom des quartiers avoisinants, et désignée sous la dénomination de *toppanet Mami-Arnaout* (de l'albanais Mami) dans plusieurs titres de propriété, dont le plus ancien est de 1692. Cette batterie, qui était commandée par un bach-tobdji, et qui a été classée par nous sous le no 13, est indiquée sur le plan de 1829, où elle porte le no 14, comme ayant 4 canons de 24, et, sur plan de 1832 comme présentant 4 embrasures. Elle existe encore et a son entrée dans la rue du 14 Juin, à l'angle de la rue des Lotophages. Elle est établie, à 190 mètres environ, en ligne droite, de la batterie septentrionale de la porte de la Marine, et à 130 mètres environ, en ligne droite, de la batterie de *Hammam-el-Malah* ou no 12, qui m'a servi de point de départ pour faire le tour de la ville.

CHAPITRE V

LE FOSSÉ DE LA VILLE

Pour terminer cette étude sur l'enceinte fortifiée de l'ancien Alger, il ne me reste qu'à revenir, en quelques mots, sur le fossé qui entourait cette place dépourvue d'ouvrages avancés proprement dits et de chemins couverts. « En outre de ces

tours et bastions, dit Haedo, la ville est entourée, dans toute l'étendue de l'arc de sa muraille, d'un fossé antique, lequel a jusqu'à seize pas de largeur, et dont la plus grande partie est bas (peu profond ?) et très-comblé par beaucoup de terre et d'ordures et une infinité d'immondices. »

« Dans tout cet espace de cent pas qu'occupe la muraille de l'alcaçava (la Casba), il est fort propre, profond comme (est haute) une pique et large d'environ vingt pas. Il est de la même manière également dans toute cette distance qu'il y a de la porte Neuve, qui répond au Midi, jusqu'au bastion qu'Arabamat (Arab'Ahmed) fit à la pointe de l'arc ou muraille, qui dans cette partie descend jusqu'à la mer. Tout ce fossé est ouvert, bien propre, et de la même largeur et de la même profondeur que sous l'Alcaçava. Cet espace ou distance sera, comme nous l'avons dit, de 450 pas. Dans ces deux endroits, le fossé fut nettoyé par les ordres d'Aramabat, roi d'Alger, en l'an du Seigneur 1573, et, s'il eut conservé le gouvernement plus longtemps, celui-ci avait l'intention de procéder de même, dans toutes les autres parties de la muraille et du fossé. En dedans de la ville, il n'y a aucun contre-fossé ni emplacement pour en faire ; car les maisons de la ville sont tellement collées à la muraille, qu'en cas que les Turcs voulussent, en temps de guerre, faire dans l'intérieur de la ville un contre-fossé, il serait nécessaire de démolir premièrement toutes les maisons qui sont contre la muraille, et de faire de la place par leur démolition. »

Les assertions de l'auteur espagnol, en ce qui concerne la part revenant au pacha Ahmed dans la mise en bon état du fossé, sont pleinement confirmées par une inscription turque déposée au Musée public d'Alger, et qui figure sous le numéro 24 du catalogue de cet établissement, comme ayant été remise, le 26 mars 1852, par le Génie, mais sans indication de provenance.

Voici le texte de cette inscription, dont les caractères, d'un beau type oriental, sont gravés en relief sur une plaque de marbre de $0^{m}61$ sur $0^{m}61$, dont l'angle inférieur de droite est fortement écorné :

1re ligne :

امیر کبیر جهان کنز کردون

اق باشای مغرب فرید فریدون

2e ligne :

سه شمس الدين يعني احمد باشا

كه عدليله معموردر ربع مسكون

3e ligne :

جزايرده يبدى درسور خندق

اندوب خرج حق يولنه مال قارون

4e ligne :

هاتق دايدي مى تاريخ

داردر باب جنات همايون

5e ligne :

* سنة ٩٨٠ *

M. Albert Devoulx, *Épigraphie indigène du Musée archéologique d'Alger*, p. 36.

Je traduis ainsi la version arabe de M. Mohammed ben Otsman Khodja :

Première ligne. — Le grand prince, trésor de ce monde et clarté du firmament, *** pacha de l'Occident, et son *Afridoun* unique,

Deuxième ligne. — Le soleil de la religion, c'est-à-dire Ahmed pacha, *** lequel, par son équité, rend florissant le quart (de la Terre) habité,

Troisième ligne. — A fait un fossé aux remparts d'Alger. *.* Il a consacré à cette œuvre, pour plaire à Dieu, les richesses de Karoun.

Quatrième ligne — Celui qui l'admirait a annoncé sa date en disant : *.* Il saisit la porte du paradis fortuné.

Cinquième ligne..... — Année 980.

Quelques notes sommaires me semblent devoir compléter cette traduction :

Première ligne — *Afridoun* et *Feridoun*, septième roi de Perse de la première race ou dynastie ; ce prince avait un grand fond de clémence et était doué d'une profonde sagesse.

Deuxième igne. — Ce pacha est ordinairement appelé l'Arabe Ahmed (Arab Ahmed), parce que, contrairement à l'usage et à la politique, il appartenait à la race des vaincus, étant né en Egypte de parents fellah. Il gouverna Alger du mois de février 1572 jusqu'à la fin de mai 1574, d'après Haedo.

Troisième ligne. — Les richesses de Karoun, (Coré de la Bible), sont proverbiales chez les Musulmans. Karoun avait, disent les commentateurs, un palais tout couvert d'or et dont les portes étaient d'or massif. Il affectait un grand luxe, montait une mule blanche couverte d'une housse d'or, était lui-même vêtu de pourpre, et paraissait toujours accompagné de quatre mille hommes, tous montés et richement habillés. Il est question de lui dans le Coran, et notamment au chapitre XXVIII.

Quatrième ligne. — Le chronogramme annoncé est parfaitement réussi. L'année hégirienne 980 a commencé le 14 mai 1572 et fini le 2 mai 1573.

Le père Dan et Shaw s'expriment ainsi au sujet du fossé : «... .. Quelques bastions, dont les meilleurs sont vers la porte de Babazon, où il y a de profonds fossez ; et du côté de la mer la muraille est sur le roc, où se vont rompre les vagues. (Père

Dan. p. 91). » « Le fossé qui entourait la ville est presque entièrement comblé, excepté à Babelwed et Babazone, où même il ne serait pas d'une grande utilité. (Shaw, p. 86). » Voyons aussi l'opinion d'un juge plus compétent que les précédents, celle du chef de bataillon du Génie Boutin, chargé, en 1808, de procéder à la reconnaissance d'Alger, en vue d'une attaque à diriger contre cette ville. « Le fossé, dit cet officier supérieur, est creusé en forme à peu près triangulaire, en sorte qu'il y a, en général, de chaque côté un talus en terre, depuis le niveau du terrain environnant jusqu'au fond. Cette profondeur peut être de 6 à 8 mètres. Le fossé est bordé, à l'extérieur, d'un mur de 6 à 8 pieds de haut, sur 12 à 15 pouces dépaisseur ; depuis la porte Neuve jusqu'à celle de Babasson, un peu au-dessus et au-dessous de la porte Babalouet, il est partagé en deux par un mur presque parallèle à la contre-escarpe, surmonté de petits massifs détachés, dans lesquels on a pratiqué des créneaux pour fusils. L'espace entre ce mur et l'escarpe est plus élevé que le reste et forme une espèce de braie fausse ».

Le fossé avait une largeur variant de 18 à 25 mètres et n'était pas absolument continu. Il y avait notamment, un terre-plein devant la Porte-Neuve. On remarquait contre la façade N.-O. de la Casbah, une autre solution de continuité, causée par l'établissement d'un jardin. Il ne reste que deux tronçons de ce fossé. L'un commence au-dessus du nouveau Lycée et s'arrête sous la batterie n° 10. L'autre, connu sous le nom de fossé ou de ravin du Centaure, s'étendait de la batterie n° 8 à la place de la Lyre, et était occupé par un grand nombre de locataires qui y avaient construit des maisonnettes ; *il a été transformé* en boulevard en 1873.

SECTION IIe

LE PORT

CHAPITRE Ier

LE CHATEAU DU PHARE

Antérieurement au coup de main qui mit Alger au pouvoir du corsaire Aroudj, surnommé Barberousse, et le fit ensuite passer entre les mains des Ottomans, les navires trouvaient un mouillage assez bon dans un abri que la nature avait créé devant la ville berbère et qui se composait d'une série de récifs dessinant un carré presque régulier et ayant sa principale ouverture au Sud. Quatre de ces écueils étaient de véritables îlots et avaient donné à la ville son nom d'*El Djezaïr* (الجزاير les îles), prononcé usuellement *Edzaïr* ou même *Dzaïr*, et transformé par les Européens en Argel, Algieri, Algiers, Alger. Lorsque le comte Pedro Navarro, voulant arrêter les progrès inquiétants de la piraterie, eût bâti, sur le plus grand de ces quatre îlots, la forteresse qui s'appela le *Pégnon* (le gros rocher), du nom de sa base, les corsaires furent réduits à hâler sur la plage Bab-el-Oued leurs petits navires et à mouiller les plus gros dans la partie de la baie dite anse du Palmier, sous la chapelle du marabout Sidi Abdelkader. Cet état de choses, si préjudiciable au développement de la course, prit fin, en 1529, par la prise du Pégnon, qu'enleva Kheir-Eddin, le deuxième Barberousse. Après cette victoire, le fondateur de la Régence s'empressa de créer un port en s'aidant des moyens naturels que lui présentaient les localités. Son premier soin fut de faire établir, par le travail de plusieurs milliers d'esclaves chrétiens, qui y employèrent deux années, et en utilisant les débris de la forteresse espagnole, démolie en grande partie, et des matériaux amenés des ruines de Rusgunia, une jetée posée sur une traînée de roches, qui ferma la darse à la mer de N.-O. et qui relia complètement à la terre ferme le principal îlot, celui où avait existé le Pégnon, dont une portion fut conservée et servit plus tard de base au phare. Ensuite il fit combler une partie des canaux qui séparaient les quatre îlots, et établir, au moins partiellement, le terre-plein qu'on connut plus tard sous le nom de môle et qui dessina les contours du port d'Alger.

Hassan Aga, remplaçant intérimaire de Kheir Eddin, nommé capitan-pacha de la Sublime-Porte, commença à fortifier ce port en élevant, sur l'île principale, des batteries qui n'étaient que de simples murailles percées d'étroites embrasures et abritant quelques canons de faible calibre. Chacun de ses successeurs apporta son contingent d'améliorations, tant au point de vue de la sécurité des navires que sous le rapport de la défense à opposer aux attaques des Chrétiens. Cette sollicitude n'était pas inutile, car l'asile des forbans eut, en effet, à soutenir de rudes assauts, soit contre la mer, soit contre les mécréants. Les plus violentes tempêtes dont l'histoire fasse mention sont celles de 1592-1593, de 1619 et de 1740. La première démolit en grande partie la jetée de Kheir-Eddin et fit périr, dans le port même, plusieurs navires. La seconde occasionna la perte de vingt-cinq bâtiments, au dire du père Dan. Quant à la troisième, qui eut lieu le 3e vendredi du mois de chaban 1153, c'est-à-dire le 11 novembre 1740, elle brisa un grand nombre de navires et endommagea fortement la jetée et le môle. On réparait les ravages que la mer faisait, en jetant des blocs naturels dans les brèches. Quant aux dégâts occasionnés par les hommes, je me bornerai à rappeler les bombardements effectués par Duquesne et par le maréchal d'Estrées, en 1682, 1683 et 1688, et l'expédition de lord Exmouth, en 1816.

Albert Devoulx.

(*A suivre.*)

RAPPORT

A M. LE GÉNÉRAL CHANZY

GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE

SUR

LA MISSION DANS LE SUD

DE

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

CONFIÉE A M. LE PROFESSEUR MASQUERAY

(Suite. — Voir les nos 116 et 117)

Nous avons lieu d'ajouter d'autres traits encore à la vie municipale de Tamgad, quand nous étudierons l'Arc de Triomphe, la maison de Marcus Plotius Faustus et celle d'Antacius. Nous nous contenterons d'insister, en terminant, sur le caractère profondément romain de cette cité, bâtie comme en un jour au fond de la Numidie. Nous ne lisons pas un nom étranger sur la liste de ses magistrats, et nous avons mille preuves du retentissement que trouvaient en elle les principaux événements du monde romain. Il en est de même à Lambèse, à Verecunda, à Zana, à Tebessa. Toutes ces villes, aussi romaines que les cités italiennes, élèvent ensemble pour ainsi dire des dédicaces aux Césars vainqueurs des Barbares et conservateurs de l'Empire. Et n'est-il pas surprenant de voir aussi bien loin, en dehors de l'Afrique, sur les bords du Rhin et du Danube, Trajan, Antonin, Caracalla,

Gordien III, célébrés à la même occasion et dans le même temps qu'à Thamgad ? Ce n'est pas une ville isolée, c'est le monde romain tout entier qui nous apparaît ici, avec ses constructions et ses lois, sur les premières pentes des montagnes sauvages de l'Aurès.

L'Arc de Triomphe

Sur le prolongement de la colline du Théâtre et à 117 mètres au nord-ouest du Forum, s'élevait l'Arc de Triomphe. Il est peu de monuments romains qui excitent davantage l'étonnement et la pitié ; car les ornements en sont admirables, et il tombe en ruines si rapidement, que dans dix ans peut-être il n'existera plus. Le terrain qui le porte s'incline en pente douce vers la route de Lambèse, de sorte que les voyageurs, venant de Lambèse à Thamgad par la voie ancienne, l'aperçoivent de fort loin. Il se compose d'une grande baie et de deux plus petites, latérales, presque encombrées aujourd'hui. Sa hauteur au-dessus du sol actuel est encore d'environ douze mètres. La largeur de la grande baie est de 4m, 20, celle des petites de 2m, 25. Une des faces est tournée du côté de Lambèse, l'autre, du côté de la Curie ; chacune d'elles était ornée de colonnes de six mètres de hauteur ; sur les côtés des petites baies s'avançaient des éperons, richement ciselés. Les chapiteaux, d'ordre corinthien, diffèrent les uns des autres par quelque détail ; des animaux fantastiques, griffons ou hydres, apparaissent encore dans ceux qui regardent le Forum. L'ornementation des éperons était surtout variée, et il est rare de rencontrer d'aussi beaux modèles de l'art gréco-romain. Les entablements, traités avec sobriété, donnaient à l'édifice sa majesté monumentale. Une grande inscription, tournée vers Lambèse, rappelait que l'Arc avait été dédié à l'empereur Trajan, pendant son troisième consulat, cent ans après le Christ. Cette inscription existe encore, mais fort incomplète et brisée en petits fragments épars sous les décombres :

R. 1479 IMP CAESAR
NERVAE F NERVA TRAIA
GERMANICVS PC
TR...B PO S IIII P
C ANAM ANA
I LE ....
NA LLVS LEG
P P

« Imp. Caesar Divi Nervae filius Nerva Traianus, Augustus Germanicus, Pont. Max. imp. IIII. Trib. pot. III, cos. III, p. p. Col. Marcianam Traianam Thamugadi per leg. iii. Aug. fecit... unatim Gallus leg. Aug. pro pr. dd. »

L'Arc de Triomphe avait été un des premiers monuments élevés sur le sol de Thamgad. On avait pris soin de l'entourer de statues et de dédicaces, aujourd'hui presque broyées dans la grossière maçonnerie du fort byzantin. Nous en avons la preuve dans l'inscription suivante, que nous avons dégagée à grand'peine de la muraille septentrionale du fort :

IMP CAES MAVRELIO AN
TONINO PIO FELICE AVG
M POMPEIVS PVNTINVS SVE
FLPPOBHONOREM FLAMONI
SVPER LEGITIMA ET STA
TVAM MARTIS AD AR
CVM PANTHEVM SVM

Marcus Pudentinus n'avait pas sans doute élevé seul la statue d'un dieu au pied de cet arc, que l'on appelait sous Antonin « l'Arc des Dieux, ARCVM PANTHEVM, » et c'est à la même place que nous devons reporter ces deux autres inscriptions relevées dans le château byzantin :

R. 1528 DIANAE AVG
P IVLIVS LI
BERALIS SA
CERDOTA
LIS P. A. II V
II ET QQ. P. I. D. IN
COL THYS
DRITANA
F. P. NOMINE
FILIARVM
SVARVM IV
LIARVM DE
DIT IDEMQ
DEDIC. D. D.

R. 1513 I O M
CONSERVA
TORI DN IMP
....
....
SEMPER FEL AVG
VALERIVSFLO
RVSVPPPNMNV
MINIMAIESTATI
QVEEORVMDI
CATISSIMVS
POSVITCVRAN
TEIVLLAMBE
SIOCVRREIP

Cette inscription devait se trouver en avant et à droite de l'arc, sur le bord de la place, du côté de la rue de Lambèse. Là, en effet, on voit des fragments de colonne de marbre rose et les fondements d'une grande maison, à l'entrée de laquelle était une dédicace érigée *en double*, comme les deux VICTORIAE PARTHICAE que nous avons mentionnées sur le flanc *Est* de la curie. Cette dédicace nous représente les noms de *Valerius Florus*, *vir perfectissimus*, *præses provinciæ*, et du curateur *Lambesius*, dont la famille était évidemment originaire de Lambèse. Nous pensons que, toutes trois, ces inscriptions sont environ de l'année 254, composées en l'honneur des empereurs Gallien et Valerien.

R. 1515 GENIO VIRTVTVM
MARTI AVG CON
SERVATORI.....
....
..NOBILISSI

R. 1514 ..... VG
VATORI
MAVRELI
VALERI.....
....

ET FORTISSIMI CAES
VALERIVS FLORVS
V PPPN
NVMINI MAIESTA
TIQVE EORVM
DICATISSIMVS
POSVIT
CVRANTE IVLIO
LAMBESIO CVR
REIPVBLICAE

PER FELICIS AVG
VALERIVS FLORVS
VPPPNM NVMI
NIMAIESTATIQVE
EORVMDICATIS
SIMVS POSVIT
CVRANTE I
VLLAMBESIO
CVRATOREREIP

Une autre maison, également riche, répondait à celle de Valerius Florus, de l'autre côté de la rue de Lambèse. Elle nous fournit, à elle seule, six inscriptions, et se continue par un marché monumental, dont les coins sculptés mériteraient place dans un de nos musées.

Cette maison est celle de Sertius Marcus Plotius Faustus, chevalier romain, préfet de la *cohors III Ityraeorum*, tribun de la *cohors I Flavia Canathaenorum*, préfet de l'*ala I Flavia Gallorum Tauriana*, qui, après son service militaire, fut flamine perpétuel et grand prêtre de la ville. A l'entrée de la maison, du côté de la rue, on lit :

....
NA ET PLOTIVS
THALLVS PATER
EIVS ALVMN I
PATRONAE
BENIGNISSIMAE

SERTIO
... LOTIO FAVSTO
EQ. R. PRAEFECTO
COH III ITYRAEO
RVMTRIBVNO
COH I FL. CANA
THENORVM PR.
ALAE I FL GALLO
RVMTAVRIANAE
FL. PP. SACERDOTI

VRBIS
PLOTIVS THALLVS
ET PLOTIA FAVS
TINA FILIAEIVS
ALVMNI PATRONO
PRAESTANTISSIMO

Ensuite, à l'intérieur de la maison, et répondant aux deux inscriptions précédentes :

....
.... ACERDOSVR
BISADEXOR
NATIONEMOPE
RIS MACELLI
QVODCVMVA
LENTINACON
IVGE PATRI
AESVAEFECIT
SIBI POSVIT

VALENTINAE
TVCCIANAE
FL PP BONAE
MEMORIAE
FEMINAE AD
EXORNATIO
NEMOPERIS
MACELLI QVOD
PATRIAE SV
AEFECERVNT
FAVSTVS MARI
TVSPOSVIT

Quelques pas plus loin, vers le sud, sans doute à l'extrémité de la maison :

SERTIO
MPLOTIOFAVSTO
EQ. R. PRAEFCOH
III ITYRAEORVM
TRIB COH I FL
CANATHAENORVM

SERTIAE
CORNELIAE
VALENTINAE
TVCCIANAE
FL PP
M PLOTIVS

PRAEF ALAE I FL
GALLORVMTAV
RIANAE FL PP
SACERD VRBIS
PLOTIVS THALLVS
ALVMNVS
PATRONO BENI
GNISSIMO

FAVSTVS
AMILIT FL PP
CONIVGI
DESIDERAN
TISSIMAE

L'avant-dernière de ces inscriptions était complètement recouverte. Elle ne diffère de la seconde que par le genre de l'écriture, et par ce fait, que l'affranchi Plotius Thallus y est mentionné seul.

Ce personnage, Sertius Marcus Plotius Faustus, devait être fort riche, si l'on en juge par les restes du Marché qu'il dit lui-même avoir fait construire, et qui s'élevait évidemment près de sa maison, du côté du Temple. Ces restes consistent en magnifiques coins de pierre, habilement sculptés et ornés de manières diverses. Ils sont ou renversés ou à demi enfouis. Jusque-là leur masse a bravé le marteau des démolisseurs; mais ils peuvent encore être enlevés par de simples particuliers, comme tant d'autres beaux monuments antiques de l'Algérie. Nous nous sommes hâté de dessiner les côtés de deux d'entre eux, malgré le mauvais temps, espérant, M. le Gouverneur, quel que fût la valeur de notre travail, attirer votre attention sur ces chefs-d'œuvre voués à la destruction.

Le Marché de Plotius nous conduit, pour ainsi dire, au Temple; car il est juste au milieu de la légère dépression qui sépare la colline du Temple de celle de l'Arc-de-Triomphe.

Le Temple de Jupiter Capitolin

Une longue dédicace gît en avant du Temple, brisée en quatre morceaux. Nous la transcrirons telle que nous l'avons copiée,

en la faisant suivre de la lecture de M. Léon Renier. Il est surprenant, comme on l'a déjà remarqué, que des Empereurs chrétiens y soient mentionnés comme les restaurateurs d'un Temple païen; mais la beauté de l'édifice dont la majeure partie datait de longtemps sans doute (car on n'en reconstruisit que les portiques), était si achevée, qu'il devait être regardé, sans distinction de culte, comme la parure de Thamgad.

Il s'élève encore à l'extrémité de la colline à laquelle nous avons donné son nom. De même qu'on avait, pour ainsi dire, taillé l'emplacement du Forum et de la Curie dans la colline du Théâtre, on avait aplani, pour bâtir le Temple, un monticule d'environ cent mètres carrés. Il avait la forme d'un rectangle de 25 mètres sur 38; son côté le plus long regardait le Nord; l'entrée faisait face au Théâtre; on y montait par six ou huit longues marches. Peut-être se composait-il de deux parties distinctes séparées par un couloir assez étroit. Au moins il est certain que les deux côtés Nord et Sud étaient, dans une partie de leur longueur, bordés de colonnes cannelées dont les dimensions attestent une grande opulence aussi bien qu'un art consommé. Quatre de ces colonnes sont encore étendues (*fusæ*) sur le flanc Nord. Le diamètre en est de 1m, 15, moins les cannelures, et les cannelures n'ont pas moins de 0m, 75 de hauteur. La plus complète se compose d'une base de 0m, 75, de six tambours de 1m, 55, d'un tambour de 1m, 15, plus le chapiteau de 0m, 75, ce qui nous donne une longueur de 11m, 95. Sur le flanc Sud, on rencontre aussi, à moitié enterrés, des fragments de colonnes semblables. Le temps n'a rien pu contre elles, et les Byzantins eux-mêmes ont renoncé à les briser. La maçonnerie, effondrée, mais encore compacte et d'une épaisseur considérable, donne à ce temple, dont la base et quelques revêtements subsistent encore, l'aspect d'une forteresse écroulée. Il était entouré d'un espace également rectangulaire, dont il occupait une extrémité, de telle sorte qu'en avant de l'édifice se trouvait une *platea* d'allée, recouverte aujourd'hui de terres et parsemée de tuiles. Le côté de cette *platea*, par lequel on entrait vraisemblablement, était décoré de colonnes, abattues maintenant, mais encore en ligne. C'est là, sans doute, qu'était dressée la longue inscription

monumentale, dont nous avons parlé plus haut. Du moins, les quatre fragments qui permettent de la recomposer gisent au milieu des colonnes.

PRO MAGNIFICENTIA SAECVLI DOMIN VALENTINIANI ET VALENTIS SEMPER AVGVSTORVM
TVOR PORTICVS CAPITOLI SERIAE VETVSTATIS ABSVMPTAS ET VSQVE AD IMA FVNDAMENTA
NOVO OPERE PERFECTAS EXORNATASQVE DEDICAVIT PVBLIVS CAETONIVS CAECI
NVS VIR CLARISSIMVS CONSVLARIS CVRANTIBVS AELIO IVLIANO ITERVM REIPVBLICAE
FF AQVILINO FF PP ANTONIO PETRONIANO FF PP ANTONIO IANVARIANO FF PP

« Pro magnificentia sæculi dominorum nostrorum Valentiniani et Valentis semper Augustorum et perpetuorum porticus Capitoli *seriæ* vetustatis absumptas et usque ad ima fundamenta *conlapsas* novo opere perfectas exornatasque dedicavit Publius Cætonius *Cæcina Albinus* vir clarissimus consularis, curantibus Ælio Juliano iterum reipublicæ *curatore*, f. Aguilius ff. pp. » — R. 1520).

Nous avons souligné à dessein les lettres supplées dans la lecture de M. Léon Renier. A la place de *seriæ*, nous avons lu sur la pierre *erga*.

Le Temple dut être détruit en même temps que les autres monuments de Thamgad. Plus tard, la *platea* devint probablement une sorte de cimetière; car on y trouve aujourd'hui l'inscription suivante, très-mal gravée :

D M
M CARGILIUS
INGENVVS VIX
ANN XXXX
VICTOR SODALI
PIO POSVIT

De plus, en creusant pour atteindre les dalles, nous avons découvert une sorte de sarcophage, petit, et d'un travail grossier, sur lequel on distingue une tête d'homme vue de profil et parée d'un collier.

La maison d'Antacius.

En continuant de suivre la colline du Temple, vers le Sud-Est, puis en tournant vers l'Est, on arrive, après deux cents pas environ, au point où la rue du château byzantin, passant entre les deux ondulations du Temple et du Théâtre, sort de la vieille ville et se dirige vers le fort. Nous désignerons ce point par cette appellation : la maison d'Antacius, parce que, là, se trouve, en effet, la maison de ce riche particulier, auquel un de ses clients avait consacré une dédicace :

ANTACIO
VIRTVTVM OM
NIVM VIRO
IVLIO TERTVL
LO ANTIOCHO
OB INSIG
NEM IN SE DIG
NATIONEM
LVALERIVSOP
TATIANVS
EQ. R. ADVOCATVS
CLIENSEIVS

Au bas de cette inscription on trouve écrit, en caractères romains d'une autre époque, ce nom : PANACRIVS, et ces deux autres mots que nous avons eu quelque peine à lire : HERSANT TRANSPORTÉ. Nous remarquerons, à ce sujet, sans plus insister, que, dans d'autres parties de la ville, des sociétés ou des amateurs d'épigraphie ont jugé bon de graver des noms ou des dates sur des colonnes et des dalles antiques.

L'inscription d'Antacius est voisine de plusieurs autres, toutes importantes à divers points de vue. Nous trouvons là des témoi-

gnages de reconnaissance de Thamgad envers Crispina, femme de Commode, et les empereurs Gallien et Valérien, une inscription funéraire en fort beaux caractères, un conduit d'eau monumental, sur lequel nous lisons que les magistrats et le peuple ont travaillé de concert à la réparation d'un grand ouvrage. Nous ne citerons d'abord que les inscriptions impériales, réservant les autres pour la suite de ce travail :

R. 1496. CRISPINAE
AVG
IMP CAES
LAELI AV
RELI COM
MOD AVG
CONIVGI
DDPP

Les six dernières lignes de cette dédicace ont été renouvelées, sans doute en l'an 191 ; car c'est à cette date que l'empereur Commode substitua les titres qu'on vient de lire à ceux qu'il portait précédemment, savoir : « Marcus Aurelius Commodus Antoninus Pius Augustus. »

R. 1509. IMP CAESARI
CINIO GALLIE
NO INVICTO
PIO FE AVG
PONT MAX
GERM TRIB
POT IIII
P P PRO
RESP COL THA
MVG DEVOTA

NVMINI MA
IESTATIQ EO
RVM

Cette inscription, assez fruste, mais qu'il est facile de recomposer, est de l'année 256, ainsi que la suivante :

R. 1510. P CORNELIO
LICINIO VA
LERIANO
NOBILISSI
MO CAES
AVG RESP
COLTHAMVG
NVMINI
MAIESTA
TIQ EO
RVM

Ensuite : ....
R. 1508. ....ANO.....
.....CTO.....
TMAXGER
MATRIB PO...
IIIICO IIIPP
PROCOS
RESCOLV THA
MVG DEVOTA
NVMINI MA
IESTATIQ EO
RVM

Imperatori Cæsari Publio Licinio Valeriano invicto

Et : . . . .

. . . .

. . . IOCAESARI

AVGRESPVB — *P. Cornelio Licinio*

COLONIÆ — *Palonino nobilissimo*

THAMVGAD — *Cæsari. . . . .*

NVMINI

MAIESTA

TIQVE EIVS

DEVOTA

Ce groupe d'inscriptions, qui complète la liste des empereurs bienfaiteurs de Thamgad, tient à peu près le milieu du côté du Sud, entre la colline du Temple et celle du Théâtre, auquel nous revenons ainsi, après avoir suivi une ligne circulaire passant par le Forum, l'Arc de triomphe et la maison d'Antacius. Avant de décrire le Théâtre, nous mentionnerons encore, sur le prolongement méridional de la colline, des constructions indéterminées, au milieu desquelles on lit l'inscription suivante, dédicace funéraire :

ET TACITO

CoNTENTVS SEDE

QVIESCIT

CAELTERTIOLVS

BFCSLEGVI VICT

PATRI PIENTISSIMO

Cette inscription a été publiée plus complète par M. L. Renier, n° 1546. Elle se trouvait alors dans le Fort Byzantin :

HIC SITUS EST

QUI POST TANTUM ONUS MULTOS CREBOSQUE LABORES

NUNC. . . . ET TACITO CONTENTUS SEDE QUIESCIT

CAIUS ÆLIUS TERTIOLUS

BENEFICIARUS CONSULARIS LEGIONIS SEXTÆ VICTRICIS

PATRI PIENTISSIMO

Le Théâtre.

La position du Théâtre est nettement déterminée, en arrière du Forum, à l'extrémité Sud-Est de l'ondulation à laquelle nous avons donné son nom. On l'avait taillé dans la colline, ouvert vers le Nord-Est ; et aujourd'hui il présente l'aspect d'un cratère éventré. Sa façade, parallèle à la rue du Château, mais éloignée d'elle d'environ 45 mètres, était longue de 66 mètres et décorée de colonnes ; il avait 26 mètres de profondeur et 12 mètres de hauteur ; les gradins n'en sont plus visibles ; mais on distingue encore très-nettement la maçonnerie des couloirs circulaires. Dans le milieu gisent des colonnes renversées sous les décombres, et, sur l'une d'elles, l'on aperçoit les trois lettressuivantes, très-mal gravées : RPV. Ce monticule du Théâtre est un des plus importants de la ville : il en commande les rues principales. Nous avons déjà vu qu'il limite le côté Sud du Forum, au-dessus duquel il s'élève en pente raide d'une douzaine de mètres. Vers le Sud-Est, il s'abaisse en pente douce de 12 mètres sur 120 de longueur. La plus grande largeur étant de 130 mètres au plus, il représente un ovale, dont une des extémités, à savoir celle du Théâtre proprement dit, aurait été coupée. Plusieurs passages donnaient accès au Théâtre : d'abord la grande entrée monumentale, qui faisait face à peu près à l'Arc de Triomphe ; ensuite une rue courte, mais large et richement décorée de colonnes et de statues, qui partait de la rue de Lambèse et suivait l'annexe du Forum ; enfin une autre rue plus longue, qui faisait communiquer le quartier Sud-Est de la ville avec le sommet de l'édifice, en arrière, par la longue pente douce de la colline. Somptueusement orné sur ses deux côtés Nord-Ouest et Nord-Est, ce monti-

cule semble avoir été couvert, au Sud-Est, d'habitations nombreuses. Si l'on considère, du sommet du Théâtre, les rues que nous venons de décrire, la Curie, le Forum, le Temple, on embrasse dans un rapport harmonieux tous les monuments dont la *Thamgad* des Antonius pouvait être fière. De là, toutes les rues se montrent nettement tracées; vers le Nord, les terrasses, sur lesquelles s'élevait le reste de la ville, apparaissent aussi, distinctes les unes des autres, mais couvertes de briques et de tuiles brisées.

Le spectacle est encore plus frappant, si l'on regarde cet ensemble, du pied Sud du monticule du Temple. On peut imaginer toutes les colonnades en place, celle du Temple, celle du Théâtre, celle de la Curie, celle de la rue de Lambèse, et rétablir par la pensée les statues disparues. La base des colonnes et les piédestaux sont encore visibles. On conçoit alors une haute idée de la fortune de cette petite ville, qui, créée pour ainsi dire en un jour, avait pu rassembler dans un si petit espace tant de richesses artistiques et monumentales.

(*A suivre.*)



CORRESPONDANCE

—

Col des Beni-Aïcha, le 2 juin 1876.

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de vous adresser par ce courrier une traduction que j'ai faite d'une histoire d'El Hadj Abd-el-Kader. Cette histoire, que j'ai tout lieu de croire inédite, a été écrite par El Hossin, cousin germain de l'Émir. Le manuscrit que je possède est l'original ; si, au point de vue historique, il peut avoir quelque valeur, comme style et comme calligraphie il n'en a aucune : c'est de l'arabe usuel avec une orthographe toute personnelle. Ma traduction se ressent forcément de tout ce concours de circonstances fâcheuses.

Je vous envoie également la copie d'une inscription qu'un colon des environs m'a fait voir. La pierre qui la porte est d'un gris tendre, en sorte que nombre de lettres ont disparu. Cette inscription est au milieu des ruines situées au tournant d'une colline boisée qui, à deux kilomètres du Col, domine la route d'Alger à Dellys.

Ces ruines couvrent encore une assez vaste superficie. Lors de l'établissement du village, une réserve a été faite à cet endroit. Je me suis laissé dire que, sur le flanc Nord de cette colline, il existe un souterrain qui aurait été fermé par ordre supérieur. Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela? je n'en sais rien encore, et ce pourrait bien être une fable. Néanmoins, je tâcherai de me faire indiquer l'endroit, et, si l'ouverture du souterrain a été bouchée de la main de l'homme, sans aucun doute il sera facile de le constater. Le contraire sera aussi facile.

Voici cette inscription. Les lettres ont environ 4 à 5 centimètres de haut.

. . . .

P E R I E M Y. . . . .

I S T A V I D E M V S. . . .

F I R M E P O S S I D E A S. .

. V M T V I S R . . . .

La première ligne est entièrement effacée. Aux autres il manque des lettres. Du reste un morceau de la pierre paraît avoir été détaché. A la quatrième ligne, la queue de l'R manque; mais il ne peut s'élever de doute, c'est certainement une R. Je n'affirme pas donner une copie exacte, mais j'ai fait tous mes efforts pour cela. Peut-être même que cette inscription a été déjà relevée. Cependant son existence est peu connue ici.

Veuillez croire, je vous prie, Monsieur le Président, à mes sentiments dévoués.

Adrien Delpech,
Interprète judiciaire.

L'Histoire d'Abd-el-Kader sera insérée dans notre prochain numéro.

Le Vice-Président, ffons de Président,
L.-Charles Féraud.

Alger. — Typ. A. Jourdan

NOTES
POUR SERVIR
A
L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION
DANS LE SUD
DE LA PROVINCE D'ALGER
EN 1864

(Suite. — Voir les nos 117 et 118)

Comme nous le disions plus haut, la défection des Oulad-Châïb n'avait pas été sans produire un certain ébranlement dans le sud du cercle de Boghar. Cependant, les cavaliers de ce cercle, qui, sans doute, n'étaient pas mûrs encore pour l'insurrection, avaient répondu à l'appel du général commandant la division qui les convoquait pour le 21. On sentait pourtant que l'esprit de ce goum n'était pas avec nous, son attitude avait quelque chose de contraint, de gêné, d'embarrassé, et l'on ne trouvait pas, dans les relations entre Français et Arabes marchant pour la même cause, cet air de franchise et de bonne volonté qu'on avait pu remarquer dans d'autres occasions.

Le général Yusuf, à qui cette particularité n'avait pas échappé, résolut de parler à ces cavaliers : encourager les fidèles, raffermir les chancelants, et montrer aux douteux les conséquences d'un engagement dans une voie qui n'était pas la nôtre, tel fut le but que se proposa le général. Il réunit donc autour de lui

les goums des cercles de Médéa et de Boghar, et il les harangua avec cette habileté, cette finesse et cette originalité d'esprit qu'on ne saurait lui contester. La manière dont le général prononce l'arabe, en l'accentuant à l'italienne, ajoutait encore à la couleur de l'expression; aussi, fallait-il voir ses auditeurs l'oreille tendue vers lui et les yeux sur ses lèvres pour ne pas perdre une de ses paroles, et applaudissant à son discours par les interruptions de : « La vérité est chez-toi ! Tu es avec le vrai ! »

« O Arabes, leur dit-il, que pensez-vous de la défection des » Oulad-Chaïb?... Ont-ils cru, parce que nous étions peu » nombreux ici, que la France n'avait plus de soldats? Les re- » belles ont-ils cru en avoir fini avec les armées de la France » en égorgeant lâchement quelques soldats isolés?... Sachez-le » bien, ô Arabes, chaque tête de Français qui tomberait ici y » amènerait cent mille soldats !...

« Quel sera le sort des Oulad-Chaïb? Où iront-ils? Dans la » province du R'arb (ouest), ou dans celle du Cheurg (est)? Mais » ils y rencontreront plus de soldats que dans celle-ci. Au » Maroc? Mais le sultan Moula-Mohammed-ben-Abd-er-Rahman » les mangerait comme des chiens. Dans la Tunisie? Mais le » bey, notre allié, les en chasserait honteusement... Que vont- » ils devenir?...

« Que voulez-vous? que demandez-vous? de quoi vous plai- » gnez-vous?...

« Le moment, vous en conviendrez, est mal choisi pour l'in- » surrection ! Est-ce quand notre sultan l'Empereur dit : « Je » regarde les Arabes comme mes enfants... Arabes et Français » ont un droit égal à ma protection, et je suis aussi bien l'Em- » pereur des Arabes que l'Empereur des Français... » Est-ce » bien, je vous le demande, quand l'Empereur, notre sultan » comme le vôtre, s'occupe de votre bien-être, est-ce bien, » dis-je, de répondre à ses bienfaits par l'ingratitude, au té- » moignage de sa sympathie et de sa haute justice par la rébel- » lion, par le pillage, et par le massacre de ses soldats?

« Aussi, cette déloyale conduite est-elle une sorte de triomphe » pour ceux qui prétendent que vous ne méritez pas le bien

» qu'on vous fait, et rend-elle la tâche de vous défendre extrê- » mement difficile à ceux qui vous aiment. Moi-même qui, » depuis trente-quatre ans, combats pour vous avec deux épées, » vous me mettez aujourd'hui presque au repentir de vous avoir » aimés.

« Mais vous êtes ainsi faits, vous, les Arabes : vous êtes dans » la paix et dans le bien, et vous n'y savez rester. Un jour, que » vous êtes ivres de *leben* (lait aigre), vous vous croyez puis- » sants, et vous rêvez alors la possibilité de l'abandon du pays » par les Français. Ne vous bercez pas, ô Arabes, de ce vain » espoir ! car nous sommes ici par la volonté de Dieu !...

« Rappelez-vous donc la grande guerre d'autrefois ! Avez- » vous perdu le souvenir qu'avec cinq cents Chasseurs et l'aide » de Dieu, nous avons pris la zmala d'El-Hadj-Abd-el-Kader?... » Que pouvez-vous donc espérer aujourd'hui que nous vous con- » naissons vous et votre pays?...

« En sortant d'Alger, on me disait que le vent de la rébellion » avait soufflé sur vous; je ne l'ai pas cru, parce que je vous » connais, et que je sais que vous n'êtes ni des ingrats, ni des » traîtres. Et je suis venu moi-même, et j'ai vu que j'avais eu » raison de rejeter le mal qu'on me disait de vous.

« A l'arrivée des Français dans votre pays, la plupart de ceux » qui m'entourent ici étaient des khammès; n'est-ce pas là la » vérité? Aujourd'hui, vous êtes tous vêtus de bons bernous; » vous avez des chevaux, des troupeaux; vous êtes propriétaires, » enfin ! Au temps où je vous parle, vos moutons se vendaient » de trois à quatre francs, tandis qu'à présent, vous en tirez » sans peine de vingt à vingt-cinq francs; une toison valait de » trois à quatre sous, aujourd'hui vous la vendez trois francs; » une vache se vendait quinze francs, aujourd'hui vous la » vendez cent francs. Réfléchissez à tout cela. Et cette situation » heureuse, ne sont-ce pas les Français qui vous l'ont faite? Et » cette richesse et le bien-être qui en est le résultat, n'est-ce » pas aux Français que vous en êtes redevables? Enfin, dites-le » moi, de quoi avez-vous à vous plaindre? Quel mal les Fran- » çais vous ont-ils fait?...

« Rappelez-vous bien ceci, ô Arabes ! c'est que si la France est

» bonne pour les fidèles, elle est, en revanche, sévère pour les
» rebelles : aux premiers, la paix et le bien-être ; aux seconds,
» la misère et le châtiment !

« Préparez-vous donc à marcher, ô Arabes ! Soyez sans crainte
» pour vos femmes et vos enfants ; vous pouvez aujourd'hui les
» laisser derrière vous : notre protection leur est assurée.

« En marchant avec nous, sachez-le bien, ce n'est pas moi que
» vous suivez, c'est le drapeau de la France ! — Que Dieu le
» rende victorieux !

« Allez donc préparer vos munitions, vos vivres, et revenez
» reprendre votre place auprès de nous.

« Allez, mes enfants, avec le salut ! »

Cette harangue, dont nous avons essayé de rendre la forme et le sens, parut produire sur l'esprit des goums un effet salutaire. Grâce à la mobilité de caractère particulière aux Arabes, peuple enfant, ces cavaliers, dont la fidélité était, il n'y a qu'un instant, plus que douteuse, semblaient, nous ne dirons pas enthousiastes, mais tout au moins assez convenablement préparés pour marcher avec nous sans trop de répugnance ; et si l'on a égard aux dispositions peu favorables dans lesquelles se trouvaient les gens du goum avant l'allocution du général, la conversion qu'il venait d'obtenir pouvait certainement passer pour un succès.

Le spectacle donné par un homme haranguant une foule armée n'est jamais sans grandeur, quels que soient, d'ailleurs, les passions ou les sentiments auxquels il fait appel ; l'intérêt est surtout doublé quand la tribune est la borne de la rue, ou un tertre assis dans la plaine. Aussi, officiers et soldats de la colonne, bien qu'ils ne comprissent pas la langue arabe, formaient-ils une ceinture compacte autour des cavaliers du goum, et cherchaient-ils curieusement à lire sur le visage des harangués l'effet produit par la parole du général.

La plaine de Zobra est, du reste, parfaitement disposée pour les luttes oratoires du forum : encadrée par les hauteurs rocheuses de Kef-Ben-Alia, d'Aïn-el-Beïdha, de Maththin, de Mzouzi, de Kef-Oulad-Ahmed, de Bou-Khebza et de Taïg, elle forme une immense place carrée que vient couper, en serpentant

du sud au nord, le bourbeux Nahr-el-Ouassel, qui a pris le nom de Chelif.

La journée du 26 est employée aux derniers préparatifs ; la plus grande activité règne dans le camp ; chacun achève de se gréer. Ce n'est pas, en effet, une petite affaire que de s'engager dans des régions où l'on n'a d'autres ressources que celles qu'on traîne derrière soi. Tous, ou à peu près, savent qu'il faudrait un peu plus que de la sobriété pour vivre là sur le pays, et l'on ne se moque déjà plus ni de la bosse, ni de la tournure dégingandée du chameau, l'indispensable et merveilleuse bête de somme des contrées sahriennes. Ils sont déjà là un millier faisant leur provision d'eau, et se portant grotesquement, une jambe en écharpe, sur l'emplacement qui leur a été assigné.

C'est décidément demain, 27 avril, que la colonne se met en route : les ordres de départ, de marche et de formation à l'arrivée au bivouac viennent d'être transmis aux différents corps par le chef d'État-major.

Bien que l'effectif de la colonne ne s'élève guère au-dessus de 2,000 hommes tant infanterie que cavalerie, la multiplicité des services et des accessoires surtout ne fait pas moins de cette petite armée une machine assez difficile à remuer et à diriger. Si la civilisation nous enseigne de merveilleuses et savantes formations, de très-ingénieux ordres de bataille, en revanche, elle nous alourdit singulièrement en nous donnant d'impérieux besoins à satisfaire, besoins qui exigent des moyens de transport tout-à-fait en disproportion avec nos effectifs. Cet inconvénient des impédiments se fait surtout sentir en Algérie lorsqu'on a à opérer dans le Sahra, puisqu'il faut, nous l'avons dit, tout emporter avec soi, nourriture des hommes et des animaux. Il faut bien avouer que les Arabes, peuple à cheval, nous sont bien supérieurs sous le rapport de la légèreté et de la mobilité, et que, malgré leurs juments hypothétiques, leurs fusils à canon de fer-blanc et leur poudre grossière, ils nous donneraient fort à faire s'ils pouvaient parvenir à s'entendre et s'ils étaient bien commandés. Il n'y a pas à se le dissimuler, quand nous les joignons, c'est que, généralement, ils l'ont bien voulu, ou c'est qu'ils ont

été surpris en flagrant délit d'émigration, roulant et poussant devant eux leurs familles et leurs troupeaux. Nous irons plus loin, nous dirons que, même pour le combat, les cavaliers arabes sont toujours dans des conditions plus avantageuses que celles où nous nous trouvons ordinairement : d'abord, ils manient leurs chevaux avec une admirable dextérité ; la selle et les étriers arabes, qui composent le plus parfait des harnachements de guerre, leur permettent de se servir du fusil avec la même facilité que s'ils étaient à pied ; de plus, en combattant en fourrageurs et en fuyant à propos, — pour eux, « fuir en temps opportun, c'est vaincre, » — ils ne nous présentent que de trop rares occasions de les atteindre et de les frapper. Toutes les chances défavorables sont donc pour nous, qui recevons les bandes arabes ou qui nous présentons à elles dans le même ordre que si nous avions affaire à un régiment de cuirassiers prussiens. Ils n'ont, comme le disent nos soldats, qu'à *tirer dans le tas ;* et bien que leur balle n'ait pas la forme aussi compliquée que savante de celle en usage dans notre infanterie, et qu'elle soit, en dépit du progrès, restée imperturbablement à peu près sphérique, elle n'en donne pas moins bel et bien la mort à un trop grand nombre de nos valeureux soldats. Pour un pareil résultat, ce n'est pas la peine d'être la première armée du monde. Du reste, il n'y aurait rien d'étonnant que tout cela ne fût dans les desseins de Dieu ; car la civilisation en aurait trop vite fini avec la barbarie si la première avait pour elle tous les avantages.

Le *démarrage*, c'est-à-dire la mise en mouvement d'une colonne expéditionnaire qui doit s'enfoncer dans le Sahra n'est pas une petite affaire. N'a-t-on rien oublié ? C'est que, demain, quand nous aurons quitté nos magasins, il sera déjà bien tard pour réparer notre oubli. Aussi la matinée du 27 est-elle consacrée à donner un dernier coup-d'œil pour s'assurer si toutes les pièces composant cette machine qu'on appelle une colonne sont en bon état et à leur place. Tout va bien, et promet un fonctionnement parfait. A onze heures, la ville de toile qui hérissait la plaine est renversée comme par l'effet d'un coup de théâtre ou d'un tremblement de terre, et les muletiers avec leurs mulets, et les

sokhkhrara (1) avec leurs chameaux, attendent la sonnerie du *boute-charge* pour placer sur le dos de leurs bêtes de somme les habitations, les bagages et les approvisionnements en vivres et en munitions de guerre de la colonne. L'esprit des deux peuples, Français et Arabe, se révèle surtout dans cette opération du chargement. Ainsi, le Français — nous sommes pourtant les auteurs de la loi Grammont — chargera en injuriant et en battant sa bête, qui le lui rend souvent ; l'Arabe — les Arabes ne parlent jamais à leurs bêtes — fera son chargement en silence, avec calme, et il obtiendra de son mulet ou de son chameau tout ce qu'il en voudra avec un simple cri ou un appel de langue.

Le général Yusuf sait que les troupes françaises sont aussi intelligentes qu'elles sont valeureuses, et que, tout en obéissant parfaitement, elles discutent volontiers les opérations des chefs auxquels on a confié et leur existence et leur honneur ; elles tiennent à savoir où on les mène et ce qu'on attend d'elles. Ce ne sont point, en un mot, des troupes-machines agissant automatiquement sous une impulsion donnée. Le général sait cela ; aussi, a-t-il voulu réunir autour de lui les officiers de sa colonne et leur faire connaître son plan de campagne.

Nous ne nions pas qu'il n'y ait quelque témérité à parler d'un plan de campagne dans le Sahra, et surtout à l'exposer et à le détailler à ses troupes. Avec l'extrême mobilité des bandes sahriennes, il n'est guère possible de prévoir où l'on sera le lendemain. La guerre, dans le Sud, ne peut donc se faire qu'au jour le jour et par improvisations. Nous admettons qu'un général puisse se donner un objectif, une direction générale ; mais il sera bien rare qu'il y arrive tout d'une traite et sans avoir été obligé de se jeter plusieurs fois hors de cette direction.

Du reste, dans le Sahra, ce n'est pas par les armes qu'il faut chercher à vaincre ; on arrive plus sûrement à ce résultat en fermant aux rebelles l'accès de leur pays : la misère les mettra bientôt à la merci du général qui n'aura pas exténué ses troupes

(1) *Requis*, convoyeurs indigènes conduisant les bêtes de réquisition. Autrefois, *les corvéables*.

et ses chevaux à la vaine poursuite d'un insaisissable ennemi, et qui sera resté imperturbablementsur une position remplissant le but qu'il se propose, celui de placer les rebelles dans l'alternative de se soumettre ou de mourir, eux et leurs troupeaux, de faim et de soif.

Évidemment, ce rôle expectant n'est pas extrêmement dans les goûts de nos bouillants soldats ; une expédition sans coups de fusil, ce sont les misères de la guerre sans compensations : pour eux, pas de sang, pas de gloire ! On n'a point couru de dangers par le fait de l'ennemi dans cette expédition ; c'est à peine si l'on osera dire *qu'on y était*. Nous sommes ainsi faits, et ce propos de Montaigne n'est pas d'hier : « Cecy est digne d'estre « considéré, que nostre nation donne à la *vaillance* le premier « degré des vertus, comme son nom montre, qui vient de *valeur*. »

Eh ! mon Dieu, oui ! nos soldats sont toujours ce que les Italiens appelaient autrefois des « *bisognosi d'onore*, » des nécessiteux d'honneur, de cet honneur que donne la gloire, et, nous le répétons, pour eux, il n'y a pas de gloire quand le pistolet reste à la ceinture et la lame dans le fourreau.

L'objectif du général Yusuf est El-Ar'ouath, où il jettera un approvisionnement. Il espère que, d'ici à son arrivée dans cette place, l'insurrection se sera dessinée, et qu'il pourra prendre alors un parti, et agir en raison des éventualités qui se produiront soit dans la province d'Alger, soit dans celle d'Oran, foyer de la rébellion.

Le général, qui sait la guerre d'Afrique par cœur, et qui connaît son Sud sur le bout du doigt, donne aux officiers quelques bons conseils sur la manière de conduire les troupes dans les régions inhospitalières où ils vont avoir à opérer. Pour la plupart d'entre eux, le Sahra est un pays tout nouveau ; il faut oublier là ses souvenirs d'école et des théories dont ils ne trouveront certainement pas à faire l'application. Les opérations de guerre en Afrique reposent encore aujourd'hui sur les traditions, et jusqu'à ce qu'on ait donné la culotte de zouave et la chachia à notre *Service en Campagne*, il faudra bien se contenter des leçons professées par les officiers généraux qui ont été les disciples de l'illustre maréchal Bugeaud.

Le général termine en faisant remarquer aux officiers que, sa colonne étant appelée à agir dans le Sahra au moment où, habituellement, les troupes expéditionnaires rentrent dans le Tell, leurs soldats vont se trouver dans des conditions bien plus défavorables que si elles avaient à opérer pendant la saison d'hiver. En effet, les approches de l'été ne promettent guère autre chose que des eaux rares et des chaleurs insupportables ; il engage donc les officiers à redoubler de sollicitude à l'égard de leurs hommes.

Le général Yusuf sait aussi d'expérience tout ce qu'on peut obtenir de l'infanterie quand elle marche sans sacs. Cette faveur permet d'exiger d'elle des marches plus longues et plus rapides ; elle ôte aux traînards tout prétexte de rester en arrière, et le fantassin qui arrive sans fatigue au bivouac peut, si les circonstances le demandent, donner facilement un coup de collier. Nous ajouterons que, dans ces conditions, l'infanterie marche aussi vite que la cavalerie.

L'assemblée a sonné ; à ce signal, chaque corps, détachement ou service a pris le rang qui lui a été assigné dans l'ordre de marche. Les officiers d'État-major rectifient les fautes de détail qui ont pu se produire dans l'arrangement des différentes pièces composant la colonne. A la sonnerie de : *En avant !* la machine s'ébranle et plonge dans le Sud.

C'est dans la province d'Oran que les Hauts-Plateaux, cette immense terrasse formant la ligne de partage des eaux entre les bassins méditerranéen et sahrien sont le plus fortement accusés ; cette vaste plate-forme, qui sépare le Tell du Sahra, va s'affaissant de l'Ouest à l'Est, et s'efface au-delà de Boghar pour disparaître entièrement dans la province de Constantine, où l'on passe de plein-pied du pays des céréales dans celui des dattes.

Bien qu'au-delà de Boghar les Hauts-Plateaux soient peu marqués sous le rapport de l'altitude, il n'en est pas moins vrai qu'on y sent bientôt l'approche des steppes : à quelques kilomètres dans le sud de la ligne de ceinture du Tell, les riches céréales de la vallée du Chelif moyen sont devenues rares et sans force ; la végétation arborescente a disparu. A part quelques fondrières, quelques plis de terrain que les eaux des pluies ont verdis, le

sol ne présente plus guère que les teintes et la dureté de la carapace d'une tortue.

Le Chelif, le seul fleuve algérien qui, prenant sa source dans le Sahra, aille jeter ses eaux dans la Méditerranée, serpente sournoisement et traîtreusement sur notre droite. C'est sans doute ainsi qu'il a pu s'introduire furtivement dans le Tell : rien qui le décèle ; point de rives saillantes ; c'est comme une bouche sans lèvres ; point d'accidents qui paraissent gêner son allure ou contrarier son cours : fleuve égoïste qui s'est creusé un lit profond dans une sorte de marne boueuse, et qui se hâte de porter son tribut fangeux et ocreux à la mer sans se préoccuper de calmer la soif ardente du pays qu'il traverse.

La colonne a pris ce qu'on appelle pompeusement la *route impériale* d'Alger à Laghouath. Sous le rapport de la largeur, on ne saurait lui contester ses titres à cette haute qualification ; mais peut-être pourrait-on lui reprocher de n'avoir pas su éviter assez les mauvais pas et les marécages. Il est vrai que les voituriers ne sont pas absolument astreints à suivre le tracé de la route.

Au fur et à mesure que nous avançons, les traces de la charrue indigène deviennent plus rares ; le sol se cailloute, s'empierre, et prend déjà cette teinte fauve qui annonce le Sahra. Des roches bizarres, moirées de filons blanchâtres, se dressent sur notre gauche. La plaine s'évase à droite et n'est plus guère tourmentée que par quelques collines qui, par l'effet des ondulations, semblent bondir comme celles dont parle le Psalmiste. Nous rencontrons encore deux ou trois fois le Chelif roulant dans son ornière à berges droites et rongées, puis nous le laissons définitivement en appuyant légèrement dans l'Est.

Nous dépassons la coupure d'un dernier pli de terrain ; à la sortie de ce défilé, les portes de l'horizon s'ouvrent à deux battants : voilà le Sud aux monotones et vastes espaces ! Le regard, captif dans les montagnes du Tell, prend ici son vol tout à l'aise, sans crainte de se heurter aux obstacles, et ne trouve à se poser que sur des pitons d'un bleu vague qui, à trois journées de marche de là, se confondent avec la robe du ciel dont ils semblent la bordure. Puis, jalonnant la route, une longue ligne de poteaux-supports du fil électrique, cette monture de la pensée

aussi rapide que la pensée elle-même. A notre droite, le Djebel-Oukat s'allonge de l'Est à l'Ouest et va finir à Tagguin ; devant nous, la chaîne des Sebâa-Rous (Sept-Têtes) semble les remparts d'une ville prise d'assaut sur lesquels on aurait exposé les têtes de sept géants décapités, sorte de *Sierra* (scie) que les Turcs appelaient *Iedi-Toptar*, les Sept-Canons. Plus près de nous, on distingue un point blanc noyé dans l'espace et pareil à une voile en pleine mer immobilisée par le calme : c'est le caravansérail de Bou-Keuzzoul (1) dressant ses murailles blanches au milieu de ces plates solitudes.

La végétation n'a déjà plus rien de celle du Tell : le *chih (artemisia herba alba)* s'est emparé du terrain et nous jette ses trop odorantes bouffées ; pomponnée à neuf de son feutre blanc, cette armoise, que le printemps a verdie, tigre le sol marneux de la plaine de ses touffes à ramification ramassée.

Des marais miroitent sur notre droite ; des bandes de flamants y dorment sur une jambe et la tête sous l'aile. On dirait, de loin, une patrouille anglaise.

Le camp a été tracé à l'avance par les officiers d'État-major, et les adjudants-majors des corps d'infanterie sont allés reconnaître l'emplacement que devra occuper la fraction à laquelle ils appartiennent. Ainsi que cela est d'usage en Algérie, les troupes camperont en carré. La cavalerie formera la première face, qui sera toujours placée dans la direction que la colonne devra prendre le lendemain.

Le camp appuie sa droite au caravansérail de Bou-Keuzzoul. La cavalerie a déjà pris sa place ; les chevaux sont à la corde, et les tentes se dressent. L'infanterie se développe sur chacune des trois faces qu'elle doit former : les tambours battent, les clairons sonnent ; mais ces bruits de la guerre se perdent dans l'immensité : ce ne sont plus que des sourdines lointaines qu'aucun écho ne répète et qui s'égarent dans le vide. Les faisceaux sont bientôt formés ; quelques minutes après, une ville de toile dresse ses pignons gris au milieu de ces mornes espaces tout-à-l'heure

(1) Bou-Keuzzoul est évidemment un surnom ; il signifierait *l'homme à la massue*.

calmes comme la solitude. L'artillerie et les divers services ont pris leur place dans le carré; le goum a établi ses tentes à quelque distance de notre bivouac : il campe avec cette indépendance en matière de castramétation qui est particulière aux peuples chez lesquels la géométrie n'a que médiocrement pénétré; les chameaux, débarrassés de leurs charges, sont allés dîner en dehors du camp, heureux de trouver leur table mise partout; ils reviendront à la nuit s'accroupir sur les emplacements qui ont été indiqués aux *sokhkhrara*.

La tente du général s'élève au milieu du camp : elle est reconnaissable à la crinière de cheval (*athouakh*), cet insigne de la dignité des pachas, qui se dresse à son sommet; une seconde crinière, blanche comme le panache du roi Henry, et servant de fanion au général, est plantée devant l'entrée de sa tente.

La vie est dans le camp; cette petite colonne, noyée dans l'immensité, anime ces solitudes désolées. Chacun paraît chez soi dans cette ville éphémère que demain le soldat emportera avec lui. Vienne seulement un coup de vent, et il ne restera sur ce sol balayé, poli et vernissé par la tempête aucun vestige rappelant notre passage.

Le bivouac de Bou-Keuzzoul n'a rien de particulièrement réjouissant, et ce n'est pas précisément là qu'a dû être le paradis terrestre : pas de bois, pas de fourrages, peu d'eau, mais saumâtre. Le caravansérail a deux puits, l'un dans l'intérieur du caravansérail et l'autre en dehors; mais ils sont tout-à-fait insuffisants pour abreuver les chevaux et les bêtes de somme de la colonne; tous ces animaux boiront donc demain, s'il plaît à Dieu!

Les caravansérails (1) étant tous construits à peu près sur le même modèle, nous ne referons pas pour la centième fois la description de ce genre d'établissement, qui tient à la fois du fort et de l'hôtellerie. Nous dirons seulement que, pour habiter celui de Bou-Keuzzoul, le plus triste de toute l'Algérie peut-être, il faut joindre à un bien grand amour de la solitude un dégoût passablement prononcé de l'espèce humaine. Quoi qu'il

(1) Les caravansérails de cette ligne appartiennent à l'administration du maréchal Randon; ils datent de 1853 à 1857.

en soit, il y a bien un certain mérite à accepter la garde de ces mornes demeures et à s'emprisonner ainsi dans l'immensité.

Nous sommes dans le pays des Oulad-Mokhtar, l'une des plus puissantes tribus de l'ancien Tithri. Du temps des Turcs, le chef des Oulad-Mokhtar était, après le bey, le premier personnage de la province. Il jouissait d'ailleurs d'une indépendance presque absolue, et il se considérait bien plus comme l'allié du pacha que comme son sujet.

Il faut dire que le chef de la Régence n'était pas fâché de laisser subsister une certaine rivalité entre le chikh des Oulad-Mokhtar et le bey du Tithri : c'était, selon le pacha, un moyen de maintenir dans la soumission ce haut fonctionnaire qu'une trop grande puissance pouvait, à l'occasion, rendre dangereux.

Vers la fin de 1835, Ben-Aouda-el-Mokhtari (1), chikh des Oulad-Mokthar, qui avait à se plaindre du hakem de Médéa, entrait en relations avec le général Voirol, et lui offrait ses services conjointement avec Djelloul, chikh des Aïad, Bou-Châra, chikh des Rbeïaâ, et El-Djedid, chikh des Oulad-Châïb. Ce Ben-Aouda n'ambitionnait rien moins que d'être placé à la tête du beylik de Tithri; mais cette combinaison n'eut pas le succès qu'en attendait El-Mokhtari.

En 1837, une ligue se forma dans ces contrées contre El-Hadj-Abd-el-Kader; elle avait à sa tête Bou-Dhïaf, chikh des Oulad-Madhi, et Ben-Aouda-el-Mokhtari. Après avoir obtenu assez facilement la défection du premier, l'émir marcha contre Ben-Aouda, lequel fut obligé de se soumettre et de lui livrer un fanatique qui se faisait appeler l'imam El-Mohy-ed-Din, et qui prêchait contre lui. Bien qu'il passât pour posséder le don des miracles, Abd-el-Kader envoya néanmoins ce thaumaturge prisonnier à Maskara. La mission de cet illuminé sur cette terre se

(1) Ce Ben-Aouda, entraîné, malgré son grand âge et sa résistance, par les Oulad-Mokhtar dans la dernière insurrection, est mort de fatigue et de misère à la suite du marabouth dans le courant du mois d'octobre 1864. C'était le père de l'ex-agha Bou-Diça, qui abandonna notre cause, dans le mois d'août de la même année, pour suivre les drapeaux de Mohammed-ben-Hamza.

termina sans doute dans les prisons du Beylik ; car on n'entendit plus jamais parler de lui.

Ce fut dans le mois de juin 1842 que les Oulad-Mokthar, cédant aux conseils de Mohammed-ben-el-Akhdhar, neveu de Ben-Aouda, vinrent faire leur soumission au colonel Comman, commandant supérieur du cercle de Médéa.

Un an après, le Sud du Tithri fut agité par de nouveaux désordres, dont Ben-Aouda-el-Mohktari, qui était devenu un chaud partisan de l'émir, comptait profiter dans l'intérêt de son nouveau maître. Le duc d'Aumale, qui commandait à Médéa, se porta sans délai dans le sud de son commandement ; il arrivait le 20 avril 1843 sur les Rahman, principaux fauteurs du trouble, lesquels se hâtaient de rentrer dans l'ordre après un petit combat de cavalerie qui ne leur fut pas avantageux.

Ben-Aouda, qui, nous l'avons dit, s'était rapproché de l'émir, finit par se soumettre définitivement en 1845, et il demanda à rentrer en grâce auprès de nous lorsque les Oulad-Naïl, traqués par le général Yusuf, furent obligés d'abandonner la cause d'Abd-el-Kader.

Le 28 avril, la colonne s'ébranlait à cinq heures et demie du matin et suivait la même direction que la veille. Nous entrons dans le pays de la halfa (*stipa tenacissima*), cette plante du Sud par excellence. La plaine s'ondule et se moutonne. On rencontre çà et là, mais très-rarement, un pied de jujubier sauvage (*zizyphus lotus*) dont les feuilles charnues ont excité, malgré les épines qui les défendent, la convoitise des chameaux et des moutons ; parfois un *bethoum* (*pistacia atlantica*), isolé dans une vallée, élève sa cîme arrondie au-dessus des touffes de halfa. Le *chih* et l'*alala*, qui paraissent appartenir tous deux au genre *artemisia*, alternent avec la halfa dans l'occupation du sol ; ces armoises, diamantées de la rosée du matin, embaument l'air de leur énergique et pénétrante odeur, et nos fantassins, qui professent la plus grande estime pour cette grossière parfumerie, lèvent voluptueusement le nez dans la direction des brises embaumées et les aspirent bruyamment.

La colonne traverse une suite de *daya* (bas-fonds) qui deviennent fangeuses à la suite des pluies hivernales. Sous l'action de

notre implacable soleil, les eaux s'évaporent, le fond se dessèche, se fendille et se quadrille en mosaïque ; on dirait, à voir ces cuves dénudées et sans trace de végétation, que le sol a été frappé d'alopécie.

La colonne fait sa grande halte au café maure de Khachem. Il n'y a là qu'un puits, et l'eau en est saumâtre.

Bien que nous en soyons encore fort éloignés, nous découvrons cependant le caravansérail d'Aïn-el-Oucera (1), qui dresse sa masse blanche devant nous. A quatre heures du soir, et après une longue marche de dix lieues et demie, la colonne touchait au caravansérail, et campait sous ses murs sur un plateau sablonneux de nuance blanchâtre moucheté de touffes de harmel (*peganum harmala*) (2).

Nous sommes sur les terres de parcours des tribus du Tithri méridional ; c'est dans ces grands espaces que les Arabes pasteurs campent avec leurs troupeaux pendant tout le temps qu'il leur est possible de les y abreuver : les Mfatah, les Mouïadat-el-R'eraba, les Oulad-Maâref, les Zenakhra, les Abadlia, les Rahman s'y partagent le terrain avec les Oulad-Mokhtar-el-R'eraba.

Le pays que nous traversons n'est point nouveau pour le général Yusuf : dès 1843, il préludait, par la part qu'il prenait au brillant épisode de la prise de la zmala de l'Émir, à cette rude et ingrate odyssée qui se terminait sur les ruines des murailles d'El-Ar'ouath.

Le 29 avril, la colonne s'engage dans le pays des Rhaman. La chaleur commence à se faire sentir vigoureusement ; la marche devient pénible, surtout pour l'arrière-garde, qui est noyée dans un nuage de sable brûlant soulevé par le convoi.

La colonne a pris, en sortant du bivouac d'Aïn-el-Oucera, son ordre de marche sur trois colonnes, comme si elle était en présence de l'ennemi. Cet ordre, qui n'est guère praticable que dans le Sahra, présente, pour le chef, les avantages de diminuer la profondeur de sa colonne, d'avoir mieux sa troupe dans la

(1) *Oucera*, terrain élevé.

(2) De la famille des zygophillées.

main, et d'être toujours prêt pour le combat dans le cas de rencontre fortuite de l'ennemi.

Nous approchons d'une chaîne de montagne qui coupe brusquement notre horizon : c'est, à l'est, le Djebel-el-Khidher, qui paraît s'aplatir sous le poids de ses sept têtes (*Sebâa Rous*), et à l'ouest, le Djebel-Oukat, qui s'allonge dans la direction de Tagguin. Nous piquons droit devant nous sans trop savoir par quel point nous allons escalader ces montagnes ; mais, arrivés à leur pied, une solution de continuité taillée en biseau nous ouvre une sorte de couloir dans lequel nous pénétrons. Quelques minutes après, nous atteignions le caravansérail de Gueltet-es-Shiol (la mare du seau) (1) ; la colonne y pose son camp.

Le soir, les montagnes dans lesquelles est noyé le bivouac s'illuminent soudainement de flammes rouges qui courent sur les crêtes, et qui se développent au-dessus de nos têtes. Tout notre horizon n'est bientôt plus qu'un cercle de feu jetant sur le ciel des reflets empourprés. Des silhouettes humaines se dessinent en noir sur les principaux foyers qu'elles paraissent attiser : c'est probablement Satan et les siens qui, las de rôtir souterrainement depuis si longtemps, ont déclaré la guerre à Dieu, et cherchent à incendier la voûte céleste. Rassurons-nous cependant, le cas est moins grave : ce sont tout simplement les grand'gardes qui ont mis le feu aux touffes de halfa pour donner au camp cette splendide illumination. Nous jouirons, du reste, encore souvent de ce genre de spectacle ; car, il faut bien le dire, il y a plus de gens qu'on ne le pense généralement qui sont nés avec des instincts d'incendiaires.

Le 30, la colonne se remettait en marche à la pointe du jour, et continuait de suivre la route de El-Ar'ouath.

Depuis l'affaire du 16, — celle de Tagguin, — nous étions sans nouvelles de l'ennemi ; des bruits arabes commençaient déjà à circuler dans la colonne, et ils n'étaient pas précisément

(1) La *Guelta* (mare, excavation dans la pierre où séjourne l'eau des pluies) est en face de la porte du caravansérail. C'est un vaste réservoir alimenté par les eaux de pluie qui descendent du versant nord du Djebel-el-Khidher. Sa profondeur moyenne est de 4m16.

de nature à nous tirer d'inquiétude : on disait que le marabout, à la tête de nombreux contingents, avait attaqué la colonne du général Martineau, en marche sur El-Beïodh (Géryville), et que cette colonne avait été entièrement détruite. Uue dépêche télégraphique vint heureusement nous apprendre la vérité : le général Martineau, attaqué furieusement, le 26, à Aïn-el-Katha, près de Kheneg-Azir, avait, il est vrai, éprouvé des pertes sérieuses ; mais sa colonne avait pu contraindre l'ennemi à se mettre en retraite, et arriver, le lendemain, 27, à Géryville, où elle déposait son approvisionnement.

La province d'Alger était toujours parfaitement calme, et rien ne faisait supposer de mauvaises dispositions ni parmi les gens du goum, ni parmi les sokhkhrara qui marchaient avec nous.

A dix heures du matin, nous traversions la grande bande de sable de Mesran (1), qui est mouvementée comme une mer agitée ; les sommets de ses vagues figées sont couverts de la végétation des sables, et le *retem*, ce genêt du désert, y balançait gracieusement, au souffle d'une légère brise du nord, ses branches empanachées de fleurs blanches.

La bande de sable de Mesran, qui n'a pas moins de trois kilomètres de largeur, semble être le trait d'union reliant entre elles les deux portions de la *Sebkha* (lac salé) Zar'ez. La colonne laisse à six kilomètres sur sa droite le Zar'ez occidental, qui se développe dans l'ouest comme un vaste miroir destiné à la toilette du soleil.

Nous sommes sur les terres de parcours des Oulad-Si-Mohammed, et nous entrons dans le pays des Oulad-Naïl, de cette puissante tribu dont les femmes ont, avec leur réputation de beauté, celle, dit-on, d'une facilité de mœurs inimaginable. Les officiers de la colonne, qui possèdent ce détail et qui croient aux almées du désert, fouillent du regard les profondeurs de l'horizon pour chercher à découvrir quelque tente renfermant des spécimens de

(1) La ferme-auberge du sieur Juan Mas est située à Mesran, et à un kilomètre en avant du banc de sable. A cinq kilomètres, plus au nord, on avait commencé le forage d'un puits artésien ; ce travail a été interrompu par suite de l'insurrection.

ces séduisantes houris ; mais la plaine est déserte, et il n'y a pas trace, aux quatre points cardinaux, de la succursale du paradis de Mahomet.

La colonne vient de pénétrer par le Kheneg-el-Meleh (*défilé du Sel*), dans cette chaîne de montagnes qui relie le Djebel-es-Sahri au Djebel-el-Amour ; elle passe au pied des Hadjeur-el-Meleh (*rochers de Sel*), qui semblent un caméléon gigantesque (1), coupe une première fois l'Ouad-el-Malah (*la Rivière salée*), laisse à sa droite le caravansérail, et va camper à Draâ-el-Hadjeur-el-Meleh (*le Contrefort des Rochers de Sel*), après avoir traversé une seconde fois l'Ouad-el-Malah.

Le gîte de sel-gemme des Hadjeur-el-Meleh, l'une des curiosités du Sahra, paraît être le résultat d'une éruption argilo-gypseuse et de sel-gemme qui se serait fait jour à travers les assises superposées des terrains crétacés inférieurs et tertiaires moyens. Le sel-gemme, fort abondant dans le Kheneg-el-Meleh, y forme des talus très-abrupts qui atteignent jusqu'à trente-cinq mètres de hauteur. Quand le soleil joue dans le fouillis de plis et d'arêtes de cette roche silicatée de couleur changeante passant successivement par le jaune, le vert, le rouge et le violet, les effets produits par toute cette joaillerie sont d'une richesse et d'un éclat qui viennent trancher magnifiquement sur le ton éternellement jaunâtre du pays que nous parcourons.

Plusieurs sources, très-riches en sel marin, sourdent des Hadjeur-el-Meleh et vont se jeter dans l'Ouad-el-Malah ; leurs bords se couvrent de croûtes salines par l'évaporation spontanée. C'est là que s'approvisionnent les garnisons de Djelfa et d'El-Ar'ouath.

C. Trumelet.

(*A suivre*)



(1) Les Hadjeur-el-Meleh sont à tons grisâtres, marbrés de blanc. On rencontre à leur pied un lac de dix mètres de diamètre et d'une profondeur considérable. Tout ce qui s'y baigne en sort saturé de sel et couvert de cristallisations.

DOCUMENTS INÉDITS
SUR L'HISTOIRE
DE
L'OCCUPATION ESPAGNOLE
EN AFRIQUE
(1506 - 1574)

(Suite. — Voir les nos 109, 110, 111, 112, 113, 114, 116, 117 et 118

III.

Je ne recevrai dans mon royaume ni Barberousse ni aucun corsaire turc, non-seulement parce qu'ils sont les tyrans et les ennemis de tout le monde, Chrétiens ou Maures, mais aussi et surtout parce qu'ils sont hostiles à Sa Majesté. S'il arrive que, par ruse ou autrement, Barberousse s'introduise dans le royaume, je ferai tout mon possible pour m'emparer de lui, et, si je réussis à le prendre, je le livrerai au capitaine-général de Sa Majesté à Oran.

IV.

Je défendrai à toute personne de mon royaume, Arabe ou Zenète, de faire la guerre ou de causer du dommage aux villes d'Oran et de Mers-el-Kebir et à leurs habitants, Maures ou Juifs ainsi qu'aux Arabes qui vivent dans la montagne, pendant tout le

temps que devra durer la paix. Quiconque contreviendra à cet ordre sera châtié sévèrement.

V.

Je donnerai des ordres pour que tout le commerce du royaume passe par la ville d'Oran, et je ne laisserai pas charger ou décharger des marchandises sur d'autres points du littoral, à moins que Sa Majesté n'y consente.

De son côté, l'empereur me permettra d'avoir, dans la dite ville d'Oran, un ou plusieurs *almoxarifes*, receveurs et fermiers, comme il me conviendra, pour le recouvrement des droits qui m'appartiennent tant à l'entrée qu'à la sortie des marchandises. Ces agents n'auront rien à percevoir sur les approvisionnements destinés à la ville d'Oran, excepté sur les dattes, lesquelles sont considérées comme marchandise.

Ces dispositions sont applicables, le cas échéant, aux villes de Mostaganem et de Mazagran.

VI

Les Maures, Arabes ou Zenètes, et les Juifs qui habitent ou habiteront les territoires d'Oran et de Mers-el-Kebir ou tout autre endroit appartenant à Sa Majesté, lui paieront les mêmes droits que s'ils étaient ses sujets, pour toutes les marchandises qu'ils exporteront du royaume de Tlemsên ou y introduiront, ainsi que le font les autres Maures qui sont mes vassaux.

VII

Les Maures et les Juifs, habitants de Tlemsên ou de toute autre ville du royaume, pourront venir à Oran et résider dans la dite ville ou son territoire ou dans tout autre lieu appartenant à Sa Majesté, librement, pacifiquement et sans empêchement aucun, moyennant la permission de Sa Majesté ou du capitaine-général. Il en sera de même pour les habitants d'Oran et de Mers-el-Kebir qui voudront venir ou s'établir à Tlemsên avec ma permission.

VIII

Si quelques Arabes ou Maures de la montagne de Guiza, de

Zafina, de Canastel (1) ou de Benarian, lesquels sont obligés de payer tribut à Sa Majesté, à titre de vasselage, viennent, en vue de s'en dispenser, pendant le temps de la paix, à se déclarer rebelles ou à s'éloigner pour cette cause ou pour toute autre relative au service de Sa Majesté et à celui de la ville d'Oran, il m'en sera donné avis immédiatement, et je devrai faire tout ce que je pourrai pour remédier au mal et châtier les délinquants.

IX

Tous les Arabes du royaume, cheikhs ou autres, seront tenus d'accepter les conditions du présent traité de paix, dans le délai de trente jours. Ceux qui s'y refuseront, seront considérés comme étant hostiles à Sa Majesté et pourront être partout poursuivis comme tels, — même dans les villages de la banlieue d'Oran et quoique munis d'un sauf-conduit, à moins qu'ils ne fassent partie d'une caravane, — sans que pour cela la paix soit rompue.

X.

Sa Majesté prendra sous sa protection les Almoxarifes, receveurs, inspecteurs des poids et mesures, gardes, ou tous autres qui auront été désignés par moi pour recouvrer dans la ville d'Oran les droits qui m'appartiennent. Nul ne pourra percevoir les dits droits à leur place. Je me réserve la faculté de disposer de ces agents, comme je l'entendrai, et de les révoquer, le tout sans empêchement de la part du capitaine général d'Oran qui devra au contraire leur prêter son assistance, lorsqu'ils la réclameront.

Sa Majesté devra également assigner un local à ses mêmes

(1) « Canastel, dit Marmol, est une ancienne peuplade parmi des jardins et des vergers, à trois lieues d'Oran, du côté du levant. On y recueille beaucoup de bois rouge qui est le principal trafic des habitants. » — Elle était située sur le bord de la mer, où l'on voit aujourd'hui la bourgade de Cheristal. La tribu des Hamian, qui occupe son territoire, approvisionnait Oran de charbon. Ces Arabes ont encore aujourd'hui la même profession, et les autres indigènes les désignent habituellement tous sous le nom de *charbonniers*. — Benarian était un village indigène de la banlieue d'Oran.

agents dans la douane publique et permettre que ceux qui frauderont les droits soient punis et châtiés, quand bien même ils seraient ses sujets. Toutes les marchandises de contrebande qui seront saisies, appartiendront aux dits almoxarifes et receveurs, et les contestations qui s'élèveront au sujet des susdites dispositions, devront être résolues en première et seconde instance dans la ville d'Oran et devant le Conseiller de la cour des comptes.

XI.

Les marchands Maures, Juifs ou autres, qui viendront commercer dans la ville d'Oran, en caravane ou isolément, ainsi que les marchandises qu'ils introduiront dans la ville ou qu'ils exporteront, si elles proviennent du royaume de Tlemsèn ou si elles y vont, ne pourront être ni retenues ni saisies pour les dettes que j'aurais contractées ou que je contracterais envers Sa Majesté, à moins que ce ne soit pour sommes dues aux almoxarifes ou receveurs (1).

Les dits Maures, Juifs et autres, pourront trafiquer à Oran, venir et s'en retourner en toute sécurité, soit par mer, soit par terre, sans qu'il leur soit fait aucun tort, offense ou injustice. Quiconque les maltraitera ou leur causera du dommage sera puni comme s'il eût agi contre un chrétien sujet de Sa Majesté, et châtié de la même manière qu'il le serait en Castille.

XII.

Lorsque je voudrai envoyer à Sa Majesté des ambassadeurs ou d'autres personnes, avec ou sans présents, pour me plaindre de quelque tort qui m'aura été fait, à moi ou à mes vassaux, ou pour quelque autre motif que ce soit, le capitaine général de Sa Majesté ou son lieutenant ne pourra pas s'opposer au départ des dits ambassadeurs ou envoyés et de toutes personnes qui les accompagneront. Il devra même leur fournir un navire à juste prix pour se rendre en Espagne. Il est d'ailleurs bien entendu que, si

(1) Le tribut que le roi de Tlemsèn s'oblige par le même traité à payer annuellement, devait être prélevé sur le montant des droits d'entrée et de sortie des marchandises, perçus par les agents du prince, et cette circonstance explique l'exception dont il s'agit ici.

les dits ambassadeurs emportent avec eux des marchandises, ils paieront les droits accoutumés.

XIII.

On ne pourra pas contraindre mes sujets, Maures ou Juifs, de se faire chrétiens. Ils vivront librement, selon leurs lois, dans leurs maisons et propriétés, et pourront faire le commerce dans tous les royaumes et avec tous les sujets de Sa Majesté, en se conformant aux lois des dits royaumes.

XIV.

Sa Majesté prend l'engagement de me considérer comme ami, allié, confédéré et tributaire, et, si j'exécute et accomplis loyalement tout ce qui est stipulé dans le présent traité, à me garder bonne foi et amitié, à moi et à mes vassaux, tant sur mer que sur terre.

XV.

Le présent traité de paix et d'alliance durera cinq années, qui commenceront du jour qu'il aura été proclamé dans la ville d'Oran. Selon le bon vouloir de l'Empereur, la durée de la dite paix pourra être prolongée ou réduite; mais, dans ce dernier cas, si Sa Majesté veut rompre la paix avant que les cinq ans soient expirés, il me sera accordé six mois de trêve ainsi qu'à mon royaume, pendant lesquels je n'aurai rien à payer. Si, au contraire, la paix se prolonge au-delà du terme fixé, les six mois de trêve en feront partie, et je serai tenu de payer le tribut pour le même temps.

XVI.

Je m'engage à payer et à donner à l'Empereur, que je reconnais comme mon suzerain, ou à la personne désignée par lui, quatre mille *doblas*, chaque année, en bon or et de poids juste, au titre de dix-sept carats (1), lesquelles je m'oblige à verser dans la ville d'Oran, par tiers, tous les quatre mois, à partir du

(1) On sait que l'or le plus parfait est supposé au titre de 24 carats.

jour que le dit traité de paix, ratifié par l'Empereur, aura été proclamé dans la dite ville.

Je promets, en outre, de faire hommage au dit seigneur Empereur, chaque année, de deux chevaux, tels qu'entre souverains on doit se les donner (*quales se deven dar entre reyes*), et de douze faucons crécerelles, sous la condition que Sa Majesté m'accordera le revenu libre de la porte de Tlemcen, de la même manière qu'en jouissaient mon père et mon aïeul, et que les fermiers de la dite porte s'obligeront, en donnant caution suffisante, à payer les quatre mille *doblas* soit en argent, soit en approvisionnements, ainsi que cela se fait pour les rentes royales.

XVII.

Le dernier traité conclu par l'Empereur avec mon père, le roi de Tlemsên, portait qu'en cas de nécessité, Sa Majesté lui accorderait, s'il les demandait, cinq cents hommes pour la défense de son royaume. Dans le cas où j'aurais le même besoin de gens de guerre, je supplie Sa Majesté de mettre à ma disposition les dits cinq cents hommes. Je prends, d'ailleurs, l'engagement de payer leur solde, du jour où ils quitteront la Castille pour s'embarquer, et de rembourser toutes les autres dépenses qni seront faites. En garantie de ma parole, je livrerai les otages qui seront exigés par le capitaine-général de Sa Majesté ou son lieutenant.

Si la dite troupe que je demande n'était point prête à venir de Castille, je prie Sa Majesté, en raison de la nécessité dans laquelle je me trouverai, d'ordonner au capitaine-général d'Oran de me donner, sous les mêmes conditions, trois cents hommes de ceux qui tiennent garnison dans la dite place.

XVIII.

Il arrive fréquemment que des Maures ou Juifs, habitants de Tlemsên, viennent à Oran pour commercer avec les marchands de cette ville, souscrivent des billets payables à leur retour, puis s'éloignent et ne reparaissent plus ; je m'engage à payer aux dits marchands ou à toute autre personne, authentiquenent autorisée par eux, les sommes qui leur seront dues.

De même, tout marchand de la dite ville d'Oran qui se trouvera débiteur de quelque Maure ou Juif de Tlemsên, devra être mis en demeure de payer ce qu'il doit.

XIX.

Dans le cas ou Ben-Redouan viendrait à Oran avec son petit-fils. Mouleï Abd-Allah, le capitaine-général de Sa Majesté prendra les mesures nécessaires pour qu'ils soient retenus dans la dite place, pendant tout le temps que durera la paix, ainsi qu'il importe au service de Sa Majesté, et, comme il fut fait autrefois sous le règne du roi mon père, lorsque le roi de Ténès se retira dans la même ville.

XX.

Les stipulations contenues dans le présent traité et relatives aux Arabes, seront portées à la connaissance de mes sujets du royaume de Tlemsên, qui se sont révoltés contre moi, et ont embrassé le parti de Mouleï Abd-Allah, mon frère, et celui de Bou-Redouan, aieul du dit Mouleï Abd-Allah. Je promets de bien traiter ceux qui se conformeront aux dites stipulations et de les reprendre à mon service ; mais les autres, ceux qui refuseront de se soumettre, ne devront pas être reçus dans la ville d'Oran ou sur son territoire, et Sa Majesté devra les considérer comme ennemis.

Pour l'accomplissement de tout ce qui est dit et contenu dans la présente capitulation, j'engage ma parole royale que, du moment qu'elle aura été ratifiée par l'Empereur, j'observerai et ferai observer tout ce que je m'oblige à faire pour le service de Sa Majesté et dans l'intérêt de la ville d'Oran.

Et afin que la chose soit notoire à Sa Majesté, ainsi qu'à tous, j'ai signé la dite capitulation de ma main et de mon nom, et fait apposer au bas d'icelle le sceau de mes armes.

Fait dans la ville de Tlemsên, le.......

Le comte D'ALCAUDÈTE.

LX.

COMPTE-RENDU DES LETTRES ÉCRITES DE LA GOULETTE ET APPORTÉES PAR LE CAPITAINE LOUIS DE HARO.

Palerme, 14 septembre 1855.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 462.)

Voici ce qu'il paraît convenable que réponde Votre Majesté :

1. — Le roi de Tunis écrit à Votre Majesté une lettre de félicitation et de remerciement. Les habitants qui s'étaient enfuis commencent à rentrer dans la ville, et ils se conduisent bien avec lui ; les marchands peuvent venir y commercer de nouveau. Le roi est très-content du commandant de La Goulette, D. Bernardino de Mendoza : c'est un homme dans lequel on peut avoir toute confiance. Il prie Votre Majesté de recommander au dit commandant de bien traiter les gens de Tunis et de permettre que Radez, El-Marza et le cap de Carthage soient repeuplés (1).

Le Conseil est d'avis qu'on invite les marchands à aller à Tunis, et qu'on écrive à D. Bernardino de faire ce que le roi désire.

2. — Il est urgent d'envoyer à la Goulette, pour l'approvisionnement de la dite forteresse et l'achèvement des nouvelles fortifications, ce que demande D. Bernardino. Le président du royaume de Sicile, auquel Votre Majesté avait écrit de Tunis, a donné à ce sujet les ordres nécessaires, et tout est prêt.

Le Conseil pense que, par le brigantin qui a amené le capitaine Luis de Haro, on pourrait envoyer tout de suite les choses dont on a le plus grand besoin à La Goulette. Le reste partirait un peu plus tard.

3. — La garnison de cette forteresse travaille beaucoup ; son installation est très-mauvaise et elle ne peut se procurer des vivres qu'en les payant fort cher. Elle demande la même solde que les troupes qui servent en Italie.

Afin de ne pas créer un précédent fâcheux, le Conseil pense qu'on ne doit pas lui accorder une solde plus forte que celle que l'on donne en Castille .... en Sicile ...... où ...... (1) les capitaines reçoivent seize écus et deux tiers, les enseignes, six, les caporaux, quatre, les arquebusiers, trois, et les piquiers, un ; c'est la solde que demande la garnison (2).

4. — D. Bernardino écrit qu'Antonio Doria, qui dirige les travaux de fortification, s'en acquitte fort bien, et il prie Votre Majesté de le laisser à La Goulette jusqu'au 20 octobre prochain.

5. — Il demande aussi qu'on lui fasse connaître à quel prix il doit donner aux troupes les vivres et autres provisions de bouche fournies par Votre Majesté.

Le Conseil est d'avis, sauf approbation, qu'on doit lui répondre de distribuer ces vivres aux soldats de manière que Votre Majesté ne gagne ni ne perde, c'est-à-dire au prix qu'ils reviennent rendus à La Goulette. On aura soin, à l'avenir, de lui en-

---

(1) « Au nord de La Goulette, dit Pellissier *(Description de la Régence de Tunis)*, entre les deux collines de Sidi-Bou-Saïd et de Kamart (le cap de Carthage), on trouve un terrain bas et sablonneux de 4 à 5 kilom. d'étendue. Ce quartier s'appelle *La Marza*. La végétation y est assez fraîche et assez riche. On y voit un grand nombre de maisons de campagne dont quelques-unes sont fort belles. C'est le lieu de délices des Tunisiens, celui où les gens riches et les amis du plaisir vont prendre leurs ébats. La Marza n'est arrosée que par des puits, mais l'eau s'y trouve à peu de profondeur. » Le village de *Radès* est situé sur un mamelon, au sud du canal de La Goulette. De ce point à Tunis, on ne compte que huit kilomètres, en contournant le lac dans sa partie méridionale. Cette route est beaucoup plus courte que celle du nord ; mais en hiver elle est impraticable.

(1) Les mots laissés en blanc manquent dans l'original.

(2) On lit en marge : C'est bien. Ne pas faire connaître le chiffre de la solde de Sicile, lequel est plus élevé, et dire à la garnison qu'elle doit se contenter de ce qui a été réglé. (Està bien, sin declarar lo que se da en Sicilia que es mas desto, diziendoles que se contenten con lo prometido).

voyer la liste des prix avec les approvisionnements qui lui seront expédiés.

6. — Les capitaines restés dans la dite forteresse écrivent que, pendant toute la durée de l'expédition, ils n'ont touché aucune ration de vivres, et ils supplient Votre Majesté de donner des ordres pour qu'on leur en tienne compte, comme on l'a fait aux soldats.

Le Conseil pense qu'ils n'ont pas raison.

7. — D. Bernardino demande qu'il lui soit permis d'envoyer des messagers à la cour, quand il le jugera à propos, et de les payer comme il l'entendra.

Le Conseil est d'avis qu'il y a lieu de lui répondre de se montrer très-réservé à ce sujet; s'il croit d'une absolue nécessité d'envoyer un exprès, il devra le faire avec le plus d'économie possible.

8. — Le capitaine Luis de Haro, qui a rempli les fonctions de comptable quand il servait en Italie, réclame l'indemnité qui lui est due.

Le Conseil ne croit pas qu'on puisse accueillir cette demande, à raison de ce qui pourrait s'en suivre, et il propose d'écrire au capitaine qu'on lui tiendra compte de cela dans une autre circonstance.

9. — Antonio Doria informe Votre Majesté que le roi de Tunis a un grand désir de voir la campagne de Carthage peuplée comme elle l'était autrefois; mais D. Bernardino s'y oppose : il exige que, conformément à la capitulation, Mouleï Hacen rende d'abord tous les captifs chrétiens que retiennent les Arabes et autres du royaume. Le roi répond que cela ne dépend pas de lui, mais qu'il fera tout ce qu'il pourra pour amener les Arabes à y consentir. Comme des plus petites causes naissent souvent de grandes difficultés, Doria pense que, sans attendre la reddition des captifs, on pourrait permettre à Mouleï Hacen de repeupler la dite campagne, attendu qne tout le monde en profitera.

Le Conseil est du même avis et prie Votre Majesté de faire écrire dans ce sens à D. Bernardino.

LXI.

Lettre du comte d'Alcaudète au roi de Tlemsèn.

Oran, 21 septembre 1535.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 462.)

Je sais qu'on publie, dans la partie du Levant, que Barberousse a l'intention de venir attaquer la ville d'Oran. Je ne crois pas qu'il ait cette audace, et j'ai prié Abd-Allah Benbogani et Beniazar d'écrire à Votre Seigneurie que c'est une ruse pour vous tromper.

Le 13 de ce mois, je vous ai adressé un traité de paix pour le signer afin que je pusse rendre compte de cette affaire à l'Empereur. Abd-Allah et Beniazar vous feront connaître certaines autres choses dont je leur ai parlé. Si vous me renvoyez le dit traité signé de votre main, je m'emploierai auprès de Sa Majesté pour qu'elle l'approuve; mais si vous ne voulez pas la paix aux conditions que je vous propose, avertissez-moi sur-le-champ, et il n'en sera plus question.

Que Votre Seignerie réfléchisse bien à ce que je dis. Si elle met sa confiance dans Barberousse, elle passera par son couteau comme les autres rois qui ont accepté sa protection (1), et l'Empereur s'emparera du royaume de Tlemsèn, comme il vient de le faire de celui de Tunis. Répondez-moi promptement. On m'a dit que vous receviez des Turcs dans Tlemsèn. D'après ce que j'entends, vous vous exposez à perdre votre royaume, et cela arrivera certainement, si vous n'y prenez garde. Le châtelain d'Alcaudète vous parlera de toutes ces choses, et je m'en réfère à ce qu'il vous dira.

---

(1) Acuerdese Vuestra Senoria que os digo que si os fiais de Barbarosa, que pasareis por su cuchillo, como los otros reyes que se han confiado d'el, y que vuestro reyno estara en manos del Emperador como estuvo el de Tunis.

LXII.

Lettre du comte d'Algaudète au caid des Beni-Rachid.

Oran, même date.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 462.)

Très-honorable et très-vaillant chevalier El-Mansour Ben-bogani, caïd des Beni-Rachid.

Le retard que le roi apporte à répondre à ce que je lui ai écrit, le 13 de ce mois, me fait croire qu'il compte sur Barberousse. S'il en est ainsi, je vous demande d'obtenir de lui qu'il me réponde sur-le-champ et sans ambages : oui ou non. Si en raison de l'amitié qu'il a contractée avec Barberousse, il persiste à garder le silence, il ne connaîtra que trop vite le mal qui en résultera pour sa personne et son royaume, lorsque Barberousse aura étendu sa main sur lui.

On me dit que Barberousse a annoncé hautement son intention de marcher sur Oran et Mers-el-Kebir. Je reconnais que c'est un grand homme de guerre et je sais qu'il est dévoré d'un grand désir d'être roi ; mais s'il ose nous attaquer, il verra de quelle manière nous le recevrons ici, lui et ses gens, et le profit qui lui reviendra d'avoir essayé de tromper le roi et tous ceux de son entourage. Croyez-le bien, il veut vous couper la tête et se faire roi de Tlemsên, et cette année ne se passera pas sans que cela arrive. Il est temps de faire ce qui est convenable. Le roi le peut encore, s'il est bien conseillé, et vous aussi ; mais si vous vous laissez abuser, vous en serez puni par ceux-là même que vous aurez introduit dans votre maison (1).

(1) Yo tengo Barbarosa por buen hombre de guerra y por grand amigo de ser rey, mas si viene sobre nosotros conocerá el dano que su personna y su gente podran recebir a qui, y el provecho que se la siguira de enganar al rey y a quantos cerca d'el estais, cortando las cabezas y haciendose rey de Tremecen, porque no puede escapar deste ano si esto no haze. Tiempo es en que, si el rey tuviera buen consejo de sus criados, puede hazer lo que le cumple, y vosotros asimismo ; y si lo errais que haveis de recebir la pena de las manos de aquellos que meteis en vuestra caza.

On me dit encore que chaque jour il arrive des Turcs à Tlemsên. C'est une preuve très-évidente de l'intention de Barberousse. Si son but n'était pas celui que je viens de dire, il n'enverrai pas ses janissaires à Tlemsên et les garderait auprès de lui. Je vous ai déjà entretenu longuement à ce sujet, ainsi que Beniazar.

Voyez ce que vous avez à faire et répondez-moi promptement. Le moment paraît venu où il serait utile que vous fussiez auprès du roi, car il ne manquera pas de gens qui se réjouiront de le voir, ainsi que tous les principaux de son royaume, se mettre dans la dépendance de Barberousse, afin que plus tard celui-ci puisse faire dans la ville tout ce qu'il voudra.

Ce qui s'est passé autrefois et ce qui se passe aujourd'hui vous montre clairement le profit que rapporte l'amitié de Barberousse à ceux qui placent en lui leur confiance. Vous ne pouvez être trompé que si vous le voulez bien.

LXIII.

Lettre du comte d'Alcaudète au chatelain (1) d'Alcaudète, Alfonso Martinez de Angulo (2).

Oran, même date.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 462).

Châtelain d'Alcaudète, mon cousin,

Le 13 de ce mois, j'ai écrit au roi Mohammed et je lui ai

(1) *Alcayde, Allide.*

(2) Cette lettre prouve que le commandant espagnol ne fut pas tué au combat de Tifida avec presque tous ses soldats, comme le disent plusieurs historiens. Nous donnons plus loin quelques dépêches où il est encore parlé du châtelain d'Alcaudète, toujours prisonnier à Tlemsên ; une d'elles a même été écrite par lui. Il est singulier que le général Sandoval, qui paraît avoir constaté les archives de Simancas, n'ait pas relevé cette erreur dans sa *Notice historique*, assez complète d'ailleurs, sur les deux places d'Oran et de Mers-el-Kebir : au contraire, il répète ce qu'ont dit Marmol, Farreras et les autres écrivains du temps.

adressé un traité de paix, en le priant de le signer, afin que je puisse conférer de cette affaire avec l'Empereur. Faites-moi savoir s'il consent à signer ledit traité, et, dans ce cas, qu'il me le renvoie immédiatement; s'il s'y refuse au contraire, avertissez-moi aussitôt que possible. Le temps viendra où il nous fera de nouvelles ouvertures de paix : aujourd'hui on veut bien l'écouter, mais plus tard on ne l'écoutera plus.

Je soupçonne que le retard mis par le roi à me répondre tient à ce qu'il a appris que Barberousse n'était pas loin avec ce qui lui reste de son *Armada*. Il suivra un bien mauvais conseil, s'il ne saisit pas cette même occasion de se placer sous la protection de l'Empereur. Celui que n'éclaire pas le mal fait aux autres ne saurait être considéré comme un homme de bon sens. Rappelez au roi le tort qui a été fait à son royaume par l'autre Barberousse, celui qui est mort, lorsqu'il fut reçu dans Tlemsen. Quant à celui-ci, on sait quelles preuves d'amitié il a données aux princes qui l'ont accueilli dans leurs royaumes.

Je lui demande en grâce de considérer que Barberousse ne sait où reposer sa tête en sûreté. L'intention de l'Empereur, après avoir fortifié Tunis, où notre armée se trouve en ce moment, est de poursuivre les Turcs partout. S'il le faut, Sa Majesté s'exposera à perdre tous ses royaumes plutôt que de renoncer à ce projet. Elle est bien résolue à en finir cette fois avec Barberousse, et Elle a juré de l'anéantir, lui et toute sa puissance.

Faites en sorte que Mouleï Mohammed soit bien persuadé de cela. Barberousse le sait, et il cherche à tromper le roi en publiant qu'il veut venir attaquer Oran. C'est un homme rusé qui s'ingénie de toutes les manières pour retarder la paix que le roi semble disposé à conclure, le détourner de l'amitié de Sa Majesté et l'obliger à rester dans sa dépendance, afin qu'en cas de nécessité il puisse trouver un refuge dans le royaume de Tlemsên.

Dites encore à Mouleï Mohammed que j'engage ma foi qu'avant un mois il aura la tête coupée et que son royaume sera envahi. C'est pour en arriver là que Barberousse envoie des Turcs à Tlemsên ; autrement il les garderait auprès de lui pour sa propre défense, car il en a un grand besoin. En ce qui concerne Oran et Mers-el-Kebir, je n'ai aucune crainte : Barberousse n'osera rien tenter contre nous ; alors même qu'il se présenterait avec toute son armée et celle du sultan, nous sommes en état de le recevoir. Mais je voudrais, en raison des paroles d'amitié que le roi de Tlemsên et moi nous avons échangées, qu'il prît plus de soin de défendre contre ce tyran sa personne et son royaume.

Pressez-le donc de me répondre, parce que, s'il tarde encore, il pourra arriver que je ne serai plus en mesure de faire ce qu'il demandera.

LXIV.

LETTRE DU ROI DE TLEMSEN A SA MAJESTÉ, AVEC LA CAPITULATION QUE LEDIT ROI RENVOYA SIGNÉE ET SCELLÉE, ET QUI EST CELLE QUE LE COMTE D'ALCAUDÊTE LUI AVAIT ADRESSÉE TOUTE PRÉPARÉE (1).

Tlemsen, 3 octobre 1535.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 462).

I.

Mouleï Mohammed, roi de Tlemsên et loyal serviteur de Votre Majesté.

Je fais savoir à Votre Majesté qu'il y a déjà longtemps que je lui ai écrit pour la supplier et lui demander de me faire la grâce de me recevoir pour son allié et son serviteur; mais je n'ai jamais reçu aucune réponse. Dans cet intervalle, il est arrivé que Ben Redouan et son petit-fils m'ont attaqué avec l'aide de 600

(1) Le roi se décide enfin à renvoyer le traité de paix réclamé par le comte d'Alcaudète. Il y a lieu de remarquer que cette dépêche est la reproduction à peu près textuelle de celle qu'il avait écrite le 5 septembre et qui accompagnait le premier projet de capitulation rédigé par lui.

chrétiens, et que j'ai été obligé de me défendre. Je regrette ce qui s'en est suivi ; mais je me plais à croire que Votre Majesté, comprenant que je ne pouvais pas faire autrement, n'aura pas été courroucée contre moi.

Je désire que Votre Majesté sache bien que ma ferme volonté est de devenir son serviteur, et je la supplie de vouloir bien me considérer comme tel, de me prendre sous sa protection, ainsi qu'elle avait fait pour mon père, et d'ordonner au capitaine-général de la ville d'Oran de conclure la paix avec moi, conformément au traité que j'envoie signé de ma main et scellé de mon sceau.

Je supplie aussi Votre Majesté, dans le cas où elle s'emparerait du royaume d'Alger, de m'octroyer en don les terres dudit royaume, lesquelles appartenaient autrefois à mes ancêtres, et cela, afin que je puisse la servir utilement, comme je le dois et comme j'en ai le désir sincère, ainsi que le verra d'ailleurs Votre Majesté par les ordres qu'elle me donnera.

II.

CAPITULATION (1).

. . . .

XXI.

Les receveurs, fermiers et inspecteurs des poids et mesures, qui devront résider dans la ville d'Oran pour percevoir les droits qui m'appartiennent, pourront habiter le quartier qui leur conviendra, en payant le loyer des maisons qu'ils occuperont ; et si lesdits agents, se conduisant d'ailleurs comme ils le doivent, sont obligés de sortir, la nuit, pour affaires concernant les droits qu'ils sont chargés de recouvrer en mon nom, ils pourront le faire en toute liberté, sans être arrêtés ou molestés par les hommes de justice.

(1) Voir pour le traité le n° LIX. — Nous donnons seulement la clause supplémentaire qui y fut ajoutée sur la demande du roi Mohammed.

XLV.

LETTRE DE BEN REDOUAN AU COMTE D'ALCAUDÈTE.

7 octobre 1535.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 462).

Après vous avoir baisé les mains, je vous fais savoir que vos lettres nous ont été remises par notre ami. Nous avons lu ce qu'elles contenaient, et nous vous remercions du délai que vous nous avez accordé. Que Dieu prolonge votre vie ! — Nous nous sommes aussi réjouis de ce que vous avez fait.

Nos chevaux étaient ferrés et nous nous disposions à partir, lorsque notre fils Ahmed est tombé dangereusement malade ; il a été bien près de la mort, et, pour l'amour de lui, nous avons dû retarder notre départ. Il nous vient ensuite la nouvelle que vous étiez allé en Castille, et nous étions dans une grande incertitude, ne sachant ce que nous devions faire. Jusqu'à l'arrivée des Arabes nos alliés, nous étions même très-embarrassés pour vous écrire.

Veuillez nous faire savoir, par votre réponse, si vous êtes à Oran et si vous devez prochainement vous rendre en Castille.

LXVI.

LETTRE DU COMTE D'ALCAUDÈTE A BEN REDOUAN

. . . . Octobre 1535.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 462).

Très-honorable et vaillant chevalier Abderrahmân Ben Redouan,

J'ai reçu votre lettre, mais c'était vous que j'attendais. Je regrette beaucoup que vous n'ayez pu venir au jour que vous m'aviez promis, parce que Mouleï Mohammed a fait de telles

offres de service, qu'il était impossible de ne pas les accueillir favorablement. L'Empereur, je le crois, ne pourra faire autrement que de le recevoir comme son allié. Je vous conseille en conséquence de venir ici promptement et d'amener avec vous le seigneur roi Mouleï Abd-Alla. Nulle part vous ne trouverez une retraite plus honorable, et je puis vous assurer que vous pourrez y demeurer sans crainte d'aucun mal ou dommage pour vos personnes et celles de ceux qui vous accompagneront.

Votre salut est dans la promptitude de votre arrivée : le moindre retard peut devenir un péril. Agissez donc prudemment. Il ne vous sera fait, je le répète, ni tort ni offense ; mais hâtez-vous de vous *retirer du feu* (1) ; je sais que les Arabes qui vous entourent vous trahissent, et que vous êtes en grand danger au milieu d'eux, beaucoup plus grand que vous ne le pensez.

LXVII.

LETTRE DE SA MAJESTÉ A D. ALVAR GOMEZ DE HOROSCO EL ZAGAL, COMMANDANT DE BONE.

Messine, 23 octobre 1535.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 462).

LE ROI.

Nous avons lu votre lettre qui nous a été apportée par Messer Benedito et Francisco de Alarcon. D'après le compte qu'ils nous ont rendu, ce que vous nous avez écrit et le rapport que nous a fait le marquis de Mondejar sur l'état où vous avez trouvé la ville de Bône, sur son importance et ce qu'il convient de faire pour la fortifier et pourvoir aux besoins de la population, ainsi qu'aux autres choses qui la concernent ; après avoir considéré l'utilité, les inconvénients et les dépenses qui en résulteraient, et pardessus tout notre volonté étant qu'on observe loyalement de notre part le traité qui a été conclu avec le roi de Tunis,

(1) « Daos prisa à salir dentro el fuego. »

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

On occupera seulement, comme nous appartenant, la forteresse de ladite ville de Bône, ainsi qu'il avait été d'abord décidé et ordonné.

La garnison sera de 600 fantassins espagnols avec leurs officiers et gens de service, et dans le port stationneront deux brigantins.

Pour la sécurité de ladite garnison et afin que les habitants maures de la ville ne puissent lui causer aucun dommage, vous ferez démolir de fond en comble la muraille avec tours qui joint la forteresse à la ville.

Si vous croyez que l'on puisse garder et défendre la tour qui existe sur un rocher au bord de la mer, près du débarcadère du château, vous la ferez fortifier et vous y mettrez 25 ou 30 hommes, après vous être assuré qu'ils peuvent être secourus de la forteresse, par mer ou par terre, en cas de besoin. De cette manière, les deux brigantins qui devront rester à Bône se trouveront en sûreté, et les navires chrétiens qui viendront y commercer ou qui apporteront des approvisionnements pour la garnison, pourront, dans un cas de nécessité, être aidés ou secourus. La même disposition assurera l'embarquement et le débarquement des dits navires, ainsi que la communication entre le port et la forteresse, alors même que les habitants de la ville se montreraient hostiles.

La troupe qui devra être de garde dans ladite tour sera prise sur le nombre des six cents hommes de la garnison et commandée par une personne de confiance, laquelle sera responsable des soldats et du poste ; mais si vous connaissez que cette tour n'est d'aucun avantage pour le bien et la conservation du château, vous la ferez démolir, ainsi que la muraille, afin qu'aucun corsaire n'essaie de s'en emparer, et que les Maures de la ville, s'ils ne sont pas en paix avec nous, ne puissent en tirer parti pour attaquer la forteresse.

Il est bien entendu que vous ne remettrez à ces derniers la ville de Bône, que lorsque la muraille sera démolie et que la la tour aura été fortifiée et munie de sa garnison, si vous jugez qu'elle doive être conservée ou détruite ; dans le cas contraire,

il importe que personne ne puisse s'y établir à notre détriment. Si le roi de Tunis vous écrit ou si le gouverneur qu'il a envoyé vous parle à ce sujet, vous devrez agir prudemment et leur répondre qu'incessamment vous leur rendrez la ville, lorsque vous aurez fait porter dans la forteresse l'artillerie et les approvisionnements qui sont restés en bas.

Lorsque vous aurez fait ce qui est dit ci-dessus, vous remettrez la ville aux Maures et vous vivrez avec eux en bonne intelligence; mais vous ne devrez pas leur permettre de recevoir des Turcs. S'il était même possible de les déterminer à chasser ceux qui sont dans le voisinage de la ville ou à Constantine, ce serait une bonne chose et une grande sécurité pour vous.

Afin d'aviser et de mettre ordre, suivant votre manière de voir, à tout ce qui concerne la démolition de la muraille et la fortification de la tour, ainsi qu'à ce qu'il vous paraîtrait convenable de faire si la forteresse nécessite des réparations, nous avons ordonné à Messer Benedito de retourner à Bône; il y restera jusqu'à ce que tous les travaux soient terminés. Pour revenir en Espagne, il prendra passage sur l'un des brigantins qui ont été mis à votre disposition. La distance n'est pas grande de Bône à Bougie, et il s'arrêtera dans cette dernière place pour examiner les fortifications. On nous a informé qu'il y a là des choses qui ne sont pas comme elles devraient être (1).

Pour les dites dépenses et réparations, frais d'espions et de messagers, nous avons donné ordre qu'il vous fût remis immédiatement mille ducats prélevés sur l'argent qui est envoyé à notre payeur Sebastiano de Ciçaguirre, ainsi que vous le verrez par le bordereau ci-joint, signé du grand commandeur de Léon, notre secrétaire, et de Pedro de Aïaçola, notre trésorier-général et notre conseiller. Vous recevrez aussi, par le premier navire qui partira d'ici, les bois de construction, munitions et autres approvisionnements que vous avez demandés.

(1) « Quando micer Benedito se uviere de volver à Espana, irâ de camino en uno de los vergantines que ahi teneis, pues el Camino es eve, à Bugia, à ver y visitar las obras de aquella fortaleza, porque tenemos informacion que algunas cosas della no estan como seria menester. »

Vous aurez soin de veiller à ce que, dans la répartition de cet argent et dans l'emploi des matériaux, il soit procédé avec la plus grande économie. Je me repose sur vous à ce sujet. Vous ne devrez dépenser que ce qui sera modérément nécessaire et qu'on ne saurait absolument éviter, d'autant plus que les travaux de réparation dont il s'agit sont de peu d'importance et qu'il ne peut être question de rien faire de neuf hors de propos.

Dans un autre bordereau, adressé à Miguel de Penazos, notre pourvoyeur, et signé de notre grand commandeur de Léon et du dit trésorier-général, vous trouverez le détail des vivres et munitions qui vous sont expédiés par le navire ayant pour patron Jayme Gual, en attendant les autres approvisionnements que l'on réunit à Messine; et vous aurez à prendre les dispositions nécessaires pour assurer leur débarquement ainsi que leur transport dans la forteresse.

Il y a lieu de croire qu'avec les vivres qui vous restent encore et ceux qu'on vous envoie, vous serez convenablement pourvus jusqu'à la fin de cette année et même au-delà. Quant aux six premiers mois de l'année prochaine, des ordres ont été donnés pour que l'on se procure toutes les choses dont vous pourriez avoir besoin et pour qu'on vous les expédie sur un bon navire. Cependant on ne pourra le faire que lorsqu'il commencera à geler, à cause des viandes salées que l'on doit vous envoyer. En ce moment, avec la chaleur qui règne en Sicile, on ne peut préparer les dites viandes dans la crainte qu'elle ne se gâtent. On aura soin, d'ailleurs, que les vivres que vous recevrez plus tard soient de bonne qualité et qu'ils vous soient expédiés le plus promptement possible. Des ordres ont été donnés à cet effet au pourvoyeur de Palerme, chargé de cet envoi.

La garnison de la forteresse de Bône, devant être seulement de 600 hommes, vous ferez embarquer sans retard, pour être transportés à Mahon, avec le capitaine Pedro Erres de Carvajal, les 400 hommes que vous avez de trop, bien pourvus de vivres et payés de leur solde. Dans la lettre et la cédule qui accompagnent la présente dépêche et que vous devrez remettre au dit capitaine, tout est expliqué et spécifié d'une manière parti[illegible]. Vous

veillerez à ce que l'on observe et exécute ce qu'elles contiennent avec toute la célérité possible.

Vous nous informez que, dans ce pays, il y a de beaux chevaux mauresques. Si vous en trouvez deux de taille moyenne et de bonne allure et deux autres grands coureurs, de haute taille et dont la robe soit remarquable, vous nous obligerez de les acheter, pourvu qu'ils aient de bonnes bouches, et vous nous les enverrez par des navires qui vous porteront des vivres ou par tout autre qui s'engagerait à les transporter à Barcelone, Valence, Carthagène, Alicante ou Malaga, suivant le port de destination (1), en prenant toutes les précautions pour que, du lieu de débarquement, ils soient conduits, bien soignés, à notre cour. Si nous sommes satisfaits de ces chevaux, nous vous écrirons pour que vous en achetiez d'autres.

Comme il ne s'agit pas pour nous de défendre la ville, l'artillerie que vous avez doit suffire pour la forteresse. Quant aux demi-couleuvrines et aux *versos* que vous demandez en échange des canons laissés à Bône, tout cela se fera quand il sera possible ; en ce moment, il n'y a aucun moyen de vous les procurer.

Notre payeur Sebastiano de Cyçaguirre a reçu ordre de porter en compte à son avoir les 200 ducats que vous avez fait donner à Messer Benedito pour les frais de son voyage et de son retour.

. . . .

Défense a été faite à tous nos vassaux, marchands ou autres, sous les peines les plus graves, de commercer avec Alger ou tout autre port occupé par les Turcs. Il ne leur est permis de trafiquer

(1) « Pues escrivis que, en esta tierra, hay buenos cavallos moriscos, seré servido de vos en que hallando un par que sean medianos y anden de andadura y otros dos de buenos colores y talla y se corran mucho, los compreis con tanto que sean todos de buenas bocas y me les embieis con las naves que os llevaran los bastimentos o con otros dirigidos à Barcelona, o Valencia, o Cartajena, o Alicante, o Malaga. »

qu'à Oran, Bougie, Bône, La Goulette, qui nous appartiennent. Ces ports sont situés dans de très-bons pays et parfaitement à la convenance des marchands ; cette mesure doit profiter également aux sujets du roi de Tunis, et, de cette façon, les garnisons des dites places se touveront toujours bien approvisionnées.

Je vous donne avis de cette disposition, afin que, si cela est nécessaire, les Maures de paix en soit avertis, et que les habitants de Bône sachent que notre intention est de les traiter avec bonté, et de faire tout ce qui nous sera possible pour augmenter la prospérité de leur ville, s'ils se montrent, comme ils le doivent, fidèles à notre service et à celui du roi de Tunis.

Ayez soin de nous informer de tout ce que vous apprendrez de nouveau et qu'il nous serait utile de connaître. Je sais que je puis compter sur vous pour cela.

Moi le Roi

LXVIII.

Lettre de D. Bernardino de Mendoza a Sa Majesté.

La Goulette de Tunis, 26 octobre 1535.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 463.)

J'ai reçu les trois lettres que Votre Majesté m'a écrites de Palerme, le 19 septembre et les 2 et 3 octobre, et je la remercie de ses bonnes paroles et de la confiance qu'elle veut bien me témoigner.

J'ai apporté le plus grand soin et la plus grande diligence à fortifier La Goulette. Par le plan que mon frère, Diego de Mendoza, remettra à Votre Majesté, elle pourra juger de l'état actuel de la forteresse. Les soldats ont travaillé et travaillent nuit et jour ; mais le manque de pionniers ne nous a pas permis de tout terminer entièrement. Il est absolument nécessaire que Votre Majesté veuille bien nous en envoyer : les fossés doivent être élargis et creusés ; il faut aussi que l'on cure le canal. Lorsque

les navires seront arrivés d'Espagne et que j'aurai reçu ce qu'ils m'apportent, je ferai connaître à Votre Majesté les autres choses dont nous avons le plus grand besoin.

L'arrivée du prince de Mefli, André Doria, a produit ici un excellent effet. Les Maures se tiendront tranquilles, parce qu'ils ont compris qu'à la première tentative de révolte, la flotte de Votre Majesté serait là pour les châtier. J'ai averti le prince de la présence des fustes turques à Monestir (1); mais je l'en avait déjà prévenu, avant qu'il ne vînt à La Goulette, par le brigantin qui m'avait apporté la lettre de Votre Majesté. Le prince a pensé qu'il devait aller croiser devant Porto-Farina (2) pour y attendre au passage la flotte de Barberousse, à son retour à Alger. Avant de partir il a fait débarquer 80 barriques d'eau et quelques sacs de farine pour les besoins de la garnison. Pourvus comme nous le sommes maintenant, nous pouvons aller 150 jours.

Le prince a aussi l'intention de se rendre à Bizerte pour mettre à la raison les gens de cette ville qui sont très-belliqueux et très-remuants; mais il ne sait pas encore s'il occupera cette place ou s'il la fera démanteler (3).

En ce qui concerne le roi de Tunis, je suis très-circonspect dans mes rapports avec lui. Bien que ses façons d'agir ne m'inspirent aucune confiance, je me suis toujours conduit comme si j'étais convaincu de sa bonne volonté en toutes choses. Votre Majesté paraît croire que dans nos relations j'ai montré un peu de raideur; si j'ai agi de cette manière, c'est que, ne connaissant pas les Maures et comment il faut agir avec eux, j'avais une expérience à faire. A l'avenir je me conformerai exactement aux instructions qui me seront données par Votre Majesté. Mais

(1) Monestir, l'ancienne *Ruspina*. Cette place, ainsi que presque toutes les villes maritimes au sud-est de Tunis, avait fait alliance avec les Turcs.

(2) Porto-Farina, appelé par les Arabes ***Ghar-el-Melah***, la Grotte du Sel. — « C'est un port désert, dit Marmol, où les navires vont fréquemment faire aiguade. »

(3) Un grand nombre de Maures, expulsés d'Espagne, s'étaient réfugiés à Bizerte. Un des faubourgs de cette ville s'appelle encore aujourd'hui *faubourg des Andalous*.

je la prie de vouloir bien insister dans ses lettres sur la confiance qu'elle m'accorde, afin qu'auprès du roi j'obtienne tout crédit. Je ne pense pas, néanmoins, qu'il convienne, en toutes circonstances, de traiter les Maures avec cette grande douceur dont parle Votre Majesté, parce qu'ils s'imaginent que l'indulgence des chrétiens n'a d'autre mobile que la crainte ou l'intérêt. Dans certains cas, on peut les ménager; mais dans d'autres, si l'on veut obtenir d'eux ce qu'on leur demande, il est nécessaire de les mener rudement (1).

Dans l'affaire des esclaves chrétiens que le roi oblige de changer de religion, j'ai dû agir ainsi que je l'ai fait et comme ils ont coutume d'agir eux-mêmes en pareille circonstance: une des principales clauses de la capitulation était sciemment mise en oubli par le roi, et la chose était trop grave pour que je pusse la tolérer. Je crois même qu'il serait utile que Votre Majesté rappelât à Mouleï Hacen, dans toutes ses lettres, ce qu'il a promis en ce qui concerne la reddition des captifs et qu'elle insistât à ce sujet.

Radès et El-Marza sont repeuplés. Lorsque la dernière lettre de Votre Majesté m'est parvenue, les Maures avaient déjà repris possession de leurs maisons et de leurs terres. Ils s'occupent en ce moment de leurs travaux des champs en toute sécurité. Si d'abord je m'y suis opposé, c'est que je voulais les obliger à me vendre de la chaux pour les nouvelles fortifications. Ils l'on fait, et je leur ai permis immédiatement de revenir: C'est ainsi que l'on doit presque toujours se conduire avec eux; autrement on ne peut arriver à rien.

(1) « En lo que toca al rey de Tunez, siempre he tenido el cuidado que conviene, no fiandome de él en nada y mostrandole tener d'el toda seguridad. Si en algo me he mostrado recio, como à Vuestra Majestad paresce, ha sido por tener espériencia del tratamiento que se deve hazer à los Moros y conoscer la manera que con ellos ha de tener. De hoy mas me gobernare, en esto y en todo, commo manda Vuestra Majestad por su instrucion. Pero es necesario para llevalle por este camino que Vuestra Majestad en sus cartas muestre tener de mi todo credito, para que yo le tenga con él y con los de la tierra; y con todo esto permita que en algunas cosas no me muestre tan blando, como se me escribe, porque los Moros no piensen que se les muestra blandura, si no de miedo o por algun intéres, y es menester en algunas cosas mostrarme recio y en otras al contrario. »

Quant au reproche qui m'est adressé d'avoir été un peu bref dans ma dernière lettre, je répondrai que, jusqu'au moment où le brigantin est parti, je n'avais rien de plus à mander à Votre Majesté. Il importait, d'ailleurs, de vous aviser sans retard de ce que je venais d'apprendre, c'est-à-dire que la flotte de Barberousse s'était montrée dans les parages de Bizerte.

Dans deux de mes précédentes dépêches, j'ai informé Votre Majesté de l'expédition du roi contre Kaïrouan et de son retour à Tunis. Les gens de la ville l'ont bien accueilli : mais il n'en a pas été de même de ceux des faubourgs révoltés. Mouleï Hacen a fait pendre quelques habitants, et d'autres ont promis de lui donner de l'argent. Les choses ne vont pas bien à Tunis. La population de la ville a diminué considérablement. Le roi ne se conduit pas, d'ailleurs, avec ses sujets comme il conviendrait ; ils sont tous mécontents, et, à la première occasion, ils feront ce qu'ils ont déjà fait. Il serait nécessaire que Votre Majesté écrivît au roi et lui recommandât de mieux traiter ses vassaux, afin de se les concilier pour l'avenir.

Constantine et les Arabes de son territoire sont pour les Turcs. Hacen Agha est campé à trois lieues de la ville. Il a consenti à ne pas y entrer, sur la demande des habitants qui, de leur côté, ont promis de verser entre ses mains les contributions qu'il payait au roi. On dit qu'il a avec lui 1,500 Turcs et 1,500 Maures (1). Le pays autour de Bizerte, ainsi que Badja et quelques autres lieux jusqu'à une journée de marche de Tunis, reconnaissent l'autorité de Mouleï Hacen ; mais au-delà personne ne lui obéit. Monestir, Soussa et Africa tiennent pour Barberousse et lui paient tribut au nom du Grand Seigneur.

J'ai demandé dans une lettre, que Ferran Molin (2) a dû remettre à Votre Majesté, qu'elle voulût bien m'envoyer quatre

(1) « Constantina y su tierra estan por los Turcos. Acen Aga tiene su campo tres leguas della, por que los de la ciudad se convinieron con él en dalle las rentas por que no entrase dentro ; dicen que tienne tres mil hombres entre Moros y Turcos : el numéro de los Turcos segun me certifican, son mil y quinientos.

(2) Un des principaux ingénieurs espagnols, quelques années après, au siége d'Africa.

demi-couleuvrines, deux pour être placées sur le *cavalier* que je fais construire à l'entrée du canal, et les deux autres dans la tour de La Goulette. J'ai un grand besoin de ces quatre couleuvrines. Votre Majesté sait qu'en toutes choses j'apporte une minutieuse économie et que je ne demande rien qui ne me soit nécessaire. On pourra d'ailleurs fondre une de ces demi-couleuvrines avec un canon brisé que j'envoie à Gonzalo Vaguer.

Votre Majesté ne me fait connaître, dans ses lettres, que le prix du pain et du vin que l'on doit distribuer aux soldats. Quant aux autres provisions de bouche, on ne me dit rien, et jusqu'à ce que l'on m'ait donné des instructions, je ne puis tenir aucun compte exact. Les vivres dont je ne connais pas les prix sont : l'huile, le vinaigre, les pois-chiches, les fèves, le riz, le biscuit et le fromage. Aussitôt que Votre Majesté m'aura envoyé ses ordres à ce sujet, je m'empresserai de m'y conformer.

On peut se procurer dans ce pays, à meilleur marché qu'en Espagne, de l'huile et de l'orge, et il vaudrait mieux envoyer de l'argent pour acheter ici. Chaque mois, les soldats reçoivent deux arrobes et demie (1) de farine. Dans les autres forteresses, cette ration est suffisante ; mais il conviendrait qu'elle fût portée à trois arrobes pour la garnison de la Goulette, continuellement occupée à faire des rondes ou à creuser des fossés. Les soldats n'ont même pas le temps de s'approvisionner d'eau et sont obligés d'avoir à cet effet un homme de peine — un pour quatre soldats. — Il paraît juste d'ailleurs qu'ils touchent cette ration, puisqu'elle leur est comptée dans leur solde.

Je demande aussi qu'on ne les oblige pas à payer les mèches de leurs arquebuses et la poudre qu'ils dépensent, tant que les nouvelles fortifications ne seront pas terminées, en raison de la nécessité où ils se trouvent, par suite des corvées et des gardes, d'avoir la plus grande partie du jour et toute la nuit les arquebuses chargées et les mèches allumées. Si on n'avise pas à cet égard, aucun ne voudra être arquebusier (2).

(1) Un peu plus de 17 kilogrammes. —

(2) « Vuestra Majestad mande que, hasta que la fortaleza esta acabada » no se manda a los soldados contar la mecha y polvora que gastaren,

Après avoir reçu les lettres de Votre Majesté et pendant que le prince Melfi était ici, j'ai pensé que, bien que le roi fût courroucé contre moi à l'occasion de ces jeunes garçons chrétiens qu'il avait obligés de se faire maures et qui se sont réfugiés à la Goulette, je pouvais me présenter devant lui sans avoir rien à craindre. J'ai eu en effet une conférence avec lui, je lui ai remis les lettres de Votre Majesté et je lui ai parlé de Bizerte, ainsi que de la restitution de certains esclaves qu'il n'a pas encore rendus. Il m'a répondu que, conformément à ce qui a été dit dans la capitulation, il me remettra ces captifs aussitôt qu'il en aura reçu l'ordre de Votre Majesté. Quant à l'affaire de Bizerte, il m'a dit qu'il n'avait encore rien décidé. En ce moment, il essaie de traiter avec les révoltés et il espère les amener à se soumettre.

Deux jours après, ayant reçu une lettre du prince, datée de Porto-Farina, lequel me priait de parler de nouveau au roi de cette affaire et me disait qu'il avait résolu d'attendre, pour agir contre les rebelles, que Mouleï Hacen lui eût fait connaître sa volonté, je chargeais mon frère Diégo de voir le roi et de se concerter avec lui à ce sujet. Un jeune garçon, de ceux que les Maures obligent à se faire renégats, implora la protection de mon frére lorsqu'il sortait du château. Je donnais ordre au capitaine Martin Alonzo de los Ries de le conduire au roi, afin que l'ayant entendu et comprenant qu'il ne voulait pas se faire musulman, il nous le renvoyât. Mais Moulei Hacen devint furieux, lorsque ce jeune garçon lui dit qu'il était chrétien. Après l'avoir frappé de son épée, il le livra à ses chaouchs qui le pendirent à la galerie du palais. Ce jeune garçon n'est pas mort ; Dieu ne l'a pas voulu. Détaché au bout de trois quarts d'heure, on est parvenu à le

» porque haziendo como agora hazen la guardla cada noche y haziendo
» escoltas es fuerza que toda la noche y la mayor parte del dia ten-
» gan en cendidas las mechas y cargados los arcabuces, y si esto se
» les hubiese de contar no habria ninguno que fuese arcabucero » —
On se demande, en lisant ceci, ce que les soldats n'étaient pas obligés de payer. On a vu (nº VII) qu'ils donnaient tous les ans trois réaux pour le service de l'hôpital et qu'ils devaient en outre acheter les médicaments dont ils avaient besoin.

rappeler à la vie. Le lendemain, le roi a été très-honteux de ce qu'il avait fait, et il m'a rendu ce jeune esclave avec huit ou dix autres captifs que j'envoie à Votre Majesté (1). J'essaierai de profiter de la circonstance pour obtenir de Mouleï Hacen la remise du plus grand nombre de chrétiens qu'il me sera possible. Votre Majesté jugera sans doute convenable d'écrire au roi relativement à cette affaire.

J'ai passé la revue des artilleurs qui sont restés à la Goulette, et j'ai reconnu que beaucoup d'entre eux ne sont pas en état de faire un bon service. Je prie Votre Majesté de vouloir bien nous en envoyer six, des meilleurs que l'on pourra trouver, et d'ordonner que le nombre des autres soit porté à 26. Avec ce qu'on a laissé ici d'artilleurs, nous ne pouvons pas arriver à servir toutes les pièces. Il importe aussi que Votre Majesté donne promptement des ordres à cē sujet, car les fortifications sont déjà fort avancées.

Voici comment j'ai organisé le service des espions : Mouleï Hacen et moi, nous en avons quelques-uns que nous payons de moitié, et ceux-là, je les ai envoyés à Alger ; mais j'en ai d'autres qui surveillent le roi et m'informent de tout ce qui se passe dans la ville et dans le pays. J'aurai soin de consigner leurs rapports dans un livre, et le comptable de Votre Majesté tiendra également note de la dépense qu'ils occasionnent. Ces espions ne peuvent pas nous coûter bien cher, car ce sont tous de pauvres gens.

Le lendemain du départ des galères, une trentaine de cavaliers arabes se sont montrés dans le voisinage de la tour de l'Eau

(1) « A la salida de la fortaleza, se asiò de mi hermano un muchacho de los, que tornaban moros, el qual enbié al rey con Martin Alonzo de los Rios, capitan de Vuestra Majestad. para que visto lo que dezia y ser cristiano como lo es se lé tornase à enbiar ; y viendole y hablandole el rey, y diziendo que era cristiano, porque lo dixo él furioso le dio una cuchillada con su propia espada y le hizo ahorcar à la galeria, al qual qui sò Dios dar la vida habiendo estado tres quartos de hora ahorcado ; y enbiolo à Vuestra Majestad con otros ocho ò Diez cristianos que me enbio el rey otró dia muy vergonzoso de lo que habia hecho. »

ainsi que du côté de Radès. Ils ont tué un de nos valets et volé un mulet et un cheval. En ce moment on recherche ces maraudeurs, et je fais prendre des informations afin de savoir si ce sont des Arabes du roi. Je prie Votre Majesté, si je parviens à apprendre quelque chose, de vouloir bien m'autoriser à les faire pendre pour l'exemple, sur le lieu même où ils ont assassiné nos gens.

F. ÉLIE DE LA PRIMAUDAIE.

(*A suivre.*)



HISTOIRE

D'EL-HADJ A'BD-EL-K'ADER

PAR SON COUSIN

EL-HOSSIN BEN A'LI BEN ABI T'ALEB

(TRADUCTION)

El Hassin ben A'li ben Abi T'aleb ben Sid El-Moçt'afa ben Sid K'ada ben El-Moktar, auteur de l'histoire qui suit, est un cousin-germain d'El-Hadj Abd-el-Kader.

Le 11 avril 1843, à la suite d'un combat livré par la colonne Tempoure, dans le sud de la provine d'Oran, aux réguliers de l'émir commandés par Mohammed ben A'llal, El-Hassin fut fait prisonnier par des cavaliers du goum qui accompagnaient la colonne. S'étant fait connaître d'eux, ils lui facilitèrent sa fuite. Enfin, après avoir erré de tribu en tribu pendant plusieurs années, il finit par s'échouer à Blida, où il demeura interné jusqu'en 1848, après la capitulation d'El-Hadj Abd-el-Kader; puis il alla rejoindre ce dernier à Toulon. Mais l'ancien sultan le reçut fort mal; il ne lui avait pas pardonné sa soumission hâtive aux Français.

Pendant son séjour à Blida, El-Hassin, sans doute pour occuper ses loisirs où comme justification, jugea à propos d'écrire un récit de la vie d'El-Hadj Abd-el-Kader, dans lequel il ne s'oublie pas lui-même. Ce récit ne brille pas par un style élégant ni par une très-grande clarté. N'ayant point pris de notes, El-Hassin dut faire appel à sa mémoire, en sorte qu'il place les faits les

uns avant les autres et nous présente un amalgame des plus parfaits. Pour comble de bonheur, il se sert de l'arabe usuel avec une orthographe des plus fantaisistes.

El-Hassin commence par donner un tableau de la famille d'El-Hadj Abd-el-K'ader. Puis, après avoir parlé de la prédiction réservant le royaume d'Algérie à celui-ci, il arrive à son élection. Avant, il dit en deux mots, la situation des Indigènes. Enfin, il raconte les événements qui suivirent l'élévation du jeune fils de Mahi-ed-Din au rang de sultan. La chronique devient toute particulière à partir du moment où El-Hassin fut fait prisonnier. J'ai jugé convenable de supprimer la narration de ses pérégrinations à travers l'Algérie, pour passer immédiatement à la conclusion. El-Hassin y exprime des espérances dont se bercent encore aujourd'hui tous les Indigènes, espérances qui, en 1871, ont failli se réaliser.

Je me suis efforcé de rendre l'arabe d'El-Hassin dans un français aussi intelligible que possible, sans cependant trop m'écarter de la lettre, et, si j'en ai fait la traduction, c'est parce que, tout en offrant quelques détails intimes sur Abd-el-K'ader et sa politique, il me paraît avoir un cachet d'originalité tout particulier.

J'ai cru devoir rendre plus clair, par des notes, les passages les plus importants, laissant au lecteur le soin d'apporter aux autres les rectifications ou éclaircissements nécessaires ; l'histoire d'El-Hadj Abd-el-K'ader est assez connue pour que cette tâche ne lui soit point trop lourde.

TRADUCTION

Louange au Dieu unique. Qu'il répande ses grâces sur celui après lequel il n'est plus de prophète !

Cette histoire est racontée par El-Hassin ben A'li ben Abi T'aleb ben Sid El-Moçt'afa, dans les Hachem Ech-Cheraga, au pied de la montagne,

Le ouali Sid Mahi-ed-Din et A'li ben Abi T'aleb étaient frères par leurs père et ancêtres.

Sid Mahi-ed-Din, ayant abandonné la terre de Kacherou, se rendit sur l'oued El-Hammam, au bas de la montagne, avec sa famille. Là, il ouvrit un canal d'irrigation et construisit une mosquée semblable à celles des villes, ainsi qu'une maison d'habitation pour lui. Dans la cour de la maison se trouvaient des tentes en poil de chameaux et un moulin à manège pour la farine.

Sid Mahi-ed-Din épousa une première femme dont il eut Sid Mohammed Es Saïd ; puis une seconde, de la famille des Oulad Si A'mar ben Douba, la femme libre, pure et noble, la servante de Dieu, la dame Ez-Zoh'ra. Cette femme avait été déjà mariée et avait eu un enfant qui était mort. Elle donna naissance à Sid El-Hadj Abd-el-K'ader, puis à la servante de Dieu Kradidja, qui fut l'épouse d'El-Hadj Moçt'afa, kr'alifa de Mascara. Ensuite, il prit une troisième femme, dont il eut Sid El-Moçt'afa, et une quatrième, la servante de Dieu Kr'eïra ben Sid El-A'ouïd, laquelle lui donna Hassen et la servante de Dieu A'ïcha. En outre, il eut commerce avec une négresse, du nom de Bent El-K'rir, qui lui donna Mahi-ed-Din.

Son frère, Sid A'li ben Abi T'aleb, épousa notre mère Amina. Le premier enfant qui vint au monde fut Sid A'bd-el-Kader. Après lui furent : Sid Ahmed, Sid El-Mouloud, Sid El-Moçt'afa, et enfin, le rédacteur du présent, El-Hassin ; ce ne sont que les mâles. Les filles furent les servantes de Dieu : Aïcha, Kr'eïra, Ez-Zoh'ra et Fat'ma (nom de la fille du prophète.

Notre père maria la première, A'ïcha, à un homme des Oulad Sid Ahmed ben A'li appelé Mohammed ben Et'-T'aïeb. De cette union naquirent Sid Et'-T'aïeb, Mohammed, A'ïcha et Et'-T'aïeb; il y eut deux fils portant le même nom. Le mari d'A'ïcha étant mort, elle épousa en secondes noces A'bd-el-K'ader ben Et'-T'ah'ar.

Kr'eïra fut mariée à son cousin-germain Sid El-Hadj A'bd-el-K'ader, du vivant du père de celui-ci Sid Mahi-ed-Din. Ils eurent deux enfants qui moururent, et un troisième, Kr'adidja, qui survécut : le tout avant d'être élu sultan. Ez-Zo'hra épousa Sid Moçt'afa, frère d'El-Hadj A'bd-el-K'ader. Enfin, la quatrième,

Fat'ma, fut donnée en mariage au frère de ce dernier. Les enfants de Sid Mahi-ed-Din eurent chacun une mère différente; ceux de son frère Ali furent consanguins.

Sid El-Moçt'afa, père de Sid Mahi-ed-Din et d'Abi T'aleb, étant mort, ce fut Sid Mahi-ed-Din qui continua à donner « l'ouird » aux musulmans (1).

Certain jour, Sid Mahi-ed-Din demanda aux Turcs, alors dépositaires du pouvoir sur les Arabes, l'autorisation d'accomplir un pèlerinage à l'oratoire sacré de Dieu, à la Mekke; ils la lui accordèrent. Il s'y rendit et rentra chez lui sauf de tout accident. Pendant un très-long temps il demeura chez lui; les Arabes venaient le visiter. Puis il demanda aux Turcs, pour la deuxième fois, la permission de se rendre à la Mekke; ils la lui donnèrent. Aussitôt il fit des provisions pour la route et se mit en marche vers l'est, suivi d'un grand nombre d'Arabes.

Alors ceux qui administraient le pays sous le contrôle des Turcs, dirent méchamment à ceux-ci : « Vous avez permis à Sid » Mahi-ed-Din de se rendre dans l'Est, alors qu'il a l'intention » de se soulever contre vous, afin d'abattre votre puissance. » La méfiance du bey ayant été réveillée, les grands se lancèrent à la poursuite de Sid Mahi-ed-Din et le firent revenir sur ses pas.

Conduit au bey Hassan, celui-ci voulut le faire périr; mais les Ar'as El-Morseli, Moçt'afa ben Isma'ïl, El-Mazari, élevèrent la voix en sa faveur et ramenèrent le bey à de meilleures intentions. Badra, femme d'Hassan, qui était membre de la confrérie religieuse dont Sid Mahi-ed-Din était chik — maître — supplia son mari d'épargner ce dernier. En effet, il lui fit grâce et l'interna dans une maison à Oran. Son ouk'af (surveillant) fut un

(1) Sid Mahi-ed-Din était Mok'addem (directeur — maître) de la confrérie religieuse de Sid A'bd-el-Kader El-Djilali. C'est ce qui lui attira la méfiance des Turcs.

nommé El-Mih'oub; il était soldat du hakim d'Oran et avait mission de garder le ouali. Cet homme était originaire du Chareb-er-Rih.

Après être resté un certain temps dans cette situation, Sid Mahi-ed-Din obtint sa mise en liberté avec autorisation de faire le pèlerinage. Il s'y rendit avec son fils A'bd-el-Kader — à cette époque j'étais très-jeune.

Les pèlerins allèrent d'abord à l'Oratoire de Dieu, le Sacré (Mekka), et de là se rendirent à Bar'dad (Bagdad) où ils firent visite — o'nna.

El-Hadj A'bd-el-K'ader gardait un jour les chameaux de son père, quand un vieillard très-âgé vint dans le camp des pèlerins accourus à Bar'dad. Ce vieillard leur dit : « Que le salut soit sur vous, ô pèlerins ! » Ceux-ci ayant répondu à son salut, il ajouta : « Que votre matinée soit heureuse, ô Sultan ! » — A ces mots, les pèlerins étonnés s'entre-regardèrent et sans comprendre auquel d'entre eux s'adressait cette épithète.

Un autre jour, le berger qui avait la garde des chameaux, étant atteint de maladie, Sid Mahi-ed-Din dit à El-Hadj A'bd-el-Kader : « C'est toi qui garderas les chameaux. » Celui-ci obéit et les garda, en effet, jusqu'au lendemain matin. Le même vieillard se présenta de nouveau et, après avoir adressé aux assistants la formule du salut, et ceux-ci la lui ayant rendue, il s'écria : « Vous » n'agissez pas convenablement. Comment, le sultan garde les » chameaux ! Vous faites-là une chose surprenante. » Sid Mahi-ed-Din lui répartit alors : « Seigneur, ne parlez point ainsi. Les » Turcs sont maîtres de notre pays. » — « Par Dieu ! par Dieu ! » un sultan surgira du milieu des sujets des Turcs. »

Les pèlerins demeurèrent en cet endroit sans que Dieu le voulut; puis ils revinrent chez eux. A'bd-el-K'ader était toujours jeune.

Nous attendions la réalisation de cette prophétie depuis longues années; et rien ne paraissait, quand les Français marchèrent contre Alger et s'en emparèrent, enlevant ainsi le pouvoir

aux Turcs. Ensuite ils se rendirent à Oran, où ils agirent comme à Alger.

Les Arabes qui habitaient Oran, ainsi que les Beni-Mezab et les Ar'as, s'enfuirent. Ils écrivirent à Sid Mahi-ed-Din de venir les chercher, en lui annonçant la prise de la ville par les Français. Sid Mohi ed Din se rendit à leur appel et les conduisit d'El Tlila (le Tléla) à Mascara. Les Musulmans pillèrent les fuyards jusqu'à l'endroit où habitait Sid Mohi ed Din. Là, ceux qui voulurent rester avec lui, demeurèrent, et il accompagna ceux qui manifestèrent le déisr d'aller à Mascara.

Sid Mohi ed Din se mit souvent à la tête des Arabes et combattit les Français aux portes mêmes d'Oran; mais néanmoins ceux-là restèrent pendant environ deux années complétement livrés à eux-mêmes. Le désordre fut tel que des muletiers de Fas et de Tlemcen qui venaient à Mascara vendre des marchandises furent dépouillés par les Hachem R'eris.

Notre maître Abd er Rahman ben Hicham — Empereur du Maroc — envoya alors un gouverneur à Mascara. Ce hakim s'appelait Medjout'. Il resta quelque temps dans cette ville, mais son administration était détestable. Enfin, un beau jour, il enleva le trésor turc qui se trouvait dans Marcara, et se rendit à Tlemcen. Là il prévint les notables des Douaïr et des A'bid d'Oran d'avoir à se transporter auprès de lui. Lorsqu'ils furent venus, il les arrêta et les conduisit à Fas auprès de son maître Abd er Rahman ben Hicham. Ils furent retenus un certain temps, puis mis en liberté. Ce hakim avait également emporté le trésor à Fas. Le sultan du Maroc le destitua et le remplaça par un autre appelé Ben el A'mri qui demeurait à Mascara. Son administration ne fut point mauvaise, mais il s'enfuit subitement, comme son prédécesseur, avec tous les Marocains qui étaient avec lui. Alors les Arabes se trouvèrent absolument dans la même situation qu'un troupeau de moutons sans berger; ils recommencèrent de plus belle à se dépouiller réciproquement. (1)

(1) Ce fut en 1831 que l'Empereur du Maroc installa un lieutenant à Mascara. D'après notre narrateur, il en aurait eu deux. Dans les « Annales Algériennes » on cite un Hammadi envoyé à Tlemcen en 1833, par Abd er Rahman ben Hicham.

Enfin les notables des Hachem R'eris se réunirent en conseil et se dirent : « Nous sommes un troupeau de moutons sans gar- » dien. Notre maître Abd er Rahman, prévenu par nous, a en- » voyé des chefs qui n'ont point convenu et qui se sont enfuis. » Actuellement il est absolument nécessaire que nous choisissions » un de nos marabot's, qui nous connaisse et que nous connais- » sions. »

Aussitôt les notables des Hachem se rendirent près de Sid Mohi ed Din. Ils lui exposèrent leur plainte en ajoutant : « Prends » la direction. Nous te soutiendrons de façon à ce que le mal » disparaisse de notre pays. » Sid Mohi ed Din leur répondit : « Je suis vieux ; mais, si vous le désirez, prenez El hadj Abd el » Kader, que les pieux Oualis de Dieu ont désigné, à Bar'dad, » comme devant être un jour sultan. » Agis comme il te plaira, dirent les Hachem.

Alors, montant à cheval en compagnie d'El hadj Abd el Kader et de son père Mohi ed Din, ils allèrent dans les Hachem-ech-Cheraga, au pied de Kr'aroubet-es-Solt'ana — Caroubier Royal —; on récita le « fatiha », puis El hadj Abd el Kader entra dans Mascara suivi de ***huit chevaux et peut-être davantage*** (1) / Ensuite les Hachem amenèrent le « gada » (2). Cela se passait en l'année 48 du treizième siècle — Cette année commença en juin 1832 et finit en mai 1833. — Quelques jours après cette cérémonie Mohi ed Din envoya à son fils la femme de celui-ci, Kréïra bent Abi T'aleb.

El hadj Abd el Kader se choisit des vizirs, des ar'as et des k'aïds parmi les Hachem. A la porte de sa maison, il plaça un portier du

(1) Voir « Abd el Kader » par M. Alexandre Bellemare. M. Sédillot, dans son Histoire des Arabes, dit qu'Abd el Kader se fit reconnaître chef des tribus de Mascara, après la mort de son père (page 470). C'est une erreur, car si Abd el Kader a été élu sultan, c'est grâce à son père, qui refusa cet honneur pour lui-même.

(2) Tout le monde sait ce que signifie le mot « gada »; c'est notre « don de joyeux avènement. »

nom d'El Mih'oub, chargé d'en surveiller l'entrée. Pendant ce temps, Sid Mohi ed Din lui amena le contingent du Tell, qui tous lui apportèrent des présents. Les douaïr et les a'bid lui firent don d'un nègre appelé Embarek et d'une négresse nommée Ez-zoh'ra.

El adj Abd el Kader s'étant rendu à Tlemcem, il combattit avec fureur les « Had'd'ar » de cette ville. Puis la paix fut faite et ceux-ci lui donnèrent l'argent qu'il voulut, plus la négresse d'un de leurs notables, appelée Embarka ben Norma, une autre né-gresse dite Fatima et le nègre Salem. Il revint à Mascara le cœur rempli de joie et d'allégresse. Après un court séjour dans cette ville, il en sortit de nouveau et se dirigea vers l'Est; il arriva dans les passages de la Mina. Sid Mohamed ben Sid el Aribi ould Es Saïah et El Bar'dadi, lui apportèrent des présents à Mascara. Il leur donna l'investiture et les renvoya comblés d'honneurs.

Les notables de la tribu des Hachem lui ayant conseillé d'avertir les gens d'avoir à payer l'impôt zekat. El adj Abd el Kader le fit et les contingents obéirent. Les douaïr et les zemala chez qui un individu du nom de Bou Guelal fut envoyé pour recouvrer l'impôt qui leur imcombait, payèrent aussi.

Cependant les Arabes ne cessaient d'exciter le sultan contre les Douaïr et les Zemala, « qui, disaient-ils étaient rebelles à son » obéissance et poussaient les Beni-Ameur à se soulever contre » lui. » El hadj Abd-el-Kader finit par donner l'ordre de se mettre en campagne contre eux et de les razer. En effet, les contingents arabes marchèrent contre ces deux tribus et leur livrèrent un combat terrible, dans lequel les femmes demeurèrent entre les mains du sultan. Après cela, ce dernier et son armée campèrent (1).

Sur ces entrefaites, les Douaïr, les Zemala et les h'el Angad ayant Zelboun pour chef, mirent à leur tête Moçt'afa ben Ismaïl et El-Mazari, puis se dirigèrent de nuit vers le sultan. Les troupes de celui-ci, stupéfiées, étonnées et terrifiées de cette attaque, s'enfuirent abandonnant tout. Le sultan fut contraint de les suivre. Les Douaïr, les Zemala et Zelboun s'emparèrent de tout ce

(1) Abd-el-Kader, par Alex. Bellemare, chap. V.

qui était dans le camp. Les Arabes continuant leur fuite et le sultan étant à pied, son cousin dit de le monter. Personne ne voulut. Alors il s'adressa au kr'azenadar ben A'bbou et le somma de prendre le sultan avec lui; comme il refusait aussi, El-Mouloud ben Ali ben Abi T'aleb arma son fusil et le déchargea sur ben A'bbou, qui fut tué. Le sultan put monter à cheval et arriver à Mascara.

Après cette affaire, les Douaïr vinrent lui apporter des présents. Ensuite, ils réfléchirent que cela ne pouvait que leur nuire, que le sultan leur conserverait toujours rancune et qu'il valait mieux pour eux se réfugier à Oran. En effet, ils laissèrent Bel Had'ri en ôtage entre les mains du sultan et se rendirent à Oran chez les Français.

Le sultan ayant quitté Mascara, il marcha contre les Flita. Il les combattit avec les moyens dont il pouvait disposer; ensuite ils lui amenèrent les « gadas. » De part et d'autre, il y eut beaucoup de monde de tué. A son retour, le sultan attaqua les Zedama et leur livra combat. Ceux-ci lui offrirent les présents de soumission. Une deuxième fois, il marcha contre eux, puis il se rendit chez les Oulad Ech-Cherif, qui firent acte d'obéissance, ainsi que les Oulad Lekred et les A'ssaouat. En un mot, tous les Arabes lui firent don des coursiers les plus nobles de race et le suivirent. De Mascara, où il séjourna quelque temps, il sortit pour combattre les Français. Une paix fut alors signée pour la liberté d'échange. *Les Français livrèrent des armes.* (1)

A cette époque, le sultan se mit à enrôler des soldats, et, lorsqu'il en eut deux cents, il conduisit une expédition contre les gens d'El-Bordj. Ceux-ci marchèrent à sa rencontre avec les Cheraga qui avaient à leur tête Sid Mohammed ben Sid El-A'ribi et El-Hadj el Meddah. Les Bordjia et ces derniers offrirent le combat au sultan; mais, attaqués par les soldats réguliers, ils prirent la fuite. Le sultan et ses troupes arrivèrent à El-Bordj, qui fut livré aux flammes.

Quand le sultan fut rentré à Mascara, Sid El-A'ribi demanda à faire sa soumission et se rendit dans cette ville en compagnie d'El

(1) Traité Desmichels, février 1834.

Hadj el Maddah. Ils conduisaient des chevaux de race pure. El Hadj Abd-el-Kader se saisit d'eux et envoya les chevaux à notre maître Abd-er-Rahman, par des t'olba, en lui déclarant obéissance. Celui-ci, satisfait du présent et des t'olba, expédia trois cents chevaux, de la poudre et d'autres choses.

Ensuite le sultan se mit en campagne. Successivement il bivaqua à Ben-Hanifa, à Ez-efisef, à Tessala et enfin à Ar'bal (Yemala). De ce campement il envoya l'ordre de faire périr Sid Mohammed ben el-Aribi et el-Hadj El-Maddah, restés emprisonnés à Mascara. On leur fit boire un poison et ils moururent : que la Miséricorde s'étende sur eux (1). El-Hadj Abd-el-Kader était encore campé à Ar'bal, qui est près d'Oran, lorsque Dieu fit souffler un vent jaune sur le camp, comme s'il avait voulu le faire disparaître. Aussitôt le sultan revint sur ses pas, mais la maladie le suivit.

C'est pendant qu'il était à Ar'bal que sa fille Ez-Zohra lui naquit. Des gens qui vinrent le voir lui annoncèrent la naissance d'un fils. On tira le canon et des coups de fusils en si grande quantité, *que la fumée de la poudre changea le jour en nuit*. Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu, le Très-Haut, le Magnifique. — *Les Arabes sont de bien grands menteurs* !

Le sultan, après avoir fait des provisions de bouche, se mit en route vers l'est avec ses contingents. Arrivé à Meliana chez Si el Hadj Es-ser'ir, il nomma ce dernier Kralifa de la contrée. De retour à Mascara, el hadj Abd-el-Kader dut, quelques jours après, marcher contre les Flita. Ceux-ci entrèrent dans l'obéissance, et El-Mazari fut nommé leur caïd. Ensuite, il se rendit par deux fois chez les Zadama, qui finirent par se soumettre. Après leur avoir donné pour kaid Si Mohammed ben El-Taieb, le sultan rentra à Mascara.

---

(1) D'après M. Alex. Bellemare, Sid-el-Aribi n'aurait pas été empoisonné. *(Abd-el-Kader*, page 89*)*. Il serait mort du choléra qui éclata à cette époque (1835).

La guerre ayant éclaté entre les Français et le sultan, ceux-là se rendirent à Tlemsen qu'ils occupèrent. Il y eut un grand combat. Les Korour'lis qui étaient dans le mechouar, furent emmenés par les Français, qui laissèrent seulement une garnison dans la ville. El-Hadj El-Moçt'afa était kralifa du sultan dans Tlemsen (1).

Quelque temps après, les Français sortirent de nouveau d'Oran pour aller à Tlemsen. Le sultan leur livra un combat à A'ouchda ; il fut tellement terrible que les soldats réguliers firent deux cents prisonniers ! Le sultan retourna à Mascara, et El-Hadj Moçt'afa occupa Tlemsen (2).

Les Français s'étant encore dirigés sur cette ville, une rencontre eut lieu avec eux à Rachgoun. Ils furent complètement cernés, si bien qu'ils en vinrent à manger les chevaux. Ce sont des transfuges qui nous rapportèrent cela. Ils voulurent faire un effort pour se tirer de cette situation ; ce fut inutilement. Moçt'afa ben Ismail fut, dans une sortie, blessé à la main, et, désormais, il lui fut impossible de s'en servir. Enfin, des navires étant arrivés, les Français purent s'embarquer et se rendre à Oran (3).

Une quatrième fois, les Français marchèrent d'Oran sur Tlemsen. Nous les rencontrâmes à Chea'b-el-leham. Bataille leur fut livrée; mais ceux qui combattaient pour la religion s'enfuirent du côté de la Tafna (4). Les Français nous avaient vaincus. Ils entrèrent dans la ville. Après y avoir déposé des vivres, ils revinrent à Oran, d'où ils se mirent en marche sur Mascara, avec

---

(1) Le narrateur met la charrue avant les bœufs. — La première marche sur Tlemsen eut lieu en janvier 1836, sous le commandement du maréchal Clauzel ; — 2e marche : Bugeaud, en novembre 1836 ; — 2e ravitaillement par le général Létang. — Le 20 mai 1837, Tlemsen est rendu à Abd-el-Kader (Traité de la Tafna). Le 30 janvier 1842, occupation définitive de Tlemsen par les Français.

(2) 15 janvier 1836, après le départ du maréchal Clauzel.

(3) Le général d'Arlanges ne vint en Algérie qu'en 1835, après la défaite de la Makta (25-28 juin 1835). — Ce fut le 16 avril 1836 qu'il fut bloqué dans le camp de la Tafna.

(4) Combat de la Sikkah — Maréchal Bugeaud. — Il eut lieu après que la colonne d'Arlanges eut été débloquée.

une colonne formidable. Cette colonne arriva par étapes à Et-tlila (le Tléla).

Les soldats et les contingents arabes du sultan étaient conduits par l'ar'a El-Mokhtar ben Aissa. D'abord nous allâmes à l'oued El-Hammam, et de là nous vînmes camper sur le Sig. Notre but était de nous installer à Djenin-Meskin. Mais les contingents des R'eraba arrivèrent ; avec eux se trouvaient le kralifa Ould-Mahmoud et El-Habib bou A'llam. Ils nous prévinrent de l'approche de l'ennemi. Nous rencontrâmes celui-ci, avec l'aide du Tout-Puissant, à Chedjara Moulana Ismail (1). La lutte fut terrible ; le sang arrivait jusqu'à la cheville. Enfin, les musulmans revinrent sur l'oued Sig, auprès du bordj. Dans la bataille, le kr'alifa Sid A'bd-el-K'ader bou Chak'or fut tué.

Cette rencontre était la première à laquelle j'assistais.

Ensuite, El-Mazari, qui arrivait à la tête de mille cavaliers de goums des plus ardents et des plus entreprenants, tua quelques Français ; lui fut blessé. — Le soir ils rentrèrent. L'armée française campa au-dessous de celle du sultan, sur le sig.

Le lendemain soir, comme des soldats nous étaient arrivés de Tlemsen, nous offrîmes le combat aux Français. Nos ailes se rejoignirent, et nous les cernâmes tel qu'un bracelet entoure le bras d'une femme. La nuit étant venue, il fallut attendre le matin. Dieu ayant fait paraître la plus heureuse des matinées, l'action s'engagea avec furie. Nous pressâmes les Francais de telle façon, qu'ils furent contraints de fuir. Enfin, ils battirent en retraite sur El-Mek't'a (Makta), toujours poursuivis par les Modjah'idins, guerriers de la foi — Nous entrâmes environ deux mille ou davantage. Lorsqu'ils eurent atteint El-Mak't'a, nous les razâmes et dispersâmes. Il n'échappa que ceux qui se jetèrent à la mer ou ceux qui devaient vivre encore de longs jours. Un canon, des voitures et près de quatre mille fusils furent notre butin. Les Français entrèrent à Arziou (Arzeu), et de là se rendirent par mer à Oran (2).

(1) 25-28 juin 1835 — La forêt de Moulei Ismail.
(2) Nous eûmes 280 tués, 500 blessés, 17 prisonniers. (Affaire de la Makta. Général Clauzel). Les exagérations de l'écrivain arabe sont patentes

Après de nombreux jours de tranquillité, les Français se mirent en mouvement. Les contingents arabes et les soldats s'apprêtèrent et nous marchâmes pour les combattre. Nous nous rencontrâmes avec les Français sur le Sig, où ils avaient campé. Malgré un engagement acharné de part et d'autre, le résultat fut indécis. Vers le soir, l'action se continua sans plus de modification. Enfin, les Français se portèrent en avant et nous repoussèrent. La nuit étant survenue, nous cachâmes dans la rivière des soldats et des fantassins arabes. Les Français, en arrivant dans cette rivière — ils ignoraient complètement la ruse — furent reçus à coups de canons et par la fusillade. Le feu fut si vif, qu'à un moment, vu l'épaisseur de la fumée de la poudre, les gens vinrent à se tirer les uns sur les autres. Mais les soldats français ayant fondu sur nous comme le faucon sur le passereau, ils nous firent cinq soldats prisonniers.

Cependant les habitants de Mascara évacuèrent la ville. Nous et les musulmans nous campâmes à Aïn-El-Fert pour nous opposer à la marche des Français : les soldats et le sultan étaient avec nous. — A l'apparition de l'ennemi, le combat commença. Tous les contingents arabes ne tardèrent pas à s'enfuir, chacun de son côté. Les Français purent continuer leur marche et entrer dans Mascara. Ils livrèrent aux flammes les mosquées et le blé de l'État. Nous continuâmes de fuir jusqu'au Hachem-R'eris, qui dépouillèrent nos soldats et s'emparèrent de la laine. Ne sachant que devenir, nous pensâmes un moment à aller au Maroc ; nous étions furieux contre les R'eris. Ces derniers ayant envoyé des marabot's pour obtenir leur pardon, nous retournâmes à Mascara, où les Français n'avait passé que deux ou trois nuits. — Dieu seul est mieux instruit (1).

L'ennemi rentra à Oran, et El-Mazari s'enfuit à Mostar'anem.

Le frère d El-Mouloud fut alors nommé kaïd, en remplacement de ce dernier, chez les Flita. Notre parent Mohammed ben El-Thaïeb, kaid des Zedama, étant mort, il fut remplacé par un

(1) C'est le 27 novembre 1835 que le maréchal Clauzel se mit en marche sur Mascara. — Voir *Abd-el-Kader*, par Alex. Bellemare, page 119 et suivantes.

homme du nom d'El-Habib ben El-Mekki, qui devint aveugle après une assez longue administration et fut changé par El-Hadj A'bd-el-K'ader Bou Kelikr'â.

Après mûres réflexions, voyant que les forces françaises étaient bien supérieures à celles des musulmans, il fut résolu en cette occurrence que nous irions à la ville appelée Tak'demt, pour y demeurer. Là nous pourrions agir comme il nous plairait. Ce projet adopté, nous nous rendîmes à cette ville en compagnie du sultan. Celui-ci choisit le bordj qui était sur un mamelon et entouré à droite et au sud par une rivière. Les kaids et les Arabes, sous la surveillance des soldats, s'occupèrent à fortifier ce bordj. Ensuite nous transportâmes les gens de Mazar'eran, qui étaient en fuite, à Tak'demt ; l'un d'eux fut choisi pour leur kaid. Le sultan employa les Mohammedia aux travaux nécessaires de la ville.

A ce moment, les Français avaient rempli Tlemsen de leurs troupes. Notre armée se rencontra avec celle des ennemis, et un traité de paix fut signé. Alors le sultan écrivit à El-Hadj Most'afa, son kralifa, de ne point tirer sur la garnison de Tlemsen. La ville leur acheta des bœufs. — Les musulmans restèrent campés à El-Mezoner'ran, jusqu'au moment où le sultan fut arrivé parmi nous. Alors nous allâmes à El-K'ant'ara. C'était à l'époque des figues-fleurs (bakour). Enfin, les soldats français ayant évacué Tlemsen, nous pénétrâmes dans cette ville et le sultan fit publier que les habitants qui étaient en fuite pouvaient rentrer chez eux. Le chef des « Had'd'ar, » Bou-Noua, revint, et la ville fut peuplée comme auparavant. Après cela, le sultan nous ramena à Mascara. Sid Mohammed El Bou Hammid avait été nommé kr'alifa de Tlemsen. El-Hadj El-Habib oulid El-Mehédi et oulid ben Ikr'ou furent livrés en qualité d'ôtages aux Français, conformément au traité des kouança (consuls), l'un nommé A'bel-El-Kemada. Je n'ai point retenu le nom des autres (1). Les bœufs dont le sultan avait parlé furent remis aux Français.

(1) En 1834, l'interprète militaire Abd-Alla d'Asbonne, ancien commandant des Mamelouks de la garde impériale, fut envoyé à Mascara, en qualité de consul, avec deux officiers d'état-major. En 1837, M. de Menonville fut nommé commissaire auprès d'Abd-el-Kader. Le capitaine Daumas (depuis général) fut détaché en cette qualité jusqu'au 16 ocotbre 1839.

Le Juif ben Doran (Durand), lors du premier traité, avait conduit Abd-el-Kemada. Dans le second, les Franvais nous donnèrent des *consuls* dont nons ignorions la valeur. Ces derniers habitaient Mascara ensemble. Ils se prirent de querelle, et, certaine nuit, l'un d'eux écrivit une lettre par laquelle il déclarait qu'il tuait un tel et se tuait ensuite, que partant on ne devait point accuser les Arabes ; il la plaça sous sa tête et fit ce qu'il lui plut. Au matin, un musulman s'étant rendu chez eux pour les voir, il les trouva morts. Il vint à nous et raconta l'affaire. Tout le monde fut stupéfait de cet évènement. On se transporta chez eux, et, après les avoir fouillés, on finit par découvrir la lettre.

Leurs cadavres furent placés dans des cercueils et entourés de camphre. On les transporta ensuite à Oran avec la lettre de l'assassin ; ce fut ce qui préserva les musulmans (1). Les Français envoyèrent d'autres consuls, et nous continuâmes à observer le traité.

Sur ces entrefaites, Sid Moussa ben Hem'ar — l'homme àl'âne — se souleva. Aussitôt nous marchâmes contre lui. Ce révolté était parvenu à pénétrer dans Médéa et s'était dirigé dans l'ouest. Alors nous étions campés à A'moura, auprès d'une source appelée El-Onet'onat'. Une lettre fut envoyée aux Arabes qui s'étaient soulevés avec lui, d'avoir à ne point lui fournir d'appui, sous peine d'être pillés et tués. Ils nous répondraient.

Alors on se mit en marche; les soldtas furent disposés en rang et l'on se prépara à offrir aux révoltés un combat à outrance. Ils furent vaincus et mille d'entre eux périrent. Nous les razâmes, et les femmes et les enfants de Moussa Bou Hemar furent pris. Heureux et contents du triomphe et de la victoire sur les perturbateurs, nous retournâmes sur nos pas jusqu'à Merdja M'ta' Sid A'bed. De là les femmes qui avaient été enlevées furent expédiées (2).

(1) Dans un accès de fièvre chaude, le commandant de Menonville brûla en effet la cervelle à l'interprète Zaccar jeune et se suicida ensuite. Le procès-verbal médical de ce triste évènement fut dressé par le médecin militaire Warnier (le député algérien), qui était détaché à Mascara, au consulat français. *(N. de la R.)*

(2) Ce soulèvement eut lieu en 1836.

Nous demeurâmes en cet endroit jusqu'au moment où les had'd'ar de Médéa écrivirent que les Korous'lis entretenaient des intelligences avec les Français, ainsi qu'un grand nombre d'Hassen ben Ali, d'Abid et de Douaïr, parmi lesquels se trouvait Bel-A'id. « Il faut, disaient les Hadd'ar, que vous veniez à l'instant ou la ville sera abandonnée. » Immédiatement, d'El-Merdja, nous montâmes à cheval. Nous allions à allure très-vive, sans nous arrêter. Dieu voulut qu'il plût, en sorte que les chevaux qui avaient soif purent boire.

Lorsque nous arrivâmes auprès de Médéa, il restait deux heures de nuit. Aussitôt la ville fut cernée en silence. Nous étions semblables au bracelet qui enlace le bras d'une femme. Dès que Dieu eut fait paraître la plus heureuse des matinées, nous pénétrâmes dans Médéa, et tous les Korour'lis furent arrêtés. Parmi eux se trouvaient Oulid Dja'fat, Mohamed ben Cheddi et tous les notables. Ils furent envoyés en prison à Miliana, puis de là ils furent dirigés sur Tak'edemt sous notre escorte. Quelques temps après on transporta leurs familles auprès d'eux. Ils demeurèrent dans cette ville, et le sultan revint à Mascara.

De cette ville, nous allâmes dans le Sahara. Tous les Arabes de cette contrée firent don de chevaux de ce pays et protestèrent de leur obéissance. Nous arrivâmes ainsi dans les tribus Sahariennes de l'Est. Dans ces parages, Sid Mohamed ben A'llal nous fit parvenir la nouvelle de la mort de Sid Mohamed Es Ser'ir ; il fut nommé à sa place. Ensuite ordre fut donné à Sid Mohamed el Berkani d'avoir à nous rejoindre ; il obéit et vint avec les troupes sous ses ordres. (1)

Du sud notre armée se dirigea sur l'Ouennour'a, dont tous les habitants furent r'azés. Puis nous passâmes dans le Hamza. Sid Ahmed ben Salem fut nommé kr'alifa des Kabyles Zouaoua. Enfin, nous rentrâmes à Médéa, heureux d'avoir vaincu et triomphé. Au bout d'un séjour de six mois dans cette ville, le sultan m'envoya chercher son épouse et la servante de Dieu, la dame Ez-Zhora bent sid A'mar el Douba. Nous habitâmes le palais du bey Bou Mezrag, où demeure actuellement le général Marey (Monge).

(1) Mohamed el Berkami avait été nommé Kr'alifa de Médéa.

De temps à autre le sultan allait à sa tente qui était dressée hors de la ville et où se trouvait sa famille. Ensuite, il envoya celle-ci au-dessous de Miliana. Peu de jours après, nous arrivions parmi elle, pour de là nous rendre à Tak'edemt. C'est dans cette ville que fut célébré l'anniversaire du Mouloud de notre Seigneur. Les goums et les soldats exécutèrent des manœuvres en l'honneur de notre Seigneur et prophète.

Nous quittâmes Mascara pour marcher sur Aïn-Madi avec les soldats réguliers et de la cavalerie. A moitié route, le sultan laissa la cavalerie régulière dans les Flita, que ceux-ci devaient nourrir jusqu'à son retour. Arrivés près de la ville nous en fîmes le siége. Il fut très-long, car il dura neuf mois. Les habitants de la ville par l'intermédiaire de leur chef nommé Ahmed ben Salem, demandèrent merci. Nous luttâmes à outrance avec eux ; de notre côté beaucoup de monde périt. Enfin, Ahmed ben Salem implora la paix. Il fut autorisé à se rendre dans le Djebel Amour, avec les habitants de la ville, après avoir remis son fils en ôtage. Dans la suite le fils d'Ahmed fut rendu à ce dernier, contre une faible rançon. (1)

Dès que les habitants eurent abondonné la ville, nous y pénétrâmes et elle fut saccagée de fond en comble. Il ne resta ni remparts ni constructions. Ensuite nous rentrâmes à Tak'edemt, remplis de joie et d'allégresse. De ce point nous allâmes à El-Taza de Bellal, puis à Meliana avec les tentes du sultan. Nous y restâmes assez longtemps. Le fils d'El Mok'rani, El hadj Abd es Selam et Bou D'iaf des Oulad Mad'i vinrent nous y trouver.

Le sultan m'envoya avec le premier à M'sila en compagnie de deux cents cavaliers, pour prélever les impôts qui avaient été imposés aux Arabes. Ceux-ci firent des protestations d'obéissance et amenèrent des chevaux de « gada ». Ils payèrent ainsi toute la somme qui leur avait été fixée. Plus tard le sultan nous envoya avec des contingents dans le Sahara, puis dans le Tell, chez les Rir'a de la montagne (Bou Taleb). Ceux-ci furent r'azés, mais ils nous enveloppèrent un beau jour, nous tuèrent quinze hommes

(1) Voir, pour ce siége, l'article de M. Arnaud, Interprète militaire. *(Revue Africaine)*.

et nous prirent leurs chevaux. De là, nous nous dirigeâmes vers les Oulad Mokran de la Medjana. Les K'abyles furent prévenus d'avoir à se joindre à nous pour r'azer Ahmed ben O'mar appartenant au parti français. Ce dernier nous échappa. Il était très-mal avec son cousin El hadj Mohamed ben Abd es Selam. (1)

Sur ces entrefaites, le sultan nous fit parvenir l'ordre de lui remettre les fonds montant de l'imposition exigée des Arabes. Obéissant à ses ordres, nous nous rendîmes auprès de lui à Abi-A'bbas, et l'argent fut versé en ses mains. El Mokr'ani avait diminué la somme de sorte que nous avions couru beaucoup pour ne rapporter qu'un faible total. Comme j'étais Nad'ir du Beit-el-Mal — Inspecteur de la trésorerie —, je dis au sultan : « *Monseigneur, cela ne va pas ; si vous voulez que les Arabes se soumettent, éloignez les Oulad Mok'ran.* Il suivit ce conseil et les envoya avec leurs tentes à El-Taza de Bellal. Sid Ahmed ben Amar ben el hadj Aïssa fut nommé Kr'alifa, et le sultan retourna sur ses pas. Je restai avec Sid Ahmed pendant un certain temps, en qualité de nadir du Beït-el-mal. Puis, le sultan nous ayant une seconde fois ordonné de verser les fonds, nous allâmes à El-Taza où il était. L'argent lui ayant été remis, Sid Ahmed ben Omar ben el hadj Aïssa retourna dans la Medjana ; moi je demeurai avec le sultan.

Certain jour, ce dernier manda auprès de lui les Kr'alifas. C'était Sid El hadj Moçt'afa, Sid Mohamed ben bou Hammidi, Sid Mohamed ben A'llal — celui-ci se trouvait avec le sultan —, Sid Mohamed el Berkani, le bey de Ziban, Sid Ahssen et celui du Lar'ouat, Sid El hadj el Arbi. Tous versèrent l'impôt. Le bey de Lar'ouat fut destitué et remplacé par Sid K'addour ben Abd-el-Baki qui était à El-bou-Cera, près de Tak'edemt. Ensuite, ils furent tous renvoyés dans leurs commandements. Sid Ahmed ben Salem, avait envoyé son frère verser les produits de l'impôt (2).

(1) Voir l'histoire de la famille féodale des Mokrani, seigneurs de la Medjana, par l'interprète militaire Féraud. *(Recueil de la Société archéologique de Constantine)*.

(2) Ahmed ben Salem était ar'a des Beni-Djea'd. L'un de ses descendants était kaïd des Ouled-Sidi-Salem, en 1872.

Quelque temps après, nous allâmes au milieu des Arabes de Mohamed el Bou Hammidi. Tous les notables des Beni-Ameur, les plus distingués, portèrent plainte au sultan et lui demandèrent la destitution de Bou Hammidi. De là, nous entrâmes à Tlemcen et, de cette ville, le sultan expédia l'ordre à sa maison d'aller à Tak'edemt. Celle-ci se trouvait à El-Taza. De Tlemcem, nous nous dirigeâmes sur Mascara. Le sultan était violemment irrité contre les habitants, depuis le jour où les Français l'y avaient r'azé et l'avaient contraint à chercher un refuge ailleurs. Après y avoir passé un grand nombre de jours, nous arrivâmes à Tak'edemt. C'est là, que nous reçumes de Sid Ahmed ben Salem la nouvelle que le fils du roi, parti de Constantine, avait traversé les Biban, le Hamza et était entré à Alger. C'était dans le mois de Chaban (1).

Le soir même, au coucher du soleil, nous étions à cheval, et nous sortions de Tak'edemt. Nous marchâmes d'une allure rapide jusqu'à Bou-R'ar (Boghar). Ordre fut donné aux Kr'alifas de réunir leurs contingents. En même temps, nous écrivîmes à El hadj Mustapha et à El Bou Hammidi de se réunir avec leurs goums et les soldats réguliers, afin de combattre les Français d'Oran.

Quant au sultan avec lequel nous étions, il parvint à Médéa un vendredi ; c'était pendant le mois du ramd'an, et nous jeûnions. Les gens de Médéa mangeaient, et il fallut leur intimer l'ordre de suivre les prescriptions du jeûne : ils obéirent.

Sid Mohamed ben A'llal et Sid Mohamed el Berkani arrivèrent avec des goums et des fantassins. Suivis des premiers, ils r'azèrent la Metidja, firent un peu de butin, et tuèrent quelques Français. Ils prirent aussi des fusils, des voitures et une femme avec deux jeunes enfants et son mari. Ils amenèrent le tout à Médéa. Tel fut le commencement des hostilités. Le sultan me chargea de conduire les prisonniers à sa maison à Tak'edemt. (2)

(1) Cette expédition eut lieu en octobre 1839. Elle était dirigée par le duc d'Orléans.

(2) Le pillage de la plaine de la Mitidja fut le signal de la rupture du traité de la Tafna 18 novembre 1839.

De cet endroit, j'allai rejoindre El hadj Moçtafa, K'ralifa de Mascara. Les contingents arabes et les soldats étaient campés près d'Oran. Avec eux nous nous dirigeâmes sur Mazer'eran (Mazagran). La ville (?) fut entourée de toutes parts. Les soldats se précipitèrent aux murailles. Nous pointâmes une pièce de canon qui abattit la hampe à laquelle ils arboraient le drapeau. Certain jour, un homme du nom de Sid Mohamed ben Mezrona', bach-kateb (trésorier) des soldats, répandit le bruit parmi ceux-ci que le sultan avait écrit de retourner ; les soldats partirent. C'était un mensonge. J'eus un cheval tué à ce siége. De retour auprès du sultan qui était revenu à Tak'edemt, je lui rendis compte de ce qui était arrivé ; il destitua le bach-kateb (1).

Après quelques jours nous, allâmes dans l'Est à Médéa. Là, nous reçûmes la nouvelle que les Français marchaient sur cette ville. Les soldats furent réunis pour aller à l'ennemi. Les Français, quoique ayant appris notre mouvement, continuèrent leur marche. Ils arrivèrent au sommet du Col et entrèrent dans Médéa. Trois jours après, ils y laissèrent une garnison et rentrèrent à Alger. Nous leur livrâmes bataille au Col (de Mouzaïa), depuis Zeboudj-el-A'zra jusqu'à El-Mesra. Ce jour, j'eus un cheval tué sous moi (1840).

Environ deux jours plus tard, les Français se dirigèrent sur Miliana. Nous n'eûmes connaissance de cette marche que lorsqu'ils furent parvenus à Ez-Zeboudj-el-Jabessa, dans l'Oudjer. Ils atteignirent Choa'b-el-K'of't'a' et arrivèrent au-dessous de Moulaï-Abd-el-Kader. Les cavaliers mirent pied-à-terre. Là, nous offrîmes la bataille. Ils nous canonnèrent, puis allérent dresser leur camp au-dessous d'Aïn-es-Solt'an ; le lendemain, ils étaient à Miliana. Après un séjour de trois jours, ils partirent pour Médéa, d'où, après avoir passé la nnit, ils se mirent en route pour Alger (1840).

D'avance nous avions placé les soldats réguliers à Zeboudj-el-A'zara. Lorsque la colonne française parut, elle fut assaillie par nous jusqu'à El-Mesra. Le gros de notre armée s'arrêta en ce

(1) Ce fut le 15 décembre 1839 que commença l'attaque du fort de Mazagran.

lieu; mais quelques goums arabes les suivirent. Au bout de quelques temps, les Français firent trois sorties successives ; ils n'eurent à combattre que les goums arabes.

Quant à nous, désirant enlever le troupeau de bœufs de la garnison de Médéa, nous tentâmes un coup de main. Certain jour, au lever de l'aurore, nous nous embusquâmes dans El-Ouez. De cet endroit nous fondîmes sur la garde. Deux oudïa (gardiens) furent pris ; le troisième nous échappa, parce que le canon nous obligea de revenir sur nos pas. Nous fîmes vingt-cinq prisonniers : deux femmes furent aussi enlevées. Les morts furent nombreux.

Ensuite nous allâmes camper au lieu dit *Tibechiim*. Au bout de trois jours, nous nous transportâmes au pont du Chelif. Nous y passâmes l'été et l'automme; puis une maladie ayant passé, les cavaliers se rendirent dans les A't't'af, les réguliers montèrent à Ez-Zeboudj, et nous, nous rentrâmes à Tak'edemt.

De là, nous marchâmes dans l'Est. Une colonne française étant sortie d'Alger, elle se rendit à Médéa. De cette ville, elle alla à Miliana par les Choa'b-el-K'ot't'a', et revint à Médéa. Nous lui livrâmes combat à Medjeniba. Quelques Arabes et quelques réguliers furent pris. Alors les contingents arabes s'enfuirent. Ensuite les réguliers vinrent à Ez-Za'rour, et les Français rentrèrent à Alger.

Une autre colonne française ne tarda pas à se rendre à Miliana. De là, elle marcha dans l'Ouest, afin d'enlever la zemala de Sid Mohamed ben A'llal, campé en ce momment à Douï. Les objets mobiliers et les tentes restèrent au pouvoir des Français ; les gens avaient eu le temps de s'enfuir. Tous les musulmans se battirent, mais ils furent obligés de céder. El hadj Mohi-ed-Din fut tué d'une balle, et cinq autres avec lui. La colonne française revint sous Miliana auprès de Moulaï-Abd-el-Kader. Après avoir laissé une garnison dans cette ville, elle alla à Médéa, où elle passa trois jours. Enfin, elle se mit en marche pour Alger: En route nous la rencontrâmes avec l'intention de la combattre, mais les « sersoura » *(sic)* (chasseurs) nous chargèrent dans la rivière. Nous nous plaçâmes dans une position d'un accès difficile, et les Français rentrèrent à Alger.

Après cela, il y eut une échange de prisonniers.

Puis nous allâmes opérer des r'azias du côté de Mascara. Mais une colonne française sortit d'Oran et se dirigea sur Tak'edemt. D'étape en étape elle y arriva, malgré l'engagement qu'il y eut entre elle et nous auprès de Chiki-ben-Aïna, dans les Flita, où nous eûmes quinze cavaliers de tués. Les Français pénétrèrent dans Tak'edemt et se mirent à tirer des coups de canon sur le bordj du sultan. Ne voyant paraître personne, ils continuèrent le feu et le démolirent. Ils détruisirent également *El-fabrica* (la manufacture de poudre) qui se trouvait au-dessous du bordj.

Le lendemain, ils se mirent en route pour Mascara. Soutenus par les goums des Harrar, nous les assaillîmes ; néanmoins ils continuèrent lenr marche par étapes et atteignirent cette ville. Après y avoir laissé une garnison, ils la quittèrent. Nous les suivîmes jusqu'à Ak'bet-el-Melah. Quand ils furent au bas de la descente, nous les attaquâmes avec tant de vigueur que nous crûmes pouvoir les prendre tous ! Si nous avions eu des fantasins avec nous c'était fait. Mais ils nous repoussèrent. J'eus un cheval de tué sous moi. (1)

Après un certain temps, la colonne française revint et marcha contre nous. Nous étions à Tak'edemt, lorsque cette nouvelle nous parvint. Nous allâmes à elle et nous lui livrâmes bataille au-dessous d'El-Gouaïr, de Mascara à A'djouba. Puis la colonne rentra dans cette ville et nous à Tak'edemt, après avoir laissé en observation El hadj Moçt'afa avec les Hachem des R'eris.

Ayant appris que les Français de Mascara faisaient paître leurs moutons et leurs bœufs hors la ville, nous nous mîmes en campagne pour les enlever. Les goums s'embusquèrent à Kr'aroubet-es-Sultana, et quand les Français sortirent avec leurs troupeaux, ils s'élancèrent sur eux. Nous prîmes un lieutenant (kebir fessian) et les bœufs, et nous regagnâmes Tak'edemt. Nous donnâmes des vêtements indigènes à l'officier et il resta avec nous.

Nous nous étions rendus dans l'Est chez si Mohamed ben Allal,

---

(1) Le bordj de Tak'edemt fut détruit par le maréchal Bugeaud, en 1841, le 25 mai.

et nous étions campés avec lui, quand la nouvelle d'une sortie des Français d'Alger nous parvint. Ordre fut aussitôt donné aux contingents arabes de se réunir; puis nous nous mîmes en marche. La colonne française s'avançait par Dho'ab-el-K'ot't'a'; nous allâmes à sa rencontre et la rejoignîmes là. Elle vit que nos goums étaient nombreux, et aussitôt elle revint avec crainte sur ses pas. Nous la suivîmes jusqu'à sid Ahmed-el-Aïn, où la bataille s'engagea. J'eus mon cheval tué sous moi ; il y en eut aussi beaucoup d'autres. Dieu seul peut en savoir le nombre.

De retour dans la plaine du Chelif et après avoir convoqué les goums, nous allâmes r'azer les Ouled-sid-El-A'ribi. Celui-ci s'enfuit, mais nous brûlâmes ses maisons. Nous restâmes assez longtemps campés à Djedioua, ayant avec nous les contingents. C'est là que nous reçûmes une lettre de Sid Mohammed el Bou Hamidi par laquelle il nous informait qu'un homme, du nom de Mohammed ben Abd Alla, des Oulad Sid El-Chiki-ben-Ed-Din, s'était soulevé, et que les Beni-A'meur, les R'ossel, les Trara et les Oulh'aça lui avaient fait soumission. Aussitôt, montant à cheval, de Djedioua des Oulad-Kr'ouïdem, et suivis des goums, nous marchâmes contre l'insurgé. Nous prîmes ceux qui s'étaient soulevés avec lui. Mohamed ben A'bd Alla s'enfuit à Oran auprès de Moçt'afa ben Ismaïl.

Sur ces entrefaites, mon père étant venu à Tlemcem, il y mourut. Après l'avoir inhumé, le sultan me dit : « Va chercher ta sœur à Tak'edemt et amène-la. » J'exécutai ce qu'il m'avait ordonné et me rendis dans cette ville, d'où je lui ramenai sa femme. Il avait l'intention de demeurer à Tlemcen, parce que les Arabes cherchaient à se soulever et qu'il y avait du trouble parmi eux. Nous y restâmes jusqu'au jour où les Français étant venus d'Oran, y installèrent une garnison.

Le sultan avait renvoyé sa femme à Tak'edemt avec son secrétaire Mohammed ben Abd-er-Rahman, alors il nous fut possible de rester au vent et à la pluie pour combattre les colonnes françaises arrivant d'Oran. Au combat que nous leur livrâmes dans les Beni-Senous, près de Tlemcen, quinze des nôtres furent faits prisonniers ; à celui des Trara, ils en prirent douze, et aux Oulh'aça, ils enlevèrent huit réguliers.

Les H'el Angad, dirigés par Ould El Imam, s'étant soulevés pour nous combattre, nous les r'azâmes d'abord; mais ils firent un retour offensif et nous prirent vingt prisonniers. Quant aux morts, Dieu seul sut leur nombre. Enfin, notre position devint critique. De toutes parts, les Arabes faisaient défection pour conduire des chevaux de *gada* aux Français et faire leur soumission. En outre, ils brûlaient de nous enlever. A ce moment nous parvint une lettre des Zemela et d'El hadj Most'afa, qui nous disaient être dans une grande perplexité. Alors, nous dirigeant vers le sud, sur les Djea'fra qui nous suivirent, nous r'azâmes les Hachem-R'eris qui nous avaient abandonnés, à l'exception des Hachem-Cheraga. Mohammed ben Haoua et les gens qui étaient avec lui furent dépouillés. Nous marchâmes ainsi jusqu'à Djenan-ben-Ikr'lef; puis arrivés El-K'edat'er, nous nous retournâmes contre les Oulad Brahim, qui furent aussi r'azés. Enfin nous rentrâmes à la Zemala, après avoir eu, en passant, un engagement avec les Harrar.

Les Français étant sortis de Mascara pour marcher contre nous, les Harrar allèrent au-devant d'eux, firent leur somission et offrirent des chevaux de gada. Ce fut la première tribu du Sahara qui fit acte d'obéissance.

Une colonne française nous ayant surpris à En-Nad'our, où nous étions campés, nous fûmes contraints de fuir, en laissant le camp tel qu'il était; à ce moment le keskes se cuisait. Quelques jours après, les Français étant revenus sur leurs pas, nous tombâmes sur le chef des Oulad Krellouf, qui nous avait abandonné. Ses cavaliers furent r'azés, mais lui s'enfuit avec les gens de sa tribu, en sorte qu'il nous fut impossible de le trouver.

Sur ces entrefaites, les Français sortirent de nouveau de Mascara et vinrent camper à Moussa (Ami Moussa), puis sur l'Ouad-el-A'bd et enfin près de Sid-el-Djilani-ben-A'mar. Nous leurs offrîmes le combat; mais nous fûmes vaincus et obligés de prendre la fuite. Beaucoup des nôtres périrent. Le chef des Oulad-ech-Cherif, El hadj A'bed, fut tué, et son cheval, bête de grand x, ainsi que sa selle, à housse brochée en or, demeurèrent aux mains de l'ennemi. Les Français rentrèrent à Mascara, pour quelque temps après faire une sortie contre les Flita. Nous eûmes un engagement avec eux au-dessous de la fraction des Cheurfa, et ils nous firent cinq prisonniers. Puis ils rentrèrent à Mascara.

Après un court séjour à la Zemala, nous fîmes une pointe contre les Oulad Kr'elouf. Le fils d'El Kr'aroubi, En Na'ïmi, fut tué.

Ce ne fut qu'au bout d'un très long-temps que les Français se décidèrent à quitter Mascara pour faire une expédition. Ils vinrent camper à Nedjmadi. Ignorant où nous étions, ils retournèrent sur leurs pas et campèrent dans les Oulad Lekred. Les Hamar ayant voulu les rejoindre, nous leurs barrâmes le chemin. Uu combat terrible s'engagea alors entre eux et nous. Enfin, les Harrar s'enfuirent, nous ayant à leur poursuite.

On nous avait dit que la colonne française était rentrée à Mascara; mais les Harrar savaient parfaitement qu'il n'en était rien et qu'elle était en campagne. Il tombait une pluie fine, et nous poursuivions toujours les Harrar, quand tout-à-coup apparut le campement de la colonne française, caché derrière une colline. Aussitôt les trompettes se mirent à sonner, les chasseurs et les spahis montèrent à cheval et s'élancèrent sur nos traces. Nos chevaux étaient fatigués de la course qu'ils venaient de fournir contre les Harrar; aussi les Français nous en prirent-ils 250.

Le krazenadar ben Abbou (?) fut tué et A'bd-el-Kader-ben-Rabha, ar'a des cavaliers réguliers (kr'iala), fut pris et vingt-quatre autres avec lui. Cette journée fut appelée « affaire de la prise des chevaux. » Les Français rentrèrent à Mascara et non à la Zemala. Peu de temps après, nous r'azions les Oulad-Aïad et nous enlevions les femmes d'Amar el A'ïad, leur ar'a.

De retour à la Zemala, nous y séjournâmes un certain nombre de jours. De là, nous fîmes un retour offensif sur les Keraïch, les Beni-Tir'erin et les Beni-Aourar'. Mohammed ben El hadj fut pris par nous et envoyé à la Zemala, pour y être tué. Nous poussâmes jusqu'aux Oulad-Kr'ouïdem, qui furent complétement pillés. Cinq cents des leurs furent tués !

Après être revenus sur nos pas, nous allâmes chez les K'abyles où nous demeurâmes longtemps, puis chez les Beni-Menasseur. Mais les Français de Cherchell ayant opéré une sortie, ils nous

battirent et nous fûmes obligés de battre en retraite sur les Bou-Rached (Beni-Rached ?) que nous r'azâmes. De cet endroit, nous passâmes dans l'Ouan-es-Serir (Ouanseris), auprès de Moulaï El Arbi. Les Arabes nous hébergèrent et nous offrirent la d'ifa.

Ensuite, nous nous rendîmes dans les Braz, où nous tuâmes Sid El Toumi, puis dans les Benis-Kr'annous, et, enfin, dans les A't't'af que nous r'azâmes le jour de l'Aïd-el-Kébir : le fils d'El Bar'dadi fut tué. Parvenus sur les bords de l'Ouad-Fed'd'a, les Sandjas nous apportèrent la d'ifa. Là, les femmes des A't't'af furent rendues, et cette tribu amena des chevaux de gada en signe de soumission. Cela fait, nous pénétrâmes chez les K'oçair. Nous recherchions Bou-Chak'ar afin de le tuer; mais il avait fui. Alors nous frappâmes une contribution de guerre sur les gens de cette tribu : ils payèrent tout ce qui leur fut demandé.

Nous passâmes ensuite dans les Beni-Zeroual. Les Djemaa's k'abyles nous amenèrent des chevaux de gada. Après être restés quelques jours chez les Beni-Zoual, nous entrâmes dans Mazouna, qui fut pillée, et les habitants frappés d'une amende (1). Là, nous reçûmes la nouvelle qu'une colonne française était sortie de Mostar'anem. Dieu ayant fait tomber de fortes pluies, le passage fut intercepté entre nous et les Français. Ceux-ci nous appelaient d'un bord de la rivière (Chelif) et nous faisions de même de l'autre côté ; ils nous insultaient, nous ripostions. Enfin, nous rentrâmes à la Zemala, et les Français ne s'avancèrent point de ce côté.

Nous étions depuis quelques jours dans nos tentes, à Gondjila, quand El Kr'aroubi et les siens amenèrent des chevaux de gada et firent leur soumission.

Ensuite, les Hachem, qui étaient dans l'obéissance des Français, nous firent prévenir. Nous nous mîmes en marche, avec les soldats réguliers et les goums ; nous avions en outre un canon. D'étape en étape, nous nous avançâmes en recevant des chevaux de gada et les soumissions, jusqu'à ce que nous fussions parvenus à El-Ferouch, point de réunion convenu entre nous et les Hachem. Oulid el Rey (le fils du roi), avec la colonne qu'il commandait, traversait les Hachem-Reris. Dès que nous l'aperçûmes, nous nous avançâmes au-devant de lui, pour le combattre. Il nous fit face; notre engagement avec les Français dura de l'heure du zénith à la nuit, avec une grande violence.

(1) Mazouna fut pillée en 1843. Elle n'avait pas voulu se soumettre à Abd-el-Kader.

Après cela, je me rendis avec El'Taïeb Ben K'ernih et Ben-Iahïa, tous deux ar'as du sultan, à Djenan-ben-Ikr'alef ; de là, nous montâmes à Kr'aroubet-es-Soltan, auprès de Djema Ed-dea'Icha et d'Aïn Soltan, au-dessus de Mascara. De ce point nous allâmes à Romt-A'mar, puis à A'rk'oub- Isma'ïl. Nombre d'Arabes furent pillés par nous. Enfin, les ôtages que les Français avaient pris s'étant enfuis auprès de nous, nous rejoignîmes le sultan à F'ekan, où nous passâmes une seule nuit. Nous allâmes ensuite à Tar'ia; près d'un santon applé Sid A'ïana-ben-Moussa — le charmeur d'oiseaux. — Des Hachem, nous pénétrâmes chez les Oulad-Kr'aled, qui conduisaient des chevaux de gada ; mais comme c'étaient eux qui avaient montré le canon aux Français, nous les arrêtâmes ; cinq d'entre eux furent tués, et nous prîmes vingt-quatre chevaux. Les Hassasna furent ensuite atteints par nous ; leur chef était El-Kr'omissi. Ils furent battus et pillés. Après cela, laissant la troupe des cavaliers réguliers (kriala), nous conduisîmes, aidés des soldats, les troupeaux pris sur les Hassasna jusqu'à la Zemala.

Nous nous reposâmes quelques jours, puis ordre fut donné aux cavaliers de se rendre dans les Zedama pour les r'azer. Nous reçûmes la nouvelle de la sortie d'une colonne française ayant pour but de surprendre les cavaliers ; mais ceux-ci s'échappèrent. Alors, nous montâmes à cheval avec les Hachem qui, avant, avaient été du parti des Français, et nous marchâmes sur les Zedama, qui furent r'azés à Medr'oussa d'une manière très-légère. La Zemala, lors de cette expédition, se trouvait à El-Benian, auprès de Goudjila. Nous eûmes peu de tués.

De là, nous allâmes avec le sultan auprès de Chiki-ben-Aïssa, des Flita, où nous demeurâmes trois jours, durant lesquels nous r'azâmes les Oulad-bou-Iahïa de cette tribu, à ce moment campés auprès du poste de Sid El Djilani ben Amar. Nous leur enlevâmes ce qu'ils avaient; mais le poste français ayant fait une sortie,

nous nous battîmes avec lui. Ce jour là, j'eus mon cheval blessé sous moi. Nous retournâmes ensuite dans les Beni-Selim, où nous passâmes un certain nombre de jours, en attendant les cavaliers réguliers (kr'iala).

La nouvelle que les Français marchaient sur la Zemala nous étant parvenue de Mascara, le sultan me dit : « El-Hosmi-ben-Arbi-Taleb, les Français se sont mis en route pour enlever la Zemala. Les Kriala et leurs ar'as, ainsi qu'un chef pour les contingents arabes vont demeurer ici. Toi, tiens-toi prêt à partir avec la troupe. »

Le sultan vint alors s'établir au Nad'or, avec une faible quantité d'hommes. Les colonnes françaises de l'Ouest s'avancèrent; elles marchèrent vers le Sud, puis elles revinrent. En même temps une autre colonne sortait d'Alger. Le fils du roi et des contingents indigènes étaient avec elle ; nous n'entendîmes point dire qu'elle avait la Zemala pour objectif. Cependant nous étions toujours campés avec les Kr'iala, dans les Flita, et le sultan était dans le Nad'or. La garde de la Deïra était confiée à El Mouloud ben A'rach, K'adour ben A'bd-el-Bakri, El Habib-ben-Trari, ar'a des soldats, El Moussoud et Aïd, aussi ar'as des soldats.

Enfin, les Français, venant de Mostar'anim (Mostaganem), guidés par Oulid El-Mokhfi, se mirent en mouvement. Ils tombèrent sur les Beni-Mossellem, qu'ils se mirent à r'azer et à piller. Nous ne fûmes informés de ce fait que par un cavalier arabe. Les Français avaient lancé en avant des chasseurs seulement, et l'infanterie suivait. Aussitôt, je montai à cheval pour aller les combattre; mais El'taïeb Bou Kernich', ar'a des ar'as des Kr'iala, s'adressant à moi, me dit : « Le Solta'n ne m'a point autorisé à combattre, et tu veux engager l'action ?.. Cependant tu sais que tu ne peux rien contre les Français ? » Je montai donc seul à cheval avec l'intention d'aller me battre. Je m'étais déjà un peu éloigné, lorsque les ar'as qui avaiennt tenu conseil se décidèrent à marcher en avant; ils crièrent aux cavaliers de se mettre en selle. Les ayant aperçus, je m'arrêtai pour leur permettre de me rejoindre, et quand je les eus près de moi, nous prîmes une bonne résolution. Nous pressâmes l'allure de nos montures. A notre arrivée les chasseurs combattaieut les Beni-Mossellem.

Nous nous précipitâmes sur eux et un combat terrible s'engagea. Les Français sabraient et nous aussi.

Enfin, nous les traversâmes et nous les dispersâmes. Alors, les chasseurs battirent en retraite, suivis par nous. Ils volaient sur la surface de la terre, nous ayant sur leurs pas. Il en fut ainsi jusqu'à une colline surmontée d'une kobba, dite de Sidi Rached. Les chasseurs la descendirent, poursuivis par les Kr'iala. Les Français eurent beaucoup de tués, et nous pensâmes un instant les prendre tous.

Sur ces entrefaites, nous aperçûmes l'infanterie, avec laquelle était Oulid El Mokr'efi. Nous allâmes à sa rencontre; mais nous ne pûmes rien contre elle. Lorsque les chasseurs l'eurent rejointe, des coups de canons nous furent tirés. Nous nous éloignâmes, mais non sans retourner à l'endroit où nous avions eu l'engagement avec les chasseurs dans le principe, et comme leurs morts étaient restés entre nos mains, nous coupâmes quinze têtes. Nous rentrâmes ensutie à notre camp, remplis de joie et d'allégresse.

Quelques jours après, nous recevions des nouvelles du sultan. Sa lettre nous annonçait que la Zemala et la Deïra avaient été enlevées par la colonne française partie d'Alger. Nous fûmes anéantis. Nous ne fîmes part de rien aux Kr'iala; mais montant à cheval, nous rejoignîmes par des marches forcées le sultan dans les Beni-Tir'erin. La tente d'El-hadj Abd-el-Kader avait été prise. A moi, il ne me restait absolument rien de 5,000 francs d'argent, de 200 moutons, de huit mulets et quatre nègres ; ma femme même avait été prise. Il ne me restait que Dieu seul. (1)

Une colonne française, commandée par le général Bou H'araoua (l'homme au bâton — de La Moricière) vint à paraître. Avec elle se trouvait la moitié des contingents des Hachem R'eris. Nous allâmes à elle pour la combattre ; elle était loin. Le sultan demeura sur la colline. En face des Français, nous plaçâmes une partie des Kr'iala, afin de pouvoir repousser les contingents arabes; mais nous ne fûmes pas assez forts. Ce jours-là, j'eu un cheval de tué sous moi. Nous retournâmes sur nos pas.

---

(1) La Zemala d'Abd-el-Kader fut prise en février 1843.

Cependant les Français avaient installé une garnison à Tih'aret (Tiaret), dans la montagne (1). La garnison de ce poste, avec les Harrar, marcha sur Bou Temra et r'aza quatre campements dès Oulad Lekred. Les Kr'iala reçurent l'ordre de monter à cheval, et nous combattîmes les Français qui furent ramenés sous Tih'aret après une lutte acharnée. Ensuite, nous nous rendîmes à la Zemala avec les Kr'iala. Nous y passâmes quelques jours, pour venir après camper dans les hachem ; la daïra était à Neh'ar Anacel.

Avec les goums et les soldats réguliers, nous opérâmes une r'azia sur les Bou-Aïch et les A'zziz ; ils furent pillés et dispersés. Beaucoup d'entre eux furent tués et leurs femmes enlevées. De là, nous allâmes camper à El-Beïda, puis à Tazemïa. C'est dans ce dernier endroit que les Cheurfa des Flita, nous apportèrent la tête de Moçt'afa ben Ismaïl, ainsi que sa main. Nous fûmes très-joyeux ceux qui avaient accompli cette action; nous dirent avoir tué deux cents hommes (2). Le partage des biens enlevés aux Bou-Aïch ayant été fait, les femmes furent données aux contingents arabes.

Après cela, nous nous rendîmes chez les Cheurfa de Flita. Une distribution de poudre leur fut faite, et ils se joignirent à nous. Alors laissant les goums à la Zemala, nous envoyâmes les réguliers et leurs ar'as vers Tih'aret, en recommandant à ceux-ci de s'embusquer non loin de ce poste, pendant que nous attaquerions les Harrars. Ces dispositions prises, nous quittâmes, en effet, les Sebaïn-Aïn (Tagim) avec les goums qui furent divisés entre le Kr'alifa et El-Hadj-Moçt'afa et A'dda-Ould-Nefrech, ar'a des Aachem Ech-Cherraga, pour aller attaquer les contingents ennemis campés auprès de Tiah'aret. Après une marche rapide nous les atteignîmes ; mais ils avaient eu connaissance de notre mouvement et étaient venus à notre rencontre. Le combat s'engagea. La garnison de Tih'aret, en entendant le bruit de la bataille,

(1) Le poste de Tih'aret fut créé par le général de Lamoricière, au mois d'avril 1843.

(2) Moçt'afa ben Ismaïl, l'ennemi le plus acharné d'Abd-el-Kader, fut tué en 1844, non loin de Tifom, dans le Djebel Ougasse (Flitta).

fit une sortie ; elle se heurta aux réguliers. Le poste lança des coups de canons à ceux-ci.

Les Harrar, voyant la tournure que prenait l'affaire, s'enfuirent. Ils furent poursuivis par nous jusqu'à la Mina. A cet endroit ils voulurent résister encore ; mais ils furent contraints de continuer leur fuite et d'abandonner leurs troupeaux de moutons, qui furent pris, parce qu'ils étaient restés en deçà de la rivière. Cependant les Harrar, nous voyant occupés à réunir le bétail épars, s'étaient arrêtés. Aussitôt, nous nous précipitâmes sur eux. Leurs goums prirent de nouveau la fuite, non sans que nous en eussions fait un grand carnage : il ne s'en échappa qu'une bien faible partie. Nous fîmes main-basse sur les chameaux, les moutons et le campement. Les troupeaux furent conduits par nous à la daïra, où il fut procédé à leur partage.

Ensuite les troupes furent fractionnées, Sid El-hadj Moçt'afa eut sous ses ordres les Kr'iala, commandés par Bou A'llam, ar'a (1), et Mohammed ben A'llal les soldats réguliers. Ceux-ci se trouvaient sans ar'a : ce fut Bel Abbas qui en remplit les fonctions. Alors nous marchâmes, en compagnie du sultan, vers Sid A'bad, dans le sud-ouest de Tih'aret ; la daïra était avec nous. Arrivé sur le territoire des Hassasna, la deïra s'enfonça dans le Sud, et notre camp fut installé dans cette tribu, afin d'enlever le blé et l'orge de leurs silos. Durant le temps, les Hassasna s'etaient rendus auprès des Français qui mirent une de leurs colonnes en mouvement. Cette colonne était commandée par le général *Sirach*(?) Un beau matin, elle arriva près de nous, sans que nous ayons eu connaissance de sa marche, précédée par les contingents des Hassasna. Ceux-ci s'étant avancés, se mirent à nous envoyer des balles jusqu'au milieu du camp. Le Sultan se mit aussitôt en selle, ainsi que nous, et nous nous élançâmes contre les cavaliers arabes, qui avaient ouvert le feu sur nous. Nous les chargâmes, ignorant complétement qu'ils étaient suivis d'une colonne française. Les Hassasna s'enfuirent ; nous suivîmes leurs traces et les ramenâmes jusqu'au général Sirach. Alors les Fran-

(1) Ce Yahya Bou A'llam était ar'a dans la subdivision de *Médéa*, en 1871.

çais ouvrirent le feu. Le cheval du sultan fut tué. Après un moment de stupéfaction, causé par cet événement, nous nous éloignâmes des Français. Nous pûmes saisir le k'ralifa du Bach-Saïs (palefernier en chef), nommé Cohnan, lequel était monté sur les chevaux du sultan. Celui-ci étant en selle, nous prîmes la fuite. Son premier cheval blessé resta sur le champ de bataille; il fut pris par les Français, ainsi que sa selle.

Les chasseurs et les goums des Hassasna s'élancèrent à notre poursuite. Les Français, ayant atteint les soldats réguliers, en tuèrent trois cents ou davantage. Le sultan eut le kr'alifa du bach-Saïs — Cohnan — tué, ainsi que son cuisinier. Notre camp, avec tout ce qu'il contenait de blé et d'orge et autres choses, demeura aux mains de l'ennemi.

Les chasseurs étaient toujours à notre poursuite, ainsi que les goums des Hassasna ; ils nous enlevaient nos chevaux. Enfin, ils parvinrent à nous rejoindre ; mais nous fîmes un retour offensif et nous pûmes reprendre quinze chevaux. A ce moment, si les chasseurs avaient continué la poursuite, ils s'emparaient du sultan; mais heureusement ils retournèrent sur leurs pas.

Après cela, nous allâmes camper dans les Djea'fra, auprès d'une source dite (Aïn-Foufet). Les Djea'fra tentèrent un coup de main contre nous. Tous les blessés qui avaient échappé aux Français vinrent nous rejoindre. Après être restés campés un grand nombre de jours, nous marchâmes aux Djea'fra, dont cinq campements furent enlevés. De là, nous retournâmes sur le territoire des Hassasna, pour prendre du blé et de l'orge ; mais une colonne française s'étant mise en mouvement, force fut de nous enfuir.

De retour dans les Djea'fra, sur le territoire de Sid Kr'alifa, nous y demeurâmes jusqu'au moment où l'ordre d'avoir à nous rejoindre fut envoyé aux jeunes Arabes. Dès qu'ils furent arrivés, nous nous dirigeâmes sur Mascara. A cette époque Bou H'e-raoua (de La Moricière), général des Français, était avec sa colonne dans les Flita. La ville était seule. Nous pressâmes donc l'allure jusqu'à ce que nous fussions parvenus à Ark'oub-Ismail, près d'Estour, puis à El-Kr'oçbia et El-Aguir, au-dessus de Mascara. Les Français qui étaient dans la place firent une sortie con-

tre nous, avec les a'ras, entre autres El-adj ben El Moçaleh, qui autrefois avait été ar'a de notre côté et qui, à ce moment, était avec les Français comme ar'a des Hachem R'eris de l'ouest, et Ech-Chadeli, des Beni-Chougran. Tous deux avaient leurs contingents. Ils marchèrent à nous jusqu'à El-Kr'oçbia. Le combat commença. Une faible fraction de chasseurs et de spahis vinrent nous attaquer. Nous en tuâmes cinq, dont un capitaine, auquel nous coupâmes la tête et dont nous prîmes le cheval. Ma monture fut blessée et mourut. Le sultan me donna le cheval du capitaine. Ensuite, les Français rentrèrent dans la ville.

Avec le sultan nous allâmes à Bou-Ahnifa. Une kobba est bâtie sur le bord de l'ouad El-Hammam. Ce lieu se nomme Hammam-bou-Ahnifa. Nous y passâmes trois nuits, puis de là nous nous rendîmes à Fekkan, et, le lendemain, sur l'oued Taria, auprès de Sid Aïsa ben Moussa (le charmeur d'oiseaux). Après quelques jours la daïra fut prévenue d'avoir à nous envoyer tous les chameaux pour les charger de blé et d'orge. Dès leur arrivée, l'opération fut faite, puis ils retournèrent.

A El-Ouzer'et des Oulad sid El'Kr'atin, un homme vint nous prévenir qu'une colonne française venait des Oulad sid Bou-Ali. Nous plaçâmes un poste pour la surveiller. Dès que ce poste la vit paraître, il se replia sur nous et nous montâmes à cheval pour la combattre. L'engagement fut des plus vifs. Il y eut trois spahis de tués et dont nous coupâmes les têtes.

De là nous allâmes pour quelques jours dans les Beni-Merianen (sans doute les Meniaren ?), puis à El-Ouzer'et, où nous étions d'abord. Comme nous avions fini notre poudre, le sultan nous en apporta d'autre. Nous attendîmes la colonne française. El-Bou Hammidi, qui était avec nous, avait une grand'garde de deux cents cavaliers, avec laquelle il surveillait les environs et récoltait les bruits. Certain jour, il se rencontra avec la colonne française et eut un engagement avec elle. Aussitôt le camp du sultan fut transporté dans la montagne des Beni Merianne; puis avec les goums, nous allâmes au combat. L'action s'engagea le matin et dura jusqu'au moment de la prière du *Dohor*. Nous suivîmes les Français jusqu'à leur camp de Bou-Harroudjah' (ou Kr'aroudjah'), puis nous retournâmes dans les Beni-Merianen. Quelques

jours après, les goums furent assemblés, et l'on marcha sur les Hassasna; nous les pillâmes après en avoir tué beaucoup.

Au bout d'un certain temps, nous allâmes à El-Messid, où nous fîmes provision de blé et d'orge, puis aux Oulad Soliman, dont nous r'azâmes une partie. Enfin, le camp fut installé à Ez-Zefidef. De cet endroit nous rentrâmes de nouveau chez les Douï Tsabet, d'où nous allâmes r'azer les Hassasna. Ceux-ci furent mis en fuite et chassés de leur territoire ; puis nous nous rendîmes à Sid Youssef. Nous campâmes au pied d'une montagne, au sommet de laquelle un poste fut placé. A certain moment, les soldats de ce poste ayant tiré des coups de feu, nous montâmes à cheval et il leurs fut demandé quelle était la cause de cette alerte. Ils répondirent qu'ils avaient aperçu une colonne française marchant sur nous. On se mit à la recherche de cette colonne : elle ne fut point trouvée. Alors les soldats qui étaient cause de cette fausse alarme, furent saisis et on leur appliqua des coups de bâton. Puis une petite troupe de Kr'iala fut placée en observation. Au matin, les cavaliers revinrent vers nous en tirant des coups de fusil : tout le monde s'élança à cheval. Nous fîmes d'abord passer les soldats, puis les bagages. Tandis que ce mouvement s'opérait, les chasseurs apparurent sur la montagne. Aussitôt, nous nous hâtâmes de fuir. Les soldats avaient battu en retraite par la droite et les cavaliers par la gauche : nous étions en débandade. Les chasseurs chargèrent les réguliers. Ceux-ci se mirent en rang pour les recevoir et pendant longtemps dirigèrent contre eux des feux de peloton. Enfin les chasseurs retournèrent en désordre. Quatre réguliers étaient morts.

Voyant que les réguliers résistaient et qu'ils avaient mis le désordre parmi les chasseurs, nous chargeâmes ces derniers à la tête des cavaliers réguliers. Après une mêlée terrible, ils prirent la fuite, poursuivis par nous, jusqu'aux K'obbas de Sid Youssef. Nous fîmes cinq chasseurs prisonniers, dont un kabolar (brigadier) — *sic* — et bon nombre d'autres furent tués. Nos pertes furent de quinze hommes et huit chevaux. Le kr'alifa K'addour ben Abd-el-Baki et le kaïd des Mokahlïa (réguliers-fantassins) Ben Zian Ould Bou T'it', des Oulad Mouna, des Hachem R'eris, furent tués.

Les Français campèrent à Sid Youssef et nous au-dessus. Le lendemain, nous allions passer la nuit à Foufent, de là à Sid K'ralifa, dans les Djea'fra, puis aux Douï Tsabet, que nous r'azâmes une deuxième fois et chez lesquels nous demeurâmes quelque temps. Puis, laissant les impedimenta en cet endroit, nous allâmes r'azer les silos des Oulad Brahim et des Hassasna, lesquels furent vidés. Tandis que nous étions là, on vint nous apporter la nouvelle que les bagages avaient été pris par les Français et qu'un tambour et huit réguliers avaient été faits prisonniers. Ceux qui avaient échappé aux Français nous ayant rejoint, ils nous répétèrent le récit.

Cependant, nous nous étions emparés de quelques femmes des Hassasna. Nous les obligeâmes de nous indiquer les silos qui n'avaient pu être découverts, leur assurant qu'après cela, elles seraient mises en liberté et pourraient rejoindre leurs maris. Elles consentirent. Nous marchâmes rapidement avec elles. Nous avions passé la nuit, et au matin, de bonne heure, nous nous apprêtions à continuer notre route, lorsque les Français, dont nous ignorions complétement la présence, apparurent tout-à-coup à nos yeux, accompagnés de goums. Ceux-ci fondirent sur nous, absolument comme le faucon fond sur l'humble passereau. Tous les cavaliers étaient éparpillés. Enfin, Et'taïeb-ben-K'ernich', Ben Yahya, Ben A'llam et El Arbi, leurs ar'as, parvinrent à les rassembler pour attaquer la colonne française. Les goums qui étaient avec celle-ci, prirent la fuite devant nous, et nous les poursuivîmes jusqu'auprès des soldats. Un nègre fut pris par nous avec son cheval et fut tué. Nos pertes furent de huit hommes. El Habib, trésorier et kebir-el-Ber'al (chef des transports), de la tribu des Beni-Chougran, et dix autres, parmi lesquels le cuisinier du sultan, Ben K'ada, homme très-âgé, furent tués.

De retour sur le territoire des Djeafra, nous y installâmes le camp. Le sultan était avec nous. De là, après avoir rassemblé les goums, nous marchâmes sur les Beni-A'meur, avec l'intention de les r'azer. Les soldats réguliers étaient avec nous et ils étaient commandés par leurs ar'as, El Habib ben El Trari, El Moussoum, El Hadj Salem et Aïssa. Arrivés à El-Tenira, nous demeurâmes cachés et fîmes avancer les réguliers sur le poste de Sid-Bel-Ab-

bas. Pendant qu'ils combattaient les Français, nous et les goums r'azerions les Beni-A'meur.

Dieu ayant voulu que la nuit vînt, nous montâmes à cheval et rejoignîmes les réguliers avec lesquels le sultan resta. L'ar'a des Kr'iala, Ben Yahya, et moi, devions aller dans le Djebel Tassala ; El'taïeb ben K'ernich', aux Oulad Ez-Zin ; et Bou A'llam et El A'rbi, chacun séparément avec sa troupe. Les étendards et les drapeaux furent partagés.

Chacun de nous se mit en marche dans la direction qui lui avait été indiquée, et nous nous séparâmes. Arrivés au Tassala, nous r'azâmes quelques habitants; puis, les Beni-A'meur étant montés à cheval, ils nous assaillirent. Le combat durait depuis quelque temps, lorsque, à travers le brouillard épais qui régnait ce jour-là, nous entendîmes derrière nous le bruit du canon et le pétillement de la fusillade. Nous fûmes bouleversés. Nous descendîmes la montagne, poursuivis par les Arabes qui nous tiraient des coups de fusil. Nous avions complétement perdu de vue le sultan, et nous étions si bien égarés, que nous fûmes sur le point de donner dans la colonne française qui était sortie de son quartier et poursuivait le sultan. Enfin, un cavalier d'El Hadj A'bd-el-Kader nous ayant trouvé, il nous ramena à lui. Nous ne pûmes rien emporter du butin qui avait été fait.

Nous nous dirigeâmes dans l'Est, jusque dans les Beni-Merianen. Au bout de quelque temps, ayant été prévenus que les Français avaient placé un poste à Mochra'hossaïn, sur l'Ouad-el-Hammam, nous montâmes à cheval pour tenter un coup de main contre lui. A notre arrivée en cet endroit, on fit mettre pied à terre aux cavaliers, et l'on marcha ainsi au combat. L'attaque et la défense furent acharnées. Les Français avaient élevé un rempart en terre. Nous tuâmes quelques-uns d'entre eux, et ils nous mirent dix hommes hors de combat. Mon cheval fut tué.

De là, nous retournâmes aux Doui-Tsabet, puis, quelques jours après, aux Djea'fra, d'où nous passâmes dans les Beni-Ameur. Ceux-ci, poursuivis à outrance, furent atteints et r'azés une autre fois. Puis, nous allâmes camper à El-Djïar et à Ed-der, où nous prîmes des chameaux. Sur ces entrefaites, on vint nous dire

qu'une colonne française était en campagne pour nous surprendre. Aussitôt, nous nous réfugiâmes dans la montagne. Une seconde nouvelle semblable à la première nous étant parvenue, nous allâmes camper sur l'Ouad-Zenin. Ensuite, nous fîmes une pointe dans l'Est, afin de r'azer les Oulad-Kr'aled. En effet, cette tribu, attaquée par les soldats et les K'riala fut battue, pillée et dispersée. Nous avions laissé nos bagages dans les Djea'fa.

Avec les troupeaux enlevés, nous vînmes à Aïn-el-Mer'assel, où nous trouvâmes une négresse et un nègre rôtis. Le goum qui nous poursuivait, ne nous ayant point découverts, avait brûlé vifs le nègre et la négresse, vieillards impotents. Lorsque le partage des troupeaux, pris aux Oulad-Kr'aled, eut été opéré, le sultan chargea El-hadj El-Habib Ould El-A'oneur et K'addour Ould Sid El-hadj Es-Ser'ir d'aller les vendre à Oujda. Ils accomplirent la mission dont l'Émir les avait chargés. Nous restâmes campés dans cet endroit.

Enfin, un jour, le sultan me dit : « Je vais me rendre auprès
» de ma mère (Ez-Zoh'ra bent Si A'mar ben Douba), à la Zemala.
» Toi, El Hossin, tu vas prendre le commandement du camp. Sous
» tes ordres sont : Et'taïeb ben K'eraih, El-Arbi ben Hammou,
» El hadj Salem, Aïssa El Menasseuri, et Aïd, ar'a des réguliers.
» Surveillez les Français, jusqu'à ce que, parvenu à la Zemala,
» je vous envoie pour chef Mohammed ben A'llal. » Ce dernier avait eu sa tente enlevée le jour de l'affaire de Taguin, et s'était remarié avec une fille de Sid Mohamed El Berkani. Le sultan, avant de partir, nous dit qu'il nous écrirait une lettre pour prendre rendez-vous avec nous, car nous devions nous réunir à El-Gor, pour r'azer les K'obaïls des environs de Tlemcen. Nous nous inclinâmes.

Le sultan se mit en route pour la Zemala, nous laissant campés au même lieu. Enfin Sid Mohammed ben A'llal arriva : nous étions en Ramadan.

Avec Sid Mohammed ben A'llal nous nous rendîmes dans les Hassasna. Les cavaliers étaient occupés à ramasser de la paille, lorsqu'ils apprirent que les Français étaient dans les Oulad K'raled. Nous levâmes le camp et nous marchâmes ainsi durant la fête de la rupture du jeûne (Aïd-el-fet'ar) et El A'ouchir (dix

premier jours qui suivent la fête). Un renégat, du nom de Moçtafa, qui avait été nommé chef des renégats, s'enfuit ce jour là.

Nous restâmes campés jusqu'au jour où nous reçûmes une lettre du sultan, par lequelle il nous prévenait de nous rendre dans l'Ouest, à El Gor. Il avait réuni les goums des Djea'fa et des Homeïan, et nous devions le rejoindre avec les Oulad-Baler', les Beni-Maeher, les Oulad Melouk et les El-Ougad, commandés par Ould El Jmam, qui, après s'être soumis aux Français, les trahissait pour revenir à nous. Nous levâmes aussitôt le camp, et primes à travers les bois. Il pleuvait beaucoup ce jour-là. Une partie des réguliers qui étaient allés dans les Oulad-Kr'abel pour *acheter des vivres!* revinrent avec nous; les autres avaient été pris par la colonne française qui se trouvait dans cette tribu. Nous marchâmes par étape jusqu'à ce que nous fussions parvenus sur le territoire des Oulad-Sid-Yahya, en avant d'Abekir et des maisons. Nous sortîmes du bois et campâmes au-dessous d'un mamelon. Abekir et les maisons nous restaient dans l'Ouest.

Là, nous reçûmes une lettre des Français. Ils nous disaient : « Nous ne cherchons que la paix, venez à nous ce soir. » Nous pensâmes que cette lettre était un stratagème et que le fait ne pouvait être vrai. La colonne française était proche de nous, et nous l'ignorions complétement. Sid K'addour ben Ronila et tous les Musulmans étaient joyeux. Dieu ayant amené le matin, nous fîmes une distribution de viande de mouton, car nous ne vivions que de viande. Les soldats se mirent à préparer leur repas; une partie d'entre eux réussit et mangea. Il tombait une pluie fine. Tout à coup des réguliers qui rôdaient dans les environs aperçurent les Français qui s'avançaient sur nous. Aussitôt, ils se mirent à crier de toutes leurs forces : « Nous sommes surpris. » Aussitôt, nous nous élançâmes à cheval et les tambours battirent. Il y avait un mamelon entre nous et les Français. Un cavalier de l'ar'a ben Yahïa fut envoyé en éclaireur; il vint dire que les Français étaient proches. Alors, Mohammed ben Allal se mit en selle sur son cheval gris, appelé Bou Hamid, et avertit les réguliers. Ceux-ci, ainsi que les Kr'iala, étaient peu nombreux. Sur 1,200 hommes, la moitié avaient fui sur une colline, qui se trouvait à l'Ouest. Le reste était demeuré avec nous.

Enfin, la colonne française apparut sur le mamelon. Les spahis tirèrent leurs sabres et se précipitèrent sur nous de la même façon que le faucon sur le passereau. Les réguliers perdirent la tête; leur drapeau fut enlevé. Les Français continuèrent à frapper et à tuer les Musulmans. Les réguliers s'enfuirent devant eux; mais les Français s'acharnèrent et s'avancèrent vers nous. Nous étions avec Sid Mohamed ben Allal. Nous nous séparâmes, et je piquai seul vers le nord (1).

El Hossin, après avoir été fait prisonnier par des cavaliers du goum accompagnant la colonne, fut relâché par eux. Pendant longtemps il erra de tribu en tribu, et enfin, après une véritable odyssée sans importance et beaucoup trop longue, il vint s'échouer à Blida. C'est dans cette ville qu'il a rédigé son histoire. Cependant la façon dont se termine son manuscrit est assez curieuse pour que je la donne :

Celui qui a tracé ces mots est le serviteur de Dieu, Mohammed El Abi T'aleb ben K'ada ben Mokr'tar, dont la demenre est à Kacherou, pays d'oliviers, de figuiers, de jardins et de ruisseaux. — J'ai placé des mots avant d'autres (mais je suis excusable), car la santé d'esprit ne s'allie pas à l'emprisonnement. *Il est probable que le bélier reviendra un jour* (1). Le monde n'a pu rester vide depuis Adam jusqu'à nos jours. Des générations se sont éteintes et remplacées d'*une manière plus forte*. Aujourd'hui, Dieu en a décidé ainsi, je suis avec les Français. Un jour est tout joie et tout allégresse; le lendemain est tout malheur, tout pleurs et tout remord. Aujourd'hui est pour nous; demain est contre nous. Salut.

Terminé par la grâce de Dieu et avec son aide admirable, année 1264. de novembre 1847 à octobre 1848. Salut,

Pour traduction :
Adrien Delpech, *Interprète judiciaire.*

---

(1) Ce fut le 11 novembre 1844 que le colonel Tempoure surprit les réguliers, commandés par Mohamed ben Allal. Ce dernier périt dans le combat.

(1) Le bélier, sous la forme du fils aîné d'Abd-el-Kader, est en effet revenu en 1871; il essaya d'insurger notre frontière du côté de Constantine.

2° PAT II

EIPI

IAT

ATVS

ESPC

Les premiers de ces fragments appartiennent sans doute à la place où M. Léon Renier signale l'inscription suivante, nº 1494 (à l'O. de l'Arc, de l'autre côté du ravin) :

ENIACO

IBPOTEST

OPARTH

POTEST

ANI

« Imp. Caes. M. Aurelio Antonino Aug. Armeniaco Parth. Max. Med. Pont. Max. trib. potest. imp.... cos. p. p. et imp. L. Aurelio Vero Aug. Armeniaco Parth. Max. p. p., trib. pot. »

A côté se trouve cette dédicace, dont le haut est très-fruste :

....

R. 1563. ...CRESC...N..

PIISSIME

FILIAE

M R E NT

C H SE

Presque en face, nous avons dégagé du sol, à près de deux mètres de profondeur :

R. 1549. D M S

COTTIAE

MELLIAE

MARCIA

CONIV

GI CA...

...RIAN

...NI V

D

La rue passait ensuite devant le Théâtre et sur le flanc occidental du Forum ; puis elle inclinait vers le Nord et contournait la butte de l'Arc de Triomphe. Là s'élevait une maison particulière, au coin de laquelle nous avons dégagé cette dédicace :

....

.........AR

.........I S

VS...P...S...N

ANVS MARTIALINVS

LEONTIVS DOMINVS

DIGNISSIMAE

Plus loin, la rue du Château se ramifiait dans le bas de la ville, et rien ne nous la montre continuant en ligne droite vers le nord.

L'autre grande rue, nommée par nous rue de Lambèse, n'était pas seulement remarquable en ce qu'elle passait sous l'Arc de Triomphe et devant le Forum. Elle était, avant d'entrer dans la ville par l'Ouest, bordée de tombeaux dont les pierres et les tuiles parsèment les lits des Oued récemment formés; et, au point même où elle pénétrait dans Thamgad, s'élevait sur sa gauche un édifice circulaire orné de colonnes et d'inscriptions monumentales. Ces inscriptions ont été brisées à coups de marteau, et i n'en reste que les fragments suivants :

1° ΓNIA CO AX

F I

AE A C OPA

POT

RAPPORT

A M. LE GÉNÉRAL CHANZY

GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE

SUR

LA MISSION DANS LE SUD

DE

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

CONFIÉE A M. LE PROFESSEUR MASQUERAY

(Suite. — Voir les nos 116, 117 et 118)

Il nous est maintenant facile, ces détails une fois donnés sur les principaux monuments de la ville, d'en achever la description.

Nous n'ajouterons que peu de chose à ce que nous avons déjà dit de la rue du château byzantin. Elle entrait probablement dans la ville à la hauteur de la forteresse, suivait la pente méridionale de la colline du temple, passait près de la maison d'Autacius, et pénétrait ainsi au cœur de Thamgad. Nous ne savons si c'est là qu'il faut placer, comme nous l'y avons trouvée, brisée à coups de marteau, l'inscription suivante :

R. 1495.	....NIAE	
	QVADRA	*Calpurniæ Quadratillæ,*
	TILLAE	*Conjugi Caii Arrii Antonini. C. V.*

NAEVXO

RIRARIS

SIMAE

La rue de Lambèse se dirigeait, à partir de ce point, vers l'est, c'est-à-dire vers l'Arc de Triomphe, passant sur le ravin actuel qui ne présente pas la moindre trace de pont. A gauche de la rue était une prise d'eau ; à droite étaient des bains dans lesquels on distingue des mosaïques. Entre la rue et les bains on voit encore, à côté d'une gracieuse frise de marbre blanc, le fragment suivant orné de lettres monumentales :

R. 1527. DRITANA FP LACVM QVEM SVPER LEG

ainsi restitué :

« P. J. Liberalis sacerdotalis provinciæ Africæ, duumvir bis et quinquennalis pr. juri dicundo in. col. *Urysdritana* (lacune) quem super legitimam flamonii summam pollicitus erat ex H... n. fec. idemq. ded. »

Le terrain montait ensuite légèrement. La rue laissait à droite la maison de M. Plotius Faustus, à gauche celle de Valerius Florus, passait sous l'Arc de Triomphe et se dirigeait vers la Curie. Nous avons relevé le tracé direct de la voie suivant le côté nord du Forum, en dégageant une suite de pierres de fondations. Ces pierres portent les caractères suivants, que nous regardons comme des marques d'appareillage :

VIPI		VIDII	VI		VPIIIIDII
VIPI	VI	VIDII	VI	VPV	VPIIIIDII

Au-delà du Forum, presque en face de l'annexe, et par suite à gauche de la voie, s'élèvent encore quatre colonnes, au pied desquelles nous avons dégagé le fragment suivant :

R. 1484. SAREDI

OTE TRAIANO

BVNIC POTEST

LEG AVG PROPR PATR

Ensuite le terrain s'abaissait. Nous passons entre deux prises d'eau, dont une est encore très-visible, au pied de la colline du Théâtre. La voie s'élargit : elle nous conduit droit vers un grand édifice situé au-delà d'un ravin. Avant d'y arriver, nous remarquons sur notre gauche de longues et belles colonnes renversées, parmi lesquelles nous lisons :

R. 1487. TONINO AVGVSTO PIO
COS. DESIGNATVS DD. PP.

et : *R*. 1491. NEP
OAN
ATIS
COL

L'édifice que nous venons de signaler et auquel la rue de Lambèse se terminait, devait être très-considérable. Il ne couvrait pas moins de quatre-vingts mètres carrés, et pouvait se composer de plusieurs parties. Les fragments que nous en avons dégagés et que nous allons citer, ne nous apprennent rien touchant sa destination. Le ravin qui le sépare aujourd'hui du reste de la ville n'existait pas dans l'antiquité ; les pierres et les colonnes qui encombrent l'Oued actuel appartiennent à l'édifice lui-même.

1° DIVI *R*. 1486.
THICI
C MOD
AED

2° DIVIA
V
DA SO
ORD NINV

3° ORN
EC
T

Le premier de ces fragments est mentionné dans l'ouvrage de M. L. Renier comme ayant été lu sur le Forum. Nous avons déjà eu l'occasion de faire une remarque analogue un peu plus haut. On peut dire, d'une manière générale, qu'aujourd'hui, en Algérie, les documents épigraphiques les plus importants sont librement transportés, brisés ou détruits, sans qu'aucune autorité y prenne garde.

Les Eaux

Le sol de Thamgad et des environs est aride aujourd'hui. Les Achèche qui l'exploitent ne trouvent d'eau que dans l'Oued Soutz, et cet oued, éloigné de la ville, ne mérite pas le nom de rivière. On s'étonne donc d'abord que les Romains aient précisément choisi ce lieu pour bâtir une ville. Thamgad est, il est vrai, dans une situation militaire importante ; mais cette explication est insuffisante et même absolument inadmissible ; car Thamgad n'est devenue un poste militaire qu'à l'époque byzantine, et il faudrait toujours expliquer d'où cette ville militaire tirait ses eaux.

Dans l'antiquité, comme nous l'avons indiqué déjà, le pays n'avait pas le même aspect qu'aujourd'hui. Il devait être plus boisé, et les tranchées profondes que les pluies y ont creusées n'existaient pas. Si l'on considère que la terre végétale, sur la pente des collines qui entourent Thamgad, a souvent une épaisseur de plusieurs mètres, on comprend que la suite des hivers ait modifié le caractère du pays, depuis que les Arabes, ayant brûlé les arbres, ont laissé les eaux torrentielles absolument libres.

En observant la situation de Thamgad, bâtie presque au fond d'une sorte de golfe, on est conduit à penser que les Romains avaient tiré parti de cette disposition du terrain pour alimenter la ville. Comme ce terrain se rétrécit sans cesse vers le Sud, il est un point où toutes les eaux de pluie qui tombent dans le fond

du golfe, peuvent être captées par des barrages et réparties ensuite. Ce point est l'extrémité nord de la colline de la Basilique, à la hauteur du château byzantin. De là les eaux peuvent se ré- ndre vers le Nord-Ouest, le Nord et l'Est, et c'est là, selon nous, que les Romains avaient porté leurs efforts. Les traces de leur travail sont encore visibles.

Il est facile de reconnaître, en cet endroit, des restes de barrages en travers de l'Oued actuel. On voit même une citerne un peu plus bas, dans le fond même du ravin. Les eaux arrêtées là étaient distribuées par des conduits dans la ville et dans les faubourgs situés en contre-bas. Le terrain étant assez difficile, à cause de la double ligne d'ondulations du Temple et du Théâtre, il avait fallu profiter de toutes les dépressions naturelles pour alimenter tous les quartiers. De plus, comme les eaux n'étaient pas très-abondantes et ne tombaient alors, comme aujourd'hui, que pendant l'hiver, on avait dû créer des réservoirs en divers lieux. De là un système de constructions que nous étudierons d'autant mieux, que la désolation présente de cette région lui donne une plus grande valeur.

Le sol s'incline en pente douce vers l'Est, entre le Château Byzantin et la ville. Suivant cette pente, un conduit principal contournait la colline du Temple, passait entre cette colline et celle du Théâtre, entrait dans la ville et se dirigeait vers le Nord. Un conduit secondaire enveloppait la colline du Théâtre au Sud et à l'Est, pour aboutir au réservoir que nous avons indiqué à l'est du Forum ; un autre allait atteindre, entre le Temple et l'Arc de Triomphe, le commencement de la rue de Lambèse. Quant au conduit principal, il se terminait, après avoir longé le Théâtre et le côté occidental du Forum, au réservoir dont on voit encore la base au sud-ouest de l'Arc de Triomphe. Le seul point difficile dans ce tracé est le passage que nous avons désigné par ce nom : *La maison d'Autacius*. Le terrain s'y relève légèrement, formant une sorte de col entre le sud de la colline du Temple et la colline du Théâtre. Là on voit encore, à fleur de sol, de nombreux conduits et les fondements d'un réservoir. Il est probable que l'inscription suivante se rapporte aux travaux qu'on y exécuta ; elle est gravée sur deux grandes pierres distinctes :

CONCORDIAE	
POPVLI	ET ORDINIS
QVOD SVMPTVS	
REIP	COPIIS QVE
MANIBVS	RELEVAVE
	RANT

Les dédicaces aux empereurs Gallien et Valerien, trouvées en cet endroit, peuvent aussi faire penser que les réparations dont le sénat et le peuple de Thamgad se faisaient honneur, furent entreprises sous leur règne.

Restait à alimenter le flanc occidental de la colline du Temple et le faubourg. Un autre système de conduits prenait naissance au même barrage de la colline de la Basilique et suivait la ligne du ravin actuel. Il aboutissait à la route de Lambèse, et, avant de l'atteindre, s'embranchait au-dessus du Temple même pour le contourner. Cet embranchement avait exigé un travail analogue à celui que nous avons signalé près de la maison d'Antacius. On avait aussi construit, à quelques pas au sud-ouest de l'Arc de Triomphe, un réservoir magnifique que nous trouvons désigné dans trois inscriptions par les mots *Fons* et *Lacus*.

Une de ces inscriptions était déjà connue en partie. Nous avons été assez heureux pour y ajouter un fragment important. Incomplète encore, elle se compose de trois morceaux d'une pierre tendre et blanchâtre. Les caractères en sont peu profonds, mais finement gravés :

1° M AVRELIO SEVERO AN
TONINO PIO FELICE AVG
PART MAX BRIT MAX GER
MAX PONT MAX TRIB POT
XVII IMP III COS IIII PP ET
AVG PIA FELICE M TRE
ET CASTROR ITEM
NATVS ET PATRIAE

2° CTV
LICATHAM
DD

M FONTIS CA

EREIS CONCLV

T I

3° E PO

I PICTVRIS

SIANVIS ET

ADEASDEMPOR

S ITEM

ATHERMIS

TROITVM

RESPV

GAD

Le fragment n° 3 n'avait pas encore été publié. Le second se trouve plus complet dans le recueil de M. L. Renier, n° 1501.

Une autre inscription relative à la même fontaine se trouve engagée sous des pierres, dans le fond du ravin. Elle est gravée en grands caractères, sur une pierre bleue et très-dure. Le fragment que nous en avons retrouvé permet de commenter les dernières lignes de l'inscription précédente :

R. 1512. FELICE AVG PARTHICO M

...PP ET IVLIA AVG PIA FELI

E AMBITVM FONTIS CA

RI PICTVRIS EXORNATAS E

DINTROITVM PERFECTVM

M RESP

Le recueil de M. L. Renier donne un autre fragment qui continue et complète cette dédicace, et la fin de cette inscription qui d'ailleurs n'est qu'un double de la première, se lit ainsi :

« Ambitum fontis cancellis æreis conclusit item porticus theatri picturis exornatas janui et pronais additis marmoribus constravit usque ad introïtum perfectum... »

Un fragment que nous avons déjà cité et qui se trouve à peu de distance au nord du Temple, sur le bord du ravin, se rapporte évidemment à la décoration du même édifice :

DRITANA EP LACVM QVEM SVPER LEG

P. Julien Liberalis, magistrat suprême à Thysdris et flamine perpétuel à Thamgad, avait sans doute contribué à la construction ou à la réparation du réservoir qu'il désigne par le nom de *Lacus*. Il est du moins certain que ce monument d'utilité publique fut entouré de chaînes de fer en l'an 214, date de la dix-septième puissance tribunitienne de Caracalla.

On a pu remarquer que le commencement de la rue de Lambèse était le point de jonction de deux conduits importants qui enveloppaient la colline du Temple. Là étaient les Bains. On y trouve encore des traces de calorifères et des débris de mosaïques.

Nous n'insisterons pas sur la distribution des eaux dans le reste de la ville ; au-dessous de la rue de Lambèse, le terrain ne présente aucune difficulté. Là, de nombreuses terrasses très-larges et dépourvues de constructions ont l'aspect de jardins et de parterres, qui ajoutaient encore à la décoration de cette belle ville. Nous noterons seulement que dans Thamgad les eaux entrent et circulent suivant les lignes des routes et des rues, et ces dernières se conforment simplement aux accidents du sol. On n'y trouve ni aqueducs, ni ponts. Les Romains se sont contentés d'y profiter de la nature, sans lui faire violence, et la ville de Thamgad des Antonins a tous le caractères d'une ville de plaisance, créée et embellie sans effort.

Le Château et la ville des Byzantins

Les Vandales n'ont pas détruit Thamgad. Un évêque de Thamgad, Secundus, était présent à la convocatiou de 484, faite par le roi Hunéric. Il est vrai que le trouble apporté en Algérie

par l'établissement des Vandales, leurs exactions et les servitudes auxquelles ils obligèrent les grands propriétaires, durent appauvrir la ville et la dépeupler dans une certaine mesure. Néanmoins il faut attribuer à un autre peuple la ruine complète de cette belle cité.

Procope n'hésite pas à déclarer que ce sont les Maures qui ont rasé Thamgad ; mais son texte est contradictoire. D'une part il dit que « les Maures avaient détruit Tamugadis, ville grande et peuplée ; ils en avaient transporté ailleurs les habitants et en avaient rasé les murs jusqu'au sol, pour que les ennemis ne pussent s'y retrancher et s'en servir comme place d'armes, dans leurs attaques contre l'Aurès. » D'autre part, il raconte que « Salomon se dirigea sur la ville de Tamugadis et y fit entrer son armée. » S'il nous fallait choisir, nous déclarons d'avance que nous adopterions la seconde version plutôt que la première ; car Thamgad n'était pas une place de guerre, bien qu'elle fût admirablement située pour le devenir. Procope l'a caractérisée comme un homme de son temps et un officier pouvait le faire : en outre, il tend manifestement à rendre les Maures responsables de tous les ravages commis en Numidie.

Les ruines de Thamgad nous attestent elles-mêmes que les destructeurs étaient munis de moyens puissants. Des dalles épaisses, des colonnes, des statues, des chapiteaux y sont réduits en fragments. Ce sont des hommes civilisés qui l'ont ainsi détruite, et ces hommes sont les Byzantins. Nous admettons avec Procope qu'immédiatement après la chute des Vandales, les Maures aient saccagé la ville et l'aient rendue déserte. Les Bysantins, ne pouvant l'occuper, en ont utilisé les matériaux.

La cité des Antonins se transforma dans leurs mains en un établissement militaire, et cet établissement, forteresse énorme que nous allons décrire, s'éleva au sud de la ville ancienne, en travers des routes de Lambèse, de Mascula et de l'Oued Taga, précisément à la hauteur des barrages. Ce point stratégique était indiqué par la nature.

La haute muraille qui forme encore le flanc occidental du château byzantin, et les énormes débris accumulés sur les autres faces, donnent à cette constructions un aspect grandiose. Elle

a la forme d'un rectangle de 114 mètres de côté sur 70, défendu par huit tours carrées extérieures, dont quatre aux coins ; la largeur de ces tours est de 7 mètres 40 en moyenne, et elles ressortent d'environ 5 mètres. Dans l'intérieur, on distingue encore au milieu d'une masse considérable de ruines, le logement probable du commandant. L'entrée principale était tournée vers le nord ; à peu près en face, dans la muraille du sud, on distingue une poterne qui pouvait donner passage à un cavalier. Les murailles, extrêmement épaisses, sont pleines ; cependant nous y avons découvert quelques tuyaux étroits et courts dont nous ne saurions indiquer l'usage. Nous ignorons aussi la destination de deux chambres, de forme conique, qui sont visibles dans l'intérieur des deux tours centrales de l'ouest et de l'est. En somme, ce château bysantin de Thamgad, comme ceux de Zana et de Tobna, ressemble à un camp retranché autant qu'à une forteresse. Les soldats de toute race que le gouvernement de Bysance rassemblait sur certains points de l'Afrique pour conserver à l'Empire expirant quelque prestige, étaient pour ainsi dire parqués dans ces enceintes, autour desquelles grondait une perpétuelle révolte. Le jour était proche où l'invasion musulmane allait en finir même avec ce faux-semblant de puissance militaire ; mais déjà les Byzantins, régnant au milieu d'un pays dévasté qu'ils n'étaient pas capables de rendre à la culture, n'avaient sur leurs adversaires que l'avantage d'une barbarie plus habile et mieux pourvue. Rien n'est plus pénible, en effet, que de constater avec quels matériaux les Byzantins ont rempli les murs de leur enceinte. Presque tout ce que la ville renfermait de gracieux et d'important, au point de vue historique, a été brisé par eux et englouti dans leur maçonnerie. On y trouve pêle-mêle des chapiteaux de marbre, des fragments de statues, des inscriptions. Le pourtour de la forteresse présente aussi des pierres tombales de diverses sortes et en grand nombre. Nous avons indiqué déjà, au cours de ce travail, les principales inscriptions dégagées de cet amas par nos prédécesseurs ou par nous-même.

Une Thamgad nouvelle s'éleva sous la protection de la forteresse bysantine. Du moins il est certain qu'une église richement ornée fut dédiée par le patrice Grégoire sur la colline que nous

avons nommée par avance *colline de la Basilique*. Les ornements de cet édifice gisent encore sur le sol, au pied de quelques colonnes. On lit sur deux fragements l'inscription suivante :

R. IN TEMPORIBVS CONSTANTINI IMPERATORI GREGORIO PATRICI •
..JOANNES DVX DE TIGISI OFFERET DOMVM DEI -I- ARMENVS.

Des débris de constructions de nature diverse couvrent les flancs de cette colline.

Il semble d'abord surprenant que la Basilique ait été construite au sud de la forteresse, du côté de la montagne le plus exposé aux incursions des Berbères ; mais probablement les Byzantins avaient renoncé à déblayer l'espace nécessaire dans la ville ancienne, dont ils avaient fait ce qu'elle est aujourd'hui, une carrière immense de pierres toutes taillées. D'ailleurs il était facile de renfermer, au moindre danger, les richesses de la Basilique dans l'enceinte du fort.

Il est aussi très-probable que, pendant la période byzantine, de rares habitants se disséminèrent, soit sur les places libres de la ville ancienne, soit dans les faubourgs, soit aux environs du côté du nord. On trouve, en effet, un sarcophage et une mauvaise inscription funéraire dans la *platea* du temple ; et nous avons déjà signalé la grande dédicace qui formait le flanc d'un caveau à Enchir Terfas, et qui provenait certainement du Forum de Thamgad.

Le Faubourg

Si l'on admet, comme nous pensons l'avoir prouvé, que les oued qni ont sillonné le sol de Thamgad, n'existaient pas dans l'antiquité, le faubourg n'était pas indépendant de la ville comme il l'est aujourd'hui. On peut désigner par ce nom tout le terrain couvert de ruines nombreuses, qui s'étant au sud de la route de Lambèse et à l'ouest de l'oued Ksar. Il est peu d'emplacements qui semblent d'abord promettre davantage ; mais après

une étude sérieuse, on constate que cette partie de la ville ne comprenait que des maisons privées et des tombeaux sans grande importance. On peut penser surtout qu'elle se développa surtout vers la fin du quatrième siècle, alors que les habitants pauvres ne trouvaient plus de place autour des magnifiques bâtiments des Antonins. Du moins la ligne extrême de ce faubourg ne nous livre que des pierres tombales, grossièrement inscrites, et des emblêmes chrétiens extrêmement frustes.

Des maisons privées s'élevaient aussi en grand nombre au nord de la route de Lambèse, sur des collines que l'on voit encore couvertes de débris ; de petits villages ou des fermes bordaient le cours de l'Oued Soutz ; mais il est très-remarquable que toute trace de construction cesse à l'est de la ville. De ce côté, si l'on excepte la ruine d'un fort et les débris d'un édifice que nous n'avons pu déterminer, la ville semble s'arrêter brusquement. Nous touchons ici à la question des itinéraires, la plus importante peut-être de toutes celles qui sont du domaine de l'archéologie algérienne ; mais cette partie de notre travail ne saurait être exposée qu'après une étude complète des routes de l'Aurès en général.

E. MASQUERAY.

Batna, 1876.

Dans le prochain numéro de la *Revue*, nous publierons la 2me partie de cet important et intéressant rapport.

ALGER

Étude archéologique et topographique
sur cette ville,
aux époques romaine (Icosium), arabe (Djezaïr Beni-Maz'renna) et turque (El-Djezaïr)

(Suite. — Voir les nos 112, 113, 114, 115, 116, 117 et 118)

Avant d'examiner l'état des localités tel qu'il se présentait en 1830, parcourons les descriptions qu'en donnent, à diverses époques, les principaux auteurs qui se sont occupés du port d'Alger. « En outre de cette muraille, dit Haedo, qui entoure de tous côtés la ville, Barbaroja (Barberousse) fit, en l'année 1532, une courtine au moyen d'une autre muraille, laquelle, établie sur le terre-plein par lequel fut franchi, pour faire le port, l'espace de mer compris entre la ville et l'île, va en ligne droite à partir de la pointe formée par la terre et par la muraille, et qui s'avance dans la mer, se continue à main gauche vers l'île qui est en face et a environ 300 pas de longueur, 10 palmes environ d'épaisseur et 15 environ de hauteur, car elle est plus basse que l'autre muraille de la ville. »

« Le but pour lequel cette muraille se fit, fut d'atténuer la grande impétuosité des vagues de la mer qui battent d'ordinaire cette partie avec une excessive fureur quand soufflent les vents du couchant et du nord, et de les empêcher d'interrompre le continuel passage des gens de mer qui marchent sur le môle, et de causer, en s'élançant au-delà, des avaries aux navires à rames

et galiotes qui sont toujours amarrées là. Plus tard, Arabamat (Arab Ahmed), étant roi d'Alger, en l'année 1573, continua ce mur plus loin, en entourant toute l'île, excepté la partie qui répond au midi, car cette partie correspond au port formé par la ville et l'île. Ce mur de l'île est aussi plus bas que celui qui de la ville va à l'île sur le môle, et, en effet, il a plutôt la forme d'un parapet que d'une muraille. Arabamat fit cette muraille ou parapet, pour qu'en temps de guerre les ennemis ne pussent pas débarquer sur l'île et de là se rendre maîtres du port et battre avec de l'artillerie la terre, comme cela se pourrait faire...
Dans l'île qui est jointe au port, il y a également deux petites tours, une qui fut faite pour la lanterne (ou phare) destinée à être allumée pour montrer le port aux navigateurs, bien qu'elle ne soit jamais éclairée ; et l'autre, pour y faire la veille et la garde du port et des navires qu'il renferme, afin que les ennemis ne viennent pas de nuit les brûler, comme cela est arrivé quelquefois. Mais ces deux tours sont de peu d'importance et n'ont aucune sorte d'artillerie. Arabamat les fit l'an 1573, quand il fortifia cette île avec le mur, ou parapet, comme nous l'avons dit précédemment. »

Au siècle suivant, les travaux de fortification du port n'avaient pas fait de grands progrès, à en juger par les passages suivants du père Dan :

« La cinquième porte est la porte du môle, ainsi dite parce qu'elle y aboutit directement. Ce môle est une grande masse de pierre, à peu près en demy rond. Sa largeur est de six ou sept pas, et sa longueur de plus de trois cens. De cette énorme structure se forme le port, où se voyent ordinairement plus de cent vaisseaux, soit de course ou autres. Ils y sont si mal assurés en automne et en hyver, à cause d'un vent grec tramontane, que l'an mil six cens dix-neuf il s'y en perdit vingt-cinq en un seul jour. On l'appelle encore la porte de la Doüanne, à cause que c'est là qu'on a accoustumé de la payer.........................
La sixiesme (forteresse) est une petite Isle sur des écueils, au milieu du môle. Elle est pentagone, ou à cinq angles, en forme

de tour sur laquelle il y a cinq grandes pièces d'artillerie pour la défense du dit môle du port. La septième est une autre petite tour à l'entrée du mesme port, vers le bout du môle, où l'on fait la garde et où, pour l'adresse des navigateurs, on met quelquefois de nuict un grand phanal. Il est gardé par huict Maures qui font la sentinelle le long du môle et par une douzaine d'autres qui sont à l'entrée dans un bateau. Il y a sur ce môle soixante-six pièces de canon, toutes de fonte, grandes et petites, mais la pluspart éventées; aussi ne sont-elles là en partie que pour une marque de la victoire que ceux d'Alger gagnèrent sur ceux de Tunis, lorsqu'en l'an mil six cent vingt-sept ils défirent leur armée, si bien que ces mêmes pièces d'artillerie leur demeurèrent. Parmy celles-cy, il y en a surtout quatre moyennes, fort bonnes, deux desquelles sont venües de Simon Dancer, grand corsaire flamand, dont il sera parlé plus amplement cy-après.

De 1634 à 1732 l'état des lieux avait subi d'importantes modifications au point de vue de la défense. Les Algériens comprenaient qu'il fallait mettre leur flotte et leur ville à l'abri de la vengeance des chrétiens, victimes de leurs constantes déprédations. Les rudes leçons infligées par Duquesne et le maréchal d'Estrées, à la fin du XVIIe siècle, ne furent pas perdues pour les Algériens, qui reconnurent de plus en plus la nécessité de fortifier leur port.

Voici la description du Dr Shaw :

« La ville est mieux fortifiée du côté de la mer. Toutes les embrasures qui sont de ce côté-ci sont garnies de canons de bronze, le tout en fort bon état.... Le port est de figure oblongue, ayant cent trente stades de long sur quatre-vingt de large. Le môle de l'Est, qui formait autrefois une isle, est très-bien fortifié. Le Château Rond, bâti par les Espagnols, lorsqu'ils étaient maîtres de l'isle, et les deux batteries les plus avancées, lesquelles ont été érigées en ce siècle-ci, sont, à ce qu'on dit, à l'épreuve de la bombe. »

A partir de l'époque où écrivait Shaw, la défense du port reçut des améliorations constantes. En dernier lieu, toutes les

jetées qui dessinaient les contours du port était littéralement hérissées de canons. Tous les recoins avaient été utilisés, et il ne restait pas une seule place vide. Pour terminer cette revue sommaire des autorités qui se sont occupées du port de l'ancien Alger, nous n'avons plus qu'à rappeler le rapport fait en 1808 par le chef de bataillon Boutin. « C'est la partie la plus forte, dit cet officier, en parlant de la Marine. L'armement est considérable (180 pièces) et du canon du plus gros calibre : il y en a de 36, 48 et même au-dessus. Les pièces du rez-de-chaussée sont bien couvertes ; c'est là que les Turcs se complaisent dans leur confiance et croient pouvoir défier toutes les puissances de l'Europe ; tous se jettent à la Marine en cas d'alerte. Il faudrait donc paraître devant ce point pour les y attirer ; mais on croit qu'il serait aussi dangereux qu'inutile d'y former une attaque réelle, à moins d'avoir une flottille exprès pour cela. »

Abordons maintenant la description de l'état des lieux en 1830, d'après l'examen que j'ai fait des localités en m'aidant des souvenirs de plusieurs vieux indigènes qui ont été marins ou employés aux travaux du port. La conquête n'a apporté que quelques modifications de détail à l'ancienne darse d'Alger, et on peut encore aujourd'hui se rendre un compte suffisamment exact de l'ensemble de l'œuvre ébauchée par Kheïr-Eddin et achevée par ses successeurs. Pour commencer notre tournée, plaçons-nous en dehors de la porte de la Guerre-Sainte, en tournant le dos à la ville. De ce point, élevé d'une douzaine de mètres au-dessus du niveau de la mer, deux voies se présentaient pour gagner les quais : d'abord la jetée de Kheir-Eddin, longue d'environ 210 mètres et aboutissant par une pente assez douce au kiosque du koptan ou amiral ; ensuite, un sentier très-raide, coupé par quelques marches, et établi le long de la batterie d'El-Goumereg ou d'El-Andalous, en dernier lieu batterie numéro 1. Au bas de ce second passage, on trouvait un débarcadère qui subsiste encore, mais modifié, et une fontaine qui a été déplacée en 1867 par suite des travaux du boulevard et reportée sous l'escalier du bastion actuel de la porte de France. L'inscription turque, dont le texte est ci-après, était placée sur l'ancienne fontaine et a été transportée sur la nou-

velle, bien que les lieux aient été bouleversés et qu'en réalité a fondation du dernier dey d'Alger n'existe plus.

* ومن الماء كل شيء حي
والی سلطان جزایر اول حسین باشا
نیتی خیره انک خیراته سعی دایما
لطفی جارانک یدر صو هربر محلده کی
اب اجرا ایلیوب بوچشمه یبدی بناء
سومحل تشتده عطشان ریان ایلدی
ایچ حسن ایله حسینک عشقنه تازه ماء
سنة ١٢٣٥

(Albert Devoulx, *Moniteur de l'Algérie.)*

Je traduis ainsi d'après la version présentée en arabe par M. Mohamed ben Olsman Khodja, ancien employé des administrations ottomanes et cousin-germain du pacha actuel de Tripoli, Sid Ali ben Hamdan :

« Par l'eau toute chose vit.

« Le gouverneur d'Alger et son Sultan, lequel est Hossaïn Pacha, .·. s'efforce incessamment, dans ses vertueuses intentions, d'accomplir de bonnes œuvres.

« Sa bonté s'applique surtout à faire couler en tous lieux .·. de l'eau en quantité suffisante. C'est lui qui a fait construire cette fontaine.

« Il donne la vie à celui qui est altéré, en cet endroit privé d'eau. .·. Bois une eau fraiche, à la bonté de Hossaïn et à son amour »

« Année 1235. »

L'année hégirienne 1235 a commencé le 20 octobre 1819 et fini le 8 octobre 1820. Mais, comme nous n'avons plus rien de

particulier à remarquer dans cette partie du port, remontons l'escalier et replaçons-nous à notre point de départ. En marchant tout droit devant nous, nous nous trouvons sur la fameuse jetée de Kheir-Eddin, qui conduit aux îlots sur lesquels ont été établis les quais et les forts de la marine. Cette jetée, appelée par nous, dans les commencements de notre occupation, *jetée Cheredin* (car nous avions, selon notre habitude, estropié le nom du fondateur de la Régence), est plus connue aujourd'hui sous le nom de ***rue de l'Amirauté***, et a été un peu modifiée par l'établissement d'une rampe carossable. A notre gauche, la pleine-mer brise ses vagues au pied des maisons et sur les rochers de Bab-el-Oued, et à notre droite s'offre l'ancien port, dont le périmètre est parfaitement distinct. Pendant longtemps, cette jetée, longue d'environ 210 mètres, ne fut qu'une simple chaussée qui ne recouvrait aucune construction ; aussi, dans les coups de vent du N. et du N.-O., les lames l'envahissaient-elles souvent, au point de rendre désagréables et même impossibles les communications entre la ville et le port. Les magasins qui la bordent du côté de la pleine mer, n'ont été bâtis qu'en 1814, par El Hadj Ali Pacha. Elle ne portait aucun armement ; à son extrémité, près du kiosque du koptan, était placé un canon tourné vers la terre et destiné à donner l'alarme, la nuit, en cas d'attaque, de tempête, d'incendie et d'autres accidents.

En arrivant au bout de la jetée Kheir-Eddin, on aperçoit une inscription placée contre le kiosque, à gauche du cintre de la grande route sur laquelle est bâti cet édifice qui était destiné au koptan ou chef de la flotte algérienne, et qui sert actuellement de logement au contre-amiral commandant la station de l'Algérie. Voici, d'après la lecture faite par M. Mohammed ben Olsman Khodja, le texte de cette inscription turque, tracée sur une plaque de marbre, en caractères creux remplis de plomb.

1re ligne:

والی سلطان جزایر ایلدی بنیادی
برحمت کانی حسین باشا ایتدی همتی

2e ligne :

نیتی انجودن خدامیدم استر جهاد
حق مظفر ایلسون اول دایما سنجاقنی

3e ligne :

چاکورشه فیلدی اساسین مفوس هم دوکم
براثر فالسون دیوفوردی بناسین اولسخی

4e ligne :

طافه سی دریایه فارشوفوبه سی اوج سما
اولمجاهد غازی قبود اتلرك اولدر مسکنی

5e ligne :

ظرزنو ایجاد اولوب هم بویله کوشك اولدیکم
دیل ایله تعبیر اولنمز رسمك اول بیتنه سی

6e ligne :

مدحنك امکانی یوقدر شویله کل تاریخنی
ما شاء الله حق مکمل ایلدی تمامنه

سنة ۱۲۴۲

(Albert Devoulx, *Moniteur de l'Algérie.*)

Je traduis ainsi, d'après M. Mohammed ben Otsman Khodja :

1re ligne. — A assis les fondations de cette construction le gouverneur d'Alger et son sultan .·. Hossaïn pacha, dont la sollicitude est la préoccupation constante.

2e ligne. — Je dis : ses intentions, semblables aux pierres

précieuses, le portent à rechercher la guerre sainte pour plaire à Dieu. .·. Que la Vérité (Dieu) place donc sans cesse la victoire devant son étendard !

3e ligne. — Lorsque cette construction eut été terminée et qu'elle se fut dressée au-dessus des fondations en arceaux reliés les uns aux autres, .·. afin qu'elle reste comme une trace (de son règne), et après que l'édifice élevé par cet homme généreux eut été solidement établi.

4e ligne. — Ses fenêtres firent face à la mer et son dôme s'élança vers le ciel. .·. Il devint la demeure des Koptan (amiraux) de ce champion de la guerre sainte, de ce conquérant.

5e ligne. — Ainsi a été établi un Kiosque de forme nouvelle, .·. en sorte que la langue est impuissante à décrire cette habitation. »

6e ligne. — Et que nulle louange ne serait suffisante. Sa date concorde avec ces mots (1) .·. Quelle chose Dieu a voulu ! (2), a eu lieu (Dieu).

Année 1242.

L'addition des lettres contenues dans les mots du chronogramme ne me donne que 1238. Quant à l'année hégirienne 1242, exprimée en chiffres et qui est la véritable date, elle a commencé le 5 août 1826 et fini le 24 juillet 1827. En pénétrant sous la grande voûte soutenue par plusieurs piliers reliés par des arceaux, au-dessus de laquelle s'élève le Kiosque des amiraux algériens avec ses galeries et sa petite coupole, on remarque, sur la gauche, auprès de l'entrée du local servant actuellement de chapelle, une inscription turque relative aux magasins bâtis par El Hadj Ali Pacha sur la jetée de Kheir-Eddin, et gravée en caractères creux remplis de plomb sur une plaque de marbre. En voici le texte :

(1) Indication d'un chronogramme.

(2) Formule d'admiration, signifiant : Combien est beau l'édifice qui a été bâti ici avec la permission de Dieu.

1re ligne :

با امر عالى خداوندى السيد الحاج على باشانك
همت عالى سيله مخزن سبعة اولدى تمام

2e ligne :

امين اولوب كدرندن بى وفادار دنيانك
دعاء خير ايله ياد اولسون اخر كلام

3e ligne :

لوازمات باب جهادك حفظى ايچون قصدى انك
ايكى جهان هول غمندن نجات بولسون مدام

4e ligne :

هميشه اوله سرنكون اعداى بدخواه فنانك
عدالت شان خزندر جهان فيل اكا سعى اهتمام

5e ligne :

نعيم بهشت ايله شاد اولور انديشه سى عدل اولانك
اولور مقبول عند الحق بولور نيجه عالى مقام

سنة ١٢٢٩

(Albert Devoulx, *Moniteur de l'Algérie.*)

Je traduis ainsi la version arabe de M. Mohammed ben Otsman Khodja :

1re ligne. — Par l'ordre éminent du prince le seigneur El Hadj Ali Pacha ∴ et par sa haute sollicitude, a eu lieu l'achèvement des sept magasins.

2e ligne. — Qu'il soit à l'abri de tout malheur et qu'il n'ait pour compagnon en ce monde que la fidélité ; ∴ et, pour finir cette invocation, qu'il demeure toujours l'objet des bénédictions.

3e ligne. — Son but a été d'assurer la conservation des choses nécessaires (des approvisionnements, du matériel) de la porte de la Guerre-Sainte (1) ∴ Qu'il soit préservé à jamais des terreurs et de l'affliction des deux mondes !

4e ligne. — Que ses ennemis soient plongés sans cesse dans l'adversité ! que leurs projets détestables soient mis à néant ! ∴ De même, il consacre sa parole, ses efforts et sa sollicitude à amasser des trésors de justice.

5e ligne. — Celui dont la justice est la préoccupation, sera réjoui par les grâces du Paradis, ∴ accueilli favorablement par la Vérité (Dieu), et admis dans les sphères supérieures.

Année 1229.

L'année hégirienne 1229 a commencé le 24 décembre 1813 et fini le 13 décembre 1814. Les magasins dont il est question sont intacts et n'ont subi que quelques travaux d'appropriation.

Au delà du kiosque, contre un local affecté jadis à l'*oukil El Hardj mta Bab-Dzira* ou ministre de la marine, est plaquée une jolie fontaine historiée, en marbre, au-dessus de laquelle se lit l'inscription turque ci-après, gravée en relief sur une tablette de même matière.

1re ligne :

نظر ايدوب على باشا كما ليله بناى

2e ligne :

فكر ايدوب مالنده نجاتيله هم بناى

3e ligne :

افيدوب يوحيوة ويرن هم صناي

---

(1) Du port, des établissements de la marine.

4e ligne :

رجا ايدر در ونندہ خلوص ثنای

5e ligne :

خدا راضی اولسون بی عد فردوس اولسون اعلی ی

سنة ١١٧٨

(Albert Devoulx, *Moniteur de l'Algérie.*)

Ce qui se traduirait ainsi, d'après M. Mohammed ben Otsman Khodja :

« Ali Pacha ayant médité profondément sur ce monde périssable.

« Et examiné comment il pourrait consacrer ses richesses à son salut, (reconnut) que ce serait en les affectant à des constructions.

« Il fit, en conséquence, couler dans les fontaines, en lui donnant la limpidité, ce qui produit la vie.

« Il espère, en son cœur, des éloges sincères.

« Que Dieu soit satisfait, et qu'il (le pacha) soit admis sans jugement dans le paradis le plus élevé ! »

« Année 1178 ».

J'ai cru devoir placer la date à la fin, mais je ferai remarquer qu'elle se trouve, en réalité, au-dessus de la troisième ligne, bien que le sens ne commande nullement une pareille disposition. L'année hégirienne 1178 est comprise entre le 1er juillet 1764 et le 19 juin 1765. Si, maintenant, nous nous avançons en appuyant à main gauche, nous arriverons au phare, lequel est placé au centre de la fortification la plus importante de la marine, sur l'emplacement même du Pégnon ou forteresse bâtie par les Espagnols en 1510, au milieu d'un îlot. Cette fortification se compose, à sa base, d'un ouvrage circulaire, de 60 mètres environ de diamètre, entouré vers la terre d'un fossé de

cinq mètres de largeur, et donnant à l'ouest sur la mer, lequel offrait deux étages, dont le plus bas casematé, percés chacun de 17 embrasures armées de pièces du plus gros calibre. Au-dessus s'élève une tour à douze faces et de 28 mètres environ de diamètre ; le plan occidental, regardant la ville, renferme la porte d'entrée de ce second ouvrage, où l'on accède par un escalier, et au-dessus de laquelle est un écusson sculpté, — probablement d'origine espagnole, — destiné à recevoir une inscription, mais ne contenant aucune indication ; les deux faces sises l'une à droite et l'autre à gauche de la porte sont percées de meurtrières et chacune des neuf autres d'une embrasure casematée ; un parapet à 18 embrasures borde la plateforme de cette tour. Le tout est surmonté du phare, tour également dodécagonale, dont la lanterne a son sommet à 40 mètres 75 centimètres au-dessus du niveau de la mer, et qui, d'après mon recueil de notes, intitulé *Tachrifat*, fut frappée de la foudre le 25 février 1814. La fortification qui nous occupe, — complètement isolée et en arrière des autres, — comptait donc quatre étages de feux et un total de 61 embrasures ; mais il paraît que son armement ordinaire n'était que de 55 pièces, dont une quarantaine du plus gros calibre.

Cette forteresse, appelée par les auteurs européens Château-du-Phare ou Château-Rond, et par les indigènes *Bordj-el-Fenar* (fort du phare), renfermait une vaste citerne et une immense poudrière ; elle était la résidence d'un bach-tobdji, arrivé là par nomination spéciale et non à l'ancienneté, auquel appartenait le commandement en chef du corps des artilleurs. Les clés de tous les magasins à poudre d'Alger étaient placées sous la garde du bach-tobdji en chef et suspendues à une muraille, avec des étiquettes en peau, dans un local spécial. A cause de son importance, le Château-du-Phare, — quartier général des canonniers et lieu de leurs réunions, — recevait une garnison qu'on relevait chaque année au printemps, comme les autres, et qui se composait d'une sofra ou escouade de 15 janissaires. L'explosion d'une ancienne poudrière, dont l'existence n'était pas connue, est venue, le 8 mars 1845, bouleverser cette partie des établissements de la Marine, en faisant de nombreuses vic-

times, et en anéantissant la partie de l'ouvrage circulaire où s'ouvrait sa porte; elle a détruit les inscriptions que devait évidemment renfermer un fort que son ancienneté et sa position avait rendu l'objet de la sollicitude des pachas.

A gauche du Château-du-Phare s'élève un bâtiment construit postérieurement à 1845, au-dessus de la porte duquel nous avons placé, pour l'utiliser, une inscription arabe dont voici le texte et la traduction, et qui est gravée en relief sur une plaque de marbre :

1re ligne :

تم بحمد الناصر القوى * صرح الجهاد الفاضل العلى

2e ligne :

في دولة الامير وهو الاسعد * فخر الملوك الفاضلين احمد

3e ligne :

بغرة الشهر جماد الثانية * لماية من بعدها ثمانية

5e ligne :

قبلها الف من السنين * من هجرة النبي خير المرسلين

(Albert Devoulx, *Moniteur de l'Algérie*).

« A été achevée, à la louange du défenseur du Fort (Dieu) .·. la citadelle de la guerre sainte, la méritoire, l'éminente,

« sous le règne du prince, qui est le très-fortuné, .·. l'illustration des rois excellents, Ahmed, .·.

« dans la nouvelle lune du mois de Djoumad deuxième .·. de cent et après lui huit

« et avant eux mille années .·. de l'émigration (hégire) du Prophète, le meilleur des envoyés. »

On remarquera la manière prétentieuse, embrouillée et inusitée dont la date est exprimée. Le mois de djoumada, 2e de l'an-

née 1108, a commencé le 26 décembre 1696, et l'expression *rorra*, nouvelle lune, s'applique aux trois premiers jours du mois. La provenance de cette inscription est inconnue. Si la plaque dont je m'occupe a appartenu à l'un des forts de la Marine, comme cela paraît probable, elle ne peut provenir que du Château-du-Phare, car tous les autres ont la leur ou les leurs. Toutefois, cette restitution ne peut être proposée que sous toutes réserves.

A droite du phare, — pour les personnes qui, comme nous, tournent le dos à la ville, — le Génie a encastré, dans la façade d'un bâtiment construit par lui postérieurement à 1845, une certaine quantité d'inscriptions arabes, turques et hébraïques, et une inscription espagnole. Les pièces de ce musée en plein vent proviennent en général des cimetières de Bab-el-Oued, et on aurait pu les utiliser plus convenablement qu'en les transportant de si loin en un lieu solitaire, où les piques des artilleurs tiennent à distance respectueuse les épigraphistes trop curieux. La porte de ce bâtiment est garnie d'un encadrement en marbre surmonté d'une double inscription turque, qui provient du bordj Essardine, le fort des Sardines, et dont je parlerai quand je m'occuperai de cet ouvrage. A gauche de la porte, à 50 centimètres du sol, est une série d'inscriptions arabes et turques que je donne ci-après, en les énumérant de gauche à droite, et en me contentant d'une traduction.

1re (turque). — Ibrahim Bey a fait cette chambre florissante.

Que la Vérité (Dieu) lui donne dans le paradis le plus élevé des palais !

Sa date se trouve dans les mots : la chambre de Rhodieu.

Puisse l'ouvrier qui a gravé cette inscription être sans cesse agréable à Dieu (1) !

2e (arabe). — Ceci est le tombeau de celui à qui il a été fait miséricorde par la bonté de Dieu, Mustapha ben Mahmoud !

---

(1) J'ai publié le texte et les traductions de ces inscriptions dans la Notice intitulée *Un musée mural à Alger*, faisant suite à l'étude intitulée *Epigraphie indigène du Musée archéologique d'Alger*.

3e (arabe). — Il n'y a de dieu que Dieu, Mohamed est l'envoyé de Dieu ; il est sincère dans ses promesses.

Il explique clairement ; que Dieu répande ses grâces sur lui et sur sa famille et ses compagnons, et leur accorde le salut !

4e (arabe). — Il n'y a de dieu que Dieu, le Souverain, la Vérité, l'Évident ; Mohamed
est l'envoyé de Dieu ; il est sincère dans ses promesses et digne de confiance ; que Dieu répande ses grâces
sur lui et sur sa famille, et leur accorde le salut !

5e (turque). — Hélas ! la mort !
Quiconque priera sur cette tombe
Obtiendra l'intercession (du prophète) au séjour de la réunion du genre humain
ainsi que la miséricorde divine et le pardon.

6e (arabe). — Il n'y a de dieu que Dieu, le Possesseur, la Vérité, l'Évident ; Mohamed
est l'envoyé de Dieu ; il est sincère dans ses promesses et digne de confiance. Que Dieu répande ses grâces.....

(*Nota*). — La fin manque. Un fragment d'un autre stèle, ajouté assez malheureusement à la précédente, renferme ce lambeau de phrase : La royauté appartient à Dieu.

7e (français). — Limite des ravages de l'explosion du 8 mars 1845.

8e (arabe). — Ceci est le tombeau du défunt Mohammed fils d'Ali,
fils d'El Mehdi, que Dieu lui fasse miséricorde !
Sa mort a eu lieu dans le mois de Dieu
Doul Hidja de l'année 1233.

9e (turque). Hélas ! La mort !
Quiconque priera sur cette tombe, obtiendra l'intercession du Prophète) au jour de la réunion (du genre humain).
La Fateha pour son âme !
Année 1230.

10e (arabe). — Ceci est le tombeau de celui à qui a été fait miséricorde par la bonté de Dieu,

Mohammed, fils de Mami ; que Dieu leur fasse miséricorde à tous les deux ! Il est mort en l'année 1019.

11e (arabe). — Il n'y a de dieu que Dieu ; Mohammed est l'envoyé de Dieu ; il est sincère
dans ses promesses et digne de confiance !

12e (arabe). — Il n'y a de dieu que Dieu ; Mohammed est l'envoyé de Dieu ; il est sincère et digne de confiance ; que Dieu répande ses grâces
sur lui et lui accorde le salut !

13e et dernière (turque). Omar Pacha a effectué ici la plus belle œuvre ; que Dieu prolonge son existence ! Il a supprimé le chemin qui passait par là et a restauré cette chambre.
Année 1231.

Ces inscriptions sont sans importance et proviennent du cimetière, comme l'annonce le Génie dans une plaque que nous verrons bientôt. Il faut en excepter cependant les pierres nos 1 et 13, qui ont appartenu évidemment à des casernes ; car elles concernent des réparations effectuées à des chambres et ne sauraient avoir une autre origine ; au-dessus de cette rangée de plaques, on voit quatre inscriptions en caractères hébraïques, — sans doute des épitaphes, — qu'il n'est pas de ma compétence de publier, et une inscription espagnole, que je crois pouvoir reproduire ainsi :

SEDS■AC■O
ESECASTILLO
ELANOD 1777
MAESTRODMI
TRIUBADIOTI

La 5e et la 8e lettres de la première ligne sont frustes et leur absence rend le sens assez douteux. Cependant, une personne des plus versées dans la connaissance de la langue castillane et que de fortes études historiques rendait très-apte à résoudre de pareilles difficultés, feu Charles Vidal, alors consul-général d'Espagne à Al-

ger, a indiqué, après mûr examen, la version *se despacho*. Dans cette hypothèse, la 5e lettre serait un P, et la 8e un H, et un E serait sous-entendu après le D, le lapicide n'ayant pas trouvé assez d'espace pour écrire le mot entier. Cette abréviation se remarque aussi à la 3e ligne où, l'on trouve *el anod* 1777 pour *el ano de* 1777. L'adoption de cette leçon impliquerait en outre l'omission fautive de la préposition *par*, exigée par la construction de la phrase. Ces réserves présentées, la traduction pourrait donc être proposée comme il suit :

A été achevé
Ce fort
L'année 1777
(par) maître D. M. J.
Triubadioti

Il me paraît certain que cette pierre provient de l'un des forts d'Oran et qu'elle aura été apportée ici après la seconde prise de cette ville par les Algériens, en 1792, comme l'avaient été les cloches en 1708. Trouvée dans les débris de l'explosion du 8 mars 1845, elle a été comprise dans le Musée mural que nous examinons. On ne saurait expliquer autrement, ce me semble, la présence, à Alger, d'une inscription qui n'appartient pas à un ouvrage de cette ville.

A droite de la porte d'entrée du bâtiment qui nous fournit cette moisson épigraphique, on trouve une autre rangée d'inscriptions placées à 50 centimètres du sol et que je vais publier en les énumérant de gauche à droite :

1re (turque). Dans sa sollicitnde et sa bienfaisance constante, il a restauré cette chambre, dans le but de mériter la satisfaction de la Vérité (Dieu),
en l'année mil deux cent. Et il est Mohamed Bey de l'Ouest.
Cela sera ajouté à tous ses bienfaits.

2e (arabe). Ceci est le tombeau de celui à qui il a été pardonné, qui est plongé dans la miséricorde du Vivant,

du Subsistant, le seigneur El Hadj Ibrahim, fils de celui auquel il a été fait miséricorde,
Ibrahim Pacha, que Dieu lui fasse miséricorde et fasse miséricorde à tous les Musulmans !
Amen ! Année 1210.

3e (arabe). Ceci est le tombeau de celui à qui il a été fait miséricorde par la bonté de Dieu le Vivant, le Subsistant.
Emhammed ben Mohammed ben Amar. Que Dieu lui fasse miséricorde, ô Souverain
de l'Univers ! Il est décédé dans le commencement du mois de Safar de l'année 1155.

4e (arabe). Il n'y a de dieu que Dieu ; Mohammed est l'envoyé de Dieu ; il est sincère
et digne de confiance. Que Dieu répande ses grâces sur lui et lui accorde abondamment le salut jusqu'au
jour de la rétribution.

5e (turque). Hélas ! La mort !
Quiconque priera sur cette tombe
obtiendra l'intercession au jour de la Réunion.
La Fateha pour son âme !
Année 1238.

6e (française) :

DÉBRIS
DE TOMBEAUX
PROVENANT
DES FORTIFICATIONS
DE BAB-EL-OUED

7e (turque). Hélas ! La mort !
Quiconque priera sur cette tombe
obtiendra l'intercession au jour de la Réunion.
(1228)

8e (arabe). Il n'y a de dieu que Dieu, le Possesseur, la Vérité, l'Evident,

Mohammed est l'envoyé de Dieu ; il est sincère dans ses promesses et digne de confiance.

Que Dieu répande sa bénédiction sur lui et lui accorde le salut !

9e (arabe). Ceci est le tombeau de celui auquel il a été fait miséricorde, par la bonté de Dieu, Mohammed,
fils de Ramdam. Que Dieu lui fasse miséricorde ! Il est mort dans le mois de
djoumada, 2e de l'année cinquante-sept après mille.

10e (arabe). Ceci est le tombeau de celui auquel il a été fait miséricorde par la bonté de Dieu, Ibrahim,
fils d'El Hadj Mohammed l'Arabe (el arbi), fils de Tchebtchi Ibrahim.

Année 1155.

11e et dernière (arabe). A reconstruit ce lieu béni et complet, dans l'intention de mériter la satisfaction de Celui qui possède la puissance ; et il suffit ;

Ahtchi (le cuisinier) Ali, fils du défunt Mustapha.

Année mil quatre-vingt-quatre, de l'émigration de Celui qui est sincère.

Les nos 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, et 10 sont des épitaphes dont une seule, le n° 2, présente de l'importance, parce qu'elle concerne le fils d'un pacha; le n° 1 est relatif à une chambre de caserne. Quant au n° 11, il provient d'un édifice que je ne puis préciser ; il est à remarquer qu'une inscription presque identique à celle-ci, et dont l'origine est également inconnue, se trouve déposée au Musée public d'Alger, où elle est cataloguée sous le numéro 25.

A partir du phare, une ligne de rochers se projette dans le nord, formant un cap de 160 mètres de longueur, battu de trois côtés par les flots. A l'extrémité de cette pointe s'élevait la batterie dite de *Ras Amar el Kedin* (le cap d'Ammar l'ancien), qui était commandé par un bach-todji et qui avait 25 canons de 18 et 7 mortiers de gros calibre, d'après le plan de 1829, où elle porte le n° 13, et 28 embrasures, plus une rangée de mortiers, vers la pleine mer, d'après le plan officiel de 1832, lequel n'indique, — je le rappelle une fois pour toutes, — que les ouvertures pratiquées à l'étage supérieur. Une reconnaissance des lieux m'a permis de reconnaître qu'il y avait autrefois 25 embrasures basses ; les 25 grosses pièces qui les armaient, et dont le feu était aussi rasant que possible, — étant ajoutées aux 28 pièces de l'étage supérieur, nous trouvons un total de 53 canons, sans compter plusieurs mortiers. Au sud de ce fort respectable, la ligne de défense était continuée par un simple parapet, d'environ 42 mètres de développement, abritant une triple rangée de mortiers, dont le total s'élevait, dit-on, à 18. Cette batterie de mortiers est actuellement comprise, en partie, dans les voûtes dont l'une sert de débouché aux bains de l'amirauté.

Pendant fort longtemps, cette partie des fortifications, formant une véritable île, resta isolée du Château du Phare, dont la séparait un canal plein de roches à fleur d'eau et envahi par des lames, lors des gros temps, de façon à devenir impratiquable aux piétons. Hossaïn Pacha, le dernier des deys d'Alger, fit combler le canal et établir sur ce point une batterie qui relia les mortiers de *Ras Ammar el Kedine* au phare et prit le nom de *Ras Ammar el Djedid*, le Cap d'Ammar le nouveau. Cette nouvelle batterie, commandée par un bach-tobdji, n'est pas indiquée sur le plan de 1829 et présentait, d'après les indigènes, une trentaine de pièces en deux étages, dont l'inférieur casematé ; le rempart a été reconstruit en cet endroit; mais il m'a été possible de constater qu'il y avait autrefois 17 embrasures basses, dont 9 encore parfaitement visibles. Le total des pièces des deux étages s'élevait donc, au minimum, à 34.

Une inscription rappelle la construction du fort de *Ras Ammar el Djedid*, mais elle est actuellement ensevelie sous 3,000 tonnes de houille appartenant aux approvisionnements de la marine nationale, dans la voûte n° 7 ; il m'a été impossible de l'examiner. C'est là une lacune que je m'efforcerai de combler plus tard, ou dont je lègue la rectification à un travailleur plus heureux que moi.

Albert DEVOULX.

(A suivre.)

CORRESPONDANCE

—

NOTES

SUR

UN VOYAGE

EN TUNISIE & EN TRIPOLITAINE

Tunis, le 13 décembre 1876.

Mon cher DEVOULX,

Ainsi que je vous l'ai promis, il y a deux mois, en partant d'Alger à bord du croiseur le *Cassard*, je vous adresse pour la *Revue* les quelques notes que j'ai recueillies durant notre voyage qui touche à sa fin. Ma récolte épigraphique, sur laquelle vous comptiez, est loin d'être riche ; néanmoins j'espère vous donner sur les pays que nous avons visités divers détails qui pourront peut-être vous intéresser. Je ne retouche point ce que j'ai inscrit au jour le jour sur les pages de mon album, et vous l'envoie tel quel, souhaitant que vous puissiez y glaner quelque chose pour le prochain numéro que publiera la Société.

***

L'île de Tabarque est le premier point que nous avons vu sur la frontière tunisienne. C'est un rocher stérile, sans arbres, à

l'exception de quelques cactus. Un maigre gazon fait tache par ci par là, au milieu de falaises qui tombent à pic dans la mer. Le côté qui fait face à la terre ferme descend en pente douce, et c'est sur cette déclivité que se voient les ruines de l'ancien village des Tabarquins, détruit par les Arabes durant le siècle dernier. Chaque maison avait sa citerne, et il faut marcher maintenant avec précautions au milieu des décombres, pour ne pas tomber dans ces orifices béants et à ras de sol.

Le château qui domine l'île est tout ruiné ; c'est une fortification qui remonte à l'époque où Charles-Quint s'empara de Tunis, et qui fut encore augmentée, lorsque la famille génoise des Lomellini reçut le don de Tabarque comme rançon du corsaire Dragut. L'intérieur de la forteresse, qui semble devoir s'écrouler à la vibration d'un simple éternuement, présente de vastes chambres voûtées et une infinité de passages et d'escaliers secrets. On pourrait loger là-dedans environ deux cents hommes. Sur la plate-forme qui recouvre le tout, gisent à terre une vingtaine de canons en fonte rouillés et encloués ; quelques-uns même ont roulé jusqu'au bas des falaises par suite de l'écroulement des murailles qui ne pouvaient plus supporter leur poids.

L'îlot est séparé de la terre ferme par un bras de mer de mille à douze cents mètres de large. C'est là qu'était l'ancien pont, fermé du côté N.-O. par un enrochement en forme de brise-lames. Après que les Arabes eurent détruit Tabarque, ils en jetèrent les décombres à la mer, espérant relier l'île à la terre ferme, comme le firent jadis les Turcs pour le Péñon d'Alger ; mais ici la violence des vagues a tout renversé et éparpillé, et soit par ces débris, soit par les sables accumulés, le petit port de Tabarque est aujourd'hui presque comblé ; les barques de corailleurs peuvent à peine s'y abriter.

Devant nous, sur la terre ferme, en face de l'île, on voit diverses constructions isolées, occupant sans doute l'emplacement de l'ancienne station romaine de Tabraca ; mais il ne serait pas prudent d'aller l'explorer, à cause des Khoumir, population sauvage qui, dans ses montagnes boisées, ne reconnaît aucune autorité.

La mer, devenant de plus en plus forte dans la soirée, nous

avons eu assez de peine pour remonter à bord, tant le roulis était violent. Par moments le plateau supérieur de l'échelle qui est presque au niveau du pont, était balayé par la lame, tous les échelons du haut en bas s'enfonçant dans l'eau. Vers minuit, le vent tournant au nord plein et la houle grossissant par conséquent, notre mouillage à l'est de l'île n'était plus tenable. Le *Cassard* s'est hâté de reprendre le large, luttant à la cape contre la tempête qui augmentait sans cesse et que vous avez dû ressentir dans les parages d'Alger. Tout-à-coup, vers les 4 heures du matin, au plus fort de la tourmente, nous sentons que la machine a stopé. C'était un affreux malheur qui venait d'arriver. Le maître-mécanicien, bousculé par un coup de roulis, a sans doute porté le bras en avant pour se remettre sur pied, et ce bras pris par la grande roue a été saisi dans l'engrenage qui a entraîné le reste du corps. Le malheureux était broyé. C'est alors que les hommes de la machine ont stopé brusquement, comptant sauver leur chef ; mais il était trop tard, cela a été plus rapide que l'éclair, la mort a été instantanée.

Dans la matinée, nous prenions mouillage à l'île de la Galite, à côté d'un gros vapeur anglais, fuyant aussi la mer démontée; nous avions grand besoin de nous reposer, et bien que la tempête durât toujours au large, nous fatiguions bien moins derrière cet abri.

A *La Galite*, îlot couvert seulement de touffes de dis, de thym et de menthe sauvage, dont on voit de loin les deux cimes rocheuses, il n'y a d'autres habitants que quelques chèvres sauvages qui bondissent sur ses crêtes et des nichées de lapins. Du col dit *col des chèvres*, descend un ravin où coule un peu d'eau douce au milieu de joncs et forme aiguade sur la plage dans une grotte d'un aspect très-pittoresque.

Je ne sais comment vivait jadis la population qui y a laissé quelques vestiges de bâtisse et un nombre considérable de débris de poterie. Cependant nous avons trouvé une douzaine de barques italiennes tirées sur la plage ; leurs équipages se sont installés dans des anfractuosités de rochers, et, quand le temps le permet, ils se livrent à la pêche de la langouste qui abonde dans ces parages. Ils en avaient, nous ont-ils dit, pour une valeur de 15,000

francs dans d'immenses naces tenues à la mer, qui leur servent de réserve ou de vivier, en attendant qu'ils puissent les porter et les vendre en Sicile ou sur la côte d'Afrique.

Toutes les dispositions ont été prises pour inhumer le corps du maître mécanicien. Je ne saurais vous dépeindre la tristesse qui règne à bord, tant il y a solidarité entre tous ces braves marins qui vivent coude à coude, exposés aux mêmes dangers. A la nuit, lorsque l'équipage s'est réuni sur le pont pour faire, selon l'habitude, la prière du soir, j'ai observé toutes ces têtes nues, courbées et tristes. Le commandant Fournier, la voix émue, s'est avancé vers son monde rangé en double haie : Allons, mes enfants, leur a-t-il dit, recommençons la prière pour notre pauvre camarade qui est mort. C'était navrant, je vous l'assure, et j'aurais voulu, en ce moment, que certaines de nos fortes têtes qui ne croient plus à rien, fussent témoins de ce spectacle touchant pour comprendre combien l'homme qui vit dans le danger, suspendu comme par un fil au milieu des éléments, a besoin de consolation et de courage en élevant son âme à Dieu. — Toute la nuit, un fanal a brûlé près du cadavre, et des hommes de bonne volonté se sont succédé pour le veiller.

Comme la mer continuait à être forte et que l'abordage sur la plage était difficile, le corps a été placé sur un radeau fait avec les tables et les bancs de l'équipage. On s'est procuré je ne sais comment des planches pour un cercueil que recouvre un pavillon blanc à la croix noire. Le radeau funèbre, remorqué par un canot, s'est détaché du bord, au bruit d'une salve de mousqueterie, et, à l'aide de cordes on a pu l'amener jusqu'à terre. Une dernière prière a été lue par un matelot au moment de fermer la tombe creusée dans un tertre sur lequel on a placé une croix portant le nom du défunt.

Le lendemain nous arrivions à Tunis.

Vous connaissez trop bien cette ville et ses antiquités, pour que je vous en reparle ici. Après avoir revu la chapelle de Saint-Louis, j'ai fait une longue promenade au milieu des ruines de Carthage qui n'ont été fouillées que très-superficiellement jusqu'ici.

Parmi les choses qui ont le plus vivement attiré mon atten-

tion, pendant mon séjour à Tunis, je place en première ligne le développement qu'y a pris, depuis quelques années, le mouvement intellectuel parmi les indigènes, et j'ai pu m'en convaincre dans la visite que j'ai faite au collége Sadiki, en compagnie de M. Cassas, adjoint de M. Roustan, notre chargé d'affaires.

Je venais de lire le livre instructif du général Kheireddine sur les *Réformes nécessaires aux États musulmans*, et naturellement j'avais été frappé, dès la préface de cet ouvrage, de certaines réflexions remarquables et des vues de l'éminent ministre à qui la Tunisie est redevable de ses progrès actuels.

Je tenais à me rendre compte de leur application, au point de vue surtout des soins donnés à l'instruction publique, base fondamentale de toute civilisation.

Tel était donc le but de ma visite au collége Sadiki, fondé l'année dernière par S. A. le Bey, sous l'inspiration éclairée de son premier ministre, le général Kheireddine. Disons d'abord que le local, à proximité du quartier européen, est très-propre, fort bien disposé et aéré, répondant parfaitement à tous les besoins de son affectation. J'ai parcouru les salles d'études, les dortoirs, les réfectoires, les cuisines même, où tout est aussi bien installé que dans nos meilleurs colléges de France.

Les élèves, tous musulmans et appartenant aux diverses classes de la société indigène, le descendant des Beys côte à côte du fils de l'humble artisan, sont au nombre de cent cinquante, dont cinquante internes boursiers. D'après le décret d'organisation, ce chiffre ne pourra être modifié, plus tard, que par une mesure administrative, et, quant, à présent il faut qu'une vacance se produise pour qu'un nouvel enfant soit admis dans l'établissement.

L'enseignement, ainsi que la nourriture et l'entretien des internes, sont aux frais du gouvernement. Les externes ne payent rien non plus, ni pour l'enseignement, ni pour leur déjeûner qu'ils prennent avec leurs camarades internes; mais l'entretien est à la charge des parents.

Tous les collégiens, fort proprement tenus, ont un joli costume uniforme en drap bleu et gris-clair, sur le modèle de nos collégiens indigènes d'Algérie. En outre, ils portent comme par-

dessus une sorte de petit caftan maron, au collet duquel sont brodées en argent les palmes académiques contenant au milieu un numéro qui indique la classe à laquelle chacun d'eux appartient. Ajoutons qu'ils sont chaussés de bottines à la française.

Pour subvenir à ses dépenses, le collége Sadiki a été doté d'une rente très-suffisante dans l'état actuel, à l'aide de certains habous qui lui ont été affectés par les soins prévoyants du premier ministre. L'administration de l'établissement est confiée au général El-Arbi Zarouk, qui a auprès de lui deux sous-directeurs: les colonels Si Amar et Si Iskander.

Quant au personnel enseignant, il est nombreux et comprend des professeurs français et indigènes.

Douze moueddeb enseignent le Coran, et huit autres professeurs indigènes donnent des leçons de grammaire, de théologie, de jurisprudence, de Tejouïd (plain-chant). Voilà pour la langue du pays.

L'enseignement européen est fait par trois professeurs français, sortant de nos Universités :

MM. Souillier, langue française et géographie ;
Eydmond, mathémathiques ;
Clément, langue italienne.

Si Tahar ben Salah, ancien élève de notre collége de Constantine, est chargé de la classe élémentaire française-arabe.

L'inspection des études est confiée à un autre français, M. Roux.

Le médecin de l'établissement est Si Kaddour ben Ahmed, que nous avons tous connu à Alger, où il a été éduqué dans notre collége et où il a continué ensuite ses études médicales près l'école préparatoire,

Ce qui m'a le plus frappé en examinant les travaux de ces jeunes élèves, dont l'âge varie de 10 à 16 ans, c'est la facilité avec laquelle ils apprennent la langue française et l'écrivent, et qu'ils parlent avec une prononciation agréable. Ils ont fait devant moi des analyses logiques et grammaticales, résolu des problèmes d'arithmétique et de géométrie, décrit des voyages sur une carte

muette de l'Europe, enfin récité des fables et des morceaux de poésie de nos auteurs classiques avec une clarté très-remarquable, quoique plusieurs eussent à peine un an d'études. Dès qu'un mot français est prononcé, le professeur demande le mot correspondant en arabe, et il résulte que les deux langues sont apprises simultanément.

Je ne saurais faire assez ressortir l'excellente méthode employée par les professeurs français de Sadiki et trop faire l'éloge du dévouement qu'ils apportent dans l'accomplissement de leur mission.

Dans un temps prochain, cette jeunesse instruite sera pour le gouvernement tunisien comme une pépinière où il trouvera des agents et des fonctionnaires capables et fidèles. Le général Kheireddine pourra, dès lors, cueillir les fruits du développement qu'il donne à l'éducation de la nouvelle génération tunisienne, qui sort ainsi de ses langes.

Déjà, par ses soins, l'imprimerie du Beylek a publié divers vieux ouvrages arabes fort importants qui restaient enfouis dans les rayons de la bibliothèque de Djama Zitouna, impénétrable aux Européens. Espérons que des traductions de ces œuvres scientifiques et littéraires nous révèleront bientôt une foule de choses restées inconnues jusqu'ici.

D'un autre côté, une société philologique dans laquelle figurent plusieurs orientalistes distingués et la plupart des interprètes du gouvernement et des consulats européens, a entrepris la composition de dictionnaires français-arabe et arabe-français, qui sera sans doute l'œuvre la plus sérieuse faite jusqu'à ce jour en ce genre, si j'en juge par les travaux consciencieux auxquels se livrent ces zélés travailleurs, qui m'ont fait l'honneur de m'admettre à l'une de leurs séances.

Tel est en ce moment l'élan imprimé à Tunis à l'instruction publique, qui ne peut que progresser encore davantage sous l'habile direction du ministre Kheireddine, qui a entrepris une œuvre grandiose et patriotique, tendant avant tout à détruire le fanatisme et à élever le niveau moral de son peuple.

Après avoir séjourné environ une semaine à Tunis, nous reprenons la mer et doublons le cap Bon, en laissant au loin, à

gauche l'îlot de Zembra qui, comme la Galite, peut servir d'abri aux bâtiments par les bourrasques du Nord, fréquentes dans ces parages. L'un et l'autre, du reste, ont souvent servi d'embuscade aux corsaires de toutes nations, durant le siècle dernier.

Ce matin, à 9 heures, nous nous sommes arrêtés devant *Soussa*, petite ville enceinte de murs où se fait un commerce assez important. Dans la maison que vient de construire un négociant juif, j'ai vu les débris d'un assez beau bas-relief en marbre, représentant le triomphe d'un conquérant quelconque ayant des captifs de distinction enchaînés à son char. — Un autre fragment représente la croupe, aussi en marbre, d'un cheval presque de grandeur naturelle, ayant appartenu sans doute à une statue équestre. On trouve dans le sol, m'a-t-on dit, beaucoup d'inscriptions antiques, dont j'ai vu des parcelles mutilées ; mais tout cela est aussitôt employé pour la construction de nouvelles maisons.

A ***Monastir***, le ***Cassard*** a dû mouiller assez loin de la côte à cause du manque de fond. En débarquant, notre canot était ensablé à vingt mètres du rivage, et des Arabes, accouplés deux par deux, sont entrés dans l'eau et nous ont pris sur leurs épaules pour nous porter à terre. Nous étions à une demi-heure de marche de la ville et pour nous y rendre nous avons traversé des bois d'oliviers et de caroubiers bordés de cactus. Cette végétation couvre ici tous les environs, et la fabrication de l'huile est à peu près la seule industrie sérieuse du pays, dont l'aspect rappelle tout-à-fait la campagne des bords du Var et de Nice.

Monastir serait une jolie petite ville, si les rues en étaient plus propres. Comme à Soussa, la population est d'environ de quatre à cinq mille âmes, parmi lesquelles on compte quelques familles européennes.

Mehedia, où nous nous sommes arrêtés ensuite, est moins importante et moins jolie que les deux villes précédentes. On y voit cependant des ruines considérables, vestiges de son ancienne splendeur, du temps des Carthaginois, des Romains et même encore au moyen-âge. Mehedia, l'ancienne Africa, est bâtie sur une presqu'île que deux énormes tours, défendant un long passage voûté, séparent en quelque sorte de la terre ferme ; cette

fortification enceignait aussi l'ancienne ville. A l'extrémité de la pointe, nous avons vu le port antique, avec ses quais, où se trouvait un chantier de construction pour des barques qui ne devaient pas dépasser nos petites tartanes comme dimensions. Il y a là de nombreuses colonnes de marbre renversées et brisées, ou bien encore enfouies dans les décombres. Vous savez qu'au XVI[e] siècle, Charles-Quint fit occuper Mehedia et y construisit le fort qui protége encore ce centre maritime. Mais quand les Espagnols, tournant leurs yeux vers l'Amérique, abandonnèrent leurs possessions d'Afrique, ils minèrent et firent sauter toutes les défenses qu'ils avaient élevées à grands frais. De sorte qu'aujourd'hui, l'ancien port et les murs d'enceinte ne présentent plus que l'aspect de décombres projetés çà et là par suite d'une grosse explosion. Voyez les détails de ces évènements dans *Marmol*, où je me rappelle les avoir lus.

Le fort de Charles-Quint a été restauré par les Arabes et sa forme primitive conservée ; mais tout cela, faute d'entretien, est dans un état déplorable, presque aussi piteux et délabré que le vieux château génois de Tabarque.

Aux fêtes musulmanes et à l'avènement d'un prince musulman, les vieux canons de fer de Mehedia se mettent à tonner au grand ébahissement des habitants. Mais je plains les malheureux canonniers chargés de cette besogne : ils pourraient bien être écrasés, d'abord par ces affreux engins hors de service, et puis dégringoler au milieu des remparts s'écroulant sous le simple recul des canons ; mais tout cela *est écrit* — tel est le fatalisme, qu'ils y vont de confiance jusqu'à ce que l'accident se produise.

Nous voici de nouveau en pleine mer, contournant de loin les îles Kerkena que vous pouvez voir sur la carte en suivant notre navigation. Il n'y a pas assez de fond pour notre bateau pour passer entre les îles et la terre ferme. Heureusement qu'il fait un temps superbe, et j'en profite pour vous écrire. Tout ce que je vous dis est au courant de la plume et comme se produisent les impressions.

Hier matin, nous débarquions à Sfax, et nous avons fait joliment de chemin depuis. Pendant que le *Cassard* renouvelait son approvisionnement de charbon, nous avons fait une course à cheval dans l'intérieur jusqu'à l'amphithéâtre d'El-Djem. Notre *Revue* a publiée déjà diverses notices, entr'autres celle de M. Tissot et une autre de votre père, sur ce splendide monument qui peut rivaliser avec le Colisée de Rome et l'amphithéâtre de Nîmes. Je n'ai pas besoin de vous le décrire de nouveau ; vous savez à quoi vous en tenir sur ce bel édifice de la grandeur romaine que les Arabes finiront par dépecer, si l'autorité locale n'y met ordre en les empêchant d'en détacher les pierres pour construire leurs ignobles cahutes.

Je tiens cependant à vous signaler une particularité qui vous intéresse. Vous vous rappelez que M. Tissot avait relevé sur les murs de ce monument diverses inscriptions gravées en caractères étranges, reproduites dans notre premier livre de la *Revue*, qui ont été pour nous comme une énigme, ainsi que des dessins représentant des poignards ou des couteaux d'une forme assez primitive.

Je me suis trouvé à mon tour devant ces mêmes dessins lapidaires qui m'ont également surpris, et en présence d'un groupe d'Arabes qui me suivaient dans mon exploration, j'ai lu à haute voix la phrase arabe qui les accompagne, déjà copiée par M. Tissot où se trouvent les mots :

صنعة عبد الله جنير

Ce qui peut se traduire par :

Fabrique, ou fabriqué par le nommé Abd-Allah Djenir.

Les Arabes qui m'entouraient ont souri en entendant un chrétien lire dans leur langue, et cela a amené entre nous une conversation qui m'a expliqué l'origine et le but même de ces inscriptions. Si Ali ben Redjeb ben Djenir, actuellement kaïd d'El-Djem, m'a raconté que son grand père Abd-Allah Djenir, était fabricant de couteaux et poignards à l'usage des Arabes, et que, pour montrer la bonté de la trempe de ses produits, il s'en

servait pour graver, avec la pointe, des inscriptions et des dessins sur les pierres d'El-Djem, qui sont aussi tendres que celles de Malte ou de Mahon. Il m'a d'abord conduit dans une sorte d'atelier installé sous l'une des voûtes de l'amphithéâtre, pour me prouver que cette industrie s'était conservée parmi ses descendants; puis, me donnant un de ses poignards, il m'a engagé à m'en servir en guise de burin pour graver aussi mon nom quelque part, ce que je me suis hâté de faire, et si vous venez quelque jour visiter El-Djem, vous lirez dans l'une des galeries du premier étage ce souvenir de mon passage :

A..............
FÉRAUD. — 1876

à côté d'une série d'autres inscriptions arabes dans le genre de celles-ci :

دخل في هذه الحناية
الشريف مولى ادريس
بن عبد الواحد العام ...١٢٠٠

مبروك ولد ....

سالم زيد عام ١٢٧٣

دخل في هذه الخربة الحاج مسعود

D'autres caractères, que M. Tissot et M. Berbrugger ont cru appartenir à l'alphabet hébraïque, que le Dr Barth a pris lui-même pour des inscriptions berbères remontant à l'époque de la Kahena, reine de l'Aurès, ne sont autres que des essais fantaisistes du susdit Abd-Allah Djenir, ayant la forme des signes

cabalistiques des amulettes arabes, et servant d'enseigne à la boutique, pour montrer la bonté de ses produits. Ce système est passé à l'état d'habitude, et je suis convaincu que dans un siècle, si l'amphithéâtre est encore debout, toutes les pierres accessibles seront couvertes de noms autant que les murs de la prison du Masque de Fer à l'île Ste-Marguerite, où chaque voyageur laisse une marque de son passage.

Le kaïd d'El-Djem m'a affirmé que la bonté de ses poignards, qui sont en effet d'une qualité supérieure, provenait des eaux du puits dans lequel on les trempe. Ce puits, nommé *Bir-Fouka*, de forme carrée et de construction romaine, appartient à une famille de l'endroit portant le nom de Nouma (Numa ??) et qui passe pour descendre directement d'une antique famille romaine.

Vous savez que, d'après la tradition et certains documents historiques même, El-Djem servit de refuge à la reine berbère Kahena, lors de sa lutte acharnée contre les conquérants arabes. D'après la légende, les Arabes espéraient la réduire par la famine, ne pouvant pas la vaincre autrement. Mais El-Djem était relié à la mer par un immense souterrain aboutissant à proximité de Mehedia, par lequel elle recevait sans cesse des approvisionnements, au point que, le général arabe ayant envoyé un parlementaire à la Kahena pour la sommer de se rendre avant de mourir de faim, celle-ci lui donna une corbeille de poissons frais pour son chef, afin de lui prouver qu'elle vivait dans l'abondance.

Il est probable que le souterrain en question, dont les indigènes auront découvert quelques tronçons, n'était autre que le canal amenant dans l'amphithéâtre les eaux d'un cours d'eau quelconque et nécessaire aux naumachies.

Un monument aussi grandiose que celui d'El-Djem dénote certainement l'existence d'une ville considérable ; les ruines s'étalent sur un espace immense au milieu des bois d'oliviers des environs, et celui qui pourra quelque jour pratiquer des fouilles sérieuses dans ce terrain encore vierge, découvrira à coup sûr des richesses archéologiques dont on ne peut aujourd'hui apprécier la valeur.

Après Sfax nous avons visité Gabès, où M. Chevarrier, notre vice-consul, qui s'occupe beaucoup d'antiquités, m'a remis les notes ci-jointes que je vous adresse telles qu'elles.

GABES

IMP. CAES. DIVI. SEPTIMI
SEVERI PII.. PARTICI AD
IABENICI I.. MAXIMI BRIT
TANI.....................
DIVIANTONINI...........
MANICI SARMATICI NEPO
TI DIVI ANTONI........
NI PII PRONEPOTI.......
DIVO TRATANO
TICI............NEPOTI
MATICO................
...PIO FELICI AVG......
..PARTICO MAXIMO

La colonne sur laquelle est gravée cette inscription, se trouve au village de Djarra, dans la maison d'un notaire nommé Es-Snoussi, où elle soutient le plafond d'une chambre. Elle n'est malheureusement pas complète, et dans ce qui existe encore aujourd'hui, bien des lettres et même des mots sont illisibles.

G. PONT. M

fragment d'inscription, en caractères de 0,30 c., sur la maison d'un Israélite, au village de Menzel.

O PROCOS
TESTAMENTO
PENSAE OPERIT

autre fragment sur la porte de la maison du chaouch El-Abid ben Djbar, à Djarra.

Il existe bien encore, dans les constructions de Menzel et de Djarra, quelques pierres sur lesquelles on trouve des lettres isolées, quelquefois d'une grande dimension : un M, par exemple, qui a près de quarante centimètres de hauteur ; mais rien de complet.

Je n'ai trouvé qu'une seule pierre tumulaire ; elle était malheureusement complètement brisée et n'avait de lisible que DIS MAN. A quoi peut tenir cette absence de pierres tumulaires? Où étaient les tombeaux ? Que sont-ils devenus ?

✻XPICTO CI ȣYCTINO CO
TIBERIO TEΠITOI CINȣλ
NEY CENANA CTH CAI TA λ I
OBTVLLIT IMPERIO PRAEFECT

Cette inscription servait de margelle à un puits, près du marabout de Sidi Gh'rib, à environ 12 kilomètres ouest de M'haress.

Elle est sur un marbre gris assez grossier. Elle a 1 m. 15 en longueur et 0 m. 50 de hauteur. Vous remarquerez quelques lettres d'une forme singulière, comme ȣ à la première ligne, Π qui semble un Π grec, et ȣ λ à la seconde ligne ; elles sont exactement reproduites.

A la troisième ligne, vous trouvez le mot CENANA. Or, dans l'anonyme de Ravenne, je trouve citée la ville de SENANA ; il n'y a que la première lettre qui soit changée, et les deux lettres se prononcent de même. Ne serait-ce pas une indication sur la situation de cette ville ?

Je dois cependant faire observer que je n'ai pas trouvé de ruines à proximité du marabout de Sidi Gh'rib ; peut-être serai-je plus heureux au printemps, dans une course que je compte faire entre le littoral de Gabès à Sfax et une ligne parallèle dans l'intérieur, à environ 40 kilomètres, pour regagner Gabès par la montagne du Bou-Heddema et la plaine du Seghui.

IMP. CAES. ID
AVRELIANO PIO
FELICI AVG PON
TIFICI MAX SE
R. MAX. COTNI
CO MAX TRIB
POT. III COS II
PROS PP
MPXIIII

Cette borne milliaire gisait dans un moulin appartenant au bach-chaouch de Gabès. Elle avait été trouvée, il y a quelques années, à *Aïn Zerkine*, petite oasis à environ 18 kilomètres sud de Gabès.

M. Guérin, lors de son voyage, en a pris un estampage qu'il a publié ; je ne sais comment il se fait que le texte publié ne contienne que huit lignes, tandis qu'il y en a neuf dans l'inscription.

IMP NERVAE CAES
AVG. COS III
PP

TA

IIII

Cette borne milliaire a été trouvée au mois de janvier dernier à environ 4 kilomètres de l'ancienne Tacape, entre les oasis de Metourich et de Tubulbu.

Elle était faite d'un seul bloc de pierre, qui mesurait 2 m. 17 de hauteur, dont 0 m. 84 pour le socle enfoui, 1 m. 15 de colonne et 0 m. 18 de couronne ; la largeur de la colonne était de 0 m. 36.

Elle était renversée de telle façon que, mise debout, l'inscription faisait face à l'Ouest et indiquait une direction Sud, soit Leptis Magna, soit Gicthis.

Le petit cartouche dans lequel se trouve TA, indiquant probablement Tacape, est un peu détérioré ; cependant, je crois pouvoir affirmer l'existence de ces deux lettres (1).

ZEMLA TARANDOUT

—

Cette éminence est située à environ 35 kilomètres O.-S.-O de Gabès ; elle devait se trouver sur la route qui venait de la Tripolitaine, traversait Rass Tadjra et suivait le pied des montagnes des Terdjan, Beni Zoltan, Addedj, Matmata et Beni Aïssa ; une vallée la sépare de cette dernière montagne ; elle ne fait donc pas partie du grand massif montagneux qu'on appelle le Djebel de l'Arad ; elle se rattachait plutôt aux montagnes qui séparent le Hamma de Gabès ; à ses pieds coule l'oued des Beni Aïssa, qui se rend au Hamma pour aller de là se perdre dans la Sebka de Tuzer.

L'oued Beni Aïssa est la seule rivière qui traverse cette vallée. Il forme comme un point de partage des eaux : à l'est de cette rivière, l'O. Djir, l'O. Matmata, l'O. Ghriran, etc., etc., en un mot tous les torrents qui descendent des versants nord des montagnes, vont se jeter à la mer entre Gabès et Gerba ; à l'O. et au S.-O. des Beni Aïssa, les rivières qui descendent des versants

(1) L'an dernier, lors d'un voyage à Tunis, le premier vizir, général Kherredine, m'ayant parlé de son désir de créer un musée à Tunis et d'y réunir tout ce qu'il pourrait se procurer d'intéressant provenant des ruines dont la Tunisie est couverte, j'ai fait envoyer ces deux inscriptions à Tunis par le gouverneur de L'Arad. Y sont-elles parvenues ? Qu'en a-t-on fait ? Je l'ignore.

O. et S.-O. de ce massif, coulent à l'Ouest d'abord, au fond de la vallée, puis lorsque cette vallée s'efface dans la plaine saharienne qui sépare le versant O. du Djebel de l'Arad de l'Oued Souf, je ne sais si, revenant au Nord, elles se dirigent aussi vers la grande Sebka, ou si, tournant au S.-E, au-dessous du massif de l'Ouderna, elles gagnent les Bibben et de là la mer.

A 5 kilomètres O., se trouve la zaouïa de Sidi Grenenn, qui avait jadis une grande importance et jouissait de nombreux priviléges.

Au sommet de cette montagne de Tarandout, on trouve les restes de quelques tombeaux dont les fondations sont assez bien conservées. J'y ai relevé les inscriptions suivantes :

DISMANIBVSLVCA
NVSETSEVERVSFF
IAMRVRFILINISCAR
CVMINIPATRI

La pierre est intacte et l'inscription complète.

..ISMANIBVS
M.. NIMENIVI
MASNABVBAE
AMINISFILIEX
S

La seconde pierre paraît renfermer la fin de l'inscription qui n'est pas complète dans la première.

TER
IN BRAVI

Les seules ruines que j'ai rencontrées près de Zemlat Tarandout, sont situées à environ 2 kilomètres à l'est, dans la plaine; elles sont semblables à celles de l'Hencha Mamora, chez les Adidj ; c'est un parallélogramme de 50 mètres sur 30 ; la construction, faite en belles assises, semble attester une grande solidité. Ne

serait-ce pas une des étapes des routes conduisant de la Numidie en la Tripolitaine ? J'ai déjà observé un certain nombre de ces constructions, élevées toutes sur le même modèle et placées à égales distances les unes des autres ?

Je reviendrai sur cette question, quand j'aurai terminé mes excursions et pu établir l'ensemble des voies anciennes dans l'Arad.

Voici les sept inscriptions que j'ai relevées à Bou Gh'rara, l'ancienne Gigthis. Je crois les numéros 5 et 6 inédites, surtout la 6e, que j'ai trouvée le 2 décembre dernier, ainsi que le tronc, horriblement mutilé, d'une statue, sous les ruines d'un petit temple qui devait avoir été élevé à un ou aux empereurs romains. Les nos 4 et 5 se trouvaient près du même temple; parmi les débris qui jonchaient le sol en cet endroit, il y avait des fûts de colonnes, des chapiteaux, des frises en beau marbre admirablement travaillé ; tous ces matériaux indiquent par leur richesse une construction d'une grande élégance et très-surchargée d'ornements.

1

LVMMIDIO
Q...........ATQ
ORDO P PVLVS Q
GIGTHENSIS CON
FERENTIAM ET
NCOLIS.. OM
PLICEM
AT
CA
CONFE
RI
SVS

2

CVMMID
Q. VIR M
SEDATO
CVMORI
STATVAM
DECREVISS
NVMMIDIV
SEDATVS PA
HONORE CO. T
SVM PECVNI

3

CVMMIDIO
Q VON
SEDATO
CVMMIDIVS
HATERLANVS
LVMMIDIVS
BACATVS
NVMMIDIVS
SEDATVS
PATRI
INDVLGEN
TISSIMO
S. P. P.

4

IMP. CAES
MAVRELIO
ANTONINO
PIO FELICI
AVG
GIGTHEN
SES RVBIL
E.

5

VATO
HONORATO
IANIBVS HONORIB
PATRIAE SVAE EVINCTO
CVI ORDO EX POSTVLAN
TE POPVLO OB MVNIFI
CVENTIAM STATVAM
CVM DECREVISSET ISO
REMISSA REIP. PECV
DE SVO PONERE VE
REP. ORDO. POPVLVSQ
SS. PP. G

6

DIVI NASII RPS
PRO GENITO
DN VALENTINIA
NO. AVG.
FORTISSIMO
PRINCIPI FEL
VIVIVS BENE
DICTVS ......
PRESES-P.T.N..
MINI MALESTA
TIQ · EIIVS SEM
PER DEVOTVS.

7

QVINTO FEPP SAC PROV
SAC... S TOTO......
DDDD NNNN EEEE LLLL
VALENTINIANO THEODOSIO
ARC...................
OB MERITVM MAGNIFICE LEGATI
ONIS QVAM PROVOTO TOTIVS
PROVINCIAE EXECVTVS EST ET
, IT QVINTVS VIR LAVDABILIS
SACERDOTATIS HVI Y. PIENS
COMPETENTIBVS MERITIS
RESPONDERE TOTIVS PRO
VINCIAE CONSILIO AC
DECRETO ORD.
N

S. P. P

Enfin, le 15 novembre, nous voici arrivés à Djerba, au fond du Golfe. La nuit dernière le *Cassard* marchait avec précaution, les sondeurs constamment à leur poste, car nous approchions des bancs de sable qui entourent les abords de l'île On se croirait encore en pleine mer que l'on est déjà sur des hauts-fonds de dix mètres. Au jour, nous avons reconnu la côte qui est tellement basse, que les maisons blanches du rivage ressemblent de loin à des vagues écumant sur une plage, et l'on dirait que les palmiers de l'île sortent de la mer. Le *Cassard* a mouillé à environ 6 milles de cette côte, qui, dans sa partie la plus élevée, n'a pas cinq mètres au-dessus du niveau de la mer. Aussitôt nous sommes partis dans des canots à la voile pour faire le grand trajet qui nous séparait de terre. Ce ne serait point commode par le mauvais temps, et l'on risquerait fort, si le vent venait à s'engouffrer dans ce fond du golfe de Gabès de ne pouvoir communiquer, même d'être laissé à terre, car un bâtiment comme le nôtre se verrait dans la nécessité de reprendre le large en toute hâte pour ne pas s'exposer à talonner sur sa quille. Mais nous avons eu la chance de profiter d'une superbe embellie.

Nous n'avions pas fait la moitié du trajet, que notre canot était arrêté sur un banc n'ayant pas cinquante centimètres de fond, et nous étions cependant à plus d'un kilomètre de la côte. En poussant vigoureusement avec les avirons, comme font avec la perche les mariniers de rivière, et après que quelques-uns des nôtres ont allégé le canot en passant dans une barque plate du pays, venue au-devant de nous, nous avons pu sortir de ce passage. Une demi-heure plus tard, nous serions restés cloués sur place jusqu'à midi. C'est qu'ici, chose qui m'a fort interessé et dont nous ne voyons pas les effets sur la côte d'Algérie, il y a la haute et la basse marée, et, suivant les heures de la journée, on peut ou on ne peut pas naviguer le long de la côte, si ce n'est en petits bateaux plats. Quelques petits bricks, couchés sur le flanc, que nous avions de prime abord crus naufragés, se sont remis à flot dans la soirée.

Après une traversée d'une heure et demie en canot, du *Cassard*, à terre, des hommes nous ont pris sur leurs épaules et nous ont déposés sur une sorte de débarcadère primitif.

Vous devez remarquer sur la carte que l'île de Djerba est à peu près aussi au sud que notre oasis de Tougourt. La tempérarature et la nature du pays y sont aussi exactement les mêmes : nous avions 40° degrés de chaleur à 10 heures et 35° à quatre heures du soir, en nous rembarquant (le 15 novembre).

Quant au sol de cette île basse, presque à fleur d'eau, c'est exactement notre Sahara, où j'ai cru un moment me retrouver ; du sable partout, et une végétation analogue, en palmiers, càctus et plantes potagères. Les habitudes y sont aussi les mêmes et toutes les maisons sont couvertes en terrasses voûtées ou avec de petits dômes comme dans les ksour du Souf. Quelques puits donnent de l'eau saumâtre, et les provisions d'eau potable sont faites dans des citernes alimentées par l'eau de pluie coulant des terrasses. Les dattes récoltées à Djerba sont fort ordinaires, légèrement acides et se mangent fraîches, ne pouvant être conservées longtemps. Quant aux labours, ils sont nuls ou insignifiants, puisque l'humus qui se forme sous les palmiers est envahi par le sable. Il y a néanmoins de beaux jardins soignés par les habitants aussi laborieux que nos Souafa. La pêche constitue un des principaux éléments de la nourriture, et c'est en même temps une industrie très-productive. A la basse marée, ils vont presque en pleine mer, sur les bancs de sable, faire avec des branches de palmier d'immenses enceintes comme des haies de jardins très-serrées. J'en ai vu qui ont à peu près un hectare d'étendue sur le fond laissé presque à nu par le retrait de la mer qui remonte ensuite à plus de deux mètres de haut, en noyant par conséquent les dites enceintes. Dès que la mer rebaisse, les pêcheurs accourent avec leurs barques plates et peuvent prendre à la main ou avec des tridents tout le poisson qui s'est laissé surprendre dans ces enceintes comme dans un immense enclos d'où il ne peut plus s'échapper. Le poisson est salé et séché, les poulpes surtout qui abondent dans ces parages ; et on en expédie des chargements dans l'intérieur.

Les bestiaux n'ont pas grand chose à brouter dans cette île; aussi sont-ils rares. Mais la population fait un grand commerce d'échanges. Elle fabrique des gargoulettes et des jarres à rafraîchir l'eau, très-estimées sur cette côte. La première des industries

est certainement le tissage d'étoffes de laine et de soie, aux couleurs variées, qui se répandent dans toute la régence de Tunis et même en Algérie, sous le nom de frachia ou de haïks. Les Djerbiens font une rude concurrence aux productions similaires du Djerid.

La population de l'île de Djerba est d'environ 9 à 10,000 âmes, presque toute appartenant à la secte Kharedjite des Ouhabites, qui ne sont autres que les Mozabites de notre Algérie. Ils ont avec ceux-ci des liens d'affinité intimes, et surtout avec les habitants de l'Oman et de la côte de Zanzibar, et ils reconnaissent par conséquent la suprématie religieuse de l'Imam de Mascate. J'ai vu ici les ruines d'un vieux château qui rappelle les luttes d'André Doria et de Dragut, ainsi que la fondation éphémère d'une principauté chrétienne; mais je n'ai trouvé aucune inscription.

Le port de Tripoli, où nous sommes à l'ancre en ce moment (2 décembre), n'est ni vaste ni commode ; les bancs de rochers à fleur d'eau, séparés en îlots qui le ferment au Nord, n'empêchent pas les vagues de pénétrer et de rendre le mouillage dangereux. L'aspect de la ville, avec ses minarets de forme orientale sur un fond de palmiers, est assez joli vu du large; mais quand on débarque, l'illusion disparaît bien vite, tant la ville est sale et délabrée, le quartier juif surtout. De vieux remparts lézardés et qui s'écroulent, construits du temps de Charles-Quint, sont comme le burnous en loques du derviche mendiant. Un Arabe, à qui j'en faisais la remarque, tout en prenant le croquis d'un vieux bastion, m'a fait *cette* réponse bien vraie et qui est tout un tableau : Oui, dit-il, ces remparts sont mangés par les souris !

Ce qui m'a le plus interessé, c'est l'arc de triomphe à moitié enfoui sous terre, dédié à Marc-Aurèle ; il ne m'a pas paru plus grandiose que celui de Tebessa; seulement ici les blocs de marbre qui le composent sont de dimensions colossales ; une partie des bas-reliefs, corniches, sujets guerriers et même des caractères de la dédicace semblent avoir été rongés par l'action du temps. Le centre du monument, sous la voûte, entre les quatre portiques, est en ce moment rempli de barriques et de tonneaux qu'y entrepose un honnête marchand maltais, lequel y a en ou-

tre adossé une maison qu'il habite. En grimpant avec peine sur la terrasse de cette maison, j'ai pu voir de plus près la dédicace dont j'ai copié ce qui reste, bien que je suppose que cette inscription ait été relevée avec soin avant qu'elle fût détériorée. Voici ce que j'ai pu lire, le reste étant effacé ou caché dans des empâtements de grossière maçonnerie moderne :

IMP. C..... AVR.. TONINO AVG PP III MICALSIAE SI AVRIO VERO ARMINIACO AVG
SERCO..... ....ITVSP.....OSCVMVTTE DIO MARCELLO LEGSVO OEDICAVIT
. . . . SII VIROQE LAMEN PERPETV
. . . . RMORESO FIDO FECIT

En nous dirigeant vers l'Orient, le *Cassard* est arrivé, deux jours après son départ de Tripoli, devant la ville de Benghazi, que l'on croit être l'ancienne Berenice. J'ai vu sur la plage quelques ruines, mais de peu d'importance. Je suppose que le sable a tout envahi, et il faudrait des fouilles très-profondes pour découvrir quelque chose digne d'intérêt.

Benghazi n'a pas d'enceinte dans le genre de celles de toutes les villes que nous avons visitées jusqu'ici. C'est comme une longue rue bordée de maisons des deux côtés. Le plus beau monument est l'église catholique. J'ai oublié de vous dire que partout où nous avons passé, en Tunisie comme en Tripolitaine, nous avons trouvé des églises desservies par des capucins italiens et des écoles d'enfants tenues par des religieuses françaises. Les uns et les autres sont très-respectés des indigènes, qui non-seulement tolèrent l'exercice intérieur du culte, mais nous permettent les processions à l'occasion des fêtes chrétiennes et les enterrements avec une certaine pompe. Cela tient à ce que capucins et religieuses prodiguent leurs soins aux malades indigènes et se sont acquis leur reconnaissance par les secours qu'ils ont donnés durant les périodes épidémiques, si fréquentes dans cette région malpropre et infectée de mouches.

Vous vous rappelez qu'il y a deux ans, lorsque la peste à bubons fut signalée à Benghazi, un médecin militaire, le docteur Laval, alla volontairement sur les lieux pour étudier le fléau. Il succomba le 27 juin 1874 des terribles atteintes de ce mal, au village d'El Merdj, où l'épidémie sévissait avec le plus de vi-

gueur. L'État n'a pas abandonné la famille de ce pauvre médecin qui laissait femme et enfants. Mais sa tombe isolée attend encore une pierre qui signale la belle conduite de cet homme de cœur.

Le 7 décembre, dans la soirée, nous arrivions à Malte, où abondent les souvenirs de la France. Il n'y a qu'à parcourir le palais des grands maîtres de l'ordre et l'église Saint-Jean où sont les épitaphes et les mausolées des anciens chevaliers pour retrouver une pléïade de grands noms de notre pays. Mais tout cela est trop connu pour que je vous en parle dans cette lettre déjà bien longue.

Agréez, etc.

L.-Charles Féraud.

Quand cette lettre est arrivée à Alger, M. Devoulx, son destinataire, venait de succomber. Nous n'avons pas hésité cependant à l'insérer dans ce numéro. — Nous ajouterons, en outre, que l'absence prolongée de notre Président et le décès de M. Devoulx, qui était spécialement chargé de la publication de la *Revue*, sont cause du retard apporté à l'impression de ce numéro.

NÉCROLOGIE

M. ALBERT DEVOULX

Vendredi, 17 novembre, ont eu lieu les obsèques de M. Albert Devoulx, ex-sous-chef de bureau à la Préfecture d'Alger, membre correspondant du Ministère de l'Instruction publique, Officier d'Académie, Trésorier-archiviste honoraire de la Société historique algérienne, et Officier du Nicham.

Un grand nombre d'amis et d'employés des diverses administrations accompagnaient le défunt à sa dernière demeure.

Sur la tombe, deux discours ont été prononcés.

M. de Salve, Recteur de l'Académie, s'est d'abord exprimé en ces termes :

Messieurs,

Je n'ai pas eu la bonne fortune d'être dans l'intimité de M. Albert Devoulx, et je laisse à d'autres personnes plus autorisées, le soin de vous rappeler ses qualités affectueuses, sa vie, ses lettres, et l'intérêt instructif des relations que l'on avait avec lui. Mais comme délégué de M. le Ministre de l'instruction publique en Algérie, je ne saurais laisser fermer cette tombe sans rendre un public hommage à cet homme de bien, à ce travailleur infatigable que ses forces ont trahi avant l'heure. Ses investigations sur le passé de l'Algérie et d'Alger en particulier, étaient incessantes et portaient sur tout, les vieilles institutions, les anciens monuments, les inscriptions ; il avait le culte pieux des souvenirs. Ses publications, dont la liste serait longue, et parmi lesquelles je ne citerai que l'*Histoire d'Alger*, couronnée au concours académique de 1870, sont de précieux documents arrachés à l'oubli et qui seront toujours consultés avec fruit par tous ceux qui voudront étudier le passé de ce pays qui nous est si cher à tous. Elles avaient été remarquées à la réunion des sociétés

savantes de France et lui avaient valu le titre de Correspondant du Ministère de l'instruction publique ; chacun ici avait applaudi à ce choix.

Honneur, Messieurs, à ces martyrs de la science qui laissent après eux une voie si bien remplie ; si la satisfaction d'être utiles fut leur première récompense, l'estime de leurs concitoyens est acquise à leur mémoire, et leur nom reste le symbole du dévouement et de l'abnégation. Qu'ils jouissent dans un monde plus tranquille du repos inconnu pour eux jusque-là, du bien qu'ils ont fait et du fruit de leurs travaux !

M. Mac-Carthy a ensuite pris la parole au nom de la Société historique algérienne.

Messieurs,

Plusieurs d'entre nous ont connu Albert Devoulx dans l'intimité ; tous vous l'avez estimé, puisque vous avez voulu l'accompagner à sa dernière demeure. Quant à moi, qui l'ai vu si longtemps, je n'ai guère pu apprécier que ses travaux, et c'est de cela surtout que je prends la liberté de vous entretenir quelques instants.

La mort d'Albert Devoulx est une perte, une perte difficile à réparer ; je vais vous dire pourquoi.

La nature, en constituant chaque jour le bataillon chargé par elle de représenter l'intelligence de l'humanité, de la conduire en avant, de résumer ses aspirations, de sauver son passé de l'oubli, agit de diverses manières. Parfois, elle construit ses interprètes de toutes pièces et elle les envoie dans le monde en disant à celui-ci : Tu seras poète ; à celui-là : Tu seras historien ; à l'un, elle donne la science, à l'autre, le domaine de l'art. D'autres fois, elle procède plus lentement, comme si, dans ces sortes de générations, la longueur du temps devait être en rapport avec l'âpreté des devoirs qu'elle impose à ses plus rudes travailleurs. Le nom des Bénédictins est resté comme un synonyme de patience et d'érudition. Albert Devoulx fut un véritable Bénédictin. Vous avez déjà pu en juger par ce que M. le Recteur vous a si bien dit de son plus grand travail, son *Histoire d'Alger* : mais, pour faire ce Bénédictin, il avait fallu deux générations.

Pendant quarante ans, son père avait patiemment suivi toutes les phases de la vie d'Alger, on peut dire heure par heure. Lorsqu'il

nous a quitté, il y a peu de temps, l'investigation ne devait pas s'arrêter là : elle avait déjà été reprise par son fils qui la continuait d'une façon plus large et telle qu'elle allait constituer la base solide de toutes les recherches à venir.

Souhaitons, Messieurs, que les résultats de ces longues et pénibles recherches soient un jour publiés. Dans ce jeune pays, nous sommes sur les confins d'un monde qui s'en va et d'un autre qui arrive. Tâchons que les souvenirs du premier ne périssent pas, car le second n'aurait alors que des annales incomplètes, ce qu'il faut empêcher par tous les moyens.

Entre temps, Albert Devoulx se reposait, mais il se reposait à sa manière, par des œuvres de longue haleine; c'est ainsi qu'il nous donna ses *Tachrifat*, ou notes sur l'administration de l'ancienne régence, son analyse des archives de l'ancien consulat de France à Alger, et enfin sa concordance des deux calendriers grégorien et hedjirien en opérant le rapprochement, jour par jour, de 1,300 années qui, depuis le 16 juillet 622, mesurent la durée du monde musulman, une œuvre dont je vous laisse à évaluer la durée et la peine.

Quelqu'un qui le voyait sans cesse, manifestait devant nous la crainte qu'on oubliât le nom de cet infatigable chercheur. Sa place est aujourd'hui si solidement marquée dans le souvenir des hommes que cela ne se peut; l'empreinte est des plus profondes, c'est fini.

Voici la liste des principales œuvres de M. Albert Devoulx : Tachrifat. — Raïs Hamidou. — Les Archives du Consulat de France à Alger. — Le registre des Prises maritimes. — Le livre des Signaux de la Flotte algérienne. — Concordance des Calendriers grégorien et hedjirien. — Les Édifices religieux de l'ancien Alger. — Notes historiques sur les Mosquées. — Histoire d'Alger (ouvrage couronné au Concours académique de 1870). — L'épigraphie indigène du Musée archéologique d'Alger.

Indépendamment de ces œuvres qui ont été, pour la plupart, publiées dans le *Bulletin de la Société historique algérienne*, ce Recueil contient un grand nombre d'articles importants, tels que : Recherches sur la Coopération de la Régence d'Alger à la guerre de l'Indépendance grecque (traduction). — Un Exploit des Algériens en 1802. — Lettres adressées par des Marabouts arabes au Pacha d'Alger. — La première révolte des Janissaires à Alger. — Assassinat du Pacha Mohammed Tekelerli. — Le

Capitaine Prépaud. — Querelle entre Consul et Négociant. — La Batterie n° 7, dite du *Centaure*. — Quelques tempêtes à Alger. — L'angle Sud-Est de l'Alger turc. — J.-B. Germain, chancelier du Consulat de France à Alger. — Le Raïs El-Hadj Embarek. — M. de Choiseul-Beaupré et le Turc reconnaissant. — La tombe de Khedeur-Pacha à Alger. — Mort du pacha Mohammed Khodja en 1754. — La Batterie des Andalous à Alger. — Relevé des principaux Français qui ont résidé à Alger de 1686 à 1830. — La marine de la Régence d'Alger. — Enlèvement d'un Pacha par les Kabyles, etc., etc.

Le Vice-Président ffons de Président,

L.-Charles Féraud.



TABLE DES MATIÈRES

DU VINGTIÈME VOLUME

DE

LA REVUE AFRICAINE

— 1876 —

ARTICLES DE FONDS

CORRESPONDANCE

NÉCROLOGIE